THE UNIVERSITY

OF ILLINOIS

LIBRARY

844 C 69

K1878

Gröber Library 1912

8686-33

COLLIN-D'HARLEVILLE

Mr DE CRAC
DANS SON CASTEL

COMÉDIE EN CINQ ACTES

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS EN

1705

L'INCONSTANT

COMÉDIE EN TROIS ACTES

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS EN

1740

NOUVELLE ÉDITION

PUBLIÉE

Pour Ad. Rion
fondateur Collection 100 Bons Livres 1 Cc

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

PARIS

DÉPARTEMENTS, ÉTRANGER,

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

1878

844 C69
K1878

MONSIEUR DE CRAC

PERSONNAGES

M. le baron DE CRAC.
MADEMOISELLE DE CRAC, sa fille
M. D'IRLAC, sous le nom de SAINT-BRICE, fils de M. DE CRAC
M. FRANCHEVAL, amant de Mademoiselle de Crac.
M. VERDAC, parasite.
THOMAS. laquais, jardinier et garde.
JACK, page de M. DE CRAC.
LE MAGISTER du village.
Tout le village.

(La scène est au château de Crac, assez près de la Garonne.)

SCÈNE I

SAINT-BRICE, seul.

Oui, des événements j'admire le caprice.
Moi, d'Irlac, fils de Crac, passe ici pour Saint-Brice !
Après quinze ans d'absence, à la fin revenu
Dans mon pays natal, je m'y vois méconnu.
Des mains de trois chasseurs, le soir, je débarrasse
Un homme; et c'était...qui? Crac, mon père; il m'embrasse
Sans me connaître encore : en son petit château,
Où j'allais, il m'emmène, et j'entre incognito.
Je suis fort bien reçu de la jeune Lucile.
Le papa me retient ; moi, je suis si facile !
Il est brave homme au fond, spirituel et gai ;
Il n'a, ces quatre jours, pas dit un mot de vrai,
Cependant ; le terroir peut lui servir d'excuse.
A renchérir sur lui, voyons, que je m'amuse.
Si j'ai perdu l'accent, pour hâbler... que sait-on ?
Un voyageur vaut bien pour le moins un Gascon.
Parlons peu, mais tranchons : l'air aisé, le ton ferme,
Du front ; gardons surtout d'hésiter sur le terme.
Le papa près de moi ne sera qu'un enfant ;
S'il me parle d'un loup, je cite un éléphant.
...Peut-être est-ce manquer de respect au cher père ;
Mais le cœur paternel fera grâce, j'espère :

235493

Puis, on pardonne tout aux jours de carnaval ;
Oh ! oui. Voici ma sœur : mais elle n'est pas mal.

SCÈNE II

SAINT-BRICE, MADEMOISELLE DE CRAC

SAINT-BRICE.

Ah ! je vous vois d'abord : c'est un heureux présage.
Déjà levée !

MADEMOISELLE DE CRAC, avec l'accent.

Eh mais ! c'est assez mon usage.
Ici, grâce à l'emploi qué l'on fait dé ses jours,
Plus tôt on les commence, et plus ils semblent courts.

SAINT-BRICE.

Je pense bien ainsi, surtout en ces demeures ;
Les jours coulent, je crois, plus vite que des heures.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Ah ! dé grâce...

SAINT-BRICE.

Oui, croyez qu'en des instants si doux.
Je regrette le temps que j'ai passé sans vous,

MADEMOISELLE DE CRAC.

Toujours à cé ton-là jé mé trouve étrangère,
Bien qu'en cetté maison parfois on ésagère.

SAINT-BRICE.

En effet, le papa ne s'en tire pas mal.
Il nous fit, hier soir, un conte sans égal.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Jé l'avouerai, mon père assez souvent s'amuse,
Mais sans dessein, pourtant... Non pas qué je l'excuse:
Car moi, jé n'aime rien qué la sincérité.

SAINT-BRICE.

Ni moi ; pardon... j'ai cru, je me suis trop flatté,
Trouver entre nos goûts un peu de ressemblance.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Monsieur... si j'ose ici diré cé qué jé pense,
Entre nos traits, jé crois, il est quelqué rapport.

SAINT-BRICE.

Eh bien ! je vous l'avoue, il m'a frappé d'abord.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Oui, vous mé rappelez lé souvenir d'un frère,
Qué j'aimais tendrement, à qui j'étais bien chère :
Il sérait dé votre âge... Ah ! régrets superflus !
Cé frère si chéri, probablement n'est plus ;
Dès longtemps nous n'avons dé lui nullé nouvelle.

SAINT-BRICE.

Se peut-il? Que sait-on pourtant, mademoiselle ?
Des frères qu'on crut morts... ressuscitent souvent.
Peut-être un jour...

MADEMOISELLE DE CRAC.

Eh mais ! si lé mien est vivant,
Il m'oublie, et cé coup né m'est pas moins sensible.

SAINT-BRICE.

Vous oublier? Oh non ! cela n'est pas possible.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Monsieur, c'est l'un ou l'autre.

SAINT-BRICE.

En un mot, espérez!
Car j'ai dans l'idée, oui, que vous le reverrez.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Jé né m'en flatte plus.

SAINT-BRICE.

De l'absence d'un frère,
En tout cas, un amant console et sait distraire.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Un amant, dités-vous ?

SAINT-BRICE.

Eh oui!... vous rougissez ?

MADEMOISELLE DE CRAC.

Qui? moi, monsieur ?

SAINT-BRICE.

Vous-même ; et c'est en dire assez.
Au fait, s'il est heureux, il est digne de l'être ;
Et j'aurais grand plaisir... on vient ; c'est lui peut-être.

MADEMOISELLE DE CRAC, vivement.

Lui-même.

SAINT-BRICE.

Alors, je vais troubler votre entretien:
Je crains d'être importun.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Monsieur, né craignez rien.

SAINT-BRICE.

(A part.)

Vous permettez? je reste. Il me prend fantaisi e
De donner à l'amant un peu de jalousie.

SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTS, M. FRANCHEVAL.

FRANCHEVAL, avec l'accent et le ton vif.

(De loin à part.)

Quel contré-temps ! encore avec cet étranger !

(Haut.)

Pardon, madémoiselle, on peut vous déranger ?

MADEMOISELLE DE CRAC à Francheval.

Eh ! pourquoi donc, monsieur, cetté cérémonie ?

FRANCHEVAL.

Je né vous savais pas sitôt en compagnie ;
Sans quoi... l'on m'avait dit qu'avec votré papa,
Dés le matin, monsieur chassait...

MADEMOISELLE DE CRAC.

On vous trompa.
Eh mais ! jé lé vois bien.

SAINT-BRICE, froidement.

Moi, je ne chasse guère :
Un aimable entretien sait beaucoup mieux me plaire.

FRANCHEVAL.

C'est cé qui mé paraît ; et même j'ai trouvé
L'entretien des plus vifs, quand jé suis arrivé.

SAINT-BRICE.

Oui, car j'entretenais de vous mademoiselle.

FRANCHEVAL

Jé vous suis obligé de cet ecès de zèle ;
Mais dé votré discours fus-jé seul lé sujet ?

SAINT-BRICE.

Vous êtes curieux, monsieur.

FRANCHEVAL.

Et vous, discret.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Et vous toujours trop vif, comme à votre ordinaire.
Mais j'aperçois Verdac, et jé né l'aime guère.
Vous permettez, messieurs? jé vous laisse avec lui.

SAINT-BRICE.

Je vous suis. Le Verdac me cause de l'ennui.

(Mademoiselle de Crac sort)

Et moi même à monsieur je vais céder la place :
Vous pardonnez, j'espère?

FRANCHEVAL.

Au moins, un mot, dé grâce.
Quand pourra-t-on, monsieur, vous voir seul un instant?

SAINT-BRICE.

Quand vous voudrez, tantôt.

FRANCHEVAL.

J'y compte.

SAINT-BRICE,

Et moi j'entend.

(Il sort.)

SCÈNE IV

M. FRANCHEVAL, M. VERDAC.

VERDAC.

Jé crois qué l'on mé fuit ; la petite personne
Ne m'aime pas beaucoup, du moins je lé soupçonne.

FRANCHEVAL, de mauvaise humeur.

Elle a pour les flatteurs peu d'inclination.

VERDAC.

D'autres n'ont pas pour eux la même aversion :
En flatteurs caressés cet univers abonde.
L'art dé flatter, mon cher, est vieux commé lé monde.
Ève a péché, pourquoi ? parcé qu'on la flatta ;
Esemple qué dépuis mainté femme imita.

C'est un poison si doux qu'il chatouillé les âmes..
Que d'hommes en cé point, dé tout temps furent femmes!
Mon varon l'est surtout; or, c'est l'essentiel.
Si la fille mé hait, mon poison, grâce au ciel,
Dans lé cœur du papa sé glisse à la sourdine;
Il m'aime enfin; et c'est chez lé papa qu'on dîne.

FRANCHEVAL.

Comment, pour un répas blesser la vérité!

VERDAC.

Un bon répas jamais fut-il trop acheté?
Et qué m'en coûté-il? un peu dé complaisance.
Jé n'ai pas avec lui besoin de médisance.
Il suffit dé lé croire: il hâble à chaque mot,
C'est sa manie: hé donc, jé serais un grand sot,
D'aller lé démentir sur uné vagatelle.

FRANCHEVAL

Mais la délicatesse, en fin, nous permet-elle...?

VERDAC.

Votré délicatesse est bien peu dé saison:
Quand on a bonné table, on a toujours raison;
Aussi, jé crois d'avance à tout cé qu'il va dire.
S'il parle, j'applaudis; jé ris dès qu'il veut rire.
Jé né suis pas sa dupe, et m'amuse *in petto*;
Par là jé m'établis dans son petit château,
Chateau qui n'est au fond qu'uné gentilhommière:
Qué dis-je! cé serait uné simple chaumière.
On y dîne, mon cher, on y soupe; il suffit:
Crac en a lé plaisir, et j'en ai lé profit.

FRANCHEVAL. On entend un cor.

A merveille, monsieur; mais j'entends grand tapage;
Ah! c'est notré chasseur avec son équipage.

VERDAC.

Son équipage? Oh, oui! lequel est composé
D'un jardinier bonace, en garde déguisé,
D'un page, pétit pauvre, errant dans la contrée,
Qué dé Crac affubla d'un morceau dé livrée.
Jack est essentiel. En cé petit garçon,
On voit lé dindonnier, lé page et l'échanson.

Il s'acquitte assez bien surtout du dernier rôle.
Mais voici tout lé train ; il n'est rien dé plus drôle.
(On entend le cor de plus près.)

SCÈNE V

LES MÊMES, M. DE CRAC, THOMAS, JACK,
QUATRE PETITS GARÇONS PAYSANS, armés de bâtons.

M. DE CRAC, gravemeut.

Enfants, pétits laquais qué jé né loge pas,
Jé suis content : allez, jé pairai vos papas.
On né mé vit jamais prodigué de louanges,
Mais ils ont rabattu comme des pétits anges.
(Les petits garçons sortent.)

SCÈNE VI

M. FRANCHEVAL, M. DE CRAC, VERDAC,
THOMAS, JACK.

M. DE CRAC.

Bonjour, messieurs.

VERDAC.

Salut à monsieur lé varon.

FRANCHEVAL.

Serviteur.

VERDAC.

Et la chasse ?

M. DE CRAC.

On n'est point fanfaron
Je mé suis amusé comme un roi ; mais du reste,
Demandez à mes gens.

VERDAC.

Vous êtes trop modeste.

M. DE CRAC.

Point du tout.

FRANCHEVAL.

Vous aviez un beau temps.

M. DE CRAC.

En effet.
Sé n'en suis pas moins las ; car j'ai couru, Dieu sait !
Moi, jé né chasse point comme vos pétits maîtres.
(Il s'assied.)
Page, mets bas ton cor, et viens m'ôter mes guêtres

JACK, avec l'accent.

Oui, monsieur lé varon.

M. DE CRAC.

Il est bien jeune encor.

VERDAC.

Lé compère déjà donné fort bien du cor.

M. DE CRAC.

Oh ! jé lé formerai. Songé bien à ma meute.

JACK.

A votre... ? Monseigneur, je n'ai point vu d'émeute.

M. DE CRAC.

Jé veux dire mes chiens.

JACK.

La chienne ét lé petit ?
J'entends.

M. DE CRAC.

Mes chiens enfin. Faites cé qu'on vous dit.
(Jack sort.)

SCÈNE VII

M. DE CRAC, M. FRANCHEVAL, VERDAC, THOMAS.

M. DE CRAC.

Pourquoi t'es-tu là-bas si longtemps fait attendre,
Thomas ? Quel est lé bruit qui sé faisait entendre ?

THOMAS, sans accent.

C'est celui d'un soufflet que là-bas j'ai reçu

M. DE CRAC.

Un soufflet ?

THOMAS.

Oui, vraiment.

M. DE CRAC.

Ah! si jé l'avais su!
Et dé qui donc ?

THOMAS.

De qui ? mais de monsieur de Trape
En personne.

M. DE CRAC.

A ce point le jeune homme s'échappe ?

THOMAS.

C'est vous qui bien plutôt vous êtes échappé :
Vous menacez de loin, de près je suis frappé.

M. DE CRAC.

Mais on né vit jamais brutalité pareille.
(Il fait mine de sortir.)
Cadédis ! jé m'en vais lui parler à l'oreille.
(Il revient.)
Oui, l'un dé ces matins, jé lui dirai deux mots.

THOMAS.

Parce qu'il part demain.

VERDAC.

Eh! mais à quel propos
Cé démêlé? pourquoi ?

M. DE CRAC.

Pour une vagatelle,
Qui né mérite pas qué jé vous la rappelle.
Cé jeune hommé prétend que jé tire chez lui :
Suis-jé dans le cas, moi, d'avoir bésoin d'autrui ?

THOMAS.

Vous risquez de tirer sur la terre d'un autre,
Quand vous n'ajustez pas du milieu de la vôtre.

M. DE CRAC.

Lé faquin est surpris qué l'on ait des voisins.
Au fait, lé comte et moi né sommes pas cousins.
Nous avons eu jadis uné certaine affaire,
Dont lé petit monsieur sé souviendra, j'espère.

VERDAC.

Jé lé crois.

FRANCHEVAL.

Dé céci jé n'ai rien su, ma foi

M. DE CRAC.

La chosé s'est passée entré lé comte et moi.
Jé né sais cé qué c'est dé prendre la trompette :
Mais jé vous l'ai ménél messieurs, jé lé répète.

THOMAS.

Ma foi, cette fois-ci vous fûtes plus prudent.

M. DE CRAC.

Quoi ! toujours mé commettre avec un imprudent !
Dieu m'en garde ! mais quoi, laissons céla dé grâce.
Jé suis on né peut plus satisfait dé ma chasse.
J'avais tué lévreaux et perdraux, Dieu merci,
Aucun dé la façon dont j'ai tué ceux-ci.

THOMAS.

Quand avez-vous tué tout cela, de bon compte ?

M. DE CRAC.

Eh ! quand tu récévais un bon soufflet du comte.

THOMAS.

Il n'est plus de gibier ; ces messieurs sont témoins...

M. DE CRAC.

Verdac sait si j'en tue uné pièce dé moins !

FRANCHEVAL.

Dé lièvres cépendant la terre est dépourvue,

VERDAC.

Moi j'en rencontre encor.

THOMAS.

C'est avoir bonne vue,

VERDAC, à M. de Crac.

Votre histoire ?

M. DE CRAC.

(A Thomas.)
Écoutez, jé... Qué fais-tu là, toi ?

THOMAS.

Moi, j'écoute.

M. DE CRAC.

A quoi bon, l'ayant vu commé moi ?

THOMAS.

Pour voir si monseigneur racontera de même.

M. DE CRAC.

Eh ! sors.

(Thomas sort.)

SCÈNE VIII

M. DE CRAC, M. FRANCHEVAL, M. VERDAC.

M. DE CRAC.

Tous ces gens-là sont d'une audace extrême.

FRANCHEVAL, à part.

Comme il va s'en donner !

M. DE CRAC.

Lé fait est très-certain ;
Mais vous en doutérez ; car tel est mon destin.

FRANCHEVAL.

Vous permettez qu'on doute ?

M. DE CRAC.

Il n'est rien dé plus drôle
J'allais tranquillement, mon fusil sur l'épaule.
Zeste, un lièvre part.

VERDAC.

Bon.

M. DE CRAC.

Oh ! rien n'est plus commun :
Il ne m'arrivé pas d'en manquer jamais un.
Jé prends donc mon fusil : à tirer je m'apprête ;
Frrr... un perdreau s'envole au-dessus dé ma tête.

FRANCHEVAL.

Qué faire ?

M. DE CRAC.

Un autre, alors, sé sérait contenté
Dé tirer l'un des deux.

VERDAC.

Oh ! oui, j'aurais opté,
J'en conviens.

M. DE CRAC.

Eh bien ! moi qui suis un bon apôtre,
J'ai trouvé plus plaisant dé tirer l'un et l'autre.
L'un s'arrête tout court ; l'autre la tête en bas
Descend...

VERDAC.

Oh ! jé lé vois.

M. DE CRAC.

Mais vous né voyez pas
Lé perdreau justément tomber dessus lé lièvre,
Qui respirait encore.

VERDAC, riant beaucoup.

Et dut avoir la fièvre.

M. DE CRAC.

Dé façon qué dé loin sur lé pauvre animal
Lé perdreau, sans mentir, semblait être à chéval,
Et fût resté longtemps dans la même posture,
Si mon chien n'avait pris cavalier et monture.
Eh donc ? qu'en dites-vous ?

FRANCHEVAL.

Monsieur... en vérité...

VERDAC.

Rien dé plus curieux, surtout dé mieux conté,
D'honneur !

M. DE CRAC.

Dans mon carnier ils sont encore ensemble ;
Et jé prétends qu'un jour la broche les rassemble ;
Qué dans un même plat tous les deux soient servis.

VERDAC.

D'uné telle union les yeux séront ravis.
Quel jour est-ce ?

M. DE CRAC.

Verdac, vous lé saurez sans doute.
(A Francheval.)
Mais vous né dites rien, jeune homme ?

FRANCHEVAL.

Moi, j'écoute.
L'étranger né vient point.

M. DE CRAC.

Où donc est-il, vraiment ?

FRANCHEVAL.

Avec mademoiselle il cause apparemment.

M. DE CRAC.

Bon. Je lui dois la vie, il faut qué j'en convienne.

FRANCHEVAL.

En pareil cas, monsieur, qui n'eût donné la sienne?

M. DE CRAC.

Il était temps. Déjà j'en avais fait fuir dix;
Et quand Saint-Brice vint, ils étaient encor six.

VERDAC.

La peste!

FRANCHEVAL.

On disait trois.

M. DE CRAC.

Jé vous dis six. Dans l'ombre.
Saint-Brice a pu né voir qué la moitié du nombre.
Lé nombre n'y fait rien; ils auraient été cent...
Mais enfin jé perdais mes forces et mon sang.
Il m'a sauvé.

FRANCHEVAL.

Son sort est trop digne d'envie.

VERDAC, serrant M. de Crac dans ses bras.

En défendant vos jours, il m'a sauvé la vie.
Mais jé vois arriver notre aimable inconnu:
Quel air noble!

SCÈNE IX

LES MÊMES, SAINT-BRICE, toujours froid et calme.

M. DE CRAC, à Saint-Brice.

Avec moi qué n'êtes-vous vénu,
Monsieur?

SAINT-BRICE.

Vous avez fait la chasse la plus belle!

M. DE CRAC.

Qui vous a dit cela?

SAINT-BRICE.

Du jour c'est la nouvelle.

M. DE CRAC.

Non, j'ai tué fort peu: tout au plus trois lévreaux
Autant de cailles, oui, peut-être dix perdreaux;
Au lieu qué très-souvent j'en rapporté cinquante.

VERDAC.

Monsieur nous racontait une histoire piquante,
D'un lièvre et d'un perdreau tués en même temps,
L'un sur l'autre tombés.

M. DE CRAC, à Saint-Brice.

Vous l'entendez ?

SAINT-BRICE.

J'entends.
Ce fait est, après tout, le plus simple du monde.
Un jour le temps se couvre, et le tonnerre grondè
Il éclate enfin, tombe...

VERDAC.

Où ?

SAINT-BRICE, froidement.

Dans mon bassinet ;
Le fusil part, et tue un lièvre qui passait.

FRANCHEVAL.

Cette aventuré-ci mé semble encor plus rare.

VERDAC.

Mais l'autre est plus plaisante ; ét puis lé varron narre
Avec certaine grâce, avec un goût, un tact...
Connu dé peu dé gens.

M. DE CRAC, un peu piqué.

Surtout jé suis exact.

VERDAC.

Voilà lé mot ; César, d'étonnanté mémoire,
Dieu me damne ! n'a pas mieux conté son histoire.

M. DE CRAC.

Peut-être riez-vous ; mais j'ai dessein, mon cher,
Dé mettre par écrit la mienne, cet hiver.

VERDAC.

D'avance jé souscris.

M. DE CRAC.

Mais les races futures
Pourront-elles jamais croire à mes aventures ?
Il m'en est arrivé dé bizarres, partout,
Dans ma terre, en voyage, à la guerré surtout.

SAINT-BRICE.

Ah ! vous avez servi ?

M. DE CRAC.

Sans doute ; un gentilhomme
Doit servir, et surtout quand dé Crac il se nomme.

FRANCHEVAL.

Toujours en cé château jé vous vis confiné.

VERDAC.

Monsieur parle d'un temps où vous n'étiez pas né.

M. DE CRAC.

Oui, j'ai servi-très jeune ; ét jé puis bien vous dire
Qué jé savais mé vattre avant dé savoir lire.

SAINT-BRICE.

Ah ! je le crois. Piqué de son air de hauteur.
A dix ans, je me bats contre mon précepteur ;
Je le tue.

VERDAC.

A dix ans ? Moi je fus moins précoce.

M. DE CRAC, s'animant.

La bataille, pour moi ! c'était un jour dé noce.
J'ai vu plus d'uné guerre ; allez, jé vous promets
Qué jé n'ai pas servi, messieurs, en temps dé paix.
Avec Saxe j'ai fait les guerres d'Allemagne,
Et jé né couchai point dé toute uné campagne.
Trois fois dans un combat jé changeai dé chéval,
Et j'ai sauvé la vie à notré général.
Il est réconnaissant, il faut que je'n convienne.

SAINT-BRICE.

Votre histoire, monsieur, me rappelle la mienne:
J'ai pris seul, en Turquie, une ville d'assaut.

VERDAC.

Tout seul ?

SAINT-BRICE.

Oui.

M. DE CRAC, à part.

Cé monsieur n'est jamais en défaut.

FRANCHEVAL,

Il n'était donc, monsieur, pas un chat dans la place ?

SAINT-BRICE, à M. de Crac.

Les guerres d'Amérique, en fûtes-vous, de grâce ?

M. DE CRAC.

Ah ! jé brûlais d'en être ; eh mais, voyez un peu !
Moi qui traversérais un océan dé feu,
Jé crains l'eau... non dé peur ; mais elle m'incommode ;
J'ai manqué pour céla lé beau siége dé Rhode.

SAINT-BRICE.

Eh bien ! moi, j'en étais. J'aime un combat naval.

M. DE CRAC.

J'eus l'un dé mes aïeux fameux vice-amiral.
Au combat dé Lépante, on comptait bien lé prendre ;
Mais il sé fit sauter, plutôt qué dé sé rendre.

SAINT-BRICE.

En un cas tout pareil, je fis le même saut ;
Et me voilà.

VERDAC, à M. de Crac.

Cé saut ressemble à son assaut.

SAINT-BRICE.

Sur la frégate anglaise, au milieu du pont même,
J'allai tomber debout, tout armé, moi cinquième.

VERDAC.

L'équipagé, monsieur, dut bien être étonné.

SAINT-BRICE.

Ils se rendirent tous, et je les enchaînai.

M. DE CRAC.

Dé plus fort en plus fort. Allons nous mettre à table.

VERDAC.

Cetté transition, d'honneur, est admirable.

M. DE CRAC.

Jé mé sens appétit, comme un chasseur enfin.

VERDAC.

Moi, sans avoir chassé, d'un chasseur j'ai la faim.

M. DE CRAC.

Pour moi lé déjeuner est é ré pas qué j'aime.

VERDAC.

C'est mon meilleur aussi.

FRANCHEVAL.

Mais vous dînez dé même.

VERDAC.

Tout est si bon ici, même à tous les répas !

M. DE CRAC.

Jé donne peu de mets, mais ils sont délicats.

VERDAC.

Qui lé sait mieux qué moi ? Votre vin dé Gascogne..
Soi-disant, vaut bien mieux qué les vins dé Bourgogne.

SAINT-BRICE.

Est-ce qu'il n'en est pas ? pour moi, je l'aurais cru.

M. DE CRAC, souriant.

Eh non ! mon cher monsieur, c'est du vin dé mon cru.
Vous croyez qué jé raille ?

SAINT-BRICE.

Eh mais !...

M. DE CRAC, à l'oreille de Saint-Brice.

Oui, vin dé Beaune.

SAINT-BRICE, bas, à M. de Crac.

(Haut.)

Je m'en doutais. Chacun aime son vin, le prône.
Dans mon parc, une source a le goût du vin blanc,
Et même la couleur, mais d'un vin excellent.

FRANCHEVAL.

C'est uné cave, au fond, qu'uné source pareille.

VERDAC.

Jé conseille à monsieur dé la mettre en bouteille.
Qu'en dites-vous, varon ?

M. DE CRAC, très-gravement.

Qué lé trait est fort gai :
Mais, comme a dit quelqu'un, *rien dé beau qué le vrai.*
Voilà cé qué jé dis.

VERDAC.

Hai... la réplique est vive.

M. DE CRAC.

Mais allons déjeuner, et qui m'aime mé suive.

VERDAC.

(Aux autres.)

Ah ! jé vous aime. Allons.

SAINT-BRICE.

Oh ! j'ai déjeuné, moi.

VERDAC, à Francheval.

Et vous, mon cher ?

FRANCHEVAL.

Jé n'ai nul appétit, ma foi.

VERDAC.

Jé mangerai pour trois. Adieu.

(Il sort.)

FRANCHEVAL, retenant Saint-Brice

Deux mots, dé grâce.

SAINT-BRICE.

Je reste.

SCÈNE X

SAINT-BRICE, FRANCHEVAL.

FRANCHEVAL, très-vivement toujours.

Permettez qué, sans nulle préface,
J'aille d'abord au fait.

SAINT-BRICE.

Monsieur, très-volontiers.

FRANCHEVAL.

J'aime en cetté maison, depuis quatre ans entiers.

SAINT-BRICE.

C'est être bien constant ; mais la chose est possible.

FRANCHEVAL.

Il est possible aussi qu'un autre soit sensible
Aux charmes dé Lucile.

SAINT-BRICE.

Oui, cela se pourrait.

FRANCHEVAL.

Si c'était vous, monsieur ?

SAINT-BRICE.

Si c'était mon secret ?

FRANCHEVAL.

Est-cé vous ?

SAINT-BRICE.

La demande est un peu familière.

FRANCHEVAL.

La suite en est... qué sai-je ? encor plus cavalières.
Si vous l'aimiez, monsieur, jé lé prendrais fort mal :
Jé né suis pas d'humeur à souffrir un rival.

SAINT-BRICE.

Eh mais ! vous êtes vif, monsieur.

FRANCHEVAL.

Cela peut être.
Prénez lé même ton, vous en êtes lé maître.

SAINT-BRICE.

Mais...

FRANCHEVAL.

L'aimez-vous ou non ?

SAINT-BRICE.

Eh bien ! si je l'aimais ?

FRANCHEVAL.

Jé vous prierais, alors, dé quitter à jamais
La maison, lé pays.

SAINT-BRICE.

Ah ! c'est une autre affaire.

FRANCHEVAL.

Jé suis, dans tous les cas, prêt à vous satisfaire.

SAINT-BRICE.

Est-ce un défi ? déjà le prendre sur ce ton !
Vous offrez de vous battre, et vous êtes Gascon !

FRANCHEVAL.

Lé pays n'y fait rien : quoi qu'on dise du nôtre,
Un Gascon, s'il le faut, sé bat tout comme un autre.

SAINT-BRICE.

J'aime fort la franchise, et surtout la valeur :
Mais calmez un moment cette aimable chaleur.
Je vous ferai raison, et rien n'est plus facile.
Je vous déclare ici que j'aime fort Lucile,
Au moins autant que vous ; de plus, je l'avoûrai.
Je ne puis me résoudre à m'en voir séparé,
Et vous demandez trop.

FRANCHEVAL.

Jé n'en puis rien rabattre :
Laissez-moi lé champ libre, ou bien allons nous vattre

SAINT-BRICE.

Nous nous battrons, sans doute, et je vous l'ai promis:
Mais souffrez qu'à demain le combat soit remis.

FRANCHEVAL.

Jé né suis pas du tout en humeur dé rémettre.

SAINT-BRICE.

Il le faudra pourtant, si vous voulez permettre.

FRANCHEVAL.

Vous voulez m'échapper ?

SAINT-BRICE.

Non, je ne fuirai pas.
Demain, vous dis-je.

FRANCHEVAL.

Mais...

SAINT-BRICE, bas.

Eh ! parlez donc plus bas,
Et feignons d'être amis ; car j'aperçois Lucile.

SCÈNE XI

LES MÊMES, MADEMOISELLE DE CRAC.

MADEMOISELLE DE CRAC.

En vain vous affectez dé prendre un air tranquille,
Messieurs ; jé lé vois trop, vous avez quérellé.
Mon abord a fait trêve à quelqué démêlé.

SAINT-BRICE.

Nous querellions, d'accord, sur une bagatelle.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Votre sang-froid mé cause une frayeur mortelle.
(A Francheval.)
Ah ! né mé trompez pas. Je gage qué c'est vous
Qui fatiguez monsieur par vos transports jaloux.

FRANCHEVAL.

Eh ! quand céla sérait, ma crainte est-elle vaine ?
Vous verrez qué céci n'en valait pas la peine !

MADEMOISELLE DE CRAC.

Non, monsieur, et tout haut j'ose vous défier...
Mais je suis bonne ici dé mé justifier.
Quoi ! dé mes actions né suis-je pas maîtresse ?
Et quand pour moi monsieur aurait dé la tendresse,
Qué vous importe à vous ?

FRANCHEVAL.

Ce qu'il m'importe ?

MADEMOISELLE DE CRAC.

Et quoi!
Né saurait-on m'aimer, sans être aimé dé moi ?

FRANCHEVAL.

Et! non, jé lé sais bien, j'éprouve lé contraire.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Vous m'offensez, monsieur, par cé mot téméraire.

FRANCHEVAL.

C'est mon peu dé mérite, hélas! qui mé fait peur.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Qui craint qu'on né lé trompe, est lui-même un trompeur.

FRANCHEVAL.

Toujours une amé tendre est tant soit peu jalouse ;
Et pour moi jé craindrai, jusqu'à cé qué j'épouse.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Suis-je forcée, enfin, moi, dé vous épouser ?
Et n'ai-je pas encor lé droit dé réfuser ?

FRANCHEVAL.

Jé lé sais trop.

MADEMOISELLE DE CRAC.

J'admire aussi ma complaisance;
Oui, monsieur, à l'instant sortez dé ma présence.

FRANCHEVAL.

Soit.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Né révénez pas sans ma permission.

FRANCHEVAL.

Non, certes.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Et surtout dé la discrétion
Avec monsieur; jamais né lui cherchez quérelle.

FRANCHEVAL.

Vous mé poussez à bout aussi, madémoiselle.
Jamais on n'a vu tant dé partialité,
Et votre affection est touté d'un côté.

MADEMOISELLE DE CRAC, vivement.

Eh! oui, sans doute, ingrat! mais sortez je l'esige.

FRANCHEVAL.

Quoi! vous né voulez pas qué jé ?...

MADEMOISELLE DE CRAC.

Sortez, vous dis-je.

FRANCHEVAL.

A la bonne heure; mais...

MADEMOISELLE DE CRAC.

Qué veut dire cé *mais*...?

FRANCHEVAL.

On veut qué jé m'en aille; eh bien!...

MADEMOISELLE DE CRAC.

Quoi?

FRANCHEVAL.

Jé m'en vais.

(Bas à Saint-Brice.)

Au revoir.

SAINT-BRICE.

A demain. (Francheval sort.)

(A part.)

Si je n'étais le frère,
Le joli rôle, ici, que l'on me verrait faire!

SCÈNE XII

MADEMOISELLE DE CRAC, SAINT-BRICE.

SAINT-BRICE.

Il est au désespoir.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Plaignez-le, en vérité!

SAINT-BRICE.

Il me semble pourtant que vous l'avez traité...
Bien mal.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Eh lui! comment mé traité-t-il moi-même?
Mé soupçonner d'abord, quand il sait qué jé l'aime!
Mérité-t-il qu'on ait pour lui de l'amitié?

SAINT-BRICE.

Il faut pour un amant avoir de la pitié.

MADEMOISELLE DE CRAC, souriant.

Dans lé fond dé mon âme, aussi, jé lui pardonne,
Jé vous assure.

SAINT-BRICE.

Oh ! oui, car vous êtes si bonne !

MADEMOISELLE DE CRAC.

Pardonnez-lui de même.

SAINT-BRICE.

Ah ! je vous le promets.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Et ne soyez plus seul avec moi.

SAINT-BRICE.

Non, jamais.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Vous allez mé trouver malhonnête sans doute.
Mais dès demain, monsieur, poursuivez votre route :
La quérelle pourrait tôt ou tard éclater.

SAINT-BRICE.

J'en suis fâché ; mais quoi ? je ne puis vous quitter.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Vous avez tort. Pour moi, jé n'ai plus rien à dire.
Permettez qué, du moins, monsieur, jé mé rétire.

SCÈNE XIII

SAINT-BRICE, seul.

D'un amour si naïf un tiers serait jaloux :
Mais il n'est point pour moi de spectacle plus doux.
Il faut absolument faire ce mariage.
Le papa vient : jouons un autre personnage.
En vain, nouveau Protée, il voudra m'échapper.
Le plus trompeur souvent est facile à tromper.

SCÈNE XIV

SAINT-BRICE, M. DE CRAC.

M. DE CRAC, avec un autre habit.

Ami, qué jé vous conte uné chanson à boire,
Qué j'ai faite impromtu, commé vous pouvez croire.
Verdac, qui l'entendait, en riait comme un fou.
(Il chante.)

J'aimé beaucoup les femmes blanches ;
Mais j'aime encor mieux le vin blanc ;
Jé n'ai point vu de femmes franches,
Et j'ai bu souvent du vin franc.
Lé sexe n'est mé rien quand jé flute ;
Et dans cela commé dans tout,
Chacun a son goût ;
Point dé dispute,
Chacun a son goût [1].

SAINT-BRICE.

La chanson est jolie. Eh mais ! je ne sais où,
Mais quelque part ailleurs je l'ai vue imprimée.

M. DE CRAC.

Il sé peut ; dé mes vers, oui, la France est sémée.

SAINT-BRICE.

Elle a paru, je crois, sous le nom de Collé.

M. DE CRAC.

Ah ! cé n'est pas lé seul couplet qu'il m'ait volé.
Dé mon absence il a profité, lé compère.
Jé l'aimais fort au reste ; il m'appelait son père.
Mais dépuis qu'en ces lieux jé mé vois confiné.
Lé Parnasse, mon cher, est bien abandonné.
Qué vous dirai-je, enfin ? les muses esilées,
Dans quelqué coin obscur, plaintives, désolées...
Jé né puis y penser sans répandre des pleurs.

1. Ce couplet est de Collé, *Théâtre de Société*.

SCÈNE XV

M. DE CRAC, SAINT-BRICE, VERDAC.

VERDAC, un peu échauffé du repas.

Jé viens, mon cher varon, partager vos douleurs.

M. DE CRAC.

Mais où donc étiez-vous?

VERDAC.

Qui? moi? j'étais à table.
Sandis! j'avais encore un appétit dé diable.
Jé né sais... Vous mangez si vite qué jamais,
D'honneur! jé n'ai lé temps dé goûter chaque mets;
Et tous assurément méritent qu'on les goûte.
Il faut faire à loisir cé qué l'on fait.

SAINT-BRICE.

Sans doute.
Mieux vaut ne pas manger, que manger à demi.

VERDAC.

Au révoir.

M. DE CRAC.

Quoi! sitôt vous partez, mon ami?

VERDAC.

Jé lé fais à regret : pardon si jé vous quitte :
D'une visite ou deux il faut qué jé m'acquitte.
Chacun dé son affaire il sé faut occuper.
Né vous dérangez pas : jé réviendrai souper.

(Il sort.)

SCÈNE XVI

M. DE CRAC, SAINT-BRICE.

SAINT-BRICE.

Vous avez pour voisins des gens pleins de mérite.

M. DE CRAC.

La peste! jé lé crois : du pays c'est l'élite.
Gentilshommes, dieu sait! tous deux sont mes vassaux.
Vous voyez qué pourtant jé les traite en égaux.

Mais quoi! pour m'amuser, j'aime bien mieux descendre.
Et jé n'ai point l'orgueil dé cé jeune Alesandre,
Qui pour rivaux, dit-on, né voulait que des rois :
Comme dé vrais amis, nous vivons tous les trois.

SAINT-BRICE.

Le plus jeune des deux me paraît fort aimable.

M. DE CRAC.

Verdac est d'une humeur encor plus agréable.
Il vous écoute, au moins.

SAINT-BRICE.

Et surtout il vous croit.

M. DE CRAC.

Au lieu qué Franchéval est souvent distrait, froid.

SAINT-BRICE.

Il paraît empressé près de mademoiselle.

M. DE CRAC.

C'est bien gratuitement qu'il soupiré pour elle.
Ma fille né veut pas du tout sé marier.

SAINT-BRICE.

Est-il possible?

M. DE CRAC.

Eh! oui; rien n'est plus singulier :
Lucile a refusé vingt partis d'importance;
(A l'oreille.)
Lé fils du gouverneur. Là-dessus, jé la tance!
Jé né puis davantage; et l'honneur mé défend
Dé faire violence au cœur dé mon enfant.

SAINT-BRICE.

Elle est d'ailleurs charmante.

M. DE CRAC.

Il faut qué jé l'avoue.
Jé né puis la louer; mais j'aime qu'on la loue.

SAINT-BRICE.

C'est qu'elle a tout, monsieur : elle est belle, d'abord;
Elle a les plus beaux yeux!

M. DE CRAC.

Oui, j'en tombe d'accord.
Verdac, pétit flatteur, dit qu'ellé mé ressemble.

SAINT-BRICE.

Il a raison : elle a de vos traits...

M. DE CRAC.

Oui, l'ensemble.
Sa mère était aussi d'uné raré beauté.
Vous jugez si ma femme était dé qualité!
Ses aïeux remontaient aux comtes dé Bigorre.
Dans cet essaim d'amants qu'elle avait fait éclore,
Les Gaston, les De Foix, surtout les d'Armagnac,
(Il s'attendrit.)
Clotilde démela lé chévalier dé Crac.
Mais tous, l'un après l'autre, il me fallut les vattre,
Et conquérir mon bien, commé fit Henri quatre.
Si j'avais un trésor, il m'avait bien coûté.

SAINT-BRICE.

Celui-là ne pouvait trop cher être acheté,
Si de la mère, au moins, je juge par la fille.
Lucile est, je le vois, toute votre famille?

M. DE CRAC.

Eh non! vraiment, monsieur, jérai dé plus lé bonheur
D'avoir un fils, un fils qui mé fait grand honneur.

SAINT-BRICE.

Bon! il est donc absent?

M. DE CRAC.

Il sert contré lé Russe;
Mais il sert tout dé bon. Ah! lé feu roi dé Prusse
Savait l'apprécier; ét lé grand Frédéric,
En fait d'opinion, valait tout un public.
Il admirait mon fils : j'en ai plus d'uné marque;
Et j'ai, sans vanité, réçu dé cé monarque
Des lettres... qué jamais personne né verra.
Il m'écrivait un jour : « Votré cher fils sera
« Le plus grand général qu'ait jamais eu l'Europe. »
Jé pensé qué l'on peut croire à cet horoscope.

SAINT-BRICE.

Oui, sans doute.

M. DE CRAC.

Il commence à se vérifier.
A mon fils, dépuis peu, l'on vient dé confier
Un beau, mais en revanche un très-périlleux poste.

SAINT-BRICE,
(A part.)

Ah! le papa ment bien : il faut que je riposte.
(Haut.)
On le nomme?

M. DE CRAC.

Son nom dé famille est dé Crac :
Mais dans touté l'Europe on lé nommé d'Irlac.

SAINT-BRICE.

Ah! c'est mon ami.

M. DE CRAC.

Quoi?...

SAINT-BRICE.

Ma surprise est extrême.
D'Irlac votre fils?

M. DE CRAC.

Oui.

SAINT-BRICE.

C'est un autre moi-même.
J'en faisais très-grand cas. Jeune encore, il servait
Dans mes gardes.

M. DE CRAC.

Dans vos...?

SAINT-BRICE, feignant de se reprendre.

Partout il me suivait.

M. DE CRAC, remarque cela.

Il sé pourrait?

SAINT-BRICE.

Hélas! pauvre d'Irlac! sans doute
Vous savez... pour servir voilà ce qu'il en coûte!

M. DE CRAC.

Quoi?...

SAINT-BRICE.

Vous l'ignorez?

M. DE CRAC.

Oui.

SAINT-BRICE, très-mystérieusement.

Contre son colonel
Il vient dernièrement de se battre en duel.

M. DE CRAC.

Jé réconnais les Crac à cé coup téméraire.
A-t-il été blessé?

SAINT-BRICE.

Non, monsieur, au contraire,
Le colonel est mort.

M. DE CRAC.

Hélas! j'en suis fâché.
Et mon fils?

SAINT-BRICE.

Aussitôt votre fils s'est caché.

M. DE CRAC.

Quoi? mon fils sé cacher! Pour mon nom quellé tache!
C'est la première fois, sandis! qu'un Crac sé cache.

SAINT-BRICE.

On le découvre.

M. DE CRAC.

O ciel!

SAINT-BRICE.

On lui fait son procès.
Vous savez la rigueur des lois.

M. DE CRAC.

Oui, jé lé sais.

SAINT-BRICE.

On le condamne...

M. DE CRAC.

A quoi?

SAINT-BRICE.

Mais... à perdre la tête.

M. DE CRAC.

Ah! malheureux enfant!

SAINT-BRICE.

Le supplice s'apprête.
Il charme heureusement la fille du geôlier.

M. DE CRAC.

Hai! lé gaillard doit être un joli cavalier.
Eh bien?

SAINT-BRICE.

Elle et d'Irlac prennent tous deux la fuite.

M. DE CRAC.

Ah! jé respire.

SAINT-BRICE.

Oui; mais on court à leur poursuite.
Ils étaient à cheval comme les fils Aymon.

M. DE CRAC.

O ciel! on les poursuit! Et les attrapé-t-on?

SAINT-BRICE.

La fille était en croupe, et sans peine on l'attrape :
D'Irlac croit la tenir encore, et seul s'échappe.

M. DE CRAC.

Le jeune homme est subtil.

SAINT-BRICE.

C'est un autre Annibal.

M. DE CRAC.

Il sé sauve ?

SAINT-BRICE.

En courant il tombe de cheval,
Et se casse la jambe.

M. DE CRAC.

Ah ! jé meurs : et laquelle?

SAINT-BRICE.

La gauche.

M. DE CRAC.

Sur mes deux, moi-mêmé jé chancelle.

SAINT-BRICE.

Vous n'avez donc pas eu des nouvelles de lui ?
Autrement vous sauriez...

M. DE CRAC.

J'en attends aujourd'hui.

(Il appelle.)

Thomas ! Thomas ! fut-il accident plus funeste ?

SAINT-BRICE.

Heureusement d'Irlac se porte bien du reste.

SCÈNE XVII

LES MÊMES, THOMAS.

M. DE CRAC, à Thomas.

Mes lettres ?

THOMAS.

Eh ! monsieur, vous demandez toujours
Vos lettres ; je n'en vois pas une en quinze jours.

M. DE CRAC.

Mais jé né conçois pas cé contre-temps bizarre.
Il faut assurément qué lé courrier s'égare.

THOMAS.

Il s'égare souvent.

M. DE CRAC, bas, à Thomas.

Veux-tu té conténir,
Vabillard ?

THOMAS.

Non, ma foi, je n'y peux plus tenir ;
Et c'est par trop aussi charger ma conscience.
Donnez-moi mon congé ; car je perds patience.

M. DE CRAC.

Comment ?

THOMAS.

Eh oui, morbleu ! prenez quelque garçon
Qui soit de ce pays : je ne suis point Gascon.
Grâces au ciel, monsieur, ma province est la Beauce.
Là, jamais on ne dit une nouvelle fausse ; *oui* pour *non*.
Et jamais

M. DE CRAC.

Eh bien ! rétournes-y.
Jé té dois ?

THOMAS.

Dix écus.

M. DE CRAC, mettant la main à sa poche.

Tiens, drôle, les voici.

THOMAS.

Je ne suis pas un drôle, et je suis honnête homme.

M. DE CRAC.

Voyez un peu ! sur moi jé n'ai pas cetté somme.
Jé pourrais dé cé pas l'aller chercher là-haut ;
Mais jé veux mé défaire à l'instant du maraud.
(A Saint-Brice.)
Prêtez-moi dix écus.

SAINT-BRICE.

S'il faut que je le dise,
Ma bourse est demeurée au fond de ma valise :
Je n'ai que dix-huit francs, monsieur.

M. DE CRAC.

Donnez-les-moi.
(Il reçoit les 18 francs.) (A Thomas, en le payant.)
J'ai lé reste. Tiens, pars.

THOMAS.

Et de bon cœur, ma foi.

M. DE CRAC, d'un ton tragique.

Gardé qu'ici démain lé jour né té surprenne.

THOMAS.

N'ayez pas peur. Voici les clefs de la garenne,
Du jardin, de la cave, et même du grenier.
Le garde, le laquais, surtout le jardinier,
Sont bien vos serviteurs, et sans cérémonie,
Monsieur, vont s'en aller tous trois de compagnie.

SCÈNE XVIII

M. DE CRAC, SAINT-BRICE.

M. DE CRAC, courant après Thomas.
(Saint-Brice le retient.)

Insolent ! pour jamais fuyez de mon aspect.
Jé crois qué lé coquin m'a manqué dé respect.

SAINT-BRICE.

Je le trouve, en effet, fort brusque en ses manières.

M. DE CRAC.

Uné fatalité, mais des plus singulières,
Fait qué dé dix laquais il né m'en reste aucun ;
Mécontent de mes gens, et n'en rétenant qu'un,
L'un dé ces jours passés j'en mis neuf à la porte.

SAINT-BRICE.

Quoi, neuf?

M. DE CRAC.

J'eus pour lé faire une raison très-forte.
Enfin à cet éclat jé m'étais décidé.
Thomas était fidèle, ét jé l'avais gardé.
Céci mé contrarie un peu plus qu'on né pense.

SAINT-BRICE.

Je sens cela.

M. DE CRAC.

Ma terro est d'un détail immense.

SAINT-BRICE.

Elle paraît superbe.

M. DE CRAC.

Ah ! vraiment, jé lé crois.
Deux mille arpents dé terre, ét lé double dé bois.

SAINT-BRICE.

Cette terre, sans doute, est une baronnie ?

M. DE CRAC.

D'où rélève, entré nous, mainté châtellenie.
J'ai bien les plus beaux droits ! Un autre, assurément,
S'en targuérait ; mais moi, j'en usé rarément.

SAINT-BRICE.

Je le crois.

M. DE CRAC.

Mais, mon cher, il faut qué jé lé dise ;
Lé plus beau de mes droits est d'avoir pour dévise,
Ces trois mots seuls : JE VINS, JE VIS, et JE VAINQUIS.

SAINT-BRICE.

Ce titre est précieux.

M. DE CRAC.

Et surtout bien acquis.
Voici lé fait : peut-être il n'est pas dans l'histoire ;
Mais il est sûr. PAUL CRAC, surnommé BARBE-NOIRE,
(Il montre son portrait.)
Dans cé chateau soutint un siége dé deux mois
Contre Jules-César... c'est tout dire, jé crois.

SAINT-BRICE.

Bon !

M. DE CRAC.

Il né sé rendit encor qué par famine.
César en fit grand cas, comme on sé l'imagine,
Et lui permit dès lors dé mettre ces trois mots.
Il prit dans cé château quelques jours dé répos.
On voit encor pendue au plafond son épée,
L'épée avec laquelle il a tué Pompée.

SAINT-BRICE.

Pompée? il n'est pas mort de la main de César.

M. DE CRAC.

Vous croyez? Jé pourrais mé tromper par hasard :
Jé soumets, en tous cas, mes lumières aux vôtres.
S'il né tua Pompée, il en tua bien d'autres.
Vous occupez sa chambre.

SAINT-BRICE.

Ah !

M. DE CRAC.

L'on n'est pas fâché
Dé sé dire : « Jé couche où César a couché. »
Monsieur sourit ; peut-être il croit qué jé mé moque.

SAINT-BRICE.

Non. Mais ceci va faire une seconde époque.

(Il feint de se reprendre.)

(A demi-voix.)
Qu'ai-je dit ?

M. DE CRAC.

Plaît-il ?

SAINT-BRICE.

(A demi-voix.)
Rien. Que je suis indiscret !

M. DE CRAC.

Vous voulez, jé lé vois, mé cacher un sécret.

SAINT-BRICE.

Non.

M. DE CRAC.

Tout à l'heure encor vous avez, par mégarde,
Et cé mot m'a frappé, parlé dé votre garde.

SAINT-BRICE.

Moi ! j'ai dit...

M. DE CRAC.

Oui, voyez ! vous en êtés fâché !
Mais il n'est pas moins vrai qué lé mot est lâché ;
Et puis d'ailleurs, tenez j'ai la vue assez fine.
J'entrévois... Oui, votre air et votre haute mine,
Tout m'annonce...

SAINT-BRICE.

Monsieur, ne me devinez pas.

M. DE CRAC.

Vous avez peur. Eh donc, jé vous dirai tout bas,
Qu'en vain vous deguisez lé sang qui vous fit naître,
Et qué depuis longtemps j'ai su vous reconnaître.

SAINT-BRICE.

Moi ?

M. DE CRAC.

Vous-même.

SAINT-BRICE.

Eh bien !... non.

M. DE CRAC.

Achevez.

SAINT-BRICE.

Je ne puis,
Je ne saurais vous dire encore qui je suis :
L'honneur, pour quelque temps, me condamne au [silence :
Pardon, avec regret je me fais violence.
Vous serez bien surpris tantôt, en vérité :
Je vais prendre un peu l'air.

(Il sort.)

SCÈNE XIX

M. DE CRAC, seul.

Jé m'en étais douté.
Oui, jé vais parier qué c'est quelqué grand prince,
Qui court *incognito* dé province en province.
Dé ma fille en sécret jé lé crois amoureux.
S'il pouvait l'épouser, qué jé serais heureux !

J'ai toujours éludé les amants de Lucile.
Marier uné fille, est chose difficile ;
Car dé mé dénuer, jé né suis pas si sot.
L'inconnu, s'il est prince, épouserait sans dot.
Il faut qu'à cet hymen un peu jé la prépare ;
Car j'aime ma Lucile, et né suis point barbare.
Jack!... Elle aime, jé crois, cé monsieur Franchéval;
Mais il né tiendra pas contre un pareil rival.
Jack!...

SCÈNE XX

M. DE CRAC, JACK.

JACK.

Monsieur lé varon!

M. DE CRAC.

Eh! venez donc; du zèle.

JACK.

Mais jé suis accouru.

M. DE CRAC.

Dis à madémoiselle
Dé venir à l'instant.

JACK.

Mais... monsieur lé varon.

M. DE CRAC.

Eh bien! qu'est-ce?

JACK.

C'est qué... c'est qué...

M. DE CRAC, l'imitant.

C'est qué...

JACK.

Pardon,
Madémoiselle est bien occupée.

M. DE CRAC.

A quoi faire?

JACK.

Mais...

M. DE CRAC.

Voyons, qué fait-elle?

JACK.

Elle est fort en colère;
Elle gronde beaucoup.

M. DE CRAC.

Qui?

JACK.

Monsieur Franchéval.

M. DE CRAC.

Il serait?

JACK.

A ses pieds, prêt à sé trouver mal,
Il démandé pardon.

M. DE CRAC.

Comment?...

JACK.

Madémoiselle
Lui disait qu'il n'avait nulle estime pour elle;
Et monsieur Franchéval disait qu'il l'adorait,
Qu'il l'aimérait toujours. Dame, c'est qu'il pleurait!
Il mé faisait pitié, vraiment...

M. DE CRAC.

Eh bien! ensuite?

JACK.

Vous m'avez appelé, jé suis vénu bien vite.

M. DE CRAC.

Rétourné vite : va, Jack.

JACK.

Où faut-il aller?

M. DE CRAC.

Va dire à Franchéval qué jé veux lui parler.

JACK.

J'y cours.

M. DE CRAC.

Ah! jé m'en vais lé traiter, Dieu sait comme!
Non, j'aimé mieux parler à la fille qu'à l'homme :
Franchéval est bouillant, et l'on connaît les Crac,
Fais-moi vénir ma fille.

JACK.

Eh ! mais...

M. DE CRAC.

Allez donc, Jack.

JACK.

Mais monsieur Franchéval...

M. DE CRAC.

Eh bien?

JACK.

Il vient lui-même.

M. DE CRAC.

Quoi?... Jé suis étonné dé cette audace estrême.

JACK.

Qu'avez-vous donc, monsieur le varon? vous semblez...
Jé né sais... on dirait vraiment qué vous tremblez.

M. DE CRAC.

Non, c'est qué jé frémis. Lé pauvre enfant! jé tremble!
Mais lé voici. Va, Jack, et laisse-nous ensemble.

(Jack sort.)

SCÈNE XXI

M. DE CRAC, FRANCHEVAL.

M. DE CRAC, à part.

Jé lé croyais bien loin, et jé l'eusse aimé mieux.
(Haut.)
Quoi! monsieur, vous osez vous montrer à mes yeux,
Après cé qué jé sais?

FRANCHEVAL.

Eh ! oui, monsieur, jé l'ose.
J'ose plus, et jé viens pour vous dire uné chose
J'adoré votré fille.

M. DE CRAC.

Et vous lé répétez ?

FRANCHEVAL.

Sans doute; et pourquoi pas?

M. DE CRAC.

Ainsi, vous m'insultez!
C'est peu qué l'on vous trouve aux génoux dé Lucile...
Mais vous mé prenez donc pour un père imbécile?

FRANCHEVAL.

Moi, monsieur? point du tout.

M. DE CRAC.

Vous me manquez, monsieur.

FRANCHEVAL.

En quoi? mais au surplus, jé suis hommé d'honneur.
Vous mé voyez ici prêt à vous satisfaire,
Si j'ai pu vous manquer.

M. DE CRAC.

Oh! c'est une autre affaire.
Dé quel droit, jé vous prie, osez-vous, en ce jour
Parler seul à ma fille et lui parler d'amour?

FRANCHEVAL.

Eh! mais vous lé savez. C'est parcé qué jé l'aime,
Qué j'aspire à sa main, qué vous m'avez vous-même
Permis dé l'espérer.

M. DE CRAC.

J'ai changé dé dessein.
Dé ma fille à présent n'attendez plus la main.
Quelqu'un... qui vous vaut bien, va dévénir mon gendre.
Ainsi...

FRANCHEVAL.

Croirai-jé bien cé qué jé viens d'entendre?
Un autré?... pourriez-vous à ce point mé jouer?

M. DE CRAC.

La démande est plaisante, il lé faut avouer.
Ma fille est à moi.

FRANCHEVAL.

Non. S'il faut qué jé lé dise,
Elle n'est plus à vous. Vous mé l'avez promise;
Vous mé la retirez; c'est uné trahison:
Et vous mé permettrez d'en demander raison.

M. DE CRAC.

A moi?

FRANCHEVAL.

Vous n'êtes plus à présent mon beau-père,
Et voudrez bien vous vattre avec moi, jé l'espère ;
Vous hésitez ?

M. DE CRAC.

J'hésite, et suis dé bonné foi.

FRANCHEVAL.

Auriez-vous peur ?

M. DE CRAC.

Jé crains, mais cé n'est pas pour moi.
Oui, jé plains, Franchéval, votre jeunesse estrême,
Et j'ai quelque régret... Dans le fond jé vous aime.

FRANCHEVAL.

Jé vous suis obligé.

M. DE CRAC, à part.

Bon. Saint-Brice paraît.
(Haut.)
Oui, oui, nous nous vattrons, à l'instant, s'il vous plaît.
(Plus haut.)
Jack, descends mon épée.

SCÈNE XXII

LES MÊMES, SAINT-BRICE.

SAINT-BRICE.

Eh ! qu'en voulez-vous faire,
Mon cher hôte ?

M. DE CRAC.

Mé vattre avec cé téméraire,
Qu'aux génoux dé ma fille un valet a trouvé.

SAINT-BRICE.

Monsieur, votre courage est assez éprouvé.
Vous allez vous commettre avec un tel jeune homme ?
(A Francheval.)
Et vous, cher Francheval, que partout on renomme,
(Bas.)
Quoi ! c'est contre un vieillard qu'ici vous vous armez ?

(Haut.)
Contre le père, enfin, de ce que vous aimez.
(Déclamant.)
Songez que l'offenseur est père de Chimène.

FRANCHEVAL.

Ah ! cé mot a suffi pour éteindre ma haine.
(A M. de Crac.)
Pardonnez-moi, monsieur, cet aveugle transport.

M. DE CRAC.

De tout mon cœur : moi-même, après tout, j'avais tort ;
Cé combat inégal pouvait mé compromettre.

SAINT-BRICE.

Je me battrai pour vous, si vous voulez permettre.
Aussi bien à monsieur j'ai promis ce plaisir.

M. DE CRAC.

Quel champion plus brave aurais-je pu choisir ?

FRANCHEVAL.

Il faut bien, en effet, qué Lucile vous coûte
Quelque combat, au moins ; car vous êtes sans doute
Ce rival préféré.

SAINT-BRICE.

Peut-être ; au fait, mes droits
Sur son cœur valent bien les vôtres, je le crois.

FRANCHEVAL.

C'est cé qué l'on va voir.

SAINT-BRICE.

Avant que de nous battre,
Messieurs, il est un point qu'il est bon de débattre.
Lucile apparemment est le prix du vainqueur ?

M. DE CRAC, bas à Saint-Brice.

Mon prince, si c'est vous, j'y consens dé bon cœur.

SAINT-BRICE.

Si c'est monsieur, de même ; et l'équité l'exige.

M. DE CRAC.

Je n'y puis consentir.

SAINT-BRICE.

Consentez-y, vous dis-je.
Pour moi, je ne me bats qu'à ces conditions.

FRANCHEVAL, bas, à Saint-Brice.

Il eût toujours fallu qué nous nous vattissions.

SAINT-BRICE.

(A M. de Crac.)

Sans doute. S'il me tue, il doit avoir la pomme.

(Bas à M. Crac.)

Je suis, en me battant, sûr de tuer mon homme.

M. DE CRAC, bas, à Saint-Brice.

Lé gaillard sé bat bien; puis l'amour rend adroit :
Il est bouillant.

SAINT-BRICE, bas à M. de Crac.

Tant mieux; moi je suis calme et froid.

FRANCHEVAL.

Soyez impartial, commé doit être un juge.

M. DE CRAC, à part.

Après tout, jé saurai trouver un subterfuge.

(Haut, à Saint-Brice.)

Eh bien donc! jé consens qué Lucile aujourd'hui
Epousé le vainqueur, qué ce soit vous ou lui.
J'en sérai le témoin.

SAINT-BRICE.

Vous serez juge d'armes.

M. DE CRAC.

Bon. D'un combat pour moi la vue a mille charmes.

FRANCHEVAL.

Oui, commé quand on voit un naufragé du port.

SAINT-BRICE, déclamant.

Mais je suis désarmé. Voulez-vous bien d'abord
Dans mon appartement aller chercher l'épée...
Avec laquelle un jour César tua Pompée?...

M. DE CRAC.

Oui, j'aurai grand plaisir à vous la confier.

(Il sort.)

SCÈNE XXIII

SAINT-BRICE, FRANCHEVAL.

SAINT-BRICE.

Çà, mon cher, il est temps de me justifier.
Je vous semble un rival, et suis tout le contraire.
De Lucile voyez, non l'amant, mais le frère.

FRANCHEVAL.

Est-il possible, ô ciel !...

SAINT-BRICE.

D'honneur! rien n'est plus vrai.
Vous voyez qu'entre nous le combat sera gai.
Mais les moments sont chers; reconnaissons la carte :
Poussez toujours en tierce, et moi toujours en quarte,
(Il lève l'épée de Francheval en l'air.)
Et d'après ce signal, je serai désarmé.
D'être battu par vous vous me verrez charmé :
Mais ne me tuez pas; car ce serait dommage
Que je ne visse point votre heureux mariage.

FRANCHEVAL.

Plutôt mourir cent fois. Jé vois, aimable ami,
Qué vous né savez point obliger à demi.

SAINT-BRICE. Voyant M. de Crac.

Chut !

SCÈNE XXIV

Les mêmes, M. DE CRAC.

M. DE CRAC.

La voici : peut-être est-elle un peu rouillée.

SAINT-BRICE.

Bientôt d'un sang plus frais vous la verrez mouillée.
Allons, monsieur, en garde.

FRANCHEVAL.

Oui, monsieur, m'y voilà.

(Ils se battent.)

M. DE CRAC.

Ma fille ! ô ciel !

FRANCHEVAL, tout en se battant.

Monsieur, dé grâce, écartez-la.

SCÈNE XXV

LES MÊMES, MADEMOISELLE DE CRAC.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Ciel ! qué vois-je, mon père ?

M. DE CRAC.

Eloignez-vous, Lucile,
Sortez.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Ah ! cé n'est pas lé cas d'être docile.

(Elle court aux combattants.)

Cruels, séparez-vous, ou tuez-moi tous deux.

M. DE CRAC.

Insensée, allez-vous vous mettre au milieu d'eux ?

MADEMOISELLE DE CRAC.

Jé mé murs.

(Elle s'évanouit.)

FRANCHEVAL.

Quel objet pour ma vivé tendresse !

(Saint-Brice se laisse désarmer.)

Cher Crac, pansez monsieur : jé vole à ma maîtresse

M. DE CRAC, à Saint-Brice.

Vous vous vantiez si fort, et vous voilà battu ?

SAINT-BRICE.

C'est la première fois.

MADEMOISELLE DE CRAC, revenant a elle.

Cher Franchéval, vis-tu ?

FRANCHEVAL.

Oui, jé vis pour t'aimer, pour t'adorer... qué sais-je?
Pour être ton époux.

M. DE CRAC, à part.

Comment éluderai-je?

SAINT-BRICE.

C'est un point arrêté.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Mon père, est-il bien vrai?

M. DE CRAC.

(A part.)
Ma fille, j'en conviens. Bon! jé trouve un délai.
(Haut.)
Il survient un obstacle.

FRANCHEVAL.

Et léquel, jé vous prie?

M. DE CRAC.

Mon fils; il né veut pas qué sa sœur sé marie.

MADEMOISELLE DE CRAC.

Quoi!

M. DE CRAC.

Dé lui jé reçois une lettre, à l'instant.
Il mé mande, en effet, son fâcheux accident.
Mais sa jambé va bien; il a bonne espérance;
Et nous lé réverrons lé mois prochain en France.
Sa dernière victoire a tout calmé là-bas.

SAINT-BRICE.

Ah!

M. DE CRAC. Il feint de lire, mais se tient à l'écart.

« Surtout, cher papa (m'écrit-il), n'allez pas
« Vous hâter d'établir ma sœur dans la province;
« Jé l'ai presqué promise au fils d'un très-grand prince. »
On sent qu'un tel hymen et surtout qu'un tel fils
Méritent quelqu'égard.

SAINT-BRICE.

C'est aussi mon avis.
Expliquons-nous pourtant ici, je vous conjure.
De renchérir sur vous j'avais fait la gageure,

Et j'espérais gagner. Ce nouvel incident
M'étonne, mais j'espère en sortir cependant.
Monsieur d'Irlac enfin (et c'est mon coup de maître)
Vous le faites écrire; et je le fais paraître.

M. DE CRAC.

Qué voulez-vous dire?

SAINT-BRICE.

Oui, ce fils, ce frère...

M. DE CRAC.

Hé quoi?...

SAINT-BRICE, gasconnant un peu.

Vous né dévinez pas, cher papa, qué c'est moi?

MADEMOISELLE DE CRAC.

Ciel! mon frère!

M. DE CRAC.

Mon fils? il s'est cassé la jambe,
Dis-tu?

SAINT-BRICE, gasconnant dans le premier vers.

Jé lé croyais, il rédévient ingambe.
Quoi! vous n'avez pas eu quelques pressentiments?,
Comment! depuis au moins dix heures que je mens
(Gasconnant encore.)
Vous n'avez pas connu votré sang, mon cher père?

M. DE CRAC.

Lé coquin! qu'il a bien tout l'esprit dé sa mère!

SAINT-BRICE.

Sans doute vous tiendrez la promesse?

M. DE CRAC.

Oui, mon fils.

SAINT-BRICE.

Et la petite sœur? elle est de notre avis?

MADEMOISELLE DE CRAC.

Ou vous êtes du mien.

M. DE CRAC.

Jé né mé sens pas d'aise.
Mais vous êtès pourtant, mon fils, ne vous déplaise,
Le plus hardi havleur!...

SAINT-BRICE.

Pardon, cent fois pardon.
Mais quoi, le carnaval, et même, que sait-on?...
Votre exemple, et peut-être, enfin, la circonstance;
Tout cela sollicite un peu votre indulgence.

M. DE CRAC.

J'ai bien lé temps ici dé me fâcher, vraiment!
Jé suis tout au plaisir d'embrasser mon enfant.

SCÈNE XXVI

LES MÊMES, VERDAC.

M. DE CRAC, à Verdac.

Verdac, voilà mon fils.

VERDAC, à part.

Surcroît dé bonné chère!
(Haut.)
Est-il vrai? Què pour moi cetté nouvelle est chère!
C'est là monseu d'Irlac!

SAINT-BRICE.

Oui, monsieur, enchanté
De...

VERDAC.

Qué jé vous embrasse, enfant si régretté!
Lé ciel enfin permet qu'ici l'on vous révoie!

M. DE CRAC.

Par vos ravissements, jugez donc dé ma joie!

VERDAC.

Oh! oui; quand votre fils révole dans vos bras,
Vous allez sûrement nous tuer le veau gras?
Dieu sait si j'aimé, moi, les répas dé famille!

M. DE CRAC.

Cé n'est pas tout, jé viens dé marier ma fille
Avec Franchéval.

VERDAC, à part.

Bon! encor nouveau festin.

(Haut.)

Né mé ompez-vous pas?

M. DE CRAC.

Non, rien n'est plus certain.

VERDAC, à Francheval.

Ah! mon cher Franchéval, quel bonheur est lé vôtre!

(A part.)

Ces deux répas pourtant sont trop près l'un dé l'autre.

SAINT-BRICE.

Mais de cette union je suis tout occupé.
Venez, mon père.

VERDAC.

Allons en causer à soupé.

SCÈNE XXVII

LES MÊMES, JACK.

JACK, accourant.

Monsieur lé varon!

M. DE CRAC.

Quoi?

JACK.

Voici tout lé village.

M. DE CRAC.

Eh mais! qué mé veut-il?

JACK.

Vous rendre son hommage
On vient dé touté part pour voir monseu d'Irlac.

(A Saint-Brice.)

Veut-il bien agréer l'humblé salut dé Jack?

SAINT-BRICE, lui donnant une petite tape.

Bonjour, petit ami.

M. DE CRAC.

Le village est honnête :
Mon bonheur fut toujours uné publique fête.

SCÈNE XXVIII

LES MÊMES, LE MAGISTER à la tête du village.

LE MAGISTER chante [1], toujours avec l'accent

Nous révoyons un Télémaque
Sous les traits dé M. d'Irlac.
Et qu'était la chétive Ithaque,
Auprès du beau chateau dé Crac?
Ah! si l'on aimé sa patrie,
Fut-on Iroquois ou Lapon;
Combien doit-elle êtré chérie,
Dé célui qui naquit Gascon!

M. DE CRAC.

Magister, vous chantez moins clair qué dé coutume.

LE MAGISTER.

Lé village, en criant, vient dé gagner un rhume.

SAINT-BRICE.

Qu'à mes pieds la Gascogne tombe.
Mon père me cède, il rougit.
Que je meure, et que sur ma tombe.
Il grave lui-même : « Ci-gît
« Mon fils, mon maître en l'art suprême,
« Où d'exceller nous nous piquons;
« Qui me battit enfin moi-même,
« Moi qui battais tous les Gascons. »

MADEMOISELLE DE CRAC, à Francheval.

J'admire uné tellé victoire :
Mais né va point la disputer.
Né mé fais jamais rien accroire;
Né viens pas même mé flatter.

[1] On peut chanter ces couplets sur l'air du *Petit Matelot*.

Qué l'amant parfois esagère,
C'est assez l'usage, dit-on :
Mais avec moi, du moins, j'espère,
L'époux né séra point Gascon.

FRANCHEVAL.

Né crains pas dé moi pareil piége.
J'en tirerais peu dé profit.
A quel propos té flatterais-je,
Puisqué la vérité suffit?
Non, non, jé né suis point l'esclave
D'un vain préjugé, d'un vain nom.
On peut être Gascon ét brave;
On peut être franc ét Gascon.

VERDAC.

O l'invention délectable
Qué celle d'un beau carnaval!
Si l'on était toujours à table,
On né férait jamais dé mal.
Moi jé né suis point ridicule :
Peu m'importe l'état, lé nom.
Jé mangérais, sans nul scrupule,
Chez lé Grand-Turc, foi dé Gascon!

JACK, commence à chanter.

Donner déjà du cor en maître...

M. DE CRAC.

Eh quoi! lé pétit Jack sé donne la licence!...

SAINT-BRICE.

Ah! c'est le carnaval : un peu de complaisance.

M. DE CRAC, souriant à Jack.

Allons.

JACK.

Donner déjà du cor en maître,
Verser à boire à mons Verdac,
Méner encor les dindons paître,
Tel est le triple emploi de Jack :

Mes dignités né sont pas minces :
Jé suis pétit; mais qué sait-on?...
Un homme des autres provinces
Né vaut pas un enfant Gascon.

M. DE CRAC, au public.

On sé fait là-bas uné fête
Dé savoir lé sort dé céci,
En tout cas ma réponse est prête :
Jé dirai que j'ai réussi.
Mon sort serait digné d'envie,
Si vous né disiez pas qué non.
Alors, uné fois dans ma vie,
J'aurais dit vrai, quoiqué Gascon.

L'INCONSTANT

PERSONNAGES.

FLORIMOND, l'Inconstant.
ÉLIANTE, jeune veuve anglaise
M. DOLBAN, oncle de Florimond.
LISETTE, suivante d'Éliante.
CRISPIN, valet de chambre de Florimond.
M. PADRIGE, l'hôte.

(La scène se passe à Paris, dans le salon d'un hôtel garni appelé *l'Hôtel de Brest.*)

ACTE PREMIER

SCÈNE I

FLORIMOND en uniforme, CRISPIN.

FLORIMOND.

Je te revois enfin, superbe capitale!
Que d'objets enchanteurs à mes yeux elle étale!
De l'absence, Crispin, admirable pouvoir!
Pour la première fois, il me semble la voir.

CRISPIN.

Je le crois. Mais, monsieur, quelle affaire soudaine
De Brest, comme un éclair, à Paris nous amène?

FLORIMOND.

D'honneur! jamais Paris ne me parut si beau.
Quelle variété! c'est un mouvant tableau.
L'œil ravi, promené de spectacle en spectacle,
De l'art, à chaque pas, voit un nouveau miracle.

CRISPIN.

Il est vrai. Mais ne puis-je apprendre la raison
Qui vous a fait ainsi laisser la garnison ?

FLORIMOND.

La garnison, Crispin? Je quitte le service.

CRISPIN.

Vous quittez?...Quoi, monsieur, par un nouveau caprice?

FLORIMOND.

Je suis vraiment surpris d'avoir, un mois entier,
Pu supporter l'ennui d'un si triste métier.

CRISPIN.

Mais j'admire en effet votre persévérance :
Un mois dans un état! quelle rare constance!
Depuis quand cet ennui?

FLORIMOND.

Depuis le premier jour.
J'eus d'abord du dégoût pour ce morne séjour.
Dans une garnison, toujours mêmes usages,
Mêmes soins, mêmes jeux, toujours mêmes visages.
Rien de nouveau jamais à dire, à faire, à voir :
Le matin on s'ennuie, et l'on bâille le soir.
Mais ce qui m'a surtout dégoûté du service,
C'est, il faut l'avouer, ce maudit exercice.
Je ne pouvais jamais regarder sans dépit
Mille soldats de front, vêtus du même habit,
Qui, semblables de taille, ainsi que de coiffure,
Etaient aussi, je crois, semblables de figure.
Un seul mot, à la fois, fait hausser mille bras ;
Un autre mot les fait retomber tous en bas :
Le même mouvement vous fait, à gauche, à droite,
Tourner tous ces gens-là comme une girouette.

CRISPIN.

Cependant...

FLORIMOND.

Je pourrai changer d'habillement,
Et ne te mettrai plus...

CRISPIN.

Je vous plaignais, vraiment.

(Touchant l'habit de son maître.)

Pauvre disgracié ! va dans la garde-robe
Rejoindre de ce pas la soutane et la robe.
Que d'états ! je m'en vais les compter par mes doigts
D'abord...

FLORIMOND.

Oh ! tu feras ce compte une autre fois.

CRISPIN.

Soit. Sommes-nous ici pour longtemps ?

FLORIMOND.

Pour la vie.

CRISPIN.

Quoi ! Brest?...

FLORIMOND.

D'y retourner, va, je n'ai nulle envie.

CRISPIN.

Et votre mariage ?

FLORIMOND.

Eh bien ! il reste là.

CRISPIN.

Mais Léonor ?

FLORIMOND.

Ma foi, l'épouse qui voudra.

CRISPIN.

J'ignore, en vérité, si je dors, si je veille ;
Vous la quittez, monsieur, le contrat fait, la veille?

FLORIMOND.

Fallait-il, par hasard, attendre au lendemain?

CRISPIN.

La !... sérieusement, vous refusez sa main ?

FLORIMOND.

Pour le persuader, il faudra que je jure!

CRISPIN.

Ah ! pouvez-vous lui faire une pareille injure ?
Car que lui manque-t-il? Elle est jeune, d'abord.

FLORIMOND.

Trop jeune.

CRISPIN.

Bon, monsieur!

FLORIMOND.

C'est une enfant.

CRISPIN.

D'accord,
Mais une aimable enfant : elle est belle, bien faite...

FLORIMOND.

Je sais fort bien qu'elle est d'une beauté parfaite;
Mais cette beauté-là n'est point ce qu'il me faut;
J'aime sur un visage à voir quelque défaut.

CRISPIN.

C'est différent. J'aimais cette humeur enjouée
Qui ne la quittait pas de toute la journée.

FLORIMOND.

Je veux qu'on boude aussi parfois.

CRISPIN.

Sans contredit.

FLORIMOND.

Trop de gaîté, vois-tu, me lasse et m'étourdit :
Qui rit à tout propos, ne peut que me déplaire.

CRISPIN.

Sans doute, Léonor n'était point votre affaire.
Une enfant de seize ans, riche, ayant mille attraits,
Qui n'a pas un défaut, qui ne boude jamais!
Bon! vous en seriez las au bout d'une semaine.
Mais que dira de vous monsieur le capitaine?

FLORIMOND.

Qu'il en dise, parbleu, tout ce qu'il lui plaira :
Mais pour gendre jamais Kerbanton ne m'aura.
Qui? moi? bon Dieu! j'aurais le courage de vivre
Auprès d'un vieux marin, qui chaque jour s'enivre,
Qui fume à chaque instant et, tous les soirs d'hiver,
Voudrait m'entretenir de ses combats de mer!...
Laissons là pour jamais et le père et la fille.

CRISPIN.

Parlons donc de Justine. Est-elle assez gentille?
Des défauts, elle en a ; mais elle a mille appas :
Elle est gaie et folâtre, et je ne m'en plains pas :
Voilà ce qu'il me faut, à moi qui ne ris guère.
Enfin, elle n'apoint de vieux marin pour père.

Pauvre Justine ! hélas ! je lui donnai ma foi :
Que va-t-elle à présent dire et penser de moi ?

FLORIMOND.

Elle est déjà peut-être amoureuse d'un autre.

CRISPIN.

Nos deux cœurs sont, monsieur, bien différents du vôtre.
D'avoir perdu Crispin, jamais cette enfant-là,
C'est moi qui vous le dis, ne se consolera.

FLORIMOND.

Va, va, dans sa douleur le sexe est raisonnable,
Et je n'ai jamais vu de femme inconsolable.
Laissons cela.

CRISPIN.

Fort bien ; mais au moins, dites-moi
Pourquoi vous descendez dans un hôtel.

FLORIMOND.

Pourquoi ?

CRISPIN.

Oui, monsieur. Vous avez un oncle qui vous aime,
Dieu sait !

FLORIMOND.

De mon côté, je le chéris de même ;
Mais je ne logerai pourtant jamais chez lui.
Je crus bien, l'an passé, que j'en mourrais d'ennui.
C'est un ordre, une règle en toute sa conduite !
Une assemblée hier, demain une visite.
Ce qu'il fait aujourd'hui, toujours il le fera :
Il ne manque jamais un seul jour d'opéra.
La routine est pour moi si triste, si maussade !
Et puis sa politique, et sa double ambassade !
Car tu sais que mon oncle était ambassadeur.
J'essuyais des récits... mais d'une pesanteur !
Tu vois que tout cela n'est pas fort agréable.
D'ailleurs je me suis fait un plaisir délectable
De venir habiter dans un hôtel garni.
Tout cérémonial de ces lieux est banni :
Je vais, je viens, je rentre et sors quand bon me semble,
Entière liberté. Le soir, on se rassemble :

L'hôtel forme lui seul une société ;
Et si je n'ai le choix, j'ai la variété.

CRISPIN.

On vient, de cet hôtel c'est sans doute le maître.

SCÈNE II

FLORIMOND, CRISPIN, M. PADRIGE

M. PADRIGE, avec force révérences.

Ma visite, monsieur, vous dérange peut-être ;
Mais je n'ai pu moi-même ici vous recevoir :
J'étais absent alors : j'ai cru de mon devoir
De venir humblement vous rendre mon hommage.

FLORIMOND.

Fort bien.

M. PADRIGE.

Je sais à quoi notre état nous engage.

CRISPIN, lui rendant ses révérences.

Monsieur !

M. PADRIGE, à Florimond.

De mon hôtel êtes-vous satisfait ?

FLORIMOND.

Très-fort.

M. PADRIGE.

Vous le trouvez honnête !

FLORIMOND.

Tout à fait.

M. PADRIGE.

Et votre appartement commode ?

FLORIMOND.

Oui, mon cher hôte,
Très-commode.

CRISPIN.

Pourtant, ma chambre est un peu haute.

FLORIMOND.

Je me trouve fort bien.

M. PADRIGE.

Je vous suis obligé.

Il le faut avouer, je n'ai rien négligé
Pour réunir ici l'utile et l'agréable;
Et vous voyez...

CRISPIN.

Au fait, avez-vous bonne table?

M. PADRIGE, à Florimond.

Sans vanité, monsieur, je puis dire, entre nous,
Que je n'ai guère ici que des gens tels que vous.

CRISPIN, s'inclinant.

Ah!...

M. PADRIGE.

Des Bretons, surtout. C'est Brest qui m'a vu naître,
Et, Dieu merci, Padrige a l'honneur d'y connaître
Assez de monde : aussi on s'y fait une loi,
Quand on vient à Paris, de descendre chez moi;
Et c'est du nom de Brest que mon hôtel se nomme.

CRISPIN.

Ce bon monsieur Padrige à l'air d'un galant homme.

M. PADRIGE.

Monsieur vient donc de Brest?

FLORIMOND.

Oui.

M. PADRIGE.

J'ai, dans ce moment,
Une dame qui vient de Brest aussi.

FLORIMOND.

Comment?...

M. PADRIGE.

Une Anglaise.

FLORIMOND.

Une Anglaise?

M. PADRIGE.

Oui, monsieur, très-jolie,
Pour tout dire, en un mot, une dame accomplie,
Femme de qualité, qui voyage par goût,
Veuve depuis trois ans; Lisette m'a dit tout.

CRISPIN.

Lisette! Cette Anglaise a donc une suivante?

M. PADRIGE.

:h ! oui; je l'ai donnée à madame...

CRISPIN.

Et charmante,

ans doute ?

M. PADRIGE.

On ne peut plus.

CRISPIN.

Je vois ce qui m'attend

ette Lisette-là va me rendre inconstant.

FLORIMOND.

:h ! mais... à tous ces traits je crois la reconnaître;

ar... Depuis quinze jours elle est ici peut-être ?

M. PADRIGE.

ui, monsieur.

FLORIMOND.

M'y voilà : c'est elle assurément,

'est Éliante même.

M. PADRIGE.

Eh ! monsieur, justement.

FLORIMOND.

liante en ces lieux ! Rencontre inespérée !

onduisez-moi chez elle.

M. PADRIGE.

Elle n'est pas rentrée;

lais bientôt...

FLORIMOND.

Ah ! bon Dieu ! laissez-nous; il suffit :

e l'attends.

(M. Padrige sort.)

SCÈNE III

FLORIMOND, CRISPIN

FLORIMOND.

J'ose à peine en croire son récit,

encontrer en ces lieux l'adorable Eliante !

lais ne trouves-tu pas l'aventure charmante ?

CRISPIN.

Pardon : de vos transports je suis un peu surpris.
Il est bien vrai qu'à Brest vous étiez fort épris
D'une dame Eliante; et je sais que la dame
N'était pas insensible à votre tendre flamme :
Mais enfin, quinze jours au moins sont révolus,
Depuis que j'ai cru voir que vous ne l'aimiez plus.

FLORIMOND.

Il est trop vrai : l'amour, surtout dans sa naissance,
Ne tient guère, chez moi, contre une longue absence.
Une affaire l'appelle à Paris : elle part.
Je tiens bon... quatre jours, mais enfin le hasard
M'offre au marin; bientôt il m'aime à la folie,
Me veut pour gendre : au fond, Léonor est jolie...
Que te dirai-je, moi ? Je la vis, je lui plus :
Eliante était loin, et je n'y songeai plus...
Je la retrouve enfin, grâce au sort qui me guide.

CRISPIN.

Votre cœur n'aime pas à rester longtemps vide.

FLORIMOND.

Ni moi longtemps en place. Elle est sortie; alors,
Je ne l'attendrai point.

CRISPIN.

Je le crois bien.

FLORIMOND.

Je sors.
Je vais courir un peu : demeure, toi.

(Il sort.)

CRISPIN, seul.

Quel maître !
Le vif argent n'est pas... Mais que vois-je paraître ?
Serait-ce...

SCÈNE IV

CRISPIN, LISETTE.

CRISPIN, à part.

Elle a vraiment un fort joli minois.
La peste !

LISETTE, de loin, à part aussi.

Ce garçon m'observe en tapinois,
Au fait, il n'est pas mal.

CRISPIN, haut.

De l'aimable Éliante
Ai-je l'honneur de voir l'adorable suivante?

LISETTE.

Elle-même, monsieur.

CRISPIN, à part.

Justine n'est pas mieux.

LISETTE.

Monsieur... cet officier qui descend en ces lieux,
Serait-il votre maître?

CRISPIN.

Oui, beauté sans pareille!
Mais le mot de *monsieur* a blessé mon oreille.
Appelez-moi Crispin, car je suis sans façon.
On vous nomme Lisette?

LISETTE.

Oui.

CRISPIN.

Dieu! le joli nom!
(A part.)
Justine n'avait pas cette friponne mine.

LISETTE.

Vous marmottez souvent certain nom de Justine.

CRISPIN, embarrassé.

Oh! rien... C'est un enfant que je connus jadis...
La maîtresse de l'un de mes meilleurs amis...
Et qui vous ressemblait; Justine était jolie...
Aussi ce drôle-là l'aimait à la folie.
Mais, de grâce, laissons Justine de côté,
Parlons de vous.

LISETTE.

Eh bien?

CRISPIN.

Lisette, en vérité,
J'ai couru le pays, j'ai vu bien des soubrettes,
Gentilles à ravir, et surtout les Lisettes;

Mais je n'ai point encor rencontré de minois
Qui me plussent autant que celui que je vois.

LISETTE.

Fort bien!

CRISPIN.

Vraiment, j'admire une telle rencontre;
Que le premier objet... que le hasard me montre...
Soit un objet... ma foi, je rends grâce au hasard.
(A part.)
Justine, en vérité, je suis un grand pendard.

LISETTE.

Monsieur plaisante?

CRISPIN.

Point. C'est la vérité même :
Moi, j'y vais rondement, en trois mots, je vous aime.
Vous riez, c'est bon signe : oh! j'ai jugé d'abord
Que Lisette et Crispin seraient bientôt d'accord.

LISETTE.

Mais je ne conçois pas cette flamme subite :
Je n'aurais jamais cru qu'on pût aimer si vite.

CRISPIN.

Moi, j'en suis peu surpris; car enfin, sans orgueil,
Aux filles j'ai toujours plu du premier coup d'œil.

LISETTE.

Peste!

CRISPIN.

J'entends mon maître.

SCÈNE V

CRISPIN, LISETTE, FLORIMOND.

FLORIMOND.

Ah! madame Éliante
Est-elle de retour?

CRISPIN.

Non : voici sa suivante
Qui me disait...

LISETTE.

Madame avant peu va rentrer,
Je le suppose.

FLORIMOND.

O Dieu ! Mais quand puis-je espérer ?

LISETTE.

Avant une heure, au plus.

FLORIMOND.

Et ! n'est-ce rien qu'une heure ?
Une heure sans la voir ! il faudra que j'en meure.
En vérité, je suis d'un malheur achevé.
J'ai passé chez mon oncle et ne l'ai point trouvé.
J'ai vite écrit deux mots et laissé mon adresse ;
Puis, je suis accouru pour revoir ta maîtresse :
Eh bien ! il faut une heure attendre son retour.

LISETTE.

En attendant, monsieur, songez à votre amour.

(Elle le salue, sourit à Crispin, et sort.)

SCÈNE VI

FLORIMOND, CRISPIN.

FLORIMOND.

Peste des importuns ! Ce chevalier d'Arlière
Me force à l'écouter, la tête à la portière.
A quatre pas de là, c'est un autre embarras ;
Et deux cochers mutins, avec leurs longs débats,
M'arrêtent un quart d'heure au détour d'une rue.
Oh quel fracas ! bon Dieu ! quelle affreuse cohue !
Comment peut-on se plaire en ce maudit Paris ?
C'est un enfer.

CRISPIN.

Tantôt c'était un paradis :
« L'œil ravi, promené de spectacle en spectacle,
« De l'art, à chaque pas, voit un nouveau miracle ! »
C'étaient vos termes.

FLORIMOND.

Oui, d'abord cela séduit,

J'en conviens : mais au fond de la foule et du bruit,
Voilà Paris. Ses jeux et ses vaines délices
N'offrent qu'illusions et que beautés factices :
Ses plaisirs sont amers, son éclat emprunté;
Et, sous l'extérieur de la variété,
Il cache tout l'ennui d'une vie uniforme.

CRISPIN.

Uniforme, monsieur ! Ah ! quel blasphème énorme.
Un jour est-il ici semblable à l'autre jour?
Ce sont nouveaux plaisirs qui règnent tour à tour.

FLORIMOND.

Je le veux : mais au fond, ils composent à peine
Une semaine au plus; eh bien ! chaque semaine
De celles qui suivront est le parfait tableau :
De semaine en semaine, il n'est rien de nouveau.
Alternativement bal, concert, tragédie,
Wauxhall, Italiens, Opéra, Comédie...
Ce cercle de plaisirs peut bien plaire d'abord;
Mais la seconde fois, il ennuie à la mort.

CRISPIN.

C'est dommage. J'entends, de journée en journée,
Vous voudriez du neuf pendant toute une année.
Eh ! que la vie, ici, soit uniforme ou non,
Qu'importe? il ne faut pas disputer sur le nom.
Si l'uniformité de plaisirs est semée,
Cette uniformité mérite d'être aimée.
On dort, on boit, on mange; on mange, on boit, on dort;
De ce régime, moi, je m'accommode fort.

FLORIMOND.

Tais-toi : qu'attends-tu là ?

CRISPIN.

Vos ordres.

FLORIMOND.

Je t'ordonne
De n'être pas toujours auprès de ma personne.

CRISPIN.

C'est différent.

(Il sort.

SCÈNE VII

FLORIMOND, seul.

Toujours un valet près de soi,
Qui semble dire : « Allons, monsieur, commandez-moi. »
Du matin jusqu'au soir... quelle pénible tâche !
Il faut, quoi qu'on en ait, commander sans relâche.
Quand j'y songe, morbleu ! je ne puis sans courroux
Voir que ces coquins-là soient plus heureux que nous.
(Il s'assied et rêve.)
Ce Crispin me déplaît. Monsieur fait le capable :
Vos ordres !... Il commence à m'être insupportable.
Depuis un mois pourtant, ce visage est chez moi :
Je n'en gardai jamais aussi longtemps... ; ma foi,
Il est bien temps qu'enfin de lui je me défasse.
(Il se lève et appelle.)
Crispin ?... O le sot nom !

SCÈNE VIII

FLORIMOND, CRISPIN.

CRISPIN.

Monsieur ?

FLORIMOND, à part.

La sotte farce !
(Haut.)
De tes gages, Crispin, dis-moi ce qu'il t'est dû.

CRISPIN.

Ah ! monsieur...

FLORIMOND.

Parle donc.

CRISPIN.

Monsieur !

FLORIMOND.

Parleras-tu ?

CRISPIN.

(A part.) (Haut.)
Ne faisons pas l'enfant. Ce n'est qu'une pistole.

FLORIMOND, le payant.

Tiens. — Veux-tu bien sortir ?

CRISPIN.

Dites un mot, je vole.

FLORIMOND.

Eh bien !

CRISPIN.

Encore un coup, vous n'avez qu'à parler.

FLORIMOND.

J'ai parlé; sors.

CRISPIN.

Fort bien; mais où faut-il aller?

FLORIMOND.

Où tu voudras.

CRISPIN.

Eh ! mais... expliquez-vous, de grâce...

FLORIMOND, impatienté.

Quoi! tu ne comprends pas, maraud, que je te chasse?

CRISPIN.

Plaît-il? Vous me chassez? Qui, moi, monsieur?

FLORIMOND.

Oui, toi.

CRISPIN.

Moi?

FLORIMOND.

Toi-même.

CRISPIN.

Allons donc! vous vous moquez de moi.

FLORIMOND.

Point du tout.

CRISPIN.

La raison ? Elle est un peu subite.

FLORIMOND.

La raison, c'est qu'il faut t'en aller au plus vite;
Je le veux.

CRISPIN.

Mais enfin, pourquoi le voulez-vous ?

FLORIMOND.

Parce que... je le veux.

CRISPIN.

Mon cher maître, entre nous,
Ce n'est pas raisonner, que parler de la sorte.
Je le comprends fort bien ; vous voulez que je sorte :
Mais je ne comprends pas pourquoi vous le voulez.
Si j'ai failli, du moins, dites-le-moi, parlez.

FLORIMOND.

Avec ses questions, ce bavard-là m'excède :
Tu !... tu m'as...

CRISPIN.

Voulez-vous, monsieur, que je vous aide ?

FLORIMOND.

Puisque monsieur Crispin demande des raisons...

CRISPIN.

Oui, monsieur, une seule.

FLORIMOND.

Eh bien ! nous le chassons,
Afin de ne plus voir sa maussade figure.

CRISPIN.

Maussade ? le reproche est nouveau, je vous jure.
Ma figure jamais n'effaroucha les gens,
Même elle m'a valu des propos obligeants.

FLORIMOND.

Elle ne me déplaît que pour l'avoir trop vue.

CRISPIN.

Depuis un mois à peine elle vous est connue.

FLORIMOND.

C'est beaucoup trop : je veux un visage nouveau.

CRISPIN.

Mais qu'il soit vieux ou neuf, qu'il soit maussade ou beau :
Qu'importe, enfin, pourvu qu'un valet soit fidèle,
Et qu'il serve son maître avec esprit et zèle ?
Sans me vanter, monsieur, je vous sers à ravir.

FLORIMOND.

Je n'aime point non plus ta façon de servir.

CRISPIN.

Qu'a-t-elle, s'il vous plaît ?...

FLORIMOND.

Elle est trop uniforme :

J'aime qu'à mon humeur un valet se conforme :
Toi, tu me sers toujours avec le même soin;
Toujours auprès de moi je te trouve au besoin;
Jamais...

(Pendant ce discours, Crispin a pris une plume et du papier, et a l'air d'écrire sur son genou.)

Que fais-tu là ?

CRISPIN.

J'écris ce que vous dites.
Vous me traitez, monsieur, par delà mes mérites,
Et je n'ai pas besoin d'autre certificat;
Signez.

(Il lui présente la plume et le papier.)

FLORIMOND.

Oh ! c'en est trop. Sais-tu bien, maître fat,
Qu'à la fin...

CRISPIN.

Serviteur.

(A part, en s'en allant.)

Trouvons un stratagème
Pour le servir encore en dépit de lui-même.

SCÈNE IX

FLORIMOND, seul.

On a bien de la peine à chasser un valet.
Ce maraud de Crispin, au fond, n'est point si laid;
Mais j'étais las de voir son grotesque uniforme,
Ses bottines, sa cape et sa ceinture énorme.
Elle ne revient point : allons, je vais courir
Voir mes amis. Valmont le premier vient s'offrir;
Oui...

SCÈNE X.

FLORIMOND, M. DOLBAN.

M. DOLBAN.

Te voilà!

FLORIMOND.

Mon oncle !... Ah ! permettez, de grâce...
Cher oncle! après un mois, c'est donc vous que j'embrasse!

M. DOLBAN.

Je devais, avant tout, te quereller bien fort,
Et n'ai pu m'empêcher de t'embrasser d'abord ;
Mais je ne laisse pas d'être fort en colère.

FLORIMOND.

En quoi donc, par hasard, ai-je pu vous déplaire?

M. DOLBAN.

En quoi? belle demande! Avoir un oncle ici,
Et descendre plutôt dans un hôtel garni!
A cette indifférence aurais-je dû m'attendre?

FLORIMOND.

Je vous suis obligé d'un reproche si tendre :
Mais cela ne doit pas du tout vous chagriner.
Mon cher oncle, entre nous, j'ai craint de vous gêner;
Et puis, je ne suis pas loin de votre demeure,
Et je pourrai vous voir chaque jour à toute heure.

M. DOLBAN.

Tu sais toujours donner aux choses un bon tour,
Car, dans ta lettre aussi, tu mets sous un beau jour
Ton histoire de Brest et ton double caprice.
Jamais, au bout d'un mois, quitta-t-on le service?

FLORIMOND.

Le service, en un mot, n'est pas du tout mon fait.

M. DOLBAN.

Va, tu n'es fait pour rien, je te le dis tout net.

FLORIMOND.

En quoi voyez-vous donc?...

M. DOLBAN.

En toute ta conduite,
En tes écarts passés, en ta dernière fuite ;
Et pour trancher ici d'inutiles discours,
Tu n'es qu'un inconstant, tu le seras toujours.

FLORIMOND.

Inconstant! Oh! voilà votre mot ordinaire!
Eh! c'est pour ne pas être inconstant, au contraire,
Qu'on me voit sur mes pas revenir tout exprès :
J'aime bien mieux changer auparavant qu'après.

M. DOLBAN.

Cette précaution est tout à fait nouvelle!

Depuis la robe, enfin, que bientôt tu quittas,
T'en a-t-on moins vu prendre et rejeter d'états?
Tour à tour la finance, et l'église et l'épée...
Que sais-je? La moitié m'en est même échappée...
Vingt états de la sorte ont été parcourus;
Si bien qu'un an encore, et je ne t'en vois plus.

FLORIMOND.

C'est que je fus trompé, c'est qu'il faut souvent l'être,
C'est qu'il est maint état qu'on ne peut bien connaître,
A moins que par soi-même on ne l'ait exercé :
Ce n'est qu'après l'essai qu'on est désabusé.
J'aurai pu me trouver dans cette circonstance,
Sans être pour cela coupable d'inconstance.
Je goûte d'un état : j'y suis mal, et j'en sors;
Rien de plus naturel. Quoi! faudrait-il alors
Végéter sans désirs, sans nulle inquiétude;
Et, stupide jouet de la sotte habitude,
Garder, par indolence, un état ennuyeux,
N'être heureux qu'à demi, quand on peut être mieux?

M. DOLBAN.

Tu crois donc rencontrer un bonheur sans mélange?
Hélas! le plus souvent, que gagne-t-on au change?
La triste expérience avant peu nous apprend
Que ce nouvel état n'est qu'un mal différent...
Que dis-je? Au lieu du bien après quoi l'on soupire,
Souvent d'un moindre mal on tombe dans un pire...
Aussi, sans espérer d'en trouver de meilleurs,
Tu quittes un état, pourquoi? pour être ailleurs.

FLORIMOND.

Vous mettez à ceci beaucoup trop d'importance.
M'allez-vous quereller pour un peu d'inconstance?
A tout le genre humain dites-en donc autant.
A le bien prendre, enfin, tout homme est inconstant;
Un peu plus, un peu moins, et j'en sais bien la cause :
C'est que l'esprit humain tient à si peu de chose!
Un rien le fait tourner d'un et d'autre côté :
On veut fixer en vain cette mobilité :
Vains efforts; il échappe; il faut qu'il se promène :
Ce défaut est celui de la nature humaine.

En as-tu moins, sans cesse, erré de belle en belle ?
La constance n'est point la vertu d'un mortel ;
Et pour être constant, il faut être éternel.
D'ailleurs, quand on y songe, il serait bien étrange
Qu'il fût seul immobile ; autour de lui, tout change :
La terre se dépouille, et bientôt reverdit ;
La lune, tous les mois, décroît et s'arrondit.
Que dis-je ? en moins d'un jour, tour à tour on essuie
Et le froid et le chaud, et le vent et la pluie.
Tout passe, tout finit, tout s'efface ; en un mot,
Tout change : changeons donc, puisque c'est notre lot.

M. DOLBAN.

De la frivolité digne panégyriste !

FLORIMOND.

N'êtes-vous point vous-même un censeur un peu triste ?

M. DOLBAN.

D'un oncle, d'un ami je remplis le devoir.
Tu te perds, Florimond, sans t'en apercevoir.
Espères-tu, dis-moi, t'avancer dans le monde,
Toi qu'on a toujours vu d'une humeur vagabonde,
Effleurer chaque état, qui changes pour changer,
Qui n'es dans chacun d'eux qu'un simple passager ?
Digne emploi des talents qu'en toi le ciel fit naître !
Avec tant de moyens de te faire connaître,
Tu seras donc connu par ta légèreté!
Ah ! si tu ne fais rien pour la société,
A l'estime publique il ne faut plus prétendre.
Tremble, et vois à quel sort tu dois enfin t'attendre.
A force de courir, toujours plus loin du but,
Et bientôt de l'Etat méprisable rebut,
Désœuvré, las de tout, comme à tout inhabile,
De tes concitoyens spectateur inutile,
Tu sentiras l'ennui miner tes tristes jours,
Si l'affreux désespoir n'en abrége le cours.

FLORIMOND.

Courage, livrez-vous à vos sombres présages ;
Etalez à plaisir les plus noires images ;
Pourquoi? parce qu'on est un tant soit peu léger.

(Après un moment de silence.)
Quoi qu'il en soit, je crois que je m'en vais changer

M. DOLBAN.

Bon !

FLORIMOND.

Sérieusement, je ne suis plus le même.

M. DOLBAN.

Depuis combien de temps déjà ?

FLORIMOND.

Depuis que j'aime.

M. DOLBAN, en souriant.

Ah ! fort bien.

FLORIMOND.

N'allez pas prendre ici mes discours
Pour le frivole aveu de volages amours.
Il est passé, le temps des folles amourettes :
Un feu réel succède à de vaines bluettes.
J'aime, vous dis-je, enfin pour la première fois.

M. DOLBAN.

Du ton dont tu le dis, en effet, je le crois.
Quelle est donc la personne ?

FLORIMOND.

Elle a nom Éliante.
C'est une veuve anglaise, une femme charmante :
Je ne vous parle pas de sa rare beauté,
Encor moins de ses biens et de sa qualité,
Quoiqu'elle soit pourtant et noble, et riche, et belle.
Mais, je vous l'avouerai, ce que j'admire en elle,
Ce sont des qualités d'un bien plus digne prix.
Pour les frivolités c'est ce noble mépris,
C'est ce rare talent, le grand art de se taire,
Sa fierté même; enfin c'est tout son caractère.

M. DOLBAN.

Comment peux-tu si bien la connaître en un jour ?

FLORIMOND.

Mais elle a fait à Brest un assez long séjour.
Quelque temps, il est vrai, je la perdis de vue ;
Mais j'en fais en ce lieu la rencontre imprévue ;

Et mon cœur, dégagé de cette Léonor,
La trouve ici plus belle et plus aimable encor.

M. DOLBAN.

Elle est riche ?

FLORIMOND.

Très-riche.

M. DOLBAN.

Et de haute naissance ?

FLORIMOND.

Oh ! très-haute.

M. DOLBAN.

En effet, une telle alliance
Me semble... Écoute : il faut ne rien faire à demi.
L'ambassadeur de Londres est mon meilleur ami ;
Je vais le consulter : et si le témoignage
Qu'il rendra d'Éliante est à son avantage,
Je reviens à l'instant, et demande sa main.

FLORIMOND.

Oui, mon oncle, et plutôt aujourd'hui que demain.

M. DOLBAN.

Tu vas m'attendre ?

FLORIMOND.

Non : je vais rendre visite
A mon ami Valmont ; mais je reviens bien vite.

M. DOLBAN, d'un ton sentencieux.

Je l'avais toujours dit : son cœur se fixera.
Attendons ; tôt ou tard son heure arrivera.
Et s'il trouve une femme...

FLORIMOND, très-vivement et en reconduisant son oncle.

Allons, elle est trouvée,
Mon cher oncle, et mon heure est enfin arrivée.

(M. Dolban sort.)

SCÈNE XI

FLORIMOND, seul.

En rencontre aujourd'hui je suis vraiment heureux.
Pas encore de retour !... Mais quel désert affreux !

Cet hôtel est peuplé de gens peu sédentaires,
Qui, du matin au soir, courent à leurs affaires.
Dans une garnison, sans sortir de chez moi,
J'avais à qui parler... Qu'est-ce que j'aperçois?
Des livres!... Je n'ai plus besoin de compagnie :
Quand j'ai des livres, moi, jamais je ne m'ennuie.
Est-il rien, en effet, de si délicieux?
Cela tient lieu d'ami, souvent cela vaut mieux.
Que je vais m'amuser!...

(Il prend un livre et regarde sur le dos.)

Ah! ah! c'est *La Bruyère*,
J'en fais beaucoup de cas : lisons un caractère.

(Il lit à l'ouverture du livre.)

« Un homme inégal n'est pas un seul homme; ce « sont plusieurs. Il se multiplie autant de fois qu'il a « de nouveaux goûts et de manières différentes. Il est « à chaque moment ce qu'il n'était point; et il va être « bientôt ce qu'il n'a jamais été. Il se succède à lui-« même[1]. »
Où donc a-t-il trouvé ce caractère-là?
Jeux d'esprit; tout le livre est fait comme cela.
On le vante pourtant. Voyons quelque autre chose :
Aussi bien je suis las de lire de la prose.
Les vers, tout à la fois, charment l'œil et l'esprit;
Voyons s'il est ici quelque poëte à lire.

(Il prend un autre livre.)

Boileau!... Bon! celui-là. J'aime fort la satire.

(Il lit de même à l'ouverture du livre.)

« Voilà l'homme en effet. Il va du blanc au noir;
« Il condamne au matin ses sentiments du soir :
« Importun à tout autre, à soi-même incommode,
« Il change, à tout moment, d'esprit comme de mode :
« Il tourne au premier vent, il tombe au premier choc,
« Aujourd'hui dans un casque, et demain dans un froc[2].»

(Il jette le livre sur la table.)

L'insolent! C'est assez; et puis, dans un auteur,

1. Chapitre IX. *De l'Homme*.
2. Satire VIII.

Le satire, à coup sûr, décèle un mauvais cœur :
J'eus toujours du dégoût pour ce genre d'escrime.
La peste soit des vers, de cette double rime,
Exacte au rendez-vous, qui de son double son
M'apporte à point nommé le mortel unisson !
Mais d'un autre côté, la prose est insipide...
Il faut qu'entre les deux pourtant je me décide :
Car enfin, feuilletez tous les livres divers,
Vous trouverez partout de la prose ou des vers !

(Il s'assied, tout accablé.)

Tout à la fois conspire à m'échauffer la bile...
Mais quelle solitude !... Aussi, dans cette ville
Je n'avais qu'un valet pour me désennuyer,
Et je m'avise encor de le congédier !...
Mais j'entends... oui...

SCÈNE XII

FLORIMOND, ÉLIANTE.

FLORIMOND, courant vers Éliante.

C'est vous, ô ma chère Éliante !
Pardonnez aux transports d'une âme impatiente,
Madame.

ÉLIANTE.

Est-il bien vrai ? Florimond en ces lieux !
A peine, en ce moment, j'ose en croire mes yeux,
Quoique l'hôte, en montant, m'ait d'abord prévenue.
De grâce, dites-moi quelle affaire imprévue...

FLORIMOND.

Aucune : ou si l'amour doit ainsi se nommer,
Je n'en ai qu'une seule, et c'est de vous aimer.

ÉLIANTE.

Mais, ma demeure, enfin, qui vous a pu l'apprendre ?

FLORIMOND.

Eh ! madame, mon cœur pouvait-il s'y méprendre ?
Le sort en cet hôtel ne m'eût pas amené,
Qu'avant la fin du jour je l'aurais deviné.

ÉLIANTE.

Avec mes questions, je vais être indiscrète :

Mais, encore une seule, et je suis satisfaite.
Comment avez-vous pu quitter la garnison ?

FLORIMOND.

En quittant le service.

ÉLIANTE.

Ah !... pour quelle raison ?

FLORIMOND.

Eh ! mais... c'est que d'abord le service m'ennuie ;
Et puis, je ne veux plus de chaîne qui me lie...
Hors la vôtre : comblez mes souhaits les plus doux :
Je suis tout à l'amour, madame, et tout à vous.
Oui, sous vos seules lois je fais gloire de vivre :
Vous voyagez, partout je suis prêt à vous suivre ;
Vous retournez à Londre, et j'en suis citoyen :
Votre pays, madame, est désormais le mien.

ÉLIANTE.

Je ressens tout le prix d'un pareil sacrifice...
Pardon; j'ai cru vous voir très-content du service.

FLORIMOND.

Ah! vous étiez à Brest alors, et je m'y plus :
Mais l'ennui règne aux lieux que vous n'habitez plus.

ÉLIANTE.

Et moi, de cet ennui m'avez-vous crue exempte ?
Aurais-je été de Brest aussi longtemps absente,
Si l'affaire qui seule ici me fit venir,
Quinze jours, malgré moi, n'eût su m'y retenir.
Ils m'ont paru bien longs! et distraite, isolée,
Au milieu de Paris j'étais comme exilée.

FLORIMOND.

Qu'entends-je! vous m'auriez quelquefois regretté?
Je ne méritais pas cet excès de bonté.

ÉLIANTE.

Mais vous faisiez de même, au moins j'aime à le croire.
Je me disais : « Je suis présente à sa mémoire !
« Sans doute il songe à moi comme je songe à lui. »
Cette douce pensée allégeait mon ennui.

FLORIMOND, à part.

Chaque mot qu'elle dit ne sert qu'à me confondre.

(Haut et avec beaucoup d'embarras.)
Ah! quel monstre, en effet, pourrait ne pas répondre...
A ces doux sentiments?... Oui, madame... en ce jour...
Je jure qu'à jamais le plus tendre retour...

ÉLIANTE.

Eh! que me font, monsieur, tous les serments du [monde?
Sur de meilleurs garants ma tendresse se fonde:
J'en crois votre âme franche, exempte de détours,
Qui toujours se peignit en vos moindres discours...

FLORIMOND, toujours avec embarras.

C'en est trop... Vous jugez de mon cœur par le vôtre...
Moi, je ne prétends pas être plus franc qu'un autre...
Mais jamais de tromper je ne me fis un jeu,
Madame; et quand ma bouche exprime un tendre aveu,
C'est que j'aime en effet, et de toute mon âme.

ÉLIANTE.

Ah! je vous crois sans peine.

SCÈNE XIII

FLORIMOND, ÉLIANTE, PADRIGE.

PADRIGE, une serviette à la main.

On a servi, madame.

ÉLIANTE, à Florimond.

Vous dînez avec moi?

FLORIMOND.

Vous me faites honneur.
Oui, de vous rencontrer puisque j'ai le bonheur,
Je tiens quitte Paris des beautés qu'il rassemble,
Et vous me tenez lieu de tout Paris ensemble.

(Il donne la main à Éliante et sort avec elle.)

ACTE DEUXIEME.

SCÈNE I

LISETTE, seule.

Comme, depuis tantôt, son front s'est éclairci!
Et comme de sa voix le son s'est adouci!
J'avais cru jusqu'ici son chagrin incurable :
Mais monsieur Florimond est un homme admirable.
Hai... Son valet Crispin me revient fort aussi.
S'il pouvait deviner que je suis seule ici?
On vient... Ce n'est pas lui.

(Elle veut sortir.)

SCÈNE II

LISETTE, PADRIGE.

PADRIGE, la retenant.

Ma belle demoiselle,
Écoutez donc un peu : savez-vous la nouvelle?
Crispin est renvoyé.

LISETTE.

Bon!

PADRIGE.

Oui, vraiment.

LISETTE.

Eh bien!
Voyez si dans la vie on peut compter sur rien!
Le trait est-il piquant?

PADRIGE.

Rassurez-vous de grâce;
Crispin saura trouver sans peine une autre place.

LISETTE.

Mais moi, je le trouvais fort bien dans celle-ci.
Et savez-vous pourquoi monsieur le chasse ainsi?

PADRIGE.

Ma foi, non.

LISETTE.

Ce sera pour quelque bagatelle;
Car je répondrais bien que Crispin est fidèle.
Les maîtres, sans mentir, sont étrangement faits!
Ils sont pleins de défauts, et nous veulent parfaits.

PADRIGE.

Vous prenez bien à cœur...

LISETTE, avec dépit.

Non, c'est que de la sorte
Je n'aime pas qu'on mette un laquais à la porte.
Il cherchera longtemps un aussi bon valet.

PADRIGE.

Mais, je le crois trouvé! je connais un sujet
Qui vaudra le Crispin.

LISETTE.

Allons, je le désire.

PADRIGE.

J'aperçois Florimond.

LISETTE.

Et moi je me retire.
Car je suis en colère, et je m'emporterais.

(Elle sort.)

PADRIGE, seul.

Adieu donc. Ce Crispin lui cause des regrets :
Mais bon! son successeur consolera la belle.

SCÈNE III

PADRIGE, FLORIMOND.

PADRIGE.

Monsieur, je viens vous faire un offre.

FLORIMOND.

Ah! quelle est-elle?

PADRIGE.

Vous êtes sans laquais, m'a-t-on dit.

FLORIMOND.

Il est vrai.
Je m'en aperçois bien ; et j'ai fait un essai...
De m'habiller tout seul ; tant mieux ; car mon système
Est qu'on serait heureux de se servir soi-même.
Cependant vous venez ?...

PADRIGE.

Dussé-je être importun,
Si monsieur désirait un laquais, j'en sais un...

FLORIMOND.

Importun ? Au contraire, et votre offre m'oblige.
Donnez ; de votre main, mon cher monsieur Padrige,
Je le reçois d'avance.

PADRIGE.

Ah !... j'ai bien votre fait.

FLORIMOND.

Bon.

PADRIGE.

Un garçon docile, intelligent, discret.
Honnête homme, surtout.

FLORIMOND.

Eh ! voilà mon affaire.

PADRIGE.

Je le crois. Si pourtant il n'eût pas su vous plaire,
J'en avais un autre.

FLORIMOND.

Ah !... Cet autre, quel est-il ?

PADRIGE.

C'est un laquais charmant, du plus joli babil.

FLORIMOND.

Fort bien.

PADRIGE.

De la toilette il connaît les finesses ;
Il n'a servi qu'abbés, que petites maîtresses :
Il est élégant, souple, et prompt comme l'éclair.

FLORIMOND.

J'aime mieux celui-ci.

PADRIGE, à part.

Courage !

FLORIMOND.

Allez, mon cher,

PADRIGE.

J'aurais pu vous parler d'un autre domestique;
Mais j'ai craint que monsieur n'aimât point la musique.

FLORIMOND.

Si fait. Cet autre donc est un musicien?

PADRIGE.

Oui, fort habile : il est un peu fou...

FLORIMOND.

Ce n'est rien.

PADRIGE.

Sans doute. Comme un maître, il pince la guitare,
Sait jouer de la flûte.

FLORIMOND.

Eh! c'est un homme rare.

PADRIGE.

Ce n'est pas tout; il a le plus joli gosier;
Sa voix aux instruments saura se marier.

FLORIMOND.

Bravo! voilà mon homme : allons vite, qu'il vienne.

PADRIGE.

Mais êtes-vous bien sûr, monsieur, qu'il vous convienne?
Car le dernier toujours est celui qui vous plaît.

FLORIMOND.

Oh! non, je m'y tiendrai.

PADRIGE, à part, voyant venir Crispin.

Diable! un autre paraît.

SCÈNE IV

FLORIMOND, PADRIGE, CRISPIN,
en habit de baigneur.

CRISPIN, à part, de loin.

Ferme, Crispin : monsieur te reprendra peut-être.

FLORIMOND.

Qu'est-ce ?

CRISPIN, avec l'accent gascon.

C'est moi, monseu.

FLORIMOND.

Que cherchez-vous ?

CRISPIN.

Un maître.

FLORIMOND.

(A part,) (Haut.)

Ce garçon-là me plaît. Padrige, laissez-nous.

PADRIGE, bas, à Crispin.

Monsieur aime à changer.

CRISPIN, bas aussi.

Jé lé sais mieux qué vous.

PADRIGE, à Florimond.

Et ce laquais, faut-il ?...

FLORIMOND.

Non, ce n'est pas la peine.

PADRIGE, à part en s'en allant.

Tant mieux : il n'aurait pas achevé la semaine.

SCÈNE V

FLORIMOND CRISPIN.

FLORIMOND.

On te nomme?

CRISPIN, toujours avec l'accent gascon.

La Flur, pour vous servir.

FLORIMOND.

Lafleur !

J'aime ce nom.

CRISPIN.

Monseu mé fait beaucoup d'honneur.

FLORIMOND.

D'où sors-tu donc ?

CRISPIN.

De chez un ancien militaire.

FLORIMOND.

Quel homme ?

CRISPIN.

Eh ! mais, il est d'un fort bon caractère :
Parfois un peu bizarre, à ne vous point mentir;
Mais, tout coup vaille, encor je voudrais le servir.

FLORIMOND.

Pourquoi l'as-tu quitté?

CRISPIN.

C'est bien lui qui mé quitte.

FLORIMOND.

Et pour quelle raison?

CRISPIN.

Il né me l'a pas dite,
Monseu.

FLORIMOND.

Ton air, je crois, ne m'est pas inconnu.

CRISPIN.

Mais... quéque part aussi... je crois vous avoir vu.

FLORIMOND.

Eh! mais.

CRISPIN, à part.

Nous y voilà.

FLORIMOND.

N'est-ce pas toi?

CRISPIN.

Peut-être.

FLORIMOND.

Mais oui, c'est toi, Crispin.

CRISPIN, reprenant sa voix naturelle.

Non pas, mon ancien maître;
Ce n'est plus lui : Crispin n'était point votre fait;
Il n'était plus le mien, et je m'en suis défait.

FLORIMOND.

Es-tu fou?

CRISPIN.

Mais, monsieur, franchement pour vous plaire,
J'ai d'un peu de folie orné mon caractère.
D'abord d'un autre nom j'ai trouvé le secret,
Et je me doutais bien que ce nom vous plairait.
J'ai, dépouillant ma cape, et mes gants, et ma veste,

Pris d'un valet de chambre et l'habit et le geste ;
J'ai mis bas la bottine et chaussé l'escarpin :
Vous voyez bien, monsieur, que ce n'est plus Crispin.

FLORIMOND.

Le stratagème est neuf, et ne peut me déplaire.

CRISPIN.

Oh ! vous me reprendrez : car je suis votre affaire.
J'ai senti que j'avais mérité mon congé ;
Mais je suis jeune encor : j'ai tout à coup changé,
De manières, de ton, et presque de visage.

FLORIMOND.

Tant mieux.

CRISPIN.

Crispin, dit-on, s'avisait d'être sage.
Le faquin ! Oh ! Lafleur est un franc libertin.
C'était un buveur d'eau que ce monsieur Crispin.
Le fat! Lafleur boit sec. J'ai su que l'imbécile,
Valet officieux, souple, exact et docile,
Courait au moindre signe, et servait rondement.
Patience : Lafleur est un bon garnement
Qui vous fera par jour donner cent fois au diable.
Mais on m'a dit encore un trait plus pitoyable :
Il se donnait les airs d'être honnête homme ; fi !

FLORIMOND.

Oh ! j'entends que Lafleur le soit.

CRISPIN.

Cela suffit.
Eh bien ?

FLORIMOND.

Je te reprends. Mais si tu veux qu'on t'aime,
Plus de Crispin.

CRISPIN.

Parbleu ! n'en parlez plus vous-même.
Parlons plutôt ici, parlons de vos amours.
Eliante, monsieur, vous plaît-elle toujours?

FLORIMOND, avec embarras.

Pourquoi me rappeler le nom de cette dame?
Il m'afflige, et de plus m'accuse au fond de l'âme...
Elle était estimable, et j'en tombe d'accord...

Oh ! je ne change pas, et je l'estime encor...
Et tu me fais songer que, dans ce moment même,
Mon oncle, qui toujours suppose que je l'aime,
Fait à ce sujet-là des démarches pour moi...
Mais enfin, à mon âge, est-on maître de soi ?
Que veux-tu ?... De mon cœur je suis la douce pente ;
J'aime, Lafleur, j'adore une fille charmante.

CRISPIN.

Bon !

FLORIMOND.

La sœur de Valmont, que je quitte à l'instant.

CRISPIN.

A tous vos traits, monsieur, jamais on ne s'attend.

FLORIMOND.

Je ne m'attendais pas à celui-ci, moi-même :
Nouveau César, je viens, je la vois, et je l'aime.

CRISPIN.

Et pourrait-on savoir.....

FLORIMOND.

Le voici sans détour.
J'entretenais Valmont de mon nouvel amour.
Tandis qu'à ses transports mon âme s'abandonne,
On ouvre... J'aperçois une jeune personne...
Divine; son maintien, ses grâces, sa douceur,
Tout me ravit d'abord. Il l'appelle sa sœur :
Moi, j'ignorais qu'il eût une sœur aussi chère :
Elle était au couvent quand je connus son frère.
Elle parla fort peu, mais ce peu me suffit;
Et je répondrais bien qu'elle a beaucoup d'esprit.
Le seul son de sa voix annonce une belle âme :
Que te dirai-je enfin de ma naissante flamme ?
Elle sortit bientôt, et je l'aimais déjà.

CRISPIN.

Quoi ! si vite ?

FLORIMOND.

Il est vrai qu'un coup d'œil m'engagea ;
Mais, vois-tu ? cette chaîne est la mieux assortie :
C'est là ce qu'on appelle amour de sympathie.

Souvent l'on est d'avance uni sans le savoir,
Et l'on n'a, pour s'aimer, besoin que de se voir :
Voilà comment ici la chose est arrivée ...

CRISPIN.

Oui, cette sympathie est assez bien trouvée.

FLORIMOND.

Ce n'est pas tout encor. Ils ont quelques instants
Parlé tout bas : j'admire et me tais; mais j'entends
Qu'ils projettent d'aller bientôt à la campagne :
« Ah! dis-je, permettez que je vous accompagne.
« Volontiers (dit Valmont); mais pendant quinze jours
« Pourras-tu te résoudre à quitter tes amours ?
J'insiste, on y consent; je suis de la partie.

CRISPIN.

Courage ! Allons, monsieur, vive la sympathie !

FLORIMOND.

Ah ! Lafleur, quel plaisir je me promets d'avoir !
Pendant quinze grands jours je m'en vais donc la voir,
L'entendre, lui parler, enfin vivre auprès d'elle.
J'espère, je l'avoue, amant discret, fidèle,
Faire agréer mes soins, mon hommage, mes vœux,
Et peut-être obtenir quelques touchants aveux.
Je crois qu'à la campagne on est encor plus tendre,
Que d'aimer, tôt ou tard, on ne peut s'y défendre.
Bois, près, fleurs, d'un ruisseau les aimables détours,
Et ce peuple d'oiseaux qui chantent leurs amours;
Tout le charme puissant de la nature entière
Pénètre, amollit l'âme, et l'âme la plus fière.
Quand on aime une fois, rien ne distrait d'aimer :
On est tout à l'objet qui nous a su charmer;
On ne se quitte plus, comme deux tourterelles...
Car à chaque pas, là, vous trouvez des modèles,
Promenades, travaux, plaisirs, tout est commun :
Et tous deux... mais que dis-je? alors on n'est plus qu'un.

CRISPIN.

Vous voilà tout rempli de votre amour champêtre ;
Et quelque jour, monsieur, assis au pied d'un hêtre,
Je m'attends à vous voir, au milieu d'un troupeau,
Soupirer pour Philis, bergère du hameau.

FLORIMOND.

Tu ris, mais j'étais fait pour y passer ma vie.
Heureux cultivateur, que je te porte envie!
Ton air est toujours pur, ainsi que tes plaisirs;
Nille jeux innocents partagent tes loisirs.
Tu vois mourir le jour, et renaître l'aurore :
Ton œil, à chaque pas, voit la nature éclore ;
Ta femme est belle, sage, et tes enfants nombreux...
Non, ce n'est plus qu'aux champs que l'on peut être [heureux.

CRISPIN.

Au moins, n'espérez pas que Lafleur vous imite :
Le diable était plus vieux quand il se fit ermite.
Et puis, vous connaissez le bon monsieur Dolban :
Donnera-t-il les mains à votre nouveau plan,
Lui qui, pour l'autre hymen, car c'est vous qui le dites,
S'occupe, en ce moment, à faire des visites?

FLORIMOND.

Eh ! que m'importe ? aussi, pourquoi se presser tant ?
Voyez, ne pouvait-il différer d'un instant?
Voilà comme est mon oncle ; il prend tout à la lettre :
Jamais au lendemain on ne l'a vu remettre.
Et puis il aime fort ces commissions-là,
Négociation, demande, *et cætera;*
Il croit en ce moment conduire une ambassade.
Mais il pourrait venir ; et de peur d'incartade,
Je sors, moi... mais on vient, et c'est peut-être lui.

CRISPIN.

C'est madame Éliante.

FLORIMOND.

Autre surcroît d'ennui.

(Il prête l'oreille.)

C'est elle-même. Dieu ! quel pénible martyre !
Comment l'aborderai-je, et que vais-je lui dire ?

(Il rêve un moment.)

Je lui vais dire, moi la chose comme elle est ;
Que je ne l'aime plus, et qu'une autre me plaît :
Je crois qu'il est affreux de tromper une femme.

(A Crispin.)
Laisse-nous.

(Crispin sort.)

SCÈNE VI.

FLORIMOND, ÉLIANTE.

ÉLIANTE, en voyant Florimond.

Ah ! monsieur...

FLORIMOND, avec beaucoup d'embarras.

Pardon... il faut, madame...
(A part.)
Je ne puis plus longtemps... Mais non. Un tel aveu
Serait trop dur : il faut le préparer un peu ;
(Haut.)
J'y vais songer. Madame... excusez ma conduite...
De tout, dans un moment, vous allez être instruite.

(Il sort très-précipitamment.)

SCÈNE VII.

ÉLIANTE, seule.

Qu'entend-il par ces mots et par ce brusque adieu?
On dirait qu'il a peine à me faire un aveu...
Dieu ! si cet embarras, cette fuite si prompte,
D'un fatal abandon cachait toute la honte ?...
Si c'était !... on le dit inconstant et léger...
Je n'aurais inspiré qu'un amour passager !
Serait-il vrai ? Mais quoi, peut-être je m'abuse ;
Peut-être, sans sujet, d'avance je l'accuse.
Florimond, après tout, peut bien être distrait...
Que sais-je? il est très-vif ; et j'ai vraiment regret
D'avoir formé trop vite un soupçon téméraire
Sur un cœur que je crois généreux et sincère.
Attendons jusqu'au bout ; ne précipitons rien :
S'il me trahit, hélas! je le saurai trop bien.

SCÈNE VIII

ÉLIANTE, M. DOLBAN.

M. DOLBAN.

J'ai l'honneur de parler à madame Éliante?

ÉLIANTE.

Oui, monsieur.

M. DOLBAN.

Librement à vous je me présente,
Madame... Mais je suis Dolban, ambassadeur
Deux fois, à Pétersbourg, à Madrid.

ÉLIANTE.

Ah! monsieur,
Votre nom m'est connu.

M. DOLBAN.

J'ai cru que sans scrupule
Je pouvais supprimer tout fade préambule.
Je m'explique en deux mots: Florimond, mon neveu,
Brûle de voir l'hymen couronner son beau feu.
S'il est digne à vos yeux d'une faveur si grande,
J'ose en venir pour lui faire ici la demande.

ÉLIANTE.

(A part.) (Haut.)
Je respire: voilà tout son secret. Monsieur,
La demande pour moi n'a rien que de flatteur;
Et d'un début si franc, bien loin d'être surprise,
Je m'en vais y répondre avec même franchise.
Monsieur votre neveu, dès que je le connus,
M'inspira de l'estime... et s'il faut dire plus,
Il m'inspira bientôt un sentiment plus tendre.
C'est bien assez, je crois, monsieur, vous faire entendre
Quel prix j'attache aux soins qu'il me rend aujourd'hui.

M. DOLBAN.

Que de grâces je dois vous rendre ici pour lui!

ÉLIANTE.

Un peu trop librement peut-être je m'exprime.

M. DOLBAN.

Cela ne fait pour vous qu'augmenter mon estime
Madame; ce ton-là fut toujours de mon goût.

ÉLIANTE.

En ce cas, permettez que, franche jusqu'au bout,
D'une crainte que j'ai je vous fasse l'arbitre :
Estimable d'ailleurs, et même à plus d'un titre,
Généreux, plein d'honneur... monsieur votre neveu
Passe pour inconstant... et je le crains un peu.

M. DOLBAN.

Rassurez-vous, madame : on peut bien à cet âge
Etre vif et léger, et même un peu volage ;
Mais, fût-il inconstant, c'est un léger défaut,
Dont près de vous, sans doute, il guérirait bientôt.
Car votre ambassadeur, qu'en ce moment je quitte,
M'a peint en peu de mots votre rare mérite...
Pardon... daignerez-vous me marquer l'heureux jour
Où Florimond verra couronner son amour ?

ÉLIANTE.

Monsieur...

M. DOLBAN.

Mais c'est à lui de vous presser lui-même ;
Un tel soin le regarde, il est jeune, il vous aime,
Et sur son éloquence on peut se reposer.

ÉLIANTE.

A la vôtre, monsieur, que peut-on refuser ?
Mais souffrez qu'à présent chez moi je me retire ;
Ce que je vous ai dit, vous pouvez le lui dire.

(M. Dolban la reconduit jusqu'à la porte de son appartement.)

SCÈNE IX

M. DOLBAN, seul.

Cette femme est aimable, oui, très-aimable... au fond
Je porte, je l'avoue, envie à Florimond.
Allons voir les parents, avertir le notaire ;
En un mot, brusquement terminons cette affaire.
L'homme est vif, sémillant, difficile à saisir :
D'échapper, cette fois, qu'il n'ait pas le loisir.

SCÈNE X

M. DOLBAN, FLORIMOND.

M. DOLBAN, de loin, à part.

Mais le voici, je vais faire un homme bien aise.
(Haut.)
Eh bien! l'ambassadeur connaît fort notre Anglaise.

FLORIMOND.

Vraiment?

M. DOLBAN.

Il m'en a fait un éloge complet.
Moi-même je l'ai vue, et la trouve en effet
Telle que tous les deux vous me l'aviez dépeinte.
Je déclare tes feux; elle y répond sans feinte :
Je demande sa main, et sa main est à toi.
Maintenant, Florimond, es-tu content de moi?

FLORIMOND, avec embarras.

Mon oncle... assurément... je ne saurais vous rendre...
Je suis confus des soins que vous voulez bien prendre.

M. DOLBAN.

Mon ami, je les prend, avec un vrai plaisir :
Je suis tout délassé, quand j'ai pu réussir.
Je vais disposer tout pour la cérémonie,
Et veux que dans trois jours l'affaire soit finie.

FLORIMOND.

Dans trois jours?

M. DOLBAN.

Oui, mon cher : j'espère, dans trois jours,
Par un heureux hymen couronner tes amours.

FLORIMOND.

Mon oncle... vous allez un peu vite peut-être;
A peine, en vérité, peut-on se reconnaître.

M. DOLBAN.

Comment?... Tu trouves donc que trois jours sont trop [peu?

FLORIMOND.

Je trouve que l'hymen n'est point du tout un jeu,
Et qu'on ne saurait trop y réfléchir d'avance.

M. DOLBAN.

Toi même me pressais de faire diligence.

FLORIMOND.

Oui... C'est que, d'un peu loin, l'hymen a mille attraits;
Mais je tremble, mon oncle, en le voyant de près.

M. DOLBAN.

Tu trembles? il est temps, quand j'ai fait la demande!
Et dis-moi, d'où te vient une frayeur si grande?
Eh quoi! l'amant qui touche au moment désiré
D'être uni pour jamais à l'objet adoré,
De joie et de plaisir tressaille, et tu frissonnes!
Quoi! l'union des cœurs, bien plus que des personnes,
Union dont jamais n'approcha l'amitié,
Les doux embrassements d'une tendre moitié,
D'une épouse à la fois modeste et caressante,
Ce riant avenir te glace et t'épouvante!
Insensible à l'espoir de renaître avant peu
Dans en enfant chéri, gage du plus beau feu,
D'embrasser de tes traits une image aussi chère,
Tu trembles, en songeant au bonheur d'être père!
Ah! si ce sont pour toi des maux à redouter,
Je crains pour les plaisirs que tu sauras goûter.

FLORIMOND.

Permettez : le portrait d'une épouse chérie
S'offre bien quelquefois à mon âme attendrie;
Quelquefois je souris à ce groupe joyeux
De quatre ou cinq enfants qui croissent sous mes yeux,
Et je voudrais déjà d'un tableau qui m'enchante
Voir se réaliser l'image si touchante...
Mais je songe à l'instant qu'à tous ces chers objets
Je serai, par des nœuds, attaché pour jamais;
Que ce qui fut d'abord un penchant volontaire
Bientôt va devenir un bonheur nécessaire.
Ce spectacle dès lors perd toute sa beauté;
Dès lors je n'y vois plus que la nécessité.
Et puisque l'on ne peut, grâce à la loi sévère,
Sans cesser d'être libre, être époux, être père,
Mon cher oncle, à ce prix, je ne suis point jaloux
D'acheter les beaux noms et de père et d'époux.

M. DOLBAN.

Ainsi l'on ne sent plus maintenant, on raisonne!
Par le raisonnement ainsi l'on empoisonne
La source du bonheur, des plaisirs les plus doux!
Eh bien! j'étais né, moi, pour être père, époux...
L'aspect d'un couple heureux m'a toujours fait envie.
Oui, l'hymen aurait fait le bonheur de ma vie :
A mon amour pour toi je l'ai sacrifié;
Et sans toi, sans toi seul, je serais marié.

FLORIMOND.

Mon oncle, je le sais, et je vous en rends grâce :
Mais faudrait-il que moi je me sacrifiasse?
Ce n'est pas seulement l'hymen en général
Que je redoute ici : je crains de choisir mal.
Je le vois, Eliante est une philosophe,
Qui de rien ne s'émeut qui jamais ne s'échauffe,
Qui ne rit pas, je gage, une fois en un jour,
Et, quand il faut aimer, disserte sur l'amour.
Elle a beaucoup d'esprit, elle est sage, elle est belle;
Mais j'ai peur, entre nous, de m'ennuyer près d'elle.

M. DOLBAN.

Voilà donc tes raisons! elle me font fait pitié.
De mes soins c'est ainsi que je me vois payé!
Ainsi, mal à propos, j'ai fait une demande :
On m'a donné parole, il faut que je la rende;
Et tu viens te dédire au moment du contrat!
Peux-tu donc à ce point me compromettre, ingrat?

FLORIMOND.

Je suis mortifié de ces démarches vaines.,.

M. DOLBAN.

Tu pourrais d'un seul mot payer toutes mes peines.
Dis seulement, dis-moi que tu l'épouseras.

FLORIMOND.

Je ne puis, en honneur.

M. DOLBAN.

Tu ne le veux donc pas?

FLORIMOND.

Mais quel acharnement, mon oncle, est donc le vôtre?
Puis-je, aimant une femme, en épouser une autre?

M. DOLBAN.

Comment?...

FLORIMOND.

Oui, pour trancher d'inutiles discours,
J'aime une autre, vous dis-je, et l'aimerai toujours.

M. DOLBAN.

Je ne m'attendais pas à ce trait, je l'avoue :
Aimer une autre! ainsi de son oncle on se joue!
Quoi, pendant que je fais des démarches pour toi,
Tu cours aux pieds d'une autre, et lui promets ta foi!
Mais à mon tour aussi je m'en vais te confondre :
Pour la dernière fois, il s'agit de répondre...
Ne crois pas qu'à ton gré je consente à fléchir;
Je veux bien te donner du temps pour réfléchir:
Florimond, dans une heure il faut me satisfaire,
Ou... tu verras alors ce que je saurai faire.

SCÈNE XI

FLORIMOND, seul.

Eh! mais? de ce ton-là je suis un peu surpris.
Que me veut-il enfin? je ne suis point son fils.
On se fait un devoir d'obéir à son père :
On cède avec plaisir aux ordres d'une mère :
Pour les oncles! ma foi, l'on ne dépend pas d'eux.
(Il regarde à sa montre.)
Mais Valmont et sa sœur sont sortis tous les deux.
Qu'ai-je à faire? Voyons : j'aime la vie active.
(Il rêve.)
Ah! bon... Lafleur!... Lafleur! Mais voyez s'il arrive?
On ne saurait jouir de ce maudit valet.
Lafleur!... Il ne vient plus que quand cela lui plaît.
Il me l'avait bien dit... Ce coquin-là se forme...
Cela gêne pourtant. Je vais voir... pour la forme,
L'Opéra, les Français et les Italiens :
Je ne fais qu'y paraître, et bientôt je reviens.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

ÉLIANTE, LISETTE.

ÉLIANTE.

Un si prompt changement a lieu de me surprendre,
Madame, pardonnez... Mais ne pourrais-je apprendre
La cause du chagrin, du trouble où je vous voi?

ÉLIANTE, une lettre à la main, très-émue.

Je ne veux plus jamais croire à la bonne foi.

LISETTE.

Vous avez lu vingt fois et relu cette lettre
Qu'à l'instant en vos mains l'hôte vient de remettre :
C'est elle qui, sans doute, a causé tout le mal.

ÉLIANTE.

Il est trop vrai, Lisette; et ce courrier fatal
M'apprend de Florimond l'action la plus noire.
A Brest, au premier jour, aurais-tu pu le croire?
Il va se marier, et le contrat est fait.

LISETTE.

Qu'entends-je? Un trait pareil est bien noir en effet.

ÉLIANTE.

Essuya-t-on jamais un plus sensible outrage?
Oui, j'en pleure à la fois et de honte, et de rage.

LISETTE.

Madame, trêve, en grâce, à ce trouble mortel.

ÉLIANTE.

Je ne puis un moment rester en cet hôtel.
Hélas! moi, je croyais que cette impatience...
Eh! qui n'eût, à ma place, eu même confiance?
Qui n'aurait cru de même à cette vive ardeur,
A ces transports brûlants?... Je vantais sa candeur!

LISETTE.

Madame, tout cela me paraît impossible.

ÉLIANTE.

Ce qui porte à mon cœur le coup le plus sensible,
Lisette, ce n'est pas son infidélité;
C'est sa noirceur profonde, oui, c'est sa fausseté.
Il pouvait m'oublier, il en était le maître;
Mais de m'en imposer qui le forçait?... le traître!
« Non, jamais de tromper je ne me fis un jeu,
« Disait-il; quand ma bouche exprime un tendre aveu,
« C'est que j'aime en effet. »

LISETTE.

Nous avoir abusées!
Voyez pourtant à quoi nous sommes exposées!
Mais c'est peut-être un bruit que l'on a répandu:
Pourquoi le condamner sans l'avoir entendu?

ÉLIANTE.

Oui, tu m'y fais songer. J'ai tort: hélas! peut-être
C'est sur de faux rapports que je le crus un traître.
Attendons, en effet. Justement le voici:
Laisse-nous: avant peu, j'aurai tout éclairci.

(Lisette sort.)

SCÈNE II

ÉLIANTE, FLORIMOND.

FLORIMOND, à part, de loin, en apercevant Éliante.

Encor!

ÉLIANTE.

Soulagez-moi d'une peine cruelle.
Monsieur.

FLORIMOND.

(A part.)

Qui? moi, madame? Ah! bon Dieu, saurait-elle
Que la sœur de Valmont...?

ÉLIANTE.

A l'instant je reçoi
Un avis, mais auquel je n'ose ajouter foi.

FLORIMOND, à part.

Allons, elle sait tout.

ÉLIANTE.

Une action si noire
Est indigne de vous, je ne dois point y croire.
On dit, monsieur...

FLORIMOND.

Eh bien! je la nierais à tort,
Madame; on vous a fait un fidèle rapport.

ÉLIANTE.

Qu'entends-je?

FLORIMOND.

Il est trop vrai. Je confesse à ma honte
Une infidélité si coupable et si prompte.

ÉLIANTE.

Eh quoi! monsieur... j'en crois à peine un tel aveu.
Quoi, vous?... c'est donc ainsi que l'on se fait un jeu...?

FLORIMOND.

Madame, j'avouerai que je suis bien coupable.
Oui, je sens qu'à vos yeux je suis inexcusable;
Aussi je suis bien loin de me justifier.
Un autre, dans ma place, aurait tout su nier ;
Un autre eût fait mentir ses yeux et son visage;
Mais je ne fis jamais ce vil apprentissage.
Je suis léger, volage, et j'ai bien des défauts;
Mais du moins je n'ai pas un cœur perfide et faux.

ÉLIANTE.

Ce langage m'étonne, il faut que je le dise.
Il vous sied bien, monsieur, de jouer la franchise,
A vous qui, me cachant un indigne secret...!

FLORIMOND.

Ah! si je me suis tu, ce n'était qu'à regret.
Vous dûtes voir combien une telle contrainte
Coûtait à ma franchise, et que la seule crainte
Retenait mon secret, tout près de m'échapper.
Mais se taire, après tout, ce n'était pas tromper.

ÉLIANTE.

Vous soutenez fort bien ce noble caractère.
Comme si vous n'aviez fait ici que vous taire!
De grâce, dites-moi, quel fut votre dessein

Quand votre oncle pour vous vint demander ma main?
Répondez...

FLORIMOND.

A cela je répondrai, madame,
Que mon oncle ignorait cette subite flamme.

ÉLIANTE.

Allons, fort bien. Mais vous, monsieur, vous le saviez,
Quand ici même, ici, vous sûtes à mes pieds
Prodiguer les serments d'une amour éternelle.

FLORIMOND.

Moi, madame? depuis ma passion nouvelle,
Je ne vous ai pas dit un mot de mon amour.

ÉLIANTE.

J'admire un tel sang-froid. Quoi! monsieur, en ce jour,
Plus tendre que jamais, plein d'une ardeur extrême,
Vous n'êtes pas venu me dire *Je vous aime*?

FLORIMOND.

Sans doute, je le dis, madame, j'en conviens,
Et quand je le disais, mon cœur le sentait bien.

ÉLIANTE, à part.

O ciel! à sa franchise aurais-je fait injure?

Haut.

Expliquons-nous ici, monsieur, je vous conjure.
M'aurait-on abusée en voulant m'informer
Des nœuds que votre main était près de former?

FLORIMOND.

Non, madame.

ÉLIANTE.

C'est donc vous qui m'avez trompée ?

FLORIMOND.

Non, madame.

ÉLIANTE.

A présent, me voilà retombée
Dans mon incertitude et mes premiers combats.
Eh quoi! monsieur, tantôt vous ne me trompiez pas?

FLORIMOND.

Non; je suis infidèle, et ne suis point un traître.

ÉLIANTE.

Point traître, dites-vous? Et n'est-ce donc pas l'être,

Que de venir ici m'engager votre foi,
Quand vous êtes, à Brest, près d'épouser...

FLORIMOND.

Qui? moi?
Je n'épouse personne à Brest, je vous le jure.

ÉLIANTE.

Monsieur, c'est trop longtemps soutenir l'imposture.
Il n'est pas vrai qu'à Brest vous êtes sur le point
D'épouser Léonor?...

FLORIMOND.

Je ne l'épouse point.

ÉLIANTE.

C'en est trop.

FLORIMOND.

Jusqu'au bout, écoutez-moi, de grâce;
Il s'en est peu fallu que je ne l'épousasse.
Pardonnez... envers vous je ressens tous mes torts;
Mais enfin, revenu de mes premiers transports,
J'ai couru jusqu'ici pour fuir ce mariage.
Je vous ai fait tantôt honneur de ce voyage,
Et je n'ai qu'en cela blessé la vérité :
Encore pour le faire il m'en a bien coûté.
Mais tout le reste est vrai; mon ardeur se réveille,
Dès qu'ici votre nom vient frapper mon oreille;
Et c'est de bonne foi, madame, qu'en ce jour
Je jurais à vos pieds un éternel amour.

ÉLIANTE.

(A part.)
Ah! je respire... Et moi, trop prompte, je l'accable !...
(Haut.)
Ainsi de fausseté vous n'étiez point coupable?

FLORIMOND.

Madame, sans cela je le suis bien assez.

ÉLIANTE.

Ne parlons plus de torts; ils sont tous effacés.

FLORIMOND.

Tantôt à ce pardon j'aurais osé prétendre,
Mais...

ÉLIANTE.

Eh bien?

FLORIMOND.

Maintenant...

ÉLIANTE.

Je ne puis vous entendre,
Expliquez-vous.

FLORIMOND.

Hélas! si je m'explique mieux,
Madame, je m'en vais vous paraître odieux.

ÉLIANTE.

Votre aveu me dût-il porter un coup bien rude,
Je le préfère encore à cette incertitude.
Parlez, monsieur, parlez.

FLORIMOND.

Eh bien! puisqu'il le faut,
C'est qu'... en vous attendant chez mon ami... tantôt...
J'ai trouvé... Mais pourquoi vous perdais-je de vue?
D'une charmante sœur la visite imprévue...
Je ne saurais poursuivre, embarrassé, confus...

ÉLIANTE

J'entends; épargnez-moi ces discours superflus.

FLORIMOND.

Un tel aveu, sans doute, a droit de vous déplaire.

ÉLIANTE.

Il ne mérite pas seulement ma colère.
Adieu!

(Elle sort.)

SCÈNE III

FLORIMOND, seul.

Je m'attendais à ce parfait dédain...
Il ne lui sied pas mal, et ce dépit soudain
Donne un air plus piquant à toute sa personne.
Elle paraît très-fière... et même je soupçonne...
Ah! la sœur de Valmont vaut encore mieux pourtant :
Peut-on, quand on la voit, n'être pas inconstant?

(Il voit M. Dolban.)

Allons la voir. Mon oncle! oh! qu'il m'impatiente!

SCÈNE IV

FLORIMOND, M. DOLBAN.

M. DOLBAN.

L'heure est passée : eh bien! sur l'hymen d'Éliante
As-tu changé d'avis?

FLORIMOND, fièrement.

Je n'en change jamais.

M. DOLBAN.

Tu ne l'épouses point?

FLORIMOND.

Non, je vous le promets.

M. DOLBAN.

Pour la troisième fois, pesez votre réponse :
Renoncez-vous enfin à sa main?

FLORIMOND.

J'y renonce.

M. DOLBAN.

C'est votre dernier mot?

FLORIMOND.

Oui, monsieur.

M. DOLBAN.

En ce cas,
Je vais prendre un parti que tu ne prévois pas.
Je n'ai que cinquante ans, je suis libre, je l'aime;
Je me propose, moi.

FLORIMOND.

Vous, mon oncle?

M. DOLRAN.

Moi-même :
Sottement pour toi seul j'étais resté garçon :
J'étais trop bon, vraiment.

FLORIMOND, reprenant un air détaché.

Oui, vous avez raison,
Mon oncle; dans la vie, il faut se satisfaire.

M. DOLBAN.

Elle aura tout mon bien, je n'en fais point mystère,

FLORIMOND.

Chacun peut, à son gré, disposer de son bien.
Tout le vôtre est à vous, et je n'y prétends rien.

M. DOLBAN.

Nous verrons si toujours cela te fera rire.
Je n'ose encore la voir, mais je vais lui écrire.

(Il veut sortir.)

FLORIMOND.

Ne sortez point; ici vous avez ce qu'il faut :
La lettre et la réponse arriveront plus tôt.
De grâce, asseyez-vous, mettez-vous à votre aise,

(Pendant que son oncle écrit, il se parle à lui-même.)

Qu'il se hâte, morbleu! d'épouser son Anglaise,
Et me laisse en repos. Les moments sont si chers !
Voilà, je gage, au moins deux heures que je perds.
Je brûle de revoir la beauté que j'adore;
Car je l'ai vue à peine, et ne sais pas encore
Comment elle se nomme ; en un mot, je ne sais
Rien, sinon que je l'aime, et qu'elle a mille attraits.

(Il se retourne vers son oncle et le regarde.)

(Haut.)

Il prend la chose au vif. En ce tendre langage
Vous n'aviez pas écrit depuis longtemps, je gage?

M. DOLBAN, pliant sa lettre.

Pas tant que toi.

FLORIMOND.

Je crois que vous me peignez mal.
Il faut se défier toujours de son rival.

M. DOLBAN.

C'est fait.

FLORIMOND, appelant.

Crispin!... Lafleur!...

SCÈNE V

M. DOLBAN, FLORIMOND, CRISPIN

CRISPIN.

Monsieur ?

FLORIMOND.

Prends cette lettre ;
A madame Éliante, allons, cours la remettre.

CRISPIN.

J'y vais, monsieur.

M. DOLBAN.

Reviens, et je t'attends ici.

(Crispin entre chez Éliante.)

SCÈNE VI

M. DOLBAN, FLORIMOND.

FLORIMOND.

Mon oncle jusqu'au bout soutiendra le défi.

M. DOLBAN.

Oh ! ne crois pas que moi sitôt je me démente.
Trop heureux d'obtenir une femme charmante,
De joindre à ce bonheur le plaisir non moins doux
De punir un ingrat, un...

FLORIMOND.

Calmez ce couroux :
On n'a plus rien à dire, alors que l'on se venge.
Bien loin de m'en vouloir, parce qu'ici je change,
Sachez-m'en gré plutôt ; et convenez enfin
Que c'est à mon refus que vous devez sa main.

M. DOLBAN.

Hai... Tel qui feint de rire, enrage au fond de l'âme.

FLORIMOND.

Certes, ce n'est pas moi, je n'aime plus la dame.
Vous l'adorez ; eh bien ! tout s'arrange ici-bas :
Vous l'épousez, et moi, je ne l'épouse pas.

SCÈNE VII

M. DOLBAN, FLORIMOND, CRISPIN,

une lettre à la main.

FLORIMOND, à Crispin.

Déjà ?

CRISPIN.

Comme j'entrais, madame allait écrire.
(A M. Dolban, en lui remettant la lettre.)
Puis vous n'en aurez pas, je crois beaucoup à lire.
(A Florimond.)
Eh mais, je ne sais pas ce que madame avait :
Je l'observais, monsieur, pendant qu'elle écrivait...

FLORIMOND.

Sors.

SCÈNE VIII

M. DOLBAN, FLORIMOND.

FLORIMOND, à M. Dolban, qui lit.

Eh bien ! quoi ! l'effet trompe-t-il votre attente ?
Elle ne veut pas même, hélas ! être ma tante.

M. DOLBAN.

Apprenez à quel point vous êtes odieux ;
Le seul nom de votre oncle est un tort à ses yeux.
Mariez-vous ou non, il ne m'importe guères :
Je ne me mêle plus de toutes vos affaires.
(Il sort.)

SCÈNE IX

FLORIMOND, seul.

Tant mieux!... Voyez un peu quel bruit ces oncles font !

SCÈNE X

FLORIMOND, CRISPIN.

FLORIMOND, à Crispin qui lui remet une lettre.

Ah ! ah ! de quelle part ?

CRISPIN.

De chez monsieur Valmont.

FLORIMOND.

Donne, mon cher Lafleur. Ouvrons vite : sans doute,
Il me marque le jour où l'on se met en route.
Attends.

(Il lit tout haut.)

« Pardon, mon cher ami, si je ne vais pas te rendre
« ta visite. Je ne le puis aujourd'hui, ayant une affaire
« pressée à terminer avant mon départ. Car, toutes
« réflexions faites, nous partons demain matin, si tu
« le veux bien. Aie soin de tenir tout prêt...

Je le serai. Lafleur, va promptement
Préparer tout : allons, ne perds pas un moment.

CRISPIN.

Tout sera prêt, monsieur.

(Il sort.)

SCÈNE XI

FLORIMOND, seul.

Oh ! la bonne nouvelle !
A demain, c'est demain que je pars avec elle.
Poursuivons.
« Ma sœur est enchantée que tu sois du voyage : elle
« paraît t'estimer beaucoup...

De nouveau lisons ces mots charmants :
« Ma sœur est enchantée que tu sois du voyage : elle
« paraît t'estimer beaucoup...
Ah ! j'espère inspirer de plus doux sentiments.
« J'ai même voulu te ménager un plaisir de plus, et
« j'ai engagé son mari à nous accompagner...
Son mari !.. que dit-il ? sa sœur est mariée ?
Par nul engagement je ne la crus liée...
Relisons.
« Et j'ai engagé son mari à nous accompagner : c'est
« un homme charmant... »

Mon malheur n'est que trop assuré.
D'un chimérique espoir je me suis donc leurré !

(Il tombe accablé sur son fauteuil, et reste quelque temps ainsi.)

Je suis bien malheureux ! il n'était qu'une femme
Que je pusse chérir... la !... de toute mon âme :
Elle seule, en dépit de tous mes préjugés,
M'eût fait aimer l'hymen. Eh bien ! morbleu ! jugez
Si jamais infortune approcha de la mienne ?
D'un mois peut-être il faut qu'un autre me prévienne.

SCÈNE XII

FLORIMOND, CRISPIN

CRISPIN.

Monsieur, combien faut-il que je mette d'habits ?

FLORIMOND.

Aucun. Je ne pars plus.

CRISPIN.

Quoi ?

FLORIMOND.

J'ai changé d'avis :
Je reste.

CRISPIN.

Mais, monsieur, vous n'êtes point malade ?

FLORIMOND.

Non.

CRISPIN, à part.

C'est, je gage, encore ici quelque boutade.
(Haut.)
Comment, vous n'allez point visiter ce château ?

FLORIMOND.

Non.

CRISPIN.

C'est pourtant dommage : on dit qu'il est si beau!

FLORIMOND.

Quelque château bien vieux, avec un parc bien triste :
Veux-tu que j'aille là m'établir botaniste,
Et goûter le plaisir unique et sans pareil
D'assister, chaque jour, au lever du soleil ?

CRISPIN.

Vous faisiez cependant une belle peinture
Des touchantes beautés de la simple nature.

FLORIMOND.

Qui, moi ?

CRISPIN.

Je m'en souviens. De plus, contre Paris
Dieu sait comme tantôt vous jetiez les hauts cris !

Si vous fuyez la ville, et craignez la campagne,
Où faut-il donc, monsieur, que je vous accompagne ?

FLORIMOND.

Je ne demande pas ton sentiment, bavard.

CRISPIN.

Mais il faut bien pourtant demeurer quelque part.

FLORIMOND.

Que t'importe?

CRISPIN.

Du moins, nous soupons?

FLORIMOND.

Paix, je pense ;
Il me vient un projet d'une grande importance,
Et qui me rit.

CRISPIN.

Quoi donc ?

FLORIMOND.

Je me fais voyageur.

CRISPIN.

Superbe état pour vous, mon cher maître !

FLORIMOND.

Ah ! Lafleur,
Quel plaisir, quel délice en voyageant l'on goûte !
Toujours nouveaux objets s'offrent sur votre route.
Chaque pas vous présente un spectacle inconnu.
On ne revoit jamais ce qu'on a déjà vu.
Une plaine aujourd'hui, demain une montagne ;
Le matin c'est la ville, et le soir la campagne.
Ajoute qu'on ne peut s'ennuyer nulle part :
Un lieu vous plaît, on reste ; il vous déplaît, on part.

CRISPIN.

Et l'amour ?

FLORIMOND.

Plus d'amour, plus de brûlantes flammes.

CRISPIN.

Quoi, tout de bon, monsieur, vous renoncez aux femmes ?

FLORIMOND.

Dis que j'y renonçais, quand mon cœur enchanté
Adorait constamment une seule beauté ;

Quand mes yeux, éblouis par un charme funeste,
Fixés sur une seule, oubliaient tout le reste :
Car je faisais alors injure au sexe entier.
Mais cette erreur, enfin, je prétends l'expier.
Je le déclare donc, je restitue aux belles
Un cœur qui trop longtemps fut aveugle pour elles.
Entre elles, désormais, je vais le partager,
Le donner, le reprendre, et jamais l'engager.
J'offensais cent beautés, quand je n'en aimais qu'une ;
J'en veux adorer mille et n'en aimer aucune..
Quel jour est-ce ?

CRISPIN.

Jeudi.

FLORIMOND.

Bon. Jour de bal ; j'y cours.
C'est là le rendez-vous des jeux et des amours :
C'est là que je vais voir, parés de tous leurs charmes,
Tant d'objets enchanteurs, de beautés sous les armes.
Je ne pouvais choisir plus belle occasion,
Pour faire au sexe entier ma réparation.

EZ TOUS LES LIBRAIRES

Dans toute la France

100 BONS LIVRES Ad. RION à 10 c.

Lecture, Écriture.

1 Premier Livre
2 Civilité
3 Modèles Écriture

Langue française

LHOMOND

4 Grammaire
5 Exercices
6 Corrigé
7 Analyse
8 Dites pas

} appliqués à la Grammaire

Religion

9 Catéchisme histor.
10 Christianisme
11 Histoires édifiantes

Géographie

12 Géographie générale
13 Tour du Monde
14 Géographie de France
15 Tour de France

Histoire

16 Histoire sainte
17 — ancienne
18 — moyen âge
19 — moderne
20 — de France
21 — universelle

Lectures

22 La Fontaine
23 Fénelon. Choix
24 Style épistolaire
25 Cent Lectures

Lectures

26 Lectures du Dimanche
27 Boileau. Choix
28 *Athalie-Esther*

Commerce

29 Arithmétique
30 Tenue de Livres

Lectures

31 Mythologie
32 Cent Récits
33 Florian. *Fables*

Connaissances utiles

34 Travaux à aiguille
35 Musique facile
36 Algèbre
37 Exercices Algèbre
38 Chimie
39 Physique
40 Agriculture
41 Jardinage
42 Dessin linéaire
43 — d'imitation
44 Géométrie
45 Mécanique
46 Arpentage
47 Ex. Arithmétique
48 Ex. de Géométrie
49 Dictionre Conversation
50 Santé pour tous

} avec figures.

Lectures

51 Buffon. Choix
52 Études de la Nature
53 Chateaubriand

Connaissances utiles

54 Astronomie
55 Géologie
56 Minéralogie

} 120 fig.

Un Livre utile

57 Contre Ignorance, Ivrognerie, Abus Tabac (*Œuvre couronnée*), 73e édit.

Histoire naturelle

58 L'Homme
59 Mammifères
60 Les Oiseaux
61 Les Poissons
62 Les Insectes
63 Botanique
64 Les Animaux
65 Nids d'oiseaux

Agréable et Utile

66 Solfége *Rodolphe*
67 Dessinateur
68 Gymnastique

} 500 fig.

Histoire

69 Les Croisades
70 Armées, Marine
71 Histoire Algérie
72 — de Paris

Lectures

POÉSIE

73 La Gerbe poétique
74 La Corbeille
75 L'Abeille
76 La Mosaïque
} avec notes.

Lectures

PROSE

77 Ornements
78 Trésor
79 La Sibérienne
80 Voyage
} avec notes.

CORNEILLE.

81 Le Cid
82 Horace
83 Cinna
84 Nicomède
85 Rodogune
86 Polyeucte
87 Le Menteur
} avec notes historiques et commentaires

RACINE

Esther
Athalie
} réunis

88 Britannicus
89 Andromaque

90 Mithridate
91 Iphigénie
92 Les Plaideurs
} avec notes historiques.

Bons Auteurs

93 Iphigénie Tauride
94 Manlius
95 Macbeth
96 Hamlet

Sujets français

97 Templiers
98 Charles IX
99 Siége Calais
100 Jeanne d'Arc
} avec notes historiques.

DONNER AUX ENFANTS 50 c.

pour acheter

CINQ BONS LIVRES :

N° 1. **Alphabet progressif** (A, B, C, *Arithmétique*, — *Géographie*, — *Dessin*, — *Musique*, etc.). Tout cela pour. . 10 c.
N° 35. **La Musique** *facilement apprise*. . . 10
N° 64. **Nids d'oiseaux**, *charmant ouvrage* 10
N° 68. **Gymnastique**, avec 200 figures. 10
N° 57. **Le Bon Livre** contre IGNORANCE, — IVROGNERIE, — TABAC (*Œuvre couronnée*), 73e édition. 10

TOTAL. . . . . 50 c.

50 centimes **TRÈS-BIEN EMPLOYÉS**

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES:
Ils sont priés de s'adresser à leurs *Commissionnaires* ou aux Maisons

Hachette.	Allouard.	Manginot.	Brouillet.
Vernay.	Guérin.	Coste.	Claverie.
Schulz.	Gaulon.	Goin.	Janmaire.

PARIS. — IMP. V e P. LAROUSSE ET Cie, RUE NOTRE-DAME-DES-CHAMPS, 49

COLLIN-D'HARLEVILLE

LA FAMILLE BRETONNE

COMÉDIE EN CINQ ACTES

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS EN

1780

NOUVELLE ÉDITION

PUBLIÉE

Pour Ad. Rion
fondateur Collection 100 Bons Livres 100

PARIS

DÉPARTEMENTS, ÉTRANGER,

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

1878

LA FAMILLE BRETONNE

PERSONNAGES.

M. GERMAIN.
M. MARCEL, frère de M. Germain.
M. HILAIRE, voisin.
CHARLES, fils de M. Germain.
ANDRÉ, domestique de M. Marcel.
Mme GERMAIN.
SUZETTE, nièce des deux frères.
NICOLE, gouvernante de M. et Mme Germain.

(La scène est chez M. Germain, à Morlaix, dans la Basse-Bretagne.)

ACTE PREMIER

Le théâtre représente un salon.

SCÈNE I

M. GERMAIN, M. MARCEL.

M. MARCEL.

Oh ! ma foi, c'est trop fort: tu te moques, mon frère.

M. GERMAIN.

Non, mon frère, en honneur.

M. MARCEL.

Je gage le contraire.

M. GERMAIN.

Ah ! fort bien ! Alors, moi, j'ai donc menti ?

M. MARCEL.

Vraiment,
Chose rare ! un marin, un voyageur qui ment !

M. GERMAIN.

Je te dis vrai.

M. MARCEL.

Le vrai n'est donc pas vraisemblable.

M. GERMAIN.

Encore un coup, c'était...

M. MARCEL.

C'était!... C'est une fable.

M. GERMAIN.

Dans ma dernière course...

M. MARCEL.

Oh ! tant que tu voudras.

M. GERMAIN.

Dans ce combat, te dis-je, où mourut dans mes bras
L'ami qui m'a laissé cette fortune immense.

M. MARCEL.

Soit ; mais pour ton récit...

M. GERMAIN.

Allons, il recommence !

M. MARCEL.

Je n'en crois pas un mot.

M. GERMAIN.

Ainsi tu vas nier
Un fait que moi...

M. MARCEL.

J'ai lu le fait dans Tavernier.

M. GERMAIN.

Quand je te dis : j'ai vu, tu me cites un livre.

M. MARCEL.

Je soutiens...

M. GERMAIN.

Quelle tête !

M. MARCEL.

Avec lui peut-on vivre ?

M. GERMAIN.

En effet, quand il vient contrarier sur tout !

M. MARCEL.

On ne peut te parler.

M. GERMAIN.

Tu me pousses à bout.

M. MARCEL.

C'est toi plutôt.

M. GERMAIN.

Parbleu ! c'est toi

M. MARCEL.

[étrange !
Quel homme

M. GERMAIN.

Eh bien !... pour y tenir, il faudrait être un ange.

M. MARCEL.

Et tu n'en es pas un.

M. GERMAIN.

Tu l'es peut-être, toi ?

M. MARCEL.

J'en ai bien supporté depuis six mois.

M. GERMAIN.

Et moi ?

M. MARCEL.

Mais c'en est trop, enfin.

SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTS, MADAME GERMAIN.

MADAME GERMAIN.

Eh bien ! on se querelle !
C'est encore, je vois, quelque scène nouvelle ?

M. MARCEL.

Comment n'en pas avoir ?

M. GERMAIN.

Le moyen d'être en paix !

M. MARCEL.

Il se fâche d'un rien.

M. GERMAIN.

Il ne cède jamais.
Je suis l'aîné, pourtant.

M. MARCEL.

Cette raison est forte :
Mon aîné de deux ans !

M. GERMAIN.

Et demi.

M. MARCEL.

Non.

MADAME GERMAIN.

Qu'importe ?
Sur votre âge, à présent, allez-vous disputer ?

M. GERMAIN.

Tout est avec Marcel matière à contester,
Pour tel dès son enfance il s'était fait connaître.

M. MARCEL.

Et Germain ! au collége on le nommait Salpêtre.

M. GERMAIN.

On t'appelait taquin.

M. MARCEL.

Aussi, t'en souviens-tu ?
Tu te battais toujours.

M. GERMAIN.

Et toi, maudit têtu,
Tu querellais sans cesse.

M. MARCEL.

Oui ; te rappellerai-je ?...

MADAME GERMAIN.

Vous allez rappeler vos débats de collége,
Qui depuis quarante ans devraient être assoupis ?

M. MARCEL.

Il est toujours le même.

M. GERMAIN.

Il est encore pis.

MADAME GERMAIN.

Ah ! mon ami !

M. GERMAIN.

Vraiment je sais très-bien, madame,
Que j'aurais toujours tort, selon vous.

M. MARCEL.

Sans ta femme,
Je n'aurais pas resté quinze jours avec toi.

M. GERMAIN.

Non ?

M. MARCEL.

Non, certainement.

M. GERMAIN.

Ce n'est donc pas pour moi
Que tu vins ?...

M. MARCEL.

Oui, pour toi je vins, à la bonne heure ;
Mais c'est à cause d'elle, enfin, que je demeure.

MADAME GERMAIN.

Mon frère !

M. GERMAIN.

Tu l'entends : le voilà tel qu'il est.

MADAME GERMAIN, à M. Germain.

Bon ! il ne pense pas ce qu'il dit là.

M. MARCEL.

Si fait,
Je le pense.

M. GERMAIN.

Fort bien ! et c'est ainsi qu'il m'aime !
Mon frère me méprise ; oh ! bien, alors moi-même,
Je le lui rends, parbleu ! Quand aurai-je la paix ?
Quand chez moi...

M. MARCEL, vivement.

Je t'entends : adieu donc pour jamais !

MADAME GERMAIN, de loin.

Marcel ! mon frère !

M. MARCEL, de loin.

Non.

(Il sort.)

SCÈNE III

M. et MADAME GERMAIN.

MADAME GERMAIN.

Il part ! Quoi ! de la sorte
S'en aller !

M. GERMAIN.

Tu le vois !

MADAME GERMAIN.

Nous affliger !

M. GERMAIN.

Qu'importe ?
Ne le rappelez pas ; moi, je vous le défends.

MADAME GERMAIN.

Cependant...

M. GERMAIN.

Non, restez : sommes-nous des enfants ?

MADAME GERMAIN.

Eh ! mais... peut-être un peu : dites-moi, je vous prie,
Quel était le sujet de votre brouillerie ?

M. GERMAIN.

Ce sujet, ma femme ?

MADAME GERMAIN.

Oui.

M. GERMAIN.

Le sujet ? Eh ! ma foi !
Je ne m'en souviens plus.

MADAME GERMAIN.

Fort bien ! alors je vois...
Vous avez querellé pour quelque bagatelle.

M. GERMAIN.

Eh ! bagatelle ou non, sur un rien il querelle !

MADAME GERMAIN.

En vérité, tous deux je ne vous conçois pas :
A toute heure, entre vous, il survient des débats :
C'est tantôt de sa faute, et tantôt de la vôtre ;
Et vous ne pouvez vivre ensemble, et l'un sans l'autre.

M. GERMAIN.

Oh ! l'un sans l'autre ! A-t-on un moment de repos ?
Son obstination !...

MADAME GERMAIN.

Eh ! qui n'a ses défauts ?
N'êtes-vous pas aussi, Germain, soyez sincère,
Un peu trop vif, et même...

M. GERMAIN.

Oh !... sans doute, colère ?

MADAME GERMAIN.

Tiens, épargne ton frère, et gronde-moi, plutôt.
Gronde-moi, mais écoute ; oui, je le dis tout haut ·

Marcel est bon, jamais il n'eut, j'en suis certaine,
Dessein de te causer la plus légère peine...

M. GERMAIN.

Il m'en cause sans cesse...

MADAME GERMAIN.

Involontairement.
Mais tu ne peux douter de son attachement.
Il l'a prouvé cent fois ; et pour n'en citer qu'une,
Quand ton frère, en un jour, perd toute sa fortune,
Quand la mauvaise foi de son associé,
A qui, pour son malheur, il s'était trop fié,
Le ruine et le force à quitter un commerce
Que depuis vingt-cinq ans à Cadix il exerce,
A qui s'adresse-t-il, ce pauvre malheureux ?
Refusant le secours de ses amis nombreux,
N'est-ce pas près de toi qu'il vient chercher asile ?
Il vient... et non pas seul, mais avec sa pupille,
Cette jeune Suzette, unique, aimable enfant
D'une sœur que tous deux chérissiez tendrement.

M. GERMAIN.

Ah ! oui... Pauvre Suzette !

MADAME GERMAIN.

Hélas ! l'infortunée
Par le même revers fut aussi ruinée !

M. GERMAIN.

Je le sais.

MADAME GERMAIN.

Ce n'est pas le besoin, cependant,
Qui le ramène à nous ; non, libre, indépendant,
Il pouvait vivre encore de ce peu qui lui reste ;
Mais il avait besoin, dans son revers funeste,
De nos soins consolants et de notre amitié :
Dans le sein de son frère il s'est réfugié ;
Telle est sa confiance.

M. GERMAIN.

Eh bien ! voyons, ce frère,
L'ai-je mal reçu, dis ?

MADAME GERMAIN.

Oh ! Dieu ! bien au contraire.

M. GERMAIN.

L'ai-je plaint, consolé des maux qu'il a soufferts ?
Ma maison et mes bras lui furent-ils ouverts ?

MADAME GERMAIN.

Oui, j'ai reconnu là votre délicatesse.

M. GERMAIN.

Délicatesse ! eh quoi ! pour un frère, une nièce,
C'était justice.

MADAME GERMAIN.

Oh ! oui : mais depuis cet instant,
Depuis six mois, vous-même êtes bien plus content.
Et Marcel ! avec vous comme il semble se plaire !

M. GERMAIN.

Il y paraît ! toujours il se met en colère.

MADAME GERMAIN.

Et le moment d'après vous voyez sa douleur :
Il faut juger son âme, et non pas son humeur.
Marcel est votre ami le plus vrai, le plus tendre.

M. GERMAIN.

Marcel? Est-il possible ?

MADAME GERMAIN.

O ciel ! il faut entendre
Comme il parle de vous quand vous êtes absent !
Tout le bien qu'il en dit. Et quel ton ! quel accent !
Il me dit que je suis la plus heureuse femme ;
Il dit bien vrai.

M. GERMAIN.

Marcel n'a point de fiel dans l'âme,
Je le sais.

MADAME GERMAIN.

Il s'en faut. Tenez, en vérité,
Pour notre fils souvent j'admire sa bonté.
Il le traite, il lui parle avec une tendresse !
A ses progrès, surtout, en père il s'intéresse !
Charle aussi l'aime.

M. GERMAIN.

Oh ! oui ; mieux que nous tous, [je crois ;
Que moi du moins. Vraiment, je lui trouve avec moi
Un air froid.

MADAME GERMAIN.

Non, mon fils vous aime, vous révère;
Mais vous êtes pour lui quelquefois si sévère...
Même...

M. GERMAIN.

Je suis terrible! Ah ! j'attendais cela :
On ne peut rien lui dire...

MADAME GERMAIN.

Eh bien ! s'il était là ?
Charles est doux, mais timide; il n'ose, et c'est dommage,
Parler, développer plus d'un rare avantage ;
Il a de l'esprit; mais... je l'avoue, il vous craint.

M. GERMAIN.

Je vous entends, madame ; ainsi mon fils se plaint?
Il accuse son père? Il aurait l'insolence !...

MADAME GERMAIN.

Non, non, plein de respect il garde le silence :
C'est moi seule, Germain, qui l'observe et gémis.

M. GERMAIN.

Allons !

MADAME GERMAIN, souriant.

Mais nous parlions du frère, et non du fils.

M. GERMAIN.

Eh ! oui ; car sans cela j'ai bien assez de peines.

MADAME GERMAIN.

Croyez qu'en ce moment votre frère a les siennes.

M. GERMAIN.

Merci! Il est ravi de m'avoir tourmenté.

MADAME GERMAIN.

Lui? Je suis sûre, moi, qu'il a de son côté
Bien du chagrin !

M. GERMAIN.

Ah! bon! J'irais lui faire excuse?

MADAME GERMAIN.

C'est lui qui, bien plutôt, se reproche, s'accuse...

M. GERMAIN.

N'importe, je l'attends.

MADAME GERMAIN.

Entre frères, Germain,

Heureux qui prévient l'autre, et qui lui tend la main!

M. GERMAIN.

Eh!... l'excellente femme.

MADAME GERMAIN.

Ah! voici, ce me semble,
Nos enfants, les amis.

SCÈNE IV

LES PRÉCÉDENS, CHARLES, SUZETTE.

M. GERMAIN.

Aussi toujours ensemble.

CHARLES.

Oui, mon père... il est vrai. Je rencontre au jardin
Suzette, et...

SUZETTE.

Moi, j'avais aperçu mon cousin
De ma fenêtre.

M. GERMAIN.

Oh! oui, le jardin, la fenêtre...
Vous vous trouvez toujours.

SUZETTE.

Au fait, cela doit être;
Car mon cousin me cherche, et je ne le fuis pas.

M. GERMAIN.

Fort bien; mais...

MADAME GERMAIN, à demi-voix à son mari.

J'aime à voir leur naïf embarras,
Chers enfants!

(Haut.)

Qu'est-ce donc? Toi, ma chère Suzette,
Et si vive et si gaie, et dont la chansonnette
Sait dès le point du jour nous mettre tous en train,
Aujourd'hui, je te trouve un air presque chagrin?

CHARLES.

Nous avons du chagrin, ma mère.

MADAME GERMAIN.

Et pourquoi, Charle?

SUZETTE.

Ce n'est pas sans sujet.

MADAME GERMAIN.

Comment?

M. GERMAIN, à Charles.

Allons donc, parle.

CHARLES.

Nous avons rencontré notre cher oncle.

M. GERMAIN.

Eh bien?
Ce cher oncle, voyons, que vous a-t-il dit?

SUZETTE.

Rien.

CHARLES.

Nous n'osions l'aborder, de peur de lui déplaire

SUZETTE.

Ce pauvre oncle! il semblait être bien en colère.

M. GERMAIN.

En colère? Ah! fort bien: sans doute contre moi?
Car il en a sujet.

CHARLES.

Nous ne savons pourquoi.

SUZETTE.

Mais nous nous en doutons.

MADAME GERMAIN.

Allons...

M. GERMAIN, à Suzette.

Et vous, je gage
Vous lui donnez raison; c'est assez votre usage.
C'est à l'oncle Marcel qu'on va toujours parler.

SUZETTE.

Si vous étiez tout seul, j'irais vous consoler.

M. GERMAIN.

Cet oncle est tout pour vous.

SUZETTE.

Permettez, je vous prie;
Cet oncle est mon tuteur.

M. GERMAIN, vivement.

Eh bien! qu'il vous marie;

Car ce ne sera pas avec votre cousin,
Et Charle épousera la fille du voisin.

CHARLES.

Mon père!

M. GERMAIN.

Taisez-vous.

MADAME GERMAIN.

Mais, mon ami... j'ignore
Quel tort ont ces enfants...

M. GERMAIN.

Soutenez-les encore,
Madame! Tout le monde est ligué contre moi,
Épouse, frère, enfants, tous, en un mot.

MADAME GERMAIN.

Eh quoi!
Contre nous tous ainsi vous êtes en colère!

SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTS, M. HILAIRE.

M. HILAIRE, de loin, à part.

On querelle, tant mieux.

M. GERMAIN.

C'est vous, mon cher Hilaire?
Parbleu! plus à propos vous ne pouviez venir.

M. HILAIRE.

Trop bon. Je viens toujours avec nouveau plaisir.
Madame, j'ai l'honneur...

(Madame Germain le salue assez froidement.)

M. GERMAIN, vivement.

Donnez-moi des nouvelles
De ces dames, mon cher, comment se portent-elles?

M. HILAIRE.

A merveille, voisin; toutes deux m'ont chargé
De tendres compliments...

M. GERMAIN.

Je vous suis obligé.

M. HILAIRE.

Particulièrement pour la chère voisine.

MADAME GERMAIN.

Monsieur...

M. HILAIRE.

Sans oublier et Charle et la cousine.

SUZETTE.

Ces dames ont, monsieur, beaucoup trop de bonté.

M. GERMAIN, avec affectation.

De votre fille, hier, moi, je fus enchanté.

M. HILAIRE.

Ah! mon cher!

M. GERMAIN.

Sans vouloir lui donner de louange,
Elle a chanté, touché du piano comme un ange.

M. HILAIRE.

Vous la flattez.

M. GERMAIN.

Mais non.

M. HILAIRE.

Elle a quelques talents.
Je lui donnai d'abord des maîtres excellents,
Ce qu'on a de meilleur à Morlaix; je m'en pique.
Nous perfectionnons sa danse, sa musique,
Surtout son bon français; j'arrête ce matin
Un maître plein de goût, de Quimper-Corentin.

MADAME GERMAIN.

De Quimper-Corentin! c'est puiser à la source.

CHARLES.

Mais oui.

M. HILAIRE.

Notre Morlaix a si peu de ressources!

M. GERMAIN.

Et voilà comme on forme un excellent sujet!
Votre fille est charmante.

SUZETTE, à part.

Oh! qu'elle me déplaît!

M. GERMAIN, toujours avec affectation.

Au reste, je parlais à mon fils, à ma femme,

D'un projet qui me rit, me touche au fond de l'âme;
Vous savez...

M. HILAIRE.

C'est aussi le plus cher de mes vœux

M. GERMAIN.

Si vous le désirez, quant à moi je le veux;
Oui, j'y suis décidé, quoi qu'on dise et qu'on fasse

M. HILAIRE.

Je ne vois point le frère?

M. GERMAIN, vivement.

Il est sorti.

M. HILAIRE.

De grâce,
Se porte-t-il?...

M. GERMAIN.

Très-bien. Le point essentiel...

M. HILAIRE, à part.

Seraient-ils brouillés? bon.
(Haut.)
Ce cher monsieur Marcel,
Toujours vif, disputeur comme à son ordinaire?

M. GERMAIN.

Plus que jamais; mais quoi! parlons de notre affaire.

M. HILAIRE.

Ah! le cher frère et vous, vous avez querellé.

MADAME GERMAIN.

Ce n'est rien.

M. HILAIRE.

Sûrement.
(A Germain.)
Quel nouveau démêlé?...

M. GERMAIN.

Vous connaissez Marcel et son humeur.

M. HILAIRE.

Sans doute,
Elle est rare, en effet; tous deux je vous écoute,
Et j'admire son ton contrariant, mutin,
Et votre complaisance.

M. GERMAIN.

Ecoutez donc... enfin
La patience échappe.

M. HILAIRE.

Un querelleur semblable
Impatiente; il est vraiment insupportable.

M. GERMAIN.

Insupportable? Oh! mais le terme est un peu fort;
Mon frère est quelquefois un peu taquin, d'accord;
Mais il est bon.

M. HILAIRE.

Sans doute; il est loyal, honnête;
Mais il a, franchement, une terrible tête.

M. GERMAIN.

Terrible.

M. HILAIRE.

Revenons à ce charmant projet.

M. GERMAIN.

Ah! oui.

M. HILAIRE.

Tantôt encor ma femme s'affligeait
Des délais que toujours essuya cete affaire.

M. GERMAIN.

Oh bien! ce n'est pas moi désormais qui diffère.

M. HILAIRE.

Ni moi non plus, mon cher, puisqu'il en est ainsi.

M. GERMAIN.

Cela ne peut pas plaire à tout le monde ici.
Mais qu'importe? Après tout, ne suis-je pas le maître?

M. HILAIRE.

En effet, mon voisin.

M. GERMAIN.

Oui, je ferai connaître
Si c'est au père ou bien à l'oncle à décider.

M. HILAIRE

Sans doute; il est des cas où l'on pourrait céder,
Ou déférer du moins aux volontés contraires
Qu'en ces occasions peuvent montrer des frères;

Ici vous n'avez rien de tel à ménager.

M. GERMAIN.

Comment !

M. HILAIRE.

Vous ne courez, je crois, aucun danger.

M. GERMAIN.

De quoi ?

M. HILAIRE.

Votre refus, en cette circonstance,
Ne vous privera pas d'un héritage immense.

M. GERMAIN.

Qu'entendez-vous par là ?

M. HILAIRE.

Mais que le cher Marcel
Ne peut nous faire à tous ni bien ni mal.

M. GERMAIN.

O ciel !
Vous lui reprocheriez son défaut de fortune !

M. HILAIRE.

Je ne dis pas...

M. GERMAIN.

Eh quoi ! pour n'en avoir aucune,
Pour être malheureux, faudra-t-il qu'aujourd'hui
On ait moins de tendresse et de respect pour lui ?
En est-il moins leur oncle ? en est-il moins mon frère?
Il est pauvre! Eh! c'était un motif, au contraire,
Pour redoubler d'égards... Et moi!.. ciel! qu'ai-je fait!
J'ai maltraité, blessé, j'ai lassé tout à fait
Mon frère, mon ami qui se voit dans la gêne,
Qui s'adresse à moi seul pour soulager sa peine,
Qui demeure chez moi! Je fus assez cruel!
Ah! je cours de ce pas, je vais chercher Marcel:
A ce frère si bon je vais demander grâce:
Il faut qu'il me pardonne, il faut que je l'embrasse.
Ma femme... Excusez-moi, mon cher, mais je ne puis..
Je n'aurai de repos...

(En s'en allant.)

Malheureux que je suis!

SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENTS, excepté M. GERMAIN.

M. HILAIRE, à part.

J'ai fait un beau chef-d'œuvre !

MADAME GERMAIN, qui sourit bas.

Eh bien ! monsieur Hilaire !
Voilà quel est Germain, voilà ce qu'est un frère.

M. HILAIRE.

Oui, rien n'est plus touchant!

CHARLES.

Plus naturel.

SUZETTE.

Monsieur
N'a jamais, je le vois, eu ni frère ni sœur.

M. HILAIRE.

Non. Mais pourquoi, de grâce?

SUZETTE.

Oh ! j'en étais bien sûre.

MADAME GERMAIN, bas à Suzette.

Paix!
(Haut.)
Oui, ce prompt retour est bien dans la nature.
Deux bons frères pourront (car sommes-nous parfaits?)
Se quereller souvent; mais se haïr, jamais.

CHARLES et SUZETTE.

Jamais.

MADAME GERMAIN.

Je dois, monsieur, et du fond de mon âme,
Vous remercier, moi.

M. HILAIRE.

Vous? de quoi donc, madame?

MADAME GERMAIN.

De cette attention que vous venez d'avoir,
De faire à mon mari mieux sentir son devoir.
Eh ! oui, c'est une adresse, au fait, très-peu commune:
Rappeler que Marcel était dans l'infortune !

Que d'esprit! Rien n'était plus propre, en ce moment,
A réveiller en lui tout son attachement.
Et par ce peu de mots, que je crois très-sincères,
Vous êtes cause enfin, monsieur, que deux bons frères
Vont se raccommoder un quart d'heure plus tôt.

M. HILAIRE.

Madame...

MADAME GERMAIN.

Je vous quitte à regret; mais il faut
Que je sois le témoin d'une scène touchante;
Et croyez qu'à jamais j'en suis reconnaissante.

(Elle sort en souriant.)

SCÈNE VII

M. HILAIRE, CHARLES, SUZETTE.

(Charles et Suzette se font des mines.)

M. HILAIRE, à part.

Fort bien; elle a raison, au fond, de me railler;
C'est moi qui viens ici les réconcilier.
Maladroit!

(Haut.)

Digne femme!

CHARLES.

Elle nous est bien chère.
Tendre sœur, tendre épouse, et surtout bonne mère.

SUZETTE.

C'est ma tante... et pour moi c'est une mère aussi.

CHARLES, bas à Suzette.

Plût au ciel!

M. HILAIRE.

Mes enfants, je pense bien ainsi:
Oui j'ai beaucoup d'estime et de respect pour elle.

CHARLES.

Avec ma mère ici personne ne querelle.
C'est elle qui toujours fait renaître la paix.

M. HILAIRE.

C'est charmant.

SUZETTE.

Jugez donc si chez autrui jamais
Elle viendrait troubler la bonne intelligence.

CHARLES, bas.

Suzette!

M. HILAIRE.

Oh! non, sans doute.

CHARLES.

Elle a tant d'indulgence!

SUZETTE, à M. Hilaire.

Pour Charle et moi, jamais, vous en êtes témoin,
Nous ne nous querellons.

CHARLES.

Non.

SUZETTE.

Il n'est pas besoin
Qu'un tiers officieux entre nous deux survienne.
De nous raccommoder personne n'a la peine.

M. HILAIRE.

Je vous en félicite.

(A part.)

Impertinente!

(Haut.)

Adieu!

(A Charles.)

Te verra-t-on bientôt?

CHARLES.

J'aurai l'honneur, dans peu...

M. HILAIRE.

Tu sais comme on te voit, Charles, dans ma famille

M. CHARLES.

Monsieur...

M. HILAIRE.

Ma femme t'aime!.. Et pour ma chère fille,
Je ne te dis rien d'elle.

CHARLES.

On est beaucoup trop bon.

M. HILAIRE, avec affectation.

Au revoir donc, mon gendre.

SUZETTE, à part.

Ah! ciel!

M. HILAIRE, à part.

Je crains que non.

(Il sort.)

SCÈNE VIII

CHARLES, SUZETTE.

SUZETTE.

Voilà donc son projet! J'ai beau paraître gaie,
J'ai du chagrin. Mon gendre... Oh! que ce mot m'effraie!

CHARLES.

Suzette, et moi!

SUZETTE.

Toujours j'ai présent ce refrain:
Et Charle épousera la fille du voisin!

CHARLES.

Mon père dit cela quand il est en colère.

SUZETTE.

Il le fera de même. Ah! je hais ces Hilaire!

CHARLES.

Et les aimé-je, moi?

SUZETTE.

Mais parfois, entre nous,
On le croirait, à voir ton air honnête et doux.
Pour tous ces chers voisins, et tes soins, ton beau zèle
Pour monsieur, pour madame, et pour mademoiselle.

CHARLES.

Je suis poli, cousine, et ne suis rien de plus.

SUZETTE.

Très-poli.

CHARLES.

J'obéis aux ordres absolus
De mon père.

SUZETTE.

Fort bien! Et par obéissance

Vous épouserez donc mademoiselle Hortense?

CHARLES.

Jamais, non; mais mon père est vif... tranchons le mot,
Colère, et moi je suis timide.

SUZETTE.

Oh! beaucoup trop.

SCÈNE IX

LES PRÉCÉDENTS, M. MARCEL.

(M. Marcel entre fort agité.)

M. MARCEL.

C'est vous?

CHARLES.

Oui, mon oncle.

M. MARCEL.

Ah!..

SUZETTE, bas à Charles.

Parle-lui donc.

CHARLES, bas.

Je n'ose.

SUZETTE, d'un air bien caressant.

Cher oncle! qu'est-ce donc? Vous avez quelque chose?

M. MARCEL.

Non, ma nièce.

SUZETTE.

Oh! si fait, je vois bien à votre air
Que vous avez...

M. MARCEL.

Non, rien.

SUZETTE.

Mais...

M. MARCEL.

Tais-toi donc.
(A Charles.)
Mon cher,
Ton père, où donc est-il?

CHARLES.

Mon père?

M. MARCEL.

Eh! oui, ton père.

SUZETTE.

Vous ne l'avez pas vu?

M. MARCEL.

Non; je me désespère.
Je vais, viens, rentre, sors; en un mot je ne puis...
Ah! je ne puis rester dans l'état où je suis.
Ce cher, ce bon Germain! je sens combien je l'aime.
Il faut que je l'embrasse.

CHARLES.

Eh! dans l'instant lui-même,
Mon oncle, il est sorti pour vous aller chercher...

M. MARCEL.

Qu'entends-je?

SUZETTE.

Au désespoir d'avoir pu vous fâcher.

CHARLES.

Oui, mon père a couru, volé sur votre trace...

SUZETTE.

Il a dit comme vous: « Il faut que je l'embrasse. »

M. MARCEL.

Il se pourrait!... Mais oui, sans peine je le crois;
Je reconnais Germain: il vaut bien mieux que moi.

CHARLES.

Vous êtes bons tous deux.

M. MARCEL.

Il est meilleur.

SCÈNE X

LES PRÉCÉDENTS, M. GERMAIN.

(M. Germain entre et écoute de loin sans être vu.)

M. MARCEL.

Mon frère
Est vif et prompt, d'accord; peut-être un peu colère;

Mais c'est presque toujours le défaut des bons cœurs:
Les caractères vifs sont encor les meilleurs.
Aussi c'est toujours moi qui l'attaque et le fâche;
Je m'obstine sans cesse, et semble prendre à tâche
De le contrarier. Noble, franc, généreux,
De près, de loin, son cœur rend tout le monde heureux;
Tout Morlaix lui rendrait le même témoignage;
Mais ne le regardons qu'au sein de son ménage:
Bon père, bon mari, meilleur frère...

M. GERMAIN, se montrant.

Ah! Marcel!
Ah! mon frère!

M. MARCEL.

(Ils s'embrassent.)
Germain! voilà ton naturel!
Et le premier toujours tu reviens de la sorte.

M. GERMAIN.

Oui; car j'ai toujours tort.

M. MARCEL.

Eh! non; c'est moi.

M. GERMAIN.

Qu'importe.
Ne parlons plus de torts; que tout soit oublié.

M. MARCEL.

Tout, excepté la tendre et fidèle amitié.

M. GERMAIN.

Ah! oui, toujours amis... Je t'écoutais là, frère,
Et mon cœur jouissait.

M. MARCEL.

Le mien parlait.

CHARLES, avec désordre.

Mon père!
Mon cher oncle!...

SUZETTE.

Oui, tous deux quel plaisir nous avons
De voir...

M. MARCEL.

Quoi? que mon frère et moi nous nous aimons?
Est-ce nouveau?

CHARLES.

Non, mais... Quelle joie est la nôtre!

M. GERMAIN, à M. Marcel.

Comme ils nous aiment!...

M. MARCEL, à M. Germain.

Oui. Comme ils s'aiment l'un l'autre!

M. GERMAIN, à M. Marcel.

Ah! coquin! je t'entends.

M. MARCEL, montrant Suzette.

Son aimable gaîté
Nous rappelle la grâce et la vivacité
De notre chère sœur...

M. GERMAIN.

Oui; pauvre Caroline!
Son orpheline au moins m'est bien chère...

SUZETTE.

Orpheline!
Est-ce qu'on l'est avec deux oncles tels que vous?
J'ai deux pères pour un.

M. MARCEL.

C'est un enfant pour nous...

CHARLES.

O Suzette!

M. MARCEL, à demi-voix à son frère, en lui montrant Suzette, qui l'entend bien.

Germain, est-elle assez jolie?

M. GERMAIN, de même.

Oui; depuis un moment elle semble embellie.

M. MARCEL, plus haut.

Chère enfant! Mon ami, regarde-la donc bien.

M. GERMAIN.

Pourquoi, frère?

M. MARCEL.

Ces traits ne te rappellent rien?

M. GERMAIN.

Mais... sa mère, d'abord.

M. MARCEL.

Sans doute; mais encore?
Un de nos grands parents.

M. GERMAIN.

Oui ? Lequel donc ? j'ignore...

M. MARCEL.

Tu ne remarques pas que c'est tout le portrait...

M. GERMAIN.

Et de qui ?

M. MARCEL.

De quelqu'un... tiens, quand elle riait...
C'est elle...

M. GERMAIN.

Nomme donc.

M. MARCEL.

Mais notre grande-tante,
Cette bonne Thérèse.

M. GERMAIN.

Ah ! Dieu ! cette méchante ?

M. MARCEL.

Méchante ?

M. GERMAIN.

Sûrement, méchante ; elle l'était.

M. MARCEL.

Quoi ! la meilleure femme !

M. GERMAIN.

Oui, qui me détestait !

M. MARCEL.

Je n'y pensais pas, moi.

M. GERMAIN.

Non ? l'excuse est nouvelle !

SUZETTE, bas.

Nous voilà perdus, Charles ; encore une querelle.

CHARLES.

Mon père...

M. GERMAIN.

Laissez-nous.

SUZETTE.

Mon cher tuteur.

M. MARCEL.

Tais-toi.

M. GERMAIN.

Thérèse, bonne tante!

M. MARCEL.

Elle l'était pour moi.

M. GERMAIN.

Elle me haïssait et m'accablait d'injures.

M. MARCEL.

Tu lui disais souvent des paroles si dures!

M. GERMAIN.

La bonne tante!

M. MARCEL.

Aussi tu l'impatientais,
Tu la faisais pleurer.

M. GERMAIN.

Et toi, tu la flattais.

M. MARCEL.

Fort bien! On est flatteur, parce qu'on est honnête.

M. GERMAIN.

Et dur, quand on est franc.

M. MARCEL.

Je n'avais pas ta tête,
J'étais doux.

M. GERMAIN.

Oh! charmant! Mais moi, du moins, j'avais..
J'ai toujours un bon cœur.

M. MARCEL.

J'en ai donc un mauvais?

M. GERMAIN.

Tout exprès rappeler ce qui fait de la peine!
Il n'y manque jamais.

M. MARCEL.

Puis-je avoir de la haine
Pour une bonne femme et qui m'a tant chéri?

M. GERMAIN.

Et moi, dois-je bénir celle qui m'a haï?

M. MARCEL.

Tout le monde l'aimait.

M. GERMAIN.

Et moi, je la déteste.

M. MARCEL.

Déteste ! mais pour moi, ma tendresse lui reste.
Chère tante ! je l'aime, enfin, de tout mon cœur.

M. GERMAIN.

Soit.

SUZETTE, à M. Germain.

Mon cher oncle.

M. GERMAIN.

Allez, suivez votre tuteur,
Et flattez-le toujours comme il flattait sa tante:
Mais vous serez tous deux trompés dans votre attente,
Et Charle épousera la fille du voisin.

M. MARCEL.

Soit.

M. GERMAIN.

Je cours chez Hilaire.

(Il sort.)

M. MARCEL.

Eh ! vas-y.

(Il sort aussi.)

SUZETTE.

Mon cousin !

CHARLES.

Suzette !

SUZETTE.

Quel malheur !

CHARLES.

Oui ; mais, je le répète,
Je n'aime et n'aimerai jamais que ma Suzette.

(Ils sortent chacun de leur côté.)

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

M. GERMAIN, CHARLES.

M. GERMAIN.

Écoutez: il s'agit d'un point très-important.
Je sors de chez Hilaire, et tous deux, à l'instant.
Nous venons de conclure enfin ce mariage
Si longtemps différé: sans tarder davantage,
Mademoiselle Hortense et vous serez unis,
Et cela dans trois jours.

CHARLES.

Dans trois jours!

M. GERMAIN.

Oui, mon fils.

CHARLES, à part.

O ma chère Suzette!

M. GERMAIN.

Ainsi donc, tout de suite,
Charle, à votre future allez faire visite.
Partez, et de ce pas ; vous êtes attendu;
Voilà beaucoup de temps, beaucoup trop de perdu,
On vous recevra bien; mais vous, soyez honnête.
Même empressé, galant... Eh bien! qui vous arrête?

CHARLES.

Mon père...

M. GEMRAIN.

Quoi, mon fils?

CHARLES.

De grâce...

M. GERMAIN.

A quel propos?

CHARLES.

Me sera-t-il permis de vous dire deux mots?

M. GERMAIN.

Deux mots? Eh! qu'as-tu donc à dire?

CHARLES.

Ah! bien des choses,
Si j'osais vous parler, mon père...

M. GERMAIN.

Bon! tu n'oses?...
Oui! je suis si terrible!

CHARLES.

Oh! non!

M. GERMAIN.

Au fond du cœur.
Je t'aime; je ne veux ici que ton bonheur,
Charle, et tu me craindrais!

CHARLES.

Je crains de vous déplaire.
(M. Germain fait un mouvement.)
Daignez donc un moment m'écouter sans colère.
Vous avez, dès longtemps, je dois en convenir,
Vous et monsieur Hilaire eu dessein de m'unir
Avec sa fille.

M. GERMAIN.

Oh! oui, depuis longtemps, sans doute;
Eh bien! on vous unit.

CHARLES.

De grâce...

M. GERMAIN, se contenant à peine.

Allons, j'écoute.

CHARLES.

Ce matin même... Hélas! déjà vous l'oubliez,
L'oncle Marcel et vous, bien réconciliés,
Vous souriiez à Charle ainsi qu'à sa cousine,
Et vous ne parliez plus alors de la voisine.

M. GERMAIN.

Oui, j'aurais pu changer par égard, par bonté
Pour votre oncle... Mais lui, comment m'a-t-il traité?
Quand pour lui je manquais à d'anciennes promesses!

CHARLES.

Et nous, encouragés par vos douces caresses,

Suzette et moi, mon père, il semble qu'en ce jour
Nous ayons redoublé d'espérance et d'amour!
Et quand nous faisons vœu de constance éternelle,
Vous avez, l'oncle et vous, eu dispute nouvelle...

M. GERMAIN.

Pour la dernière fois j'entends et je prétends...

SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTS, MADAME GERMAIN.

MADAME GERMAIN.

Qu'est-ce donc, mes amis?

M. GERMAIN.

Mais depuis un instant
Je ne reconnais plus votre fils; il m'étonne
Par son air décidé. Monsieur répond, raisonne;
Il est bien revenu de sa timidité,
Je vous assure.

MADAME GERMAIN, souriant.

Ah! ah; tant mieux.

M. GERMAIN.

En vérité?
Mais, monsieur, finissons. Sans débat, sans colère,
Allez, et de ce pas, chez mesdames Hilaire.

CHARLES.

Mon père, j'obéis.

(A part, avec douleur.)

J'irai, je les verrai;
Mais je ferai si bien, que je leur déplairai.

(Il sort.)

SCÈNE III

M. et MADAME GERMAIN.

MADAME GERMAIN.

Chez ces dames? Eh! mais... quelle raison nouvelle?

M. GERMAIN.

Une telle visite est assez naturelle,
Surtout en ce moment; et c'est le moins, je croi,
De voir sa belle-mère et sa future.

MADAME GERMAIN.

Eh quoi!

M. GERMAIN.

Oui, je viens d'arrêter enfin ce mariage;
Et c'est à notre fils de couronner l'ouvrage.

MADAME GERMAIN.

Ah! sans me prévenir! vous êtes bien discret,
Mon cher mari!

M. GERMAIN.

Mais non, ce n'est point un secret;
Ce projet, dès longtemps, je te l'ai fait connaître.

MADAME GERMAIN.

J'ai cru que vous aviez changé d'avis.

M. GERMAIN.

Peut-être.
En tous cas, cette fois je ne changerai plus:
Et nos arrangements sont arrêtés, conclus:
Toute observation serait fort inutile.

MADAME GERMAIN.

Je n'en ferai donc point, mon cher, soyez tranquille;
Parfois je me résous à me faire gronder,
Mais c'est quand j'ai l'espoir de vous persuader.
(A part.)
Attendons.

M. GERMAIN.

Oui, toujours la meilleure des femmes.

SCÈNE IV

LES PRÉCÉDENTS, M. HILAIRE.

M. HILAIRE.

Votre fils tarde bien à venir voir ces dames,
Mon voisin.

(A madame Germain.)
Ah! pardon!

M. GERMAIN.

Il y court dans l'instant:
Vous ne l'avez pas vu?

M. HILAIRE.

Non vraiment, on l'attend;
Ma fille cache en vain sa vive impatience.

M. GERMAIN.

Et la fille et la mère ont beaucoup d'indulgence.

M. HILAIRE.

Charle en a-t-il besoin? Mon ami! trop heureux
De former entre nous, de resserrer les nœuds...
Oui, qui nous unissaient dès longtemps!

M. GERMAIN.

Cher Hilaire!

M. HILAIRE.

Madame en ce moment voit du même œil, j'espère?...

MADAME GERMAIN.

Monsieur...

M. GERMAIN.

Oh! j'en réponds; oui, Charle est notre fils;
Sur ce point, comme en tout, nous n'avons qu'un avis;
(A sa femme.)
N'est-ce pas?

MADAME GERMAIN.

Mon ami, vous me rendez justice.
(A part.)
Pour la première fois employons l'artifice.
(Haut.)
Je vais vous le prouver; car...

M. GERMAIN, à M. Hilaire.

Ma femme sourit.

M. HILAIRE.

Mais, en effet...

MADAME GERMAIN.

Tenez ; il me vient à l'esprit
Une idée imprévue et pourtant naturelle;
Elle me semble heureuse...

M. GERMAIN.

Ah! voyons, quelle est-elle ?

MADAME GERMAIN, à M. Hilaire.

Je commence, monsieur, par vous faire un aveu.
C'est que jusqu'à présent je combattais un peu
(Tout en rendant justice à votre aimable fille)
L'union projetée entre votre famille
Et la nôtre.

M. GERMAIN.

Il est vrai, tu ne l'as pas caché.

M. HILAIRE.

Eh bien! madame?

MADAME GERMAIN, à son mari.

Eh! oui, j'avais toujours tâché
De te faire adopter le plan de ton bon frère;
Tel était mon avis.

M. GERMAIN.

C'est tout simple, ma chère.

M. HILAIRE.

Mais à présent?

MADAME GERMAIN.

Je sens que j'y dois renoncer.

M. HILAIRE.

Il est certain...

M. GERMAIN.

Sans doute, il n'y faut plus penser.
Comme je te l'ai dit, l'affaire est décidée.

MADAME GERMAIN.

Alors, je cède; et même... Oui, voici mon idée.

M. GERMAIN.

Voyons, ma chère femme.

M. HILAIRE, à part.

Où veut-elle en venir?

MADAME GERMAIN.

Pour resserrer les nœuds qui vont tous nous unir,
Et ne faire entre nous qu'une seule famille;
Si nous ?... Monsieur n'a pas seulement une fil

M. HILAIRE, à part.

Oh! ciel!

MADAME GERMAIN.

Il a de plus un fils.

M. GERMAIN.

Mais en effet...
Maurice.

MADAME GERMAIN.

Que l'on dit un excellent sujet;
Oh! eune homme, en un mot, d'une grande espérance.

M. GERMAIN.

Un? oui.

MADAME GERMAIN.

Si nous faisions une double alliance?

M. HILAIRE.

Madame... assurément... on pourrait...

M. GERMAIN.

Eh! vraiment,
La chose est possible; oui, cela serait charmant:
Hortense avec mon fils, votre fils et Suzette...
Qu'en dites-vous, voisin?

M. HILAIRE.

Oh! l'idée est parfaite:
Je suis reconnaissant... Cependant, permettez:
Je vois à ce projet quelques difficultés.

M. GERMAIN.

Oh! nous les lèverons; car moi, rien ne m'étonne:
Lesquelles donc?

M. HILAIRE.

D'abord Maurice est à Péronne,
Et vous sentez fort bien...

MADAME GERMAIN.

Ces dames, l'autre jour,
Me disaient que bientôt il serait de retour.

M. GERMAIN.

Je m'en souviens.

M. HILAIRE.

D'accord; mais j'apprends avec peine
Qu'il remet son voyage à la saison prochaine.

MADAME GERMAIN.

Attendrons.

M. GERMAIN.

Sans doute.

M. HILAIRE.

Ah! quel retard! jugez!

MADAME GERMAIN.

Oui; mais nous en serons si bien dédommagés!

M. HILAIRE.

Mon cher voisin lui-même est d'une impatience!...

M. GERMAIN.

Il n'importe; en faveur de la double alliance
J'attendrai volontiers.

M. HILAIRE.

Eh bien! mes chers amis,
Il faut vous dire tout : apprenez que mon fils
Par des liens puissants va tenir à Péronne.
Il est amoureux...

M. GERMAIN.

Bon!

M. HILAIRE.

D'une jeune personne
Charmante, m'écrit-il; il en est transporté :
Et moi, qui suis bon père, au fond je suis porté...

M. GERMAIN.

Amoureux, c'est fort bien; mais quoi! mon fils lui-même
Est amoureux aussi; cette Suzette, il l'aime.

M. HILAIRE.

Sa cousine!

M. GERMAIN.

Oui, vraiment.

M. HILAIRE.

Allons donc! Le beau feu!

M. GERMAIN.

Ecoutez donc; il vient de m'en faire l'aveu
D'un ton qui m'a frappé.

M. HILAIRE.

Bon! pur enfantillage,
Qui ne peut mettre obstacle à notre mariage.

M. GERMAIN.

J'en pourrais dire autant de votre fils, je crois.

M. HILAIRE.

Ah! quelle différence!

M. GERMAIN.

En quoi?

MADAME GERMAIN.

Je pense, moi,
Que l'inclination de votre cher Maurice,
Comme de notre Charle, est un léger caprice
Qui ne doit point du tout déranger nos desseins:
Pour ne parler ici que des jeunes cousins,
Quand Suzette verra Charles, sans répugnance,
De bon cœur épouser mademoiselle Hortense;
Bientôt avec l'espoir perdant ce bel amour,
Elle se trouvera trop heureuse, à son tour,
De recevoir les vœux d'un jeune homme estimable,
Qui doit trouver aussi notre Suzette aimable.

M. HILAIRE.

Votre cher fils pouvait espérer plus de bien,
Soit; Suzette n'est pas très-riche.

M. HILAIRE, à part.

Elle n'a rien.

(Haut.)

Cher voisin, ce n'est pas le défaut des richesses...
Qui me refroidirait pour votre aimable nièce...
Soyez persuadé...

MADAME GERMAIN.

Nous le sommes, monsieur;
Nous connaissons très-bien le fond de votre cœur,
Votre délicatesse.

M. GERMAIN.

Oh! oui; je me propose
Pour Suzette, d'ailleurs, de faire quelque chose.
C'est l'enfant de ma sœur, c'est ma nièce; en un mot,
J'ai là mille louis de côté pour sa dot.

M. HILAIRE, à part.

La belle dot!

(Haut.)

Eh! mais ce n'est pas là, vous dis-je,
Ce qui m'arrêterait, mon cher; ce qui m'afflige,

C'est de voir retarder l'hymen de Charles.

MADAME GERMAIN.

Bon!

Retardé d'un moment.

M. HILAIRE.

D'au moins trois mois.

M. GERMAIN.

Eh! non.

Je veux absolument un double mariage,
Voilà mon dernier mot.

M. HILAIRE.

Allons, monsieur...

(A part.)

J'enrage.

Cédons, il est plus riche.

M. GERMAIN.

Oui, deux contrats, ou point.

M. HILAIRE.

Je vais donc consulter ma femme sur ce point.

M. GERMAIN.

Soit, mais...

M. HILAIRE.

Allons...

(A madame Germain.)

Je suis reconnaissant, madame,
De vos attentions.

(A part.)

Peste soit de la femme!

MADAME GERMAIN.

Mon motif est bien pur.

M. HILAIRE.

Oh! j'en suis pénétré.

(A part.)

Elle me joue un tour, mais je le lui rendrai.

(Haut.)

Au revoir, cher voisin.

M. GERMAIN, de loin.

Au revoir; mais, du reste,
Je suis décidé.

M. HILAIRE, en s'en allant.
Soit.
MADAME GERMAIN, à part.
Je crois qu'il me déteste.
(M. Hilaire sort.)

SCÈNE V

M. et MADAME GERMAIN.

M. GERMAIN.
Ton projet est charmant.
MADAME GERMAIN.
N'est-ce pas, mon ami?
Il faut, autant qu'on peut, ne rien faire à demi.
M. GERMAIN.
Eh ! oui; je ne vois pas pourquoi le cher Hilaire
Combattait une idée et si juste et si claire.
MADAME GERMAIN.
Tu ne le vois pas ?...
M. GERMAIN.
Non, je ne puis concevoir...
Quel motif... peut ainsi...
MADAME GERMAIN.
Moi, j'ai cru l'entrevoir;
Motif très-naturel.
M. GERMAIN.
Et quel est-il?
MADAME GERMAIN.
Écoute
Sans humeur : le voisin est brave homme, sans doute,
Mais ne néglige pas ses petits intérêts :
Il veut bien que sa fille épouse, et sans délais,
Charles; car il y trouve un fort grand avantage;
Mais Suzette n'a rien, presque rien en partage;
De l'unir à Maurice il n'est pas si pressé.
M. GERMAIN.
Mais en effet... Hilaire est fort intéressé;

Oui, pour tel, de tous temps, j'ai su le reconnaître
N'importe ; moi, j'insiste.

MADAME GERMAIN.

Il se rendra, peut-être;
Et sa femme bientôt l'aura persuadé.

M. GERMAIN.

Je l'espère ; pour moi c'est un plan décidé.
Je tiens infiniment à la double alliance.
Que tu mérites bien toute ma confiance!

MADAME GERMAIN.

Je me sens incapable, au moins, d'en abuser.
(A part.)
Je dissimule ici ; mais on doit m'excuser,
C'est pour gagner du temps et sauver des querelles.
Le frère, ô ciel! Je crains quelques scènes nouvelles.

SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENTS, M. MARCEL.

M. MARCEL, un petit livre à la main.

Ah! frère, dis-moi donc, comme un vrai connaisseur,
Ton avis sur ce livre... Excusez, chère sœur,
Tiens.

M. GERMAIN.

Ah! ah! Cicéron?

M. MARCEL.

Oui, ses lettres.

M. GERMAIN.

Bon livre !

MADAME GERMAIN, à part.

Ce retour est heureux ; voyons ce qui va suivre.

M. MARCEL.

Eh bien?

M. GERMAIN.

Ah! mon ami, la belle édition !

M. MARCEL.

N'est-ce pas?

M. GERMAIN.

Oui vraiment; d'une correction!

M. MARCEL.

Un Elzévir.

M. GERMAIN.

Tout pur.

M. MARCEL.

Rare!

M. GERMAIN.

Peut-être unique:
Où l'as-tu donc trouvé, dis?

M. MARCEL.

Dans cette boutique
Nouvelle, près du port, et d'où l'on voit la mer.

M. GERMAIN.

Ah! bon! je sais.

M. MARCEL.

Eh bien! j'étais allé, mon cher,
Me promener, errer, en un mot me distraire;
J'entre, je vois ce livre...

M. GERMAIN.

A merveille, mon frère!
Ma foi, l'occasion était bonne à saisir;
Je t'en fais compliment.

M. MARCEL.

Tu me fais grand plaisir!

M. GERMAIN.

Mais tu ne me dis pas ce que ce livre coûte?

M. MARCEL.

Oh! non, c'est mon secret.

M. GERMAIN.

Pourquoi donc?

M. MARCEL.

Frère, écoute
C'est un petit cadeau que je veux faire.

M. GERMAIN.

A qui?

M. MARCEL.

Tu ne devines pas? à mon meilleur ami.

M. GERMAIN.

Comment?

MADAME GERMAIN.

Eh! c'est à vous que le cadeau s'adresse.

M. GERMAIN.

A moi?

M. MARCEL, imitant l'accent de son frère.

« Je voudrais bien (nous disais-tu sans cesse
« Un petit Cicéron, qu'on pût lire en chemin,
« Et mettre dans sa poche. » Aussi vois-tu, Germain,
Depuis un mois je rôde, et je cherche en cachette;
Je le rencontre, enfin, ce livre, je l'achète,
Et je te l'offre.

M. GERMAIN.

O Dieu! que voilà bien Marcel,
Et ses attentions, et son bon naturel!

M. MARCEL.

Vante ce trait bien fort! ma largesse est extrême!

M. GERMAIN.

Ah! Marcel! ce n'est pas le présent en lui-même,
C'est l'aimable abandon, la grâce que tu mets...

M. MARCEL.

Eh! finis donc...

M. GERMAIN.

Dis-moi, femme, vis-tu jamais
Un cœur comme le sien?

MADAME GERMAIN.

Mais je connais le vôtre;
Vous êtes tous les deux bien dignes l'un de l'autre.

M. MARCEL.

Bonne sœur!

M. GERMAIN.

Charmant livre! Oh! comme nous lirons!

M. MARCEL.

Tout en nous promenant! Tiens, frère, parcourons.

MADAME GERMAIN.

Oui, oui, messieurs, songeons chacun à notre ouvrage;
Lisez Cicéron; moi, je vais à mon ménage.

M. GERMAIN.

Bien, femme.

M. MARCEL

Au revoir, sœur.

MADAME GERMAIN, à part.

Fort bien ; vous oubliez
Par bonheur, chers amis, que vous étiez brouillés :
De vous le rappeler, moi, je n'ai point envie.

(Elle sort.)

SCÈNE VII

LES DEUX FRÈRES.

M. GERMAIN.

Quelle femme, Marcel !

M. MARCEL.

Quelle sœur ! quelle amie !

M. GERMAIN, qui tient le livre.

Mais lisons donc un peu de notre Cicéron.

M. MARCEL.

Ah ! volontiers, Germain ; voilà du beau, du bon.

M. GERMAIN.

Marcel ! cet orateur qu'on admirait dans Rome,
Moi, je l'admire aussi ; mais j'aime mieux voir l'homme.

M. MARCEL.

Oui, le cœur parle là plus encor que l'esprit.

M. GERMAIN.

Tiens, voilà justement la lettre qu'il écrit
A son frère Quintus.

M. MARCEL.

La meilleure, je gage.

M. GERMAIN.

« *Mi frater ! mi frater ! mi frater !....* » Doux langage

M. MARCEL.

Quel exorde ! Trois fois, mon frère !

M. GERMAIN.

C'est charmant ;

Mais peut-on répéter ce mot-là trop souvent?
Mon frère!

M. MARCEL

Mon cher frère!

(Ils s'embrassent.)

Ah! ce livre m'enchante;
Nous sommes bien tombés: la lettre est si touchante!

M. GERMAIN.

Ils avaient eu tous deux quelques débats, je voi...
Cicéron était vif, il était comme moi.

M. MARCEL.

Eh bien! de son humeur est-on toujours le maître?
Puis le frère Quintus... que sais-je?... était peut-être
Obstiné comme moi.

M. GERMAIN.

Bon! s'ils étaient brouillés,
Je vois que les voilà bien reconciliés.

M. MARCEL.

On ne se brouille pas longtemps avec son frère.

M. GERMAIN.

Oh! non: on a parfois un moment de colère...

M. MARCEL.

D'humeur; mais on s'en aime encore mieux après.

M. GERMAIN.

Je sens tout ce qu'il dit.

M. MARCEL, lisant par-dessus son épaule.

Moi, je me reconnais.

(Il lit.)

« Je n'ai reçu de toi que choses agréables,
« Que consolations, que procédés aimables;
« Et tu ne tiens de moi, j'en dois faire l'aveu,
« Que peines, que chagrins, que tourments... »

M. GERMAIN.

Ah! bon Dieu!
Que dis-tu là!

M. MARCEL.

Je lis.

M. GERMAIN.

Cicéron a pu dire?...

M. MARCEL.

Oui, mot pour mot, tiens...

M. GERMAIN.

Non, je ne veux point relire.
Entre frères, Marcel, tout n'est-il pas commun,
Et peines et plaisirs? Deux frères ne font qu'un.

M. MARCEL.

J'entends bien; mais...

M. GERMAIN.

Eh! non; pour être trop sensible,
Ce pauvre Cicéron en était susceptible.

M. MARCEL.

Je le suis donc aussi?

M. GERMAIN.

Point du tout.

M. MARCEL.

Mais enfin...

M. GERMAIN.

Ah! tu cherches encore à disputer, taquin?
Mais moi, je ne veux pas. Ce serait bien dommage.
Allons lire au jardin.

M. MARCEL.

Oui, sous ce bel ombrage;
Et nous nous assiérons, mon frère, sur le banc
Que ma sœur a nommé *le raccommodement*.

M. GERMAIN.

Ah! oui, mon cher Marcel, c'est là qu'il faut nous mettre:
Digne place pour lire une aussi bonne lettre!

M. MARCEL.

Allons...

SCÈNE VIII

LES PRÉCÉDENTS, SUZETTE.

M. GERMAIN.

C'est toi, Suzette!

SUZETTE.

Oui, mon oncle, je vien...

M. MARCEL.

Et nous nous en allons.

SUZETTE.

Quoi! sans me dire rien?

M. GERMAIN.

Nous allons au jardin.

M. MARCEL.

Adieu.

(Ils sortent en lui souriant.)

SCÈNE IX

SUZETTE.

La chose est claire;
Ce n'est point au jardin qu'ils vont, c'est chez Hilaire,
Pour ce beau mariage... A qui donc se fier?
Ma tante même aussi veut me sacrifier!
L'oncle Germain consent, mon tuteur m'abandonne:
Dans la famille, enfin, pour moi je n'ai personne;
Ils me trahissent tous, tous jusqu'à mon cousin.
L'ingrat! dans ce moment il est chez le voisin,
Ou plutôt chez Hortense. Il lui dit, lui répète
Qu'il l'aime, qu'il l'adore...

SCÈNE X

SUZETTE, CHARLES.

CHARLES.

Ah! ma chère Suzette!...

SUZETTE.

Monsieur, je vous salue.

CHARLES.

Ah! ciel! eh quoi! monsieur!...
Je vous salue!

SUZETTTE.

Eh! oui.

CHARLES.

Pourquoi cette froideur?
Qu'avez-vous contre moi, mon aimable cousine?

SUZETTE.

Rien, vous venez de voir la charmante voisine?

CHARLES.

La charmante?

SUZETTE.

Oui, monsieur; me nîrez-vous le fait?

CHARLES.

Pouquoi donc le nîrais-je ? oui, je viens en effet...

SUZETTE.

De faire votre cour à la sublime Hortense?

CHARLES.

Mon père l'ordonnait.

SUZETTE.

Oh! sans doute. Je pense
Que vous vous êtes vite empressé...

CHARLES.

Pouvez-vous?...

SUZETTE.

Ne prenez pas ceci pour un dépit jaloux.
Moi, jalouse? Eh! pour nous tout s'arrange, au contrai-re:
Vous épousez la sœur, et j'épouse le frère.

CHARLES.

Le frère!...

SUZETTE.

Eh! oui, le frère, un excellent sujet,
Fort aimable, dit-on; c'est un charmant projet
De ma tante; mon oncle approuve cette idée;
Mon tuteur y consent; la chose est décidée.

CHARLES.

Je ne comprends pas, moi...

SUZETTE.

Les deux noces, mon cher,
Par là pourront se faire en même temps, c'est clair;
Cela sera charmant, et plus économique.
L'économie! oh! oui; mon beau-père s'en pique.

CHARLES.

Mais encore une fois...

SUZETTE.

J'avoûrai, cependant,
Qu'il est dans cette affaire un fâcheux incident: [ne:
C'est que monsieur Maurice, oui, l'époux qu'on me don-
N'est pas en ce moment ici, mais à Péronne,
Comme vous le savez; c'est dommage: il est vrai
Qu'on doit le rappeler; mais enfin ce délai
Va retarder encor de quinze jours, je pense,
Votre union avec mademoiselle Hortense.
Que voulez-vous, monsieur, il faut se résigner.
Mais le parti pour moi n'est pas à dédaigner...

CHARLES.

Suzette est, je le sais, vive, aimable, charmante,
Et sa plaisanterie est tout à fait piquante;
Mais je meurs, si j'entends un mot de tout ceci!...

SUZETTE.

Quoi! vous n'entendez pas qu'en même temps ici
Vous épousez Hortense, et j'épouse Maurice?

CHARLES.

J'ignore d'où vous vient un si nouveau caprice,
Et si vous épousez le frère: mais jamais
Je n'épouserai, moi, la sœur, je vous promets.
Je l'ai vue, il est vrai; mais de feindre incapable,
Je n'avais, grâce au ciel, point promis d'être aimable;
Aussi, j'en réponds bien, je ne l'ai point été.

SUZETTE.

Oh! oui, croyez cela.

CHARLES.

Je dis la vérité!

SUZETTE.

Je voudrais bien vous croire, en mon chagrin extrême...

CHARLES.

Suzette, tu le sais: c'est toi seule que j'aime.

SUZETTE.

Ah! Charles!... cependant on veut nous séparer...

CHARLES.

Eh! quel est ce malheur qu'on me laisse ignorer?

SUZETTE.

Imagine-toi donc, cher cousin, que ma tante
Vient tout à l'heure... Ah! Dieu! voici la gouvernante.

SCÈNE XI

LES PRÉCÉDENTS, NICOLE.

NICOLE.

Venez donc, mes enfants, madame vous attend.

CHARLES.

Pourquoi?

NICOLE.

Venez toujours.

CHARLES.

Eh! mais...

NICOLE.

Dans un instant
Vous serez bien contents tous deux, sur ma parole.

CHARLES.

Tu ne veux pas nous dire?...

SUZETTE.

Ah! ma bonne Nicole,
Je t'en conjure !

NICOLE.

Allez, vous le verrez bientôt.

CHARLES, à Suzette.

Je sais... Viens.

(Ils sortent en courant et en se tenant par le bras.)

SCÈNE XII

NICOLE.

Nous savons nous taire quand il faut.
Ce cher monsieur Marcel, comme il sera bien aise!
Il est temps, car je sens que le secret me pèse;
Les voici, sauvons-nous de peur des questions.

(Elle sort.)

SCÈNE XIII

LES DEUX FRÈRES.

M. GERMAIN.

Ah! voilà donc encor tes obstinations!

M. MARCEL.

Et tes emportements!

M. GERMAIN.

Comment! tu viens me dire,
Qu'ici *desidero* se rend par je désire;
C'est je regrette.

M. MARCEL.

Oui, mais, c'est je désire aussi,
L'un et l'autre, en un mot.

M. GERMAIN.

Non, il faut lire ainsi:
(Avec tendresse.)
« Oui, mon frère, c'est toi, toi seul que je regrette. »

M. MARCEL, de même.

« Toi seul que je désire. »

M. GERMAIN.

Oh! le bel interprète!

M. MARCEL.

Tout aussi bon que toi.

M. GERMAIN.

Mais c'est tout simple enfin;
Vingt-cinq ans de commerce ont rouillé ton latin;
A lire mes auteurs chaque jour je m'exerce.

M. MARCEL.

Il va me reprocher à présent mon commerce!

M. GERMAIN.

Eh! non; mais c'est qu'ainsi l'on n'a jamais traduit.

M. MARCEL.

On l'a traduit toujours.

SCÈNE XIV

LES PRÉCÉDENTS, MADAME GERMAIN, CHARLES, SUZETTE.

MADAME GERMAIN.

Ah! voilà bien du bruit!
Messieurs, je vous demande un moment d'audience.

M. GERMAIN.

Qu'est-ce donc?

M. MARCEL.

Des bouquets!

MADAME GERMAIN..

Mais c'est le cas, je pense:
N'est-ce pas aujourd'hui le vingt-quatre de mai?

M. MARCEL.

Ah! mon jour de naissance!

M. GERMAIN.

O ciel! est-il bien vrai?
Le vingt-quatre!... En effet! et c'est moi qui l'oublie!
A quoi pensé-je donc?

MADAME GERMAIN.

Pardon, je vous supplie;
Écoutez ces enfants.

M. MARCEL.

Ah! oui, de tout mon cœur.

MADAME GERMAIN.

Asseyez-vous d'abord à la place d'honneur.
Vous êtes le héros, le dieu de notre fête.

CHARLES et SUZETTE.

Oh! oui.

M. GERMAIN.

Dès qu'une fois ma femme est à la tête,
Tout ira bien.

M. MARCEL.

André! Nicole! bonnes gens!

M. GERMAIN.

Ils sont de la famille.

MADAME GERMAIN.

Allons, mes chers enfants,
Donnons tous nos bouquets.

(On donne les bouquets.)

A présent ma Suzette,
Chante-nous la chanson.

SUZETTE.

C'est Charles qui l'a faite.

M. MARCEL.

Mon neveu, grand merci!

(Essuyant une larme.)

Ce moment est bien doux,
Mon frère!...

M. GERMAIN, lui serrant la main.

Mon cher frère!...

MADAME GERMAIN.

Enfin, écoutez-vous?

(Suzette est prête à chanter quand M. Hilaire entre.)

SCÈNE XV

LES PRÉCÉDENTS, M. HILAIRE.

M. HILAIRE, de loin.

Qu'est-ce qu'on fait?... Ah! ah! je dérange, peut-être

M. MARCEL, à part.

Assurément.

M. GERMAIN.

Qui? vous? c'est bien mal nous connaître;
Nous fêtons notre frère, et comme bons parents...

M. HILAIRE, à M. Marcel.

Monsieur ne doute pas de la part que je prends
Au plaisir...

M. MARCEL, assez froidement.

Ah! monsieur vous êtes trop honnête.

CHARLES, bas à Suzette.

Qu'il vient mal à propos!

SUZETTE, bas à Charles.

Il va gâter la fête.

M. GERMAIN.

Votre présence ici ne peut que redoubler
Notre joie.

M. HILAIRE.

Ah! monsieur! je crains de la troubler.

MADAME GERMAIN, à Suzette.

Allons, Suzette, à toi.

M. HILAIRE.

Si ma femme et ma fille
Avaient pu soupçonner ce bouquet de famille,
Vous jugez, cher voisin, de leur empressement...

M. GERMAIN.

Eh! c'est en impromptu: je l'ignorais vraiment;
C'est madame Germain...

M. HILAIRE.

On reconnaît madame,

MADAME GERMAIN, montrant Suzette.

Ah! messieurs, permettez...

M. HILAIRE, avec affectation à madame Germain.

Mais à propos, ma femme
Est fort de votre avis, madame.

M. GERMAIN.

A quel sujet?

MADAME GERMAIN, à part.

O ciel!...

M. HILAIRE.

Mais à propos de ce charmant projet...

M. GERMAIN.

Ah! bon!... mais à demain les choses sérieuses.

M. HILAIRE.

Ah! tout ceci n'aura que des suites heureuses.
D'abord, je l'avoûrai, j'étais d'un autre avis,
Mettant trop d'importance à l'amour de mon fils.

M. GERMAIN.

N'importe, mon voisin, remettons cette affaire.

M. HILAIRE.

Pourquoi? voilà déjà trop longtemps qu'on diffère;
Je le vois à présent, cette inclination
Ne saurait empêcher notre double union...

M. MARCEL.

Double union! de qui?

M. GERMAIN.

Rien, rien.

M. MARCEL.

Si fait, je pense;
Jé vous entends parler d'une double alliance.

M. HILAIRE.

Il est bien vrai, monsieur; c'est qu'il s'agit...

M. MARCEL.

De quoi?
Quel est donc ce mystère?

M. GERMAIN.

Un mystère?

M. MARCEL.

Oui, pour moi;
Car enfin vous parlez d'un projet que j'ignore.

MADAME GERMAIN, à part.

O ciel! et je n'ai pu le prévenir encore!

M. GERMAIN.

C'est que je n'ai pas eu le temps... mon cher Marcel,
De te communiquer un dessein...

M. MARCEL.

Et lequel?

M. GERMAIN.

Mais c'était...

M. HILAIRE, vivement.

Oui, de faire une seule famille,
D'unir en même temps et Charle avec ma fille,
Et Maurice, mon fils, avec Suzette.

M. MARCEL, laissant tomber ses bouquets, et de sang-froid.

Ah! bon!
Voilà le plan formé.

M. GERMAIN.

Formé, pas encor, non;
C'est, comme je disais, un conseil de ma femme;
Mais une simple idée...

M. MARCEL.

Ah! fort bien! c'est madame

Qui vous a, dites-vous, donné ce beau conseil?...
Eh quoi! ma belle-sœur me joue un tour pareil?

MADAME GERMAIN.

Mon frère, permettez... qu'ici je vous explique...

M. MARCEL.

Des explications! Eh! la seule réplique,
C'est de nier le fait.

MADAME GERMAIN, à demi-voix.

De grâce, écoutez-moi.

M. MARCEL.

Désavouez ce plan, s'il est faux.

M. HILAIRE.

Eh! pourquoi
Madame nîrait-elle un dessein raisonnable,
Un double mariage, en un mot, très-sortable!

M. MARCEL, s'échauffant par degrés.

Eh! ce n'est point à vous que je parle, monsieur:
Qu'ai-je à vous dire, moi? J'interroge ma sœur,
Mon frère; mais tous deux ne savent que répondre;
Et leur propre embarras suffit pour les confondre.
Fort bien! c'est donc ainsi que vous formez des plans,
Et que vous mariez, en frères, nos enfants?

M. GERMAIN.

Mon frère!

M. MARCEL.

C'est ainsi qu'oubliant vos promesses,
Les vœux de notre sœur,

(Montrant Charles et Suzette.)

Et même leurs tendresses,
Sans daigner seulement demander mon avis...
Je ne dis rien pour Charle, au fait, c'est votre fils;
Mais je voudrais savoir de quel droit on dispose
De Suzette.

(A M. Hilaire.)

Monsieur ignore, je suppose,
Que de la marier moi seul j'ai le pouvoir.

M. HILAIRE.

Ah! monsieur!... j'ignorais...

M. MARCEL.

Vous deviez le savoir.
Mais mon frère savait, madame aussi, j'espère,
Que je suis son tuteur, et lui tiens lieu de père;
Et que...

M. GERMAIN.

Mon cher Marcel...

MADAME GERMAIN.

De grâce, écoutez-nous.

M. MARCEL, à madame Germain.

Vous osez me parler, me regarder; qui, vous?
Madame, vous! après une action si noire?
De votre part jamais je n'aurais pu le croire...
Et quel moment encor, tous deux, vous choisissez!
Le jour de ma naissance! Ainsi, vous m'embrassez!
Et c'est pour me tromper!

MADAME GERMAIN.

Oh! Dieu, je vous proteste...

M. GERMAIN.

Je n'ai point eu dessein...

M. MARCEL.

J'ai passé tout le reste;
J'ai pu l'attribuer à la vivacité,
Au premier mouvement d'un esprit emporté;
Mais des complots tramés avec tant de malice,
Et par un frère, un plan dont madame est complice!...
Je vous quitte à jamais...

M. GERMAIN.

Cher Marcel! je te dis...

M. MARCEL,

Oui, pour jamais, je pars, je retourne à Cadix.

MADAME GERMAIN.

Ah! mon frère!

M. MARCEL.

Et j'emène avec moi ma pupille:
Car j'ai de bons amis; j'en ai dans cette ville,
Que j'avais refusés, pour demeurer chez toi,
Ingrat!

M. GERMAIN.

Mon cher Marcel!

M. MARCEL.

Ils vont tous près de moi.
Accourir, s'empresser de m'offrir leurs services;
Plus que moi-même ils vont trouver mille délices.
Dans l'hospitalité dont ils sentent le prix;
Et je n'essuirai point leur haine, leur mépris;
Ils ne me blesseront jamais au fond de l'âme!

M. GERMAIN.

Mon cher Marcel!...

M. MARCEL.

Adieu, monsieur; adieu, madame...
Suis-moi, Suzette.

CHARLES, à part.

O ciel!

M. GERMAIN, à son frère

Tu pars?

M. MARCEL.

Oui, je m'en vais.

MADAME GERMAIN.

O mon cher frère! un mot...

M. MARCEL.

Rien; adieu pour jamais.
(Il sort, Suzette le suit.)

SUZETTE, bas.

O Charles!

SCÈNE XVI

LES PRÉCÉDENTS, excepté M. MARCEL et SUZETTE.

M. GERMAIN.

Est-il possible? il part! eh quoi! si vite?...

M. HILAIRE, à part.

Je l'avais bien prévu.

MADAME GERMAIN, à part.

Malheureuse visite!

O ciel! et je n'ai pu tantôt le prévenir!...

M. HILAIRE.

Ce départ est terrible, il faut en convenir.

M. GERMAIN.

Qui l'aurait pu prévoir, au milieu d'une fête?...

M. HILAIRE.

Hélas! oui; mais avec une pareille tête
Peut-on compter sur rien?

M. GERMAIN.

Oui, d'abord se piquer,
Et partir sans m'entendre!

M. HILAIRE.

On pouvait s'expliquer.

MADAME GERMAIN.

Pauvre frère! il a cru qu'on lui tendait un piége.

M. GERMAIN.

Un piége!

M. HILAIRE.

En quoi, madame? Oui, quel mal lui faisais-je,
En mariant mon fils, qui doit avoir du bien,
Avec une orpheline, après tout, qui n'a rien?
On lui faisait grand tort, ainsi qu'à sa pupille!
Ce cher monsieur Marcel, il est fort difficile!
Je vous quitte à regret.

M. GERMAIN.

Déjà, mon cher?

M. HILAIRE.

Il faut.
Que je sorte un moment; mais je reviens bientôt.
Germain, comptez toujours sur mes soins, sur mon zèle:
Le véritable frère; ah! c'est l'ama fidèle.

(Il sort en cachant à peine sa joie.)

SCÈNE XVII

M. et MADAME GERMAIN, CHARLES.

M. GERMAIN.

Il me reste un ami: je n'ai pas tout perdu.

MADAME GERMAIN.

Mais le meilleur de tous!.. il vous sera rendu.

M. GERMAIN.

Qui, le meilleur?

CHARLES.

Ah! oui, mon père.

M. GERMAIN.

Tais-toi, Charle.

MADAME GERMAIN.

Ah! Marcel...

M. GERMAIN.

Que de lui jamais on ne me parle.

(Il sort.)

SCÈNE XVIII

MADAME GERMAIN, CHARLES.

CHARLES.

O ma mère!

MADAME GERMAIN.

Ah! mon fils !... Mais tout se calmera;
Ton père est bon; un rien, un mot l'adoucira;
Puis ton oncle bientôt reviendra de lui-même.

CHARLES.

Plût au ciel! il emmène avec lui ce que j'aime.

MADAME GERMAIN.

Espérons, mon ami; mais suis ton père, vas.

(Charles sort.)

SCÈNE XIX

MADAME GERMAIN.

Je lui donne un espoir qu'en secret je n'ai pas.
Cette querelle est forte; et loin que je le blâme,
Marcel avec raison m'accuse au fond de l'âme.
Seule j'ai tort; et moi, qui toujours m'occupais
Du soin de les calmer, de les tenir en paix,
Aujourd'hui je les brouille !...Ah! malheureuse ruse!

Mais au plus vite il faut que je le désabuse.
Ce cher frère, il est juste; et j'ai lieu d'espérer...
Oui, si j'ai fait le mal, je vais le réparer;
Il ne sera pas dit que ce méchant Hilaire
Profite d'un oubli, d'un instant de colère.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

NICOLE, ANDRÉ.

NICOLE, à André qui rentre.

Ah! bon André, c'est vous?

ANDRÉ.

Oui, Nicole; et peut-être
Pour la dernière fois. A l'insu de mon maître,
Je m'échappe un moment pour vous parler, vous voir,
Me consoler un peu; je suis au désespoir.

NICOLE.

Et moi donc! Ah! mon Dieu, quelle scène terrible
Que celle d'hier soir! Quelle dispute horrible!

ANDRÉ.

Et quelle nuit, ma chère!

NICOLE.

Ah! oui, mon pauvre ami.
Je sais bien que chez nous personne n'a dormi.
Monsieur ne nous dit rien, madame se désole;
Charles soupire; et moi, vous voyez...

ANDRÉ.

Ah! Nicole,
C'est de même chez nous; oui, mon maître est outré.
Cette pauvre Suzette, ah! comme elle a pleuré!
Enfin nous avons tous passé la nuit entière
A faire nos paquets.

NICOLE.

Comment donc?

ANDRÉ.

Oui, ma chère·
Nous partons pour Cadix.

NICOLE.

Vous partez?

ANDRÉ.

Hélas! oui:
Sur le vaisseau qui met à la voile aujourd'hui.

NICOLE.

Est-il possible?

ANDRÉ.

Et moi qui comptais si bien vivre
Ici tranquille, heureux, il faut partir, et suivre
Un maître... bon, oui, mais... quand on n'a que pour soi;
Avec ses mille écus...

NICOLE.

Hélas! oui, je conçoi...

ANDRÉ.

Nous allons demeurer en maison étrangère,
Vivre aux dépens d'autrui.

NICOLE.

Sans doute; il quitte un frère
Et riche et généreux.

ANDRÉ.

Pour moi plein de bonté.
Je ne manquais de rien, bien nourri, bien traité.

NICOLE.

Pauvre André! que l'on est malheureux de dépendre!..

ANDRÉ.

Ah! vous, Nicole, au moins! vous...

NICOLE.

Paix! je crois entendre.
C'est monsieur.

ANDRÉ.

Contre moi s'il allait se fâcher?

NICOLE.

Non, de vous voir, plutôt, pourrait bien le toucher.
Demeurez.

ANDRÉ.

Croyez-vous? Je crains qu'il ne s'emporte.

SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTS, M. GERMAIN.

M. GERMAIN.

Ah! c'est vous!...

ANDRÉ.

Oui, monsieur, je venais...

M. GERMAIN.

Il n'importe.

NICOLE.

Oui, mon cher maître, André venait... il me parlait.

M. GERMAIN.

Soit, il suffit.

ANDRÉ.

Monsieur, pardonnez, s'il vous plaît.

M. GERMAIN.

C'es fort bien.

ANDRÉ, à part.

S'il pouvait me faire une demande?
(Haut à Nicole.)
Permettez; à mon poste il faut que je me rende.

NICOLE.

Quoi! vous vous en allez déjà?

ANDRÉ.

Mais oui, je vais,
Comme je vous ai dit, achever nos paquets.
(Il appuie sur ce dernier mot.)

M. GERMAIN, vivement.

Vos?...
(Il se reprend.)
Allez donc, André.

ANDRÉ.

Pardon, mais je suppose...
Qu'ici monsieur voulait me dire quelque chose.

M. GERMAIN.

Non, rien.

ANDRÉ.

Monsieur n'a point d'ordres à me donner?

M. GERMAIN.

Aucun.

ANDRÉ.

En ce cas-là, je vais m'en retourner...
Adieu, chère Nicole, et pour longtemps, peut-être.

(Ici M. Germain fait encore un mouvement involontaire.)

NICOLE.

Adieu, mon pauvre André! J'espère... Votre maître...

ANDRÉ.

Moi, je n'espère plus; tout est dit...

NICOLE.

Que sait-on?

ANDRÉ.

Ah! Nicole!

(A part.)

Voyez, pas une question!

(Il sort en poussant un gros soupir.)

SCÈNE III

M. GERMAIN, NICOLE.

NICOLE.

Vous ne lui dites pas une seule parole?...
Si vous saviez, monsieur, ce qu'il m'a dit...

M. GERMAIN.

Nicole,
Je ne veux rien savoir.

NICOLE.

Son maître part.

M. GERMAIN.

Comment!
Mais, n'importe!

NICOLE.

Oui, monsieur, il part réellement.

M. GERMAIN.

Soit.

NICOLE.

Et dès ce soir.

M. GERMAIN.

Paix!

NICOLE.

Pour Cadix.

M. GERMAIN.

Paix! vous dis-je.
Malheureux!

NICOLE, à part.

Ce départ, au fond du cœur, l'afflige.
(Haut.)
Cette pauvre Suzette, elle est au désespoir,
Et pleure...

M. GERMAIN.

Encore un coup, je ne veux rien savoir.

NICOLE.

Vous savez tout, monsieur.

M. GERMAIN.

Sortez donc, babillarde;
Et qu'on me laisse seul.

NICOLE.

Hélas! Dieu vous en garde!
(Elle sort.)

SCÈNE IV

M. GERMAIN.

C'en est donc fait, il part, il nous quitte à jamais!
Mon frère m'abandonne! un frère que j'aimais!
Hélas! je l'aime encore. Oui malgré ma colère,

Je ne puis le haïr; on ne hait point son frère.
Pauvre Marcel!... Au fond j'ai tort; j'ai toujours tort.
Quoi! sans avoir daigné le prévenir d'abord,
Marier nos enfants et surtout sa pupille!
Puis je me fâche encore; un rien m'émeut la bile;
Mon humeur va souvent jusqu'à la cruauté;
Aussi mon frère part!... je l'ai bien mérité.

SCÈNE V

M. et MADAME GERMAIN.

M. GERMAIN.

Eh bien! tu sais, sans doute; il part, ma chère femme!

MADAME GERMAIN.

Oui, je l'apprends.

M. GERMAIN.

L'ingrat!

MADAME GERMAIN.

Mon cher, au fond de l'âme,
Je le plains; car enfin, soyons de bonne foi,
Pouvons-nous le blâmer?

M. GERMAIN.

Et tu me blâmes, moi?

MADAME GERMAIN.

Je ne dis pas cela; si quelqu'un est blâmable,
En tout ceci, c'est moi; seule je suis coupable;
C'est moi qui vous donnai ce conseil imprudent;
Mon motif était pur, il est vrai; cependant
Mon frère, avec raison, et se plaint et m'accuse:
Et je sens envers lui que je suis sans excuse.

M. GERMAIN.

Justifiez-le bien!... Et quand même, aujourd'hui,
Nous aurions quelques torts, n'en a-t il jamais, lui?
N'avons-nous jamais eu de reproche à lui faire,
Lui qui sans cesse attaque et tourmente son frère?
Nous lui pardonnons tout; il ne nous passe rien!

MADAME GERMAIN.

Allons, mon cher Germain

M. GERMAIN.

Il veut partir; eh bien!
Qu'il parte, qu'il s'en aille? à mon tour je l'oublie
Pour toujours; c'en est fait...

MADAME GERMAIN.

Ah! je vous en supplie!

M. GERMAIN.

Qu'a-t-il dit en partant? Je vous quitte à jamais!
Oui, je jure!...

MADAME GERMAIN.

Ah! de grâce...

M. GERMAIN.

Où donc est Charle?

MADAME GERMAIN.

Eh! mais
Il est sorti, je crois.

M. GERMAIN.

Pour aller où?

MADAME GERMAIN.

Je pense
Qu'il allait...

M. GERMAIN.

Chez mon frère? Il aurait l'insolence?...
Sans ma permission mon fils aurait?

MADAME GERMAIN.

O ciel!

M. GERMAIN.

C'est son oncle, après tout, rien n'est plus naturel.

MADAME GERMAIN.

C'est ce que j'ai pensé, je l'avoue.

M. GERMAIN.

Oui, ma femme,
C'est un devoir pour lui.

MADAME GERMAIN.

Notre fils a de l'âme;
Il sait concilier tous les devoirs.

M. GERMAIN.

Oh! oui;
En cette occasion je suis content de lui.

MADAME GERMAIN.

Va, je te connais mieux que tu ne fais toi-même;
Ce frère, toujours cher, qui te fuit et qui t'aime,
Te fait souffrir un mal qu'à son tour il ressent;
Présent tu le grondais, tu le pleures absent.

M. GERMAIN.

Ma femme, à son départ, oui, je suis trop sensible.
Marcel est heureux, lui; son cœur est inflexible.

MADAME GERMAIN.

Oh! pouvez-vous le croire?

M. GERMAIN.

Ah! je crois...

MADAME GERMAIN.

Vous sortez?

M. GERMAIN.

Je vais... ne me suis point.

MADAME GERMAIN.

Mon ami, permettez.

M. GERMAIN.

Laisse-moi; j'ai besoin d'un peu de solitude.

MADAME GERMAIN.

J'obéis.

(M. Germain sort.)

SCÈNE VI

MADAME GERMAIN.

Je le puis, sans nulle inquiétude,
Laisser avec lui-même, et son bon naturel
Parlera mieux que nous en faveur de Marcel.
Quels chagrins, quels remords tous deux ils se prépa-[rent!
Quoi? deux frères si bons à jamais se séparent!
Ce cher Marcel!... Eh quoi! refuser de me voir!...
Et mes lettres aussi, ne pas les recevoir!
J'en ai remis à Charle encore une troisième;
Espérons; Charle est doux, et son bon oncle l'aime.

SCÈNE VII

MADAME GERMAIN, SUZETTE.

SUZETTE.

Ma chère tante !

MADAME GERMAIN.

Eh bien! quoi ? les larmes aux yeux !

SUZETTE.

Je viens vous faire à tous mes adieux.

MADAME GERMAIN.

Tes adieux !

SUZETTE.

Hélas, oui! nous partons, ma tante.

MADAME GERMAIN.

Est-il possible?
Quoi! tout de bon? Ainsi ton oncle est inflexible?
Ainsi des bras d'un frère il pourra s'arracher?

SUZETTE.

Mes prières, mes pleurs, rien n'a pu le toucher.
C'en en fait: tout est prêt, la place est arrêtée,
Et la dernière malle est enfin emportée.
Mon oncle l'accompagne.

MADAME GERMAIN.

O ciel! il est donc vrai?
Nous n'obtiendrons pas même un seul jour de délai?

SUZETTE.

Non; nous partons ce soir, dans deux heures.

MADAME GERMAIN.

Suzette,
Tu sais combien je t'aime, et si je te regrette;
Mais, si ton cher tuteur persiste jusqu'au bout,
S'il part, tu dois partir et le suivre partout.

SUZETTE.

Je le sais bien, ma tante.

MADAME GERMAIN.

Il n'est pas nécessaire
Que je te recommande ici notre bon frère,

Que je te prie, enfin, d'avoir bien soin de lui;
C'est ce que ma Suzette a fait jusqu'aujourd'hui.

SUZETTE.

Oui; mais...

MADAME GERMAIN.

Par cet espoir je me sens soulagée:
Tu v[illegible]son bonheur être seule chargée:
Red[illegible] mon enfant, d'égards, d'attentions;
Ton oncle aura besoin de consolations:
Tâche de le distraire et de charmer ses peines;
Il en aura, sans doute.

SUZETTE.

Et moi, j'aurai les miennes.
Comment pourrai-je, moi, seule, le consoler?

MADAME GERMAIN.

Essaie: un jour, de nous si tu peux lui parler,
Peins-lui bien nos regrets, nos vœux, notre tendresse,
De son frère surtout la profonde tristesse.

SUZETTE.

Oui, ma tante.

MADAME GERMAIN.

A ses yeux tâche de m'excuser...
Tu sais ce qu'il en est; ainsi, pour l'apaiser,
Assure-le qu'il fut trompé par l'apparence.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, CHARLES.

MADAME GERMAIN.

Ah! Charle! Eh bien! est-il encor quelque espérance?

CHARLES.

Non, ma mère.

MADAME GERMAIN.

Ton oncle?

CHARLES,

Eh! je n'ai pu le voir.

MADAME GERMAIN.

Quoi! mon fils, il n'a pas voulu te recevoir?

CHARLES.

Il était déjà loin.

MADAME GERMAIN, à Charles.

Et tu n'as pu le suivre?

CHARLES.

J'ai couru, mais en vain; je n'y pourrai survivre.
O Dieu! si vous saviez ce qu'en chemin j'apprend!

MADAME GERMAIN.

Quoi donc?

CHARLES.

J'apprends, ma mère, un malheur bien plus [grand!

MADAME GERMAIN.

Et quel est-il?

SUZETTE.

Parlez.

CHARLES.

J'avais perdu la tête,
Et j'errais... je rencontre un ami qui m'arrête:
Il me plaint, et je vois que ce dernier débat
Est su de tout le monde, et fait un grand éclat.

MADAME GERMAIN.

O Dieu!

CHARLES.

Ce n'est pas tout: il ajoute... ô ma mère!

MADAME GERMAIN.

Achève donc, mon fils!

CHARLES.

On accuse mon père;
On lui donne le tort, on lui reproche... ô ciel!

MADAME GERMAIN.

Quoi?

CHARLES.

D'avoir fait sentir à mon oncle Marcel
Qu'il était...

MADAME GERMAIN.

C'est assez; j'ai peur d'en trop entendre:
Et ces bruits outrageants, qui les a pu répandre?

CHARLES.

Je le soupçonne, moi.

SUZETTE.

Je l'ai d'abord pensé.

CHARLES.

A brouiller nos parents il est intéressé.

MADAME GERMAIN.

Hilaire aurait formé des projets si coupables?

SUZETTE.

O ma tante, de tout ces gens-là sont capables!

CHARLES.

En effet. Pour mon père, ah! quel chagrin mortel!

SUZETTE.

Jugez donc de celui de notre oncle Marcel!

CHARLES.

Que mon père l'ignore.

MADAME GERMAIN.

Il faut bien qu'il le sache.

CHARLES.

Comment!

MADAME GERMAIN.

Ce ne sont pas de tels secrets qu'on cache :
Il faut l'en informer; et même je prévoi
Que ce malheur pourra produire un bien.

CHARLES.

Eh quoi!
Ma mère?

MADAME GERMAIN.

Va, mon fils, je sais ce qu'il faut faire;
Et je vais de ce pas... Courage! moi, j'espère.
Fiez-vous à mes soins. Oui, croyez, mes enfants,
Que tôt ou tard les bons triomphent des méchants.

(Elle sort.)

SCÈNE IX

CHARLES, SUZETTE.

SUZETTE.

Plût au ciel!

CHARLES.

Suzette, ah! mon sang bout dans mes veines.

SUZETTE.

Nous avions cependant bien assez de nos peines.
Cher cousin! pour jamais il faut nous séparer.

CHARLES.

Nous séparer! Tu vas, toi, me désespérer!
Ah! ne me parle pas du départ, je t'en prie.

SUZETTE.

C'est mon oncle...

CHARLES.

Ton oncle aurait la barbarie
De t'emmener, Suzette?

SUZETTE.

Hélas! il veut partir.

CHARLES.

Vous ne partirez pas; je n'y puis consentir.

SUZETTE.

Pouvons-nous l'arrêter?

CHARLES.

Tu veux donc que je meure?

SUZETTE.

Mais sans mon oncle ici veux-tu que demeure?

CHARLES.

Je veux... puisque pour nous il a si peu d'égards,
Je ne ménage rien: si vous partez, je pars.

SUZETTE.

Quoi! se peut-il?

CHARLES.

Sans doute; avec vous je m'embarque
Sinon je me saisis d'un esquif, d'une barque;
Car tout me sera bon; oui, je vous poursuivrai,
Fût-ce même à la nage, et je vous atteindrai,
N'en doute pas; l'amour me donnera des ailes.
Cet amour, je le sens, prend des forces nouvelles.

SUZETTE.

Ah! Charle! ah! mon ami! Cette aimable chaleur
Me ravit.

CHARLES.

Elle naît de l'excès du malheur.
Je fus, jusques ici trop faible, trop timide ;
A force d'injustice, on me rend intrépide.

SCÈNE X

LES PRÉCÉDENTS, M. HILAIRE.

CHARLES.

Monsieur Hilaire, ici vous venez à propos,
Et je vais vous parler franchemeut en deux mots.

M. HILAIRE.

Oui ? sur quoi ?

CHARLES.

Sans vouloir juger les apparences,
Et sans examiner les vœux, les espérances
Que l'on a pu fonder sur nos fâcheux débats,
Je déclare... et déjà vous ne l'ignorez pas,
Que j'aime ma cousine, et du fond de mon âme,
Et que jamais, jamais je n'aurai d'autre femme.

M. HILAIRE.

Ah !

CHARLES.

Mon oncle aujourd'hui peut bien me l'arracher,
De la rejoindre enfin pourra-t-il m'empêcher ?
Vous le savez, l'amour a fait plus d'un miracle ;
Mon père à cet hymen en vain mettrait obstacle ;
S'il m'ôte ce que j'aime, il ne peut, en tout cas,
Me forcer d'épouser ce que je n'aime pas.
Ma franchise à vos yeux ne saurait être un crime.
Mademoiselle Hortense à toute mon estime ;
Je ressens ses bontés ainsi que je le dois ;
Mais on ne peut aimer deux femmes à la fois ;
Cela n'est pas possible ; et, je vous le répète,
Je n'aime et n'aimerai toujours que ma Suzette.

M. HILAIRE.

Comment donc, mon ami, quelle vivacité !
Courage !...

CHARLES.

Vif ou non, j'ai dit la vérité.

M. HILAIRE.

Eh ! mais, mon cher ami, tu m'étonnes ; j'admire
Cette énergie !

CHARLES, montrant Suzette.

Eh bien ! voici ce qui l'inspire.

M. HILAIRE.

Mademoiselle, alors, je vous fais compliment.

SUZETTE.

Oui ! félicitez-moi ! c'est bien là le moment !

SCÈNE XI

LES PRÉCÉDENTS, M. et MADAME GERMAIN.

MADAME GERMAIN.

Consolez-vous, de grâce.

M. GERMAIN.

Eh ! le puis-je, madame ?
Puis-je me consoler, quand on me perce l'âme,
Quand on me calomnie, et qu'on m'ose imputer?...

M. HILAIRE.

Ces injustices-là pourraient vous affecter,
Mon cher voisin? qui? vous? et que pouvez-vous crain- [dre?
De tels propos jamais ne sauraient vous atteindre

M. GERMAIN.

Ils m'atteignent pourtant. Moi, j'aurais maltraité,
Chassé ce pauvre frère !

M. HILAIRE.

Oh ! quelle indignité !...

MADAME GERMAIN.

C'en est une, en effet, bien méchante et bien noire,
D'avoir semé ces bruits : mais qui pourrait les croire ?

M. HILAIRE.

Oh ! personne, et tous ceux qui les ont entendus...

M. GERMAIN.

Ces bruits-là, cependant, on les a répandus.

M. HILAIRE, avec malice.

Mais qui, mon cher voisin ?

M. GERMAIN.

Hélas ! moi, je l'ignore.

M. HILAIRE.

Je voudrais, comme vous, moi, l'ignorer encore.

M. GERMAIN.

Vous le connaissez donc ?

M. HILAIRE.

On l'a nommé du moins.
J'en doute encor, malgré de fidèles témoins...

M. GERMAIN.

Mais qui donc ?

M. HILAIRE.

Ah ! mon cher, un tel aveu me coûte.

M. GERMAIN.

Son nom ?

M. HILAIRE.

Cela ne fait de tort qu'à lui, sans doute.

M. GERMAIN.

Soit ; nommez donc.

M. HILAIRE.

Eh bien ! on dit que c'est Marcel
Qui, lui-même, se plaint et vous accuse.

CHARLES et SUZETTE.

O ciel !

M. GERMAIN.

C'est Marcel ! Quoi ! mon frère aurait.

MADAME GERMAIN, avec feu.

C'est impossible ;
On vous fait à tous deux l'affront le plus sensible.

CHARLES.

Ah ! oui.

M. HILAIRE.

C'est bien d'abord ce que j'ai répondu ;
Mais lorsque l'on m'a dit qu'on l'avait entendu,
Je n'ai plus su que dire.

MADAME GERMAIN.

Atroce calomnie.
Contre Marcel lui-même !

SUZETTE.

Oui, certes.

M. GERMAIN.

Qu'il le nie.

M. HILAIRE, à M. Germain.

Vous êtes au-dessus du soupçon par bonheur,

M. GERMAIN.

Ah ! non, quand le soupçon nous blesse dans l'honneur.

M. HILAIRE.

Bien loin d'être touché d'une pareille injure,
Je suis plus empressé que jamais, je vous jure,
De m'allier à vous, malgré tout cet éclat ;
Et je viens de nouveau...

M. GERMAIN.

Bon Dieu ! suis-je en état,
Monsieur, de m'occuper ici de mariage,
Quand je suis accablé d'un si sanglant outrage ?

M. HILAIRE.

Je sens votre douleur, et j'en suis pénétré :
Mais cependant, mon cher, tout haut je le dirai :
La meilleure réponse à ces vains bruits, je pense,
Est de me voir toujours briguer votre alliance.

M. GERMAIN.

Je vous entends, Hilaire, et sens votre amitié...
Mais je suis hors de moi, cher voisin, par pitié...

M. HILAIRE.

Rien ne serait pourtant plus propre à vous distraire.

MADAME GERMAIN.

Eh ! monsieur ! rien peut il faire oublier un frère ?

M. HILAIRE, avec amertume.

Ah ! madame, pardon ; je suis trop indiscret.

M. GERMAIN.

Eh bien ! voyez ! ma femme encor le défendrait !
Je veux que de ces bruits il ne soit point coupable ;
D'abandonner son frère, au moins, il est capable.

SCÈNE XII

LES PRÉCÉDENTS, M. MARCEL.

M. MARCEL, de loin.

Qui ? moi, t'abandonner mon frère ? Oh ! non, j'accours
Et je reviens à toi, j'y reviens pour toujours.

MADAME GERMAIN.

Ciel !

M. GERMAIN.

Est il vrai ?

M. MARCEL.

Germain, je suis d'une colère !
Ce n'est pas contre toi. C'est vous, monsieur Hilaire?
Parbleu ! je suis charmé de vous trouver ici.

CHARLES et SUZETTE.

Mon cher oncle !

M. HILAIRE.

Monsieur, je suis fort aise aussi...

M. MARCEL.

J'en suis persuadé.

(A son frère.)

Si tu savais la rage,
Où j'étais dans l'instant ! Si tu savais l'outrage...

M. GERMAIN.

Qu'on nous fait à tous deux ? Je sais tout.

M. MARCEL.

Non, ma foi
Tu ne sais pas encor ce qui m'arrive, à moi :
Ecoute, et vois s'il est une noirceur égale !
J'étais au port ; j'avais accompagné ma malle ;
Car, je te l'avoûrai, je voulais m'en aller.

M. GERMAIN.

Quoi ! tu voulais, cruel ?

M. MARCEL.

Eh ! laisse-moi parler.

MADAME GERMAIN.

Pauvre frère !

M. MARCEL, avec douceur.

Paix donc ! Je vois de près un groupe ;
On parlait avec feu ; j'écoute ; un de la troupe
Prononçait nos deux noms ; frère, on parlait de nous,
On contait nos débats ; juge de mon courroux,
Mon cher frère, on osait... quelle imposture affreuse !
T'accuser... toi, dont l'âme est noble et généreuse,
De m'avoir maltraité, fait sentir que je suis...
Je n'articule point ce mot-là, je ne puis.
Et c'était peu d'avoir proféré ce blasphème,
On m'accusait encor de l'avoir dit moi-même.
« Quels sont les malheureux qui tiennent ces propos ?
«(Dis-je, en jurant un peu) Messieurs, rien n'est plus faux;
« C'est moi qui suis Marcel, et j'ai le meilleur frère...
« Qui ? lui ? me traiter mal, se lasser ?... au contraire,
« Germain est délicat autant que bienfaisant;
« Plus j'ai besoin de lui, plus il est complaisant. »

M. GERMAIN.

Marcel !

M. MARCEL.

Paix ! « Chaque jour j'en fais nouvelle épreuve;
« Mais nous avons besoin l'un de l'autre ; et la preuve,
« C'est que de sa maison je reprends le chemin. »
Tout aussitôt j'accours ; et me voici, Germain.

M. GERMAIN.

Ah ! sois le bienvenu !

MADAME GERMAIN.

Vous nous rendez la vie

CHARLES.

Et l'espérance.

SUZETTE.

Ah ! oui.

M. HILAIRE.

Moi, j'ai l'âme ravie
D'un retour si touchant.

M. MARCEL.

Vraiment ? Oui, je le croi.
Aussi vais-je, monsisur, vous prier...

M. HILAIRE.

Et de quoi ?

M. MARCEL.

Oui, si vous connaissiez quelqu'un, monsieur Hilaire,
De ceux qui lâchement calomniaient mon frère,
Faites-moi le plaisir de le désabuser.

M. HILAIRE.

Qu'entendez-vous par là ? Pouvez-vous supposer ?...

M. MARCEL.

Je ne suppose rien ; mais, moi, je vous exhorte
De dire à ces gens-là, qu'attaquer de la sorte
Un frère, c'est blesser l'autre frère d'abord ;
Que c'est entre nous deux à la vie, à la mort.

M. GERMAIN.

Ah! oui, mon cher Marcel!

M. MARCEL.

Tenez, monsieur Hilaire,
Je vais vous en donner une preuve plus claire.
Vous savez le sujet de notre démêlé?
Eh bien ! ce pauvre frère, il est si désolé,
Et du débat lui-même, et surtout des sottises
Que des méchants, monsieur, sur nous se sont permises,
Que si je lui disais, en lui tendant la main :
« Ah! ne nous brouillons plus, plus jamais, bon Germain;
« Unissons-nous encor de plus près ; et pour gage,
« Va, de notre maison suivons l'antique usage ;
« N'allons point au dehors nous allier ; enfin,
« Que la jeune orpheline épouse son cousin. »
Je suis sûr que Germain, que cet excellent frère
Loin de me résister, saisirait, au contraire,
La main de ma pupille et celle de son fils,
Et leur dirait bientôt : « Enfants, soyez unis. »

M. GERMAIN.

C'est vrai. Mes chers enfants, votre oncle le désire,
Soyez unis.

CHARLES et SUZETTE

O Dieu !

CHARLES.

Mon père !

MADAME GERMAIN.

Ah ! je respire !

M. MARCEL.

Monsieur Hilaire, eh bien! l'avais-je mal jugé ?

M. HILAIRE.

Monsieur...

SUZETTE, bas à Charles.

Le cher voisin va prendre son congé.

M. GERMAIN.

Pour vous, monsieur Hilaire, assurez bien madame
Que je regrette fort, dans le fond de mon âme,
De ne pouvoir...

M. HILAIRE.

Fort bien. Ainsi donc, vous romprez
D'anciens engagements que j'avais crus sacrés ?
Vous revenez de loin. Mais, malgré l'apparence,
J'oserai conserver un reste d'espérance.
Tout n'est pas terminé ; d'ici jusqu'au contrat,
Il pourra survenir quelque nouveau débat ;
Mon cher voisin... alors... J'attends et me retire.

MADAME GERMAIN, de loin.

Il n'en surviendra plus, j'ose bien le prédire,
Lorsque nul étranger ne viendra désormais
Troubler de ce séjour l'union et la paix.
Malheur, disaient toujours nos respectables pères,
A qui pourrait semer la discorde entre frères !

SCÈNE XIII

M. et MADAME GERMAIN, M. MARCEL, CHARLES, SUZETTE.

M. MARCEL.

Quel trait il nous lançait avant que de partir !
Le traître !

MADAME GERMAIN.

Mes amis, vous le ferez mentir.

M. GERMAIN.

Ah ! oui.

MADAME GERMAIN, à M. Marcel.

Mais il faut, moi, qu'envers vous je m'excuse;
Mon projet de tantôt, ce n'était qu'une ruse
Pour sauver à mon fils un hymen importun;
Et j'en demandais deux pour n'en avoir aucun.

M. MARCEL.

Ah! j'entends, chère sœur! cet aveu me soulage;
Vous trouver un seul tort, c'eût été bien dommage.

M. GERMAIN.

Elle n'en a jamais.

MADAME GERMAIN.

Je ne m'en flatte point;
Mais unir ces enfants, amis, voilà le point.

M. MARCEL.

Oh! oui, leur uuion fut toujours retardée,
Allons, Germain.

M. GERMAIN, après avoir rêvé.

Mon frère, il me vient une idée:
Si pour faire tomber ces scandaleux propos,
Que sèment les méchants, que recueillent les sots,
Si pour donner, enfin, aux faux rapports d'un traître
Un démenti public, on nous voyait paraître,
Nous tenant par le bras, joyeux et triomphants,
Avec ma chère femme et ces heureux enfants,
Au Mail, où tout Morlaix à présent se promène?
Cela ferait, je crois, une assez bonne scène!
Qu'en dis-tu?

M. MARCEL.

Volontiers; mais pourquoi relever
De tels propos?

M. GERMAIN.

Pourquoi, Marcel? pour leur prouver
Que nous sommes d'accord mieux que jamais ensemble.
Allons au Mail.

M. MARCEL.

Mon frère, il vaudait mieux, ce semble,
Aller tous cinq ailleurs.

M. GERMAIN.

Où donc?

M. MARCEL.

Eh! mais, Germain,
Chez le notaire.

CHARLES.

Ah! oui.

M. MARCEL.

Dieu sait comme en chemin
Nous serons aperçus! C'est au bout de la ville!
Et cette course-là serait bien plus utile.

MADAME GERMAIN.

En effet.

CHARLES.

Mon père, oui; le notaire plutôt.

M. GERMAIN.

Eh! nous irons demain, monsieur; d'abord, il faut
Aller au Mail.

M. MARCEL.

Il faut aller chez le notaire.

M. GERMAIN.

Non.

SUZETTE, à demi-voix, d'un ton caressant.

Vous allez encor fâcher votre bon frère.

MADAME GERMAIN, souriant.

Cette chère Suzette, elle aime bien la paix!

M. MARCEL.

Tu ne l'aimes pas, toi?

M. GERMAIN.

Cédera-t-il jamais?
Mon idée était bonne.

M. MARCEL.

Et la mienne est meilleure.

M. GERMAIN.

Au Mail!

M. MARCEL.

Chez le notaire!

M. GERMAIN.

Oui, demain.

M. MARCEL.

Tout à l'heure.

MADAME GERMAIN.

Eh bien!... (car avec vous toujours nouveau travail) Allons chez le notaire, en passant par le Mail.

100 BONS LIVRES AD. RION à 10c

Lecture.

1. ALPHABET PROGRESSIF, l'INSTRUCTION PRIMAIRE POUR 10 c.
2. CIVILITÉ et RÈGLES DU SAVOIR-VIVRE, 8e édition.
3. EXEMPLES D'ÉCRITURES : *tous les genres.*

Langue française.

4. LHOMOND. *Grammaire française* (excellente édition), suivie du SYSTÈME MÉTRIQUE, avec figures.
5. LHOMOND. Exercices sur les Règles de la Grammaire.
6. LHOMOND. *Corrigé des Exercices.* (Livre du Maître.)
7. LHOMOND. *Analyse appliquée à la Grammaire.*
8. DEUX MILLE LOCUTIONS ET FAUTES CORRIGÉES. *Ne Dites pas*, mais *Dites* (d'après l'Académie) 8e édit.

Religion.

9. FLEURY. *Catéchisme* et *Doctrine chrétienne.*
10 LES BIENFAITS DU CHRISTIANISME. 5e édition.
11. HISTOIRES ÉDIFIANTES (les plus célèbres Missions).

Géographie.

12. GÉOGRAPHIE DU MONDE (Races, Religions, Divisions des Etats, etc.; l'Ancien Monde et le Nouveau).
13. LE MONDE A VOL D'OISEAU. 6e édition.
14. LA FRANCE A VOL D'OISEAU. 5e édition.
15. GÉOGRAPHIE DE LA FRANCE (avec carte). 7e édit.

Histoire.

16. HISTOIRE SAINTE. 5e édition.
17. HISTOIRE ANCIENNE, avec tableaux chronologiques.
18. — DU MOYEN-AGE. 3e édition.
19. — MODERNE DE L'EUROPE. 3e édition.
20. — DE FRANCE JUSQU'A NOS JOURS. 8e édit.
21. — UNIVERSELLE (Tablettes chronologiques.)

Lectures choisies.

22. LA FONTAINE. *Fables morales.* 5e édition.
23. FÉNELON, avec 365 MAXIMES s'appliquant aux actions de chaque jour de l'année. 3e édition.
24. ART ÉPISTOLAIRE (BONS AUTEURS), suivi d'un traité de PONCTUATION. 3e édition.
25. CENT LECTURES CHOISIES. 7e édition.
26. CINQUANTE LECTURES POUR LE DIMANCHE (Chateaubriand, Buffon, Racine, Lamartine, etc.).
27. BOILEAU. ART POÉTIQUE et *Poésies diverses.*
28. RACINE. ATHALIE et ESTHER (ces 2 chefs-d'œuvre réunis pour 10 centimes).

Commerce.

29. ARITHMÉTIQUE SIMPLIFIÉE : *toutes les Règles.* 10e éd.
30. TENUE DE LIVRES (en partie simple et en partie double). 8e édition.

Lectures choisies.

31. MYTHOLOGIE (revue avec soin). 3e édition.
32. CENT RÉCITS. BONS EXEMPLES. *Hommes utiles.* 5e éd.
33. FLORIAN. FABLES CHOISIES (avec notes). 3e édit.

Connaissances utiles.

34. TRAVAUX A L'AIGUILLE : Couture, — Tricot, — Crochet, — Broderie, — Tapisserie, — Machine à coudre, avec 50 figures, 3e édition.
35. LA MUSIQUE A LA PORTÉE DE TOUT LE MONDE. 8e édit.

36. ELÉMENTS D'ALGÈBRE,
37. EXERCICES D'ALGÈBRE,
38. CHIMIE,
39. PHYSIQUE,
40. AGRICULTURE,
41. JARDINAGE,
42. DESSIN LINÉAIRE,
43. DESSIN D'IMITATION,
44. GÉOMÉTRIE,
45. MÉCANIQUE,
46. ARPENTAGE,
47. EXERCICES. ARITHMÉT.
48. EXERCICES GÉOMÉTRIE.

AVEC 600 FIGURES.

49. Dictionnaire de la Conversation. *Pourquoi et Parce que. De tout un peu.* (Faits curieux.)
50. Le Livre de la Santé (*le Médecin de la Famille.*)

Lectures.

51. Buffon (Choix),
52. Etudes de la nature,
53. Chateaubriand,

Sciences.

54. Astronomie,
55. Géologie,
56. Minéralogie.

Un Livre utile.

57. Contre l'Ivrognerie, l'Abus du Tabac et l'Ignorance. 73e édition Œuvre COURONNEE.

Histoire naturelle.

58. L'Homme.
59. Les Mammifères.
60. Les Oiseaux.
61. Les Poissons.
62. Les Insectes.
63. La Botanique.
64. Instinct des animaux.
65. La Création.

L'Agréable et l'Utile.

66. Solfége de Rodolphe, à la portée de tout le monde.)
67. Atlas du Dessinateur en tous genres 120 modèles).
68. La GYMNASTIQUE pour Tous (*Ecole du Soldat, Escrime*), avec 200 figures.

Histoire.

69. Les Croisades (12 Lectures).
70. Histoire de la Marine et des Armées françaises.
71. L'Algérie jusqu'a nos jours (Description, etc.).
72. PARIS Ancien et Nouveau (1878,) avec gravures.

Lectures choisies.

POÉSIE

73. La Gerbe poétique (jusqu'à la fin du XVIIIe siècle).
74. La Corbeille poétique (XIXe siècle). 3e édition.
75. L'Abeille poétique (les meilleurs Poëtes anciens et modernes). 3e édition.
76. La Mosaïque (les meilleurs Fabulistes). 6e édit.

PROSE

77. Ornements de la Mémoire, } avec nombreuses notes.
78. Le Trésor littéraire, }
79. Le Lépreux de la Cité d'Aoste et la Jeune Sibérienne. 3e édition.
80. Voyage autour de ma chambre et les Prisonniers du Caucase. 3e édition.

Théâtre Classique.

CORNEILLE

81. Cid. 82, Horace.
83. Cinna,
84. Nicomède,
85. Rodogune,
86. Polyeucte,
87. Le Menteur

RACINE

Athalie,
88. Britannicus,
89. Andromaque,
90. Mithridate,
91. Iphigénie,
92. Plaideurs,

BONS AUTEURS (*Sujets français.*)

93. La Touche. Iphigénie,
94. La Fosse. Manlius,
95. Ducis. Macbeth,
96. — Hamlet,
97. Raynouard. Templiers,
98. Chénier. Charles IX,
99. Du Belloy. Siége Calais,
100. Jeanne d'Arc.

TRÈS-RECOMMANDÉS (Nouvelles éditions)

N° 1. ALPHABET PROGRESSIF.
N° 64. Nids, Langage, Voyages des Oiseaux,
N° 57. Ivrognerie-Tabac-Ignorance. 73e édition.

---

100 BONS LIVRES Ad. Rion **10c**

Dans toute la France, chez tous les libraires

Ils sont priés de s'adresser à leurs *Commissionnaires* ou aux maisons :

HACHETTE.	ALLOUARD	COSTE	JEANMAIRE
VERNAY	MANGINOT	GOIN	GUÉRIN
SCHULZ	CLAVERIE	GAULON	BROUILLET

Paris. — Imp. de Mme ve Larousse et Cie, r. N.-D.-des-Champs, 19.

COLLIN-D'HARLEVILLE

VIEILLARD
ET
JEUNES GENS

COMÉDIE EN CINQ ACTES

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS EN

1785

NOUVELLE ÉDITION

PUBLIÉE

par Ad. Rion
fondateur Collection 100 Bons Livres 10c

PARIS

DÉPARTEMENTS, ÉTRANGER,

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

1878

LE VIEILLARD
ET LES JEUNES GENS

PERSONNAGES

M. DE NAUDÉ.
MADAME MERVILLE.
EUPHRASIE, sa fille.
MERVILLE, } frères
JULE } d'Euphrasie.
OLIVIER, leur cousin.
LORSAN, amant d'Euphrasie.
JULIE, femme de chambre de madame Merville.
JASMIN, valet de madame Merville.

(La scène est à Paris chez madame Merville.)

ACTE PREMIER

(Le théâtre représente un salon doré; une porte de chaque côté, une autre au fond.)

SCENE I

JULIE, JASMIN.

JULIE, un moment seule ; elle entre par le fond,

Comment ! pas un laquais ! a-t-on vu de la vie,
Une femme de chambre être aussi mal servie ?
(A Jasmin qui entre.)
Mais j'envois un, enfin ! Que faites-vous là-bas ?
JASMIN ; il est entré par la gauche.
Un brelan, dont j'enrage.

JULIE.

Ah !

JASMIN.

Tu ne croirais pas
Que je perds deux louis : ils m'ont volé, les traîtres !

JULIE.

Deux louis ? le maraud ! que feront donc les maîtres ?

JASMIN.

Mais, ce qu'ils font, bien pis. Vois nos deux jeunes gens;
Ils s'en donnent, j'espère.

JULIE.

Ils déjeunent longtemps.

JASMIN.

Oui, ces déjeuners-là sont des dîners du diable.
Ils font une dépense !... oh ! mais c'est incroyable !

JULIE.

Eh bien ! de la maman ils sont les favoris.

JASMIN.

Surtout l'aîné ; leur sœur a cependant son prix.

JULIE.

Cette pauvre Euphrasie, en province élevée,
Et depuis six grands mois en ces lieux arrivée,
Semble étrangère encor ; ce Paris lui déplaît.

JASMIN.

Bon ! elle s'y fera. Mais sage comme elle est,
Est-ce qu'elle aimerait ce Lorsan ?

JULIE.

Que t'importe ?

JASMIN.

Eh ! c'est un fat.

JULIE.

D'accord. Va, souvent de la sorte,
Fille sage préfère un fat, un étourdi ;
Puis des frères, Lorsan est le meilleur ami.

JASMIN.

Le cousin, selon moi, ferait mieux son affaire.

JULIE.

Olivier ?

JASMIN.

Oui, vraiment; je gagerais...

JULIE.

Quel conte !
C'est un petit parent dont on ne tient nul compte.

JASMIN.

Oui, la mère peut-être, et même ses deux fils :
Mais monsieur de Naudé n'est pas de cet avis ;
Il en fait cas, lui.

JULIE.

Soit.

JASMIN.

Moi, je ne puis m'en taire ;
J'aime ce bon vieillard : d'un ancien militaire
Il a bien l'air franc, noble; il est bon, toujours gai :
Point bizarre et pourtant original.

JULIE.

C'est vrai.
Il est original, même en rendant service ;
Et je l'ai vu souvent, dans son plaisant caprice,
Jouer des tours piquants, parfois même affliger.
Telles gens, qu'il finit toujours par obliger.

(On entend des éclats de rire au fond.)

Mais nos jeunes messieurs ont déjeuné, ce semble.

JASMIN.

On les entend de loin, et la maison en tremble.
Vite, un petit baiser.

(Il l'embrasse.)

JULIE.

Eh ! mais, voyez un peu !
Il le prend d'avance.

JASMIN.

Oui, c'est le plus sûr. Adieu.

(Il sort par la gauche.)

SCÈNE II

JULE, JULIE, LORSAN, MERVILLE ; ils entren par le fond.

MERVILLE, en entrant.

Ah ! nous troublons, je vois, un galant tête-à-tête.

JULE.

Fort bien ! l'heureux Jasmin a donc fait ta conquête ?

JULIE.

Allons, quand ces messieurs auront bien plaisanté...

LORSAN.

Plaisanté ! non : elle est charmante en vérité.

JULIE.

Laissez-moi m'en aller, messieurs, je vous supplie.

MERVILLE.

Tu ne t'en iras pas comme cela, Julie.

(Ils l'entourent tous trois d'assez près.)

JULE.

Eh ! non, ma belle enfant !

LORSAN.

Mon cœur !

JULIE.

Joli concert !
Mais de vos déjeuners, moi je crains le dessert

(Elle leur échappe, et sort.)

SCÈNE III

JULE, LORSAN, MERVILLE.

MERVILLE.

Eh bien ! elle s'enfuit.

LORSAN.

La petite est cruelle.

JULE.

Amis, c'est que déjà vous êtes vieux pour elle.

MERVILLE.

Jule est tout fier d'avoir quatre ans de moins que moi.
(A Lorsan.)
Mais je voudrais avoir tes vingt-cinq ans, à toi,
Lorsan, et posséder ton bon ton et tes grâces.

LORSAN.

Ah ! tu vas assez bien.

MERVILLE.

Eh ! oui, je suis tes traces,
Mais de loin.

LORSAN.

On n'arrive à tout que par degrés ;
Au point où me voilà, tous deux vous parviendrez.

JULE.

Oui, bientôt, je m'en flatte.

MERVILLE.

Un jour, de moi, peut-être,
Les connaisseurs diront : « Il eut Lorsan pour maître. »

LORSAN.

Eh ! l'on ne doit avoir d'autre maître que soi ;
Moi, je pense et j'agis, et je vis d'après moi.
Je ne me suis jamais fait un devoir de suivre
L'exemple de personne, ou d'ouvrir un seul livre.
J'ai pour livre le monde, il suffit ; mon désir
Fait ma règle et ma loi, mon but c'est le plaisir.

JULE.

Bon principe.

MERVILLE, à Jule.

Écoutons.

LORSAN.

Oui, gravez dans vos âmes
Qu'il n'est que trois vrais biens; l'or, le crédit, les [femmes :
Tous les moyens sont bons pour ces triples faveurs.
Que le pédant se fâche, et crie : « O temps ! ô mœurs! »
Que la vieillesse, hélas ! gronde et nous porte envie ;
Nous autres jeunes gens, jouissons de la vie ;
Enfin, rions de tout, ne nous refusons rien ;
De ce régime-là nous nous trouverons bien.

JULE.

Bravo !

LORSAN.

Tu ne dis mot, Merville ?

MERVILLE.

Moi, j'écoute
Et j'admire.

LORSAN.

A propos, il est trop tôt sans doute
Pour voir l'aimable sœur.

JULE.

Il est un peu matin.

LORSAN.

Ah çà ! (car vous tenez dans vos mains mon destin,)
Puis-je enfin espérer ?... dis-moi, mon cher Merville..

MERVILLE.

Oh ! ma sœur est à toi. Mon ami, sois tranquille :
Je te l'ai promise.

JULE.

Oui, nous te la promettons.

MERVILLE, à Jule, d'un air important.

Laisse-nous donc. Tu sais, sans prendre ici de tons,
Que j'ai quelque ascendant sur ma sœur, sur ma mère:
Cela doit être ainsi ; parce qu'enfin mon père
Etant mort, je suis, moi, le chef de la maison.

JULE, piqué.

Comment donc ! c'est tout simple, et mon frère a raison.
L'intervalle qu'a mis entre nous la naissance.
Me condamne au respect, même à l'obéissance.

LORSAN.

Jule, allons...

MERVILLE, à Lorsan.

De tout temps, je te la destinai ;
Du fond de sa province ici je l'amenai,
Grâce à moi, sans reproche, assez bien prévenue :
Elle n'a pas changé de pensée à ta vue.

LORSAN.

Du moins je le présume : au fait, j'espère un peu.
Je n'ai pu d'elle encore obtenir un aveu.

MERVILLE.

Eh ! n'a-tu pas le nôtre ?

JULE.

Oui.

MERVILLE.

D'ailleurs elle t'aime ;
Je t'en réponds.

JULE, à Merville.

Crois-tu qu'il en doute lui-même ?
(A part.)
Moi, j'en doute.

MERVILLE.

A propos, tes dernières amours,
Lorsan ? tout est fini, j'espère.

LORSAN.

Oh ! pour toujours.
J'ai rompu ; mais j'ai fait la plus belle rupture !...
Oui, j'ai très-brusquemment terminé l'aventure,
Pour abréger.

JULE.

J'entends.

LORSAN.

Parbleu ! j'en ai bien ri !
On m'a parlé d'un oncle : au défaut du mari,
Il éclate, il s'emporte.

MERVILLE.

Elle n'a point de frères ?

LORSAN.

Non... enfin tout cela ne m'inquiète guères.

JULE.

Oh ! je le crois.

LORSAN.

Il fait des démarches, pourtant,
Mais, je m'en moque.

MERVILLE.

Allons, de toi je suis content,
Mon cher Lorsan. Je vais, avec un zèle extrême,
Prier, presser ma mère... Ah ! bon, c'est elle-même.

SCÈNE IV

JULE, LORSAN, MADAME MERVILLE, MERVILLE.

MERVILLE, allant au devant de sa mère.

Ma mère...

MADAME MERVILLE.

Ah! ah! bonjour.

LORSAN.

Madame, j'ai l'honneur...

MADAME MERVILLE.

Les trois amis ensemble!

LORSAN.

Ah! oui, c'est mon bonheur.

MADAME MERVILLE.

Et moi j'aime à les voir dans votre compagnie.

LORSAN.

Madame!... nous parlions de l'aimable Euphrasie.
Vos chers fils me flattaient d'un espoir, ah! bien doux!

MERVILLE.

Tenez, ma mère, au fait, nous sommes entre nous:
Lorsan aime ma sœur, et sans doute a su plaire;
Il vous convient pour gendre, à nous deux pour beau-
[frère.
Enfin c'est beaucoup trop prolonger leur espoir;
Et l'on pourrait signer le contrat dès ce soir.

MADAME MERVILLE.

Dès ce soir? mais, mon fils, vous allez un peu vite.

MERVILLE.

Si l'on doutait encor, je conçois qu'on hésite;
Mais lorsque sur un point tout le monde est d'accord...

JULE.

Sans doute.

MADAME MERVILLE.

Assurément, monsieur me convient fort.

LORSAN.

Vous me comblez, madame, et cet heureux suffrage...
Tout Paris, je l'avoue, attend ce mariage.

Car il est naturel que je m'en sois vanté ;
Et généralement je vois qu'il est goûté.
Tout cela même ajoute à mon impatience.
Une fois honoré d'une telle alliance,
Et tout fier des beaux noms de beau-frère et de fils
J'aurai le droit alors de servir mes amis :
Votre gendre aujourd'hui, dès demain je les place.

MERVILLE.

Eh bien ! ma mère, eh bien ! a-t-on autant de grâce?

JULE.

On n'est pas plus aimable...

LORSAN, à Jule.

Allons, petit flatteur !

MADAME MERVILLE.

Je ne puis résister à ce ton-là, monsieur ;
Et j'aurai grand plaisir à vous nommer mon gendre.

LORSAN.

Ah ! madame...

MADAME MERVILLE.

A vos vœux avant que de me rendre,
De ma fille pourtant il faut d'abord l'aveu.

MERVILLE.

Cet obstacle, je crois, nous arrêtera peu.
On ne dira pas non.

MADAME MERVILLE.

Et puis je suis bien aise
Qu'à monsieur de Naudé cet arrangement plaise ;
Et, par égard au moins, je veux le consulter.

MERVILLE.

Encore des délais !

LORSAN.

Je dois les redouter ;
Ce cher monsieur Naudé ! je ne crois pas qu'il m'aime.

MADAME MERVILLE.

Comment ?

LORSAN.

Il est pour moi d'une rigueur extrême.

MERVILLE.

Bon ! quelle idée !

LORSAN.

Et puis, il pourrait par hasard...
Avez-vous remarqué que ce galant vieillard
Pour l'aimable Euphrasie a beaucoup de tendresse?

MADAME MERVILLE.

Bon!

LORSAN.

Sans cesse il en parle avec feu, s'intéresse
Aux progrès qu'elle fait, enfin la suit des yeux.

JULE.

Tu t'imagines donc qu'il en est amoureux?

LORSAN.

Eh! que sait-on!

MERVILLE.

Allons! la bonne fantaisie!

MADAME MERVILLE.

Il est tout naturel qu'il chérisse Euphrasie,
L'enfant de son ami.

JULE.

Sans doute, ce monsieur
Doit avoir, en effet, vu naître notre sœur.

MADAME MERVILLE.

C'est un digne vieillard, que j'aime, que j'honore.
Qu'on estimait jadis, et qu'on estime encore;
J'en fais un très-grand cas.

MERVILLE.

J'en suis persuadé.
Mais c'est assez parler de monsieur de Naudé;
Revenons à Lorsan, que la famille entière
Chérit de tout son cœur, et ma sœur la première.

LORSAN, voyant paraître Euphrasie.

Ah!

SCÈNE V

JULE, LORSAN, EUPHRASIE,
MADAME MERVILLE, MERVILLE.

LORSAN.

Charmante Euphrasie, enfin!... jusqu'à ce soir,

J'ai craint d'être privé du bonheur de vous voir.

EUPHRASIE.

Monsieur...

MERVILLE.

Elle s'arrache enfin à sa peinture,

JULE.

A sa harpe.

MERVILLE.

Surtout à sa chère lecture.

EUPHRASIE.

Courage !

LORSAN.

En longs travaux pourquoi se consumer?
Eh ! ne sait-on pas tout, lorsque l'on sait charmer ?

EUPHRASIE.

De savoir tout, alors, je suis peu curieuse.

MADAME MERVILLE.

Mais l'étude te rend un peu trop sérieuse.

MERVILLE.

Beaucoup trop.

LORSAN.

Vous auriez un sourire si doux !

EUPHRASIE.

Sérieuse, ma mère ? en quoi le voyez-vous ?
Chacun est dans ce monde heureux à sa manière ;
(Regardant ses frères du coin de l'œil.)
L'un aime à s'occuper, d'autres à ne rien faire.

JULE.

Oui, pour aller au but ma sœur a su choisir
La route de l'ennui, nous celle du plaisir.

MERVILLE.

J'honore les savants ; par malheur ils m'endorment.

MADAME MERVILLE.

Mes fils sont plaisants.

EUPHRASIE, souriant.

Oui ; n'est-ce pas qu'ils se forment ?

JULE.

On ne se forme, hélas ! que trop avec le temps.

MERVILLE.

Eh ! oui; laisse l'étude à ces tristes pédants.

EUPHRASIE.

Voilà votre grand mot. Mais dites, je vous prie,
Ce que vous entendez par la pédanterie,
Et comment on peut fuir, messieurs, ce grand défaut
Vous raillez votre sœur ; conseillez-la plutôt.
On me croirait vraiment, à vous entendre dire,
Femme savante, moi ! parce que j'aime à lire,
Parce que je commence à dessiner un peu,
Et qu'enfin mon piano me plaît mieux que le jeu :
Mais sont-ce là des torts à m'ôter votre estime ?
S'instruire, s'occuper, serait-ce un si grand crime ?
Faut-il absolument qu'une femme, aujourd'hui,
Ne soit qu'une ignorante et périsse d'ennui ?

MADAME MERVILLE.

Mon Dieu ! ce n'est pas là ce qu'entendent tes frères

JULE.

Pure ironie !

EUPHRASIE.

Oh ! non, je ne m'en pique guères :
Mais quoi ! vous m'attaquez, et moi je me défends.

MADAME MERVILLE.

Allons, point de débats entre vous, mes enfants.

MERVILLE.

Soit, chacun a son goût ; oui qu'Olivier s'occupe
De livres, de science...

JULE.

Il est pourtant bien dupe,
Ce pauvre cousin.

EUPHRASIE.

Jule, eh ! mais, toi le premier,
Es-tu bien en état de juger Olivier ?

LORSAN.

Pour défendre Olivier votre chaleur est grande,
Mademoiselle...

EUPHRASIE.

A-t-il besoin qu'on le défende ?

MADAME MERVILLE.

Laissons-là ces discours et ce petit parent;
Parlons d'un intérêt tout à fait différent.
Monsieur, de mes deux fils ami bien cher, intime,
Ma fille, et que moi-même enfin j'aime et j'estime,
Vient...

SCÈNE VI

JULE, LORSAN, EUPHRASIE, M. DE NAUDÉ MADAME MERVILLE, MERVILLE, JASMIN.

JASMIN, annonçant.

Monsieur de Naudé.

(Il sort.)

M. DE NAUDÉ, il entre par la gauche; il a des roses à la main.

Votre humble serviteur.
Mesdames.

MADAME MERVILLE.

Ah! bonjour.

MERVILLE.

Monsieur...

LORSAN.

J'ai bien l'honneur...

M. DE NAUDÉ.

Messieurs, je vous salue.

JULE.

Aux fleurs toujours fidèle!

M. DE NAUDÉ.

Toujours; vous les aimez aussi, mademoiselle?

EUPHRASIE.

Oui, beaucoup, je l'avoue.

MERVILLE.

Entre vous deux je voi
Jn peu de sympathie.

M. DE NAUDÉ.

Eh bien! tant mieux pour moi.

MADAME MERVILLE.

Mais, oui.

LORSAN.

Ces roses-là, quelque beauté, je gage,
Vous en a fait cadeau.

M. DE NAUDÉ.

Non, Monsieur : à mon âge,
On ne reçoit plus rien, on ose offrir encor.
Je veux entre vous deux partager mon trésor,
Belles dames.

(Il leur donne à chacune une branche de roses.)

JULE.

Fort bien.

MADAME MERVILLE.

Mais rien n'est plus aimable

EUPHRASIE.

J'accepte avec plaisir.

MERVILLE.

C'est touchant !

LORSAN.

Admirable !

M. DE NAUDÉ.

Badiner avec grâce, et finement railler !
Bravo !

MERVILLE.

Notre savoir se borne à babiller.

JULE.

Nous n'avons pas le droit d'agir comme vous faites.

M. DE NAUDÉ.

Vous persiflez, je vois, jeunes gens que vous êtes...
C'est le ton d'à présent, c'est le talent du jour.
On persifle, je sais, même en parlant d'amour.
J'ai connu, je l'avoue, un temps où près des dames
On était moins badin.

JULE.

On ennuyait les femmes;
Nous, plus heureux peut-être...

M. DE NAUDÉ.

Oh ! vous les séduisez !
Votre style, vos airs, près d'elles sont aisés,
Lestes; cela vous sied, messieurs, à la bonne heure...

LORSAN.

Nous réussit, même.

MERVILLE.

Oui, la marche la meilleure
Est, je crois, la plus prompte; et c'est bien celle-ci.

M. DE NAUDÉ.

Soit. Autrefois pourtant on eût mieux réussi,
Près d'un sexe où la grâce, où la pudeur réside.
Avec un air modeste, et même un peu timide.

LORSAN.

Nous n'étions pas alors; nous nous en consolons.

MERVILLE.

De votre temps, Monsieur, les romans étaient longs;
Nous les abrégeons, nous.

JULE.

Oui, comme dit Horace,
« Courez au dénoûment : » nous y courons.

M. DE NAUDÉ.

De grâce,
Est-ce là bien aimer les femmes?

LORSAN.

Leurs bontés
Sont un peu notre excuse.

M. DE NAUDÉ.

Et vous vous en vantez?

MERVILLE.

C'est par reconnaissance.

M. DE NAUDÉ.

Ah! la preuve est nouvelle!
C'était en devenant plus discret, plus fidèle,
Qu'on se montrait jadis reconnaissant.

LORSAN.

Charmant!

JULE.

De quel temps parlez-vous? il est bien loin vraiment.

M. DE NAUDÉ.

Je parle d'un temps, Jule,... où l'aimable jeunesse
Respectait, consultait et croyait la vieillesse;
Ne tranchait pas autant, craignait de se tromper;

Ne courait point sans cesse, et savait s'occuper;
Parlait moins, écoutait, soupçonnant, je suppose,
Qu'elle pouvait encore ignorer quelque chose.
Mais vous avez changé tout cela, je le sai.

MERVILLE.

Vous devez, c'est tout simple, exalter le passé,
Dénigrer le présent.

MADAME MERVILLE.

Oui, c'est assez l'usage.

M. DE NAUDÉ.

J'en conviens: c'est un peu le défaut de mon âge :
Je sens même qu'au fond je n'en suis pas exempt.
Cependant, autrefois aussi bien qu'à présent,
Je rencontrais souvent d'assez mauvaises têtes,
D'aimables étourdis, messieurs, tels que vous l'êtes...
Pardon!... Et maintenant, comme du temps passé,
Je vois plus d'un jeune homme, estimable et sensé;
Et sans aller plus loin, Olivier, par exemple,
Est de votre âge : eh bien! de près je le contemple:
Il est rangé, modeste, et fort laborieux;
Près des dames il est poli, respectueux;
Et même il croit devoir honorer la vieillesse;
Que vous dirai-je?...

JULE.

Oh ! c'est un des sages de Grèce.

MERVILLE.

C'est votre protégé.

M. DE NAUDÉ.

Non, je n'en eus jamais.
C'est mon ami. Son père, avec qui je servais,
Me légua ce jeune homme, à son heure dernière;
Et je m'en ressouviens. Son âme, noble et fière,
N'a de moi, jusqu'ici, voulu rien accepter :
Mais, par tous ces refus loin de me rebuter,
Je saisirai, j'espère, un instant favorable,
Et je le forcerai de m'être redevable.

MADAME MERVILLE.

A quoi bon ces détails sur Olivier?

LORSAN.

C'était
Comme modèle, ici, que monsieur le citait.

M. DE NAUDÉ.

Peut-être. Vous voyez qu'ici je blâme et loue
Le présent, le passé. Je dirai plus : j'avoue
Que de tout temps ainsi, variable et léger,
L'homme changea, je crois, sans trop se corriger.
Chaque âge eut ses défauts, et nous avions les nôtres,
Oubliés aujourd'hui, mais remplacés par d'autres.

EUPHRASIE.

J'en cherche encore en vous.

M. DE NAUDÉ.

Rien de plus obligeant :
Quand on a le cœur pur, on a l'œil indulgent.

MERVILLE, à Lorsan.

Hein! tu l'entends?

LORSAN.

Eh! oui.

JULE.

Mon ami, que t'en semble?
Si c'était?

LORSAN.

Je l'ai dit; un rival.

MERVILLE.

Bon!

LORSAN.

J'en tremble.

MERVILLE.

Notre ami, sur ce point, a l'esprit en repos.

JULE.

Depuis longtemps, Lorsan ne craint plus les rivaux.

LORSAN.

Ah! quand on aime bien, on n'est jamais tranquille.

JULE.

Bon! comme il est modeste!

MADAME MERVILLE.

Il serait difficile,
Il le faut avouer, qu'un autre eût de l'espoir;

Lorsque l'on peut signer le contrat dès ce soir...

M. DE NAUDÉ.

Dès ce soir, dites-vous? Eh! quoi, mademoiselle,
L'ai-je bien entendu?

EUPHRASIE.

J'apprends cette nouvelle
En même temps que vous, monsieur, dans le moment.

M. DE NAUDÉ, à part.

Pas un instant à perdre, agissons promptement;
Ecartons, si je puis, un pareil personnage.
(Haut à madame Merville.)
Madame, permettez...

MADAME MERVILLE.

Eh! quoi?

M. DE NAUDÉ.

Ce mariage,
De quelques jours, je crois, pourrait se différer.

MERVILLE, vivement.

Cela ne se peut pas, monsieur.

M. DE NAUDÉ.

Puis-je espérer
Que par égard pour moi?...

MADAME MERVILLE.

J'en ai beaucoup, sans doute;
Mais, outre que monsieur mérite qu'on l'écoute,
Mon fils aîné me presse; il tient fort...

MERVILLE.

Il est vrai.

M. DE NAUDÉ.

Quoi! vous ne pouvez pas m'accorder un délai?

MERVILLE, bas à sa mère.

Point de délais, ma mère, et soyez inflexible.

MADAME MERVILLE, à M. de Naudé.

Croyez-moi, mon ami; cela n'est pas possible.

MERVILLE.

Mais tout est terminé, monsieur, absolument.

M. DE NAUDÉ.

Eh bien! madame, il faut vous parler franchement

MADAME MERVILLE.

Quoi?

M. DE NAUDÉ.

Je vous vais ici faire une autre prière,
Plus importante encor, pour moi, que la première;
Et je sens qu'un refus ne serait plus cruel.

MADAME MERVILLE.

Mon ami, vous prenez un ton bien solennel.

M. DE NAUDÉ.

Oui, j'ose, comme ami de toute la famille,
Vous demander la main de votre aimable fille.

MADAME MERVILLE.

Pour qui donc?

M. DE NAUDÉ.

Pour moi-même.

MADAME MERVILLE.

Ah! Dieu! pour vous?

M. DE NAUDÉ.

Pour moi.

MERVILLE.

Le trait est neuf.

JULE.

Et gai.

MADAME MERVILLE.

Vous plaisantez?

M. DE NAUDÉ.

En quoi?

LORSAN, riant.

Tout de bon?

M. DE NAUDÉ.

Mon aveu dût-il sembler bizarre,
Oui, pour votre rival ici je me déclare.

LES DEUX FRÈRES.

Ah!

LORSAN.

C'est ce que toujours j'avais su redouter.

M. DE NAUDÉ.

Soit, redoutable ou non, j'ose me présenter.

MERVILLE.

Monsieur persiste ; enfin, il faudra bien le croire.

JULE.

Cet amour-là, vraiment, va te combler de gloire.

M. DE NAUDÉ.

Pour votre aimable sœur, il ne surprendra pas.
Eh ! qu'importent les ans ? tant de vertus, d'appas,
Doivent charmer, fixer tous les goûts, tous les âges,
Rajeunir les vieillards, comme enflammer les sages.

MADAME MERVILLE.

(A demi-voix à Merville.)

Oui ! mon fils, écoutons : ceci devient piquant.

MERVILLE.

J'écoute.

M. DE NAUDÉ.

Et cet amour ne naît pas dans l'instant,
Belle Euphrasie ; oh ! non, dès longtemps je vous aime,
Et d'un attachement vrai, pur comme vous-même.

MERVILLE.

Monsieur le disait bien, il s'enflamme.

JULE.

Oui, vraiment ;
Et même il rajeunit ; c'est adroit.

EUPHRASIE, à ses frères.

Doucement.

M. DE NAUDÉ.

Je leur pardonne tout ; ne sont-ils pas vos frères ?
Mes vœux, mes sentiments, sont honnêtes, sincères ;
(A Lorsan.)
Il suffit. J'ose ici vous disputer un cœur,
Jeune homme ; nous verrons qui sera le vainqueur.

LORSAN.

J'accepte le défi. Vous, charmante Euphrasie,
Jugez entre nous deux. Malgré ma jalousie,
Voyez ma confiance, en cet instant fatal :
Je sors, et près de vous je laisse mon rival.

(Il sort.)

JULE, en sortant, à M. de Naudé.

Adieu, beau-frère.

MERVILLE, de même.

Allons, heureux début : courage !

(Ils sortent par le fond.)

SCÈNE VII

EUPHRASIE, M. DE NAUDÉ, MADAME MERVILLE.

EUPHRASIE.

Ils sont un peu légers.

M. DE NAUDÉ.

Eh ! oui, comme leur âge.

MADAME MERVILLE.

Eh ! puis, cela leur sied; ils ont, je ne sais quoi...
(A M. de Naudé)
C'est vous qui plaisantez bien joliment.

M. DE NAUDÉ.

Qui ? moi ?
Non, ce n'est point, madame, une plaisanterie;
C'est bien du fond du cœur.

MADAME MERVILLE.

Comment donc, je vous prie ?

M. DE NAUDÉ.

J'aime mademoiselle, et le dis hautement.

MADAME MERVILLE.

D'amitié ?

M. DE NAUDÉ.

D'amitié bien tendre, assurément.

MADAME MERVILLE.

Je voulais vous parler de Lorsan, c'est dommage;
Pourrez-vous maintenant approuver son hommage ?

M. DE NAUDÉ.

Franchement, avec vous, je m'en expliquerai ;
Mais souffrez que d'un jour l'hymen soit différé.

EUPHRASIE.

Ma mère, oui, différons, si monsieur le désire.

MADAME MERVILLE.

Eh bien ! soit, à vos vœux je consens de souscrire.

M. DE NAUDÉ.

Il suffit, et bientôt nous en reparlerons.
(A Euphrasie.)
Pour vous, j'ose espérer que nous nous entendrons.
Croyez que vous n'aurez jamais, mademoiselle,
De serviteur plus vrai, plus tendre et plus fidèle.
(Il salue, et sort par la gauche.)

SCÈNE VIII

EUPHRASIE, MADAME MERVILLE.

MADAME MERVILLE.

Mais, quel feu, quels transports ! je l'admire, vraiment :
Ma fille, qu'en dis-tu ? Je t'en fais compliment.

EUPHRASIE.

Il est intéressant.

MADAME MERVILLE.

Fort bien ! il t'intéresse?
A merveille !... mais quoi ? j'oubliais,... l'heure presse,
Je te laisse rêver à ce touchant aveu,
A l'amour du vieillard intéressant; adieu.
(Elle sort par le fond)

EUPHRASIE, seule.

Sans doute, il l'est bien plus que tel jeune agréable...
Que Lorsan... Olivier ! toi seul es plus aimable.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

EUPHRASIE, JULIE.

JULIE.

Mademoiselle, eh bien, je vous fais compliment.

EUPHRASIE.

Compliment! et sur quoi?

JULIE.

Sur le nouvel amant...

EUPHRASIE.

Ah!

JULIE.

De cette conquête êtes-vous bien charmée?

EUPHRASIE.

Eh! mais, il est je crois, toujours doux d'être aimée.

JULIE.

Oui, quand on ne ferait que s'amuser...

EUPHRASIE.

De quoi?
De ce qu'un galant homme est amoureux de moi?

JULIE.

Avouez qu'on ne peut s'empêcher de sourire,
En voyant à ses pieds un vieillard qui soupire.
Était-il bien pressant, en vous parlant d'amour?

EUPHRASIE.

Mais... plus tendre, du moins, que ces héros du jour,
Qui, même alors, ne sont amoureux que d'eux-même.

JULIE.

J'aurais voulu le voir, vous dire, « je vous aime. »

EUPHRASIE.

Ce plaisir, tu l'auras.

JULIE.

Après tout, ce barbon...

EUPHRASIE.

Ah! supprimez ce terme.

JULIE.

Il est riche.

EUPHRASIE.

Il est bon.
Ce qui me plaît en lui, c'est cette politesse,
Cet air respectueux, cette délicatesse,
Si rares à présent!... Va, ma chère, aujourd'hui,
Il est des jeunes gens moins aimables que lui.

JULIE.

Oh ! vraiment, du vieillard vous êtes amoureuse.

EUPHRASIE.

Tu crois ?

JULIE.

Oui ; sa visite est pour vous dangereuse;
Et s'il vient, moi, d'abord j'assiste à l'entretien,

EUPHRASIE, souriant.

Laisse-moi pourtant.

JULIE.

Mais...

EUPHRASIE, d'un ton ferme.

Sortez.

JULIE.

Je le vois bien,
Vous voulez être seule.

EUPHRASIE, plus doucement.

Allons, sors, je t'en prie.

JULIE, à part, en sortant.

Ce n'est pas le vieillard qu'elle attend, je parie.

SCÈNE II

EUPHRASIE, seule.

Que parle-t-elle ici de monsieur de Naudé ?
Ah! mon malheur du moins est par lui retardé :
C'est Lorsan bien plutôt... je deviendrais sa femme!
J'accepterais sa main, lorsqu'au fond de mon âme!...
Mais quoi ?... mon cher cousin vient bien tard aujour-
[d'hui.
Deux heures !... je ne suis heureuse qu'avec lui ;
Lui seul ici, lui seul, m'entend et me devine :
O mon cher Olivier !...

SCÈNE III

EUPHRASIE, OLIVIER.

OLIVIER, entrant par la gauche avec empressement.

Me voici, ma cousine.

EUPHRASIE, surprise.

Ah ! ciel c'est vous ?

OLIVIER.

Eh ! oui. Bon Dieu ! quel cri d'effroi !
Est-ce que par hasard vous auriez peur de moi ?

EUPHRASIE.

Oh ! non, ce n'était pas un cri d'effroi sans doute :
Vous savez cher cousin, quelle douceur je goûte...

OLIVIER.

Et moi donc ! je n'ai pas de plus touchant plaisir...
Mais, que dis-je *de plus?* je n'ai pas à choisir ;
Vous parler, vous entendre est mon bonheur unique.

EUPHRASIE.

Ah ! je vous crois.

OLIVIER.

Tenez, loin de vous je m'applique,
Sans relâche, aux détails, aux soins de mon état ;
Je dévore avec zèle un travail long, ingrat :
Cela même m'est doux ; et je jouis d'avance,
En songeant que je vais trouver ma récompense.

EUPHRASIE.

Pour moi, je ne fais pas de ces grands travaux-là ;
Mais je m'occupe ; eh bien ! je me dis : « Il viendra,
« Nous causerons, lirons : » cet espoir me ranime.

OLIVIER.

Est-il bien vrai ! je suis si fier de votre estime !
Vous ne dédaignez pas, vous, un pauvre parent.

EUPHRASIE.

Vous dédaigner ?

OLIVIER.

Voyez quel air indifférent
Chacun me montre ici ! votre maman, vos frères
Me regardent à peine, et ne m'écoutent guères.

EUPHRASIE.

Quelle injustice !

OLIVIER.

A vous seulement je m'en plains ;
J'oublie, en vous voyant, tous ces petits chagrins.
Mais vous, qui me plaignez, n'avez-vous pas de peines ?
Vous soupirez ; je crains...

EUPHRASIE.

Hélas ! qui n'a les siennes ?
Votre tort est ici d'être pauvre ; et le mien,
Ou plutôt mon malheur, c'est d'avoir trop de bien ;
Puisqu'enfin je ne dois qu'à ma seule fortune,
De ce monsieur Lorsan, la recherche importune.

OLIVIER.

Quoi ?...

EUPHRASIE.

Je n'avais pas vu le danger de si près ;
J'ai peu craint jusqu'ici cet amant : j'espérais
Que ses nombreux défauts, désabusant ma mère,
Lui feraient tôt ou tard abjurer sa chimère ;
J'étais bien dans l'erreur, et je vois aujourd'hui
Qu'elle redouble encor d'affection pour lui ;
Mes deux frères, surtout Merville, le soutiennent ;
Et je sens trop qu'au point où les choses en viennent,
Il faut que je m'explique enfin ; moi, l'épouser !...
Mais d'un autre côté comment le refuser ?

OLIVIER.

Que cette alternative est pour moi douloureuse
Je consens à souffrir si vous êtes heureuse !

SCÈNE IV

EUPHRASIE, JULE, OLIVIER.

JULE, entrant du fond.

Ah ! vous voilà tous deux ; nous causerons du moins.
Je ne sais ce qu'ils font ; ils ont de graves soins.
Mon frère a ce matin ses visites en tête ;
Pour le même sujet ma mère aussi s'apprête,

Et l'on me laisse seul.

EUPHRASIE.

Tu sais t'occuper, toi.

JULE.

Oui, vous savez aussi vous occuper, je voi ;
Je viens vous déranger, peut-être ? c'est dommage :
Vous lisiez, travailliez : c'est assez votre usage.

OLIVIER.

Et toi, ne lis-tu pas quelquefois ?

JULE.

Mon Dieu ! non.
Je ne lis presque plus ; on ne fait rien de bon.

OLIVIER.

Jule tranche, décide... oh ! c'est un homme habile.

EUPHRASIE.

Comment donc ! il a fait tout seul un vaudeville.

JULE.

Et moi, je vous soutiens (enfin on s'y connaît),
Qu'on pourrait faire mieux que tout ce qu'on a fait.
Oui, nos plus grands auteurs...

EUPHRASIE.

En vérité, mon frère !...

JULE.

Les réputations ne m'en imposent guère.
J'examine et je juge.

OLIVIER.

(A Euphrasie.)

Oh ! sans doute. Écoutons :
Voici Jule qui va nous faire des leçons.

JULE.

Non, mais ce que je dis, je le prouve sans peine :
(Il prend un livre.)
Par exemple, tenez... je trouve La Fontaine...
La Fontaine est charmant ; mais il est négligé,
Le bon homme.

EUPHRASIE.

Voilà La Fontaine jugé.

JULE.

Des poëtes meilleurs dont le nom seul enflamme,

C'est Boileau, c'est Racine.

OLIVIER.

Oui !

JULE.

Boileau n'a point d'âme ;
C'est dommage.

EUPHRASIE.

Et Racine ?

JULE.

Ah ! comme il parle au cœur !
Ses vers ont une grâce, un charme;... par malheur,
Il est faible en ses plans.

OLIVIER.

Aimes-tu mieux Voltaire ?

JULE.

Poëte inimitable, unique, un dieu sur terre :
Mais il rime très-mal, et toujours de l'esprit,
Et superficiel dans tout ce qu'il écrit.

EUPHRASIE.

Le dieu sur terre?...

JULE.

Oh ! moi, librement je m'exprime.

OLIVIER.

Tu ne nous parles point de Corneille ?

JULE.

Sublime !
C'est le père, en un mot..., mais il a bien vieilli ;
C'est comme ton Molière, il tombe dans l'oubli.

OLIVIER.

Mais tous ces grands auteurs que d'abord tu nous vantes
Sont réduits presqu'à rien par tes notes savantes.

JULE.

On a le droit d'avoir un avis.

OLIVIER.

Pourquoi pas ?

JULE.

Me nîrais-tu ?...

OLIVIER.

Moi? rien.

JULE, à Euphrasie.

D'honneur! à chaque pas,
Il recule.

EUPHRASIE.

Il te craint. Moi, j'attends qu'il te dise :
« Mon ami, permettez d'abord qu'on vous instruise
« Pendant six mois ; après nous pourrons disputer. »

JULE.

Ah! je sens l'épigramme.

EUPHRASIE.

Eh! mais sans plaisanter,
Mon frère, est-ce qu'on peut deviner la science?
Le goût même a besoin de temps, de patience.
Aurait-on tout l'esprit... que Jule peut avoir,
Il me semble qu'on doit se piquer de savoir
Les choses seulement que l'on a bien apprises.
Je l'ai cru jusqu'ici.

JULE.

Bah! préjugés! sottises!
Pauvre jeunesse! ainsi, jadis on l'accablait;
Même encore du temps d'Olivier, il fallait,
Pendant dix ans et plus, essuyer au collége,
Des auteurs, des pédants, le barbare cortége;
Et du fond de cet antre on sortait pâle et sec,
Bien chargé, bien nourri de latin et de grec :
On eût de Démosthène expliqué la harangue,
Mais on ne savait pas un seul mot de sa langue.
Et tenez, en deux ans, moi, j'en ai plus appris,
En observant le monde, en courant dans Paris,
Qu'Olivier dans ses cours, dans ses classes, ses livres...

EUPHRASIE.

Bon Dieu! de quel fardeau, mon ami, tu délivres
Les enfants de nos jours!...

JULE.

Mais ceux des jours passés,
Avec tout leur savoir, sont-ils plus avancés?
Savent-ils mieux juger d'une pièce nouvelle,
Ordonner une fête, ou charmer une belle?
Ont-ils dans l'entretien plus de tact, plus de sel,

Plus de grâce, en un mot, et d'esprit naturel?
(A Olivier.)
Monsieur l'auteur, ici, voyons, qu'allez-vous dire?

OLIVIER.

Moi? je me garde bien de dire un mot; j'admire.
Je sens que pour s'instruire, il n'était pas besoin
De tant se fatiguer, de prendre tant de soin;
Oh! non, je reconnais, que ces longues études
N'étaient que sot ennui, que tristes habitudes;
Je vois qu'à moins de frais il est de beaux esprits,
Et même des savants, qui, n'ayant rien appris,
N'ignorent nulle chose et, des heures entières,
Vont parler, disputer, sur toutes les matières,
Sur des points de science, en affaire de goût;
Dans le monde, au spectacle, en famille, partout,
S'érigent en censeurs, en arbitres suprêmes,
Et toujours, en un mot, sont très-contents d'eux-mêmes.

JULE.

Mais Olivier s'avise aussi de persifler!

EUPHRASIE.

Comme un autre, en effet, s'il voulait s'en mêler...

JULE.

Son discours ironique est le plus fin du monde,
Mais ne répond à rien.

OLIVIER, un peu animé.

Que veux-tu qu'on réponde?
On est tout confondu d'un ton si décidé.
Tu sais tout, à t'entendre; et monsieur de Naudé
Me disait même hier: « Que de choses j'ignore!
« Mon ami, je vieillis, en m'instruisant encore. »

JULE.

Oui! c'est édifiant.

OLIVIER.

« J'admire, ajoutait-il,
« Et l'air de confiance, et l'éternel babil,
« De ces messieurs, à peine échappés de l'enfance
« (Car ils ont, d'un seul pas, franchi l'adolescence.)
« Ils semblent tout savoir, à leur ton, leur maintien:
« Mais ils ne savent rien, n'apprendront jamais rien,

« Parlent avec mépris de tout ce qu'ils ignorent,
« Et de leur nullité publiquement s'honorent ;
« Etres inconséquents, neufs, et blasés, flétris,
« Tels que des fruits sans goût, avant le temps mûris.
« A quinze ans, les voilà déjà de petits hommes,
[sommes. »
« Plus forts, même plus vieux que tous tant que nous

JULE.

Le cher monsieur Naudé te disait tout cela ?

OLIVIER.

Ce sont ses propres mots.

JULE.

A merveille ; voilà
Citer les gens, mon cher, d'une façon heureuse.
La conversation deviendrait sérieuse,
Et ce n'est pas mon genre ; adieu... mes chers amis :
Vous et moi différons de sentiments, d'avis,
C'est un malheur ; mais, quoi ? je tiens à mon système :
Vous jugez sur parole, et moi, d'après moi-même :
Voilà la différence.

(Il sort en fredonnant.)

SCÈNE V

EUPHRASIE, OLIVIER.

EUPHRASIE.

Eh ! mais, en vérité,
Je crois le petit Jule un peu déconcerté.

OLIVIER.

Ah ! pardonnez ; peut-être ai-je été trop sévère ;
Un moment j'oubliai qu'il était votre frère.

EUPHRASIE.

D'une leçon plus forte il aurait grand besoin.
Jule n'a qu'un défaut, mais qu'il porte un peu loin :
Il veut avoir trente ans, quand il n'en a que seize.

OLIVIER.

Eh ! oui ; qu'il extravague ailleurs tout à son aise ;
Et contre moi, s'il veut, dispute à tout propos,

J'y consens; mais ici, qu'il me laisse en repos.
Quoi! me poursuivre auprès de vous, bonne Euphrasie,
Me forcer à parler, et vers et poésie!
C'est trop.

EUPHRASIE.

Vous vous fâchez, je crois?

OLIVIER.

Oui, j'en conviens
S'il perd son temps, du moins qu'il épargne le mien
Les moments sont si chers!

SCÈNE VI

EUPHRASIE, MADAME MERVILLE, OLIVIER.

MADAME MERVILLE, du fond, à part.

Allons, encore ensemble!
Eh! mais, ils sont tous deux fort émus, ce me semble.
(Haut.)
Vous voilà donc?

EUPHRASIE, un peu embarrassée.

Oui, nous...

MADAME MERVILLE, à Olivier, assez froidement.

Merville en bas m'attend:
Voulez-vous bien l'aller retenir un instant?
Vous le ramènerez ici dans un quart d'heure;
Seule, avec Euphrasie, il faut que je demeure.

OLIVIER.

Ma cousine, j'y cours.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE VII

EUPHRASIE, MADAME MERVILLE.

MADAME MERVILLE.

Ma fille, écoutez-moi:
Cet Olivier ici vient fort souvent, je voi;

Et de son entretien rien ne peut vous distraire :
Cette assiduité commence à me déplaire.

EUPHRASIE.

Cet Olivier !... du moins, ainsi vous l'appelez,
Il est notre parent.

MADAME MERVILLE.

Il l'est, si vous voulez,
Quoique de loin ; aussi, sans cesse il me prodigue
Le beau nom de *cousine*, au point qu'il m'en fatigue.

EUPHRASIE.

Vous en parlez, peut-être, avec bien du mépris ;
Si l'esprit, la vertu, les talents ont leur prix,
Je pense qu'Olivier, en qui tout cela brille,
Ne peut faire qu'honneur à toute la famille.

MADAME MERVILLE.

Et comment, je te prie? inconnu, sans crédit...
C'est monsieur de Naudé, c'est lui, sans contredit,
Qui, par son nom, son rang, son état, nous honore;
Mais, Olivier...

EUPHRASIE.

N'est rien; il est pauvre... Ah! j'ignore
Si monsieur de Naudé serait content ici
De s'entendre louer aux dépens d'un ami ;
Il a pour Olivier la plus sincère estime,
Et de sa pauvreté ne lui fait pas un crime.

MADAME MERVILLE.

A la bonne heure : mais, parlez-moi de Lorsan ;
Il est connu, fêté! voilà, convenez-en,
Quelqu'un qu'on peut citer, qui marque dans le monde.

EUPHRASIE.

Mais il faut que les mœurs, que le cœur y réponde.

MADAME MERVILLE.

Sans doute ; mais Lorsan est jeune encor; le temps
Mûrit tout ; peut-on être un sage à vingt-cinq ans ?
Il me plaît par son air, ses discours, ses manières ;
Puis, c'est le protégé de mes fils.

EUPHRASIE.

Ah! mes frères
Protégent !...

MADAME MERVILLE.

Pourquoi pas? mes fils ont...

EUPHRASIE.

Du babil

MADAME MERVILLE.

De l'esprit naturel.

EUPHRASIE.

Soit. Cela suffit-il?

MADAME MERVILLE.

Il ne s'agit pas d'eux, mais de Lorsan, ma fille,
Leur plus intime ami, bientôt de la famille,
Qui comme tel par vous doit être regardé.

EUPHRASIE.

Mais vous aviez promis à monsieur de Naudé
D'attendre un peu...

MADAME MERVILLE.

Bon! bon! pure plaisanterie!
C'est, d'un vieillard aimable, une galanterie...

SCÈNE VIII

EUPHRASIE, MADAME MERVILLE, MERVILLE, OLIVIER.

MERVILLE.

Me faire ainsi languir, ma mère, y pensez-vous?

MADAME MERVILLE.

Je parlais d'une affaire...

MERVILLE.

Et notre affaire, à nous?
Elle est plus importante.

MADAME MERVILLE.

Eh! mais...

MERVILLE.

Qui vous arrête?
Eh! venez donc, de grâce.

MADAME MERVILLE.

Allons, me voilà prête.

MERVILLE, à Euphrasie.

Au revoir.

MADAME MERVILLE, à Euphrasie, à demi-voix.

Vous, pesez ce que je vous ai dit,
Ma fille, et songez bien...

EUPHRASIE.

Oui, ma mère, il suffit.

MADAME MERVILLE.

Vous m'entendez.
(A Olivier, en le saluant.)
Monsieur...

SCÈNE IX

EUPHRASIE, OLIVIER.

OLIVIER.

Monsieur!... ah! votre mère,
Plus que jamais pour moi devient froide et sévère.

EUPHRASIE.

Vous croyez?

OLIVIER.

Je le crains; j'ai trop su l'observer :
C'est le plus grand malheur qui me pût arriver.

EUPHRASIE.

Allons! chassez bien loin ces mauvaises pensées.

OLIVIER.

Hélas! un mot de vous les a bientôt chassées.

SCÈNE X

EUPHRASIE, M. DE NAUDÉ, OLIVIER.

M. DE NAUDÉ.

Je vous trouve tous deux; doux spectacle pour moi!
Pour ta chère cousine, avec plaisir je voi
Ton tendre attachement, les soins que tu lui donnes.

OLIVIER.

J'ai bien peu de mérite...

M. DE NAUDÉ.

Oui: les jeunes personnes
Ont à leurs bons cousins quelqu'obligation
Pour l'agrément, ainsi que pour l'instruction.
Elles pourraient trouver tout cela chez leurs frères;
Mais d'elles quelquefois ils ne s'occupent guères;
Je parle en général: les soins d'un étranger,
Moins commodes, souvent ne sont pas sans danger;
Le cousin tient des deux et d'abord intéresse;
Il inspire à la fois confiance et tendresse;
A sa cousine aussi, sans en être amoureux,
Il désire de plaire; il s'établit entre eux
Un commerce innocent et de jeux et d'études,
D'espérances, de vœux, même d'inquiétudes,
D'où naissent pour toujours ces touchants souvenirs
Des travaux les plus doux et des premiers plaisirs.

EUPHRASIE, à part.

Hélas! oui.

M. DE NAUDÉ.

Moi, surtout, juge si j'apprécie
Tes sentimens, si purs pour l'aimable Euphrasie!
Car tu sais l'intérêt que j'y prends... sûrement,
On t'aura fait l'aveu du tendre sentiment...

EUPHRASIE.

Non, je n'ai pas encore...

M. DE NAUDÉ, à Euphrasie, en souriant.

Avouez que vous-même.
Vous avez oublié déjà que je vous aime.
(A Olivier.)
Oui, mon ami, je l'aime, et de ma passion
J'ai fait ouvertement la déclaration.

OLIVIER.

Quoi! monsieur, vous avez?...

M. DE NAUDÉ.

Tu vois qu'à tant de charmes,
A tout âge, Olivier, il faut rendre les armes,
Je me croyais sauvé, mais...

OLIVIER, à Euphrasie, avec un peu de chagrin.

Vous n'en disiez rien.

Mademoiselle ?

M. DE NAUDÉ.

Ah ! ah ! mais cela n'est pas bien :
A son cousin, d'ailleurs un ami sûr, intime !

EUPHRASIE.

Très-digne, je le sais, monsieur, de votre estime,
De votre confiance...

M. DE NAUDÉ.

Oh ! oui, cet ami-là,
Il est fait pour m'entendre ; et sans peine il croira
Qu'on puisse vous aimer ; il vous rend bien justice.

OLIVIER.

Aussi, ne doutez point qu'Olivier n'applaudisse,
Et ne partage...

M. DE NAUDÉ.

Eh ! mais voyez comme il répond !
Il est tout interdit : et c'est tout simple au fond ;
Moi, je lui dis le fait, et non les circonstances :
Reçois, cher Olivier, ces douces confidences,
Apprends...

EUPHRASIE.

Vous permettez ; un tel aveu, je croi,
Se passera fort bien de ma présence.

M. DE NAUDÉ.

Eh ! quoi !
Vous sortez ?

EUPHRASIE.

J'ai besoin d'un peu de solitude.

M. DE NAUDÉ.

Aussi, je vous dérange au milieu de l'étude !
Je suis indiscret.

EUPHRASIE.

Vous ! nous déranger ? jamais.

M. DE NAUDÉ.

Ce n'est pas mon dessein, non, je vous le promets,
Ah ! plutôt dans mon cœur, croyez, chère Euphrasie,
Que vous êtes tous deux réunis pour la vie.

EUPHRASIE, à part en sortant.

Que je suis malheureuse !

OLIVIER, à part,

Il l'aime ! ah ! c'en est fait.

SCÈNE XI

M. DE NAUDÉ, OLIVIER.

M. DE NAUDÉ.

Ceci t'étonne, un peu, je vois.

OLIVIER.

Mais... en effet.

M. DE NAUDÉ.

Je conçois ta surprise; une flamme si prompte...
De mes motifs d'abord je veux te rendre compte.

OLIVIER.

Ah !

M. DE NAUDÉ.

Sans les dire tous, au moins pour le moment
Mon ami, ne crois pas que cet attachement
Que j'annonce aujourd'hui pour la jeune Euphrasi
Soit de ces feux soudains nés de la fantaisie.
Pour elle, dès longtemps, j'eus estime, amitié;
Mais c'est... te le dirai-je? une tendre pitié
Qui fait qu'en ce moment j'éclate et me déclare.

OLIVIER.

La pitié ?

M. DE NAUDÉ.

Ce mot-là te semble un peu bizarre.

OLIVIER.

Je n'aurais jamais cru que la compassion
Fût le motif...

M. DE NAUDÉ.

Écoute, et cette expression
Dans ton esprit bientôt sera justifiée,
Notre Euphrasie allait être sacrifiée,
Tu l'as pu voir ; sa mère un peu jeune, entre nous,
Par pure ambition lui donnait pour époux
Un fat qui n'aime rien, hors lui seul qu'il adore ;
Qui recevant sa main, croit l'honorer encore ;

Sans principes surtout, sans mœurs...

OLIVIER.

Il est certain...

M. DE NAUDÉ.

Tranchons le mot : Lorsan est un franc libertin.
Et tiens,... car avec toi je n'ai point de mystère,
J'apprends à l'instant même une fâcheuse affaire,
Où Lorsan joue un rôle... oh ! mais des plus vilains ;
Il s'agit d'une femme, hélas ! qu'au fond je plains ;
Car d'un moment d'erreur elle est trop bien punie ;
C'était peu de l'avoir indignement trahie ;
Il a fait à plaisir un éclat scandaleux,
S'est hautement vanté... Les parents furieux
Ont de l'époux absent embrassé la querelle ;
Pour l'apaiser, dit-on, l'autorité s'en mêle ;
Mais je ne sais encor les détails qu'à demi ;
De tous ces braves gens je suis l'ancien ami,
Et j'espère calmer leur trop juste colère.

OLIVIER.

Et voilà l'homme, ô ciel ! qui se flatte de plaire !

M. DE NAUDÉ.

Mais en effet, tu vois quel époux ce serait,
Qu'un homme tout ensemble immoral, indiscret,
Qui séduit une femme, et sans pudeur l'affiche,
N'aspire à celle-ci que parce qu'elle est riche,
Et de cette famille eût détruit le bonheur !

OLIVIER.

Vous me faites trembler.

M. DE NAUDÉ.

Tel est, sur mon honneur,
Mon vrai but, Olivier, le dessein qui m'anime.
Je désire en ce jour sauver une victime.

OLIVIER.

Voilà bien votre cœur et votre loyauté,
Généreux... !

M. DE NAUDÉ.

Parle moins de générosité.
Mon motif est loyal, mais n'a rien d'admirable ;
Franchement, Euphrasie est tout à fait aimable ;

Je l'aime, et je sens bien, soyons de bonne foi,
Qu'en voulant son bonheur, je travaille pour moi.
Tu vois que ma démarche est assez naturelle.

OLIVIER, s'animant par degrés.

Ah! sans doute, les vœux que vous formez pour elle
Sont ceux que tout le monde eût faits au fond du cœur.
Qui n'a point en secret admiré sa candeur,
Ses vertus, son esprit délicat, raisonnable,
Sa grâce enchanteresse, et sa sagesse aimable,
Cet enjoûment si pur, cette naïveté
Jointe aux plus grands talents, et surtout sa bonté?

M. DE NAUDÉ.

Ce portrait est fidèle; il m'excite, il m'enflamme;
J'en sens mieux mon bonheur: ô d'une telle femme
Heureux l'époux, heureux qui peut la mériter!

OLIVIER.

Ce sera vous, monsieur.

M. DE NAUDÉ.

Je n'ose m'en flatter.
Je ne m'aveugle point; je sais quel est mon âge.
Il est vrai qu'Euphrasie est raisonnable et sage;
Et peut-être mes soins, délicats, complaisants,
Me feront pardonner mes soixante-deux ans.
Olivier, le crois-tu? dis-le-moi, sois sincère.

OLIVIER.

Vous lui rendez justice; oui, votre caractère,
Vos vertus toucheront un aussi noble cœur;
Et vous serez heureux en faisant son bonheur.

M. DE NAUDÉ.

Cher Olivier! pour toi cette bonne Euphrasie
Sera ce que je suis, une sincère amie:
Tu l'aimeras aussi? promets-le moi.

OLIVIER, troublé.

Monsieur,...
Oui, je la chérirai comme ma propre sœur.

M. DE NAUDÉ.

Fort bien.

OLIVIER.

J'aurai pour elle une tendresse pure,

Un respect filial... croyez, je vous assure...
Je ne saurais parler... je vais en liberté...

M. DE NAUDÉ.

Va, va...

OLIVIER, revenant sur ses pas, avec abandon, et ne pouvant retenir ses larmes.

Mais soyez sûr que je suis enchanté,
Et que votre Olivier goûte une jouissance,
Un délice aussi pur que sa reconnaissance.

(Il sort.)

M. DE NAUDÉ.

Oui, je crois tout.

SCÈNE XII

M. DE NAUDÉ, seul.

Je lis dans le fond de ton cœur,
Noble, excellent jeune homme ! ô Dieu ! que de can-
[deur !
Quel ami ! je l'admire autant que je méprise
Cet indigne Lorsan. Suivons mon entreprise,
Hâtons-nous... mais courons d'abord au plus pressé ;
Etouffons une affaire où l'honneur est blessé ;
Servons et mes amis et ce Lorsan lui-même ;
Et bientôt, je reviens, en suivant mon système,
Obtenir d'Euphrasie un secret entretien :
Il le faut ; il y va de mon bonheur, du sien.
Je sens bien que ma marche est un peu singulière :
Moi-même, j'en souris.., enfin, c'est ma manièr
A son penchant toujours il faut payer tribut ;
Qu'importe le chemin, pourvu qu'on aille au

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

JASMIN, seul.

Quoi! monsieur de Naudé, sur le soir de sa vie,
D'aimer, de plaire encor ressent la douce envie?
La belle occasion! un vieillard amoureux!
Et qui tout à la fois est riche et généreux!
Ah! si j'étais à lui, ma fortune était faite.

SCÈNE II

JULIE, JASMIN.

JASMIN, à Julie qui entre.

Vous en profiterez, trop heureuse soubrette!

JULIE.

De quoi donc?

JASMIN.

Des amours de monsieur de Naudé.
Pour toi, ma chère enfant, c'est un beau coup de dé!
Je t'en réponds.

JULIE.

Eh! oui, Jasmin, l'affaire est bonne,
Et tu m'y fais songer; en effet...

JASMIN.

Ah! friponne!
Tu n'y songeais pas?

JULIE.

Non.

JASMIN.

Non? d'un trésor pareil
Tu devrais me donner moitié pour le conseil.

JULIE.

Je le reçois *gratis*. Vraiment, je conjecture

Que je pourrai tirer parti de l'aventure ;
Non pas pour l'intérêt, bien certainement.

JASMIN.

Bon !
Pense-t-on à cela ? toi surtout !

JULIE.

Qui, moi ? non ;
Je m'embarrasse peu de l'argent du bonhomme.

JASMIN, à part.

Qu'elle prendra fort bien.

JULIE.

Tiens, Jasmin, Dieu sait comme
Il va venir à moi d'un air doux, caressant,
Mais tremblant, modeste !...

JASMIN.

Oui, comme un adolescent.

JULIE.

Implorer mes secours, mon appui secourable ;
Et moi qui ne suis pas cruelle, inexorable...

JASMIN.

Non.

JULIE.

Je donne l'espoir de me laisser fléchir ;
Mais je demande un peu le temps de réfléchir.
Or lui, qui, franchement, n'a pas le temps d'attendre,
En devient plus pressant, et d'une voix si tendre,
M'exprime son ardeur, son désespoir, qu'enfin
Je lui prête l'oreille ; et pourtant d'un air fin,
Je fais envisager des rivaux, des obstacles.
Mais l'amour, tu le sais, Jasmin, fait des miracles ;
Et, déjà trop habile à me persuader,
Notre éloquent vieillard saura me décider
Par quelques traits puissants sur les âmes sensibles.

JASMIN.

Oui, de ces arguments qu'on nomme irrésistibles.

JULIE.

Allons... encore !

JASMIN.

Enfin, tout cela, conviens-en,

Te rapportera plus que l'amour d'un Lorsan.
C'est monsieur de Naudé, je te laisse, courage.

JULIE.

Ce tête-à-tête-là ne te fait point d'ombrage?

JASMIN.

Ta vertu me rassure.

(Il sort.)

SCÈNE III

JULIE, M. DE NAUDÉ.

M. DE NAUDÉ.

Ah! puis-je, dites-moi,
Voir ces dames?

JULIE.

Madame est sortie et, je croi,
N'est pas près de rentrer.

M. DE NAUDÉ.

Et l'aimable Euphrasie?

JULIE.

Mais elle écrit.

M. DE NAUDÉ.

Alors, cette heure est mal choisie

(Il va pour sortir.)

JULIE, le retenant.

Elle a bientôt fini; si monsieur désirat
Attendre?

M. DE NAUDÉ.

Auprès de vous on attend sans regret.

JULIE.

Vous êtes bien poli; mais si mademoiselle
Est absente, du moins nous pourrions parler d'elle.

M. DE NAUDÉ.

En effet...

JULIE.

Entre nous, monsieur, je sais un peu
Vos projets, votre amour.

M. DE NAUDÉ.

Oui, j'en ai fait l'aveu,
Hautement ; vous devez en savoir quelque chose.

JULIE.

Et vous m'en voudriez dire un mot, je suppose ?

M. DE NAUDÉ.

J'en parle avec plaisir.

JULIE.

Sans doute on vous a dit
Que sur ce jeune cœur j'ai bien quelque crédit ;
Que...

M. DE NAUDÉ.

Cela va sans dire ; à la fois douce et vive,
Vous devez, je le vois, être persuasive.

JULIE.

(A part.)

Vous me flattez. Fort bien.

M. DE NAUDÉ.

Mais il n'est pas ici
Besoin de longs détours, de tant d'adresse ; aussi,
Je ne compte employer que ma vieille franchise.

JULIE.

C'est la bonne. Mais, quoi ! s'il faut que je le dise,
De ma jeune maîtresse, au moins jusqu'à ce jour,
Le cœur fut insensible et rebelle à l'amour.

M. DE NAUDÉ.

On pourra l'attendrir.

JULIE.

J'aurais peine à le croire :
Elle est si fière !

M. DE NAUDÉ.

Alors, j'en aurai plus de gloire.

JULIE.

Ah ! ah ! vous espérez vaincre cette froideur ?

M. DE NAUDÉ.

Les obstacles toujours redoublent mon ardeur.

JULIE.

Vraiment ? je vous admire.

M. DE NAUDÉ.

Oh ! je suis téméraire.

JULIE.

Peut-être ignorez-vous qu'il est un adversaire...

M. DE NAUDÉ.

Un adversaire ? eh ! mais, n'en est-il qu'un ?

JULIE.

Pas mal !

M. DE NAUDÉ.

Oui, mon enfant, pour moi c'est trop peu d'un rival,
Trop peu de deux amants pour la belle Euphrasie.

JULIE.

Ce Lorsan ne vous cause aucune jalousie ?

M. DE NAUDÉ.

Il ne me fait pas peur.

JULIE.

Il est pourtant, je croi,
Un peu plus jeune...

M. DE NAUDÉ.

Il a trente ans de moins que moi,
Je le sais ; mais je sais à quel cœur je m'adresse :
S'il a plus d'agréments, j'aurai plus de tendresse.

JULIE.

Je ne vous nîrai pas qu'il est vif et pressant,
Qu'il m'a sollicitée ; il est intéressant.

M. DE NAUDÉ.

Oui, pour lui, je vois bien, que votre zèle penche.

JULIE.

Il est certain... Monsieur, tenez, moi, je suis franche :
Malgré mille agréments qui préviennent pour lui,
Il ne néglige rien pour gagner mon appui ;
Il m'a ce matin même, oh ! promis... l'impossible ;
Mais à l'intérêt, moi, je suis si peu sensible !
Je servirais bien mieux par amitié, de cœur,
Un galant homme... un homme... oui, tel que vous, mon-
C'est qu'obliger, alors, est une jouissance, [sieur :
Qui pourrait dispenser de la reconnaissance.

M. DE NAUDÉ.

Croyez-vous que je fusse homme à m'en dispenser?

JULIE.

Mais ce n'est pas à moi qu'il convient d'y penser.
Je suivrais mon penchant en vous rendant service
Et vous seriez le maître...

M. DE NAUDÉ.

Ah! je vous rends justice
J'aime des sentiments nobles et délicats,
Mademoiselle.

JULIE, vivement.

Eh bien, voulez-vous, en ce cas,
Monsieur, qu'à votre amour ici je m'intéresse,
Que je vous serve auprès de ma jeune maîtresse?
Dites un mot, je cours...

M. DE NAUDÉ, la retenant.

Rien de plus obligeant.
L'appui que vous m'offrez, d'un air si prévenant,
Me serait fort utile, et presque nécessaire;
J'en fais assurément très-grand cas; mais, ma chère,
Je vous estime trop pour l'oser mettre à prix.

SCÈNE IV

JULIE, LORSAN, M. DE NAUDÉ.

LORSAN, accourant vers Julie, sans voir M. de Naudé.

Eh bien! suis-je toujours un de tes favoris,
Ma belle? mais d'abord, il faut que je t'embrasse.

JULIE, se défendant.

Monsieur...

LORSAN.

Tu fais l'enfant!

JULIE.

Laissez-moi donc, de grâce.

LORSAN.

As-tu bien assuré l'objet de mon amour,
Que je meurs?...

(Il l'embrasse.)

JULIE.

Est-ce ainsi?

LORSAN.

Chaque chose à son tour.

JULIE.

Laissez...

(Elle se dégage, et dit à part en sortant.)

Pour m'enrichir, voyez le beau régime !
Le jeune homme m'embrasse, et le vieillard m'estime.

SCÈNE V

LORSAN, M. DE NAUDÉ.

LORSAN.

Je ne vous voyais pas, monsieur ; pardon.

M. DE NAUDÉ.

C'est moi,
Dans cette occasion, qui vous dérange.

LORSAN.

En quoi ?
Il faut bien s'égayer.

M. DE NAUDÉ.

Voyez ma maladresse !
Je vous croyais épris de sa jeune maîtresse.

LORSAN.

Mais je le suis. Voyez! d'elle ici nous causions.

M. DE NAUDÉ.

Ah ! vous vous permettez de ces distractions !
Cette façon d'aimer est un peu plus commode.

LORSAN.

Ce n'est peut-être pas, je crois, l'ancienne mode ;
Nous ne pouvons aimer de même... Ah ça! monsieur,
Nous sommes donc rivaux ?

M. DE NAUDÉ.

Mais oui, j'ai cet honneur,
Du moins, si vous aimez en effet Euphrasie.

LORSAN.

Ainsi vous persistez dans cette fantaisie ?

M. DE NAUDÉ.

Vous sentez qu'à mon âge on doit être constant :

Je n'aurais pas cessé d'aimer en un instant.

LORSAN.

Eh ! mais, vous badinez : car il n'est pas possible...

M. DE NAUDÉ.

Pas possible, monsieur, qu'un vieillard soit sensible ?

LORSAN.

Qu'une belle vous charme, eh ! oui, je le conçoi;
Mais, en être amoureux !... amoureux comme moi !...

M. DE NAUDÉ.

Ce n'est pas comme vous ; vous l'avez dit vous-même.

LORSAN.

J'entends bien; je veux dire, aimer.. là.. comme on aime.

M. DE NAUDÉ.

C'est à l'âge que j'ai, qu'on aime tout de bon.

LORSAN.

Pouvez-vous espérer de plaire ?

M. DE NAUDÉ.

Pourquoi non ?
Les femmes, vous savez, ont parfois tel caprice ;
J'en pourrais profiter.

LORSAN.

Vous leur rendez justice :
Elles ont sûrement leurs caprices, mais quoi ?
Elles compareront; alors, dispensez-moi...

M. DE NAUDÉ.

J'entends, je perdrais tout sans doute au parallèle ;
Je sais trop bien, monsieur, qu'entre nous une belle
Ne balancera pas, pour peu qu'elle ait des yeux.

LORSAN.

Notre Euphrasie en a.

M. DE NAUDÉ.

Mais, si je l'aimais mieux !...
Puis, je veux son bonheur.

LORSAN.

Votre âme est généreuse.
Une femme avec vous doit être plus heureuse.

M. DE NAUDÉ.

Peut-être, grâce à moi.

LORSAN.

Bien ! j'ignore entre nous,
Pour moi, si je dois être un excellent époux :
C'est un état nouveau, celui des bonnes âmes.
Mais en amour, je crois avoir de quelques femmes,
Soit dit sans vanité, su faire le bonheur ;
Car en épousant, moi, je m'immole, d'honneur !

M. DE NAUDÉ.

Le bonheur, dites-vous ? ah ! ce mot me rappelle
Une affaire, Monsieur, qui vous touche.

LORSAN.

Laquelle?

M. DE NAUDÉ.

J'ai lieu d'être surpris qu'ainsi vous l'oubliez !

(Lorsan sourit.)

Une femme en secret gémit... Vous souriez ?

LORSAN.

Oui, je vois à présent ce que vous voulez dire

M. DE NAUDÉ.

Vous vous en souvenez, et vous pouvez en rire !
Monsieur, si c'est pour vous un jeu d'avoir trahi,
Déshonoré l'objet qui vous a trop chéri ;
Songez du moins, songez aux suites sérieuses...

LORSAN.

Oh ! les suites, je crois, en sont peu dangereuses.

M. DE NAUDÉ.

Voilà ce qui vous trompe : apprenez donc de moi
Qu'en ce moment...

LORSAN, avec légèreté.

On vient; c'est Olivier, je croi.

M. DE NAUDÉ.

Je me vois à regret obligé de suspendre
Ce sujet important. Nous saurons le reprendre.

LORSAN.

(A part.)

A vos ordres, monsieur. Eh ! mais, à quel propos
Vient-il ?

SCÈNE VI

LORSAN, OLIVIER, M. DE NAUDÉ.

LORSAN.

Eh bien! mon cher, vous voyez deux rivaux.

OLIVIER.

Et même assez d'accord, si je puis m'y connaître.

LORSAN.

Oh! oui, le mieux du monde.

M. DE NAUDÉ.

Et cela devait être;
Moi, j'espère, et monsieur paraît sûr de son fait :
Nous sommes tous les deux fort contents.

OLIVIER.

En effet.

LORSAN, à Olivier.

Puisqu'il faut aujourd'hui mourir de jalousie,
N'êtes-vous pas vous-même amoureux d'Euphrasie?
Cela serait plaisant.

OLIVIER.

En quoi donc?

M. DE NAUDÉ.

Entre nous,
Pour rival, je craindrais Olivier plus que vous.

LORSAN, du ton de l'ironie et de la suffisance.

Et moi donc! si j'apprends qu'il est de la partie,
Je cède.

M. DE NAUDÉ.

Je craindrais jusqu'à sa modestie.

OLIVIER.

Il n'est pas question de moi dans tout ceci.

LORSAN.

Non, je n'ai qu'un rival; mais il faut dire aussi
Que son expérience est un grand avantage.

OLIVIER.

Peut-être il en aura plus d'un autre en partage.

M. DE NAUDÉ.

Oui, monsieur, j'avouerai mes soixante-deux ans;

Je ne cacherai point non plus mes cheveux blancs.

LORSAN.

Eh! pourquoi donc? vraiment, ce serait bien dommage
Au lieu de les cacher, il faut en faire hommage.

OLIVIER, à mi-voix à Lorsan.

J'ai cru que ces cheveux rappelaient au respect.

LORSAN.

Eh bien! le mien ici peut-il être suspect?
Pour monsieur de Naudé, croyez, je vous conjure,
Que j'ai très-grand respect; bientôt, je vous le jure,
Votre cousine et moi nous allons disputer
A qui le mieux des deux saura le respecter.

OLIVIER.

Et répétant le mot, vous oubliez la chose.

LORSAN.

De quel droit Olivier plaide-t-il cette cause?
Est-il le champion de monsieur?

OLIVIER.

Pourquoi non,
Si vous continuez d'en parler sur ce ton?

LORSAN.

Mais, monsieur?...

M. DE NAUDÉ, à Olivier.

Mon ami, votre zèle est aimable,
Mais un peu déplacé; ne suis-je pas capable
De répondre à Monsieur, si je juge à propos?

OLIVIER.

Je ne puis souffrir...

LORSAN.

Ah!

M. DE NAUDÉ, à Olivier.

Va, va, reste en repos;
Crois, mon cher Olivier, qu'en pareil cas je traite,
Moi seul, sans champion, comme sans interprète.

LORSAN.

Oui! traitez-vous souvent de ces matières-là?

M. DE NAUDÉ.

Je ne désire pas qu'on me force à cela.

LORSAN.

Je suis persuadé que vous seriez mon maître,
Et redoutable ailleurs autant qu'ici...

M. DE NAUDÉ.

Peut-être.

LORSAN.

Vous pouvez discourir librement, en tout cas;
Vous savez bien qu'au mot on ne vous prendra pas.

M. DE NAUDÉ, passant à côté de Lorsan.

Et si moi-même au mot ici j'allais vous prendre?

LORSAN.

Celui-là, par exemple, aurait de quoi surprendre:
Vous ne voudriez pas m'exposer, cher rival,
A l'embarras cruel d'un combat inégal.

M. DE NAUDÉ.

Ah! monsieur, c'en est trop; il ne m'est pas possible
De vous passer cela.

LORSAN.

Non?

M. DE NAUDÉ.

Je suis doux, paisible;
Mais, quoi! tout a son terme; en deux mots, vous savez
Ce que j'ai droit d'attendre et ce que vous devez.

LORSAN.

Quoi! sérieusement, vous voulez une affaire?

SCÈNE VII

LORSAN, M. DE NAUDÉ, OLIVIER, MERVILLE, JULE.

LORSAN.

Soyez témoins d'un fait rare, extraordinaire,
Mes amis.

MERVILLE.

Lequel donc?

LORSAN.

Monsieur n'a que vingt ans.

JULE.

Bon!

LORSAN.

Il aime, il se bat comme en son jeune temps.
(Il rit et les deux frères aussi.)

M. DE NAUDÉ, un peu animé, aux deux frères.

Oui, messieurs les rieurs, je vous ferai connaître,
Que je suis jeune encor, quand on me force à l'être.
(A Lorsan, à demi-voix.)
Mais un devoir sacré vous appelle d'abord;
Le véritable honneur est d'expier un tort.
Une famille entière est par vous offensée;
Votre liberté même est, je crois, menacée.

LORSAN, à demi-voix.

Ma liberté, monsieur?

M. DE NAUDÉ, bas.

Oui, mais parlons plus bas.

OLIVIER, à part.

Il faut se taire, ô ciel!

JULE, bas à Merville.

On ne les entend pas.

MERVILLE, de même.

Ils conviennent entre eux...

JULE, de même.

Il a du caractère,
Ce vieillard!

MERVILLE, de même.

C'est tout simple, un ancien militaire.

M. DE NAUDÉ, bas à Lorsan.

Venez, je veux d'abord servir vos intérêts,
Vous rendre libre, et puis nous nous battrons après.
(Haut.)
Marchons, monsieur.

LORSAN.

(A part.)
Marchons. Eh! mais, quel homme étrange

MERVILLE.

Nous serons les témoins du combat.

SCÈNE VIII

LORSAN, EUPHRASIE, M. DE NAUDÉ, OLIVIER, MERVILLE, JULE.

EUPHRASIE, qui a entendu les derniers mots.

Ciel! Qu'entends-je?
Un combat?

JULE.

Eh! mais oui, ma sœur.

M. DE NAUDÉ, bas,

Jule, paix donc.
(Haut à Euphrasie.)
Ce n'est rien, rien du tout.

EUPHRASIE.

Mais, cependant...

M. DE NAUDÉ.

Pardon...
C'était... rassurez-vous. Croyez, je vous conjure...

LORSAN.

Sans doute... il s'agissait d'une simple gageure.

M. DE NAUDÉ.

Monsieur plaisante, et moi je réponds...

EUPHRASIE.

Ah! messieurs,
Vous me trompez, sans doute.

LORSAN, d'un air suffisant.

Eh! calmez vos frayeurs,
Je vous réponds de tout.

M. DE NAUDÉ.

Adieu, mademoiselle;
Une affaire pressée un moment nous appelle.

LORSAN.

C'est un mot.

OLIVIER, à demi-voix à M. de Naudé, se disposant à le suivre.

Mon ami!...

M. DE NAUDÉ, bas, mais d'un ton ferme.

Restez là, je le veux.

Il sort à gauche avec Lorsan ; les deux frères le suivent)

SCÈNE IX

EUPHRASIE, OLIVIER.

EUPHRASIE.

Cher cousin, ce combat... il est donc sérieux ?

OLIVIER.

Oui, Lorsan a si loin poussé la raillerie !...
Mais les moments son chers; permettez, je vous prie...

EUPHRASIE.

Quoi ! malgré la défense, irez-vous ?...

OLIVIER.

Ah ! j'irai,
Et j'y cours, mon ami m'en saura mauvais gré ;
Mais l'amitié, l'honneur, un pouvoir invincible,
Tout m'entraîne.

EUPHRASIE.

Empêchez, hélas ! s'il est possible,
Le plus grand des malheurs.

OLIVIER.

Oui, je vois qu'en secret
Votre cœur, à l'un d'eux, prend un tendre intérêt.

EUPHRASIE.

Ah ! bien tendre ! Olivier, j'en fais l'aveu sincère,
Je dois aimer celui qui vous tient lieu de père.
J'en ai trop dit : adieu.

(Elle sort toute confuse.)

OLIVIER, seul.

Quel mots viens-je d'ouïr !
O ma pauvre raison ! que vas-tu devenir ?

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

EUPHRASIE, MADAME MERVILLE

EUPHRASIE.

Pas encor de retour ! quelle pénible attente !

MADAME MERVILLE.

Sans doute, comme toi, tout ceci me tourmente ;
Et qui pouvait prévoir un tel événement ?

EUPHRASIE.

Monsieur Naudé n'est pas l'agresseur, sûrement.

MADAME MERVILLE.

Oh ! cela, je le crois ; et Jule ni Merville,
N'ont pu les empêcher ?...

EUPHRASIE.

Non, effort inutile.

MADAME MERVILLE.

Tu ne vois rien, j'espère, à craindre pour mes fils ?

EUPHRASIE.

Ah ! ma mère !

MADAME MERVILLE.

Olivier, dis-tu, les a suivis ?

EUPHRASIE.

Oui, de bien près.

MADAME MERVILLE.

Heureux du moins s'il les sépare !
Il faut en convenir, un tel combat est rare...
Il n'est pas dangereux : non ; Lorsan, par égard,
Aura certainement ménagé le vieillard.
Ils reviendront bientôt ; une telle querelle,
J'en suis persuadée, est une bagatelle :
Sais-tu que je me trouve en un grand embarras ?

EUPHRASIE.

Vous, ma mère ?

MADAME MERVILLE.

Et bientôt tu le partageras.

EUPHRASIE.

Qu'est-ce donc ?

MADAME MERVILLE.

Eh mais ! oui, s'il faut que je le dise
Ce monsieur de Naudé, qui tout à coup s'avise
De te prendre, ma fille, en belle passion !
Sais-tu bien que cela mérite attention ?

EUPHRASIE.

Son hommage, sans doute, et me flatte et m'honore.

MADAME MERVILLE.

J'ai cru qu'il plaisantait, mais je vois qu'il t'adore,
Tout de bon : ce parti n'est pas à dédaigner.

EUPHRASIE, souriant.

Vraiment ?

MADAME MERVILLE.

Plus d'un motif propre à déterminer...
Tiens, si je n'étais pas à ce point avancée,
Je crois que...

EUPHRASIE.

Vous auriez pu changer de pensée?

MADAME MERVILLE.

Je ne dis pas cela; mais on peut réfléchir;
En mère de famille, ici, je dois agir.
Si ce jeune Lorsan, d'abord, est plus aimable,
Son rival est, ma fille, un homme respectable.

EUPHRASIE.

Vous parlez de rivaux : ah ! peut-être l'un d'eux. .

MADAME MERVILLE.

Eh ! je te dis qu'ils vont revenir tous les deux...

EUPHRASIE.

Plût au ciel !

SCÈNE II

EUPHRASIE, MADAME MERVILLE, MERVILLE, JULE.

MADAME MERVILLE.

Ah ! c'est vous, mes fils ! quelles nouvelles ?

MERVILLE.

Des nouvelles?

MADAME MERVILLE.

Eh ! oui, parlez, quelles sont-elles?

EUPHRASIE.

Personne n'est blessé ?

JULE.

Mais nous n'en savons rien.

MADAME MERVILLE.

Comment?

MERVILLE.

Vous nous croyez témoins ?

MADAME MERVILLE.

Sans doute : eh bien?

MERVILLE.

Eh bien, Jule ni moi, de toute cette affaire
Ne sommes pas instruits mieux que vous.

JULE.

Non, ma mère;
On s'est fort poliment débarrassé de nous.

MADAME MERVILLE.

Que veut dire cela ?

EUPHRASIE.

De grâce, expliquez-vous.

MERVILLE.

Le récit sera court. A peine dans la rue,
Où chacun, Lorsan même, a l'âme assez émue,
Monsieur de Naudé, seul, tranquille, mais rêveur,
S'arrête, et tous les deux nous prie, avec douceur,
De les laisser ; j'insiste : « Ah ! c'en est trop, j'espère, »
Nous dit-il (mais d'un ton ferme et presque sévère),
« Que vous épargnerez d'inutiles efforts ;
« Il faut qu'avec monsieur je reste seul. » Alors,
Sans nous entendre, il prend un carrosse de place,
Y monte avec Lorsan, nous salue avec grâce,
Et dans l'instant s'éloigne en nous laissant fort sots,
Mon frère et moi : voilà notre histoire en deux mots.

MADAME MERVILLE.

Cet air mystérieux est extraordinaire.

EUPHRASIE.

De monsieur de Naudé c'est bien le caractère.

JULE.

Mais je ne sais pas, moi, ce que Lorsan avait :
Il me semblait ému, troublé, même inquiet.
On a le cœur plus ferme en rencontre pareille :
Puis monsieur de Naudé lui disait à l'oreille
Des mots qui le frappaient.

MERVILLE.

Moi, j'ai cru voir aussi,
Qu'à l'oreille, de même, il lui parlait ici.

MADAME MERVILLE.

Mais je n'y comprends rien.

JULE.

Au fond, Lorsan est brave;
Mais il a sur le corps une affaire assez grave.

MERVILLE.

(Bas à Julie.) (Haut.)
Allons donc ! étourdi ! Non, ce n'est rien, d'ailleurs...
Tout est fini.

JULE.

Sans doute, et j'oubliais...

MADAME MERVILLE.

Messieurs,
Vos discours, franchement, ne me rassurent guères.

MERVILLE.

Après tout, c'est le sort.

JULE.

C'est tout simple

EUPHRASIE.

Ah! mes frères!...

SCÈNE III

EUPHRASIE, MADAME MERVILLE, MERVILLE, JULE, JULIE.

JULIE, accourant par la gauche.

Les voilà, les voilà : tous deux je les entends.

MADAME MERVILLE.

Ah!

EUPHRASIE.

Ne sont-ils que deux?

JULIE.

Eh! non, les combattants.

EUPHRASIE, à part.

Olivier!

MADAME MERVILLE, à Julie.

Vous saviez cela, mademoiselle?

JULE.

De tout Paris, ce soir, ce sera la nouvelle.

EUPHRASIE.

Je le crains.

MERVILLE.

Ce n'est pas notre faute.

JULIE.

Avoir peur!
Et de quoi? d'un combat qui nous fait tant d'honneur?
Un vieillard qui se bat pour nous!... Ah!

MADAME MERVILLE, souriant.

Tais-toi, folle.

EUPHRASIE.

Ne vous permettez pas une seule parole,
Si vous avez pour moi le plus léger égard.

JULIE.

(A part, en sortant.)
Il suffit. La défense arrive un peu trop tard.

MADAME MERVILLE.

Ah! nous allons sortir enfin d'incertitude.

EUPHRASIE, à part.

Olivier ne vient point; mortelle inquiétude!

SCÈNE IV

EUPHRASIE, MADAME MERVILLE, M. DE NAUDÉ, LORSAN, MERVILLE, JULE.

MERVILLE.

Nous revoyons enfin les nobles ennemis.

M. DE NAUDÉ.

Ennemis?

LORSAN.

Ah! plutôt dites les deux amis.
Quant à moi, j'en fais gloire; à jamais nous le sommes;
Et certes, je serais le plus ingrat des hommes,
Si je ne jurais pas à monsieur de Naudé
Une amitié...

M. DE NAUDÉ, à Lorsan.

Monsieur...

LORSAN.

Oh! non, c'est décidé,
Il faut absolument que je me satisfasse,
Et je déclare ici...

M. DE NAUDÉ.

Monsieur Lorsan, de grâce...

JULE.

Vous ne nous parlez pas du combat.

LORSAN.

Un combat?
Me battre avec monsieur! je serais un grand fat;
Je me battrais pour lui contre toute la terre.

EUPHRASIE, à part.

Je respire.

MERVILLE.

Comment?

MADAME MERVILLE.

Quel est donc ce mystère?

JULE.

Vous ne vous êtes pas battus, vraiment?

LORSAN.

Eh! non.
Monsieur me bat sans doute en cette occasion;
Mais, c'est en bienfaisance, et même en grandeur d'âme.

MADAME MERVILLE.

Expliquez-vous.

LORSAN.

Eh bien! il est trop vrai, Madame...

M. DE NAUDÉ.

Eh! non, monsieur est jeune et vif.

MERVILLE, bas à Lorsan.

Apparemment
C'est ta rupture avec cette femme?

LORSAN, de même.

Oui, vraiment;
Les parents étaient tous d'une rage effroyable,
Et cela devenait une affaire du diable.
(Haut.)
Je vous demande à vous, après un pareil trait,
Si nous pouvions nous battre !

MERVILLE.

Impossible, en effet.

MADAME MERVILLE.

Ah! oui, c'est un combat bien noble que le vôtre,
Messieurs.

EUPHRASIE.

Et plût au ciel qu'on n'en vît jamais d'autre!

M. DE NAUDÉ.

Hélas! sur le duel on fait de beaux discours;
Cela n'empêche pas qu'on se batte toujours:
J'ai fait tout comme un autre; et tantôt, à mon âge,
J'allais céder encore à ce barbare usage.
Mais, cet abus serait bien moins commun, je croi,
Si, lorsqu'on va se battre, on se disait : « Eh quoi?
« Avant que de laver dans le sang cet outrage,
« Ne puis-je utilement employer mon courage,
« Faire, encore une fois, une bonne action? »
Jugez, si l'on trouvait l'heureuse occasion
De rendre un bon office à son propre adversaire!

LORSAN.

C'est cela, justement, que monsieur vient de faire.

M. DE NAUDÉ.

Où donc est Olivier? je ne l'aperçois pas.

EUPHRASIE.

Malgré votre défense, il a suivi vos pas.

MERVILLE.

Comme nous, de monsieur il a perdu la trace

EUPHRASIE.

Il ne sait rien encor de tout ce qui se passe.

M. DE NAUDÉ.

Bientôt, pour le calmer, j'irai l'en prévenir ;
Car il m'aime, et je sens combien il doit souffrir.

JULE.

Oui, c'est un bon garçon.

EUPHRASIE.

Votre éloge est modeste.

M. DE NAUDÉ.

Excepté la fortune, il a tout ; mais au reste,
Nous venons tous les deux, oubliant le passé,
Reprendre l'entretien où nous l'avons laissé.
Vous nous voyez épris plus que jamais sans doute,
Mais sans aigreur, sans fiel, rivaux amis.

LORSAN, à Euphrasie.

J'ajoute
Que sur les sentiments qu'ici vous inspirez,
Vous serez seule arbitre et vous nous jugerez.

LES DEUX FRÈRES.

Oui.

EUPHRASIE.

Cette déférence, et noble et délicate,
M'embarrasse, messieurs, autant qu'elle me flatte.

MADAME MERVILLE.

Nous y réfléchirons.

LORSAN.

Ah ! d'abord prononcez ;
Car je serai vaincu, si vous réfléchissez.

JULE.

Tu plaisantes.

LORSAN.

Eh ! non, je crains tout, sur mon âme !

M. DE NAUDÉ.

A mon tour permettez, monsieur, que je réclame.
Vous auriez beaucoup trop d'avantages sur moi :
Le coup d'œil est pour vous ; avec le temps, je croi...

JULE, étourdiment.

Au contraire, le temps va...

(Il s'arrête.)

M. DE NAUDÉ, souriant.

Me vieillir encore,
N'est-ce pas ?

EUPHRASIE.

Excusez...

M. DE NAUDÉ.

A seize ans, l'on ignore
La force de tel mot... J'en passe à mes amis.

JULE.

Croyez, monsieur...

M. DE NAUDÉ.

Bien, bien.

MADAME MERVILLE.

Oh ! oui, mes fils...

M. DE NAUDÉ.

Vos fils
Sont d'aimables enfants, nous en ferons des hommes,
J'espère.

LORSAN.

Ah çà ! monsieur, tout amis que nous sommes,
Puisqu'entre nous madame hésite à prononcer,
Et que même l'amour a l'air de balancer,
Nous pourrions convenir d'un autre point, ce semble.

M. DE NAUDÉ.

Duquel ?

LORSAN.

Mais de ne pas être toujours ensemble
Pour faire notre cour.

M. DE NAUDÉ.

Oui, j'y pensais aussi :
J'en vais donner l'exemple en vous laissant ici
Déployer, à loisir, votre esprit et vos grâces ;
Après, j'essaîrai, moi, de marcher sur vos traces,
De me faire écouter; trop heureux si j'obtien
De l'aimable Euphrasie un moment d'entretien !

(A Euphrasie.)
Me l'accorderez-vous ? cette faveur est grande.

EUPHRASIE.

Je vous allais, monsieur, faire même demande.

MADAME MERVILLE.

Vraiment ?

M. DE NAUDÉ.

Est-il possible ? ah ! c'est trop de bonté.

LORSAN.

Et puis-je espérer, moi, d'être aussi bien traité ?

EUPHRASIE.

Eh ! mais...

MERVILLE, bas à Lorsan.

Ce doute même est une préférence.

LORSAN, bas à Merville.

Oui, j'aurais peine à croire à son indifférence.

M. DE NAUDÉ.

D'une douce promesse en attendant l'effet,
Mesdames, je vous quitte avec moins de regret.
(Bas à Lorsan.)
Mais je vais cependant songer à votre affaire ;
Car il me reste encore une démarche à faire :
J'y cours.

LORSAN, à demi-voix.

Monsieur, je suis confus, unéanti.

M. DE NAUDÉ, haut.

Peut-être ai-je, en effet, quelque mérite ici.
L'esprit libre et content, grâce à mes soins, mon zèle,
Vous serez plus aimable avec mademoiselle,
Que ce matin encor vous ne l'auriez été ;
Vous voyez que j'ai peu de générosité :
Car je reproche aux gens jusqu'au moindre service
(A Euphrasie.)
Adieu : si profitant de ce moment propice,
L'heureux Lorsan d'abord va vous entretenir :
Ah ! des absents, du moins, daignez vous souvenir.
(Il sort.)

SCÈNE V

EUPHRASIE, MADAME MERVILLE, LORSAN, MERVILLE, JULE.

MERVILLE.

C'est un bien galant homme.

EUPHRASIE.

Ah ! oui.

JULE.

Dans sa vieillesse
Il a... je ne sais quoi, qui tient de la jeunesse.

LORSAN.

C'est mon héros.

MADAME MERVILLE, à Lorsan.

Monsieur, nous sommes entre nous ;
Dites-nous donc un peu ce qu'il a fait pour vous.

LORSAN, embarrassé.

Ah ! pardon, à regret je me fais violence;
Mais il m'a dit un mot qui me force au silence.

MADAME MERVILLE, un peu piquée.

(A Merville.)

Vous êtes bien docile, ou bien discret. Mon fils,
Sur un point important, je voudrais ton avis.

MERVILLE,

Très-volontiers.

MADAME MERVILLE.

Monsieur m'excusera, j'espère,
Si je le laisse auprès de la sœur et du frère.

LORSAN.

Madame, assurément...

MERVILLE, d'un air important.

Pardon, mais hâtons-nous,
Car je suis pressé.

MADAME MERVILLE.

Viens mon cher fils.

(Il sort en donnant la main à sa mère.)

SCÈNE VI

EUPHRASIE, LORSAN, JULE.

JULE.

Voyez-vous
Cet air digne, imposant! au fait cela me pique ;
Pourquoi le consulter, seul, comme un fils unique ?
Il me prend fantaisie, entre nous, d'aller voir
Sur quoi l'on délibère.

(Il veut sortir.)

EUPHRASIE, le retenant.

Eh ! tu veux tout savoir.
(Bas.)
Reste.

JULE, en passant à droite.

(A part.)
C'est différent. S'il conseille ma mère,
A notre sœur, du moins, moi, je suis nécessaire,

LORSAN.

Jule, eh bien ! vas-tu voir ce qu'on dit là-haut ?

JULE.

Non ;
Que m'importe ? avec vous je suis bien mieux.

LORSAN.

Trop bon!
(A Euphrasie.)
Combien je dois bénir cette douce entrevue !
Car j'ose en espérer la plus heureuse issue.

EUPHRASIE.

Laquelle, je vous prie ?

LORSAN.

Enfin, je l'obtiendrai,
Cet aveu si flatteur, si longtemps désiré !

EUPHRASIE.

Un aveu, dites-vous ?

LORSAN.

Oui, l'amour doit, je pense,
Obtenir, tôt ou tard, l'amour pour récompense.

JULE.

(Bas à sa sœur.)

Il ne s'y prend pas mal. Réponds en liberté,
Je suis là.

EUPHRASIE, bas.

Mais je veux dire la vérité.

(Haut à Lorsan.)

Votre hommage, monsieur, et m'honore et me flatte.
Mais dois-je y répondre ?

JULE.

Oui, sous peine d'être ingrate.

LORSAN.

Ah ! ta sœur ne peut l'être ; avec tant de beauté,
Jule, elle manquerait de sensibilité !

(A Euphasie.)

Oh ! non. Mais abjurez cette réserve extrême;
Ou je prends pour aveu votre silence même.

(Jule passe à la gauche de Lorsan.)

EUPHRASIE, vivement

Je vais parler, Monsieur. J'ai promis, demandé
Un entretien secret à monsieur de Naudé ;
Et je ne puis avant m'expliquer.

LORSAN.

Pas possible !

(D'un air suffisant.)

Ignorer jusque-là si vous êtes sensible !

JULE.

Eh ! tu t'en flatteras, mon cher, en attendant.

LORSAN.

Vous choisissez au reste un digne confident.
C'est un homme d'honneur, que j'aime et considère,
Que je révère enfin comme mon propre père.

EUPHRASIE.

De pareil sentiments, monsieur, je vous sais gré.

LORSAN.

Une fois votre époux, je vous l'amènerai ;
Nous le verrons beaucoup. Plein d'égards pour son âge,
Nous l'admettrons au sein de notre heureux ménage...
Notre ménage !... ô Dieu ! ce mot seul m'a ravi !

Moi, sous le joug d'hymen, doucement asservi !...
Chaîne de fleurs ! pour nous un nouveau jour va naître.
Vous êtes riche, et moi connu, fêté peut-être :
Oh ! l'ensemble charmant qu'ainsi nous formerons !
Nous verrons tout Paris ; au moins nous choisirons...
Quelle société nous aurons ! et fût-elle
Plus brillante cent fois, vous serez la plus belle ;
Chacun vous le dira ! fort bien ; moi, grâce au ciel,
Je ne suis point jaloux : il est tout naturel,
Pourvu que votre cœur à mon cœur seul réponde,
Que vous soyez aimable aux yeux de tout le monde ;
Tel est votre destin, trop longtemps retardé.
Retournez maintenant vers monsieur de Naudé ;
Interrogez son âme et noble et généreuse ;
Allez, demandez-lui si vous serez heureuse.

JULE, à part.

Sait-il cela par cœur ?

EUPHRASIE.

Ce portrait enchanteur
Me séduirait bien plus, s'il était moins flatteur.

LORSAN.

Mais, non, tout simplement j'ai peint votre partage.

EUPHRASIE.

Le mien ?... quoi qu'il en soit, sans tarder davantage,
A monsieur de Naudé, si vous le voulez bien,
Je vais ouvrir mon cœur et lire au fond du sien.

LORSAN.

Puisqu'il faut sur mon sort qu'un étranger prononce,
Allez donc ; en tremblant, j'attends votre réponse.

EUPHRASIE, souriant.

En tremblant ? du bonheur est-ce vous qui doutez ?
Si j'en crois vos discours, c'est vous qui l'apportez.

(Elle sort.)

SCÈNE VII

LORSAN, JULE.

LORSAN.

Ah ! ta sœur est charmante !

JULE.

Oui, mais, mon cher, écoute.

LORSAN.

Je suis le plus heureux des hommes.

JULE.

Toi ?

LORSAN.

Sans doute.

JULE.

Un mot. Détrompe-toi, mon ami, sur ce point :
On t'épousera, soit ; mais on ne t'aime point.

LORSAN.

On ne m'aime point ?

JULE.

Non, pas du tout.

LORSAN.

Tu badines ?

JULE.

Point, car cela me fâche.

LORSAN.

Ah ! ah ! tu t'imagines
Qu'elle me hait ?

JULE.

Non, mais qu'elle ne t'aime pas.

LORSAN.

Aussi vrai l'un que l'autre. Ah çà ! tu me diras
Les motifs sur lesquels tu fondes, tu prononces...

JULE.

Tout me l'apprend, son air et ses moindres réponses.

LORSAN, souriant d'un air suffisant.

Adieu, cher Jule, adieu, savant observateur !
Elle ne m'aime pas !

(Il sort.)

JULE, seul.

Qu'il garde son erreur ;
Que m'importe, après tout ? rentrons, car je pétille
D'aller siéger en tiers au conseil de famille.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

MADAME MERVILLE, MERVILLE.

MADAME MERVILLE.

Du petit Jule enfin nous voilà délivrés ;
Reprenons l'entretien.

MERVILLE.

Ah ! tant que vous voudrez,
Mais...

MADAME MERVILLE.

Écoute d'abord avant de contredire.

MERVILLE.

J'ai dit à cet égard tout ce qu'on pouvait dire.
Oui, Lorsan nous convient ; nous sommes trois amis,
Compagnons de plaisir ; en un mot, j'ai promis ;
Et quand une fois, moi, j'ai donné ma parole...

MADAME MERVILLE.

Cependant, si ta sœur...

MERVILLE.

Bon ! ma sœur serait folle.
Pour monsieur de Naudé qu'elle ait beaucoup d'égard,
D'accord ; mais pour époux préférer un vieillard
Au plus joli jeune homme... enfin d'une figure
Charmante, de notre âge et de notre tournure !...

MADAME MERVILLE.

Lorsan est plus aimable, avec toi j'en conviens ;
Mais monsieur de Naudé, sans parler de ses biens,
A d'autres qualités, un très-grand caractère ;
Dans le monde, en un mot, chacun le considère :
Tu vois son rang, mon fils, et le crédit qu'il a,
Ce qu'il est.

MERVILLE.

Moi, je vois ce que Lorsan sera :
Je regarde en avant, et jamais en arrière ;

Notre ami fournira la plus belle carrière!
Jule et moi, grâce à lui, sommes sûrs d'un emploi;
Il doit me faire avoir une héritière, à moi.

MADAME MERVILLE.

Ah ! ton Lorsan!... sa marche ici n'est pas très-claire;
Et monsieur de Naudé se conduit au contraire...
Car je vois que Lorsan s'est donné quelque tort,
Que son sage rival a réparé d'abord.
Ils s'obstinent tous deux à garder le silence,
Mais l'un par modestie et l'autre par prudence.

MERVILLE.

Non, encore une fois, ma mère, ce n'est rien,
Rien du tout. Il est jeune, un peu volage... eh bien!
Il aime le plaisir; après tout, qui ne l'aime?
Que de plaisirs enfin nous promet à nous-même
L'hymen avec Lorsan, et combien de douceurs!
Il a, vous le savez, les plus charmantes sœurs!...
Qui donnent chaque jour des fêtes ravissantes :
Ma mère, ce sont là des raisons très-puissantes.

MADAME MERVILLE.

Tout à fait... Eh ! mon fils, vous parlez de plaisirs,
C'est fort bien; mais l'argent, objet de vos désirs,
Vous n'y pensez donc plus, étourdi que vous êtes !
Pourtant il vous en faut pour tout ce que vous faites.
Or, monsieur de Naudé, s'il épouse ta sœur,
Se croira trop heureux d'en être possesseur;
Songer à l'intérêt, lui, né riche lui-même !
Généreux!... juge donc si pour celle qu'il aime!...

MERVILLE.

Il faudra cependant lui donner une dot.

MADAME MERVILLE.

Moi, j'espère que non.

MERVILLE.

Vous croyez ?

MADAME MERVILLE.

En un mot,
Si la sœur me coûtait des avances légères,
Je pourrais faire alors un peu plus pour les frères.

MERVILLE.

Quoi?

MADAME MERVILLE.

Ce que je vous dis est clair, convenez-en.

MERVILLE.

Mais...

MADAME MERVILLE.

Tenez-vous encore à l'hymen de Lorsan ?

MERVILLE.

J'y tenais ; sûrement, c'est un grand sacrifice...
Mais quand ma mère parle, il faut que j'obéisse.
(Il lui baise la main.)

MADAME MERVILLE, souriant.

Ah !

SCÈNE II

EUPHRASIE, MADAME MERVILLE, MERVILLE.

MADAME MERVILLE.

Ma fille, à Lorsan tu peux donner congé.

MERVILLE.

Eh ! oui, je l'abandonne.

EUPHRASIE, souriant.

Ah ! ah ! ton protégé !

MERVILLE.

Que veux-tu ? moi...

MADAME MERVILLE.

J'ai dit mes raisons à ton frère,
Il consent.

EUPHRASIE.

Se peut-il ? tu consens ?

MERVILLE.

Oui, ma chère.

EUPHRASIE.

Quel bonheur !...

MADAME MERVILLE.

Laissez là vos petits démêlés.
J'aime à croire qu'enfin, ma fille, vous allez

De mon ancien ami recevoir la visite,
Avec l'honnêteté, les égards qu'il mérite.

EUPHASIE.

Assurément.

MADAME MERVILLE.

J'entends qu'il sera bien traité,
Et que vous lui direz enfin...

EUPHRASIE.

La vérité ;
Je la lui dois, ma mère, il est digne...

MERVILLE.

Sans doute;
Mais il est digne aussi, je pense, qu'on l'écoute.

EUPHRASIE.

Ah! c'est lui que tu vas protéger aujourd'hui!

MERVILLE.

Moi, sans le protéger, je m'intéresse à lui.

EUPHRASIE.

A monsieur de Naudé Merville s'intéresse ?
Et tantôt du jeune homme il vantait la tendresse!

MERVILLE.

Chaque chose a son temps. Lorsan est, entre nous,
Plus aimable, d'accord ; mais vive un riche époux!

EUPHRASIE.

Riche ? toujours ce mot, je l'entendrai sans cesse.

MADAME MERVILLE.

C'est que tout est compris dans ce seul mot, *richesse.*

SCÈNE III

EUPHRASIE, MADAME MERVILLE, JULE, MERVILLE.

JULE, du fond.

M'admettra-t-on enfin ?

MADAME MERVILLE.

Oui, viens, Jule.

JULE.

Vraiment!

Vous me traitez ici, je vois, comme un enfant;
Et je dirais pourtant mon avis en affaire.

MERVILLE.

Ce n'est pas le babil qui te manque, mon frère.

MADAME MERVILLE.

Non.

JULE.

Je ne manque pas non plus d'un certain tact.
Tenez, j'ai découvert, le fait est très-exact,
Que ma sœur n'aime pas Lorsan le moins du monde.

MERVILLE.

Ah! ah! tu sais cela?

JULE.

Que notre sœur réponde.

EUPHRASIE.

Mais Jule pourrait bien avoir raison.

MADAME MERVILLE.

Tant mieux.

JULE.

Eh bien! vous voyez donc que j'ai d'assez bons yeux.
Franchement, je soupçonne, entre nous, qu'elle n'aime
Ni Lorsan, ni Naudé, mais...

MERVILLE.

Qui donc?

JULE.

Un troisième.

MADAME MERVILLE.

Un troisième? comment?

JULE.

Que notre sœur... eh! quoi?...
Elle rougit.

EUPHRASIE.

Moi, Jule?... eh! de quel droit? pourquoi
Me tourmenter ainsi?

JULE.

Tu boudes, tu me grondes,
Parce que j'ai trop bien...

MADAME MERVILLE.

J'attends que tu répondes.

EUPHRASIE, avec embarras.

Ma mère...

MERVILLE.

Tout cela va bientôt s'éclaircir,
Car monsieur de Naudé paraît.

SCÈNE IV

EUPHRASIE, MADAME MERVILLE, M. DE NAUDÉ, MERVILLE, JULE.

M. DE NAUDÉ.

Qu'avec plaisir
Je trouve réunie une chère famille !...

MADAME MERVILLE.

Qui vous aime.

MERVILLE.

En vos yeux quel air de gaîté brille !

JULE.

Même d'espoir !

M. DE NAUDÉ.

Peut-être il me serait permis,
Si vous étiez tous deux un peu de mes amis.

MERVILLE.

Espérez donc ; tous deux à jamais nous le sommes.

JULE.

Un brave nous séduit toujours, nous autres hommes.

MADAME MERVILLE.

C'est la moindre vertu de monsieur de Naudé ;
Pour votre jeune ami son noble procédé...

M. DE NAUDÉ.

Madame, un procédé peut bien rendre estimable ;
Mais je crains que Lorsan n'ait paru plus aimable.
Puis-je enfin réclamer, sans trop être indiscret,
Ce qui me fut promis, un entretien secret ?

MADAME MERVILLE.

Mon aveu sur ce point d'abord fut volontaire ;
A présent, il est juste, et même nécessaire :
J y consens de bon cœur.

M. DE NAUDÉ.

Mille grâces ; et vous,
Ma chère demoiselle ? un entretien si doux,
Je l'avoue, est l'objet de toute mon envie.

EUPHRASIE.

Pour moi-même, il y va du bonheur de ma vie.

MADAME MERVILLE, souriant.

Fort bien !

MERVILLE, d'un air important.

Nous vous laissons avec ma sœur.

JULE, bas à Merville.

Eh ! mais,
Merville, que dis-tu d'un tel beau-frère ?

MERVILLE, bas à Jule en s'en allant.

Paix !
Il nous convient : tu vas en juger tout à l'heure ;
Ma mère m'a donné la raison la meilleure !...

(Les deux frères sortent sur les pas de leur mère.)

SCÈNE V

EUPHRASIE, M. DE NAUDÉ.

M. DE NAUDÉ.

Enfin, je puis ici, mademoiselle... eh ! quoi ?
Vous tremblez, ce me semble : ah ! n'ayez nul effroi :
Mon aspect, mes regards n'ont rien de redoutable ;
Et ne voyez en moi qu'un ami véritable.

EUPHRASIE.

J'aime à le croire ; aussi ma confiance en vous
Égale mon respect.

M. DE NAUDÉ.

D'un sentiment plus doux
Puissiez-vous me devoir l'heureuse expérience !
Cependant votre estime et votre confiance
Pourraient presque, je crois, suffire à mon bonheur.

EUPHRASIE.

Ah ! monsieur...

M. DE NAUDÉ.

Eh bien donc ! ouvrez-moi votre cœur.
Le mien vous est connu : dès longtemps je vous aime;
Et vous?... car je ne veux vous devoir qu'à vous-même :
Si je ne suis aimé, je sens que ce lien
Ferait votre malheur, par conséquent le mien.
Parlez donc franchement; seriez-vous disposée
A me chérir un peu ?

EUPHRASIE.

Cette tâche est aisée :
Je vous chéris, sans doute, et du fond de mon cœur.

M. DE NAUDÉ.

Oui, mais expliquons-nous; car souvent le malheur
Fut d'avoir employé tel mot au lieu d'un autre.
Le sentiment qu'ici j'exprime est-il le vôtre ?
M'aimeriez-vous enfin..., comme on aime un époux ?
Trop indiscret, je crains de vous blesser...

EUPHRASIE.

Qui? vous,
Monsieur? de votre part rien n'afflige et ne blesse.
Ah ! c'est à vous plutôt d'excuser ma faiblesse,
Ma timidité même.

M. DE NAUDÉ.

Un autre aveu... pardon,
Répondez-moi... Lorsan, vous plairait-il ?

EUPHRASIE.

Oh ! non.
Il peut briller ailleurs, même y paraître aimable :
Moi, je n'accepterai qu'un époux estimable.

M. DE NAUDÉ.

Si vous saviez combien ces mots me font plaisir !
Alors, entre nous deux, s'il vous fallait choisir...

EUPHRASIE.

A tous les deux croyez que je rends bien justice.

M. DE NAUDÉ.

Mais... si je vais trop loin qu'un regard m'avertisse.
Quoi qu'il soit toujours doux de se voir préféré,
J'ose croire, à Lorsan quand je suis comparé,
Que peut-être je suis plus digne d'Euphrasie,

Parce qu'au moins mon âme un peu mieux l'apprécie.
Mais... s'il était quelqu'un, soyons de bonne foi,
Que... vous préférassiez à Lorsan comme à moi?

EUPHRASIE.

Monsieur...

M. DE NAUDÉ.

En est-ce trop que de vous je réclame?
Aurais-je deviné le secret de votre âme?
Parlez, de grâce.

EUPHRASIE.

Hélas!

M. DE NAUDÉ.

Eh! quoi, vous soupirez?

EUPHRASIE.

Cher, respectable ami!

M. DE NAUDÉ.

Pauvre enfant! vous pleurez!
Que vous m'attendrissez! allons, soyez bien franche;
Qu'au sein d'un vieil ami votre secret s'épanche:
J'en suis digne, peut-être, et bien fait pour sentir
Les peines de votre âme et pour y compatir.

EUPHRASIE.

O monsieur!...

M. DE NAUDÉ.

N'est-ce pas qu'il existe un jeune homme
Noble, sensible?

EUPRASIE.

Ah! Dieu!

M. DE NAUDÉ.

Faut-il que je le nomme?

EUPHRASIE.

Non, par pitié.

M. DE NAUDÉ.

Qui? moi, je pourrais envier,
Disputer le bonheur à mon cher Olivier?

EUPHRASIE.

Ah!...

M. DE NAUDÉ.

Le voilà nommé; respirez, Euphrasie:

J'ai prononcé ce nom sans fiel, sans jalousie ;
Qu'il s'en faut! Olivier est mon meilleur ami,
Ou plutôt mon enfant ; tout bas il a gémi,
Mais mon cœur l'entendait : je sais qu'il vous adore,
Que vous l'aimez, penchant qui tous deux vous honore ;
Et c'est pour vous sauver d'un hymen abhorré,
Pour vous unir, qu'ici je me suis déclaré.
Olivier de ses vœux m'eût fait le sacrifice ;
Mais il n'en est point, moi, que pour lui je ne fisse.
Voilà mon cœur.

EUPHRASIE, voulant tomber à ses genoux.

O Dieu ! le mien est pénétré
De respect, de tendresse ; à vos pieds je mourrai.

M. DE NAUDÉ, la relevant.

Non, c'est contre ce cœur qu'il faut que je vous presse :
O cher et digne objet d'une pure tendresse!
Embrassez votre père.

EUPHRASIE, se jetant dans ses bras.

Oh! oui, mon père.

SCÈNE VI

EUPHRASIE, M. DE NAUDÉ, OLIVIER.

OLIVIER, en entrant, voit ce tableau.

Ah! Dieu!
(Il veut se retirer.)

M. DE NAUDÉ.

Quoi ! nous te faisons peur? eh ! viens donc! en ce lieu,
C'est moi, cher Olivier, qui t'ai mandé moi-même.

OLIVIER.

De grâce !...

M. DE NAUDÉ.

Toi, qui sais si bien comme l'on aime,
Jouis de ma tendresse, et félicite-moi.

OLIVIER.

Monsieur, assurément...

M. DE NAUDÉ.

Allons, approche-toi;

Sois le premier témoin du bonheur que j'éprouve ;
(Il le ramène.)
Il m'en sera plus doux : enfin!... Ah ! je me trouve
Entre les deux objets les plus chers à mon cœur ,
Combien je suis heureux !

OLIVIER, d'un ton concentré.

Jugez de mon bonheur !

M. DE NAUDÉ.

J'en suis sûr, je connais ton amitié fidèle ;
Oui, j'aime cet enfant, et je suis chéri d'elle.

EUPHRASIE.

Ah ! du fond de mon cœur...

OLIVIER, avec dépit.

Sans peine, je le croi.

M. DE NAUDÉ, à Euphrasie.

Vous l'aimerez aussi, vous, pour l'amour de moi?

SCÈNE VII

MADAME MERVILLE, EUPHRASIE, M. DE NAUDE, OLIVIER, LORSAN, MERVILLE, JULE.

LORSAN.

Vous faites du chemin, je vois, en mon absence.

M. DE NAUDÉ.

Et j'ai même inspiré de la reconnaissance.

MERVILLE.

De la reconnaissance ?

EUPHRASIE.

Ah ! oui !

M. DE NAUDÉ.

Vous l'entendez !
Vous semblez surpris tous, et vous vous regardez.

MADAME MERVILLE.

Ma fille, est-il bien vrai ?... tu te tais, Euphrasie !

EUPHRASIE.

Que monsieur vous réponde.

JULE.

Elle est toute saisie.

LORSAN.

En effet, moi, j'admire un triomphe si prompt.

M. DE NAUDÉ.

Oui, je me suis hâté. Ces messieurs vous diront
Que l'on ne doit pas perdre un instant à mon âge.
Daignerez-vous ici joindre votre suffrage,
Madame, au doux aveu que je viens d'obtenir?

MADAME MERVILLE.

Monsieur, un tel hommage, il faut en convenir,
Me flatte; et si ma fille y répond...

EUPHRASIE.

Ah! ma mère!

MERVILLE.

Elle rougit, se tait, c'est consentir.

M. DE NAUDÉ.

J'espère
Que des frères j'aurai l'agrément.

MERVILLE.

Mais... monsieur...
Il faut bien...

JULE.

Consentons, comme a fait notre sœur,
En nous taisant.

LORSAN.

Ainsi la fortune l'emporte.

M. DE NAUDÉ.

L'un venait la chercher, et l'autre... mais n'importe.
Or, de l'aveu de tous, puisque je suis heureux,
Je m'explique : à tout âge on peut être amoureux;
Mais à tout âge il faut sauver le ridicule;
J'en serait un, je crois, qu'un vieillard vain, crédule,
A soixante-deux ans, se crût aimé d'amour;
Mais ce serait un tort, s'il venait en ce jour,
Par ses prétentions, troubler l'intelligence
De deux cœurs assortis qui brûlent en silence.
Aussi, je le déclare, amis, de bonne foi :
J'ai fait ici ma cour, mais ce n'est pas pour moi.

LES DEUX FRÈRES.

Bon !

MADAME MERVILLE.

Comment ?

M. DE NAUDÉ, à madame Merville, d'un ton plus solennel.

Permettez : mes mœurs, mon caractère,
Mon crédit, ma richesse, et surtout un douaire,
Qu'ici je porterais à deux cent mille francs,
Pourraient bien rapprocher nos âges différents ;
Mais les mœurs, le crédit, la fortune et la somme,
Vaudront encore mieux offerts par un jeune homme.
Madame, au lieu de moi, j'ose donc vous prier
De vouloir bien pour gendre accepter Olivier.

OLIVIER.

Ciel !

MERVILLE.

Qu'entends-je ?

MADAME MERVILLE.

Olivier ?

LORSAN.

Quoi ! le cousin !

M. DE NAUDÉ.

Lui-même.

JULE.

Que vous avais-je dit ?

M. DE NAUDÉ.

Il l'adore, elle l'aime,
Et, j'en répondrais bien, lui devra le bonheur ;
Un tel gendre, lui seul, ne peut que faire honneur :
Mais j'adopte Olivier ; et son ami, son père,
N'essuiera point de vous un refus, je l'espère.

OLIVIER.

Madame, un tel ami, du précieux trésor
Qu'il demande pour moi serait plus digne encor.

M. DE NAUDÉ.

Non, ne le croyez pas.

MADAME MERVILLE.

Puisqu'il plait à ma fille,
Qu'après tout, il était déjà de la famille...

(A Olivier.)
Sois mon gendre.

OLIVIER, passant à la gauche d'Euphrasie.

O madame !

EUPHRASIE.

Ah ! ma mère !

MERVILLE, d'assez mauvaise grâce.

Charmé
De cet événement.

JULE.

Il est beau d'être aimé.

OLIVIER, avec l'accent du cœur.

Vous m'aimerez aussi.

LORSAN.

L'aventure est unique ;
Elle m'étonne, moi, qui cependant m'en pique :
D'abord, monsieur, qu'ici je croyais mon rival,
Devient mon défenseur ; ensuite, c'est fort mal,
Lui-même il me trahit, et.., surprise excellente !
Impayable ! en amour, Olivier me supplante !
Parbleu ! voilà de quoi réfléchir.

M. DE NAUDÉ.

En effet,
Réfléchissez, oh ! oui, vous en avez sujet,
Monsieur : rassurez-vous pourtant sur votre affaire ;
Car elle est arrangée, et les parents, j'espère,
Apaisés pour jamais. Vous pouvez demeurer
Librement à Paris, et même vous montrer :
Votre sage conduite, enfin, fera le reste ;
Je l'ai promis pour vous.

LORSAN.

Monsieur, je vous proteste...
Je suis touché... confus... un si beau procédé !...
Mes amis, je me range, oh ! oui, c'est décidé.
Jusqu'ici dans le monde, on me trouvait aimable :
Il ne me manquait plus que d'être raisonnable;
(A M. de Naudé.)
Je vais l'être. Je suis à vous du fond du cœur.
Mesdames et messieurs, votre humble serviteur.

SCÈNE VIII

LES MÊMES, excepté LORSAN.

MERVILLE.

L'aventure, pour lui, n'est pas du tout plaisante.

JULE.

Et sa conversion, Merville !

MERVILLE.

Elle est touchante.

M. DE NAUDÉ.

Ah ! mes amis, c'est trop... je viens de vous prouver
Qu'un vieillard à son but peut encore arriver.
J'ai d'un jeune étourdi puni l'extravagance,
En lui rendant service ; ensuite, sans vengeance,
Je le supplante auprès d'une jeune beauté ;
Je sers un tendre amant, qui l'a bien mérité ;
J'assure le bonheur d'une famille entière,
Et je prouve aux enfants combien j'aimais leur père ;
Enfin, je suis heureux et vous rends tous contents...
(Gaîment.)
Que ferait-on de mieux, je vous prie, à vingt ans?

PARIS. — IMPRIMERIE Vve P. LAROUSSE ET Cie, RUE NOTRE-DAME-DES-CHAMPS, 49

COLLIN-D'HARLEVILLE

L'OPTIMISTE

OU

L'HOMME TOUJOURS CONTENT

COMÉDIE EN CINQ ACTES

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS EN

1788

NOUVELLE ÉDITION

PUBLIÉE

Par Ad. Rion
fondateur Collection 100 Bons Livres 10c

PARIS

DÉPARTEMENTS, ÉTRANGER,

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

1878

L'OPTIMISTE

PERSONNAGES

M. DE PLINVILLE, l'Optimiste.
MADAME DE PLINVILLE.
ANGÉLIQUE, leur fille.
MADAME DE ROSELLE, nièce de M. de Plinville.
M. DE MORINVAL.
M. BELFORT, secrétaire de M. de Plinville.
M. DORMEUIL.
ROSE, jeune suivante d'Angélique
PICARD, vieux portier de M. de Plinville.
LÉPINE, laquais de M. de Plinville.
UN POSTILLON.

La scène est en Touraine, au château de Plinville, dans un bosque rempli d'arbres odoriférants.

ACTE PREMIER

SCÈNE I

MADAME DE ROSELLE, un bouquet à la main, tire sa montre.

Est-il bien vrai ? qui ? moi, levée avant six heures ?
Moi, dans ce vieux château, dans ces tristes demeures !
Chez mon oncle !.. Heureux homme ! il prétend que chez [lui
Tout va le mieux du monde, et moi j'y meurs d'ennui...
Peut-être ai-je bien fait d'y venir... J'imagine
Que je puis être utile à ma jeune cousine.
Je crois... s'il était vrai ?... j'avouerai qu'à ce prix
Je regretterais peu les plaisirs de Paris.

Près de se marier, cette pauvre Angélique
Paraît de plus en plus triste et mélancolique...
Ce jeune secrétaire, au maintien noble, aisé,
Serait-il, par hasard, un amant déguisé ?
C'est un point qu'il faudrait éclaircir ; je soupçonne
Qu'on va sacrifier cette jeune personne :
Tâchons de l'empêcher. Observons... Cependant
Le mariage peut se faire en attendant.
Comment le retarder ? Il faudra que j'y songe :
Un prétexte... ma sœur... bon ! le premier mensonge
Suffira...

SCÈNE II

MADAME DE ROSELLE, ROSE.

MADAME DE ROSELLE.

Bonjour, Rose. Où portez-vous vos pas ?

ROSE.

Ah ! madame, pardon ; je ne vous voyais pas.
J'ai poussé jusqu'au bout de la grande avenue ;
Et puis, sans y songer, je suis ici venue.
Je vais...

(Elle veut se retirer.)

MADAME DE ROSELLE.

Vous me fuyez ? causons.

ROSE.

Avec plaisir :
Car, moi, j'aime à causer ; d'ailleurs, j'ai du loisir :
Mademoiselle écrit.

MADAME DE ROSELLE.

Elle est déjà levée ?

ROSE.

Bon ! jamais le soleil au lit ne l'a trouvée :
Elle n'en dort pas mieux.

MADAME DE ROSELLE.

Elle a donc mal dormi ?

ROSE.

Très-mal : je l'entendais ; elle a pleuré, gémi.

MADAME DE ROSELLE.

Elle a du chagrin ?

ROSE, soupirant.

Oui.

MADAME DE ROSELLE.

Ma tante aussi la gronde !

ROSE.

Elle est grondée ainsi depuis qu'elle est au monde.

MADAME DE ROSELLE.

Oui, ma tante souvent prend de l'humeur pour rien.

ROSE.

Tout en nous querellant, elle nous veut du bien :
Pour sa fille surtout sa tendresse est extrême.

MADAME DE ROSELLE.

Elle aime aussi mon oncle, et le gronde de même.

ROSE.

Tenez, je sais fort bien la cause de son mal :
C'est qu'elle n'aime point monsieur de Morinval ;
Car, lorsqu'elle le voit, ou dès qu'on le lui nomme...

MADAME DE ROSELLE.

Morinval, cependant, a l'air d'un galant homme.

ROSE.

Galant homme, d'accord ; mais boudeur et chagrin :
On ne lui voit jamais un air ouvert, serein.
Pour moi, son seul aspect m'inspire la tristesse :
Il se peint tout en noir, excepté ma maîtresse ;
Et puis, il n'est point jeune, et ma maîtresse l'est.

MADAME DE ROSELLE.

Il n'est pas vieux non plus.

ROSE.

Ah ! pardon, s'il vous plaît.
Il a bien cinquante ans, elle n'en a que seize :
Comment voulez-vous donc qu'un tel époux lui plaise ?
Pour moi, je ne sais pas quand je me marierai ;
Mais je répondrais bien que je n'épouserai
Qu'un jeune homme : du moins, quand on est du même [âge
On fait jusques au bout ensemble le voyage.

MADAME DE ROSELLE.

Monsieur Belfort paraît aimable ?

ROSE.

Oh ! oui.

MADAME DE ROSELLE.

Sait-on,
Dites-moi, ce que c'est que ce jeune homme ?

ROSE.

Non.
Car monsieur l'a reçu sur sa seule figure.

MADAME DE ROSELLE.

Par quel hasard ?

ROSE.

Un soir, la nuit était obscure,
Un jeune homme demande un asile : on l'admet...
C'était monsieur Belfort. Il entre ; l'on soupait :
On l'invite. Il paraît spirituel, honnête,
Le lendemain, il veut repartir ; on l'arrête :
Il pleuvait. Cependant comme il pleuvait toujours,
Monsieur, qui le retint ainsi pendant huit jours,
Goûtait de plus en plus son ton, son caractère.
Enfin, quoiqu'il n'eût pas besoin de secrétaire,
En cette qualité monsieur l'a retenu.

MADAME DE ROSELLE.

Bon ! et depuis ce temps n'est-il pas mieux connu ?

ROSE.

Ses bonnes qualités l'ont assez fait connaître.

MADAME DE ROSELLE.

Il a plus d'un emploi, car il tient lieu de maître
A ma cousine.

ROSE.

Eh ! oui : comme il parlait un soir
D'anglais, mademoiselle a voulu le savoir.
« Donnez-en des leçons, » dit monsieur : il en donne

MADAME DE ROSELLE.

Avec succès, dit-on ?

ROSE.

Il dit qu'elle l'étonne,
Madame ; elle savait sa grammaire en huit jours.

MADAME DE ROSELLE.

En huit jours ! Etes-vous toujours là ?

ROSE.

Moi ! toujours.

MADAME DE ROSELLE.

Belfort paraît donner ces leçons avec zèle.

ROSE.

Tout à fait ; il chérit beaucoup mademoiselle.

MADAME DE ROSELLE.

A ce que je puis voir, elle-même en fait cas ?

ROSE.

Oh ! beaucoup : en effet, qui ne l'aimerait pas ?
Mademoiselle et moi, même esprit nous anime,
Et, comme elle, pour lui, moi, j'ai beaucoup d'estime.
Si vous saviez combien il est honnête, doux !...

MADAME DE ROSELLE.

Je l'ai jugé d'abord. Que dit-il, entre nous,
De l'air triste et rêveur de ma jeune cousine?

ROSE.

Mais il est bien chagrin de la voir si chagrine.
On lit dans ses regards une tendre pitié :
Un frère pour sa sœur n'a pas plus d'amitié.
Le matin, de sa chambre il attend que je sorte,
Et me demande alors comment elle se porte.
Mais on rit ; c'est monsieur.

SCÈNE III

MADAME DE ROSELLE, M. DE PLINVILLE, ROSE.

M. DE PLINVILLE.

Ah ! ma nièce, c'est toi ?
La rencontre vraiment est heureuse.

MADAME DE ROSELLE.

Pour moi.
Mon cher oncle est toujours au comble de la joie.

M. DE PLINVILLE.

Pour en avoir, madame, il suffit qu'on vous voie.
(A Rose.)
Bonjour, Rose.

ROSE.

Monsieur..

M. DE PLINVILLE.

Mais comme elle embellit!
Du matin jusqu'au soir, elle chante, elle rit.

ROSE.

Monsieur me dit toujours quelque chose d'honnête.

M. DE PLINVILLE.

Nous aurons du plaisir, j'espère, à notre fête.
J'ai dans l'idée... oh! oui : j'ai fait, ma chère enfant,
Un rêve!... car je suis heureux, même en dormant.

MADAME DE ROSELLE.

Oh! je le crois.

ROSE.

Monsieur, contez-nous donc, de grâce...

M. DE PLINVILLE.

Il n'en reste au réveil qu'une légère trace,
Et j'aurais maintenant peine à le ressaisir :
Je me souviens du moins qu'il m'a fait grand plaisir,
Et cela me suffit : car, lorsque je me lève,
Je suis heureux encor, mais ce n'est plus un rêve.

MADAME DE ROSELLE.

Vous rêvez bien encor, mais c'est tout éveillé.

M. DE PLINVILLE.

Il est vrai : que de fois je me suis oublié
Au bord d'une fontaine, ou bien dans la prairie!
Là, seul, dans une vague et douce rêverie,
Je suis... ce que je veux, grand roi, simple berger...
Que sais-je, moi? Quelqu'un vient-il me déranger,
Alors j'aime encor mieux être moi que tout autre.

MADAME DE ROSELLE.

Le sort d'un roi n'est pas plus heureux que le vôtre.
Je suis contente aussi : pour la première fois
J'ai vu l'aurore.

M. DE PLINVILLE.

Bon!

ROSE.

Tous les jours je la vois.

M. DE PLINVILLE.

En effet, on n'est pas plus matinal que Rose

MADVMEDE ROSELLE.

Savez-vous quel'aurore est une belle chose ?

M. DE PLI NVILLE.

Oh! oui, surtout ici surtuot au mois de mai.
C'est bieu le plus beau mois de l'année.

MADAME DE ROSELLE.

Il est vrai.

ROSE.

C'est un mois qu'en effet, comme vous, chacun aime.
Mais en janvier, monsieur, vous disiez tout de même.

M. DE PLINVILLE.

J'avouerai, mon enfant, que toutes les saisons
Me plaisent tour à tour, par diverses raisons :
Janvier a ses beautés, et la neige est superbe.

MADAME DE ROSELLE.

Il est plus doux pourtant de voir renaître l'herbe,
Et les fleurs...

M. DE PLINVILLE.

Oui, les fleurs. Par exemple, en ces lieux,
On respire une odeur, un frais délicieux.
Dis-moi, vit-on jamais plus belle matinée ?
Que nous allons avoir une belle journée !
Il semble, en vérité, que le ciel prenne soin
D'envoyer du beau temps lorsque j'en ai besoin.

MADAME DE ROSELLE.

Tout exprès !

M. DE PLINVILLE.

Pouvions-nous enfin pour notre pêche
Choisir une journée et plus douce et plus fraîche ?

MADAME DE ROSELLE.

Oh ! non. J'aime beaucoup à voyager sur l'eau.

M. DE PLINVILLE.

Oui ? tant mieux !... Tu verras le plus joli bateau !

ROSE.

Ah ! charmant.

M. DE PLINVILLE, à Rose.

Angélique est sans doute habillée ?

ROSE.

Pas encor.

M. DE PLINVILLE.

Bon ! du moins est-elle réveillée ?

ROSE.

Oh ! oui, monsieur : je vais l'habiller à l'instant.
Ne partez pas sans nous.

M. DE PLINVILLE.

Non, non ; l'on vous attend.
Hâtez-vous.

ROSE, en s'en allant.

Je voudrais être déjà partie.
Une êche ! un bateau ! la charmante partie !

SCÈNE VI

MADAME DE ROSELLE, M. DE PLINVILLE.

M. DE PLINVILLE la suit des yeux.

Heureux âge ! à seize ans, on n'a point de souci ;
Tout plaît.

MADAME DE ROSELLE.

Mais ma cousine est pourtant jeune aussi.
D'où vient donc le chagrin qui chaque jour la mine ?

M. DE PLINVILLE.

Quoi ! le chagrin, dis-tu ? Serait-elle chagrine ?

MADAME DE ROSELLE.

Vous ne remarquez pas ?

M. DE PLINVILLE.

Non.

MADAME DE ROSELLE.

Pourtant, on voit bien.
Qu'elle rêve...

M. DE PLINVILLE.

En effet. Mais bon ! cela n'est rien.
Elle a quelque regret de nous quitter, sans doute ;
Et puis, elle est modeste : on sait ce qu'il en coûte...
Mais dès que Morinval aura reçu sa main,
Tu verras : je voudrais que ce fût dès demain.

MADAME DE ROSELLE.

A propos, cet hymen, il faudra le remettre.

M. DE PLINVILLE.

Et pourquoi ?

MADAME DE ROSELLE.

De ma sœur je reçois une lettre;
A la noce, dit-elle, elle veut se trouver,
Et dans huit jours, peut-être, elle doit arriver.

M. DE PLINVILLE.

Pourquoi donc avec toi n'est-elle pas venue ?

MADAME DE ROSELLE.

Elle hésitait toujours : sa lenteur est connue.
Moi je l'ai devancée.

M. DE PLINVILLE.

A ravir.

MADAME DE ROSELLE.

Ce délai
N'est rien : qu'est-ce, après tout, que huit jours ?

M. DE PLINVILLE.

Il est vrai.
Trop heureux de revoir madame de Mirbelle !
Nous allons tous les deux disputer de plus belle.
Je la connais ; aussi je vais me préparer.

MADAME DE ROSELLE, à part.

Cela nous donnera le temps de respirer.

M. DE PLINVILLE.

Nous ne l'attendrons pas du moins pour notre fête.
Mais on vient.

MADAME DE ROSELLE.

Comment donc, ma tante est déjà prête?

M. DE PLINVILLE.

Oh ! ma femme est toujours exacte au rendez-vous.

SCÈNE V

MADAME DE ROSELLE, MADAME DE PLINVILLE, M. DE PLINVILLE.

M. DE PLINVILLE l'embrasse.

Bonjour, ma chère amie.

MADAME DE PLINVILLE.

Ah ! ah ! monsieur, c'est vous ?
Bonjour, ma nièce. Non, je crois que de la vie
Maîtresse de maison ne fut plus mal servie.
En voilà déjà trois qu'il m'a fallu gronder.

M. DE PLINVILLE.

Ma femme est vigilante; elle sait commander.

MADAME DE PLINVILLE.

J'en ai besoin, monsieur, car vous n'y songez guère.

M. DE PLINVILLE.

Puisque vous faites tout, je n'ai plus rien à faire.

MADAME DE PLINVILLE.

Il faut bien faire tout, si vous ne faites rien.

M. DE PLINVILLE.

Bonne réplique ! Allons, point de souci.

MADAME DE PLINVILLE.

Fort bien !
Et vous croyez, monsieur, qu'avec ces beaux systèmes,
Les choses vont ici se faire d'elles-mêmes ?

M. DE PLINVILLE.

Il me semble pourtant qu'elles ne vont pas mal.
Nous rirons ce matin, Dieu sait ! Si Morinval
Et ma fille venaient, on se mettrait en route.

MADAME DE PLINVILLE.

On ne s'y mettra point.

M. DE PLINVILLE.

On ne part pas ?

MADAME DE PLINVILLE.

Sans doute.
La partie est remise.

MADAME DE ROSELLE.

Est remise !... Comment ?...
Vous riez ?

MADAME DE PLINVILLE.

Oui ; je suis en belle humeur, vraiment !

M. DE PLINVILLE.

Mais encor, dites-moi quelle raison soudaine... ?

MADAME DE PLINVILLE.

Cette raison, monsieur, c'est que j'ai la migraine.

MADAME DE ROSELLE.

Cette migraine-là vient bien mal à propos.

MADAME DE PLINVILLE, à madame de Roselle.

Aussi, dès le matin il trouble mon repos :
Il fait un bruit !...

M. DE PLINVILLE.

Qui ? moi ?

SCÈNE VI

LES MÊMES, ROSE.

ROSE accourt.

Monsieur, mademoiselle
Va venir à l'instant.

MADAME DE PLINVILLE.

On n'a pas besoin d'elle.

ROSE.

Comment ?...

MADAME DE ROSELLE.

On ne part point.

ROSE.

Et le joli bateau ?
Ou déjeunera-t-on, en ce cas ?

MADAME DE PLINVILLE.

Au château.
(A madame de Roselle.)
Venez-vous ? il s'agit d'une affaire importante :
Je reçois de Paris des étoffes...

MADAME DE ROSELLE.

Ma tante...,
Vous avez plus de goût...

MADAME DE PLINVILLE.

Le mien est peu commun,
D'accord ; mais deux avis valent toujours mieux qu'un.
Ma fille là-dessus est d'une insouciance !..
Je suis prête vingt fois à perdre patience.

M. DE PLINVILLE.

Elle fait la méchante.

MADAME DE ROSELLE.

Il me semble, entre nous,
Qu'au fond l'essentiel est le choix d'un époux.

MADAME DE PLINVILLE.

J'en conviens : mais ce choix est une affaire faite ;
Et de ce côté-là ma fille est satisfaite.
Venez donc.

M. DE PLINVILLE.

Un moment.

MADAME DE PLINVILLE.

Eh ! oui, pour babiller
Restez ici, monsieur ; nous allons travailler.

MADAME DE ROSELLE.

Mon oncle, dans le port faites rentrer la flotte.

SCÈNE VII

M. DE PLINVILLE, ROSE.

M. DE PLINVILLE.

(En riant.) (A Rose.)
Ah ! la flotte ! il est gai. Te voilà toute sotte !

ROSE.

J'en pleurerais.

M. DE PLINVILLE.

Ma femme a de fâcheux instants...
Heureusement cela ne dure pas longtemps.

ROSE.

Mais cela recommence.

M. DE PLINVILLE.

Elle crie, elle gronde ;
Mais c'est la femme, au fond, la meilleure du monde.

ROSE.

A cela près, pourquoi ne part-on pas, monsieur ?

M. DE PLINVILLE.

Ma femme a la migraine, et l'on n'est pas d'humeur,
Qnand on souffre... D'ailleurs le temps, je crois, se [brouille,
Regarde.

ROSE.

Vous riez si bien lorsqu'on se mouille !
L'autre jour encore...

M. DE PLINVILLE.

Oui ; mais un temps pluvieux
Nuirait à ma santé.

ROSE.

Vous êtes beaucoup mieux,
Ce me semble, monsieur ?

M. DE PLINVILLE.

Oui, vraiment, à merveille ;
Je me sens chaque jour mieux portant que la veille,
Et je vois revenir les forces, l'appétit.

ROSE.

Hai... vous avez été bien malade.

M. DE PLINVILLE.

On le dit.

ROSE.

Vous en douteriez ?

M. DE PLINVILLE.

Non ; mais, vois-tu, chère Rose
D'honneur, je n'ai pas, moi, senti la moindre chose.
J'étais dans un profond et morne accablement,
Mais qui ne me faisait souffrir aucunement.

ROSE.

Ah ! ah !

M. DE PLINVILLE.

Notre machine alors est engourdie,
Et c'est un vrai sommeil que cette maladie.
Mais, en revanche aussi, que le réveil est doux !
Nous renaissons alors et le monde avec nous.
Vous vivez par instinct ; moi je sens que j'existe.
J'éprouve une langueur, mais elle n'est point triste ;
Et ma faiblesse même est une volupté
Dont on n'a pas d'idée en parfaite santé :
La santé peut paraître, à la longue, un peu fade ;
Il faut, pour la sentir, avoir été malade.
Je voudrais qu'à ton tour tu pusses l'être aussi,
Et tu verrais toi-même...

ROSE.

Ah! monsieur, grand merci :
Tomber malade, moi!

M. DE PLINVILLE.

Ce serait bien dommage.

ROSE.

Et puis si je mourais ?...

M. DE PLINVILLE.

Bon! meurt-on à ton âge?
Tu me vois !...

ROSE.

Vous vivez, nous sommes tous contents :
Mais, monsieur, je m'arrête en ce lieu trop longtemps.
Je m'en vais, de ce pas, trouver mademoiselle :
Car le moins que je puis, je me sépare d'elle.

M. DE PLINVILLE.

C'est bien fait.

(Rose sort.)

SCÈNE VIII

M. DE PLINVILLE, seul.

Cette Rose est une aimable enfant.
Elle aime sa maîtresse, oh! mais si tendrement!
Dès sa première enfance, auprès d'elle nourrie,
On la prendrait plutôt pour une sœur chérie.
Eh bien! pour un peu d'or, voyez quelle douceur!
A ma fille je donne une amie, une sœur :
On est vraiment heureux d'être né dans l'aisance.
Je suis émerveillé de cette Providence
Qui fit naître le riche auprès de l'indigent :
L'un a besoin de bras, l'autre a besoin d'argent;
Ainsi tout est si bien arrangé dans la vie,
Que la moitié du monde est par l'autre servie.

SCÈNE IX

M. DE PLINVILLE, PICARD.

PICARD

Bien arrangé pour vous ; mais moi j'en ai souffert.
Pourquoi ne suis-je pas de la moitié qu'on sert ?

M. DE PLINVILLE.

Parce que tu n'es point de la moitié qui paie.

PICARD.

Et pourquoi, par hasard, ne faut-il point que j'aie
De quoi payer ?

M. DE PLINVILLE.

Eh ! mais, pouvions-nous être tous
Riches ?

PICARD.

Je pouvais, moi, l'être aussi bien que vous.

M. DE PLINVILLE.

Tu ne l'es pas, enfin.

PICARD.

Voilà ce qui me fâche.
Je remplis dans le monde une pénible tâche,
Et depuis cinquante ans.

M. DE PLINVILLE.

Tu devrais, en ce cas,
Être fait au service.

PICARD.

Eh ! l'on ne s'y fait pas...
Lorsque je veux rester, vous voulez que je sorte ;
Veux-je sortir, il faut que je garde la porte.
Vous êtes maître enfin, et moi je suis valet ;
Je dois aller, venir, rester, comme il vous plaît

M. DE PLINVILLE.

Tu n'en prends qu'à ton aise.

PICARD.

Oh !...

M. DE PLINVILLE.

L'on te considère,
Et tous mes gens ici te traitent comme un père.

PICARD.

Et je sers tout le monde.

M. DE PLINVILLE.

Eh ! cela n'y fait, rien :
Sois content de ton sort, ainsi que moi du mien.

PICARD.

Je n'ai point, comme vous, l'art de m'en faire accroire,
Et ne sais point voir clair, quand la nuit est bien noire.

M. DE PLINVILLE.

Je suis donc bien crédule ?

PICARD.

On vous vole à l'envi ;
Et vous vous croyez, vous, parfaitement servi.

M. DE PLINVILLE riant.

En vérité ?

PICARD.

Chez vous, on pille, on pleure, on gronde.
Vous trouvez tout cela le plus joli du monde.

M. DE PLINVILLE.

Mais je ne savais pas un mot de tout ceci.

PICARD.

On vous battrait enfin, vous diriez : *Grand merci.*

M. DE PLINVILLE.

Le bon Picard a donc le petit mot pour rire ?

PICARD, en s'en allant.

Oui, je suis fort plaisant.

M. DE PLINVILLE.

Tu n'as plus rien à dire ?

PICARD, enroué à force de s'être échauffé.

Eh! je sors.

M. DE PLINVILLE.

Où vas-tu ?

PICARD.

Du matin jusqu'au soir,
Ne faut-il pas courir ? je ne saurais m'asseoir :
Madame, à tous moments, m'envoie à ce village ;
Et... pour je ne sais quoi : dès le matin, j'enrage.

M. DE PLINVILLE.

Allons, va, mon ami.

PICARD.

Voilà bien leurs propos !
Va, mon ami ! pour eux, ils restent en repos.
(Il sort.)

SCÈNE X

M. DE PLINVILLE, seul.

Picard est un peu brusque, il faut que j'en convienne.
Chacun a son humeur, après tout : c'est la sienne.
Je dois quelques égards à ce vieux serviteur.
Il m'est fort attaché, malgré son air grondeur.
Ce bon Picard est las de servir, à l'entendre ;
Et cependant, au mot si je voulais le prendre,
Je l'attraperais bien : car, j'ai cela de bon,
Je suis aimé, chéri de toute ma maison.
(Il s'arrête un moment comme pour se recueillir.)
Quand j'y songe, je suis bien heureux ! je suis homme,
Européen, Français, Tourangeau, gentilhomme :
Je pouvais naître Turc, Limousin, paysan.
Je ne suis magistrat, guerrier ni courtisan ;
Non : mais je suis seigneur d'une lieue à la ronde.
Le château de Plinville est le plus beau du monde.
Je suis de mes vassaux respecté comme un roi,
Adoré comme un père : il n'est autour de moi
Pas un seul pauvre, oh ! non ; mes voisins me chérissent ;
Mes fermiers sont heureux, et même ils s'enrichissent.
J'ai, du moins je le crois, une agréable humeur,
Trop ni trop peu d'esprit, et surtout un bon cœur.
Je suis heureux époux, et père de famille.
Je n'ai point de garçons : mais aussi quelle fille !
J'ai de bons vieux amis, des serviteurs zélés.
Je te rends grâce, ô ciel ! tous mes vœux sont comblés.

SCÈNE XI

M. DE PLINVILLE, M. DE MORINVAL.

M. DE PLINVILLE.

Ah ! bonjour, mon ami.

M. DE MORINVAL.

Bonjour, je vous salue.

M. DE PLINVILLE.

Vous venez à propos : je passais en revue
Tous mes sujets de joie...

M. DE MORINVAL.

Et moi, tous mes chagrins.

M. DE PLINVILLE.

Je songeais comme ici mes jours sont purs, sereins.

M. DE MORINVAL.

Que ne puis-je me croire heureux comme vous faites !

M. DE PLINVILLE.

Mais il ne tient qu'à vous de le croire; vous l'êtes.

M. DE MORINVAL.

Heureux, moi? sans sujet mes parents m'ont haï :
Par des gens que j'aimais je me suis vu trahi.

M. DE PLINVILLE.

Oubliez-les; songez à l'ami qui vous reste.

M. DE MORINVAL.

Puis-je oublier encore cet accident funeste
Qui me priva d'un frère, hélas! que j'adorais?

M. DE PLINVILLE.

Je vous en tiendrai lieu.

M. DE MORINVAL.

Puis, quatre mois après,
Je devins veuf. Dès lors, isolé, sans famille...

M. DE PLINVILLE.

Mais, si vous n'étiez veuf, vous n'auriez pas ma fille.

M. DE MORINVAL.

Je l'avoue.

M. DE PLINVILLE.

A propos, ma nièce a désiré
Que de huit jours au moins l'hymen fût différé.

M. DE MORINVAL.

Et pourquoi donc?

M. DE PLINVILLE.

Sa sœur en ces lieux doit se rendre
Dans huit jours : je ne puis m'empêcher de l'attendre.

M. DE MORINVAL.

Mais elle ne devait pas venir.

M. DE PLINVILLE.

Il est vrai;
Elle a changé d'avis.

M. DE MORINVAL.

Mon ami, ce délai
N'est point naturel.

M. DE MORINVAL.

Bon!

M. DE MORINVAL.

Je crains quelque mystère.

M. DE PLINVILLE.

A l'autre!

M. DE MORINVAL.

J'ai, je crois, le malheur de déplaire
A votre nièce.

M. DE PLINVILLE.

Eh ! mais, vous êtes singulier :
Ma nièce fait de vous un cas particulier.
Et d'ailleurs il suffit que ma fille vous aime.

M. DE MORINVAL.

Mais êtes-vous bien sûr qu'Angélique elle-même?...

M. DE PLINVILLE.

Eh! puisqu'elle consent à vous donner sa main...

M. DE MORINVAL.

J'ai peur qu'elle ne forme à regret cet hymen.

M. DE PLINVILLE.

Vos frayeurs, entre nous, ne sont pas raisonnables.

M. DE MORINVAL.

Si fait : je ne suis point de ces gens fort aimables :
Je ne suis plus très-jeune.

M. DE PLINVILLE.

Avez-vous cinquante ans?

M. DE MORINVAL.

Non pas encore.

M. DE PLINVILLE.

Eh bien! ce n'est plus le printemps,

Mais ce n'est pas l'hiver. Ma fille est douce et sage :
Elle aimera bien mieux un époux de votre âge.

M. DE MORINVAL.

Je ne sais... Cependant elle me parle peu.

M. DE PLINVILLE.

Elle n'est point parleuse, et j'en rends grâce à Dieu.

M. DE MORINVAL.

Je ne lui trouve pas cet air satisfait, tendre...

M. DE PLINVILLE.

Écoutez ; à notre âge, il ne faut pas s'attendre
à des transports d'amour...

M. DE MORINVAL.

Non, mais...

M. DE PLINVILLE.

Vous lui plaisez,
Vous avez son estime : eh bien! vous l'épousez.
Je vais vous confier le bonheur de ma fille
Et nous ne ferons plus qu'une seule famille.
Déjà depuis longtemps nous étions bons amis,
Séparés par l'humeur, par le cœur réunis.
Vous me grondez toujours, et toujours je vous aime.
Vous me convenez fort, je vous conviens de même.
Vous avez, comme moi, naissance, bien, santé :
Il ne vous manque plus qu'un peu de ma gaîté ;
Mais c'est un beau secret que vous allez apprendre :
On doit devenir gai quand on devient mon gendre.

(Il prend Morinval sous le bras, et sort avec lui.)

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

M. BELFORT, seul.

Que mon sort est cruel! Que de maux j'ai soufferts!
L'avenir m'en prépare encor de plus amers.
Non, je ne puis jamais être heureux ni tranquille.

Ah! je devrais quitter ce dangereux asile;
Je le veux, et pourtant j'y reste malgré moi.
(Il rêve.)

SCÈNE II

MADAME DE ROSELLE, M. BELFORT[1].

MADAME DE ROSELLE, de loin, à part.

Il doit être en ces lieux. Oui, c'est lui que je voi;
Profitons du moment. Avec un peu d'adresse,
De ses secrets bientôt je me rendrai maîtresse.
A son âge on est franc, facile à pénétrer.
(Haut à Belfort.)
Ah! je n'espérais pas ici vous rencontrer,
Monsieur Belfort.

M. BELFORT.

Madame!...

MADAME DE ROSELLE.

Excusez, je vous prie;
Je trouble quelque douce et tendre rêverie.

M. BELFORT.

Vous m'honorez beaucoup, en daignant la troubler.

MADAME DE ROSELLE.

Moi je serai fort aise aussi de vous parler.
Soyez persuadé qu'à vous je m'intéresse :
Je vous crois l'âme honnête et pleine de noblesse.
Vous avez de l'esprit.

M. BELFORT.

Ah! madame.

MADAME DE ROSELLE.

Je veux
Que nous fassions ici connaissance tous deux.

M. BELFORT.

Madame, un tel discours et me flatte et m'oblige.

MADAME DE ROSELLE.

Oui, je veux tout à fait vous connaître, vous dis-je

1. Cette scène est de mon ami Andrieux. (*Note de l'auteur.*)

Vous pouvez me parler sans nul déguisement.
Que faites-vous ici ? répondez franchement.

M. BELFORT.

Moi ? j'y suis secrétaire, et fort content de l'être.

MADAME DE ROSELLE.

Voilà tout ?

M. BELFORT.

Voilà tout.

MADAME DE ROSELLE.

Vous êtes bien le maître
De ne pas m'avouer, monsieur, tous vos secrets :
Mais, tenez, je les sais, ou du moins à peu près.

M. BELFORT.

Que savez-vous ?

MADAME DE ROSELLE.

En vain vous voudriez me taire
Que vous n'êtes point fait pour être secrétaire.

M. BELFORT.

Sur quoi le jugez-vous ?

MADAME DE ROSELLE.

C'est que j'ai de bons yeux,
Le talent d'observer, et l'esprit curieux.
Un geste, un seul regard en dit plus qu'on ne pense.
Et puis, quelqu'un peut-être a votre confidence :
On aurait pu savoir par des gens bien instruits...

M. BELFORT.

Oh ! non : je réponds bien qu'on ignore où je suis.
Mon père, dans le monde, est le seul qui le sache.

MADAME DE ROSELLE.

Oui ? j'avais donc raison. Ici monsieur se cache :
Vous allez admirer ma pénétration.
Vous êtes, je le vois, né de condition.

M. BELFORT.

Qui peut vous avoir dit ?... quelle surprise extrême !

MADAME DE ROSELLE.

Faut-il vous raconter votre histoire à vous-même ?
Votre nom de Belfort est un nom supposé.

M. BELFORT.

Vous le savez ?

MADAME DE ROSELLE.

Ici, vous êtes déguisé.

M. BELFORT.

Déguisé? point du tout.

MADAME DE ROSELLE.

Par quelle fantaisie
Avez-vous accepté cet emploi, je vous prie?

M. BELFORT.

Mais, par nécessité.

MADAME DE ROSELLE.

Vous plaisantez; comment!
Votre père a du bien...

M. BELFORT.

Oh! non, certainement.
Il en avait jadis; mais un revers funeste...

MADAME DE ROSELLE.

Allons : dispensez-moi de vous conter le reste.
Vous voyez que je sais votre histoire assez bien.

M. BELFORT.

Je vois que vous savez très-peu de chose, ou rien.

MADAME DE ROSELLE.

Oui-da! vous me piquez. Eh bien! voulez-vous faire
Entre nous un accord qui ne peut vous déplaire?
Je vais vous dire encor quelque chose en secret.
Si je me trompe, à vous permis d'être discret.
Vous ne m'avoûrez rien. Mais si, par aventure,
Je ne vous dis ici que la vérité pure,
Alors, promettez-moi de ne me rien cacher.
Il faut y consentir, ou vous m'allez fâcher.

M. BELFORT.

Eh bien! j'en cours le risque, et j'y consens, madame.

MADAME DE ROSELLE.

Voici donc mon secret : c'est qu'au fond de votre âme
Vous aimez ma cousine, et que vous combattez
En vain un sentiment...

M. BELFORT.

Ah! madame, arrêtez :
Comment avez-vous pu deviner que je l'aime,
Tandis que je voulais le cacher à moi-même?

MADAME DE ROSELLE.

C'est donc là le moyen de vous faire parler?
J'en étais sûre.

M. BELFORT.

Ah Dieu ! vous me faites trembler.
Ce secret qu'en mon cœur vous venez de surprendre,
Gardez-le-moi du moins. Je vais tout vous apprendre,
Madame; vos bontés ont su m'encourager.
Vous lirez dans mon cœur, et vous m'allez juger.
Vos conseils guideront mon inexpérience,
Ne vous offensez pas de tant de confiance.

MADAME DE ROSELLE.

M'en offenser, monsieur, moi qui veux l'obtenir?
Non, en me l'accordant, vous me ferez plaisir.
Mais quoi ! si vous voulez qu'en ceci je vous serve,
Il faudra me parler franchement, sans réserve.
On vous nomme ?

M. BELFORT.

Dormeuil.

MADAME DE ROSELLE.

Dormeuil ! Eh ! mais je crois
Que nous avons beaucoup de Dormeuil en Artois.

M. BELFORT.

J'en suis.

MADAME DE ROSELLE.

Bon ! en ce cas je connais votre père,
Je l'ai vu fort souvent. C'est un bon militaire,
Fort estimé, rempli de courage et d'honneur :
Mais il aime le jeu, dit-on, à la fureur;
Et cette passion, aujourd'hui trop commune,
A dérangé, je crois, tout à fait sa fortune.

M. BELFORT.

Il est vrai : vous savez d'où vient tout mon malheur.
Un père que j'adore, en est le seul auteur.
Je sais qu'il m'aime, au fond, et je lui rends justice.
Il m'avait, jeune encor, fait entrer au service :
Mais, privé de secours, y pouvais-je rester?
Manquant de tout, madame, il m'a fallu quitter.
J'ai fui. J'ai cru devoir, honteux de ma misère,

Déguiser ma naissance et le nom de mon père.
Je vins ici : mon cœur y perdit son repos;
Et c'est là le dernier, le plus grand de mes maux.

MADAME DE ROSELLE.

A ma jeune cousine avez-vous fait connaître
Votre amour?

M. BELFORT.

Ah! jamais. Moi, le laisser paraître!
Hasarder un aveu! j'étais loin d'y penser.
A la fuir dès longtemps j'aurais dû me forcer.
Souvent j'allais partir; un charme involontaire
M'a retenu près d'elle : au moins j'ai su me taire;
Trop heureux de songer, quand je vois sa froideur,
Que je n'ai pas troublé sa paix et son bonheur!
Mais on vient : c'est monsieur. Il faut que je l'évite,
Il pourrait voir mon trouble.

MADAME DE ROSELLE.

Eh quoi! partir si vite?
(Il va pour sortir.)

SCÈNE III.

M. BELFORT, M. DE PLINVILLE, MADAME DE ROSELLE.

M. DE PLINVILLE, à M. Belfort.

Bon! vous eous retirez en me voyant? pourquoi?
Eh! mais, ne faites point d'attention à moi.
Du matin jusqu'au soir je viens, je me promène;
Vers ce lieu-ci, surtout, un penchant me ramène.

MADAME DE ROSELLE.

J'y viens souvent aussi. C'est un joli berceau,
Solitaire et pourtant très-voisin du château.

M. DE PLINVILLE.

Vous-même, cher Belfort, c'est ici, ce me semble,
Que vous et votre élève étudiez ensemble.

M. BELFORT.

Oui, monsieur, très-souvent.

M. DE PLINVILLE.

Et vous avez raison.
Voici, je crois, bientôt l'heure de la leçon.
(A madame de Roselle.)
Angélique est savante : elle lit les poëtes.
(A M. Belfort.)
Moi je l'ai toujours dit : jeune comme vous l'êtes,
On enseigne bien mieux : rien n'est plus naturel.
Vous êtes, sans mentir, un bienheureux mortel !
Vous avez pour élève une jeune personne,
J'ose le dire, aimable, aussi belle que bonne.
Vous habitez d'ailleurs le plus charmant pays !...
Je vous traite aussi bien qu'on traiterait un fils.
Il est aisé de voir que ma femme vous aime.
Chacun en fait autant; et ma fille elle-même,
Quand on parle de vous...

M. BELFORT, très ému.

Elle me fait honneur,
Monsieur... assurément... je sens tout mon bonheur.
Je ne puis exprimer... Pardon, je me retire.

M. DE PLINVILLE.

Allez, j'entends fort bien ce que cela veut dire.

MADAME DE ROSELLE, à part.

Ah ! mon cher oncle, moi je l'entends mieux que vous.

SCÈNE IV

M. DE PLINVILLE, MADAME DE ROSELLE.

M. DE PLINVILLE.

Intéressant jeune homme! il s'éloigne de nous,
Tout pénétré de joie et de reconnaissance.
Je suis charmé d'avoir fait cette connaissance.

MADAME DE ROSELLE.

De sa réception on m'a fait le récit :
Il est plaisant.

M. DE PLINVILLE.

Toujours cela me réussit.
Je suis, sans me vanter, bon physionomiste;
Et je ne pense pas que depuis que j'existe...

MADAME DE ROSELLE.

Vous prîtes cependant un laquais l'an passé.
Pour vol, presqu'aussitôt, ma tante l'a chassé.
Vous aimiez, m'a-t-on dit, sa physionomie.

M. DE PLINVILLE.

Oh ! l'on peut se tromper une fois en sa vie.
Mais tu vois sur Belfort si je me suis trompé !
Dès le premier abord sa candeur m'a frappé.

MADAME DE ROSELLE.

Oui, moi-même, en effet, dès la première vue,
Son air modeste et franc pour lui m'a prévenue,
J'en conviens.

M. DE PLINVILLE.

Je le crois. Il suffit de le voir.

MADAME DE ROSELLE.

Mais, entre nous, pourtant, j'aurais voulu savoir...

M. DE PLINVILLE.

Savoir ? quoi ?

MADAME DE ROSELLE.

M'informer...

M. DE PLINVILLE.

Si Belfort est honnête ?
Me préserve le ciel d'une pareille enquête !
Loin de moi les soupçons et les certificats :
Cela répugne trop à des cœurs délicats.
Le charme de la vie est dans la confiance.
J'en ai fait, mille fois, la douce expérience :
Chaque jour je l'éprouve au sujet de Belfort.
Va, les honnêtes gens se connaissent d'abord.
Un certain... ou plutôt, veux-tu que je te dise ?
Je crois fort, et toujours ce fut là ma devise,
Que les hommes sont tous, oui, tous, honnêtes, bons.
On dit qu'il est beaucoup de méchants, de fripons ;
Je n'en crois rien ; je veux qu'il s'en trouve peut-être
Un ou deux : mais ils sont aisés à reconnaître :

Et puis, j'aime bien mieux, je le dis sans détours,
Etre une fois trompé, que de craindre toujours.

MADAME DE ROSELLE.

Eh ! qui de vous tromper pourrait être capable ?
Vous êtes pour cela trop bon et trop aimable.
Je me sens attendrie ; il semble, auprès de vous,
Que je respire un air et plus calme et plus doux.
Mais quelqu'un vient, je crois.

M. DE PLINVILLE regarde.

C'est ma chère Angélique.

MADAME DE ROSELLE.

Voyez, n'est-elle pas sombre, mélancolique ?

M. DE PLINVILLE.

Non. Ma fille toujours a l'esprit occupé.
Elle pense à l'anglais, ou je suis bien trompé.

MADAME DE ROSELLE.

Elle marche à pas lents.

M. DE PLINVILLE.

Oui, sa démarche est sage.
Quelle aimable candeur brille sur son visage !

MADAME DE ROSELLE.

Elle ne vous voit pas.

M. DE PLINVILLE.

Oh ! ce bois est charmant,
Nous allons, nous venons, sans nous voir seulement.

SCÈNE V

MADAME DE ROSELLE, M. DE PLINVILLE, ANGÉLIQUE. Angélique vient sur le théâtre, et rêve, sans voir son père et sa cousine

M. DE PLINVILLE s'avance doucement derrière elle.

Angélique ! Angélique !

ANGÉLIQUE.

Ah ! mon père ! ah ! madame !

M. DE PLINVILLE.

Ce cri-là m'est allé jusques au fond de l'âme.

MADAME DE ROSELLE.

Bonjour, mon cœur.

M. DE PLINVILLE.

Bonjour. Quel teint frais et vermeil !

ANGÉLIQUE.

J'ai cependant dormi d'un très-léger sommeil.

M. DE PLINVILLE.

Léger, mais calme et doux, celui de l'innocence.
C'est aussi le sommeil de la convalescence.
Mais je suis un peu las : depuis le déjeuné,
Je cours. Asseyons-nous.

(Il s'assied.)

SCÈNE VI

MADAME DE ROSELLE, M. DE PLINVILLE, ANGÉLIQUE, MADAME DE PLINVILLE.

MADAME DE PLINVILLE.

Je l'avais deviné.
Ce bosquet deviendra salon de compagnie.
Et moi, je reste seule : avec moi l'on s'ennuie.

MADAME DE ROSELLE.

A la campagne on peut quelquefois se quitter.

MADAME DE PLINVILLE.

Fort bien. Mais vous, monsieur, allez donc visiter
Vos ouvriers.

M. DE PLINVILLE.

J'y vais. J'aurais été bien aise
De rester : mais, pour peu que cela te déplaise,
Je pars. Puis, j'aime à voir ces pauvres malheureux
Travailler en chantant. Je raisonne avec eux.

MADAME DE PLINVILLE.

Et vous les dérangez.

M. DE PLINVILLE.

Voyez le grand dommage !
Cela les désennuie : ils font assez d'ouvrage.

MADAME DE PLINVILLE.

Mais allez donc, enfin.

M. DE PLINVILLE.

Eh ! calme-toi, bon Dieu !
Ce ton-là, tu le sais, m'épouvante fort peu :
Si je cède souvent, va, ce n'est pas, ma chère,
Que je te craigne ; oh non ! c'est que j'aime à te plaire.

MADAME DE ROSELLE.

Eh ! nous le savons bien.

(Il s'en va, se retourne, envoie un baiser à sa femme, sourit à sa nièce et à sa fille, et sort gaîment.)

SCÈNE VII

MADAME DE ROSELLE, MADAME DE PLINVILLE ANGÉLIQUE.

MADAME DE PLINVILLE.

C'est un cœur excellent :
Mais si quelqu'un ici n'avait pas le talent...

MADAME DE ROSELLE.

Vous l'avez ; car à tout ma tante sait suffire.
C'est un coup d'œil ! un tact!.. Pour moi, je vous admire.
Mais j'aime bien mon oncle, il est si gai !

MADAME DE PLINVILLE.

Fort bien :
Mais cette gaîté-là, pourtant, n'est bonne à rien.

MADAME DE ROSELLE.

Elle est bonne pour lui, du moins.

MADAME DE PLINVILLE.

Le beau mérite!
Cette indulgence enfin, sa vertu favorite,
Fait que tout va de mal en pis dans sa maison :
Trouver tout bien, ainsi, sans rime ni saison
C'est ne penser qu'à soi.

MADAME DE ROSELLE.

Bon !

MADAME DE PLINVILLE.

Un tel optimisme.
A parler franchement, ressemble à l'égoisme.

MADAME DE ROSELLE.

Égoïsme ? mon oncle un égoïste, ô ciel !
Il a, je vous l'avoue, un heureux naturel :
Mais s'il prend très-souvent ses maux en patience.
Même gaîment, a-t-il la même insouciance,
Quand il s'agit des maux et des revers d'autrui ?
Quel est le pauvre enfin qui n'ait un père en lui ?
Je conçois, en effet, que mon oncle, à la ronde
Faisant autant d'heureux, croie heureux tout le monde.
(Regardant Angélique avec intérêt.)
Il peut bien se tromper sur le choix des moyens
D'assurer son bonheur et le bonheur des siens :
Mais son intention est toujours droite et pure ;
Et je souhaiterais à tel qui le consure,
Et la même franchise et la même bonté.

MADAME DE PLINVILLE.

Eh ! mais quelle chaleur ! il semble en vérité !...

MADAME DE ROSELLE.

Que du nom d'*Optimiste* en riant on le nomme ;
Mais qu'on dise que c'est un honnête, un digne homme.

MADAME DE PLINVILLE.

Qui vous dit le contraire ?

ANGÉLIQUE.

Oh ! personne ; mais quoi !
L'entendre ainsi louer est un plaisir pour moi,
Je ne m'en défends pas.

MADAME DE PLINVILLE.

Fort bien, mademoiselle ;
Mais la leçon d'anglais, quand commencera-t-elle ?

ANGÉLIQUE.

Je croyais rencontrer monsieur Belfort ici.

MADAME DE PLINVILLE.

Eh bien ! de son côté, Belfort vous cherche aussi.

ANGÉLIQUE, voulant sortir.

Je vais...

MADAME DE PLINVILLE.

Où ? le chercher au bout de l'avenue ?
Perdez tout votre temps en allée et venue.

Je retourne au château ; je vais vous l'envoyer.
Attendez-le, et songez à bien étudier ;
Car vous vous mariez dans quelques jours peut-être :
Il faudra bien qu'alors vous vous passiez de maître.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII

MADAME DE ROSELLE, ANGÉLIQUE.

MADAME DE ROSELLE.

Je vous possède donc pour un petit moment.
On ne peut vous parler, ni vous voir seulement.
Il semble, en vérité, que vous fuyez ma vue :
C'est cependant pour vous qu'ici je suis venue.

ANGÉLIQUE.

D'un tel empressement mon cœur est pénétré.

MADAME DE ROSELLE.

En ce cas, prouvez-moi que vous m'en savez gré.
De ma jeune cousine on me vantait sans cesse
L'enjoûment, la beauté, la grâce, la finesse.
Je trouve bien l'esprit, la grâce, les appas ;
Mais, quant à l'enjoûment, je ne le trouve pas.

ANGÉLIQUE.

Vous me flattez. Pour moi, s'il faut que je le dise,
Plus agréablement je fus d'abord surprise ;
Car tout ce que je vois est encore au-dessus...

MADAME DE ROSELLE.

Ne me louez pas tant, et riez un peu plus.
Faut-il donc vous prier d'être gaie à votre âge,
Surtout quatre ou cinq jours avant le mariage ?
Le mari dont pour vous vos parents ont fait choix
Mérite votre amour, ou du moins je le crois.

ANGÉLIQUE.

Il est fort estimable.

MADAME DE ROSELLE.

Oh ! tout à fait, ma chère.
Et vous formez ces nœuds avec plaisir, j'espère ?

ANGÉLIQUE.

Avec plaisir, madame ? oui, c'en est un pour moi
De contenter mon père ; il engage ma foi,
Me donne à son ami : j'obéis sans murmure.

MADAME DE ROSELLE.

Vous serez très-heureuse avec lui, j'en suis sûre.
(A part.)
Pauvre enfant ! Ne laissons point faire cet hymen.
Mais j'aperçois Belfort. Suivons notre examen :
Sachons si, par hasard, ils sont d'intelligence.

SCÈNE IX

MADAME DE ROSELLE, ANGÉLIQUE, M. BELFORT.

MADAME DE ROSELLE.

On pourrait vous gronder d'un peu de négligence.
On vous attend ici depuis longtemps...

M. BELFORT.

Pardon.
J'ai peut-être manqué l'heure de la leçon ;
Mais c'est que j'ai cheché longtemps mademoiselle.

ANGÉLIQUE.

Point d'excuse, monsieur. Je connois votre zèle.

MADAME DE ROSELLE.

Avez-vous un livre ?

M. BELFORT.

Oui ; j'ai là Milton.

MADAME DE ROSELLE.

Eh bien !
Commencez la leçon. Que je n'empêche rien.
(A part.)
Je vais les observer.

ANGÉLIQUE.

Mais...

MADAME DE ROSELLE.

Commencez de grâce.
Je n'entends point l'anglais; mais j'ai sur moi le Tasse.
Je vais lire à deux pas. Allons, point de façon.

(Elle se retire, mais ne va pas loin; et pendant la scène suivante, paraît de temps en temps à travers le feuillage.)

SCÈNE X

ANGÉLIQUE, M. BELFORT. Ils restent un moment sans rien dire.

ANGÉLIQUE.

Je vais mettre à profit, monsieur, cette leçon.
Car... que sais-je?... peut-être est-elle la dernière.

M. BELFORT.

Vous croyez?...

ANGÉLIQUE.

Je le crains, monsieur. Votre écolière
Aurait encor besoin de vos leçons, je croi.

M. BELFORT.

M. de Morinval sait l'anglais mieux que moi

ANGÉLIQUE.

Et...
Je ne doute point du tout de sa science;
Mais je doute qu'il ait autant de patience.

M. BELFORT.

Croyez qu'auprès de vous on n'en a pas besoin.
Sans doute, avec plaisir il va prendre ce soin :
Puis il parle la langue, il arrive de Londre,
Et c'est un avantage...

ANGÉLIQUE.

Oh! je puis vous répondre
Que je n'apprendrai point à prononcer l'anglais;
L'entendre bien, voilà tout ce que je voulais.

M. BELFORT.

Mais vous en êtes là : car enfin il me semble
Que vous l'entendez...

ANGÉLIQUE.

Oui, quand nous lisons ensemble

Grâces à vous, monsieur, je suis prompte à saisir ;
Vous enseignez si bien !

M. BELFORT.

J'enseigne avec plaisir.
Du moins : il est aisé d'instruire une personne
Qui profite si bien des leçons qu'on lui donne.

ANGÉLIQUE.

Vous trouvez donc, vraiment, que je fais des progrès?

M. BELFORT.

Ah! beaucoup.

ANGÉLIQUE.

Cette étude a pour moi des attraits,
Monsieur : j'ai tout de suite aimé la langue anglaise.

M. BELFORT.

Je ne suis point du tout surpris qu'elle vous plaise,
Mademoiselle : il est des Anglaises à vous
Un tel rapport d'humeur, de sentiments, de goûts!...

ANGÉLIQUE.

Vous croyez ?...

M. BELFORT.

Vous avez beaucoup de leurs manières.
Elles sont nobles, même elles sont un peu fières ;
Elles parlent très-peu, mais parlent à propos,
Ne médisent jamais; et dans leurs moindres mots,
On voit régner toujours une sage réserve.
Voilà leur caractère ; et plus je vous observe,
Plus je crois voir qu'au vôtre il ressemble en tout point.

ANGÉLIQUE.

Je le souhaite, mais je ne m'en flatte point.

M. BELFORT.

Eh bien! Je trouve encore une autre ressemblance.
Oui, d'elles vous avez jusqu'à l'indifférence...
Ah! pardon, je n'ai pas dessein de vous blâmer :
C'est sans doute un bonheur que de ne point aimer.
Mais vous leur ressemblez en cela davantage.
Car enfin, chacun sait qu'elles ont en partage
Un calme, une froideur... et peut-être un dédain
Qui sait les préserver...

ANGÉLIQUE.

Oui, d'un penchant soudain.
Mais elles ne sont pas toujours aussi paisibles.
Souvent ces dehors froids cachent des cœurs sensibles
Où l'amour, en effet, entre d'un pas plus lent
Mais tôt ou tard allume un feu plus violent..
Nous avons vu cela, monsieur, dans nos lectures.

M. BELFORT.

Oui, nous en avons lu d'assez belles peinture
Mademoiselle lit avec goût, avec fruit.

ANGÉLIQUE.

Nous oublions, je crois, la leçon : le temps

SCÈNE XI

ANGÉLIQUE, MADAME DE ROSELLE, M. BELFORT.

MADAME DE ROSELLE.

Eh bien! notre écolière est-elle un peu savante ?

M. DE BELFORT.

Tout à fait.

MADAME DE ROSELLE, sans trop d'affectation.

La lecture était intéressante.
Vous êtes attendrie, et votre maître aussi.
Ce Milton quelquefois est touchant. Mais voici
Rose...

SCÈNE XII

LES MÊMES, ROSE.

ROSE.

Eh! mais, venez donc. Il va faire un orage
Terrible.

ANGÉLIQUE.

Un orage?

ROSE.

Oui. Voyez ce gros nuage.

ANGÉLIQUE.

En effet, je n'avais pas fait attention...

MADAME DE ROSELLE, finement, mais toujours sans affectation.
Il est vrai, quelquefois la conversation
Nous occupe si fort!

ROSE.
Allons-nous-en bien vite.

MADAME DE ROSELLE.
Elle a raison.

ROSE.
N'ayez pas peur que je vous quitte.
Mais j'aperçois monsieur, ah! j'ai moins de frayeur.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, M. DE PLINVILLE.

M. BELFORT.
Le ciel est tout en feu.

M. DE PLINVILLE.
Quel spectacle enchanteur!...
Je vais de ce tableau jouir tout à mon aise.

MADAME DE ROSELLE.
Mais comment se peut-il que ce tableau vous plaise?

ROSE.
Ah! monsieur, sauvons-nous.

M. DE PLINVILLE.
Allons, Rose, du cœur.
Auprès de moi jamais peux-tu craindre un malheur?
(Un coup de tonnerre épouvantable.)

TOUTES LES FEMMES.
Ah Dieu!

M. BELFORT.
Quel bruit affreux!

M. DE PLINVILLE.
Le beau coup! il m'enflamme,
Vers la divinité cela m'élève l'âme.

ANGÉLIQUE.
Sans doute, il est tombé tout près d'ici.

M. DE PLINVILLE.

Non, non.
Le tonnerre jamais ne tombe en ce canton.
La grêle dans nos champs ne fait point de ravages :
La rivière jamais n'inonde nos rivages.

MADAME DE ROSELLE.

C'est vraiment un pays rare que celui-ci.

SCÈNE XIV

LES MÊMES, M. DE MORINVAL.

M. DE MORINVAL.

Voyons, trouverez-vous du bonheur à ceci?
Le tonnerre est tombé...

M. DE PLINVILLE.

Bon ! où donc?

M. DE MORINVAL.

Sur la grange.
Elle est en feu.

M. BELFORT.

J'y cours.

(Il sort.)

M. DE PLINVILLE.

Je respire.

M. DE MORINVAL.

Qu'entends-je !
Vous vous réjouirez encor de ce fléau?

M. DE PLINVILLE.

Pourquoi non? il pouvait tomber sur le château[1].

(Ils sortent tous.)

1. Quoique ce trait ait toujours paru faire plaisir, je n'en ai jamais été très-content. Je regrette de n'avoir pas connu plus tôt l'excellent roman de Goldsmith (*le Ministre de Wakefield*). J'aurais pu faire usage d'un passage où il est question aussi d'incendie, mais où l'optimiste Primerose est bien supérieur au mien. Il craint quelque temps pour ses enfants, s'agite, se dévoue, les sauve enfin ; et, voyant d'un côté sa femme et ses enfants hors de danger, et de l'autre sa maison en proie aux flammes, il s'écrie : « Tu peux « brûler, ô ma maison ! j'ai sauvé les meubles les plus précieux. » Qui ne sent l'énorme différence qu'il y a entre ce trait sublime, et une saillie qui fait rire seulement? (*Note de l'auteur.*)

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

M. DE PLINVILLE, ROSE.

M. DE PLINVILLE.

Le soleil reparaît. L'herbe est déjà plus verte :
Chaque fleur se ranime, et la terre entr'ouverte
Exhale un doux parfum. N'est-il pas vrai qu'on sent..
Un calme... une fraîcheur... un charme ravissant?
Car il en est de nous ainsi que d'une plante.
Oh ! que voilà, ma chère, une pluie excellente !
Nous avions grand besoin de cet orage-ci.

ROSE.

Mais la grange est détruite.

M. DE PLINVILLE.

Il est vrai, mais aussi
J'ai sauvé l'écurie : elle était presque neuve.
Je le dois à Belfort. J'avais plus d'une preuve
De son bon cœur ; mais quoi ! c'est un brave, vraiment.
As-tu vu comme il s'est exposé hardiment?

ROSE.

Je le crois bien. Aussi s'est-il blessé.

M. DE PLINVILLE.

Quoi, Rose?

ROSE.

Il s'est brûlé la main.

M. DE PLINVILLE.

Je sais, c'est peu de chose.

ROSE.

Peu de chose?

M. DE PLINVILLE.

Il m'a dit que cela n'était rien.

ROSE.

Il me l'a dit aussi; mais, moi, je voyais bien
Qu'il souffrait, et beaucoup; car, à cette nouvelle,
J'étais vite accourue avec mademoiselle.
Nous le voyons auprès de monsieur Morinval.
Il ne s'occupait pas seulement de son mal.
« Sur votre main, monsieur (lui dis-je), il faudrait mettre
« Quelque chose : je vais, si vous voulez permettre..
« — Bien obligé (dit-il), il n'en est pas besoin.
« —Oh ! (dis-je) avec plaisir je vais prendre ce soin.»
Il me donne sa main; ma maîtresse déchire
Un mouchoir en tremblant : lui paraissait sourire,
Regardait, tour à tour, mademoiselle et moi :
J'en suis encore émue, et je ne sais pourquoi.

M. DE PLINVILLE.

Tu m'enchantes : l'aimable et douce créature!

ROSE.

Il se faut entr'aider, c'est la loi de nature.
Dans La Fontaine, hier, je lisais ce vers-là.

M. DE PLINVILLE.

Vous lisez La Fontaine?

ROSE.

Eh oui ! je sais déjà
Douze fables au moins : cela s'apprend sans peine.
J'ai mon livre à la main lorsque je me promène.

M. DE PLINVILLE.

Bien.

ROSE.

C'est monsieur Belfort qui m'en a fait présent.
Il me fait réciter : il est si complaisant!

M. DE PLINVILLE.

D'avoir un pareil maître Angélique est charmée!...

ROSE.

Oh ! oui. C'est bien dommage : on est accoutumée...
Ce mariage-là va nous contrarier.

M. DE PLINVILLE.

Que veux-tu, mon enfant ! il faut se marier.

SCÈNE II

M. DE PLINVILLE, MADAME DE PLINVILLE, ROSE.

MADAME DE PLINVILLE.

A quoi s'amuse-t-elle ? à babiller ?

ROSE.

J'arrive.

MADAME DE PLINVILLE.

Partez, allez ranger, Surtout, soyez moins vive.

ROSE.

Pardon.

MADAME DE PLINVILLE.

Qu'attendez-vous ? partez donc.

ROSE.

Je m'en vais.
Mademoiselle, au moins, ne me gronde jamais.

(Elle sort.)

SCÈNE III

M. DE PLINVILLE, MADAME DE PLINVILLE

M. DE PLINVILLE.

Je suis vraiment fâché quand je vois qu'on la gronde;
Car je l'aime beaucoup.

MADAME DE PLINVILLE.

Vous aimez tout le monde.

M. DE PLINVILLE.

Rien n'est plus naturel. Eh bien ! parlons du feu.
Il est éteint.

MADAME DE PLINVILLE.

Enfin !

M. DE PLINVILLE.

En peu de temps, parbleu !
On s'en est rendu maître. Il n'a duré qu'une heure.
On l'a mené...

MADAME DE PLINVILLE.

Riez.

M. DE PLINVILLE.

Voulez-vous que je pleure?

MADAME DE PLINVILLE.

Je sais bien que jamais vous n'avez de chagrin.

M. DE PLINVILLE.

Eh ! tant mieux.

MADAME DE PLINVILLE.

A lui voir ce visage serein
On croirait qu'il s'agit de la grange d'un autre.

N. DE PLINVILLE.

J'aime mieux que le feu soit tombé sur la nôtre.
Pour tout autre ce coup eût été plus fatal :
Nous sommes en état de supporter le mal.

MADAME DE PLINVILLE.

Vous êtes, sans mentir, un homme bien étrange !

M. DE PLINVILLE.

Eh ! de quoi s'agit-il après tout ? d'une grange.
Eh bien ! ma chère amie, on la rebâtira.
J'ai du bois en réserve, et l'on s'en servira.
Je n'ai pas fait bâtir depuis longtemps, je pense.

MADAME DE PLINVILLE.

Vous ne cherchez qu'à faire ici de la dépense.

M. DE PLINVILLE.

Les pauvres ouvriers y gagneront. Enfin,
Sans de tels accidents, beaucoup mourraient de faim.
Eh ! ne faut-il donc pas que tout le monde vive ?

MADAME DE PLINVILLE.

Oui, mais en nourrissant les autres, il arrive
Qu'on se ruine.

M. DE PLINVILLE.

Bon ! l'on a toujours assez.
Et les cent mille écus qu'à Paris j'ai laissés ?

MADAME DE PLINVILLE.

Vous avez mal choisi votre dépositaire.
Que ne les placiez-vous plutôt chez un notaire ?

M. DE PLINVILLE.

Un notaire, crois-moi, ne vaut pas un ami.
Dorval, assurément, ne s'est point endormi.
Il devait me placer, comme il faut, cette somme.

MADAME DE PLINVILLE.

Mais êtes-vous bien sûr qu'il soit un honnête homme?

M. DE PLINVILLE.

Honnête homme? Dorval!...

MADAME DE PLINVILLE.

Je sais qu'il joue.

M. DE PLINVILLE.

Un peu.

MADAME DE PLINVILLE.

Beaucoup : c'est un joueur.

M. DE PLINVILLE.

Il est heureux au jeu.

MADAME DE PLINVILLE.

La rente cependant ne vient point.

M. DE PLINVILLE.

Oh! j'espère...

MADAME DE PLINVILLE.

Vous espérez toujours.

SCÈNE IV

ANGELIQUE, M. et MADAME DE PLINVILLE.

M. DE PLINVILLE, à Angélique.

Ah! te voilà, ma chère;
Eh bien! es-tu remise un peu de ta frayeur?

ANGÉLIQUE.

Oui; je craignais encore un bien plus grand malheur.

M. DE PLINVILLE.

Çà! puisque le hasard tout les trois nous rassemble,
Profitons-en : parlons de mariage ensemble.

MADAME DE PLINVILLE.

Au lieu d'en parler, moi, je vais tout préparer.
Ce n'est pas tout : il faut promptement réparer

Le tort qu'a fait le feu. Ce soin-là me regarde;
Car à tous ces détails vous ne prenez pas garde.
Voilà la flamme éteinte, et vous croyez tout dit.
Quel homme!

(Elle sort en haussant les épaules.)

SCÈNE V

ANGÉLIQUE, M. DE PLINVILLE.

M. DE PLINVILLE.

Son humeur vraiment me divertit.
Dans un ménage il faut de petites querelles.
Tu m'en diras bientôt, toi-même, des nouvelles.

ANGÉLIQUE.

Je vais donc vous quitter?

M. DE PLINVILLE.

J'en ai bien du regret;
Mais enfin...

ANGÉLIQUE.

Jour et nuit j'en gémis en secret.

M. DE PLINVILLE.

Je le crois aisément: je connais ta tendresse.

ANGÉLIQUE, serrant affectueusement la main de son père.

Mon père!...

M. DE PLINVILLE.

Aimable enfant! comme elle me caresse!
Délicieux transport! Ah! viens, viens dans mes bras.

ANGÉLIQUE.

M'aimez-vous?

M. DE PLINVILLE.

Si je t'aime? eh! tu n'en doutes pas.
Je donnerais pour toi mon bien, mon sang, ma vie.

ANGÉLIQUE.

Eh bien...

M. DE PLINVILLE.

Parle, dis-moi ce qui te fait envie.

ANGÉLIQUE.

Mon père, auprès de vous que je vive toujours.

M. DE PLINVILLE.

Oui, j'aurais avec toi voulu finir mes jours.
Tu sèmerais de fleurs la fin de ma carrière :
Je sourirais encore, à mon heure dernière.
Mais ton futur époux demeure à trente pas.
Et nous serons voisins.

ANGÉLIQUE.

Vous ne m'entendez pas.

M. DE PLINVILLE.

Si fait. Je t'entends bien. Crois que ton père est tendre.
Qu'il est fait pour t'aimer, et digne de t'entendre.
Tu soupires ?

ANGÉLIQUE.

Hélas ! si vous saviez... combien...
Morinval !...

M. DE PLINVILLE.

Est aimé ? Va, va, je le sais bien.

SCÈNE VI

LES MÊMES, M. DE MORINVAL, M. BELFORT.

Celui-ci a la main enveloppée d'un ruban noir.

M. DE PLINVILLE.

Ah ! bonjour, mes amis.
(A Morinval, d'un air mystérieux.)
Mais, quels progrès vous faites !

M. DE MORINVAL.

Comment ? que dites-vous ?

M. DE PLINVILLE.

Trop heureux que vous êtes !

M. DE MORINVAL.

Ce n'est pas mon défaut, cependant... Vous riez ?

M. DE PLINVILLE.

On vous aime cent fois plus que vous ne croyez ;
Et l'on vient de me faire un aveu...

ANGÉLIQUE.

Quoi, mon père ?...

M. DE PLINVILLE.

Non, tu voudrais en vain me prier de me taire.
Après tout, Morinval est ton futur époux.
Belfort est notre ami : nous le chérissons tous.
Sans doute il est charmé que Morinval te plaise.
N'est-il pas vrai, monsieur?

M. BELFORT, d'un air contraint.

Qui? moi? j'en suis fort aise.

M. DE PLINVILLE.

Sachez donc...

ANGÉLIQUE.

C'en est trop. Je ne puis...

M. DE PLINVILLE.

Il suffit.
Je me tais ; mais je crois en avoir assez dit.

M. DE MORINVAL.

Mon bonheur est trop grand, pour qu'ici je le croie:
Je n'ose me livrer à l'excès de ma joie.

M. DE PLINVILLE.

Allons, doutez encor! Mais quel homme! En ce cas,
Vous mériteriez bien qu'on ne vous aimât pas.
Et vous, mon cher Belfort, comment va la blessure?

M. BELFORT, avec un chagrin concentré.

Ah! je n'y songeais pas, monsieur, je vous assure.

M. DE PLINVILLE.

Je n'oublîrai jamais ce généreux secours.

M. BELFORT.

Monsieur, sans nul regret j'aurais donné mes jours.
Puis... ces blessures-là ne sont pas dangereuses.

M. DE PLINVILLE.

C'est dommage, mon cher, qu'elles soient douloureuses.

M. BELFORT.

Celle-ci doit, du moins, avant peu se guérir :
Trop heureux qui n'a pas d'autres maux à souffrir!

(Il sort.)

SCÈNE VII

ANGÉLIQUE, M. DE MORINVAL, M. DE PLINVILLE.

M. DE MORINVAL.

Il paraît abattu.

M. DE PLINVILLE.

Cette mélancolie.
Lui sied : elle vaut mieux cent fois que la folie.
Mais parlons de vous deux. Ma fille, en ce moment,
Nous sommes sans témoins; et tu peux librement
Faire à ce bon ami l'aveu...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, LÉPINE, d'un air niais.

LÉPINE.

Mademoiselle,
Madame vous demande.

M. DE PLINVILLE.

Eh mais! que lui veut-elle?

LÉPINE.

Moi, je ne sais, monsieur. On ne me dit jamais
Le pourquoi : seulement, on me dit : *va*, je vais.

M. DE PLINVILLE.

Ce Lépine est naïf.

LÉPINE.

Vous êtes bien honnête.
Madame dit pourtant que je suis une bête;
Car madame et monsieur sont rarement d'accord :
Moi, je suis de l'avis de monsieur : ai-je tort?

M. DE PLINVILLE.

Non, ce que tu dis là prouverait le contraire.

(Lépine sort.)

SCÈNE IX

M. DE MORINVAL, M. DE PLINVILLE.

M. DE PLINVILLE.

Enfin vous êtes sûr que vous avez su plaire;
Vous allez, je l'espère, être heureux à présent.

M. DE MORINVAL.

Oui, si l'on pouvait l'être.

M. DE PLINVILLE.

Ah ! le trait est plaisant.
Si l'on pouvait!... comment, vous en doutez encore ?

M. DE MORINVAL.

Toujours.

M. DE PLINVILLE.

Mais vous aimez ma fille?

M. DE MORINVAL.

Je l'adore.

M. DE PLINVILLE.

Angélique, à son tour, vous aime?

M. DE MORINVAL.

Je le croi.

M. DE PLINVILLE.

Vous allez recevoir et sa main et sa foi :
Que vous faut-il de plus?

M. DE MORINVAL, vivement.

Mais est-on, je vous prie,
Heureux précisément parce qu'on se marie?

M. DE PLINVILLE.

Ah! mon ami, l'hymen...

M. DE MORINVAL.

L'hymen a ses douceurs,
Je le sais ; sur la vie il sème quelques fleurs.
Mais j'en vois les soucis, les ennuis, les alarmes.

M. DE PLINVILLE.

Eh ! voyez-en plutôt les plaisirs et les charmes;
Voyez ces chers enfants, gages de votre amour...

M. DE MORINVAL.

A des infortunés je donnerai le jour.

M. DE PLINVILLE.

Les voilà malheureux même avant que de naître !

M. DE MORINVAL.

Je le fus, je le suis : pourraient-ils ne pas l'être?
Ils ne pourront, du moins, échapper aux douleurs
L'homme, dès en naissant, crie et verse des pleurs.

M. DE PLINVILLE.

Ces pleurs sont un langage, et non pas une plainte.

M. DE MORINVAL.

De mille infirmité son enfance est atteinte.
Pendant deux ans entiers, captif dans son berceau,
Il souffre...

M. DE PLINVILLE.

Avant d'être arbre, il faut être arbrisseau.

M. DE MORINVAL.

Tôt ou tard un poison dans les veines circule,
Qui défigure ou tue...

M. DE PLINVILLE.

Oui, mais on inocule.

M. DE MORINVAL.

En a-t-on moins le mal?

M. DE PLINVILLE.

Il n'est plus dangereux.
Pour les femmes, surtout, ce secret est heureux:
Elles ne craignent point de se voir enlaidies.

M. DE MORINVAL.

Mais combien d'autres maux!...

M. DE PLINVILLE.

S'il est des maladies,
Il est des médecins.

M. DE MORINVAL.

C'est encore bien pis.

M. DE PLINVILLE.

Répétez les bons mots que tout le monde a dits!
Il est d'habiles gens, et qu'à tort on insulte.

Souffre-t-on ? On écrit à Paris ; on consulte
Un illustre... Petit, je suppose : il répond ;
Et vous guérit bientôt[1].

M. DE MORINVAL.

Ah ! tout de suite.

M. DE PLINVILLE.

Au fond,
Soyons de bonne foi ; trop souvent nos souffrances
Sont la suite et le fruit de nos intempérances.
La nature nous a prodigué tous ses dons;
Nous abusons de tout, et puis, nous nous plaignons !

M. DE MORINVAL.

Vous pourriez, en ce point, avoir raison peut-être;
Mais qu'on a droit, d'ailleurs, de se plaindre ! est-on [maître,
Par exemple, d'avoir de la fortune ?

M. DE PLINVILLE.

Non ;
Mais le pauvre, content de sa condition,
Est heureux comme nous. Allez, le ciel est juste,
Et l'ouvrier actif, le paysan robuste.
Ont aussi leurs plaisirs, plaisirs purs, naturels...

M. DE MORINVAL.

Vous ne croyez donc pas qu'il soit des maux réels ?

M. DE PLINVILLE.

Très-peu.

M. DE MORINVAL.

Nos passions, ennemis domestiques,
Ne sont donc, selon vous, que des maux chimériques?

M. DE PLINVILLE.

Ah ! fort bien ! vous nommez les passions des maux !
Sans elles, nous serions au rang des animaux.
Il faut des passions, il nous en faut, vous dis-je;
Et ce sont de vrais biens, pourvu qu'on les dirige.

Quelques critiques ont prétendu que le public, ainsi que M. Perrot, n'avaient pas besoin de cet éloge ; mais ils n'ont pas pensé que j'en avais besoin, moi, et que j'acquittais ainsi une dette chère à mon cœur. *(Note de l'auteur.)*

M. DE MORINVAL.

Oui ! dirigez l'amour.

M. DE PLINVILLE.

Pourquoi non ? Sentez-vous
Ce qu'un amour honnête a de touchant, de doux ?
Quel plaisir d'attendrir la beauté que l'on aime,
Et de s'aimer encore en un autre soi-même !
De !... J'en aurais parlé bien mieux à vingt-cinq ans.
Hélas ! j'ai, sans retour, passé cet heureux temps...
Mais un bien vient toujours nous tenir lieu d'un autre :
L'amitié me console, et je bénis la nôtre.

M. DE MORINVAL.

Vous nous parlez ici d'amour et d'amitié.
De nos affections ce n'est pas la moitié.
Ne comptez-vous pour rien l'avarice sordide,
L'ambition, l'envie et la haine perfide ?
Vous, monsieur, qui peignez toutes choses en beau,
Je vous défie ici d'égayer le tableau.

M. DE PLINVILLE.

Oui, ces noms sont affreux, mais les choses sont rares
Au siècle où nous vivons, il est fort peu d'avares ;
D'envieux, Dieu merci, je n'en connais pas un ;
La haine enfin n'est pas un vice très-commun.
L'ambition, peut-être, est un peu plus commune ;
Mais, soit qu'elle ait pour but les honneurs, la fortune,
C'est un beau mouvement qui n'est pas défendu ;
Souvent, loin d'être un vice, elle est une vertu.
Chaque chose a son temps. L'enfance est consacrée
Aux doux jeux ; la jeunesse à l'amour est livrée,
Et l'âge mûr au soin d'établir sa maison.
Croyez-moi, le bonheur est de toute saison.

M. DE MORINVAL.

Vous allez voir qu'il est aussi dans la vieillesse !

M. DE PLINVILLE.

Sans doute, Morinval. Ainsi que la jeunesse,
A le bien prendre, elle a ses innocents plaisirs :
C'est l'âge du repos, celui des souvenirs.
J'aime à voir d'un vieillard la vénérable marche,
Les cheveux blancs ; je crois revoir un patriarche.

Il guide la jeunesse, il en est respecté ;
Il raconte une histoire et se voit écouté.

M. DE MORINVAL.

Et tout cela finit ?

M. DE PLINVILLE.

Mais... par la dernière heure.
Je suis né, Morinval ; il faut donc que je meure.
Eh bien ! tranquille et gai jusqu'au dernier instant,
Comme je vis heureux, je dois mourir content.

M. DE MORINVAL.

Et moi... Car, à mon tour, il faut que je réponde,
Et que par mille faits, enfin, je vous confonde,
Je vous soutiens, morbleu ! qu'ici-bas tout est mal.
Tout, sans exception, au physique, au moral.
Nous souffrons en naissant, pendant la vie entière,
Et nous souffrons surtout à notre heure dernière.
Nous sentons, tourmentés au dedans, au dehors,
Et les chagrins de l'âme, et les douleurs du corps.
Les fléaux avec nous ne font ni paix ni trêve :
Ou la terre s'entr'ouvre, ou la mer se soulève,
Nous-mêmes, à l'envi, déchaînés contre nous,
Comme si nous voulions nous exterminer tous,
Nous avons inventé les combats, les supplices ;
C'était peu de nos maux, nous y joignons nos vices.
Aux riches, aux puissants l'innocent est vendu.
On outrage l'honneur, on flétrit la vertu.
Tous nos plaisirs sont faux, notre joie indécente :
On est vieux à vingt ans, libertin à soixante.
L'hymen est sans amour, l'amour n'est nulle part.
Pour le sexe on n'a plus de respect ni d'égard.
On ne sait ce que c'est que de payer ses dettes,
Et de sa bienfaisance on remplit les gazettes.
On fait de plate prose et de plus méchants vers.
On raisonne de tout, et toujours de travers ;
Et dans ce monde enfin, s'il faut que je le dise,
On ne voit que noirceur, et misère, et sottise.

M. DE PLINVILLE.

Voilà ce qui s'appelle un tableau consolant !
Vous ne le croyez pas, vous-même, ressemblant.

De cet excès d'humeur je ne vois point la cause.
Pourquoi donc s'emporter, mon ami, quand on cause
Vous parlez de volcans, de naufrage... Eh ! mon cher,
Demeurez en Touraine, et n'allez point sur mer.
Sans doute, autant que vous je déteste la guerre ;
Mais on s'éclaire enfin, on ne l'aura plus guère.
Bien des gens, dites-vous, doivent : sans contredit,
Ils ont tort ; mais pourquoi leur a-t-on fait crédit ?
L'hymen est sans amour ? Voyez dans ma famille.
L'amour n'est nulle part ? Demandez à ma fille.
Les femmes sont un peu coquettes ? ce n'est rien :
Ce sexe est fait pour plaire : il s'en acquitte bien.
Tous nos plaisirs sont faux ? mais quelquefois, à table,
Je vous ai vu goûter un plaisir véritable.
On fait de méchants vers ? eh ! ne les lisez pas.
Il en paraît aussi dont je fais très-grand cas.
On déraisonne ? eh oui, parfois un faux système
Nous égare... Entre nous, vous le prouvez vous-même.
Calmez donc votre bile, et croyez qu'en un mot,
L'homme n'est ni méchant, ni malheureux, ni sot.

M. DE MORINVAL.

Fort bien ! Cette réponse est très-satisfaisante.

M. DE PLINVILLE.

Eh ! je ne réponds point, mon ami, je plaisante ;
Car, si je répliquais, nous ne finirions pas,
Et ce serait matière à d'éternels débats.
Pardon, de disputer vous avez la manie ;
Oui, vous semblez goûter une joie infinie
A ces tristes tableaux ; d'honneur ! vous affectez
De voir tous les objets par leurs mauvais côtés.

M. DE MORINVAL.

Ah ! j'ai grand tort !...

M. DE PLINVILLE.

Peut-être ; oui, celui d'être extrême,
Et surtout de juger en moi comme un système,
Ce qui n'est que l'effet d'un heureux naturel,
Qu'on peut blâmer, dont moi je rends grâces au ciel.
Je n'ai point cet esprit de fiel et de critique :
Simple, et me piquant peu de vaste politique,

Je supporte les maux, je savoure les biens :
J'en jouis, à la fois, pour moi-même et les miens.
Car mes soins ne pouvant embrasser tous les hommes,
Je tâche, ici du moins, que tous tant que nous sommes,
Goûtions la paix, l'aisance et le bonheur... bonheur
Que je trouve surtout dans le fond de mon cœur.

M. DE MORINVAL.

Je vois bien qu'avec vous je n'ai plus qu'à me taire.
Gardez, monsieur, gardez votre heureux caractère.

SCÈNE X

M. DE MORINVAL, M. DE PLINVILLE, MADAME DE ROSELLE.

MADAME DE ROSELLE.

En vérité, voilà des chasseurs bien hardis !

M. DE PLINVILLE.

Comment donc ?

MADAME DE ROSELLE.

Ils sont là sept ou huit étourdis
Qui ne se gênent pas.

M. DE MORINVAL.

Ayez donc une chasse !

M. DE PLINVILLE.

Ils se seront trompés ; il faut leur faire grâce.

M. DE MORINVAL.

Mais allez voir, du moins...

M. DE PLINVILLE.

J'y vais... quoiqu'entre nous,
Mon cher, je ne sois point de ces seigneurs jaloux
Qui gardent leur gibier, comme on fait sa maîtresse;
Je sens très-bien qu'il faut excuser la jeunesse;
Qu'un jeune homme, en passant, tire sur un perdreau...

M. DE MORINVAL.

On ne vient pas tirer à vingt pas d'un château.

M. DE PLINVILLE.

Aussi j'y vais mettre ordre. En me voyant paraître,
Ils seront plus fâchés que moi-même peut-être.

M. DE MORINVAL.

Ne vous exposez pas.

M. DE PLINVILLE.

A quoi, cher Morinval?
Pourquoi donc voulez-vous qu'on me fasse du mal,
A moi qui n'en ai fait de ma vie à personne?

(Il sort.)

SCÈNE XI

M. DE MORINVAL, MADAME DE ROSELLE.

M. DE MORINVAL.

Jamais il ne craint rien, jamais il ne soupçonne;
Quel homme!

MADAME DE ROSELLE.

Je voudrais pourtant lui ressembler.
(A part.)
Allons, nous voilà seuls. Il est temps de parler.
(Haut.)
Vous accusez tout bas madame de Mirbelle,
Monsieur: votre bonheur est retardé par elle.

M. DE MORINVAL.

Je dois m'en consoler, puisque je la verrai.
Encor, si mon bonheur n'était que différé!

MADAME DE ROSELLE.

Ce retard, après tout, est fort heureux peut-être:
Quand on doit s'épouser, il faut se bien connaître.

M. DE MORINVAL.

Pour connaître Angélique, il suffit d'un instant;
Et de moi, ce me semble, elle en peut dire autant.
Ma franchise, je crois...

MADAME DE ROSELLE.

Sert d'excuse à la mienne.
Êtes-vous bien, monsieur, sûr qu'elle vous convienne,
Sûr de lui convenir?

M. DE MORINVAL.

Ah! quant au premier point,
Elle me plaît, madame, et vous n'en doutez point.

Je n'ose pas ainsi me flatter de lui plaire.
Peut-être, en ce moment, savez-vous le contraire?
Elle vous l'aura dit.

MADAME DE ROSELLE.

Point du tout, mais j'ai peur...
Que vous dirai-je enfin? il s'agit du bonheur.
Vous ne voudriez pas qu'elle fût malheureuse,
Vous avez pour cela l'âme trop généreuse...

M. DE MORINVAL.

Fort bien. Je vous entends : je vois ce qu'il en est.
Vous voulez doucement m'annoncer mon arrêt.

MADAME DE ROSELLE.

Mais... quoique votre peur puisse être mal fondée,
Vous ne feriez pas mal de suivre votre idée,
De savoir, en un mot, si l'on vous aime ou non.
La chose vous regarde.

M. DE MORINVAL.

Oui, vous avez raison,
Et si c'est un refus que sa bouche prononce,
D'abord, quoiqu'à regret, à sa main je renonce;
Et je vous saurai gré de m'avoir averti.

(Il sort.)

SCÈNE XII

MADAME DE ROSELLE, seule.

C'est un fort galant homme : il prendra son parti.
Angélique, du moins, n'a plus d'hymen à craindre.
Elle sera peut-être encore bien à plaindre.
Mais son sort peut changer. Toujours est-ce un grand [point;
De ne pas épouser celui qu'on n'aime point.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I

ANGÉLIQUE, ROSE.

ROSE.

Vous paraissez plus gaie.

ANGÉLIQUE.

Ah! j'ai sujet de l'être:
Morinval à ma main va renoncer peut-être.

ROSE.

Se peut-il?... Il sait donc que vous ne l'aimez point?

ANGÉLIQUE.

Il devrait le savoir. J'ai vu que sur ce point
Il venait pour sonder le fond de ma pensée :
Il a dû me trouver contrainte, embarrassée :
Et s'il est pénétrant, il se sera douté...

ROSE.

Que ne lui parliez-vous avec plus de clarté?

ANGÉLIQUE.

Je crois en avoir dit assez pour faire entendre
Qu'à mon cœur vainement il espérait prétendre.
Rose, je me souviens d'avoir dit quelques mots
Assez clairs...

ROSE.

S'il pouvait nous laisser en repos,
Mademoiselle! alors, toutes deux, ce me semble,
Nous serions, sans mari, bien tranquilles ensemble.

ANGÉLIQUE.

Ah! ma chère, il n'est point de bonheur ici-bas.

ROSE.

Pourquoi, mademoiselle?

ANGÉLIQUE.

Eh! mais... On ne voit pas
Monsieur Belfort, où donc est-il?

ROSE

Il se promène
Depuis une heure, seul, autour de la garenne.
Il est pensif, rêveur : il a quelques chagrins,
Ou je me trompe fort.

ANGÉLIQUE.

Est-il vrai ?

ROSE.

Je le crains.
Il soupire.

ANGÉLIQUE.

Il soupire?... Entre nous, chère Rose,
De ses secrets ennuis t'a-t-il dit quelque chose?

ROSE.

Jamais. Il est discret.

ANGÉLIQUE.

Mais il a tort, je crois,
De demeurer ainsi tout seul au fond des bois.
Mon père, moi, surtout madame de Roselle,
Nous le dissiperions.

ROSE.

Eh! oui, mademoiselle.
Si j'allais le chercher moi-même?

ANGÉLIQUE.

Eh bien! vas-y.
Qu'il se rende au château, Rose, et non pas ici.

ROSE.

Oh ! non.

ANGÉLIQUE.

Ne lui dis point que c'est moi qui t'envoie.
(Rose sort.)

SCÈNE II

ANGÉLIQUE, seul.

Des peines qu'il ressent que faut-il que je croie?
J'ai les miennes aussi qui me font bien souffrir.
Ce dernier entretien vient sans cesse s'offrir.

Mais chassons une idée... hélas, trop dangereuse,
Qui ne peut que me rendre à jamais malheureuse.

SCÈNE III

M. DE PLINVILLE, ANGÉLIQUE.

M. DE PLINVILLE.

En ce lieu solitaire Angélique rêvait;
Gageons que Morinval en était le sujet.

ANGÉLIQUE.

Non, mon père.

M. DE PLINVILLE.

Ma fille avec moi dissimule?
Ah! cela n'est pas bien. A quoi bon ce scrupule?
Pour cacher ton amour tes soins sont superflus.
Je le sais... Tu rougis! Allons, n'en parlons plus.
Picard, dit-on, me cherche, afin de me remettre
Le paquet... et j'attends surtout certaine lettre.
(Il voit Picard.)
Ah! bon.
(Il appelle.)
Picard?

SCÈNE IV

M. DE PLINVILLE, PICARD, tout essoufflé, ANGÉLIQUE.

PICARD.

Picard! vous me faites courir!

M. DE PLINVILLE.

Pardon.

PICARD.

C'est un valet : il est fait pour souffrir.

M DE PLINVILLE.

Donne, mon cher Picard, et retourne à ton poste.
(En prenant les lettres des mains de Picard.)
La belle invention que celle de la poste!

PICARD.

Parlons-en.

M. DE PLINVILLE.

Chaque jour, j'écris à mes amis :
Chaque jour, un courrier part et vole à Paris ;
Et, pour me rapporter bientôt de leurs nouvelles,
Il repart à l'instant et semble avoir des ailes.

PICARD.

Fort bien! vous allez voir que ce sont des oiseaux :
Ils se crèvent pour vous, ainsi que leurs chevaux.
Des ailes! oui.

M. DE PLINVILLE, lisant.

Que vois-je ? Ah Dieu! quelles nouvelles!
Est-il bien vrai?

ANGÉLIQUE.

Mon père ! eh mais, qu'elles sont-elles?

PICARD.

Quoi, monsieur?

M. DE PLINVILLE.

Tous nos fonds de Paris sont perdus.

ANGÉLIQUE.

Ah ciel!

M. DE PLINVILLE.

Dorval au jeu perd deux cent mille écus.
C'est trois cent mille francs que ce jeu-là nous coûte;
Car le pauvre Dorval manque et fait banqueroute.

PICARD.

Banqueroute, monsieur? Ah! le maudit fripon!

M. DE PLINVILLE.

Il n'est que malheureux.

PICARD.

Eh! vous êtes trop bon.
Il vous voleje dis que c'est un tour infâme.
(En s'en allant.)
Banqueroute! ah! bon Dieu! que va dire madame!

SCÈNE V

M. DE PLINVILLE, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE, à part.

Je te rends grâce, ô ciel! de ce revers fatal :
Je n'épouserai point monsieur de Morinval.

M. DE PLINVILLE.

On est tout étourdi d'une pareille perte;
Pourtant, une ressource encore m'est offerte;
Et si j'étais tout seul, je me consolerais:
Ma terre, Dieu merci, me reste, et j'en vivrais.
Mais, ma fille!... à quel sort je te vois condamnée!

ANGÉLIQUE.

En quoi donc, plus que vous, serais-je infortunée?

M. DE PLINVILLE.

Hélas! la pauvre enfant, près de se marier!

ANGÉLIQUE.

Ah! croyez que, bien loin de me contrarier...

M. DE PLINVILLE.

Il est tout naturel, lorsque l'on est jolie
Jeune, de souhaiter de se voir établie.
Et toi, dans l'âge heureux des plaisirs, des amours,
Tu vas donc près de nous user tes plus beaux jours!
Ma fille, je te plains.

ANGÉLIQUE, vivement.

Gardez-vous de me plaindre.
C'était l'hymen pour moi, l'hymen qu'il fallait craindre...
Non, vous ne savez pas à quel point je souffrais...
En m'éloignant de vous, j'étouffais mes regrets;
Dans un profond chagrin alors j'étais plongée.
Au contraire, à présent, je me vois soulagée,
En songeant que de vous rien ne peut m'arracher.
(Tendrement et en le caressant.)
Mon père, à vos côtés je prétends m'attacher.
Je veux vous prodiguer mes soins et mes services;
J'en ferai mon bonheur, j'en ferai mes délices.
Que me manquera-t-il? vous m'aimez : près de vous,
Ah! pourrais-je jamais regretter un époux?

M. DE PLINVILLE.

Chère enfant! que ces mots ont flatté mon oreille!
Je n'éprouvai jamais une douceur pareille.
Ainsi donc, comme un baume en notre affliction,
Le ciel nous envoya la consolation.
Par elle on souffre moins... On souffre moins! que dis-je?
Il faut plaindre celui qui jamais ne s'afflige,
Et que les coups du sort n'avaient point accablé :
Il n'a pas le bonheur de se voir consolé.
Pour moi, toujours content, sans chagrins, sans alarmes,
Je n'avais point encor versé de douces larmes.
Personne, jusqu'ici ne m'avait plaint, hélas!
Je me croyais heureux, et je ne l'étais pas.
Mais, dis, est-il bien vrai? faut-il que je te croie?
N'as-tu point de regrets?

ANGÉLIQUE.

Non, ma plus douce joie
Est d'adoucir vos maux, et de les partager.

M. DE PLINVILLE.

Mes maux, s'il est ainsi, n'ont rien que de léger.
Nous serons pauvres, soit : nous verrons moins de monde.
Ma femme dit qu'ici le voisinage abonde.
On sera plus discret : mais nous nous suffirons,
Et ce sera pour nous, enfin, que nous vivrons.

ANGÉLIQUE.

Vous savez que toujours j'aimai la solitude.

M. DE PLINVILLE.

Je le sais; et de plus, tu te plais à l'étude.
On ne peut s'ennuyer avec ces deux goûts-là.
Tiens, vois-tu? je me fais une fête déjà
De vivre seul avec ma petite famille,
Entre ma chère femme et mon aimable fille.
J'aurai moins de laquais, et j'en serai ravi :
Par un seul domestique on est bien mieux servi.
Nous vivrons gais, contents : que faut-il davantage?
Nous nous aimerons bien; nous aurons en partage
Les vrais trésors, la paix, le travail, la santé,
Et... le premier des biens, la médiocrité.

ANGÉLIQUE.

Je sens bien ce bonheur : vous savez mieux le peindre.

SCÈNE VI

M. et MADAME DE PLINVILLE, ANGÉLIQUE.

M. DE PLINVILLE, court à sa femme.

Ma chère amie, au lieu de gémir, de me plaindre,
J'arrange un plan !

MADAME DE PLINVILLE.

Eh bien ! je vous l'avais prédit.
Vous vous en souvenez, je vous ai toujours dit :
« Monsieur, encore un coup, cette somme est trop forte
« Pour l'exposer ainsi ; de grâce... » Mais n'importe !
Il a voulu courir les risques...

M. DE PLINVILLE.

J'en convien ;
Mais quoi, le mal est fait.

MADAME DE PLINVILLE.

Eh ! oui, je le sais bien ;
Aussi, je viens déjà d'y trouver un remède ;
Car il faut toujours, moi, que je vienne à votre aide.

M. DE PLINVILLE.

Quoi ?

MADAME DE PLINVILLE.

Je suis décidée à quitter ce pays.

M. DE PLINVILLE.

Comment ?

MADAME DE PLINVILLE.

Dans quatre jours nous partons pour Paris ;
Et vous aurez, je crois, la bonté de nous suivre.

M. DE PLINVILLE.

Expliquez-vous.

MADAME DE PLINVILLE.

Ici je ne prétends plus vivre.
Si vous ne craignez point, vous, d'être humilié,
J'aurais trop à rougir aux lieux où j'ai brillé.

M. DE PLINVILLE.

Mais, pour vivre à Paris, ma fortune est trop mince :
Au lieu que nous serions à notre aise en province.

MADAME DE PLINVILLE.

Bon ! l'on fait à Paris la dépense qu'on veut :
Il faudrait faire ici beaucoup plus qu'on ne peut.
J'ai pesé tout cela : nous vendrons notre terre.
Je vais à ce sujet écrire à mon notaire.

M. DE PLINVILLE.

Mais quelle promptitude !

MADAME DE PLINVILLE.

Il faut saisir l'instant ;
C'est le jour du courrier, l'heure presse ; on m'attend :
Venez me retrouver, et vous verrez ma lettre.

M. DE PLINVILLE.

Je crois que tout cela peut fort bien se remettre.
Nous en reparlerons.

(Madame de Plinville sort.)

SCÈNE VII

M. DE PLINVILLE, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

Eh quoi ! si promptement
Vous pourriez consentir à cet arrangement?

M. DE PLINVILLE.

Consentir? point du tout. L'affaire n'est point faite.
Je tiens à mon projet : oui, je te le répète.
Mais, de ma part, vois-tu, trop d'obstination
N'aurait fait qu'affermir sa résolution.
Je la connais. Au lieu qu'à soi-même laissée,
Ma femme, dès demain, peut changer de pensée.
Je dispute toujours le plus tard que je puis.

SCÈNE VIII

M. DE MORINVAL, M. DE PLINVILLE ANGÉLIQUE.

M. DE MORINVAL, de loin, à part, sans les voir.

Où donc le rencontrer? partout je le poursuis.
Mais je le vois... Allons, dégageons ma parole.
(Haut.)
Nous nous flattions tous deux d'un espoir trop frivole,
Cher Plinville. A regret, je viens vous déclarer...
Je ne puis plus longtemps vous laisser ignorer...

M. DE PLINVILLE.

Mon ami, je sais tout. Dorval fait banqueroute :
Je perds cent mille écus.

M. DE MORINVAL.

Cent mille écus?

M. DE PLINVILLE.

Sans doute.

M. DE MORINVAL.

(A part.)
Je l'ignorais. O ciel! je venais renoncer
A sa fille : de moi qu'aurait-on pu penser?

M. DE PLINVILLE.

Je sens bien qu'entre nous il n'est plus d'hyménée.

M. DE MORINVAL.

Au contraire.

M. DE PLINVILLE.

Ma fille est toute résignée.
Quant à moi, je ne suis malheureux qu'à demi,
Car, si je perds un gendre, il me reste un ami.

M. DE MORINVAL.

Eh mais! je n'entends point ce que vous voulez dire.
Comment, vous avez cru que j'irais me dédire,
A cause du revers qui vous est survenu?
Mon ami, je croyais vous être mieux connu.
Trop heureux d'être époux de votre aimable fille!

ANGÉLIQUE, à part.

Dieu!

M. DE PLINVILLE.

Vous voulez encore être de la famille?

M. DE MORINVAL.

Plût au ciel!

M. DE PLINVILLE.

A ce trait me serais-je attendu?
Mais nous venons de perdre...

M. DE MORINVAL.

Elle n'a rien perdu;
Et moi, lorsque je songe aux vertus qu'elle apporte,
Je trouve que sa dot est encore assez forte.

M. DE PLINVILLE.

(Émerveillé.)
Eh bien! ma fille... Mais qu'as-tu donc?

ANGÉLIQUE.

Je n'ai rien.

M. DE MORINVAL.

Cependant...

ANGÉLIQUE.

En effet... je ne me sens pas bien.
Vous permettez?

(Elle sort.)

SCÈNE IX

M. DE MORINVAL, M. DE PLINVILLE.

M. DE PLINVILLE.

Ce trait vient d'exciter en elle
Une émotion vive et toute naturelle:
C'est que ma fille sent un noble procédé!

M. DE MORINVAL.

Vous croyez?

M. DE PLINVILLE.

Je le crois, j'en suis persuadé.

M. DE MORINVAL, tristement.

Ah! cher Plinville!...

M. DE PLINVILLE.

Allons! nouvelle inquiétude!
Angélique a besoin d'un peu de solitude;
Voilà tout.

M. DE MORINVAL.

Pardonnez : j'en ai besoin aussi.

M. DE PLINVILLE.

Et vous allez encor nourrir votre souci.

M. DE MORINVAL.

J'en ai sujet.

(Il sort.)

SCÈNE X

M. DE PLINVILLE, seul.

Toujours s'affliger, toujours craindre!
Je le plains... eh! je puis avoir tort de le plaindre.
Il aime le chagrin; et peut-être ma foi,
Est-il, à sa manière, heureux autant que moi.

SCÈNE XI

M. DE PLINVILLE, M. BELFORT.

M. DE PLINVILLE.

Apprenez, cher Belfort, un trait charmant, sublime,
Qui va pour Morinval augmenter votre estime.
Vous savez mon malheur...

M. BELFORT.

J'en suis bien affligé,
Et je venais ici...

M. DE PLINVILLE.

Je vous suis obligé.
Morinval, à l'instant, vient aussi de l'apprendre.
Mais croiriez-vous qu'il veut toujours être mon gendre?

M. BELFORT.

Quoi! se peut-il?

M. DE PLINVILLE.

Voyez quel bonheur est le mien!
Pour moi d'un petit mal il résulte un grand bien.
Mais, adieu; car je vais conter tout à ma femme.

(Il sort.)

SCÈNE XII

M. BELFORT, seul.

D'un mot, sans le savoir, il déchire mon âme.
Allons, il faut partir : voilà l'instant fatal.
Ne soyons pas témoin du bonheur d'un rival...
Du bonheur? Mais est-il bien sûr qu'il ait su plaire?
J'ai quelquefois osé soupçonner le contraire.
Ce matin... je ne sais si je me suis trompé;
Mais un mot, un regard, un soupir échappé...
Gardons-nous de saisir ces vaines apparences :
Je dois partir encor, si j'ai des espérances.
Je ne la verrai point. Qu'elle ignore à jamais.
Ce que j'étais, surtout à quel point je l'aimais.
Je vais poursuivre ailleurs ma pénible carrière.
Seul, triste, abandonné de la nature entière,
Sans secours, n'emportant avec moi qu'un seul bien:
C'est un cœur qui du moins ne me reproche rien .
Oui, je pars.

SCÈNE XIII

M. BELFORT, ROSE.

ROSE.

Vous partez ?

M. BELFORT.

Pourquoi donc me surprendre?

ROSE.

J'accourais vous chercher. Mais que viens-je d'entendre?
Monsieur, est-il bien vrai ?

M. BELFORT.

Oui, Rose, je m'en vais.

ROSE.

Quoi! vous vous en allez? pour toujours ?

M. BELFORT.

Pour jamais.

ROSE.

Ah! bon Dieu! mais pourquoi?

M. BELFORT.

Pardon, ma chère Rose
Je pars, et je ne puis vous en dire la cause.

ROSE.

Vous aurait-on ici donné quelques chagrins?

M. BELFORT.

Non, aucun : de personne ici je ne me plains.

ROSE.

Pauvre Angélique! hélas! que je vais la surprendre!
A cet événement elle est loin de s'attendre.
Voyez! tous les malheurs lui viennent à la fois.

M. BELFORT.

Mais... mon départ n'est pas un grand malheur, je crois

ROSE.

Je sais ce que je dis. Je connais ma maîtresse,
Et je vois bien à vous comme elle s'intéresse.
Puis, j'en juge par moi : d'ailleurs, il est si tard!
Encor vous êtes seul : ah! mon Dieu! quel départ!

M. BELFORT.

Ce tendre adieu me touche.

ROSE.

Et vous partez?

SCÈNE XIV

LES MÊMES, MADAME DE ROSELLE

ROSE.

Madame...
Vous me voyez chagrine, et jusqu'au fond de l'âme.
Monsieur Belfort s'en va, mais s'en va tout à fait.

MADAME DE ROSELLE, à M. Belfort.

Et quel sujet de grâce?...

ROSE.

Il n'a point de sujet

MADAME DE ROSELLE.

Allez, Rose.

ROSE, à M. Belfort.

Je puis dire à mademoiselle.
Qu'avant votre départ vous prendrez congé d'elle ?

M. RELFORT.

Ne le lui dites pas.

ROSE.

Non? vous avez bien tort.
Adieu donc, pour jamais, adieu, monsieur Belfort.

M. BELFORT.

Adieu de tout mon cœur, adieu, ma chère Rose.

ROSE.

Écrivez-nous du moins; c'est bien la moindre chose.

M. BELFORT.

Oui, Rose; de mon sort je vous informerai.

ROSE, part, se retourne, et crie en pleurant.

Marquez-moi votre adresse, et je vous répondrai.

SCÈNE XV

M. BELFORT et MADAME DE ROSELLE.

MADAME DE ROSELLE.

Quoi! vous partez, monsieur? Quelle raison soudaine?...

M. BELFORT.

J'en ai mille, qu'ici vous devinez sans peine.

MADAME DE ROSELLE.

Oui, malgré l'amitié que je puis vous porter,
Je sens que plus longtemps vous ne pouvez rester.

M. BELFORT.

Recevez mes adieux, et croyez que l'absence
Ne fera qu'ajouter à ma reconnaissance.

MADAME DE ROSELLE.

Vous ne m'en devez point. Hélas! j'aurais voulu
Faire bien plus pour vous : j'ai fait ce que j'ai pu.
Je n'oublierai jamais votre rare conduite,
Votre discrétion, et surtout cette fuite.
Je compte aussi, monsieur, sur votre souvenir.

M. BELFORT.

Croyez, madame...

MADAME DE ROSELLE.

Ah çà! qu'allez-vous devenir?

M. BELFORT.

Vers mon père, à Paris, je vais d'abord me rendre.

MADAME DE ROSELLE.

C'est le meilleur parti que vous ayez à prendre.
Dites-lui bien... Mais quoi ! je vois près de ces lieux
Quelqu'un rôder d'un air assez mystérieux.

SCÈNE XVI

UN POSTILLON en veste bleue, avec la plaque d'argent.
M. BELFORT, MADAME DE ROSELLE.

MADAME DE ROSELLE.

Eh bien! qu'est-ce?

LE POSTILLON.

Excusez mon embarras extrême
De ma commission je suis surpris moi-même.
Car ordinairement, je ne vais guère à pied;
Mais je suis complaisant... quand je suis bien payé.

M. BELFORT.

Çà, que demandez-vous?

LE POSTILLON.

Pardon... mais, pour bien faire
Il faudrait, à la fois, et parler et se taire.
A ma place, un nigaud vous avouerait d'abord
Qu'il demande un monsieur... qui se nomme Belfort.

M. BELFORT.

Mais c'est moi.

LE POSTILLON.

Dans les yeux nous savons un peu lire

MADAME DE ROSELLE.

A la bonne heure; mais qu'avez-vous à lui dire?

LE POSTILLON.

Oh! rien du tout, madame; et je n'ai dans ceci.
Qu'à remettre à monsieur le billet que voici.

(Il donne un billet à M. Belfort.)

M. BELFORT.

De quelle part?

LE POSTILLON.

Monsieur le verra dans la lettre.

M. BELFORT.

Ah!... Madame, pardon, vous voulez bien permettre!

MADAME DE ROSELLE.

Monsieur, je vous en prie.

(Au postillon, pendant que M. Belfort décachète et ouvre le billet.)

Eh mais! vraiment, l'ami,
Vous ne paraissez gai ni plaisant à demi.

LE POSTILLON.

J'ai couru le pays, et j'ai vu bien du monde :
Cela fait que je sais comme il faut qu'on réponde.

M. BELFORT.

Ah! madame!

MADAME DE ROSELLE.

D'où vient ce mouvement soudain?

M. BELFORT.

C'est de mon père.

MADAME DE ROSELLE.

Bon!

M. BELFORT.

Je reconnais sa main.

LE POSTILLON.

Dès le premier abord, j'ai su vous reconnaître.

M. BELFORT.

C'est lui : de mes transports je ne suis pas le maître.

(Il lit haut.)

Voici ce qu'il m'écrit : « Viens, accours promptement,
« Mon ami; tu suivras celui que je t'envoie...

LE POSTILLON.

Oui, monsieur.

M. BELFORT, continuant de lire.

« Je t'écris avec bien de la joie,
« Et je ne doute point de ton empressement. »

(Au postillon.)

Oh! non. Est-il bien loin?

LE POSTILLON.

A la poste voisine.

M. BELFORT.

Bien portant?

LE POSTILLON.

A merveille. Il a fort bonne mine,
Une gaîté charmante.

M. BELFORT.

Il paraît donc heureux?

LE POSTILLON.

Mais il en a bien l'air. C'est qu'il est généreux!...
Comme un roi. Nous ferions des fortunes rapides,
Si les courriers payaient sur ce pied-là les guides.

MADAME DE ROSELLE.

Vous êtes postillon?

LE POSTILLON.

Madame, à vous servir;
Et chacun vous dira que je mène à ravir.

MADAME DE ROSELLE. à M. Belfort,

Eh bien! menez monsieur. Partez donc tout de suite.

M. BELFORT.

Oui, madame.

MADAME DE ROSELLE.

Avec lui revenez au plus vite.
Qu'il vienne ce soir même et qu'il vienne en ce lieu.

M. BELFORT.

Croyez qu'il y viendra, madame.

MADAME DE ROSELLE.

Sans adieu.

LE POSTILLON.

Allons, mon officier, venez voir votre père.
Je n'ai pas mal rempli mon message, j'espère.
N'aurait-on à porter qu'une lettre, un billet,
Il faut autant qu'on peut, faire bien ce qu'on fait.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

M. DE PLINVILLE, seul.

J'ai donc dit à mes gens qu'il fallait se résoudre
A me quitter : pour eux, hélas ! quel coup de foudre !

Leur désolation m'afflige, en vérité...
Mais il est doux pourtant d'être ainsi regretté.
Si je m'étais défait du jardinier, de Rose,
Et du bon vieux Picard, c'était bien autre chose !
Pour Belfort, près de moi je le garde à jamais :
C'est un ami plutôt qu'un secrétaire... Eh ! mais,
Que veut Picard? il reste, il vient me rendre grâce.

SCÈNE II

M. DE PLINVILLE, PICARD.

M. DE PLINVILLE.

Eh bien, es-tu content? tu conserves ta place.

PICARD.

Point du tout, car je viens demander mon congé.

M. DE PLINVILLE.

Mais c'est toi que je veux garder.

PICARD.

Bien obligé :
Mais moi je veux sortir, voilà la différence.

M. DE PLINVILLE.

Pourquoi?

PICARD.

Parce qu'il est plus naturel, je pense,
Que je m'en aille, moi. Vous voulez renvoyer
Du monde; c'est à moi de partir le premier,
Car je suis le plus vieux.

M. DE PLINVILLE.

Tu m'es trop nécessaire :
Je suis accoutumé...

PICARD.

Je n'y saurais que faire.
Et d'ailleurs, je suis las de servir : en deux mots,
Je vais me reposer.

M. DE PLINVILLE.

Eh mais! c'est un repos,
Une retraite enfin que ton service.

PICARD.

Peste!
Une belle retraite! et c'est moi seul qui reste !

M. DE PLINVILLE.

Tout est changé, Picard, nous allons à Paris.

PICARD.

Raison de plus, monsieur. Je reste en mon pays.
Enfin, je vous l'ai dit, je veux être mon maître.

M. DE PLINVILLE.

Quoi tu veux me quitter, après m'avoir vu naître,
Toi qui devais et vivre et mourir avec moi ?

PICARD.

Il vaut encore mieux vivre et mourir chez soi.

M. DE PLINVILLE.

Je t'aimais, je croyais que tu m'aimais de même.

PICARD.

Cela n'empêche pas, monsieur, qu'on ne vous aime.
Mais après cinquante ans, on est bien aise, enfin,
De vivre un peu tranquille : il faut faire une fin.

M. DE PLINVILLE.

Il a raison ; et c'est peut-être une injustice
D'exiger qu'il me fasse un si grand sacrifice.
Pourquoi vouloir ailleurs l'empêcher d'être heureux ?
Il faut aimer les gens, non pour soi, mais pour eux.
Il va se réunir à son petit ménage,
A sa femme, à ses fils : il est temps, à son âge;
Et quand j'aurai besoin de lui, je me dirai,
Il vit content : alors je me consolerai.
Mais tu pleures, je crois?

PICARD.

Je ne puis m'en défendre ?
Moi vous quitter, après ce que je viens d'entendre
J'en serais bien fâché. Je reviens sur mes pas,
Monsieur; si vous voulez, je ne partirai pas.

M. DE PLINVILLE.

Depuis assez longtemps, mon ami, tu travailles.
Non, non, décidément je veux que tu t'en ailles.

PICARD.

Voyez donc! il me chasse au bout de cinquante ans !
Je ne veux plus sortir.

M. DE PLINVILLE.

Ne sors pas, j'y consens.
Mais pourquoi te fâcher ainsi depuis une heure?

PICARD.

J'ai tort. Encore un coup, je veux rester

M. DE PLINVILLE.

Demeure.

PICARD.

Pardonnez. Je suis brusque et de mauvaise humeur :
Mais dans le fond, monsieur, croyez que j'ai bon cœur.

M. DE PLINVILLE.

Tu viens de m'en donner une preuve certaine.
Il est vrai qu'un moment tu m'as fait de la peine;
Mais tu m'as fait encor plus de plaisir.

(En le serrant dans ses bras.)

Allons,
Mon vieux ami, jamais nous ne nous quitterons.
Me le promets-tu bien?

PICARD.

Est-ce encore un reproche?

M. DE PLINVILLE.

Non, mon cher. Laisse-moi, car Morinval s'approche.

(Il regarde Morinval, qui s'avance sans le voir. — Picard sort.)

Ma fille a déclaré qu'elle ne l'aimait pas.
Il est au désespoir : il soupire tout bas.
Je veux le consoler.

SCÈNE III

M. DE PLINVILLE, M. DE MORINVAL.

M. DE PLINVILLE.

Sortez donc, je vous prie,
Mon cher, de cette sombre et morne rêverie.
Votre malheur, au fond, se réduit à ce point :
C'est que l'on vous a dit qu'on ne vous aimait point.
Je sens qu'un pareil coup d'abord est un peu rude :
Mais vous voilà guéri de votre incertitude.

M. DE MORINVAL.

Le beau remède !

M. DE PLINVILLE.

Enfin, il vaut mieux, Morinval,
Être, d'avance, instruit de ce secret fatal.
Angélique, d'ailleurs, n'est pas la seule au monde.
Il se peut qu'à vos soins un autre objet réponde.

M. DE MORINVAL.

Je n'en chercherai point : j'en ferai bien le vœu.

M. DE PLINVILLE.

Tenez, s'il faut qu'ici je vous fasse un aveu.
J'approuve ce dessein. Dans un champêtre asile
Vous menez une vie assez douce et tranquille;
Surtout, vous êtes libre; oui, peut-être en effet,
Le veuvage, après tout, est-il mieux votre fait.

M. DE MORINVAL.

Vos consolations m'irriteraient, je pense,
Si je n'avais déjà pris mon parti d'avance.
Mais je l'ai pris. Ceci ne m'a point étonné.
Je déplais; dès longtemps je l'avais soupçonné :
Je suis heureux ici, comme dans tout le reste.
Aussi ce n'était point cela, je vous proteste.
Qui me faisait rêver : je voudrais aujourd'hui,
Ne pouvant rien pour moi, travailler pour autrui.

M. DE PLINVILLE.

Comment?

M. DE MORINVAL.

Oui, vous serez de mon avis, j'espère.
Je viens de découvrir un important mystère.

M. DE PLINVILLE.

Ah! voyons.

M. DE MORINVAL.

Angélique est rebelle à mes vœux;
Mais vous ne savez pas qu'un autre est plus heureux.

M. DE PLINVILLE.

Bon! un autre?

M. DE MORINVAL.

Oui, vraiment.

M. DE PLINVILLE.

Et quel est donc cet autre?

M. DE MORINVAL.

C'est Belfort.

M. DE PLINVILLE.

Belfort?

M. DE MORINVAL.

Oui.

M. DE PLINVILLE.

Quelle erreur est la vôtre ?
Mais vous n'y pensez pas.

M. DE MORINVAL.

Vous pouvez, à présent,
Rire, vous récrier, trouver cela plaisant :
Il n'en est pas moins vrai que votre fille l'aime,
J'en suis sûr.

M. DE PLINVILLE.

Quoi! vraiment?... ma surprise est extrême.

M. DE MORINVAL.

Ils s'aiment.... d'un amour sage, honnête, discret :
Il l'aime sans le dire, elle brûle en secret.
Cette honnêteté même est ce qui m'intéresse,
Et je veux, près de vous, protéger leur tendresse.
Écoutez : je suis riche, et plus que je ne veux.
Je suis veuf... pour toujours, sans enfants, sans neveux.
J'aime Belfort, je veux lui tenir lieu de père.
Il me paraît bien né, sensible, doux ; j'espère
Qu'aidé de mon crédit, il fera son chemin,
Et d'Angélique, un jour, méritera la main.
Et moi, dès aujourd'hui, mon ami, je m'engage
A donner à Belfort ma terre en mariage.

M. DE PLINVILLE.

Laissez-moi respirer. Quel dessein généreux!
Eh quoi ! mon cher ami, vous faites des heureux,
Et vous doutez encor si vous-même vous l'êtes !...
Mais que de ces enfants les amours sont discrètes !
Moi, j'en estime encor une fois plus Belfort.
Angélique est aimable ; il l'aime, il n'a pas tort ;
Ni ma fille non plus, car il est fait pour plaire.

M. DE MORINVAL.

Votre nièce s'avance. Ayons soin de nous taire.

SCÈNE IV

MADAME DE ROSELLE, M. DE PLINVILLE, M. DE MORINVAL.

MADAME DE ROSELLE. de loin, à part.

Il faut les écarter de notre rendez-vous.
(Haut.)
Encore ici, messieurs? Eh mais, qu'y faites vous?
Ma tante se plaint fort, et dit qu'on l'abandonne,
Qu'on se promène: au fond, elle a raison.

M. DE PLINVILLE.

Pardonne.

MADAME DE ROSELLE.

Savez-vous qu'en effet cela n'est pas galant?

M. DE MORINVAL.

Monsieur me consolait.

MADAME DE ROSELLE.

Mon oncle est consolant,
Je le sais; mais, de grâce, allez trouver ma tante.

M. DE PLINVILLE.

Oui, dès qu'elle me voit, elle paraît contente.
Adieu. Redites-moi vos résolutions;
(Bas, à Morinval, en s'en allant.)
Car j'aime avec transport les belles actions.

SCÈNE V

MADAME DE ROSELLE, seule.

La place est libre, au moins pour quelque temps,
[j'espère.
Et Belfort, à présent, peut amener son père.
Ce jeune homme m'inspire une tendre amitié.
Cette pauvre cousine aussi me fait pitié.
Je voudrais les servir, et venir à leur aide.
Ne pourrais-je à leurs maux apporter de remède?

SCÈNE VI

M. BELFORT, MADAME DE ROSELLE.

MADAME DE ROSELLE.

C'est vous, monsieur! quoi! seul? pourquoi n'avez-vous
Amené votre père? [pas

M. BELFORT.

Il est à deux cents pas,
Au bois de Rochefort.

MADAME DE ROSELLE.

Qui l'empêchait, de grâce,
De venir avec vous jusque dans cette place ?

M. BELFORT.

En voici la raison : il diffère d'entrer.
Parce qu'il ne veut pas encore se déclarer
D'abord je vous annonce une grande nouvelle :
La fortune pour lui cesse d'être cruelle.
Le jeu le ruina : par un nouveau retour,
Le jeu, plus que jamais, l'enrichit en ce jour.
Et moi, sentant qu'enfin mon sort n'est plus le même,
Qe je puis, au contraire, enrichir ce que j'aime,
J'ai tout dit à mon père. Il approuve mon feu,
Et consacre à son fils tout le produit du jeu.

MADAME DE ROSELLE.

C'est le placer fort bien.

M. BELFORT.

Ce n'est pas tout encore.
On aime à se vanter de ce qui nous honore.
J'ai parlé des bontés que vous aviez pour moi;
Et je vous ai nommée... « O ciel (dit-il) eh quoi ?
« Madame de Roselle ! elle doit m'être chère :
« Une tendre amitié m'unissait à son père. »
Enfin il veut vous voir, il veut vous consulter.

MADAME DE ROSELLE.

Un tel empressement a droit de me flatter.

M. BELFORT.

Sur moi, dit-il, il a quelques desseins en tête.
Ainsi vous comprenez le sujet qui l'arrête.
Avant de voir personne, il voudrait vous parler.

MADAME DE ROSELLE.

Au bois de Rochefort hâtons-nous donc d'aller.

M. BELFORT.

Ah ciel ! je vois venir l'adorable Angélique.
Permettez qu'avec elle une fois je m'explique.

MADAME DE ROSELLE.

Pas encor.

M. BELFORT.

Je voudrais savoir si, dans le fond.
On m'aime.

MADAME DE ROSELLE.

L'on vous aime, et je vous en répond.
Laissez-moi lui parler.

SCÈNE VII

LES PRÉCÉDENTS, ROSE, ANGÉLIQUE.

ROSE, de loin, à Angélique.

Ah! Dieu, mademoiselle !
Monsieur Belfort avec madame de Roselle.

ANGÉLIQUE.

Rose disait, monsieur, que vous étiez parti.

M. BELFORT.

Qui ? moi, quitter ces lieux ? Jamais... j'étais sorti...
Un moment.

MADAME DE ROSELLE.

Quelquefois un seul moment amène
Bien des choses.

M. BELFORT.

Sans doute; et j'ose croire à peine
Au changement...

MADAME DE ROSELLE, à M. Belfort.

(Bas.) (Haut.)
Paix donc. Qu'on me suive à l'instant

ANGÉLIQUE.

On ne peut donc savoir...

MADAME DE ROSELLE.

Pardon ; l'on nous attend
Pour conclure une affaire... une affaire pressée,
Dans laquelle vous-même êtes intéressée.
Sans adieu !

(Elle sort avec M. Belfort.)

SCÈNE VIII

ROSE, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

Que dit-elle ? Une affaire où je suis
Intéressée !... Eh! mais, à ceci je ne puis
Rien comprendre.

ROSE.

Ni moi. Monsieur Belfort m'étonne;
Car je l'ai vu partir.

ANGÉLIQUE.

Tiens, Rose, je soupçonne
Qu'il lui vient d'arriver un bonheur imprévu.

ROSE.

Vous croyez? Ah ! tant mieux !

ANGÉLIQUE.

Jamais je ne l'ai vu
Si joyeux ni si vif, surtout jamais si tendre.
Il ne m'a dit qu'un mot, qui semblait faire entendre...
Que te dirais-je enfin ? J'espère, en vérité...

ROSE.

Tout ceci pique aussi ma curiosité.
Voici monsieur. Comment ! il est presque en colère.
Pour la première fois, qui peut donc lui déplaire ?

SCÈNE IX

ROSE, ANGÉLIQUE, M. DE PLINVILLE.

ANGÉLIQUE.

Mon père, vous semblez fâché ?

M. DE PLINVILLE.

J'en fais l'aveu.
Oui, je sens qu'en ce monde il faut souffrir un peu.
Morinval vient de faire une action nouvelle,
Aussi belle que l'autre, et peut-être plus belle...
En faveur de quelqu'un qui ne te déplaît pas,
Ma fille... et dont je fais moi-même un très-grand cas
Mais, par malheur, ce plan ne plaît pas à ta mère.
Nous la pressons en vain : elle a du caractère.

De là quelques débats : moi qui n'y suis point fait,
J'ai laissé Morinval défendre son projet,
Et je viens respirer.

ANGÉLIQUE.

Et ne pourrais-je apprendre...

M. DE PLINVILLE.

Pas encore. Avant peu, ma femme va se rendre ;
Car elle a de l'esprit. Puis, tour à tour, il faut
L'un à l'autre céder : moi, j'ai cédé tantôt.
A vendre cette terre elle était décidée :
J'ai, quoiqu'avec regret, adopté son idée.

ANGÉLIQUE.

Vous avez consenti ?

M. DE PLINVILLE.

Mon enfant, que veux-tu ?
Moi je suis complaisant, c'est ma grande vertu.
Nous irons à Paris. Les champs, la capitale,
Toute demeure, au fond, pour le sage est égale.

ANGÉLIQUE.

Partout où vous serez, je serai bien aussi,
Mon père.

ROSE.

Cependant, nous étions bien ici.

M. DE PLINVILLE.

Mais avec Morinval je la vois qui s'avance.
S'ils pouvaient tous les deux être d'intelligence!
Nous serions tous contents.

SCÈNE X

ROSE, ANGÉLIQUE, MADAME DE PLINVILLE, M. DE MORINVAL, M. DE PLINVILLE.

M. DE MORINVAL.

De grâce, permettez,
Madame...

MADAME DE PLINVILLE.

C'est en vain que vous me tourmentez :

(A Angélique.)
Ne me parlez jamais de Belfort. A merveille!
C'est vous qui m'attirez une scène pareille.

ANGÉLIQUE.

Je ne sais pas encor de quoi vous m'accusez.

MADAME DE PLINVILLE.

Vous souffrez près de vous des amants déguisés...

ANGÉLIQUE.

De ce déguisement j'ignore le mystère.
Serait-il autre chose ici qu'un secrétaire?

MADAME DE PLINVILLE.

Je vous dis qu'il vous aime.

ANGÉLIQUE.

Eh bien! donc, je le croi.
S'il lui plaît de m'aimer, est-ce ma faute, à moi?

MADAME DE PLINVILLE.

Vous-même, vous l'aimez.

ANGÉLIQUE.

Qui vous dit que je l'aime?
A peine, en ce moment, si je le sais moi-même.

ROSE.

Et quand cela serait, je l'aime bien aussi;
Ces messieurs... tout le monde, en un mot, l'aime ici.

MADAME DE PLINVILLE.

Rose, vous tairez-vous! modérez votre zète.

ROSE.

Mais c'est que vous grondez toujours mademoiselle.

M. DE PLINVILLE.

Ne grondons point, ma femme; entendons-nous: causons.
Pour refuser Belfort, quelles sont vos raisons?

MADAME DE PLINVILLE.

C'est un aventurier.

M. DE PLINVILLE.

Madame de Rosselle.
Connaît beaucoup son père.

MADAME DE PLINVILLE.

Eh bien! tant mieux pour elle

M. DE PLINVILLE.

Puis il s'est fait connaître.

MADAME DE PLINVILLE.

Il est, d'ailleurs, sans bien.

M DE MORINVAL.

Mais, encore une fois, je l'aiderai du mien.

MADAME DE PLINVILLE.

Mais, encore une fois, gardez donc ces largesses :
Nous n'avons pas besoin, monsieur, de vos richesses.

M. DE MORINVAL, à M. de Plinville.

Je n'ai plus rien à dire, et je sors. Vous voyez
S'il faut croire au bonheur que vous me promettiez !
Je ne puis d'Angélique être l'époux moi-même ;
Et je ne puis l'unir avec celui qu'elle aime.
Rien ne me réussit; et, pour dire encor plus,
J'offre mon bien aux gens, et j'essuie un refus.

(Il sort.)

SCÈNE XI

ROSE, ANGÉLIQUE, MADAME et M. DE PLINVILLE.

M. DE PLINVILLE.

Il est vrai qu'un tel coup me serait bien sensible.
Serait-il malheureux? Cela n'est pas possible.
Non, il n'est d'homme à plaindre ici que le méchant.
Morinval d'un bon cœur a suivi le penchant :
Quoique son offre ait eu le malheur de déplaire,
C'est avoir fait le bien, qu'avoir voulu le faire.

ROSE, qui s'était retirée au fond du théâtre, revient en courant.

Madame de Roselle...

MADAME DE PLINVILLE.

Eh bien?

ROSE.

Est à deux pas;
Elle amène un monsieur que je ne connais pas.

ANGÉLIQUE.

Un monsieur ?

M. DE PLINVILLE.

Quelque ami qui vient me voir...

SCÈNE XII

LES MÊMES, MADAME DE ROSELLE, M. DORMEUIL.

MADAME DE ROSELLE.

Ma tante,
Permettez que moi-même ici je vous présente
Monsieur, un étranger qui désirerait voir
Votre terre...

MADAME DE PLINVILLE.

Au château nous allons recevoir
Monsieur...

M. DORMEUIL.

Je suis fort bien. A la première vue,
Madame, tout me plaît; une triple avenue,
Une entrée imposante, un superbe château,
Un parc immense; enfin, tout est grand, tout est beau.
On sait bien que jamais un acheteur ne loue :
Mais cette terre, à moi, me plaît, et je l'avoue.

M. DE PLINVILLE.

L'acquéreur même aussi me plairait en tout point.

MADAME DE ROSELLE.

Oh ! c'est un acquéreur... comme l'on n'en voit point.

MADAME DE PLINVILLE.

Monsieur s'annonce bien.

M. DORMEUIL.

Eh!... que sait-on ? Peut-être,
Gagnerai-je madame, à me faire connaître.

MADAME DE PLINVILLE.

J'aime à le croire.

M. DORMEUIL.

Eh ! mais, ces bois sont enchantés.
Les beaux arbres !

M. DE PLINVILLE.

C'est moi qui les ai tous plantés.
Ces arbres dès longtemps me prêtaient leur ombrage.

M. DE DORMEUIL.

Ce n'est pas encor là votre plus bel ouvrage.
(En saluant Angélique.)
De la terre je vois le plus digne ornement.

M. DE PLINVILLE.

Tout le monde, en effet, nous en fait compliment.
Vous paraissez, monsieur, un digne et galant homme.

M. DORMEUIL.

Au fait, vous estimez votre terre la somme?...

M. DE PLINVILLE.

(Il arrête et regarde sa femme.)

Mais je crois qu'elle vaut... Combien ?

MADAME DE PLINVILLE.

Cent mille écus.

M. DORMEUIL.

Je ne contesterai point du tout là-dessus.
Je m'en rapporte à vous.

MADAME DE PLINVILLE.

Un procédé si rare
Me touche.

M. DORMEUIL.

Il est toutsimple. En outre, je déclare
Que j'entends bien payer la terre argent comptant.

M. DE PLINVILLE.

A votre aise.

M. DORMEUIL.

Pardon, c'est un point important,
Qui me regarde seul. Oui, je me crains moi-même.
J'ai sur certain article une faiblesse extrême.
Tenez, il faut qu'ici je vous fasse un aveu.
Le prix de votre terre est un argent du jeu :
Par cet achat du moins je sauve une partie
De six cent mille francs, que dans une partie.

MADAME DE ROSELLE.

Quoi ! vous avez gagné deux fois cent mille écus ?

M. DORMEUIL, souriant.

On peut bien les gagner, quand on les a perdus.

MADAME DE PLINVILLE.

Quel est celui qui perd une somme si forte ?

M. DE PLINVILLE.

Bon ! le connaissons-nous? ainsi, que nous importe.
Voyons celui qui gagne, et non celui qui perd.

MADAME DE ROSELLE.

Eh ! oui.

ANGÉLIQUE.

Le malheureux, sans doute, a bien souffert.

M. DORMEUIL.

Ma foi, c'est un joueur hardi, vif et tenace,
Un petit financier.

MADAME DE PLINVILLE.

Un financier ! De grâce,
Vous le nommez ?

M. DORMEUIL.

Dorval.

MADAME DE PLINVILLE.

Je l'avais soupçonné,
Monsieur, c'est votre bien que vous avez gagné.

M. DORMEUIL.

J'aimerais mieux avoir gagné celui d'un autre :
Mais il pourrait encor redevenir le vôtre ;
Il ne tiendra qu'à vous.

M. DE PLINVILLE.

Comment ?

M. DORMEUIL.

Rien n'est plus clair.
Je n'ai qu'un fils, madame, un fils qui m'est bien cher :
Unissez-le, de grâce, avec mademoiselle.
L'argent sera pour vous, et la terre pour elle.

M. DE PLINVILLE.

Monsieur...

M. DORMEUIL.

Vous hésitez, et vous avez raison,
Ne me connaissant pas. Mais Dormeuil est mon nom.
Non habit vous annonce un ancien militaire.

MADAME DE ROSELLE.

Oui, monsieur était même un ami de mon père,
N'ayant qu'un sel défaut, et mille qualités.

(Bas à Angélique.)

Ce parti me paraît très-sortable. Acceptez.

M. DE PLINVILLE.

Ma fille, tu pourrais rendre cela possible.

MADAME DE PLINVILLE. M. DORMEUIL.

Je l'espère. Je suis on ne peut plus sensible
A votre offre, monsieur : je l'accepte.

M. DORMEUIL, très-haut.

Mon fils,
Venez remercier madame.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, M. BELFORT.

M. BELFORT.

J'obéis.

MADAME DE PLINVILLE.

Ah ! que vois-je ?

MADAME DE ROSELLE.

Ceci trompe un peu votre attente

MADAME DE PLINVILLE.

Comment ? voici le fils de monsieur ?

MADAME DE ROSELLE.

Oui, ma tante.

M. DE PLINVILLE.

Je ne m'attendais pas à celui-ci, ma foi !
Voyez donc comme enfin tout s'arrange pour moi !

M. DORMEUIL, à madame de Plinville.

Madame voudrait-elle, à présent, se dédire ?

MADAME DE PLINVILLÉ.

Monsieur est votre fils : je n'ai plus rien à dire,
Car je rendis toujours justice à ses vertus.

M. BELFORT.

Ah ! de tant de bontés vous me voyez confus.
(A Angélique.)
Dormeuil vous aime autant que Belfort a pu faire,
Et Belfort et Dormeuil...

ANGÉLIQUE.

Savent tous deux me plaire.

ROSE, à M. Belfort.

Pour moi, je ne sais pas, monsieur, si j'aurais tort :
Mais je vous nommerai toujours monsieur Belfort.

M. DORMEUIL.

J'ai, depuis quelque temps, essuyé bien des peines.
Enfin la chance tourne : il est d'heureuses veines.

M. DE PLINVILLE.

Moi, je n'ai jamais eu que du bonheur ; eh bien !
Je suis, en ce moment, presque étonné du mien.

MADAME DE ROSELLE.

Gardez votre bonheur ; il vous sied à merveille.

M. DE PLINVILLE.

C'est qu'on ne vit jamais d'aventure pareille.
Est-ce un rêve ? J'en fais assez souvent, dit-on ;
Mais ce n'en est pas un qu'ici je fais ; oh ! non...

MADAME DE ROSELLE.

La raison ne vaut pas les songes que vous faites.
Puissions-nous être tous heureux comme vous l'êtes !

MADAME DE PLINVILLE.

Il ne sent pas qu'il l'est par hasard cette fois.

M. DE PLINVILLE.

Qu'importe le hasard, pourvu que je le sois ?
En quelque sorte on peut faire sa destinée...
Mais récapitulez avec moi la journée.
On était convenu d'un voyage sur l'eau ;
Si nous partions, le feu consumait le château.
On reste ; on l'éteint. Bon. Belfort, mon secrétaire,
Plaît à ma fille, il est fils d'un vieux militaire.
Je perds cent mille écus : fort bien. Voilà d'abord
Que celui qui les gagne est père de Belfort.
Monsieur me fait une offre aussi noble que franche,
Et, sans avoir joué, moi, je prends ma revanche.
Il propose son fils ; et, par un tour plaisant,
Ma femme le reçoit, tout en le refusant ;
Et ma fille, d'abord un peu contrariée,
Au gré de ses désirs se trouve mariée.
Je voudrais bien tenir notre ami Morinval :
Nous verrions s'il dirait encor que tout est mal.

MADAME DE ROSELLE.

S'il allait, comme vous, devenir optimiste ?

M. DE PLINVILLE.

Je ne sais; il est né mélancolique et triste.
Et, comme je l'ai dit, sa tristesse lui plaît.
Il faut bien l'excuser : mais, tout chagrin qu'il est,
Peut-être il va sentir que dans la vie humaine,
Le bonheur, tôt ou tard, fait oublier la peine;
Qu'il n'en est que plus doux, et que l'homme de bien
L'homme sensible alors peut dire: *Tout est bien.*

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Dans toute la France

100 BONS LIVRES Ad. RION à 10 c.

Lecture, Écriture.

1 Premier Livre
2 Civilité
3 Modèles Écriture

Langue française

LHOMOND

4 Grammaire
5 Exercices
6 Corrigé
7 Analyse
8 Dites pas

} appliqués à la Grammaire

Religion

9 Catéchisme histor.
10 Christianisme
11 Histoires édifiantes

Géographie

12 Géographie générale
13 Tour du Monde
14 Géographie de France
15 Tour de France

Histoire

16 Histoire sainte
17 — ancienne
18 — moyen âge
19 — moderne
20 — de France
21 — universelle

Lectures

22 La Fontaine
23 Fénelon. Choix
24 Style épistolaire
25 Cent Lectures

Lectures

26 Lectures du Dimanche
27 Boileau. Choix
28 *Athalie-Esther*

Commerce

29 Arithmétique
30 Tenue de Livres

Lectures

31 Mythologie
32 Cent Récits
33 Florian. *Fables*

Connaissances utiles

34 Travaux à aiguille
35 Musique facile
36 Algèbre
37 Exercices Algèbre
38 Chimie
39 Physique
40 Agriculture
41 Jardinage
42 Dessin linéaire
43 — d'imitation
44 Géométrie
45 Mécanique
46 Arpentage
47 Ex. Arithmétique
48 Ex. de Géométrie

} avec figures.

49 Dictionre Conversation
50 Santé pour tous

Lectures

51 Buffon. Choix
52 Études de la Nature
53 Chateaubriand

Connaissances utiles

54 Astronomie
55 Géologie
56 Minéralogie

} 120 fig.

Un Livre utile

57 Contre Ignorance, Ivrognerie, Abus Tabac (*Œuvre couronnée*), 73e édit.

Histoire naturelle

58 L'Homme
59 Mammifères
60 Les Oiseaux
61 Les Poissons
62 Les Insectes
63 Botanique
64 Les Animaux
65 Nids d'oiseaux

Agréable et Utile

66 Solfége *Rodolphe*
67 Dessinateur
68 Gymnastique

} 500 fig.

Histoire

69 Les Croisades
70 Armées, Marine
71 Histoire Algérie
72 — de Paris

Lectures

POÉSIE

73 La Gerbe poétique
74 La Corbeille
75 L'Abeille
76 La Mosaïque
} avec notes.

Lectures

PROSE

77 Ornements
78 Trésor
79 La Sibérienne
80 Voyage
} avec notes.

CORNEILLE.

81 Le Cid
82 Horace
83 Cinna
84 Nicomède
85 Rodogune
86 Polyeucte
87 Le Menteur
} avec notes historiques et commentaires

RACINE

Esther
Athalie
} réunis

88 Britannicus
89 Andromaque
} avec notes historiques et commentaires

90 Mithridate
91 Iphigénie
92 Les Plaideurs
} avec notes histor. etc.

Bons Auteurs

93 Iphigénie Tauride
94 Manlius
95 Macbeth
96 Hamlet

Sujets français

97 Templiers
98 Charles IX
99 Siége Calais
100 Jeanne d'Arc
} avec notes historiques.

DONNER AUX ENFANTS 50 c.

pour acheter

CINQ BONS LIVRES :

N° 1.	**Alphabet progressif** (A, B, C, *Arithmétique*, — *Géographie*, — *Dessin*, — *Musique*, etc.). Tout cela pour. .	10 c.
N° 35.	**La Musique** *facilement apprise*. . .	10
N° 64.	**Nids d'oiseaux**, *charmant ouvrage*	10
N° 68.	**Gymnastique**, avec 200 figures.	10
N° 57.	**Le Bon Livre** contre IGNORANCE, — IVROGNERIE, — TABAC (*Œuvre couronnée*), 73e édition.	10
	TOTAL.	50 c.

50 centimes **TRÈS-BIEN EMPLOYÉS**

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES:
Ils sont priés de s'adresser à leurs *Commissionnaires* ou aux Maisons

Hachette.	Allouard.	Manginot.	Brouillet.
Vernay.	Guérin.	Coste.	Claverie.
Schulz.	Gaulon.	Goin.	Janmaire.

PARIS. — IMP. V. P. LAROUSSE ET Cie, RUE NOTRE-DAME-DES-CHAMPS, 49

COLLIN D'HARLEVILLE

LES CHATEAUX EN ESPAGNE

COMÉDIE EN CINQ ACTES

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS EN

1789

NOUVELLE ÉDITION

PUBLIÉE

Grav. Ad. Rion

fondateur Collection 100 *Bons Livres* 10c

PARIS

DÉPARTEMENTS, ETRANGER,

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

1878

LES

CHATEAUX EN ESPAGNE

PERSONNAGES.

M. D'ORFEUIL.
HENRIETTE, sa fille.
M. DE FLORVILLE, son futur époux.
M. D'ORLANGE, l'homme aux châteaux.
VICTOR, son valet
JUSTINE, femme de chambre d'Henriette.
FRANÇOIS, valet de M. d'Orfeuil.
OLIVIER, autre valet de M. d'Orfeuil.
UN LAQUAIS.

(La scène représente, pendant la pièce, une salle du château de M. d'Orfeuil.)

ACTE PREMIER

SCÈNE I

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, JUSTINE.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Mon père ne vient point!

JUSTINE.

Il ne tardera guères;
Il avait à Moulins, je crois, beaucoup d'affaires.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Je crains...

JUSTINE.

Que craignez-vous?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Je ne sais... Mais ces bois...
La nuit...

JUSTINE.

Bon ! bon ! monsieur est suivi de François.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Et, dis-moi, que feraient deux hommes seuls sans armes ?
Mon père devrait bien m'épargner ces alarmes,
Revenir moins tard...

JUSTINE.

Oui, surtout lorsqu'on l'attend,
Pour nous tranquilliser sur un point important.
Tenez, mademoiselle, en bonne conscience,
La peur sert de prétexte à votre impatience :
Pourquoi monsieur est-il de la sorte attendu ?
C'est qu'au retour il doit parler du prétendu ;
C'est qu'il doit apporter des lettres d'Abbeville,
Qui marqueront quel jour doit arriver Florville.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

On dirait que vraiment je ne pense qu'à lui !

JUSTINE.

Mais... nous n'avons parlé d'autre chose aujourd'hui :
Sujet inépuisable ! et, depuis six semaines,
Encore neuf !

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

C'est toi qui toujours le ramènes.

JUSTINE.

Je le ramène, moi, pour vous faire plaisir :
Dès que j'en dis un mot, je vous vois le saisir...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Eh bien ! je te l'avoue, oui ma chère Justine,
Il me tarde de voir celui qu'on me destine.

JUSTINE.

Rien n'est plus naturel. Moi-même, en vérité,
J'ai, sur ce point, beaucoup de curiosité.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Je me fais de Florville une image charmante.

JUSTINE.

J'ai peur qu'en le voyant, cela ne se démente.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Sans doute, il sera jeune et bien fait...

JUSTINE.

Oui, d'accord.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Noble dans son maintien.

JUSTINE.

Cela peut-être encor.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Tiens, Justine, déjà je le vois qui s'avance
D'un air respectueux, et pourtant plein d'aisance;
Car il sait allier la grâce et la fierté,
Et ce qui frappe en lui surtout, c'est la bonté.
N'attends point un époux libre et trop sûr de plaire,
Qui se prévaut d'abord de l'aveu de mon père,
Et, sans me consulter, vient signer le contrat ;
Mais un amant soumis, discret et délicat,
Qui doute, dans mes yeux démêle si je l'aime,
Et me veut obtenir seulement de moi-même.

JUSTINE.

Sans doute il a beaucoup d'esprit ?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Assurément ;
Non pas de cet esprit agréable, brillant,
Qui s'exhale en bons mots, en légères bleuettes ;
Et fait pour éblouir des sots ou des coquettes ;
Mais un esprit solide, aussi juste que fin,
Soutenu, délicat, et... de l'esprit enfin.
Aussi je le pourrais distinguer entre mille:
Sophie, en un clin d'œil, reconnut son Emile.

JUSTINE.

Eh! vous peignez d'après vos héros de romans.
Ces héros, j'en conviens, sont aimables, charmants;
Mais pas un n'exista, pas un n'est véritable.
Le vôtre n'est, je crois, ni vrai, ni vraisemblable.
Jamais on ne verra d'homme qui soit parfait,
Ni de femme non plus.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Qu'est-ce que cela fait ?
Laisse-moi l'espérance ; elle me rend heureuse.

JUSTINE.

Pour vous, pour votre époux elle est trop dangereuse.
Votre époux, sans cela, vous eût paru fort bien :
Vous l'attendez parfait ; il ne paraîtra rien.
Moi je monte moins haut, afin de moins descendre ;
Et raisonnablement je crois pouvoir m'attendre
A voir, avec Florville, arriver un valet ;
Un valet qui sera jeune, leste, bien fait,
Qui m'aimera d'abord, et me plaira de même ;
Qui ne tardera pas à me dire qu'il m'aime,
Et bientôt de ma bouche obtiendra même aveu.
Ce n'est demander trop ni demander trop peu :
Mais vous, mademoiselle, oh ! c'est une autre affaire.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Tu verras, tu verras, si c'est une chimère !

JUSTINE.

J'ignore ce qu'au fond sera votre futur :
Rabattez-en d'avance un peu, c'est le plus sûr.
Mais quoi j'entends du bruit ; c'est monsieur.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Ah ! Justine.

JUSTINE.

Le cœur bat, n'est-ce pas ?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Un peu.

JUSTINE.

Bon ! J'imagine
Qu'il battra bien plus fort quand le futur viendra.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL

Mon père tarde bien à monter.

JUSTINE.

Le voilà.

SCÈNE II

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, M. D'ORFEUIL, JUSTINE.

M. D'ORFEUIL.

Me voici de retour ! bonsoir, ma chère fille.

Qu'il est doux de revoir son château, sa famille,
Tout son monde ! Ma foi, je ne suis bien qu'ici.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Votre absence nous a paru bien longue aussi.

JUSTINE, malicieusement.

Ah ! oui, si vous saviez ce que c'est que l'attente !
Nous soupirions !

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, vivement.

Comment se porte donc ma tante ?

M. D'ORFEUIL.

Assez bien : et elle m'a chargé de tembrasser,
Ma fille ; c'est par là que je veux commencer.

Il l'embrasse.

J'ai fsrt heureusement fini la grande affaire.
J'ai d'avance arrangé tout avec mon notaire :
Je te donne à présent la moitié de mon bien...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Épargnez-moi, de grâce, et changeons d'entretien.
Mon père... avez-vous ?...

M. D'ORFEUIL.

Quoi ?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Reçu quelques nouvelles ;

M. D'ORFEUIL, feignant de ne pas comprendre.

Des nouvelles ? ah ! oui.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Vraiment ? Qu'elles sont-elles ?

M. D'ORFEUIL, de même.

Le grand-seigneur...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

C'est bien de cela qu'il s'agit !

M. D'ORFEUIL.

Un courrier de Berlin nous arrive, et l'on dit...

JUSTINE.

Il nous importe peu qu'il arrive ou qu'il parte ;
Et nousne connaissons qu'un pays sur la carte :
C'est Abbeville.

M. D'ORFEUIL.

Ah ! ah ! j'en reçois aujourd'hui

Une lettre.

JUSTINE.

Allons donc !

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Mon père... est-ce... de lui ?

M. D'ORFEUIL,

C'est l'oncle qui m'écrit. Je vais bien te surprendre :
Dès demain en ces lieux Florville peut se rendre.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Vous ne le disiez pas : vous êtes méchant.

M. D'ORFEUIL.

Bon !
Je n'ai pas tout dit. Sache un trait plaisant,.. Mais non,
Il sera plus prudent de t'en faire un mystère.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Pourquoi ?

M. D'ORFEUIL.

C'est que jamais tu ne sauras te taire.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Que vous avez de moi mauvaise opinion !
Mon père, soyez sûr de ma discrétion.

M. D'ORFEUIL.

Et mon Dieu ! nous savons ce que c'est qu'une fille :
Et Justine, d'ailleurs, qui babille, babille !...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, à demi-voix.

Pour Justine, on pourrait l'éconduire, entre nous.

JUSTINE.

Oh ! non, je suis aussi curieuse que vous,
Et tout aussi prudente, au moins, je vous proteste :
Aussi je prétends bien tout entendre, et je reste.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Mon père, en vérité, vous êtes bien discret.

M. D'ORFEUIL.

Si vous me promettiez de garder le secret...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Ah ! je vous le promets.

JUSTINE.

Je le promets de même.

M. D'ORFEUIL.

La chose est, voyez-vous, d'une importance extrême.
Tenez.

(Il tire une lettre de sa poche, et lit)

« Mon vieux ami... »

(Il s'interrompt)

Que ce titre m'est cher !
Aussi notre amitié ne date pas d'hier :
Je le connus...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Pardon, voulez-vous bien permettre
Que nous suivions le fil ?

M. D'ORFEUIL.

Ah ! oui.

(Il continue de lire.)

« D'hier matin,
« Notre jeune homme est en chemin,
« Et de près il suivra ma lettre.
« Mais j'ai cru vous devoir prévenir d'un dessein,
« Assez bizarre, au fond, s'il faut ne rien vous taire.
« De sa future il désire entre nous,
« Observer, à loisir, l'humeur, le caractère.
« Dans cette vue, il doit s'introduire chez vous
« En simple voyageur, avec l'air du mystère,
« Et non comme futur époux. »

JUSTINE.

Plaisante idée !

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Eh mais !... elle semble promettre...
Je ne sais quoi...

M. D'ORFEUIL, avec intention

Pardon, voulez-vous bien permettre
Que nous suivions le fil ?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Ah ! j'ai tort en effet.

M. D'ORFEUIL, continue de lire.

« Je suis loin d'approuver un semblable projet ;
« Mais j'ai cru cependant devoir vous en instruire.
« Car, prenant mon neveu pour un simple étranger,

« Vous pourriez, sinon l'éconduire,
« Mon cher, au moins le négliger.
« Embrassez bien pour moi votre charmante fille.
« Je suivrais mon neveu, si je me portais bien.
« Adieu. Derval. »
Plus bas, on lit par apostille :
« Gardez mieux mon secret, que je ne fais le sien. »
(A sa fille.)
Eh bieu ! voilà le tour que Florville te joue.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Il n'a rien d'offensant pour moi, je vous l'avoue.
Monsieur Derval a tort de blâmer son neveu.
Les époux d'à présent se connaissent trop peu.
Le projet de Florville annonce une belle âme ;
Et qui d'avance ainsi veut connaître sa femme,
Est sans doute jaloux de faire son bonheur.

M. D'ORFEUIL.

Je lui pardonne aussi ce tour-là de bon cœur.
Qu'il t'observe de près, il en est bien le maître ;
Tu ne peux que gagner à te faire connaître.

JUSTINE.

Mais on n'est pas fâché pourtant d'être averti.

M. D'ORFEUIL.

De l'avis, en effet, sachons tirer parti.
Il va jouer son rôle : eh bien ! jouons le nôtre.
Paraissons, en effet, le prendre pour un autre.
D'abord, comme il pourrait arriver dès ce soir,
J'ai dit à tous mes gens de le bien recevoir,
Mais sans faire semblant du tout de le connaître.

JUSTINE.

Bon. J'entends des chevaux : c'est Florville, peut-être.

SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTS, FRANÇOIS.

FRANÇOIS, hors d'haleine.

Monsieur, votre futur est arrivé.

M. D'ORFEUIL.

Paix donc.
Je t'avais défendu ce terme-là.

FRANÇOIS.

Pardon;
Je l'oubliais. Enfin, voici monsieur Florville...

M. D'ORFEUIL.

Encor ! Mais songe bien à réformer ton style.

FRANÇOIS.

Lui-même il se trahit. Tenez, il me parlait,
A moi, comme l'on parle à son propre valet.

JUSTINE.

Et... son valet... est-il aussi bien de figure ?

FRANÇOIS.

Eh ! mais il est fort bien, d'agréable tournure.

JUSTINE.

Et dis-moi...

M. D'ORFEUIL.

Finissons. Ne vas-tu pas le voir ?
Florville va monter ; il faut le recevoir.
(A François.)
Qu'il vienne.

(François sort.)

SCÈNE IV

MADEMOISELLE DORFEUIL, M. DORFEUIL, JUSTINE.

M. D'ORFEUIL, à sa fille, qui paraît embarrassée.

Eh ! mais, qu'as-tu ?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

L'arrivée imprévue...
De Florville...

M. D'ORFEUIL.

Eh bien ! quoi ?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

N'étant point prévenue..
Je suis en négligé.

M. D'ORFEUIL.

Bon ! cela ne fait rien.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Pardonnez-moi... Je vais auparavant...

M. D'ORFEUIL.

Fort bien !
Passer à la toilette une heure ; et je parie
Qu'au retour tu seras une fois moins jolie.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Je ris de tous ces riens, et m'y soumets pourtant.
Je vous promets, du moins, de n'être qu'un instant.

(Elle sort..)

SCÈNE V

M. D'ORFEUIL, JUSTINE.

M. D'ORFEUIL.

J'ai quelque chose encore à lui dire. Demeure.
Tu diras que je vais revenir tout à l'heure,
Que je suis sorti.

JUSTINE.

Bon.

(M. D'Orfeuil sort.)

SCÈNE VI

JUSTINE, seule.

Fort bien. En tout ceci.
Je vois que je pourrai jouer mon rôle aussi.
Ils viennent : à mon tour, je sens le cœur me battre.
(Elle regarde.)
A merveille. Ils sont deux, ainsi nous serons quatre.

SCÈNE VII

JUSTINE, M. D'ORLANGE en bottes, VICTOR.

JUSTINE.

Monsieur, pour un moment, monsieur vient de sortir.
Si vous le désirez, quelqu'un va l'avertir.

M. D'ORLANGE.

L'avertir ? point du tout. Ne dérangez personne ;

J'attendrai.

JUSTINE.

Cependant...

VICTOR.

Ah ! vous êtes trop bonne.
Moi, j'attendrais longtemps, si vous vouliez rester.

JUSTINE, lui rendant sa révérance.

Vous êtes bien poli ; je ne puis m'arrêter.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII

M. D'ORLANGE, VICTOR.

M. D'ORLANGE, triomphant.

Eh bien ?

VICTOR.

Charmant accueil ! rencontre inespérée !
D'honneur !

M. D'ORLANGE.

Mon cher Victor, cette imposante entrée,
Cet antique château, ces bois silencieux,
Dont la cime paraît se perdre dans les cieux,
Tout ceci me promet quelque grande aventure.

VICTOR.

Eh mon Dieu ! sans nous perdre en vaine conjecture,
Tenons-nous-en, de grâce, à la réalité,
Monsieur ; elle a de quoi suffire, en vérité.
On ouvre... moi, j'étais tremblant comme la feuille.
Je m'avance : on sourit, on s'empresse, on m'accueille ·
Pour prendre les chevaux, un garçon a volé,
Et du nom de monsieur l'on m'a même appelé :
J'entre enfin, et déjà tout le monde me fête.

M. D'ORLANGE.

Le maître de ces lieux est tout à fait honnête.

VICTOR.

Vous ne l'avez pas vu.

M. D'ORLANGE.

J'en juge par ses gens.
S'il était dur et fier, ils seraient insolents.

Tel valet, tel maître.

VICTOR.

Oui, rien n'est plus véritable ;
Aussi, monsieur, chacun vous trouve fort aimable.

M. D'ORLANGE.

Victor ne manque pas de bonne opinion.

VICTOR.

Tel maître, tel valet. De ma réception
Je ne puis revenir ; elle est particulière.

M. D'ORLANGE.

Eh mais ! suis-je partout reçu d'autre manière ?
Et quand on se présente...

VICTOR.

Ah ! vous voilà bien fier !
Mais hier...

M. D'ORLANGE.

Il s'agit d'aujourd'hui, non d'hier.

VICTOR.

A la bonne heure ; ici le hasard nous procure
Un asile ; et demain ?

M. D'ORLANGE.

Demain ? autre aventure.

VICTOR.

Bonne réception, bon souper, bonne nuit ;
C'est fort bien ; mais sachons où cela nous conduit.
Voulez-vous donc toujours ainsi courir le monde,
Et mener une vie errante et vagabonde ?
Depuis plus de six ans, je voyage avec vous
De royaume en royaume.

M. D'ORLANGE.

Il n'est rien de plus doux.

VICTOR.

Mais, que vous reste-t-il, enfin, de vos voyages ?

M. D'ORLANGE.

Le souvenir...

VICTOR.

D'avoir manqué vingt mariages,
Vingt solides emplois ; et dans votre chemin,
Pour l'incertain toujours négligé le certain.

Et moi, nouveau Sancho d'un nouveau Don Quichotte,
J'erre moi-même au gré du vent qui vous ballotte,
Pestant, grondant, surtout quand vous vous égarez,
Et parfois espérant, lorsque vous espérez ;
Car vraiment je vous aime, et ne puis m'en défendre.
Je ris de vos projets, et j'aime à les entendre ;
Heureux ou malheureux, près de vous je me plais :
Je puis bien me fâcher ; mais vous quitter, jamais.

M. D'ORLANGE.

Va, je sens tout le prix d'un serviteur fidèle.
Tu sera quelque jour bien payé de ton zèle,

VICTOR.

Vous promettez monts d'or, et n'avez pas un sou.

M. D'ORLANGE.

J'ai du bien... quelque part...

VICTOR.

Vous ne savez pas où.

M. D'ORLANGE.

Mon oncle...

VICTOR.

Oh ! oui, c'était un digne et galant homme
Qui nous faisait passer tous les mois quelque somme.
Mais las ! depuis six mois, pas un petit billet :
J'aimais bien cependant, ceux qu'il vous envoyait.
Il est peut-être mort.

M. D'ORLANGE.

Quel présage sinistre !
Il me reste, en tous cas, la faveur du ministre.
Dans les papier publics j'ai reconnu son nom ;
De mon père, au collége, il était compagnon ;
Et de cette amitié j'hérite en droite ligne.
Sa lettre me l'annonce.

VICTOR.

Une lettre qu'il signe,
Et pour la forme.

M. D'ORLANGE.

Il m'a répondu tout d'un coup.

VICTOR.

Quatre mots seulement.

M. D'ORLANGE.

Mais qui disent beaucoup.
Il ne rougira point de cette connaissance.
J'ai, sans trop me flatter, un nom, de la naissance.
De mes voyages j'ai recueilli quelque fruit,
Et dans le droit public je suis assez instruit.
Oui, dès demain, je pars, et je vole à Versaille,
Comme pour annoncer le gain d'une bataille.
D'abord chez le ministre, en courrier, je descends;
Et, sans lui prodiguer un insipide encens,
Moi, je lui dis : « Monsieur, veus trouverez peut-être
« Mon entrée un peu leste : elle me fait connaître :
« Tel à vos yeux d'Orlange en ce jour vient s'offrir;
« Tel, et plus prompt encor, vous le verrez courir,
« S'il pouvait être utile à son prince, à la France. »
Cet air d'empressement, et surtout d'assurance,
Le frappe : nous causons; il m'observe avec soin;
Et je l'entends qui dit : « Ce jeune homme ira loin. »
Dans la journée il vaque un honorable poste;
Mille gens l'attendaient; et moi qui viens en poste,
Tout botté, je l'emporte; et voilà mon début.
Ce n'est qu'un premier pas : je vais droit à mon but.
Je ferai mon chemin : je puis de grade en grade,
Tout naturellement aller à l'ambassade...
Que sais-je enfin!... je puis être... ministre un jour:
Et je protégerai les autres à mon tour.

VICTOR, persuadé par degrés.

Ah! vous n'oublierez pas, j'espère, mon bon maître
Un pauvre serviteur...

M. D'ORLANGE.

Non, tu dois me connaître;
Sois tranquille; toujours tu seras mon ami :
Tu seras d'un ministre un jour le favori.

VICTOR.

Est-il possible?

M. D'ORLANGE, gravement.

Mais soyez modeste et sage,
Et de votre crédit sachez régler l'usage.
Victor, de mes faveurs vous n'êtes le canal

Que pour faire le bien, non pour faire le mal.

VICTOR, humblement.

Ah ! croyez que jamais ce ne sera ma faute,
Si par hasard...

M. D'ORLANGE.

Fort bien. Revenons à notre hôte.
Il me prend par la main, me conduit au salon.
Me présente lui-même à ces dames...

VICTOR.

Ah! bon.
Nous verrons quelque jour nos attentes remplies ;
Et ces dames, monsieur, à coup sûr sont jolies.

M. D'ORLANGE.

Oh! oui. La demoiselle, ou je suis bien trompé,
Est charmnate ; et d'honneur, j'en suis d'abord frappé.
Je me remets bientôt, comme tu crois.

VICTOR.

Sans doute.

M. D'ORLANGE.

La mère m'interroge, et la fille m'écoute.
J'ai voyagé, Victor : j'en ai pour plus d'un soir.
A table, entre elles deux on m'invite à m'asseoir.
Je dévore. Au dessert, la demoiselle chante ;
Quel goût délicieux ! et quelle voix touchante !
On me mène en un grand et bel appartement :
Je suis las ; je m'endors délicieusement,
La jeune demoiselle a moins dormi peut-être :
On déjeune. Victor vient avertir son maître.
Je me lève... l'on veut en vain me retenir :
Je pars, après avoir promis de revenir.

VICTOR, hors de lui-même.

Restons, monsieur, restons encor cette journée.

M. D'ORLANGE.

Je reviendrai, Victor, une fois chaque année.

SCÈNE IX

LES PRÉCÉDENTS, M. D'ORFEUIL.

M. D'ORFEUIL.

Je rentre en ce moment : daignez me pardonner,
Monsieur.

M. D'ORLANGE.

C'est moi plutôt qui crains de vous gêner.

M. D'ORFEUIL.

(A Victor.)
Vous! Mon ami, quelqu'un va vous faire connaître
L'appartement que doit occuper votre maître ;
Croyez, d'ailleurs, qu'ici rien ne vous manquera.

VICTOR.

En vérité... monsieur, rien ne manque déjà.
Tout le monde, en ces lieux, sans doute est trop honnête :
Le jour où l'on s'égare est un vrai jour de fête.

(Il sort.)

SCÈNE X

M. D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE.

M. D'ORFEUIL.

En ce château, monsieur, soyez le bienvenu.
J'espère, quand de vous je serai mieux connu...

M. D'ORLANGE.

Je vous connais si bien, que je vous ferai grâce
De ces remercîments, dont un autre, en ma place...

M. D'ORFEUIL.

Des remercîments ? bon !... il ne m'en est point dû ;
Et, dans votre alentour si je m'étais perdu
Vouu feriez même chose assurément.

M. D'ORLANGE.

Sans doute.

M. D'ORFEUIL.

Comment donc avez-vous quitté la grande route ?
(A part.)
Voyons ce qu'il dira.

M. D'ORLANGE.

J'ai trouvé deux chemins,
L'un vraisemblablement conduisait à Moulins,
Et l'autre dans un bois d'assez belle apparence.
Moi, j'ai toujours aimé les bois de préférence.
Je choisis celui-ci.

M. D'ORFEUIL.

Vous fîtes bien, ma foi.
L'autre mène à Moulins, et celui-ci chez moi.

M. D'ORLANGE.

Je m'en sais trop bon gré. Dans cette conjoncture,
Tout est heureux pour moi... jusqu'à mon aventure
De voleurs, que je veux vous conter.

M. D'ORFEUIL.

Ah ! fort bien.
(A part.)
J'attendais les voleurs.

M. D'ORLANGE.

Je vois... je ne vois rien ;
Mais j'entends près de moi...

M. D'ORFEUIL.

Des voleurs ?

M. D'ORLANGE.

Ils accourent,
Et mon valet s'enfuit.

M. D'ORFEUIL.

Le poltron !

M. D'ORLANGE.

Ils m'entourent.

M. D'ORFEUIL.

Que fîtes-vous alors ?

M. D'ORLANGEI

J'étais seul contre dix.
Je pris pourtant un ton très-ferme, et je leur dis :
« Messieurs, que me veut-on ? ma bourse ? on peut la [prendre.
« S'agit-il de mes jours ? je saurai les défendre. »
Je tire alors ma bourse, et je la jette en l'air ;
Et bientôt je saisis mes armes.

M. D'ORFEUIL.

Bon.

M. D'ORLANGE.

Mon air
Les étonne.

M. D'ORFEUIL.

Fort bien.

M. D'ORLANGE.

Un moment ils se taisent.
L'un d'eux enfin me dit : « Les braves gens nous plaisent.
« L'argent, nous le gardons, nous en avons besoin :
« Mais attaquer vos jours ? nous en sommes bien loin.
« Venez, nous vous servons et de guide et d'escorte. »
Ils m'ont tenu parole, et jusqu'à votre porte
Ils m'ont suivi ; voilà ce qui m'est arrivé.

M. D'ORFEUIL.

(A part.)
Le récit est piquant. On ne peut mieux trouver.
(Haut.)
Monsieur, vous m'avez l'air d'un digne et galant homme.
Et... de grâce, peut-on savoir comme on vous nomme ?

M. D'ORLANGE.

D'Orlange.

M. D'ORFEUIL.

Bon. Monsieur d'Orlange, allons, venez.
Ma fille avec plaisir vous verra.

M. D'ORLANGE.

Pardonnez,
Si je suis indiscret. Vous n'avez qu'une fille ?

M. D'ORFEUIL.

Une seule, monsieur ; c'est toute ma famille,
Ma seule joie ; aussi je l'aime uniquement.

M. D'ORLANGE.

Et vous êtes payé d'un tendre attachement,
Sans doute ?

M. D'ORFEUIL.

Je le crois. Elle est sensible, aimante.
Ce sera, je l'espère, une femme charmante.
Il ne m'appartient pas, monsieur, de la louer ;

Henriette est aimable, il le faut avouer.

M. D'ORLANGE.

Mais ce sera pour vous une peine cruelle,
Lorsqu'un jour il faudra que vous vous priviez d'elle?

M. DORFEUIL.

Je voudrais que mon gendre ici pût demeurer.
Mais, s'il faut de ma fille enfin me séparer,
Je saurai me résoudre à cette perte affreuse ;
Je m'en consolerai si ma fille est heureuse,
Et si son mari l'aime...

M. D'ORLANGE.

Eh quoi ! vous en doutez ?
J'en répondrais pour lui.

M. D'ORFEUIL.

Vous me le promettez ?

M. D'ORLANGE.

Assurément.

M. D'ORFEUIL.

Fort bien. Vous allez la connaître :
Venez.

M. D'ORLANGE.

Je ne suis pas en état de paraître.

M. D'ORFEUIL.

Bon !

M. D'ORLANGE.

Pour me débotter, je demande un moment.

M. D'ORFEUIL.

Je vais donc vous conduire à votre appartement ;
Car vous êtes chez vous, monsieur, daignez le croire.

M. D'ORLANGE, d'un accent très-prononcé.

Monsieur ! les anciens, dont on vante l'histoire,
Remplissaient les devoirs de l'hospitalité
Avec moins de franchise et moins de loyauté.

M. D'ORFEUIL.

Ces devoirs à remplir n'ont rien que de facile
A tous les voyageurs ici j'offre un asile,
De bon cœur : après tout, rien n'est plus naturel.
Parmi ces voyageurs, il s'en présente... tel
Qui, de tout le passé, me paye avec usure.

Etablissez-vous donc ici, je vous conjure.

M. D'ORLANGE.

(A part.)
Monsieur !... Il est vraiment aimable tout à fait.

M. D'ORFEUIL, à part.

De mon gendre je suis déjà très-satisfait.

(Ils sortent ensemble.)

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

JUSTINE, VICTOR.

VICTOR.

Mais je ne reviens point de ma surprise extrême.
Quoi ! tous les étrangers sont-ils reçus de même,
Mademoiselle ?

JUSTINE.

Oh ! non. Ils ne le sont pas tous ;
Tous ne sont pas, monsieur, aimables comme vous.

VICTOR.

Aimable ! oh ! moi, je suis bon enfant ; mais du reste
Je ne me pique point...

JUSTINE.

Vous êtes trop modeste.

VICTOR.

Non, modestie à part ; c'est que l'on m'a reçu
Comme quelqu'un vraiment qui serait attendu.

JUSTINE.

Voyez un peu !

VICTOR.

Pourquoi faut-il partir si vite ?

JUSTINE.

Bon !

VICTOR.

Nous ne demandions qu'un souper et le gîte :
Nous les trouvons, sans doute, excellents ; mais demain
Il faudra de Paris reprendre le chemin.

JUSTINE.

Peut-être aussi que non.

VICTOR.

Comment cela ?

JUSTINE.

Que sais-je ?
Le mauvais temps, la pluie, ou le vent, ou la neige...

VICTOR.

Rien n'arrête monsieur ; et jamais nulle part
Il ne reste deux jours : dès le matin il part.
Vous ne connaissez pas, je le vois bien, mon maître.

JUSTINE.

Il est pourtant, je pense, aisé de le connaître.
C'est donc un voyageur ?

VICTOR.

C'est un vrai juif errant.
Il court toujours le monde, et le monde est bien grand ;
Il aime à voyager, et moi j'aime à le suivre ;
Dès l'enfance, avec lui, j'ai coutume de vivre :
Aussi, famille, amis, pour lui j'ai tout quitté ;
Et sur ses pas, moi, fait pour la tranquillité,
Pour vivre avec ma femme, en mon petit ménage...

JUSTINE, vivement.

Vous êtes marié ?

VICTOR.

Non, vraiment, dont j'enrage.

JUSTINE, à part.

Tant mieux ; j'avais bien peur.

VICTOR.

Je disais seulement
Que j'étais fait pour l'être ; aussi probablement
Je prendrai ce parti.

JUSTINE.

Bientôt ?

VICTOR.

Mais je l'ignore.

JUSTINE.

Votre maître n'est point marié ?

VICTOR.

Pas encore ;
Et de longtemps, je pense, il ne se mariera.

JUSTINE.

Vous verrez que lui-même il finira par là.

VICTOR.

Vous croyez ?

JUSTINE.

Au revoir ; j'aperçois Henriette.

VICTOR.

Moi, je vais de monsieur achever la toilette.

JUSTINE.

Qu'il se dépêche donc : allez, dites-le lui.
S'il part demain, du moins qu'on le voie aujourd'hui.

VICTOR.

Peut-être il ferait mieux d'éviter l'entrevue ;
Et pour moi, je crains bien de vous avoir trop vue.

(Il sort.)

JUSTINE, le suivant des yeux.

Il n'est pas mal.

SCÈNE II

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, JUSTINE.

MMDEMOISELLE D'ORFEUIL.

Quel est celui qui te parlait ?

JUSTINE.

C'est mon futur, à moi.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

J'entends. C'est le valet...

JUSTINE.

Si j'en juge par lui, vous aimerez le maître.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Ce maître, en vérité, tarde bien à paraître.

JUSTINE.

Il s'habille, il s'arrange...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, vivement.

Il était comme il faut.
Qu'il se pare un peu moins, et qu'il vienne plus tôt.

JUSTINE.

Monsieur pouvait tantôt vous dire même chose.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

A propos... Tu l'as vu, Justine ?

JUSTINE.

Eh bien ?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Je n'ose
T'interroger... Enfin, comment le trouves-tu ?

JUSTINE.

Je n'en puis trop juger ; je ne l'ai qu'entrevu.
Seulement il est jeune et d'aimable figure.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Pour le reste déjà c'est un heureux augure ;
Justine, conviens-en.

JUSTINE.

Oui, j'en tombe d'accord,
Mademoiselle; il plaît dès le premier abord :
Il a l'air franc, ouvert, des manières aisées.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Mes espérances donc seront réalisées.

JUSTINE.

Ah ! doucement. Ce n'est qu'un indice léger :
Mais par vous-même enfin vous en allez juger.

SCÈNE III

MADEMOISELLE D'ORFEUIL,
M. D'ORLANGE, JUSTINE.

M. D'ORLANGE, avec un nouvel habillement.

Voici, mademoiselle, une heureuse disgrâce.
A la nuit, au hasard, que je dois rendre grâce !
De détours en détours m'amener jusqu'ici,

C'est conduire fort bien que d'égarer ainsi.

JUSTINE.

Quelquefois dans la vie il faut que l'on s'égare.

M. D'ORLANGE.

Eh mais! cet accident chez moi n'est pas très-rare :
Je l'avouerai, souvent cela m'est arrivé :
Presque toujours aussi je m'en suis bien trouvé.

JUSTINE.

Vous le faites exprès, peut-être?

M. D'ORLANGE.

Je m'écarte
Volontiers. Je ne sais les chemins ni la carte;
Mais je marche au hasard. Si la nuit m'a surpris,
De ce petit malheur moi-même je souris,
Sûr de voir, tôt ou tard, de loin une lumière;
Tantôt c'est un château, tantôt une chaumière.
Hier je fus reçu par un bon paysan,
A qui, par parenthèse, avant qu'il soit un an,
Je prétends bien causer une douce surprise.
Ici je trouve encor, avec même franchise,
Plus de goût, plus de grâce, et j'admire, d'honneur!...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Vous aimez donc beaucoup à voyager, monsieur?

M. D'ORLANGE.

Ah! beaucoup. Est-il rien de plus doux dans la vie,
Que d'aller, de venir au gré de son envie?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Mais... on se fixe enfin.

M. D'ORLANGE.

Eh mais! en vérité,
De se fixer ici l'on serait bien tenté.
Où trouver, en effet, un lieu plus agréable,
Plus riant, et surtout un accueil plus aimable?
Mais je ne puis longtemps m'arrêter nulle part.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Vous arrivez, déjà vous parlez de départ!

M. D'ORLANGE.

N'en parlons point ce soir; mais demain, dès l'aurore,
Il faudra...

JUSTINE.

Bon ! demain vous serez las encore.
Mais de la sorte enfin si toujours vous errez,
Jamais en ce cas-là, vous ne vous marierez.

M. D'ORLANGE.

On ne voyage pas toujours.

JUSTINE.

Oh ! non, sans doute.
Un beau jour, par hasard, on trouve sur sa route...
Tel objet... qui vous plaît, qui sait vous engager;
Et l'on ne songe plus alors à voyager.

M. D'ORLANGE.

Peut-être bien qu'un jour ce sera mon histoire.
Cependant je serais parfois tenté de croire
Que je ne suis point fait pour être marié.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Pourquoi, monsieur ?

M. D'ORLANGE.

Je crains d'être contrarié
Dans mes goûts : car je suis ennemi de la gêne;
Et l'hymen le plus doux est toujours une chaîne.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Cette chaîne est légère, et n'a rien d'effrayant.

M. D'ORLANGE.

J'aime la liberté.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Mais, en vous mariant,
Vous ne la perdrez point.

M. D'ORLANGE.

Les femmes sont charmantes,
Je le vois; mais souvent elles sont... exigeantes.
Elles veulent qu'on soit toujours à leurs côtés,
Qu'on prodigue les soins, les assiduités :
D'un tel effort je sens que je suis incapable ;
Et je pourrais, par jour, être souvent coupable.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Il faudrait bien alors souvent vous pardonner.

M. D'ORLANGE.

Parfois, pendant un mois, je puis me promener.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Il faudrait bien encor pardonner cette absence :
Le devoir d'une femme est dans la complaisance.
Une fois prévenue...

M. D'ORLANGE.

Oh ! je l'en préviendrais ;
Car, si j'étais au point d'épouser, je voudrais
Connaître bien ma femme, être bien connu d'elle

JUSTINE.

Oui-dà !

M. D'ORLANGE.

Je lui dirais : « Tenez, mademoiselle... »
Mais quoi ! je vous ennuie ?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Achevez, s'il vous plaît ;
Je prends à vos discours le plus vif intérêt.

JUSTINE.

(A part.)

Moi de même. Voyons où tout ceci nous mène.

M. D'ORLANGE.

« Je n'aimerai que vous, vous le croirez sans peine.
(Dirais-je à ma future...)

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Oh ! oui, j'entends fort bien.

M. D'ORLANGE.

« Mais je suis né galant ; tel même, j'en convien,
« Que l'on pourrait, parfois, me croire un peu volage.
« Toute femme jolie a droit à mon hommage :
« Trop heureux de lui plaire en tous temps, en tous [lieux.
« Or, même après l'hymen, j'aurai toujours des yeux ;
« Et je croirai pouvoir, sans inspirer de doutes,
« Préférer une femme, et vouloir plaire à toutes. »

JUSTINE.

C'est tout simple..Sans doute aussi, de son côté,
Monsieur lui laisserait la même liberté ;
Verrait avec plaisir, même après l'hyménée,
De mille adorateurs se femme environnée,
Sourire à l'un, flatter cet autre d'un coup d'œil,

Et faire à tout le monde un caressant accueil;
Aux lieux publics, au bal, à la pièce nouvelle,
Partout aller sans lui, puisqu'il irait sans elle;
Et, comme vous disiez, fidèle à son époux,
Le préférer, d'accord, mais vouloir plaire à tous.

M. D'ORLANGE.

Eh mais !...

JUSTINE.

Voilà pourtant ce qu'il faudrait permettre

M. D'ORLANGE.

C'est ce qu'en vérité je n'oserais promettre.
Vous faites un portrait qui n'est pas séduisant.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Rassurez-vous, monsieur : Justine, en s'amusant,
A peint une coquette, et non... votre future.

JUSTINE.

Quoi ! seriez-vous, monsieur, jaloux par aventure ?

M. D'ORLANGE.

Peut-être, un peu.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Pourtant il faudrait, entre nous,
Ou n'être point volage, ou n'être point jaloux ;
Sinon, vous aurez peine à trouver une femme.

M. D'ORLANGE.

Aussi je le sens bien dans le fond de mon âme ;
Je suis fait pour l'amour, mais très-peu pour l'hymen.

JUSTINE, à part.

De bonne foi, du moins, il fait son examen.

M. D'ORLANGE.

Je dis ce que je pense ; excusez ma franchise.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Moi je vous en sais gré, s'il faut que je le dise.
En de tels sentiments j'ai regret de vous voir ;
Mais je suis très-charmée, au fond, de le savoir.

M. D'ORLANGE.

Laissons donc là l'hymen, et parlons d'autre chose
Aussi bien, ce serait s'inquiéter sans cause.

SCÈNE IV

LES PRÉCÉDENTS, M. D'ORFEUIL.

M. D'ORFEUIL, de loin, à part.

Ah ! mon gendre n'a point un air embarrassé.
(Haut.)
Eh bien! mon cher monsieur, êtes-vous délassé ?

M. D'ORLANGE.

Dès le moment qu'ici j'ai vu mademoiselle.

M. D'ORFEUIL.

Pardon si je vous ai laissé seul avec elle.

M. D'ORLANGE.

C'est, au contraire, à moi de vous remercier.
Malheur à qui pourrait ne pas apprécier
Son charmant entretien, et la grâce qui brille !...

M. D'ORFEUIL.

Vous me flattez, monsieur, il est vrai que ma fille
Lit beaucoup.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Ah ! plutôt j'écoute ce qu'on dit,
Mon père, et j'ai grand soin d'en faire mon profit.
Tel entretien instruit bien mieux qu'une lecture.

M. D'ORFEUIL.

Monsieur t'a donc conté quelque grande aventure ?
J'aime les voyageurs. Ils content volontiers,
Et moi j'écouterais pendant des mois entiers.
Je prends le plus souvent leurs récits pour des fables;
Car ils ont toujours vu des choses incroyables.
Etes-vous voyageur, dans la force du mot?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

A quelque chose près.

JUSTINE, à part.

Florville n'est point sot.

M. D'ORFEUIL.

Contez-nous donc, monsieur, quelqu'étonnante histoire.

M. D'ORLANGE.

A quoi bon vous conter? vous ne voulez rien croire,
Monsieur.

M. D'ORFEUIL.

Il est bien vrai que je suis prévenu :
Mais je ne vous veux pas traiter en inconnu.
Allons, je vous croirai, je le promets d'avance.
De quel pays, monsieur, êtes-vous?

M. D'ORLANGE.

De Provence.

M. D'ORFEUIL.

De Provence ? Voyez! je ne l'aurais pas cru :
Vous n'avez pas l'accent.

M. D'ORLANGE.

C'est que j'ai tant couru !
En voyageant, l'accent diminue et s'efface.

JUSTINE, bas, à sa maîtresse.

Il ment fort bien.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, bas, à Justine.

Avec trop d'aisance et de grâce.

M. D'ORFEUIL.

Vous avez donc bien vu du pays?

M. D'ORLANGE.

Vous riez,
Monsieur; mais cependant, tel que vous me voyez,
J'ai déjà parcouru presque l'Europe entière.

M. D'ORFEUIL.

L'Europe ?

JUSTINE, à part.

Il n'a pas vu, je gage, la frontière.

M. D'ORFEUIL.

Comment voyagez-vous ?

M. D'ORLANGE.

De toutes les façons,
Suivant les temps, les lieux et les occasions,
Par eau, comme par terre, à cheval, en voiture,
A pied même, pour mieux observer la nature.

JUSTINE.

Monsieur semble, en effet, curieux d'observer.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Et chacun en cela ne peut que l'approuver :
On voit bien mieux de près.

M. D'ORFEUIL.

Je vous attends à table,
Monsieur : de questions d'abord je vous accable.

M. D'ORLANGE.

De questions, monsieur ? ma foi, je mangerai,
Je le sens, beaucoup plus que je ne conterai.
Grâce jusqu'au dessert.

M. D'ORFEUIL.

Soit. Aussi bien j'espère
Que nous nous reverrons.

M. D'ORLANGE.

Espérance bien chère !
J'aurais trop de regret de ne vous voir qu'un jour,
Si je n'avais du moins l'espoir d'un prompt retour.

M. D'ORFEUIL.

J'y compte assurément. Aussi bien, quand j'y pense,
C'est le chemin, je crois, pour aller en Provence.

M. D'ORLANGE.

Eh mais ! quand il faudrait se détourner un peu.
Cent milles de chemin ne sont pour moi qu'un jeu.
Puis, comme vous disiez, c'est en effet la route.
Oui, dans ces lieux charmants je reviendrai sans doute ;
Mais souffrez que j'y mette une condition.

M. D'ORFEUIL.

Laquelle donc ?

M. D'ORLANGE.

Eh oui ! votre réception
Me touche, me pénètre ; elle est et noble et franche.
Ne pourrai-je chez moi prendre un jour ma revanche ?

M. D'ORFEUIL.

Eh mais !...

M. D'ORLANGE.

Promettez moi d'y venir.

M. D'ORFEUIL.

En effet,
Votre invitation me flatte tout à fait ;
Et je ne vous dis pas qu'un jour je n'y réponde.
Ce voyage serait le plus joli du monde.

M. D'ORLANGE.

Mademoiselle... au moins, sans trop être indiscret,
J'ose le croire, alors, vous accompagnerait.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Partout avec plaisir j'accompagne mon père.
Cette partie aurait surtout droit de me plaire.

M. D'ORLANGE.

Ce que vous dites là me charme en vérité,
Mademoiselle; moi, j'ai toujours souhaité,
Lorsque je me mettais pour longtemps en campagne,
Au lieu d'un compagnon d'avoir une compagne.
On part un beau matin, suivi d'un écuyer :
Elle est en amazone, ou bien en cavalier;
Tout prend autour de vous une face nouvelle :
L'air est plus doux, plus pur, la nature plus belle.
On s'arrête, on sourit, on se montre des yeux
Ce qu'on voit, on en parle; enfin on le voit mieux.
Est-on las? on descend au bord d'une fontaine;
Et dans ce doux repos on oublierait sans peine
Le voyage lui-même. En un joli château
On arrive le soir, toujours *incognito;*
Car c'est là ma manière, et je hais, en voyage,
Tout appareil, tout faste et tout vain étalage.
De l'Europe, du monde on fait ainsi le tour,
Tout en se promenant. Quel plaisir, au retour,
Quand le soir, près du feu, l'on se rappelle ensemble
Ce qu'on a vu, tel jour, en tel endroit! Il semble
Qu'on le revoie encore, en se le racontant.

M. D'ORFEUIL.

Je crois voir tout cela moi-même, en écoutant;
Et vos riants tableaux me font jouir d'avance
Du plaisir que j'espère en allant en Provence.

M. D'ORLANGE.

Revenons en effet au point essentiel.
La Provence, on le sait, est sous le plus beau ciel !...

M. D'ORFEUIL.

Et vous avez, sans doute, une terre fort belle?

M. D'ORLANGE, embarrassé.

J'ai, très-jeune, quitté la maison paternelle,

Et n'en ai maintenant qu'un souvenir confus.
C'était un bel endroit ! il doit l'être encor plus.

M. D'ORFEUIL.

Et dites-moi, la mer est-elle loin ?

M. D'ORLANGE.

En face,
Je m'en souviens fort bien, au pied de la terrasse.
Un pareil souvenir ne s'efface jamais.

M. D'ORFEUIL.

C'est un coup-d'œil superbe !

M. D'ORLANGE.

Oh ! je vous le promets.

JUSTINE.

Je verrai donc la mer une fois en ma vie !

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

J'ai toujours de la voir eu la plus grande envie.

M. D'ORLANGE.

Oh bien ! c'est un plaisir qu'avant peu vous aurez;
Et même en pleine mer vous vous promènerez.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Mais... j'aurais peur, je crois.

M. D'ORLANGE.

Quelle faiblesse extrême !
Eh ! craint-on quelque chose auprès de ce qu'on aime ?...
(Il se reprend.)
Près d'un père ?

M. D'ORFEUIL.

Monsieur, il est temps de souper·
Et de ce soin pressant je m'en vais m'occuper.
Voulez-vous bien venir, monsieur... monsieur d'Orlange?

JUSTINE, à part.

Le futur a joué son rôle comme un ange.

M. D'ORFEUIL.

(A d'Orlange. A sa fille.)
Venez... Ma fille, et toi, viens-tu ?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Dans le moment,
Je vous rejoins, mon père.

M. D'ORFEUIL, bas, à sa fille.

Allons. Il est charmant.

(Il emmène d'Orlange.)

SCÈNE V

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, JUSTINE, qui se regardent quelque temps.

JUSTINE.

Eh bien, mademoiselle?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Ah ! ma chère Justine !

JUSTINE.

Plaît-il ?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Tu m'entends bien.

JUSTINE.

Je crois que je devine.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Voilà donc ce futur !

JUSTINE.

Le voilà.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Qui l'eût dit?

JUSTINE.

Qui ? moi, mademoiselle ! Oui, je vous l'ai prédit :
Auprès de ce héros charmant, imaginaire,
Le véritable époux n'est qu'un homme ordinaire :
En un mot, le premier a fait tort au second.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Ah ! quelle différence !

JUSTINE.

Écoutez donc : au fond,
Vous auriez pu déchoir encore davantage;
Car, après tout, celui qui vous reste en partage
Est aimable...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Un tel mot est bien vague à présent.

De séduisants dehors, un babil amusant,
Dans le monde, voilà ce qui fait l'homme aimable;
Et Florville, à mes yeux, serait fort agréable,
Si Florville, pour moi, n'était qu'un étranger :
Mais c'est comme un époux que j'ai dû le juger.
Dans son époux, Justine, on a bien droit d'attendre
Un esprit droit, solide, un cœur sensible et tendre;
Et je ne trouve point tout cela dans le mien.

JUSTINE.

Qui vous l'a dit enfin?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Eh! tout son entretien.
Quelle légèreté!

JUSTINE.

C'était un badinage;
Il fallait bien ainsi jouer son personnage.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Va, va, le caractère enfin perce toujours,
Et je le juge, moi, par ses propres discours,
Comme lui, vains, légers inconséquents, frivoles.
Tiens, il s'est peint lui-même en fort peu de paroles :
Amant fort agréable, et fort mauvais époux.

JUSTINE.

C'est le juger, je pense, un peu vite, entre nous.
Il se peut bien qu'ici vous vous soyez trompée.
D'un beau portrait votre âme était préoccupée.
Attendez donc du moins un second entretien,
Et vous verrez alors...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Allons, je le veux bien.

SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENTS, FRANÇOIS.

JUSTINE.

Qu'est-ce?

FRANÇOIS, à Justine.

Je vous le donne à deviner en mille.

Encore un étranger qui demande un asile.

JUSTINE.

Comment?...

FRANÇOIS.

Oh ! celui-ci s'est perdu tout de bon.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Et vous ne savez pas qui ce peut être ?

FRANÇOIS.

Non,
Mademoiselle ; il est tout à fait laconique.

JUSTINE.

Eh mais ! en vérité, la rencontre est unique.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Va-t-il monter?

FRANÇOIS

Il est au bout du corridor.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Avez-vous averti mon père?

FRANÇOIS.

Pas encor.
J'y courais ; j'ai chargé quelqu'un de le conduire.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Écoutez. En ce lieu vous allez l'introduire.
Pour moi, je vais trouver mon père, de ce pas,
Et je l'avertirai ; car je ne me sens pas,
En ce moment, d'humeur à recevoir du monde.

(Elle sort

SCÈNE VII

JUSTINE, FRANÇOIS.

JUSTINE.

En jeunes voyageurs cette soirée abonde.

FRANÇOIS.

Tant mieux pour nous.

JUSTINE.

Je veux entrevoir celui-ci.

FRANÇOIS.

Vous êtes curieuse.

JUSTINE.

Un peu. Bon le voici.

(Elle le regarde.)

Il n'est pas mal, pourtant moins joli que le nôtre.

FRANÇOIS.

Ils sont fort bien tous deux, et celui-ci vaut l'autre.

JUSTINE.

L'autre est notre futur. Adieu.

(Elle sort.)

SCÈNE VIII

M. DE FLORVILLE, FRANÇOIS, UN LAQUAIS, qui sort après l'avoir introduit.

FRANÇOIS.

Dans ce salon,
Voulez-vous bien, monsieur, attendre un instant?

M. DE FLORVILLE.

Bon,
J'attends, vous avez l'air d'un serviteur fidèle.

FRANÇOIS.

Je n'ai pas grand mérite à servir avec zèle.
De tout le monde ici mon maître est adoré.
Je suis né près de lui, près de lui je mourrai ;
Car je me crois vraiment encor dans ma famille.

M. DE FLORVILLE.

Oui? votre maître... a-t-il des enfants?

FRANÇOIS.

Une fille.

M. DE FLORVILLE.

Aimable?

FRANÇOIS.

Oh! oui. Partout on vante sa beauté.
Un pauvre serviteur ne voit que la bonté.
Nous la perdrons bientôt ; cela me désespère,

M. DE FLORVILLE.

On va la marier?

FRANÇOIS.

Hélas! monsieur son père

Arrive pour cela de Moulins.

M. DE FLORVILLE.

Savez-vous,
Dites-moi, ce que c'est que son futur époux ?

FRANÇOIS.

C'est un fort galant homme, et d'un mérite rare,
A ce que dit monsieur, pourtant un peu bizarre.

M. DE FLORVILLE.

Bizarre ?

FRANÇOIS.

Oui, singulier, dit-on.

M. DE FLORVILLE.

Est-il aimé ?

FRANÇOIS.

Je ne vous dirai pas ; mais, sans être informé
De ces secrets, je crois qu'une honnête personne
Aime d'avance assez le mari qu'on lui donne.
Pardon.

(Il sort.)

SCÈNE IX

M. DE FLORVILLE, seul.

Je suis content de ce court entretien ;
De ma jeune future il dit beaucoup de bien.
Rarement un valet dit du bien de son maître :
Celui-ci pour Florville est loin de me connaître.
Sachons adroitement cacher notre secret.
D'avoir pris ce parti je n'ai point de regret.
Jusqu'ici mon hymen s'était traité par lettre,
Et si j'avais voulu jusqu'au bout le permettre,
Une dernière lettre eût servi de mandat,
Dont le porteur quelconque eût signé le contrat.
Moi je veux, quelques jours avant la signature,
Observer mon beau-père, et voir si ma future
A du sens, de l'esprit, des vertus, des appas,
Me convient, en un mot, ou ne me convient pas.
Qu'on trouve mon projet raisonnable ou bizarre,
N'importe : si je suis content, je me déclare :

Si je ne le suis point, je demeure inconnu,
Et je repars bientôt comme je suis venu.
Trop heureux, en manquant un mauvais mariage,
D'en être quitte encor pour les frais du voyage !

SCÈNE X

M. DE FLORVILLE, M. D'ORLANGE.

M. D'ORLANGE, à part, de loin.

Où donc est-il ? Je suis curieux de le voir.
(Haut.)
Ah ! bon. C'est moi, monsieur, qui viens vous recevoir.

M. DE FLORVILLE.

J'ai l'honneur de parler probablement au maître?...

M. D'ORLANGE.

Il est sorti.

M. DE FLORVILLE.

Je vois monsieur son fils, peut-être ?

M. D'ORLANGE.

Je ne suis point parent.

M. DE FLORVILLE.

Je me trompe, pardon :
Monsieur est, je le vois, ami de la maison.

M. D'ORLANGE.

Moi ! point du tout : bientôt je le serai, sans doute.
Je suis un voyageur, égaré de sa route,
Qui, charmé de l'accueil qu'en ces lieux je reçoi,
Et que vous recevrez, sans doute, ainsi que moi,
Viens vous féliciter.

M. DE FLORVILLE.

Monsieur...

M. D'ORLANGE.

Je veux moi-même
Vous présenter ici.

M. DE FLORVILLE, à part.

Quel est ce zèle extrême ?

M. D'ORLANGE.

Nous sommes bien tombés, monsieur, en vérité.

M. DE FLORVILLE.

Oui !

M. D'ORLANGE.

Notre hôte est d'un cœur! surtout d'une gaîté !
Sur ma foi, vous serez ravi de le connaître.

M. DE FLORVILLE.

C'est assez, en un soir, d'un étranger peut-être.

M. D'ORLANGE.

Vous ne connaissez pas le maître de ces lieux,
Je le vois.

M. DE FLORVILLE.

Vous semblez le connaître un peu mieux.

M. D'ORLANGE.

Qui ? moi! j'arrive aussi. Compagnons d'infortune,
La consolation à tous deux est commune.

M. DE FLORVILLE.

Je ne me flatte point d'avoir le même accueil.

M. D'ORLANGE.

Comme moi, vous plairez dès le premier coup d'œil.

M. DE FLORVILLE.

A cet espoir flatteur, allons, je m'abandonne.

M. D'ORLANGE.

J'en réponds. Vous verrez une jeune personne!...
C'est sa fille.

M. DE FLORVILLE.

J'entends.

M. D'ORLANGE.

Charmante. Sa beauté,
Peu commune, est encor sa moindre qualité.
C'est un air, un maintien qui d'abord vous enchante;
C'est dans tous ses discours une grâce touchante,
Qui m'a ravi d'abord.

M. DE FLORVILLE.

Oui, je vois en effet...

M. D'ORLANGE.

D'honneur ! je ne sais pas comment cela s'est fait.
De mon premier abord elle a paru charmée :
Par degrés... que dirai-je? elle s'est animée ;
Elle a beaucoup d'esprit, de sensibilité.

Moi, j'ai de l'abandon, de la franche gaîté :
Quand on sent que l'on plaît, on en est plus aimable.
Mon hommage, en un mot, lui serait agréable,
Ou je me trompe fort.

M. DE FLORVILLE.

Mais vraiment, je le crois.
Vous la voyez ce soir pour la première fois?

M. D'ORLANGE.

Sans doute.

M. DE FLORVILLE, à part.

Tout ceci cache-t-il un mystère?
(Haut.)
Et... comptez-vous, monsieur, suivre un peu cette affaire?

M. D'ORLANGE.

Je le voudrais. Mais quoi! je ne puis; dès demain,
Il faudra, vers Paris, poursuivre mon chemin.

M. DE FLORVILLE.

Dès demain.

M. D'ORLANGE.

Oui, vraiment : une raison très-forte
M'appelle...

M. DE FLORVILLE.

Il faut toujours que le devoir l'emporte.

M. D'ORLANGE.

Allez-vous à Paris, monsieur?

M. DE FLORVILLE, à part.

Je puis mentir,
(Haut.)
Oui, j'y vais.

M. D'ORLANGE.

En ce cas, nous pourrons donc partir
Ensemble?

M. DE FLORVILLE.

Volontiers.

M. D'ORLANGE.

Oh! le charmant voyage!
Il nous paraîtra court celui-là, je le gage;
Henriette fera les frais de l'entretien :
Henriette est le nom de la jeune...

M. DE FLORVILLE.

Ah! fort bien.

(A part.)

Ce monsieur m'apprendra le nom de ma future.

M. D'ORLANGE.

Mais je n'en reviens pas. Quelle heureuse aventure!
Je sens que pour jamais elle va nous lier.
Peut-être trouvez-vous ce début familier :
Mais quoi ! les voyageurs font bientôt connaissance.
Quoique notre amitié ne soit qu'à sa naissance,
Je sens qu'elle ira loin.

M. DE FLORVILLE.

Ah! monsieur!

M. D'ORLANGE.

C'est au point
Que l'amour, non l'amour, ne nous brouillerait point.

M. DE FLORVILLE.

Vous croyez?

M. D'ORLANGE.

J'en suis sûr. Ce serait bien dommage!
Mais si la même belle obtenait notre hommage,
Et qu'elle eût prononcé; l'autre, quoiqu'à regret,
Céderait sans murmure, et se retirerait.

M. DE FLORVILLE.

L'effort serait cruel pour une âme sensible.

M. D'ORLANGE.

A l'amitié, monsieur, il n'est rien d'impossible.
D'ailleurs, aimons ensemble où nous verrons deux sœurs;
Et cette double intrigue aura mille douceurs.

M. DE FLORVILLE.

Mais si je soupirais pour une fille unique,
Et que vous survinssiez ?...

M. D'ORLANGE.

Bon! bon! terreur panique!

M. DE FLORVILLE.

Je le suppose.

M. D'ORLANGE.

Alors, c'est un point convenu:
Monsieur, que l'un de nous cède au premier venu.

M. DE FLORVILLE.

Mais...

M. D'ORLANGE.

Par exemple, ici, si j'aimais Henriette,
Vous seriez confident de ma flamme secrète ;
Et moi, je vous rendrais même service ailleurs.

SCÈNE XI

LES PRÉCÉDENTS, OLIVIER.

OLIVIER.

Voulez-vous bien passer dans le salon, messieurs ?

M. D'ORLANGE.

Pour souper ?

OLIVIER.

A l'instant.

M. D'ORLANGE, à Florville.

Venez, je vous présente.

M. DE FLORVILLE.

Je vous suis obligé.

M. D'ORLANGE.

La rencontre est plaisante.
En un soir, ce n'est pas être heureux à demi :
Je trouve un doux asile, et je fais un ami.

M. DE FLORVILLE, à part.

Ma foi ! si j'y comprends un seul mot, que je meure !
Serais-je donc ici venu trop tard, d'une heure ?

(Ils sortent ensemble. Olivier les suit.)

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I

M. DE FLORVILLE, seul.

Je n'ai pu fermer l'œil. Oui, j'en ferai l'aveu,

Ce jeune homme m'occupe et m'inquiète un peu.
Aime-t-il Henriette? Ah! rien n'est plus possible :
Peut-on la voir, l'entendre, et rester insensible?
Dès le premier abord, je sens qu'elle m'a plu.
Grâce, esprit, elle a tout ; et peu s'en est fallu
Que bientôt, abjurant une inutile feinte,
Je ne me déclarasse. Une nouvelle crainte
Me retient : prenons garde à ce jeune inconnu.
Quel dommage pourtant, s'il m'avait prévenu!

SCÈNE II

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, M. DE FLORVILLE.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Vous vous êtes, dit-on, promené de bonne heure,
Monsieur ?

M. DE FLORVILLE.

J'ai parcouru cette aimable demeure :
Elle paraît charmante.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Ah ! charmante !... Ces lieux
N'ont rien que de champêtre.

M. DE FLORVILLE.

Ils m'en plaisent bien mieux.
Je hais ces beaux châteaux et leur vaine parure :
Non, il n'est rien de tel que la simple nature.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Monsieur aimerait donc ce paisible séjour ?

M. DE FLORVILLE.

Je le préfèrerais à la ville, à la cour ;
J'aime les prés, les bois, surtout la solitude.
Là, sans ambition et sans inquiétude,
Dans un parfait repos, dans un calme enchanteur,
Loin d'un monde importun, et seul avec mon cœur,
Je sens que, si j'avais une aimable compagne,
Je passerais ma vie au sein de la campagne.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Dans vos souhaits, monsieur, je retrouve mes goûts.
J'aime aussi la retraite.

M. DE FLORVILLE.

Oui ; mais expliquons-nous :
J'entends une retraite isolée et profonde,
Et non celle où toujours le voisinage abonde.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Ce n'est pas celle-là que je veux dire aussi,
Monsieur, et nous voyons très-peu de monde ici.

M. DE FLORVILLE.

Sans doute, je le crois, puisque vous me le dites :
Mais, en un soir, voilà cependant deux visites.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Oui, qui nous ont surpris fort agréablement,
Mais que mon père et moi n'attendions nullement.

M. DE FLORVILLE.

Pas même la première ? Eh quoi ! mademoiselle,
Ce monsieur qui d'abord m'a montré tant de zèle
N'est donc qu'un voyageur égaré?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Je le vois,
Ainsi que vous, monsieur, pour la première fois.

M. DE FLORVILLE.

Ce jeune homme... paraît on ne peut plus aimable,
Mademoiselle.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Il est d'une humeur agréable;
Et le premier coup d'œil, en effet, est pour lui.

M. DE FLORVILLE.

Mais c'est déjà beaucoup, et surtout aujourd'hui...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Nous parlions des plaisirs qu'à la campagne on goûte.
Vous les peignez si bien! et moi, je vous écoute
En personne qui sent tout ce que vous peignez.
Ces innocents plaisirs, ailleurs trop dédaignés,
Je les savoure ici : j'y vis très-solitaire.
Une autre trouverait cette retraite austère :
Eh bien! ma solitude a pour moi des appas.

M. DE FLORVILLE.

Ah! je le crois. D'ailleurs cela ne surprend pas.
Vous vivez près d'un père et respectable et tendre :
Vous faites son bonheur.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Je tâche de lui rendre
Les soins qu'il prit de moi, dès mes plus jeunes ans;
Heureuse de pouvoir, par mes soins complaisants,
Écarter loin de lui les ennuis, la tristesse,
Qui suivent et souvent précèdent la vieillesse!
Il aime la musique : eh bien! chaque dessert,
Monsieur, soir et matin, est suivi d'un concert.

M. DE FLORVILLE.

Fort bien.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Je suis, de plus, sa lectrice ordinaire.
Ma manière de lire a le don de lui plaire :
Doux emploi! tous nos soirs sont bien vite écoulés.

M. DE FLORVILLE.

(Très-vivement.) (En se reprenant.)
Ah! je vous aiderai... ce soir, si vous voulez,
Vous vous reposeriez...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Je vous suis obligée.
Quand mon père sourit, je me sens soulagée.

M. DE FLORVILLE.

Mademoiselle, eh bien, je le dirai tout bas :
Car un autre en rirait; mais vous n'en rirez pas.
J'ai passé quatre hivers auprès de mon aïeule :
Jamais, jamais un soir je ne la laissai seule.
Je faisais sa partie, ensuite je lisais;
Je l'écoutais, surtout; enfin, je l'amusais;
Et moi j'étais heureux en la voyant heureuse.
Sa mémoire, à la fois, m'est chère et douloureuse.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Que vous me rappelez un touchant souvenir!
Une mère! pardon, je ne puis retenir
Mes pleurs...

M. DE FLORVILLE.

Les retenir! pourquoi, mademoiselle?
Ah! gardez-vous en bien : la cause en est trop belle;
Et croyez qu'avec vous plutôt je pleurerais :
Qui connut vos plaisirs, doit sentir vos regrets.
J'éprouve en ce moment un charme inexprimable :
Non, je n'ai jamais eu d'entretien plus aimable.
Hélas! pourquoi faut-il que des moments si doux
S'échappent aussi vite!

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Il ne tiendra qu'à vous,
Monsieur, de prolonger...

M. DE FLORVILLE.

Ah! mon unique envie
Eût été de passer ici toute ma vie :
Mais peut-être en ces lieux n'ai-je que peu d'instants...
L'autre étranger ici restera-t-il longtemps,
Mademoiselle?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Eh mais! je l'ignore; mon père
Fera près de vous deux tous ses efforts, j'espère;
Et... nous reparlerions de l'emploi de nos soirs.

M. DE FLORVILLE.

Et, tout en rappelant les soins et les devoirs
Auxquels nous avons vu tant d'heures consacrées,
Nous passerions encor de bien douces soirées.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Mais voici l'étranger.

M. DE FLORVILLE.

Il est toujours riant.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Oui...

M. DE FLORVILLE, à part.

Comme elle paraît émue en le voyant!

SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTS, M. D'ORLANGE.

M. D'ORLANGE.

D'un aimable entretien je crains de vous distraire,
D'être importun.

M. DE FLORVILLE.

Monsieur est bien sûr du contraire.

M. D'ORLANGE.

Moi! point du tout, d'honneur! je puis être indiscret :
Je sens qu'en pareil cas un tiers me gênerait.

M. DE FLORVILLE, à part.

Fort bien! vous allez voir que c'est moi qui le gêne.

M. D'ORLANGE à Florville.

Je suis un paresseux; mais j'en porte la peine :
Vous m'avez prévenu.

M. DE FLORVILLE.

Bien plus heureusement,
Vous me sûtes hier prévenir...

M. D'ORLANGE.

D'un moment,
Ma venue en ces lieux a devancé la vôtre.
Ah! nous sommes, monsieur, bien heureux l'un et l'autre.
Eus-je tort, quand hier je vous félicitai?
Le portrait que j'ai fait vous paraît-il flatté?

M. DE FLORVILLE.

Il s'en faut bien.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Messieurs, épargnez-moi, de grâce;
Ou vous m'obligerez...

M. DE FLORVILLE.

Une telle menace
Nous impose silence.

M. D'ORLANGE.

Oui, changeons de sujet.
Il faut que je vous conte un rêve que j'ai fait.
Ce qui frappe le jour, la nuit nous le rappelle.
Ainsi je rêvais donc à vous, mademoiselle.

Je vous voyais partout, au château, dans le bois;
Et je vous voyais... telle enfin que je vous vois.
De cette vision mon âme était charmée.
Mais quoi! je sens mes yeux se remplir de fumée.
Je les ouvre : je vois quelque lueur briller :
J'entends même de loin la flamme pétiller.
Inquiet, de mon lit aussitôt je m'élance,
Et je vais voir... partout règne un profond silence.
Un instinct me conduit à votre appartement.

M. DE FLORVILLE.

Cet instinct est heureux.

M. D'ORLANGE.

Oui, le feu, justement,
Avait pris, par malheur, près de mademoiselle,
Chez Justine.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Ah! bon dieu!

M. D'ORLANGE.

Faites grâce à mon zèle.
On est bien dispensé de politesse alors.
Je pousse votre porte, et, redoublant d'efforts,
Je l'enfonce... Déjà vous étiez éveillée,
D'une robe légère à la hâte habillée :
Je vous prends dans mes bras... nouvelle excuse encor :
Je veux vous emporter au fond du corridor.
Mais, quoi ! déjà la flamme en barrait le passage.

M. DE FLORVILLE.

Que faire ?

M. D'ORLANGE, à mademoiselle d'Orfeuil.

Mon manteau vous couvre le visage,
Même aux dépens du mien : moi, je risquais si peu !
Je vous enlève enfin, tout au travers du feu,
Et vais vous déposer, aussi morte que vive,
Dans la cour, où bientôt monsieur lui-même arrive,
Suivi de votre père : il s'en était chargé ;
Car tous deux, entre nous, nous avions partagé
Le bonheur de sauver cette chère famille :
Monsieur portait le père, et je portais la fille.

M. DE FLORVILLE.

Tout en rêvant, monsieur, vous choisissez fort bien.
Ce poids est plus léger et plus doux que le mien.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

En ce cas qui jamais n'arrivera, j'espère,
C'est me servir le mieux que de sauver mon père.

M. D'ORLANGE.

Oh ! j'aurais eu le temps de vous sauver tous deux.
Vous reprenez vos sens, et vous ouvrez les yeux.
Le plaisir me réveille en sursaut ; je me lève,
Et je vois à regret que ce n'était qu'un rêve.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Mille grâces, monsieur, d'un si généreux soin :
Mais il vaut encor mieux n'en avoir pas besoin.

SCÈNE IV

LES PRÉCÉDENTS, M. D'ORFEUIL.

M. D'ORFEUIL, de loin

Messieurs, vous paraissez en bonne intelligence.
Les voyageurs entre eux font bientôt connaissance.

M. D'ORLANGE.

C'est ce que je disais.

M. DE FLORVILLE.

Et surtout on la fait
Si vite avec monsieur !

M. D'ORFEUIL.

Oui, d'abord, en effet
J'ai vu que nos humeurs étaient bien assorties.

M. D'ORLANGE.

Monsieur...

M. D'ORFEUIL.

Ah ! c'est qu'il est d'heureuses sympathies.
Hein ?.. qu'en dis-tu, ma fille ?

MAEEMOISELLE D'ORFEUIL.

Oui, sans doute, il en est.
Mon père, je le sens...

M. D'ORFEUIL.

Ta franchise me plaît.

M. DE FLORVILLE, à part.

Je joue ici vraiment un joli personnage.

M. D'ORFEUIL.

Avez-vous vu, messieurs, mon petit apanage?

M. DE FLORVILLE.

Oui, ce matin, partout je me suis promené.

M. D'ORFEUIL.

Il faut que je vous montre, avant le déjeuné,
Des oiseaux, des faisans que j'aime à la folie.

M. D'ORLANGE.

Monsieur sera charmé de la faisanderie.

M. D'ORFEUIL.

Bon! vous l'avez vue?

M. D'ORLANGE.

Oui, j'en sors.

M. D'ORFEUIL, à part.

Il l'entend bien.
Il veut avec sa femme avoir un entretien.
(Haut.)
En ce cas, vous allez rester avec ma fille.
(A Florville.)
Vous, monsieur, venez voir ma petite famille.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, à d'Orlange.

Monsieur la reverrait peut-être avec plaisir.

M. D'ORLANGE.

Oh! mon dieu, point du tout; je l'ai vue à loisir.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Mais ne vous gênez point; car vous craignez la gêne.

M. D'ORLANGE.

Eh! non, depuis une heure, au moins, je me promène.

M. D'ORFEUIL, à d'Orlange.

Vous êtes las : d'ailleurs, nous reviendrons bientôt.

M. D'ORLANGE.

Ne vous pressez point trop : voyez tout comme il faut.

M. DE FLORVILLE.

Mais... cette promenade, on pourrait la remettre.

M. D'ORFEUIL.

Non, voilà le moment. Monsieur veut bien permettre.
Venez, vous allez voir quelque chose de beau.

M. DE FLORVILLE, saluant mademoiselle d'Orfeuil.

Il n'était pas besoin de sortir du château.

(Il sort avec M. d'Orfeuil.)

SCÈNE V

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE.

M. D'ORLANGE.

Au fait, je n'ai rien vu de tout cela : qu'importe?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Pourquoi donc, en ce cas, feignez-vous de la sorte!

M. D'ORLANGE.

J'ai si peu de moments à passer près de vous!
Et j'irai perdre, moi, des instants aussi doux!...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Eh mais! la fiction vous paraît familière,
Monsieur.

M. D'ORLANGE.

Ah! pardonnez : ce sera la dernière.
J'ai bien vu des châteaux pareils à celui-ci,
Mais rien de comparable à ce qu'on voit ici.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Je croyais que monsieur aimait la promenade.

M. D'ORLANGE.

D'accord ; mais tel plaisir est insipide et fade.
Près d'un plaisir plus grand. Je l'aime, j'en convien;
Mais j'aime encore mieux un touchant entretien...
Non pas celui d'hier : oubliez-le, de grâce,
Tel qu'un songe léger que le réveil efface :
Car je suis bien changé depuis hier.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Sitôt?
Je ne le croyais pas.

M. D'ORLANGE.

Ah! souvent, il ne faut
Qu'un instant, qu'un coup d'œil. Une seule étincelle

Cause un grand incendie. Hier, mademoiselle,
J'etais un voyageur, distrait, toujours errant,
Qui jamais ne se fixe, et voit tout en courant.
Mais ce matin...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Eh bien?

M. D'ORLANGE.

Quelle métamorphose
Vient de se faire en moi ! Je suis... hélas ! je n'ose
Dire ce que je suis. Si vous pouviez !...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Pardon :
De deviner, monsieur, je n'eus jamais le don.

M. D'ORLANGE.

Mon secret est pourtant bien facile à comprendre.

MADEMOISELLE D ORFEUIL.

En ce cas, ce n'est pas à moi qu'il faut l'apprendre ;
Et puisque vous voulez enfin vous déclarer,
Faites-le ; jusque-là, je dois tout ignorer.

(Elle sort.)

SCÈNE VI

M. D'ORLANGE, seul.

Cette espèce d'aveu n'a point paru déplaire;
Du moins, elle n'a pas témoigné de colère.
Cependant, je ne suis qu'un simple voyageur.
Même à voir de son front la subite rougeur,
Et la mélancolie en ses regards empreinte,
Du trait qui m'a blessé j'ose la croire atteinte :
J'admire, en vérité, l'avenir qui m'attend.
Il est flatteur... Oui, mais... quand j'y songe pourtant,
Si ce nouvel amour, si ce doux hyménée,
Bornaient, en son essor, ma haute destinée !
Car, à juger d'après ce qui m'est arrivé,
Aux grands événements je me sens réservé.
Je puis me faire un nom, et, dans mon ministère,
Servir le roi, l'Etat, pacifier la terre.
De quelque emploi brillant je puis me voir charger,

Et de nouveau peut-être il faudra voyager.
Sans vouloir pénétrer dans les choses futures,
Les voyages sur mer sont remplis d'aventures.

Arrivant par degrés à une espèce de rêverie et de vision.

Le vaisseau, sur lequel je m'étais embarqué,
Par un corsaire turc, en route, est attaqué...
Je défends, presque seul, mon timide équipage...
Mais enfin le grand nombre accable mon courage,
Et je me rends... Les Turcs, charmé de ma valeur,
Me proclament leur chef, à la place du leur
Qu'avait tué mon bras. Le sort me favorise :
Je signale leur choix par mainte et mainte prise,
Et parviens, par degrés, à de très-haut emplois...
Le capitan-pacha, jaloux de mes exploits,
Me dénonce au visir ; il prétend qu'on me chasse...
On le chasse lui-même, et je monte à sa place...
— « Pacha, dit le visir, les Russes sont là ; cours ;
« Et bats-les. » Je les bats ; puis je prends, en trois [jours,
Ismailow, Okzakow, Crimée et Valachie...
Mon nom devient fameux par toute la Turquie...
Le sultan, qui dans moi voit son plus ferme appui,
Me fait son gendre : il meurt ; et je règne après lui,

(Au comble du délire.)

Me voilà donc le chef de la Sublime Porte !...
Mais ma religion, mais mon culte !... Qu'importe
La mitre, le turban, tous les cultes divers ?
Mon dogme est d'adorer le dieu de l'univers.
Il est celui des Turcs ; et tous, à mon exemple,
Vont ne bénir qu'un Dieu, dont le monde est le temple.
Ce n'est pas que je sois jaloux d'être empereur ;
Mais instruire un grand peuple et faire son bonheur,
Voilà la gloire unique, oui...

SCÈNE VII

M. D'ORLANGE, VICTOR.

VICTOR, se prosternant.

Sultan !

M. D'ORLANGE.

Eh bien! qu'est-ce?
Que veut-on?

VICTOR.

Au sérail on attend ta hautesse...

M. D'ORLANGE, se croyant encore le grand-seigneur.

Quel est l'audacieux?...

VICTOR.

La sultane, à l'instant,
Va servir le café, le sorbet. Elle attend.

M. D'ORLANGE.

Eh mais!... c'est toi, Victor. Malheureux! tu m'éveilles.

VICTOR.

C'est dommage; en rêvant, vous faites des merveilles.
Je suis un criminel; je vous ai détrôné.
Pardon. Aussi jamais s'est-on imaginé...?

M. D'ORLANGE.

Eh! Victor, chacun fait des châteaux en Espagne :
On en fait à la ville, ainsi qu'à la campagne;
On en fait en dormant, on en fait éveillé.
Le pauvre paysan, sur sa bêche appuyé,
Peut se croire, un moment, seigneur de son village.
Le vieillard, oubliant les glaces de son âge,
Ses figure aux genoux d'une jeune beauté,
Et sourit; son neveu sourit de son côté,
En songeant qu'un matin du bonhomme il hérite.
Telle femme se croit sultane favorite;
Un commis est ministre; un jeune abbé, prélat;
Le prélat... Il n'est pas jusqu'au simple soldat,
Qui ne se soit un jour cru maréchal de France;
Et le pauvre, lui-même, est riche en espérance.

VICTOR.

Et chacun redevient Gros-Jean comme devant.

M. D'ORLANGE.

Eh bien! chacun, du moins, fut heureux en rêvant.
C'est quelque chose encor que de faire un beau rêve.
A nos chagrins réels c'est une utile trève.
Nous en avons besoin : nous sommes assiégés
De maux, dont à la fin nous serions surchargés,

Sans ce délire heureux qui se glisse en nos veines.
Flatteuse illusion! doux oubli de nos peines!
Oh! qui pourrait compter les heureux que tu fais?
L'espoir et le sommeil sont de moindres bienfaits.
Délicieuse erreur! tu nous donnes d'avance
Le bonheur, que promet seulement l'espérance.
Le doux sommeil ne fait que suspendre nos maux;
Et tu mets à la place un plaisir : en deux mots,
Quand je songe, je suis le plus heureux des hommes;
Et dès que nous croyons être heureux, nous le sommes.

VICTOR.

A vous entendre, on croit que vous avez raison.
Un déjeuné pourtant serait bien de saison;
Car, en fait d'appétit, on ne prend point le change;
Et ce n'est pas manger que de rêver qu'on mange.

M. D'ORLANGE.

A propos... il raisonne assez passablement.

(Il sort.)

SCÈNE VIII

VICTOR, seul.

Il est fou... là... se croire un sultan! seulement!
On peut bien quelquefois se flatter dans la vie.
J'ai, par exemple, hier, mis à la loterie;
Et mon billet enfin pourrait bien être bon.
Je conviens que cela n'est pas certain : oh! non.
Mais la chose est possible, et cela doit suffire.
Puis, en me le donnant, on s'est mis à sourire,
Et l'on m'a dit : « Prenez, car c'est là le meilleur. »
Si je gagnais pourtant le gros lot!... quel bonheur!
J'acheterai d'abord une ample seigneurie...
Non, plutôt une bonne et grasse métairie,
Oh! oui! dans ce canton, j'aime ce pays-ci;
Et Justine, d'ailleurs, me plaît beaucoup aussi.
J'aurai donc, à mon tour, des gens à mon service!
Dans le commandement je serai peu novice :
Mais je ne serai point dur, insolent, ni fier,
Et me rappellerai ce que j'étais hier.

Ma foi, j'aime déjà ma ferme à la folie.
Moi, gros fermier!... j'aurai ma basse-cour remplie
De poules, de poussins que je verrai courir!
De mes mains, chaque jour, je prétends les nourrir.
C'est un coup-d'œil charmant, et puis cela rapporte.
Quel plaisir, quand le soir, assis devant ma porte,
J'entendrai le retour de mes moutons bêlants,
Que je verrai de loin revenir à pas lents
Mes chevaux vigoureux et mes belles génisses!
Ils sont nos serviteurs, elles sont nos nourrices.
Et mon petit Victor, sur son âne monté,
Fermant la marche avec un air de dignité!
Plus heureux que monsieur...le grand turc sur son trône.
Je serai riche, riche et je ferai l'aumône.
Tout bas sur mon passage, on se dira : « Voilà
« Ce bon monsieur Victor »; cela me touchera.
Je puis bien m'abuser; mais ce n'est pas sans cause :
Mon projet est, au moins, fondé sur quelque chose,
(Il cherche.)
Sur un billet. Je veux revoir ce cher... Eh! mais...
Où donc est-il? tantôt encore je l'avais.
Depuis quand ce billet est-il donc invisible?
Ah! l'aurais-je perdu? serait-il bien possible?
Mon malheur est certain : me voilà confondu.
(Il crie.)
Que vais-je devenir? Hélas! j'ai tout perdu.

SCÈNE IX

VICTOR, JUSTINE.

JUSTINE.

Qu'avez-vous donc perdu, monsieur?

VICTOR.

Ma métairie.

JUSTINE.

Votre?...

VICTOR.

Ah! mademoiselle, excusez, je vous prie;

Venez m'aider, de grâce, à retrouver nos fonds.

JUSTINE.

Vos fonds? expliquez-vous.

VICTOR.

Venez, je vous réponds
Que vous vous obligez vous-même la première.
Nous sommes ruinés, madame la fermière.

(Ils sortent ensemble.)

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I

M. D'ORFEEUIL, M. D'ORLANGE.

M. D'ORLANGE, l'amène mystérieusement.

Bon. Je puis donc ici vous parler sans témoin,
Et vous ouvrir mon cœur; car j'en ai grand besoin.

M. D'ORFEUIL. sourit.

Quel est donc ce mystère?

M. D'ORLANGE.

Ah! si vous pouviez lire
Dans ce cœur?

M. D'ORFEUIL, toujours de même.

Vous avez quelque chose à me dire,
Je le vois; mais saurai-je à la fin ce secret?

M. D'ORLANGE.

Oui; c'est assez longtemps avoir été discret.

M. D'ORFEUIL.

Sans doute; puis, pour vous je suis porté d'avance,
Et je vous saurai gré de votre confiance.

M. D'ORLANGE.

Eh bien! puisque je peux librement m'exprimer,
Votre chère Henriette a trop su me charmer.

M. D'ORFEUIL.

Vraiment?

M. D'ORLANGE.

Elle est aimable, et moi je suis né tendre :
En un mot, je l'adore et si j'osais prétendre
A sa main, cet hymen ferait tout mon bonheur.

M. D'ORFEUIL.

Monsieur... assurément vous me faites honneur.

M. D'ORLANGE.

Vous trouvez ma demande un peu prompte, peut-être;
Mais il est naturel de se faire connaître.

M. D'ORFEUIL.

Bon!

M. D'ORLANGE.

Mon nom...

M. D'ORFEUIL.

M'est connu

M. D'ORLANGE.

Mon oncle...

M. D'ORFEUIL. C'est assez;
Abrégeons un détail inutile : avancez.

M. D'ORLANGE.

Mais...

M. D'ORFEUIL.

Je connais fort bien toute votre famille.
Vous dites donc, monsieur, que vous trouvez ma fille...?

M. D'ORLANGE.

Ah! monsieur, adorable.

M. D'ORFEUIL.

Allons, j'en suis charmé;
Et d'elle, à votre tour, croyez-vous être aimé ?

M. D'ORLANGE.

Je m'en flatte.

M. D'ORFEUIL.

Moi-même aussi je le soupçonne.
Écoutez, je vais voir notre jeune personne;
J'espère que tous trois serons bientôt d'accord.
Car, si vous lui plaisez, vous me convenez fort.

(Il sort.)

M. D'ORLANGE.

Et vous aussi, monsieur.

SCÈNE II

M. DORLANGE, seul.

Mais comme tout s'arrange !
J'aime, je plais, j'épouse... O trop heureux d'Orlange !
Qui m'aurait dit hier, lorsque je m'égarais,
Qu'au maître de ces lieux bientôt j'appartiendrais :
Qu'en ce château, moi-même... Il est un peu gothique.
Mais je rajeunirai cet édifice antique.
Le père est un brave homme, il entendra raison ;
Car je suis, à peu près, maître de la maison.
Ces grands appartements sont vraiment détestables,
Nos bons aïeux étaient des gens fort respectables ;
Mais ils ne savaient pas distribuer jadis.
Dans cette pièce, moi je vous en ferai dix.
Passons dans le jardin ; car c'est là que je brille.
Je fais ôter d'abord cette triste charmille...
Quoi ! je fais tout ôter. Nous avons du terrain :
Voilà tout ce qu'il faut pour créer un jardin.
J'en ai fait vingt ; ils sont tous dans mon portefeuille.
Entre mille sentiers bordés de chèvre-feuille,
Il en est un bien sombre : on n'y voit rien du tout ;
Et l'on est étonné, quand on arrive au bout,
De voir... Qu'y verra-t-on ? un Amour, un vieux temple ?
Un kiosque ? oh ! non, rien d'étonnant ; par exemple,
Un petit pavillon, au dehors tout uni,
Plus modeste en dedans ; le luxe en est banni :
On gâte la nature, et moi je la respecte.
Du pavillon, moi seul, je serai l'architecte :
Je serai jardinier aussi : je planterai
Des arbrisseaux, des fleurs : je les arroserai ;
Car j'aurai sous ma main une source d'eau pure,
Et tout autour de moi la plus belle verdure...
De ce lieu tout mortel est d'avance exilé.
Mon beau-père et ma femme en auront seuls la clé.

Là, je rêve, je lis; tapi dans ma retraite,
Je vois, du coin de l'œil, la timide Henriette
Qui vient pour me surprendre, et marche à petit bruit,
Retenant son haleine ; elle ouvre et s'introduit.
Ah ! si la solitude est douce en elle-même,
Je sens qu'elle est plus douce auprès de ce qu'on aime.

SCÈNE III

M. D'ORLANGE, MADEMOISELLE D'ORFEUIL, JUSTINE.

M. D'ORLANGE.

Le ciel, mademoiselle, a comblé tous mes vœux:
A votre père ici j'ai déclaré mes feux.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Oui, monsieur, je le sais.

M. D'ORLANGE.

L'impatience est grande;
Mais vous m'aviez permis de faire la demande.

JUSTINE

Il ne faut pas vous dire une chose deux fois.

M. D'ORLANGE.

Non, vraiment. Et ma noce ? oh! d'ici je la vois.
Tous les préparatifs sont déjà dans ma tête.
Un aimable désordre embellira la fête :
Repas champêtre et gai, des danses, des chansons,
Des enfants, des vieillards, les filles, les garçons ;
Je veux que de leurs cris tout le bois retentisse.
Le soir, spectacle, jeu, concert, feu d'artifice...
Que vous dirai-je enfin ? tout ce qu'on peut avoir.

JUSTINE

Mon Dieu ! que tout cela sera charmant à voir !
Hâtez donc, ma maîtresse, une aussi belle noce.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Mais le plan, ce me semble, en est un peu précoce.
Le jour n'est pas si près...

M. D'ORLANGE.

Il n'est, je crois, pas loin.

(Voyant arriver Florville.)
Je veux que mon ami, d'ailleurs, en soit témoin.

SCÈNE IV

Les précédents, M. DE FLORVILLE.

M. DE FLORVILLE, qui a entendu le dernier vers.
Je vous suis obligé.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.
Pardon, je me retire ;
J'obéirai, c'est tout ce que je puis vous dire.

M. D'ORLANGE.
Ah ! c'est en dire assez.

(Mademoiselle d'Orfeuil sort avec Justine.)

SCÈNE V

M. DORLANGE, M. DE FLORVILLE

M. D'ORLANGE.
Vous le voyez, mon cher.
Cela s'entend, je crois.

M. DE FLORVILLE.
Oh ! oui, rien n'est plus clair.
Mais cette affaire-ci s'est menée un peu vite.

M. DORLANGE.
En effet. A ma noce, au moins, je vous invite.

M. DE FLORVILLE.
Mille grâces, monsieur : je repars à l'instant.

M. D'ORLANGE.
Quoi ! vous partez ? sur vous j'avais compté pourtant.

M. DE FLORVILLE.
En vérité... je suis on ne peut plus sensible...

M. D'ORLANGE.
Faites-moi ce plaisir.

M. DE FLORVILLE.
Il ne m'est pas possible.

M. D'ORLANGE.

Félicitez-moi donc, je vous prie.

M. DE FLORVILLE.

En effet,
Vous êtes fort heureux : enfin, il se pouvait
Qu'Henriette déjà fût promise à quelqu'autre,
Qu'auriez-vous fait alors?

M. D'ORLANGE.

Quel scrupule est le vôtre?
Je trouverais, d'honneur, on ne peut plus plaisant
De supplanter d'abord, presque chemin faisant,
Quelque futur époux qui ne s'en doute guère ;
Toute ruse est permise en amour comme en guerre.

M. DE FLORVILLE.

Fort bien : mais c'est blesser pourtant les droits d'autrui.

M. D'ORLANGE.

Est-ce ma faute, à moi, si je plais mieux que lui?

M. DE FLORVILLE.

Mais ce futur époux se fût montré peut-être.

M. D'ORLANGE.

Tant mieux : j'aurais été charmé de le connaître.

M. DE FLORVILLE, faisant un geste.

Et... si...

M. D'ORLANGE.

Je vous entends : je ne me bats pas mal.
Je suis même en état d'épargner mon rival :
Je ne le tuerais point.

M. DE FLORVILLE.

Vous êtes bien honnête :
S'il vous tuait?

M. D'ORLANGE.

Eh bien ! si le destin m'apprête
Une si belle mort, soit ; je m'y dévouerai,
Monsieur ; par deux beaux yeux heureux d'être pleuré !
Mais c'est mal à propos s'inquiéter sans doute.
C'est mettre tout au pis ; car je veux qu'il m'en coûte
Une blessure ou deux : je ne m'en plaindrais pas ;
Et ma blessure même a pour moi mille appas.
Lentement du château je regagne la porte ;

Ou, si je ne le puis, mon valet m'y rapporte.
Lorsque l'on est blessé, qu'on est intéressant !
Peut-être.., le beau sexe est si compatissant !
De sa main... pourquoi non ? Jadis les demoiselles
Soignaient les chevaliers qui se battaient pour elles.
Mon Henriette est tendre : oui, le matin, le soir,
Auprès de son malade elle viendra s'asseoir.
Bayard fut, comme moi, blessé, malade à Bresse :
Mais Bayard près de lui n'avait point sa maîtresse.
La mienne à mon chevet s'établira : je crois
Qu'elle fera monter son clavecin chez moi.
Tantôt d'un roman tendre elle fait la lecture,
Et nous nous retrouvons dans plus d'une peinture.
Un jour... il m'en souvient, en un endroit charmant,
Ma lectrice s'arrête involontairement,
Pousse un soupir, sur moi jette à la dérobée
Un regard !... de ses yeux une larme est tombée.
Ah ! si je suis malade, elle n'est guère mieux ;
Et mon état, vraiment, est si délicieux,
Que je voudrais, je crois, ne guérir de ma vie.

M. DE FLORVILLE.

D'être malade ainsi vous donneriez l'envie.
Vous voyez l'avenir comme on voit le passé.
Mais quoi ! si par malheur vous n'étiez pas blessé ?

M. D'ORLANGE.

Bon ! rien de tout ceci n'arrivera peut-être,
Et ce futur époux est bien loin de paraître.
Mais de votre départ je suis très-affligé :
Car vous m'êtes si cher !...

M. DE FLORVILLE.

Je vous suis obligé.
Je vais prendre à l'instant congé...

M. D'ORLANGE.

De mon beau-père ?

M. DE FLORVILLE.

Oui, monsieur.

M. D'ORLANGE.

Nous pourrons nous retrouver, j'espère,
Quelque part... dans l'Europe, en un mot, nous revoir.

M. DE FLORVILLE.

Je ne sais...

M. D'ORLANGE.

Je serais enchanté de pouvoir
Vous être utile.

M. DE FLORVILLE.

Eh mais !...

M. D'ORLANGE.

Obliger ceux qu'on aime
Qu'on estime, surtout, c'est s'obliger soi-même.

M. DE FLORVILLE.

Monsieur...

M. D'ORLANGE, frappé tout à coup d'une idée.

Mais, à propos, ne vous tenez pas loin.
D'un honnête homme, un jour, je puis avoir besoin.
Je ne m'explique pas ; mais j'ai sur vous des vues...
N'en dites mot. Adieu.

(Il sort.)

SCÈNE VI

M. DE FLORVILLE, seul.

Mais je tombe des nues.
Il épouse, et je suis éconduit ! Je le voi :
C'est que probablement on l'aura pris pour moi.
Je pourrais d'un seul mot me faire reconnaître...
Mais non, elle aime l'autre ; il est trop tard peut-être ;
Et je l'affligerais, sans être plus heureux.
Cet hymen, cependant, eût comblé tous mes vœux.
Le père me convient, et la jeune personne
Est charmante : il est vrai qu'elle se passionne
Un peu vite... Eh! pourquoi me suis-je déguisé?
Pour ce monsieur, vraiment, le triomphe est aisé.
Un autre, là-dessus, lui chercherait querelle...
Mais pourquoi? sa méprise est assez naturelle...
Il arrive; on lui fait un gracieux accueil;
Il aime, et croit avoir plu du premier coup-d'œil.
Laissons-lui son erreur; elle est trop agréable,
Et deviendra bientôt un bonheur véritable.

Ah! puisqu'excepté moi, tout le monde est content,
Ne dérangeons personne, et partons à l'instant.
Oui...

SCÈNE VII

M. DE FLORVILLE, M. D'ORFEUIL.

M. DE FLORVILLE.

Monsieur, recevez mes adieux...

M. D'ORFEUIL.

Bon! qu'entends-je?
Vous partez?

M. DE FLORVILLE.

A l'instant.

M. D'ORFEUIL.

Masi quel dessein étrange!
Vous n'en avez rien dit à déjeuné.

M. DE FLORVILLE.

Depuis,
Je me suis consulté, monsieur, et je ne puis
Trop tôt, je le sens bien, continuer ma route.

M. D'ORFEUIL.

Bon! avant de partir, vous dînerez, sans doute?

M. DE FLORVILLE.

Mille grâces : il faut que je parte à l'instant.

M. D'ORFEUIL.

Je crains d'être indiscret, monsieur, en insistant.
Mais, quelques jours plus tard, vous verriez une chose.
Qui vous plairait.

M. DE FLORVILLE.

J'ai fait une assez longue pause.
De m'amuser, monsieur, je n'ai point le loisir,
Et ne pourrais d'autrui que troubler le plaisir.

M. D'ORFEUIL.

Vous êtes bien méchant.

SCÈNE VIII

LES PRÉCÉDENTS, MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

M. DORFEUIL.

Ah! croirais-tu, ma chère,
Que monsieur veut partir?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, avec un peu de dépit.

Apparemment, mon père,
Monsieur a des raisons pressantes...

M. DE FLORVILLE.

Je n'en ai
Qu'une, mais qui m'oblige à partir sans délai.

M. D'ORFEUIL.

Si vous aviez passé seulement la journée,
Nous aurions fait la plus agréable tournée,
Dans mes prés, dans mes bois, tous les quatre, ce soir.

M. DE FLORVILLE.

J'ai vu tout, ce matin.

M. D'ORFEUIL.

Vous n'avez pu tout voir.

M. DE FLORVILLE.

J'ai vu ce qui pouvait me toucher davantage.

M. D'ORFEUIL.

Vous ne connaissez point les moulins, l'ermitage...

M. DE FLORVILLE.

Ce n'est pas là ce qui m'intéressait le plus.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Mon père, nous faisons des efforts superflus.

M. DE FLORVILLE, à part.

Quelle froideur extrême!

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, à part.

Ah! quelle indifférence!

M. D'ORFEUIL.

J'ose vous demander, du moins, la préférence,
Au retour.

M. DE FLORVILLE.

Pardonnez... je voyage si peu!

Je dis à ce pays un éternel adieu.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Ce matin même encore il paraissait vous plaire.

M. DE FLORVILLE.

J'emporte, en le quittant, un regret bien sincère.
Croyez qu'en ce paisible et champêtre séjour
J'aurais voulu, monsieur, demeurer plus d'un jour.
Mais je ne suis pas fait pour être heureux, sans doute.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, à part.

Ni moi non plus. Combien un tel effort me coûte !

M. DE FLORVILLE, à part.

La force m'abandonne : il faut quitter ces lieux.
(Haut.)
C'en est trop; je m'oublie en ces touchants adieux.

M. D'ORFEUIL.

Je vais...

M. DE FLORVILLE.

De grâce...

M. D'ORFEUIL.

Au moins, jusqu'à votre voiture...

M. DE FLORVILLE.

Non, ne me suivez pas, monsieur, je vous conjure.
Mille remercîments de vos généreux soins.
Adieu, mademoiselle; et puissiez-vous, du moins,
Puissiez-vous, dans l'hymen qui pour vous se prépare,
Rencontrer le bonheur ! bonheur, hélas ! si rare,
Et que vous avez droit cependant d'espérer.

M. D'ORFEUIL.

Aussi l'espérons-nous, j'ose vous l'assurer.
Ce que vous souhaitez est une affaire faite.

M. DE FLORVILLE.

Déjà ? mademoiselle est donc bien satisfaite?

M. D'ORFEUIL.

On ne peut plus. Voyez : elle rougit.

M. DE FLORVILLE.

Je vois.
Adieu, monsieur, adieu, pour la dernière fois.
(Il sort.)

SCÈNE IX

M. D'ORFEUIL, MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

M. D'ORFEUIL.

Ce jeune homme est honnête, il faut que j'en convienne :
Mais il a l'humeur sombre ; et ce n'est pas la mienne.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Il a quelques chagrins.

M. D'ORFEUIL.

Il pouvait les cacher :
Ce n'est pas nous, je crois, qui l'avons pu fâcher.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Il est honnête, au fond. Je lui crois l'âme tendre,
Un esprit délicat.

M. D'ORFEUIL.

Va, j'aime mieux mon gendre.
Quel air ouvert et franc ! comme il est toujours gai !
Quel aimable babil ! quelle grâce !

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Il est vrai
Qu'il a de l'enjouement, surtout de la franchise.
Mais j'aurais souhaité, s'il faut que je le dise,
Qu'il eût moins d'amour-propre et de légèreté,
Plus de réflexion, de sensibilité ;
Tendre penchant qui sied si bien aux belles âmes !
En un mot, je voudrais...

M. D'ORFEUIL.

Vous voilà bien, mesdames !
Vous souhaitez toujours ce que vous n'avez pas.
Moi, du gendre que j'ai je fais le plus grand cas.
Mais le voici.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Pardon...

M. D'ORFEUIL.

Tu sors ? Eh mais ! demeure.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Permettez-moi ; je vais revenir tout à l'heure.

(Elle sort.)

SCÈNE X

M. D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE.

M. D'ORFEUIL.

Ah! mon gendre, bonjour. Je vous trouve à propos.
Je vous ai seulement dit, en courant, deux mots.

M. D'ORLANGE.

Deux mots essentiels; ils couronnaient ma flamme.

M. D'ORFEUIL.

Je gage qu'à présent, dans le fond de votre âme,
Vous pardonnez, monsieur, à votre oncle...

M. D'ORLANGE.

Comment?

M. D'ORFEUIL.

Sa lettre vous trahit; mais c'était sûrement
Pour vous rendre service.

M. D'ORLANGE.

Eh mais!... daignez permettre.
Car je ne comprends pas : vous parlez d'une lettre
De mon oncle?

M. D'ORFEUIL.

Eh! oui.

M. D'ORLANGE.

Quoi! mon oncle vous écrit?

M. D'ORFEUIL.

Oui, votre oncle lui-même.

M. D'ORLANGE.

Allons donc! monsieur rit.

M. D'ORFEUIL.

Mais point du tout.

M. D'ORLANGE.

O ciel! que ma surprise est grande!
Est-il bien vrai?

SCÈNE XI

LES PRÉCÉDENTS, VICTOR.

VICTOR, à M. d'Orfeuil.

Monsieur... quelqu'un là-bas demande
A vous parler.

M. D'ORFEUIL.

(A M. d'Orlange en s'en allant.)

J'y vais. Oui, j'étais prévenu;
Et d'avance, mon cher, vous étiez reconnu.
Au revoir.

SCÈNE XII

M. D'ORLANGE, VICTOR.

M. D'ORLANGE.

Ah ! Victor, qu'est-ce donc qu'il veut dire?
Si je l'en crois, mon oncle...

VICTOR.

Eh bien ?

M. D'ORLANGE.

Lui vient d'écrire.

VICTOR.

Bon !

M. D'ORLANGE.

Se peut-il ? comment me savait-il ici ?
Je ne puis...

VICTOR.

Je m'en vais vous expliquer ceci.
Un oncle a bien écrit, mais ce n'est pas le vôtre ;
Car vous saurez, monsieur, qu'on vous prend pour un
[autre.

M. D'ORLANGE.

Pour un autre! et pour qui ?

VICTOR.

Pour un futur époux ;
Pour celui qui vint hier, deux heures après nous,
Qui repart à l'instant, et vous cède la place.

M. D'ORLANGE.

Que dis-tu? je m'y perds. Répète donc, de grâce...

VICTOR.

Oui, monsieur : un valet m'apprend qu'un prétendu,
Nommé Florville, était d'Abbeville attendu,
En simple voyageur qui venait pour surprendre.
Vous parûtes ; d'abord, on vous prit pour le gendre :
De là, l'aimable accueil dont vous fûtes charmé ;
Voilà pourquoi sitôt vous vous crûtes aimé,
Pourquoi vous épousez. Vous passez pour Florville,
Et l'on croit que c'est vous qui venez d'Abbeville.

M. D'ORLANGE.

Ah ! je comprends enfin... J'étais surpris aussi
De voir... Mais quoi ! Florville est encor près d'ici...
Viens, suis-moi.

VICTOR.

Qu'est-ce donc, monsieur, je vous supplie ?

M. D'ORLANGE.

Je vais te l'expliquer.

(Il sort.)

VICTOR, en s'en allant.

Encor quelque folie.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I

M. D'ORLANGE, seul.

Victor est donc parti ! je crois qu'il l'atteindra;
Et s'il l'atteint, sans doute il le ramènera.
Mon billet est pressant. Je fais un sacrifice,
Cruel, mais qu'après tout il fallait que je fisse.
D'une méprise, moi, je ne puis abuser.
Cet homme est le futur ; c'est à lui d'épouser.

Florville épousera, car j'en fais mon affaire.
Je n'ai qu'une frayeur, et c'est d'avoir su plaire.
Mais Florville est fort bien. Il a d'ailleurs des droits.
Puis, je vais disparaître. Avec le temps, je crois,
On pourra m'oublier... comme amant ; car sans doute
De ce château souvent je reprendrai la route ;
Il est si doux de voir les heureux qu'on a faits !
Ah ! l'accueil qui m'attend paiera tous mes bienfaits.
Dès qu'on me voit, ce sont des transports d'allégresse !...
On vole à ma rencontre, on accourt, on s'empresse,
Et le père, et le gendre, et les petits enfants.
Henriette me dit... que ces mots sont touchants !
« Mon ami, vous voyez la plus heureuse mère !...
« Je vous dois mon bonheur, mes enfants et leur père.»
Serais-je plus heureux si j'étais son époux ?
Quelqu'un vient : c'est le père, allons, amusons-nous,
En attendant Victor.

SCÈNE II

M. D'ORFEUIL, D'ORLANGE.

M. D'ORFEUIL.

Vous voulez bien permettre ?
Vous rêvez, ce me semble.

M. D'ORLANGE.

Oui ; je rêve...

M. D'ORFEUIL.

A la lettre ?
A cet oncle indiscret ?

M. D'ORLANGE.

Mais, en effet, Derval
A trahi son neveu pour vous; c'est assez mal.

M. D'ORFEUIL.

Vous pouvez l'accuser, mais je ne puis m'en plaindre:
Car pourquoi le neveu s'avise-t-il de feindre ?

M. D'ORLANGE.

Il avait ses raisons pour en user ainsi.

M. D'ORFEUIL.

Pour le trahir, son oncle eut les siennes aussi.

Savez-vous bien, monsieur, qu'en gardant l'anonyme,
De son propre artifice on est souvent victime ?

M. D'ORLANGE.

Oui, le gendre, en effet, pouvait vous échapper ?
Mais, monsieur, il n'est pas aisé de vous tromper.

M. D'ORFEUIL.

J'en conviens... A propos, parlons de mariage,
L'objet de vos désirs et de votre voyage.

M. D'ORLANGE.

Pour une telle fête on viendrait de plus loin.
J'ai dépêché Victor pour cela : j'ai besoin
De son retour.

M. D'ORFEUIL.

J'entends.

M. D'ORLANGE.

Tenez, je suis sincère;
Je sens que l'étranger nous était nécessaire,
Et j'ai regret de voir qu'il se soit en allé.

M. D'ORFEUIL.

J'en suis fâché : mais quoi ! je m'en suis consolé.

M. D'ORLANGE.

Ce monsieur gagnerait à se faire connaître.

M. D'ORFEUIL.

Je ne sais.

M. D'ORLANGE.

En ces lieux il reviendra peut-être.

M. D'ORFEUIL.

J'ai fait de vains efforts pour obtenir ce point.

M. D'ORLANGE.

Je serais très-fâché, s'il ne revenait point.

M. D'ORFEUIL.

Parlons de vous, Florville : allons, plus de d'Orlange.

M. D'ORLANGE.

Si Florville est heureux, je ne perds point au change.

M. D'ORFEUIL.

Ni ma fille non plus ; justement, la voici.

SCÈNE III

M. D'ORLANGE, MADEMOISELLE D'ORFEUIL, M. D'ORFEUIL.

M. D'ORFEUIL, à sa fille.

Eh bien ! voilà Florville, et tout est éclairci.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Il est vrai.

M. D'ORFEUIL.

Tu dois donc enfin être contente.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Mon père...

M. D'ORLANGE.

Si l'effet répond à mon attente,
Je crois que vous n'aurez plus rien à désirer.

M. D'ORFEUIL.

Bon. Pour la noce, moi, je vais tout préparer.
Je vous laisse tous deux ; car vous avez, je pense,
A vous faire en secret plus d'une confidence.

M. D'ORLANGE.

Ah ! oui.

(M. d'Orfeuil sort.)

SCÈNE IV

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE.

M. D'ORLANGE, à part.

De mon rival servons les intérêts.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, à part.

C'en est fait, écartons d'inutiles regrets.

M. D'ORLANGE.

Florville, en se montrant, peut-il aussi vous plaire?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Je suivrai, sur ce point, les ordres de mon père.

M. D'ORLANGE.

Cela ne suffit pas, non : vous voyez en moi
Votre futur époux, vous l'acceptez : mais quoi !
Si je ne l'étais point ?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Eh mais ! monsieur, vous l'êtes.

M. D'ORLANGE.

Je vais vous confier mes alarmes secrètes.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, vivement.

Vos alarmes, monsieur ? quel sujet ?...

M. D'ORLANGE.

Entre nous,
Je crains de n'être pas assez digne de vous.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Vous êtes trop modeste.

M. D'ORLANGE.

Ah ! je me rends justice.
J'ai (car d'avance il faut que je vous avertisse)
Mille défauts, d'honneur, pour un mari, s'entend.
Je me connais ; je suis vif, volage, inconstant ;
Et capricieux même, il faut que je le dise.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Vous avez le mérite, au moins, de la franchise.

M. D'ORLANGE.

C'est en me comparant avec l'autre étranger,
Que je me suis trouvé vain, étourdi, léger...
Ce jeune homme est vraiment on ne peut plus aimable ;
Qu'en dites-vous ?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Il est tout à fait estimable.
(A part.)
Voudrait-il m'éprouver ?

M. D'ORLANGE.

Eh ! voilà ce qu'il faut...
Dans un époux. Tenez, je l'observais tantôt,
Ses discours sont remplis de raison, de justesse ;
Ils respirent la grâce et la délicatesse ;

Je vous assure enfin qu'il vaut bien mieux que moi.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Vous plaisantez...

M. D'ORLANGE.

Moi! non, je suis de bonne foi.
A vos charmants attraits j'ai cru le voir sensible :
Qui ne le serait pas ?.. Et s'il était possible
Que lui-même, à son tour, il eût pu vous toucher !
Dites-le : je suis homme à l'envoyer chercher...
Que vous dirai-je enfin ? à lui céder moi-même
Tous mes droits .. si j'en ai.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Quelle noblesse extrême !
Mais, encore une foi, il n'est plus question
De vain déguisement, de supposition ;
Et quant à l'étranger dont vous parlez sans cesse,
Cet éloge suppose un soupçon qui me blesse,
Monsieur, et qui nous fait injure à tous les trois.

M. D'ORLANGE.

Ah ! c'est vous qui bientôt me connaîtrez, je crois.

SCÈNE V

MADEMOISELLE D'ORFEUIL,
M. D'ORLANGE, VICTOR, qui entre mystérieusement et al'air de vouloir parler en secret à son maître.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Mais Victor semble avoir quelque chose à vous dire.

M. D'ORLANGE, voulant emmener Victor.

Je vais...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Restez : c'est moi, monsieur, qui me retire.

(Elle sort)

SCÈNE VI

M. D'ORLANGE, VICTOR.

M. D'ORLANGE.

Eh bien ?

VICTOR.

Il va venir : il est à deux cents pas.
Il a pris son parti.

M. D'ORLANGE.

Bon. Je n'en doutais pas.
Et ma lettre ?...

VICTOR.

A propos, voulez-vous bien permettre ?...
Mais qu'avez-vous donc mis, monsieur, dans votre lettre?

M. D'ORLANGE.

Comment ?

VICTOR.

C'est qu'en l'ouvrant, il a d'abord pâli ;
Puis il a pris un air... un air... là... très-poli,
Mais extraordinaire. « Oh ! oui, j'irai sans doute,
« A-t-il dit. Je comptais poursuivre au loin ma route ;
« Mais ceci me retient. Vite, dit-il alors
« Au postillon, retourne au château d'où tu sors... »
Et tenez, le voici.

M. D'ORLANGE.

Va, laisse-nous ensemble.

(Victor sort.)

SCÈNE VII

M. D'ORLANGE, M. DE FLORVILLE.

M. D'ORLANGE.

Ah! vous voilà, monsieur? c'est charmant.

M. DE FLORVILLE.

Il me semble
Que de mon prompt retour vous n'avez pu douter.

M. D'ORLANGE.

Non, je vous connaissais assez pour m'en flatter.

N. DE FLORVILLE.

Dites-moi donc, monsieur, par quelle fantaisie
Ce rendez-vous ici ? la place est mal choisie.

M. D'ORLANGE.

Eh ! je la trouve, moi, choisie on ne peut mieux ;
Notre affaire se doit terminer en ces lieux.

M. DE FLORVILLE.

Mais c'était dans le bois qu'il eût fallu nous rendre.

M. D'ORLANGE.

Dans le bois ?

M. DE FLORVILLE.

Oui.

M. D'ORLANGE.

Ma foi, je ne puis vous comprendre,
Monsieur.

M. DE FLORVILLE.

Votre billet est assez clair, pourtant ;
Lisez.

(Il le lui remet.)

M. D'ORLANGE lit.

« Voulez-vous bien revenir à l'instant ?
« Ne demandez que moi ; j'ai deux mots à vous dire ;
« Gardez qu'on ne vous voie. » Ah !...

(Il rit.)

M. DE FLORVILLE.

Cela vous fait rire ?

M. D'ORLANGE.

Il est vrai : je commence à comprendre à présent.
La méprise est piquante, et rien n'est plus plaisant.
(D'un ton martial.)
Attendez, je reviens.

(Il sort.)

SCÈNE VIII

M. DE FLORVILLE, seul.

Il faut que je l'attende !

Il me rappelle; il veut qu'en ces lieux je me rende;
Je revole à l'instant; et monsieur n'est pas prêt!...
Si, par malheur, ici monsieur d'Orfeuil paraît?...
Je crains pour le futur sa tendresse inquiète...
Hélas! je crains surtout de revoir Henriette.
Quel prétexte donner pour ce retour soudain?
Je suis bien malheureux! J'ai des droits à sa main:
J'arrive: mais je vois qu'un autre est aimé d'elle:
Je me tais, et je pars... Il faut qu'on me rappelle!
On vient... c'est elle! Ah! ciel!

SCÈNE IX

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, M. DE FLORVILLE.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, de loin, sans voir Florville.

Florville dans ces lieux
(Apercevant Florville.)
M'avait dit que quelqu'un me demandait... Ah dieux!
(Haut.)
C'est vous, monsieur?

M. DE FLORVILLE.

Ma vue a droit de vous surprendre,
J'en conviens.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Il est vrai que je ne puis comprendre...

M. DE FLORVILLE.

Moi-même... assurément... j'ai peine à concevoir...
Je ne me flattais pas de jamais vous revoir.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Et... ne peut-on savoir quel sujet vous ramène?

M. DE FLORVILLE.

Quel sujet? c'est... pardon. Une affaire soudaine...
Cet autre voyageur, votre futur époux...
Ici, pour un instant, m'a donné rendez-vous.
Je me suis empressé de revenir.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Mon père
De cette occasion profitera, j'espère.

M. DE FLORVILLE.

Je ne sais : votre père a reçu mes adieux.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Je les avais reçus moi-même... Il serait mieux
De le revoir aussi.

M. DE FLORVILLE.

Je ne fais que paraître;
Ma visite, à présent, le troublerait peut-être.
Il est, je le présume, occupé du futur,
D'un hymen qui s'apprête...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Oh ! cela n'est pas sûr.

M. DE FLORVILLE.

Il annonçait, ce semble, une union prochaine.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Oui, j'étais sur le point de serrer une chaîne
Qui me pesait d'avance, et j'en aurais gémi.
Mon père, heureusement, est mon meilleur ami.
Je viens d'ouvrir mon cœur à cet excellent père :
Il consent, en un mot, que l'hymen se diffère.

M. DE FLORVILLE.

A ce futur époux je faisais trop d'honneur :
Je le croyais aimé.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Vous étiez dans l'erreur.

M. DE FLORVILLE.

Un autre plus heureux, du moins je le soupçonne,
L'a prévenu...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Croyez que je n'aimais personne,
Avant qu'il vînt.

M. DE FLORVILLE, à part.

Personne? Ai-je bien entendu?
Oh Dieu ! l'espoir enfin me serait-il rendu ?

(Haut)
Votre cœur serait libre encor, mademoiselle ?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL, à part.

Hélas !

M. DE FLORVILLE.

Si vous saviez combien cette nouvelle
A lieu de me toucher ! heureux Florville !

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Eh quoi !
Vous enviez son sort ?

M. DE FLORVILLE, vivement.

Ah ! je parle de moi.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

De vous, monsieur !

M. DE FLORVILLE.

Eh ! oui. La feinte est inutile,
Vous êtes libre encore, et moi je suis Florville.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Vous Florville ?

M. DE FLORVILLE.

Moi-même. Ah ! daignez m'excuser,
Si, pour observer mieux, j'ai pu me déguiser.
Je vous aimai, sans doute, à la première vue.
Pour un autre déjà je vous crois prévenue.
Dès lors, sacrifiant mes droits et mon amour,
Je pars. On me rappelle : ô trop heureux retour !
Un seul mot me rassure, et je puis donc encore
Vous dire qui je suis et que je vous adore.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Qu'entends-je ? eh quoi ? c'est vous qui m'étiez destiné ?
(A part.)
Se peut-il ? Ah ! mon cœur l'avait bien deviné.
(Haut.)
Je puis donc espérer (mon bonheur est extrême)
D'être enfin à celui que j'estime et que j'aime.

M. DE FLORVILLE.

J'étais aimé ! qu'entends-je ? et c'est l'autre étranger
Qui me rappelle ici ; j'étais loin de songer.,.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Et c'est lui-même aussi qui dans ces lieux m'envoie.

M. DE FLORVILLE.

Son sort, en ce moment, empoisonne ma joie.
Du désespoir je passe au comble du bonheur ;
Et mon ami perd tout, en perdant son erreur.

SCÈNE X

VICTOR, M. D'ORFEUIL, M. D'ORLANGE, MADEMOISELLE D'ORFEUIL, M. DE FLORVILLE.

M. D'ORLANGE.

Avais-je donc, monsieur, si mal choisi la place.
Et faut-il dans le bois ?

M. DE FLORVILLE.

Epargnez-moi, de grâce :
Je sens assez, monsieur, combien je suis ingrat.

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Moi je sens tout le prix d'un trait si délicat.
(A monsieur d'Orlange.)
Vous n'aviez à ma main qu'un droit peu légitime :
Vous en avez, monsieur, de vrais à mon estime.
(A son père.)
Vous savez notre erreur, mon père ?

M. D'ORFEUIL.

Oui, voilà donc
Monsieur Florville : enfin on le connaît !

M. DE FLORVILLE.

Pardon.

M. D'ORFEUIL.

Mais si ma fille, grâce à ce dessein étrange,
S'était trop prévenue en faveur de d'Orlange,
Comme, par parenthèse, il s'en est peu fallu,
C'eût été votre faute, et vous l'auriez voulu.

M. DE FLORVILLE.

Aussi, je m'en allais sans accuser personne.
Me pardonnerez-vous ?

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Pour moi, je vous pardonne,
Mais à condition que vous ne feindrez plus.

M. DE FLORVILLE.

Non, croyez que jamais...

MADEMOISELLE D'ORFEUIL.

Eh ! discours superflus !
Je vous crois sans peine.

M. DE FLORVILLE.

Ah ! que je dois rendre grâce
A l'ami généreux qui fit suivre ma trace !

M. D'ORLANGE.

Moi ! j'ai fait mon devoir. Ah ! respirons... l'on sent
Qu'une bonne action nous rafraîchit le sang :
Et ce bien-là n'est pas un bien imaginaire ;
Car je renonce à tout ce qu'on nomme chimère.
C'en est fait, pour jamais me voilà corrigé...
Tenez, que je vous dise un bon dessein que j'ai.
Assez d'autres sans moi serviront bien le prince ;
Moi, je vivrai tranquille au fond d'une province...
Serait-il une terre à vendre en ce canton ?

M. D'ORFEUIL.

Justement : j'en sais une assez près d'ici.

M. D'ORLANGE.

Bon.
Je l'achète. J'y prends une femme estimable,
D'une vertu solide et d'un esprit aimable,
Douce... une autre Henriette, en un mot, s'il en est.
J'aurai beaucoup d'enfants ; le grand nombre m'en plaît ;
Le ciel bénit toujours les nombreuses familles.
Ma femme, c'est tout simple, élèvera les filles :
Mais les garçons n'auront de précepteur que moi ;
C'est le plus doux plaisir, c'est la première loi :
Je saurai démêler leur goût, leur caractère ;
L'un sera dans la robe, et l'autre militaire.
Ils me feront honneur. Que je suis fortuné !
(A M. d'Orfeuil.)
Mon voisin, vous serez parrain de mon aîné.
Je n'irai bien pas loin lui chercher une femme :

Il pourrait épouser la fille de madame.

(Il montre mademoiselle d'Orfeuil.)

(A M. d'Orfeuil.)

Trop heureux ! Tous alors, nous serons vos enfants.
Vous souriez, mon père, à nos soins caressants.
A cent ans, vous direz : « Je n'avais qu'une fille ;
Et tout ce qui m'entoure est pourtant ma famille. »
Voilà ce qui s'appelle un projet bien sensé.

VICTOR.

Mon maître, finissant comme il a commencé,
Tout en parlant raison, bat encor la campagne,
Ne veut plus faire et fait des châteaux en Espagne.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Dans toute la France

100 BONS LIVRES Ad. RION à 10 c.

Lecture, Écriture.

1 Premier Livre
2 Civilité
3 Modèles Écriture

Langue française

LHOMOND

4 Grammaire
5 Exercices
6 Corrigé
7 Analyse
8 Dites pas

} appliqués à la Grammaire

Religion

9 Catéchisme histor.
10 Christianisme
11 Histoires édifiantes

Géographie

12 Géographie générale
13 Tour du Monde
14 Géographie de France
15 Tour de France

Histoire

16 Histoire sainte
17 — ancienne
18 — moyen âge
19 — moderne
20 — de France
21 — universelle

Lectures

22 La Fontaine
23 Fénelon. Choix
24 Style épistolaire
25 Cent Lectures

Lectures

26 Lectures du Dimanche
27 Boileau. Choix
28 *Athalie-Esther*

Commerce

29 Arithmétique
30 Tenue de Livres

Lectures

31 Mythologie
32 Cent Récits
33 Florian. *Fables*

Connaissances utiles

34 Travaux à aiguille
35 Musique facile
36 Algèbre
37 Exercices Algèbre
38 Chimie
39 Physique
40 Agriculture
41 Jardinage
42 Dessin linéaire
43 — d'imitation
44 Géométrie
45 Mécanique
46 Arpentage
47 Ex. Arithmétique
48 Ex. de Géométrie

} avec figures.

49 Dictionre Conversation
50 Santé pour tous

Lectures

51 Buffon. Choix
52 Études de la Nature
53 Chateaubriand

Connaissances utiles

54 Astronomie
55 Géologie
56 Minéralogie

} 120 fig.

Un Livre utile

57 Contre Ignorance, Ivrognerie, Abus Tabac (*Œuvre couronnée*), 73e édit.

Histoire naturelle

58 L'Homme
59 Mammifères
60 Les Oiseaux
61 Les Poissons
62 Les Insectes
63 Botanique
64 Les Animaux
65 Nids d'oiseaux

Agréable et Utile

66 Solfége *Rodolphe*
67 Dessinateur
68 Gymnastique

} 500 fig.

Histoire

69 Les Croisades
70 Armées, Marine
71 Histoire Algérie
72 — de Paris

Lectures

POÉSIE

73 La Gerbe poétique
74 La Corbeille
75 L'Abeille
76 La Mosaïque
} avec notes.

Lectures

PROSE

77 Ornements
78 Trésor
79 La Sibérienne
80 Voyage
} avec notes.

CORNEILLE.

81 Le Cid
82 Horace
83 Cinna
84 Nicomède
85 Rodogune
86 Polyeucte
87 Le Menteur
} avec notes historiques et commentaires

RACINE

Esther
Athalie
} réunis

88 Britannicus
89 Andromaque

90 Mithridate
91 Iphigénie
92 Les Plaideurs
} avec notes histor. etc.

Bons Auteurs

93 Iphigénie Tauride
94 Manlius
95 Macbeth
96 Hamlet

Sujets français

97 Templiers
98 Charles IX
99 Siége Calais
100 Jeanne d'Arc
} avec notes historiques.

DONNER AUX ENFANTS 50 c.

pour acheter

CINQ BONS LIVRES :

N° 1.	**Alphabet progressif** (A, B, C, *Arithmétique*, — *Géographie*, — *Dessin*, — *Musique*, etc.). Tout cela pour. .	10 c.
N° 35.	**La Musique** *facilement apprise*. . .	10
N° 64.	**Nids d'oiseaux**, *charmant ouvrage*	10
N° 68.	**Gymnastique,** avec 200 figures.	10
N° 57.	**Le Bon Livre** contre IGNORANCE, — IVROGNERIE, — TABAC (*Œuvre couronnée*), 73e édition.	10
	TOTAL.	50 c.

50 centimes **TRÈS-BIEN EMPLOYÉS**

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES:

Ils sont priés de s'adresser à leurs *Commissionnaires* ou aux Maisons

Hachette.	Allouard.	Manginot.	Brouillet.
Vernay.	Guérin.	Coste.	Claverie.
Schulz.	Gaulon.	Goin.	Janmaire.

PARIS. — IMP. V Ve P. LAROUSSE ET Cie, RUE NOTRE-DAME-DES-CHAMPS, 49

COLLIN D'HARLEVILLE

LE VIEUX CÉLIBATAIRE

COMÉDIE EN CINQ ACTES

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIRE FOIS A PARIS EN

1792

NOUVELLE ÉDITION

PUBLIÉE

Jean Ad. Rion
fondateur Collection 100 Bons Livres 10c

PARIS

DÉPARTEMENTS, ETRANGER,

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

1878

LE VIEUX CÉLIBATAIRE

PERSONNAGES.

M. DUBRIAGE, le vieux célibataire.
MADAME ÉVRARD, sa gouvernante.
ARMAND, neveu de M. DUBRIAGE, sous le nom de Charle.
LAURE, femme d'Armand.
AMBROISE, intendant de M. Dubriage.
GEORGE, filleul et portier de M. DUBRIAGE.
JULIEN et SUSON, enfants de George.
CINQ COUSINS de M. Dubriage.

(La scène représente, pendant la pièce, un salon, chez M. Dubriage.)

ACTE PREMIER

SCÈNE I — CHARLE, seul.

Je viens de l'éveiller ; il va bientôt paraître.
Allons.... il m'est si doux de servir un tel maître !....
Rangeons tout comme hier, il faut placer ici
Sa table, son fauteuil, son livre favori.
Il aime l'ordre en tout ; et, certain de lui plaire,
Je me fais de ces riens une importante affaire.

SCÈNE II — CHARLE, GEORGE.

GEORGE.

Ah ! l'on peut donc enfin vous saisir un moment,
Monsieur Armand.

CHARLE.

Toujours tu me nommes Armand,
Et tu me trahiras.

GEORGE.

Pardon, je vous supplie.

CHARLE.

Charle est mon nom.

GEORGE.

Eh ! oui, je le sais, mais j'oublie.
Je m'en ressouviendrai, ne soyez pas fâché.
Pendant que tout le monde est encore couché,
Causons : dites-moi donc bien vite où vous en êtes,
Ce que vous devenez, les progrès que vous faites :
Votre sort en dépend ; j'y suis intéressé.

CHARLE.

Eh mais ; je ne suis pas encor très-avancé.
Il faut qu'avec prudence ici je me conduise...
Puis, j'attends qu'en ces lieux ma femme s'introduise,
Pour agir de concert.

GEORGE.

Oui, vous avez raison ;
Mais vous voilà du moins entré dans la maison.

CHARLE.

Ah ! comment ! à quel titre, et combien il m'en coûte !
Moi, domestique ici ! GEORGE.
C'est un malheur, sans doute :
Mais pour servir son oncle, est-on déshonoré ?
Je le répète encor, c'est beaucoup d'être entré ;
Et j'eus, lorsque j'y songe, une idée excellente :
Ce fut de vous offrir à notre gouvernante
Comment un parent. CHARLE.
Jamais pourrai-je m'acquitter ?...

GEORGE.

Allons !... ce que j'en dis n'est pas vous me vanter...
Je ne me prévaux point, mais je vous félicite,
C'est moi qui bien plutôt ne serai jamais quitte.
Votre bon père, hélas ! dont j'étais serviteur,
A pendant dix-huit ans été mon bienfaiteur.
Oui, cher Armand... pardon... mais je vous ai vu naître ;
J'ai vu mourir aussi ma maîtresse et mon maître :
Jugez si George doit aimer, servir leur fils !

CHARLE.

Pourquoi le ciel sitôt me les a-t-il ravis ?
Ah ! pour m'être engagé par pure étourderie...

GEORGE.

Eh ! monsieur, laissez là le passé, je vous prie :

Oui, voyez le présent, et surtout l'avenir.
N'est-il pas fort heureux, il faut en convenir,
Que je sois le filleul de monsieur Dubriage;
Qu'après deux ou trois mois tout au plus de veuvage,
La gouvernante m'ait, j'ignore encor pourquoi,
Fait venir tout exprès pour être portier, moi,
De sorte que je puisse ici vous être utile ;
Et que, depuis trois mois, venu dans cette ville,
Vous me l'ayez fait dire, au lieu de vous montrer ;
Que j'aie imaginé, moi, de vous faire entrer,
Et que madame Evrard, si subtile et si fine,
Vous ait reçu dabord sur votre bonne mine ?

CHARLE.

Il est vrai...

GEORGE.

C'est votre air de décence, et surtout
De jeunesse... que sais-je ?... Oui, la dame a du goût.

CHARLE.

Souvent, et j'apprécie une faveur pareille,
On dirait qu'elle veut me parler à l'oreille.

GEORGE.

Ne voudrait-elle pas vous faire par hasard
Un tendre aveu?... Mais non, j'ai tort ; madame Évrard!
Elle est d'une sagesse, oh mais ! à toute épreuve.
Cet Ambroise, entre nous, qui, depuis qu'elle est veuve,
Remplace le défunt dans l'emploi d'intendant,
L'aime fort, et voudrait l'épouser : cependant
Avec lui, je le vois, elle est d'une réserve !...

CHARLE.

Je l'observe en effet.

GEORGE.

A propos, moi j'observe
Qu'Ambroise vous hait fort.

CHARLE.

Rien n'est moins surprenant ;
Avec mon oncle même il est impertinent :
Puis il craint, entre nous, que je ne le supplante.

GEORGE.

Écoutez donc, monsieur ! sa place est excellente ;
Et vraiment mon parrain vous aime tout à fait,

Sans vous connaître encor.

CHARLE.

Je le crois en effet,
George, et c'est un grand point : oui, ce seul avantage
Me flatte beaucoup plus que tout son héritage.
Pourvu que je lui plaise, il m'importe fort peu
Que ce soit le valet, que ce soit le neveu :
Si je ne touche un oncle, au moins j'égaie un maître

GEORGE.

A de tels sentiments j'aime à vous reconnaître.

CHARLE.

Au fait, depuis trois mois que j'habite en ces lieux,
D'abord, sous un faux nom, j'ai trouvé grâce aux yeux
D'un oncle qui me hait sous mon nom véritable.
Ajoute que j'ai su rendre douce et traitable
Madame Évrard, qui, grâce à mon déguisement,
Semble sourire à Charle, en détestant Armand.
Voilà trois mois fort bien employés.

GEORGE.

Oui, courage ;
Madame votre épouse achèvera l'ouvrage.

SCÈNE III — CHARLE, GEORGE, LE PETIT JULIEN.

GEORGE.

Eh ! que veux-tu, Julien?

JULIEN, regardant autour de lui.

Moi, papa ?

GEORGE.

Qu'as-tu là ?

JULIEN, lui remettant une lettre.

C'est mon cousin Pascal qui m'a remis cela,
Sans me rien dire, et puis d'une vitesse extrême,
Crac, il s'est en allé ; moi, je m'en vais de même...
Car si monsieur Ambroise arrivait... ah ! bon Dieu !
Au revoir, monsieur Charle.

CHABLE, affectueusement.

Oui, Julien... Sans adieu.

(Julien sort.)

SCÈNE IV — CHARLE, GEORGE.

CHARLE.

Il est gentil... Eh bien ! qu'elle est donc cette lettre ?

GEORGE.

(Ouvrant la lettre.)

Je me doute que c'est... Vous voulez bien permettre?..

CHARLE.

Eh ! lis.

GEORGE.

C'est le billet que j'attendais.

CHARLE.

Lequel ?

GEORGE.

Oui, le certificat de ce maître d'hôtel,
Du vieux ami d'Ambroise.

CHARLE.

Ah ! de monsieur Lagrange.
Eh bien ?

GEORGE.

Eh bien ! monsieur, grâce au ciel tout s'arrange,
Comme vous allez voir. (Il donne la lettre à Charle.)

CHARLE, lisant.

« Mon cher Ambroise... Eh quoi ?

GEORGE,

La lettre est pour Ambroise, et vous verrez pourquoi.

CHARLE, continuant de lire.

« J'ai su que vous cherchiez une jeune servante,
« Qui tînt lieu de second à votre gouvernante.
« J'ai trouvé votre affaire, un excellent sujet ;
« C'est celle qui vous doit remettre ce billet :
« Vous en serez content ; elle est bien née, et sage,
« Et docile ; peut-être à son apprentissage...
« Mais sous madame Evrard elle se formera ;
« Je vous la garantis, mon cher...» *et cætera.*

GEORGE.

Sous l'habit de servante, il fait entrer la nièce.

CHARLE.

Voilà, mon ami George, une excellente pièce.

GEORGE.

Vous pensez bien qu'avec un pareil passeport,
Madame votre épouse est admise d'abord.

CHARLE.

Oui, j'ose l'espèrer. Tu me combles de joie.
Pour l'aimer, il suffit que mon oncle la voie,
Qu'il l'entende un moment. Tu ne la connais pas.

GEORGE.

Si fait.

CHARLE.

Eh oui ! tu sais qu'elle a quelques appas ;
Mais tu ne connais point cet esprit, cette grâce
Qui m'ont d'abord touché. Je la vis en Alsace,
A Colmar. J'y servais ; car je n'ai jamais pu
Achever un récit souvent interrompu.
J'avais eu le bonheur d'être utile à son père :
Cela seul me rendit agréable à la mère.
Sans savoir qui j'étais, on m'estimait déjà ;
Je me nommai ; le père alors me dégagea,
Me fit son gendre. Eh bien ! j'ai toujours chez ma femme
Trouvé même douceur et même bonté d'âme.
Je regrettais mon oncle : elle me suit d'abord ;
Ici, comme à Colmar, elle bénit son sort.
Que lui faut-il de plus ? elle travaille et m'aime.
Si mon oncle la voit, il l'aimera lui-même ;
J'oserais en répondre. Encor quelques instants,
Et nos maux sont finis : je me tais et j'attends.

GEORGE.

Je fais la même chose aussi, je dissimule.
Dans le commencement je m'en faisais scrupule ;
Mais, en fermant les yeux, je vous ai mieux servi.
J'ai donc feint d'ignorer que chacun à l'envi,
Dans la maison, volait, pillait à sa manière :
Sans parler des envois de notre cuisinière,
Qui ne fait que glaner ; madame Evrard tout bas
Moissonne, et chaque jour amasse argent, contrats.
Ambroise est possesseur d'une maison fort grande,
Achetée aux dépens de qui ? je le demande :
Chaque jour il y met un nouveau meuble ; aussi
Je vois que chaque jour il en manque un ici ;
De façon que bientôt, si cela continue,
L'une sera garnie et l'autre toute nue.

CHARLE.

Je leur pardonnerais tout cela de bon cœur,
S'il avaient de mon oncle au moins fait le bonheur:
Mais ce qui me désole est de voir que les traîtres
Le volent, et chez lui font encore les maîtres.
Pauvre oncle! il sent son mal; et je vois à regret
Que, s'il n'ose se plaindre, il gémit en secret.

SÈCNE V — CHARLE, GEORGE, MADAME ÉVRARD.

GEORGE, bas à Charle.

Voici madame Evrard: oh! comme, à votre vue,
Elle se radoucit! CHARLE.
(Bas, à George.) (A madame Évrard.)
Paix donc!... Je vous salue,
Madame.

GEORGE, avec force révérences.

J'ai l'honneur...

MADAME ÉVRARD, à Charle.

Ah! bonjour, mon ami,
(A Georges.)
Que fais-tu là? GEORGE.
Pendant qu'on était endormi.
Nous causions.

MADAME ÉVRARD.

Vas causer en bas.

GEORGE.

C'est moi qu'on blâme,
Et c'est lui qui toujours me parle de madame.

MADAME ÉVRARD.

De moi? que disait-il?

GEORGE.

Que vous embellissiez,
Qu'il semblait chaque jour que vous rajeunissiez.

MADAME ÉVRARD.

Oui? Charle dit toujours des choses délicates;
Mais il est trop galant, ou c'est toi qui me flattes;
Descends, et garde bien ta porte.

GEORGE. Oh! Dieu merci,

L'on sait un peu...

MADAME ÉVRARD.

Ne laisse entrer personne ici
Sans m'avertir.

GEORGE.

Non, non.

MADAME ÉVRARD.

Surtout pas une lettre,
Qu'à moi seule d'abord tu ne viennes remettre.

GEORGE.

Oh non ! je ne crois pas qu'on écrive à présent.

MADAME ÉVRARD.

Il n'importe. Va donc. (Georges sort.)

SCÈNE VI — MADAME ÉVRARD, CHARLE.

MADAME ÉVRARD, à part, pendant que Charle range dans la chambre.

George est un bon enfant :
Mais sur de telles gens quel fonds pourrait-on faire ?
Pour Ambroise, sa marche à la mienne est contraire;
Et c'est le dernier homme à qui je me fierais...
Si j'intéressais Charle à mes desseins secrets ?
Il me plaît ; monsieur l'aime; il a de la prudence,
De l'esprit: mettons-le dans notre confidence...
(Haut.) Comment vous trouvez-vous ici?

CHARLE,

Fort bien, ma foi,
Et je serais tenté de me croire chez moi.

MADAME ÉVRARD.

Allez, soyez toujours honnête et raisonnable:
Cette maison pour vous sera très-agréable;
Monsieur semble déjà vous voir d'assez bon œil.

CHARLE.

C'est à vous que je dois ce favorable accueil.

MADAME ÉVRARD.

Je possède, il est vrai, toute sa confiance.

CHARLE.

C'est le fruit du talent et de l'expérience,
Madame.

MADAME ÉVRARD.

Ce fruit-là, je l'ai bien acheté :

Hélas ! si vous saviez ce qu'il m'en a coûté,
Depuis dix ans entiers que j'habite ici !
(Se recueillant un moment, et regardant autour d'elle.) Charle,
Il faut à cœur ouvert enfin que je vous parle;
Car vous m'intéressez: vous êtes doux, prudent,
Discret; et, comme on a besoin d'un confident
Qui vous ouvre son cœur, et lise au fond du vôtre,
Et que vous n'êtes point un laquais comme un autre...

CHARLE.

Non : j'espère qu'un jour vous le reconnaîtrez.

MADAME ÉVRARD.

Ecoutez donc, mon cher ; et bientôt vous verrez
Tout ce qu'il m'a fallu de courage et d'adresse
Pour être en ce logis souveraine maîtresse.
Nous avons fait tous deux jouer plus de ressort,
Mon pauvre Evrard et moi !...(car il vivait alors ;
Depuis bientôt deux ans, cher monsieur je suis veuve,
(Essuyant ses yeux.)
Et c'est avoir passé par une rude épreuve !...)
Nous avons de concert banni tous les voisins,
Les amis, les parents, jusqu'aux derniers cousins.

CHARLE.

A la fin, vous voici maîtresse de la place.

MADAME ÉVRARD.

Reste encore un neveu, mais un neveu tenace...

CHARLE.

Monsieur, comme je vois, n'a point d'enfants ?

MADAME ÉVRARD. Aucun.

CHARLE.

Il a donc des neveux, madame ?

MADAME ÉVRARD.

Il n'en a qu'un ;
Mais ce neveu tout seul me donne plus de peine !...
C'est que je vois de loin où tout ceci nous mène.
S'il rentre, c'est à moi de sortir.

CHARLE.

En effet.

MADAME ÉVRARD.

Aussi, pour l'écarter, Dieu sait ce que j'ai fait !

Mon intrigue et mes soins remontent jusqu'au père.
Monsieur n'eut qu'un beau-frère : il l'aimait !...

CHARLE.

Comme un frère.

MADAME ÉVRARD.

Les brouiller tout à fait eût été trop hardi ;
Mais pour le frère au moins, je l'ai bien refroidi.

CHARLE.

J'entends.

MADAME ÉVRARD.

Contre un absent on a tant d'avantage !
Le sort à celui-ci ravit son héritage.
Je traitai ses revers d'inconduite : on me crut.

CHARLE.

Ah ! fort bien.

MADAME ÉVRARD.

Jeune encor, grâce au ciel, il mourut.

CHARLE, à part.

Hélas !

MADAME ÉVRARD.

Qu'avez-vous !

CHARLE.

Rien.

MADAME ÉVRARD,

Laissant un fils unique,
Ce neveu que je crains...

CHARLE.

Que vous ?... Terreur panique !
C'est à lui de vous craindre.

MADAME ÉVRARD.

Oui, peut-être aujourd'hui :
Mais l'oncle alors, sans moi, l'eût rapproché de lui.
« Son entretien sera moins coûteux en province.
« Lui dis-je, chargez-m'en. » L'entretien fut très-mince,
Comme vous pouvez croire. Il se découragea ;
Il jeta les hauts cris, enfin il s'engagea.
C'est où je l'attendais. Je sus avec finesse
Exagérer ce tort, ce vrai tour de jeunesse ;
Et monsieur l'excusait encore.

CHARLE.

Il est si bon !

MADAME ÉVRARD.

Mon jeune homme écrivit pour demander pardon ;
Je supprimai la lettre et vingt autres messages...
J'en ai mon coffre plein.

CHARLES

Précautions fort sages!

MADAME ÉVRARD.

J'en ai lu deux ou trois, mais exprès, entre nous,
Avec un commentaire.

CHARLE.

Oh ! je m'en fie à vous.

MADAME ÉVRARD.

Il se perdit lui-même.

CHARLE.

Et comment, je vous prie ?

MADAME ÉVRARD.

Par inclination enfin il se marie,
L'an dernier, à l'insu de son oncle.

CHARLE. A l'insu !

Il n'avait point écrit ?

MADAME ÉVRARD.

Monsieur n'en a rien vu.
Moi j'ai peint tout cela d'une couleur affreuse,
Et la femme, entre nous, comme une malheureuse,
Sans état, sans aveu. L'oncle enfin éclata,
Et l'indignation à son comble monta ;
De malédiction il chargea le jeune homme,
Et même il ne veut plus désormais qu'on le nomme.

CHARLE, se contenant à peine.

Tout cela me paraît on ne peut mieux conduit.
Ainsi de vos travaux vous recueillez le fruit ?

MADAME ÉVRARD, regardant encore si personne n'écoute.

Pas tout à fait : je vais vous confier encore
Un secret délicat, qu'Ambroise même ignore.
Le dessein est hardi : j'ose me proposer,
Pour tenir mieux mon maître...

CHARLE.

Eh bien ?

MADAME ÉVRARD. De l'épouser.

CHARLE.

D'épouser !... En effet, j'admire la hardiesse...

MADAME ÉVRARD.

Jusque-là je craindrai le neveu, quelque nièce...

CHARLE.

J'entends. Vous avez donc un peu d'espoir ?

MADAME ÉVRARD. Un peu.

Depuis un an je cache adroitement mon jeu.
D'abord, parler d'hymen à qui ne voit personne,
C'est assez me nommer.

CHARLE.

La conséquence est bonne.

MADAME ÉVRARD.

Je lui fais de l'hymen des portraits enchanteurs,
Je lis, comme au hasard, des endroits séducteurs ;
Là, je fais une pause, afin qu'il les savoure.

CHARLE.

A merveille ! MADAME ÉVRARD.

D'enfants à dessein je l'entoure.
J'ai fait venir exprès son filleul, le portier.
Pour lui cette maison étant le monde entier,
De ces joyeux époux les touchantes tendresses,
Les jeux de leurs enfants, leurs naïves caresses,
Tout cela, par degrés, l'attache, l'attendrit,
Pénètre dans son cœur, ébranle son esprit :
Et, quand il est tout seul, ces images chéries
Lui doivent inspirer de tendres rêveries.
J'en suis là, mon ami.

CHARLE.

Mais c'est déjà beaucoup.

MADAME ÉVRARD.

Ce n'est pas tout, il faut frapper le dernier coup.
Charle, seul avec vous, quand monsieur s'ouvre, cause,
S'il soupire et paraît regretter quelque chose,
Alors insinuez qu'il est bien isolé,
Que par une compagne il serait consolé :
Peignez-moi, j'y consens, sous des couleurs riantes ;
Dites que j'ai des traits, des façons attrayantes,
Du maintien, de l'esprit, des talents variés,

Que je suis fraîche encore... enfin vous me voyez.
Dites, si vous voulez, que j'ai l'air d'une dame ;
Qu'en entrant, de monsieur vous me crûtes la femme...

CHARLE.

Volontiers.

MADAME ÉVRARD.

En un mot, vous avez de l'esprit,
Et je compte sur vous.

CHARLE.

Oui, madame, il suffit.

MADAME ÉVRARD.

Vous m'entendez donc bien ?

CHARLE.

Rassurez-vous, de grâce :
Je dirai... ce qu'enfin vous diriez à ma place.

MADAME ÉVRARD.

Je ne suis point ingrate, au reste ; et soyez sûr
Qu'un salaire...

CHARLE.

Croyez qu'un motif bien plus pur...

MADAME ÉVRARD.

Paix... j'aperçois monsieur.

SCÈNE VII — M. DUBRIAGE, MADAME ÉVRARD, CHARLE.

M. DUBRIAGE.

C'est vous ? onjour, madame !

MADAME ÉVRARD, très-tendrement.

Monsieur, je vous salue, et de toute mon âme.

CHARLE.

Votre humble serviteur.

M. DUBRIAGE.

Vous voilà, mon ami ?

MADAME ÉVRARD.

Vous paraissez rêveur... Auriez-vous mal dormi ?

M. DUBRIAGE.

Moi ? très-bien.

MADAME ÉVRARD.

Je ne sais... mais je suis clairvoyante ;
Et vous aviez hier la mine plus riante.

M. DUBRIAGE.

Croyez-vous ? Cependant j'ai toujours ri fort peu.

MADAME ÉVRARD.

Je m'en vais parier que c'est votre neveu
Qui cause en ce moment votre sombre tristesse;
Avouez-le.

M. DUBRIAGE.

Il est vrai qu'il m'occupe sans cesse:
Et même cette nuit, mes amis, j'y songeais.

MADAME ÉVRARD.

Il vous aura donné quelques nouveaux sujets!...

M. DUBRIAGE.

Non.

MADAME ÉVRARD.

Pourquoi, dans ce cas, y songez-vous encore?
Depuis plus de huit ans, l'ingrat vous déshonore.
Oubliez-le, monsieur, sachez vous égayer.

M. DUBRIAGE.

Ah! je puis le haïr, mais jamais l'oublier.

MADAME ÉVRARD.

Laissez, encore un coup, ces plaintes éternelles.
Ne voyez plus que nous, vos serviteurs fidèles:
Ambroise, Charle et moi, dévoués et soumis,
Vous tiendrons lieu tous trois de parents eu d'amis.
(Prenant la main de M. Dubriage.)
Mais de tous mes emplois il faut que je m'acquitte:
C'est pour songer encore à vous que je vous quitte.

M. DURIAGE.

Fort bien.

MADAME ÉVRARD.

Charle vous reste: il saura converser.

CHARLE.

Heureux, si je pouvais jamais vous remplacer!

MADAME ÉVRARD, bas à Charles.

Songez à notre plan.

CHARLE, bas à madame Évrard.

Oui, j'y songe, madame.
(Madame Évrard sort.)

SCÈNE VIII — M. DUBRIAGE, CHARLE.

E. DUBRIAGE.

Cette madame Évrard est une digne femme;
Elle a bien soin de moi.

CHARLE.

Monsieur... certainement...
Mais qui n'aurait pour vous le même empressement?

M. DUBRIAGE.

Oh! je ne suis pas moins content de ton service,
Charle.

CHARLE.

Monsieur, je suis peut-être un peu novice?

M. DUBRIAGE.

Non.

CHARLE.

Le désir de plaire est si propre à former!
Et l'on sert toujours bien ceux que l'on sait aimer.

M. DUBRIAGE.

Chaque mot que tu dis, me touche, m'intéresse.

CHARLE.

Puissé-je quelque jour gagner votre tendresse!

M. DUBRIAGE.

Elle t'est bien acquise; oui... je ne sais pourquoi,
J'ai vraiment du plaisir à causer avec toi:
Ce n'est qu'avec toi seul que je suis à mon aise.

CHARLE.

Heureux qu'en moi, monsieur, quelque chose vous [plaise!

M. DUBRIAGE.

Mon cœur est plein; il a besoin de s'épancher.
Autour de moi j'ai beau jeter les yeux, chercher;
Je n'ai pas un ami dans toute la nature,
Pour verser dans son sein les peines que j'endure.

CHARLE.

Les peines!... quoi, monsieur, vous en auriez?

M. DUBRIAGE.

Hélas!
Je te parais heureux, et je ne le suis pas.

CHARLE.

Cependant...

M. DUBRIAGE.

Tu le vois, je suis seul sur la terre,
Triste...

CHARLE.

Seul, dites-vous?

M. DUBRIAGE.

Oui, je suis solitaire.
Ah! pourquoi, jeune encore, au moins dans l'âge mûr,
Ne faisais-je pas choix d'une femme!

CHARLE. Il est sûr
Que, pour se préparer une heureuse vieillesse,
Il faut à ces doux nœuds consacrer sa jeunesse.

M. DUBRIAGE.

Je le vois à présent. Je voudrais... vœux tardifs !

CHARLE, à part.

(Haut.)
Hélas !... Vous eûtes donc, monsieur, quelques motifs,
Pour vous soustraire au joug de l'hymen ?

M. DUBRIAGE.

Oui, sans doute.
J'en eus, que je croyais très-solides. Ecoute :
J'avais dans mon commerce un jeune associé :
Par inclination il s'était marié :
Sa femme fit dix ans le tourment de sa vie.
Ce tableau, vu de près, me donnait peu d'envie
D'en faire autant. CHARLE.
Sans doute, il pouvait faire peur.

M. DUBRIAGE.

Quand j'aurais eu l'espoir de faire un choix meilleur,
Sous les yeux d'un ami, cette union heureuse
Aurait rendu la sienne encore plus affreuse.
Il mourut. D'un commerce entre nous partagé,
Chargé seul, à l'hymen dès lors j'ai peu songé :
Je quittai le commerce.

CHARLE.

Enfin vous étiez maître,
Libre... M. DUBRIAGE.
En me mariant, j'aurais cessé de l'être.
L'hymen est un lien.

CHARLE.

Soit. Convenez aussi
Qu'il est doux quelquefois d'être liés ainsi :
Monsieur !... pour se soustraire à cette servitude,
Souvent on en rencontre encore une plus rude.

M. DUBRIAGE.

Puis, sur un autre point j'eus l'esprit combattu.
Les femmes (sans parler ici de leur vertu,
J'aime à croire qu'à tort souvent on les décrie) ;

Mais conviens qu'elles sont d'une coquetterie,
D'un luxe !... Telle femme est charmante, entre nous,
Dont on serait fâché de devenir l'époux;
Tel mari semble heureux, qui dans le fond de l'âme
Gémit...

CHARLE.

Mais, en revanche, il est plus d'une femme,
Modeste en ses désirs et simple dans ses goûts,
Qui met tout son bonheur à plaire à son époux.

M. DUBRIAGE.

Soit. En est-il beaucoup ?

CHARLE.

Plus qu'on ne croit peut-être :
Moi qui vous parle, j'ai le bonheur d'en connaître.

M. DUBRIAGE.

Du ménage, mon cher, j'ai craint les embarras,
Les tracas, les soucis...

CHARLE.

Mais où n'en a-t-on pas ?
Une famille au moins qui vous plaît, qui vous aime,
Vous fait presque chérir cet embaras-là même :
Au lieu qu'un alentour mercenaire, étranger,
Vous embarrasse aussi sans vous dédommager;
On a l'ennui de plus.

M. DUBRIAGE.

Voilà ce que j'éprouve ;
Et c'est précisément l'état où je me trouve :
Et, tiens, mes gens me sont fort attachés, je crois ;
Mais je les vois tous prendre un ascendant sur moi...

CHARLE.

En effet...

M. DUBRIAGE.

Jusqu'au vif, vois-tu, cela me blesse ;
Et parfois je voudrais, honteux de ma faiblesse,
Secouer un tel joug. A cet Ambroise j'ai,
Oui, j'ai cinq ou six fois déjà donné congé :
Je le reprends toujours ; car, s'il a l'humeur vive,
Il est brave homme au fond. Parfois même il m'arrive
D'avoir des démêlés avec madame Évrard,
De lui faire sentir enfin que tôt ou tard
Elle pourrait... Mais quoi, j'ai si peu de courage !

Elle baisse d'un ton, laisse passer l'orage,
Et bientôt me gouverne encor plus sûrement.

CHARLE.

Je sens cela.

M. DUBRIAGE.

Mets-toi dans ma place un moment.
Un garçon, un vieillard isolé dans le monde...
Car tu ne conçois pas ma retraite profonde :
Je n'avais qu'un neveu qui m'eût pu consoler
Dans mes maux... et c'est lui qui vient les redoubler.

CHARLE.

Ce neveu... pardonnez... il est donc bien coupable ?

M. DUBRIAGE.

Lui, coupable ? il n'est rien dont il ne soit capable.
Si tu savais !... Mais non, laissons ce malheureux.

CHARLE.

Ah ! s'il vous a déplu, son sort doit être affreux.

M. DUBRIAGE.

Il rit de mes chagrins.

CHARLE.

Il rirait de vos peines ?
Il se ferait un jeu de prolonger les siennes ?
Ce jeune homme à ce point n'est pas dénaturé :
J'en puis juger par moi, dont le cœur est navré...

M. DUBRIAGE.

C'est que vous êtes bon, vous, délicat, sensible ;
Mais Armand n'a point d'âme.

CHARLE.

O ciel ! est-il possible?
Quoi?... Cet Armand, monsieur, le connaissez-vous bien?

M. DUBRIAGE.

Trop, par ses actions. D'abord, comme un vaurien,
Il s'engage.

CHARLE.

Il eut tort ; mais ce n'est pas un crime
Qui le doive à jamais priver de votre estime.

M. DUBRIAGE.

Et dans sa garnison comment s'est-il conduit ?

CHARLE.

En êtes-vous certain ?

M. DUBRIAGE.

Je suis trop bien instruit :
Et ses lettres !

CHARLE.

Eh bien ?

M. DUBRIAGE.

Etaient d'une insolence...
Il m'écrivait un jour, j'en frémis quand j'y pense,
Qu'il viendrait, qu'il mettrait le feu dans ma maison...

CHARLE.

Ah ! mon dieu ! quelle horreur et quelle trahison !

M. DUBRIAGE.

Toi-même es indigné...

CHARLE faisant un effort pour se contenir.

Voulez-vous bien permettre,
Monsieur ? Avez-vous lu vous-même cette lettre ?

M. DUBRIAGE.

Non. C'est madame Évrard : encore par pitié,
Elle me faisait grâce au moins de la moitié.
Puis, sans parler du reste, un mariage infâme...

CHARLE.

(Se reprenant et à part.)

Infâme, dites-vous ? Laissons venir ma femme.
(Haut.)
Ah ! si l'on vous trompait !...

M. DUBRIAGE.

Et qui donc ?

CHARLE.

Je ne sais...
Mais quoi ! je ne puis croire à de pareils excès :
Non, Armand...

M. DUBRIAGE.

Paix. Jamais ne m'en ouvrez la bouche,
(Se radoucissant.)
Entendez-vous ? Au fond, ton zèle ardent me touche,
Mon ami, je l'avoue ; il annonce un bon cœur,
On ne saurait plaider avec plus de chaleur.

CHARLE.

Je parle pour vous-même : oui, bon comme vous êtes,
Cette colère ajoute à vos peines secrètes.

M. DUBRIAGE.

Bon Charle !

CHARLE.

Permettez que je sorte un moment;
Pour une affaire.

M. DUBRIAGE.

Oui, sors ; mais reviens promptement.

(M. Dubriage rentre chez lui.)

SCÈNE IX — CHARLE, seul.

Allons chercher ma femme : il est temps, l'heure presse;
Et plus tôt que plus tard il faut qu'elle paraisse.

(Il sort.)

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I — M. DUBRIAGE, seul, un livre à la main.

Que ce mot est bien dit ! Consolant écrivain,
D'adoucir mes ennuis tu t'efforces en vain.
« On commence à jouir, dis-tu, dès qu'on espère. »
Je jouirais aussi déjà, si j'étais père ;
Mais pour un vieux garçon il n'est point d'avenir.
(Fermant le livre.)
Rien ne m'amuse plus. Il faut en convenir,
Je ne me suis jamais amusé de ma vie ;
Mais aujourd'hui, surtout, je sens que je m'ennuie;
C'est qu'il est des moments où je me trouve seul,
Et porterais, je crois, envie à mon filleul.
Cette réflexion est un peu trop tardive :
Dans l'état où je suis, il faut bien que je vive...
Ils m'abandonnent tous... je ne sais ce qu'il font.
(Appelant.)
Madame Evrard !... Ambroise! Aucun d'eux ne répond.
Pour Charle, il est sorti sûrement pour affaire :
(Il s'assied.)
Je ne saurais me plaindre, il ne me quitte guères.

SCÈNE II — M. DUBRIAGE, GEORGE.

GEORGE, de loin, à part.

Ils sont sortis, entrons.

M. DUBRIAGE, se croyant seul encore.

Oui, j'ai moins de chagrin
Quand Charle est avec moi ; nous causons.

GEORGE, toujours de loin et à part.

Bon parrain!
Il parle, et n'a personne, hélas ! qui lui réponde :
Approchons.

M. DUBRIAGE.

C'est toi, George ? Où donc est tout le monde ?

GEORGE.

Tout le monde est dehors.

M. DUBRIAGE.

Madame Évrard aussi ?

GEORGE.

Elle aussi : chacun a ses affaires, ici.
Et moi de leur absence, entre nous, je profite,
Pour vous faire, monsieur, ma petite visite :
Je ne vous ai point vu depuis hier au soir.

M. DUBRIAGE.

Moi j'ai, de mon côté, grand plaisir à te voir.

GEORGE.

Vous êtes tout pensif.

M. DUBRIAGE.

C'est cette solitude.

GEORGE.

Vous devez en avoir contracté l'habitude.

M. DUBRIAGE.

On a peine à s'y faire... et le temps aujourd'hui
Est sombre: tout cela me donne un peu d'ennui.

GEORGE.

Vous êtes malheureux; jamais je ne m'ennuie :
Qu'il fasse froid ou chaud, du soleil, de la pluie,
Tout cela m'est égal ; je suis toujours content.

M. DUBRIAGE.

Je le vois.

GEORGE.

Je bénis mon sort à chaque instant.

Car, si je suis joyeux, j'ai bien sujet de l'être :
D'abord, j'ai le bonheur de servir un bon maître,
Un cher parrain ; ensuite à l'emploi de portier
J'ai, comme de raison, joint un petit métier :
Une loge ne peut occuper seule un homme ;
Et puis, écoutez donc, cela double la somme.
Je fais tout doucement me petite maison,
Et j'amasse en été pour l'arrière-saison.

M. DUBRIAGE.

C'est bien fait. D'être heureux ce George fait envie.

GEORGE.

Ajoujez à cela le charme de la vie,
Une femme : la mienne est un petit trésor ;
Elle a trente ans ; je crois qu'elle embellit encor.
Point d'humeur ; elle est gaie, elle est bonne, elle est [franche !
Elle aime son cher George!.. Oh! j'ai bien ma revanche!
Dame, c'est qu'elle a du soin du père, des enfants !...
Aussi, sans nous vanter, les marmots sont charmants.
Sans cesse autour de moi, l'on passe, l'on repasse ;
C'est un mot, un coup d'œil ; et cela me délasse.

M. DUBRIAGE.

Mais cela te dérange.

GEORGE.

Un peu : mais le plaisir !...
Il faut bien se donner un moment de loisir :
Cela n'empêche pas que la besogne n'aille ;
Car moi, tout en riant, en causant je travaille.
Mais quand le soir, bien tard, les travaux sont finis,
Et qu'autour de la table on est tous réunis
(Car la petite bande, à présent, soupe à table),
Si vous saviez, monsieur, quel plaisir délectable !
Je me dis quelquefois : « Je ne suis qu'un portier :
« Mais souvent dans la loge on rit plus qu'au premier. »

M. DUBRIAGE.

Chacun est dans ce monde heureux à sa manière.

GEORGE.

Ah ! la nôtre est la vraie, et vous ne l'êtes guère,
Heureux ! C'est votre faute aussi ; car, entre nous,

Pourquoi rester garçon ? Il ne tenait qu'à vous,
Dans votre état, avec une grosse fortune,
De trouver une femme, et dix mille pour une.

M. DUBRIAGE.

Que veux-tu ?... J'ai toujours aimé le célibat.

GEORGE.

Célibat, dites-vous! C'est donc là votre état ?
Triste état, si par là, comme je le soupçonne,
On entend n'aimer rien, ne tenir à personne !
Vive le mariage ! Il faut se marier,
Riche ou non : et tenez, je m'en vais parier
Que si quelqu'un offrait au plus pauvre des hommes
Un hôtel, un carrosse, avec de grosses sommes,
Pour qu'il vécût garçon, il dirait : « Grand merci ;
« Plutôt que d'être riche, et que de l'être ainsi,
« J'aime cent fois mieux vivre, au fond de la campagne,
« Pauvre, grattant la terre, auprès d'une compagne, »

M. DUBRIAGE.

Assez.

GEORGE.

Ce que j'en dis, c'est par pure amitié ;
C'est que vraiment, monsieur, vous me faites pitié.

M. DUBRIAGE.

Pitié, dis-tu ?

GEORGE.

Pardon, c'est qu'il est incroyable
Que moi, qui près de vous ne suis qu'un pauvre diable,
Sois plus heureux pourtant : c'est un chagrin que j'ai.

M. DUBRIAGE.

De ta compassion je te suis obligé :
Mais changeons de sujet. (Il se lève.)

GEORGE.

Très-volontiers. Encore,
Si, pour charmer, monsieur, l'ennui qui vous dévore,
Vous aviez près de vous quelque proche parent !...

M. DUBRIAGE.

Oui ! tu vois mon neveu !

GEORGE.

Mais cela me surprend,
Et vraiment je ne puis du tout le reconnaître.

M. DUBRIAGE.

A propos, tu l'as vu longtemps?

GEORGE.

Je l'ai vu naître.
Depuis, pendant dix ans, j'ai vécu près de lui.

M. DUBRIAGE.

Mais dis, George, d'après ce qu'il est aujourd'hui,
Il devait donc avoir un bouillant caractère ?

GEORGE.

Eh non ! il était doux !

M. DUBRIAGE.

Bon !

GEORGE.

A ne vous rien taire,
Moi, je ne saurais croire à ce grand changement :
Il faut qu'on l'ait...

M. DUBRIAGE.

Tu dis qu'il était doux ?

GEORGE.

Charmant.
Sa mère ne pouvait se passer de sa vue.
Hélas ! son plus grand tort est de l'avoir perdue.
Un oncle lui restait; mais il ne l'a point vu.

M. DUBRIAGE, à part.

Hélas !

GEORGE.

Abandonné dès lors, au dépourvu...

M. DUBRIAGE, voyant venir Ambroise.

Chut !

SCÈNE III — M. DUBRIAGE, GEORGE, AMBROISE.

M. DUBRIAGE.

Qu'est-ce ?

AMBROISE, toujours d'un ton rude.

De l'argent, monsieur, qu'on vous apporte,
Cent bons louis ; tenez.

M. DUBRIAGE.

La somme n'est pas forte :

Mais enfin cet argent va me faire du bien ;
Car depuis très-longtemps, je ne touchais plus rien.

AMBROISE.

Est-ce ma faute, à moi ? croyez-vous que je touche?
Aucun fermier ne paye : ils ont tous à la bouche
Le mot *grêle*.

M. DUBRIAGE.

Hélas ! oui.

AMBROISE.

Vous-même le premier,
Si je laisse monter par hasard un fermier,
Vous lui remettez tout.

M. DUBRIAGE.

C'est naturel, je pense.

AMBROISE.

Mais il faut cependant fournir à la dépense.
Saint-Brice avait besoin de réparation ;
J'ai fait à Montigny des augmentations :
Aussi, de plus d'un an, vous ne toucherez guères,
Peut-être croyez-vous que je fais mes affaires,
La vérité pourtant est que j'y mets du mien.

GEORGE, à part.

Bon apôtre !

AMBROISE, à George.

Plaît-il ?

GEORGE.

Qui, moi ? Je ne dis rien.

AMBROISE.

Encore ici ! c'est donc au premier que tu loges ?
Ton assiduité mérite des éloges.

GEORGE.

J'entretenais monsieur, et voulais l'amuser.
En faveur du motif, on doit bien m'excuser.

AMBROISE.

Et ton poste ?

GEORGE.

Ma femme est en bas.

AMBROISE.

Il n'importe ;
Je veux t'y voir aussi ; va, retourne à ta porte.

M. DUBRIAGE, à Ambroise.

Vous lui parlez, je crois, un peu trop rudement.

AMBROISE.

A George.

Chacun a sa manière. Allons, vite.

M. DUBRIAGE.

Un moment.

GEORGE.

Si monsieur me retient, je puis rester, je pense.

AMBROISE.

Tu fais le raisonneur ?

GEORGE.

Est-ce vous faire offense
Que de venir un peu causer ?

AMBROISE.

Offense ou non,
Descends.

M. DUBRIAGE.

Vous le prenez, Ambroise, sur un ton !...

AMBROISE.

Fort bien! Ce cher filleul, toujours on le protége.
Il a beau me manquer...

GEORGE.

En quoi donc vous manqué-je?

AMBROISE.

En désobéissant.

GEORGE.

Mais à qui, s'il vous plaît ?
Vous n'êtes point mon maître; et c'est monsieur qui l'est.

M. DUBRIAGE.

Eh oui! moi seul.

AMBROISE.

Comment ?

SCÈNE IV — M. DUBRIAGE, GEORGE, AMBROISE, MADAME ÉVRARD.

MADAME ÉVRARD.

Ambroise encor s'emporte
Je gage ?

M. DUBRIAGE.

Oui, beaucoup trop.

AMBROISE.

Je veux que George sorte,

Descende : il me résiste ; et monsieur le soutient.
Voilà tout uniment d'où notre débat vient.

MADAME EVRARD.

D'un tapage si grand, comment! c'est là la cause ?

M. DUBRIAGE.

Ah ! je suis plus choqué du ton que de la chose.

MADAME ÉVRARD, à M. Dubriage.

Vous avez bien raison; mais vous le connaissez,
Ce cher homme... il est vif.

AMBROISE.

Eh morbleu !

MADAME ÉVRARD, à Ambroise.

Finissez.
George est un bon enfant, et va, je le parie,
(A George, d'un ton d'autorité)
Se rendre le premier. Là, descends, je te prie.

GEORGE.

Eh oui! je descends.

MADAME ÉVRARD.

Bon.

GEORGE, à part, en s'en allant.

Oh ! que j'ai de chagrin
De voir ces deux fripons maîtriser mon parrain !
(Il sort.)

SCÈNE V. — M. DUBRIAGE, MADAME ÉVRARD, AMBROISE.

MADAME ÉVRARD.

Vous avez tort, Ambroise, il faut que je le dise ;
Et vous êtes brutal à force de franchise.

M. DUBRIAGE, encore ému.

Je suis bon, mais aussi c'est trop en abuser.

MADAME ÉVRARD, à Ambroise.

Sur ce point je ne puis vraiment vous excuser.
Vous êtes droit, loyal ; mais jamais, je le pense,
D'être doux et soumis cela ne nous dispense.

AMBROISE.

Eh qui vous dit, madame ?...

M. DUBRIAGE.

Il s'emporte d'abord;
Il me tient des propos... et devant George encor !

MADAME ÉVRARD.

Cela n'est pas croyable... Ambroise!...

AMBROISE.

Je vous jure
Que c'est dans la chaleur...

MADAME ÉVRARD.

Oh oui ! je vous assure..

AMBROISE.

Eh ! monsieur sait combien je lui suis attaché.

M. DUBRIAGE.

Je le sais; sans quoi...

MADAME ÉVRARD.

Bon, vous n'êtes plus fâché...
Monsieur se plaît chez lui, parmi nous : il me semble
Qu'il faut le rendre heureux, vivre tous bien ensemble.

M. DUBRIAGE.

N'en parlons plus.

MADAME ÉVRARD.

Non, non, plus du tout.

(Elle lui donne affectueusement ses gants et son chapeau.)

M. DUBRIAGE.

Sans adieu.
Je vais au Luxembourg me promener un peu.

MADAME ÉVRARD, de loin.

Revenez donc bientôt, cher monsieur: il me tarde...

M. DUBRIAGE.

Oui, bientôt. (Il sort.)

SCÈNE VI — MADAME ÉVRARD, AMBROISE.

AMBROISE.

Savez-vous que si l'on n'y prend garde,
Il nous fera la loi.

MADAME ÉVRARD.

Nous sommes sans témoin ;
Ambroise, songez-y, vous allez un peu loin,
Et je crains que monsieur ne perde patience.

AMBROISE.

Je voudrais voir cela !

MADAME ÉVRARD.

Ce ton de confiance
Pourrait vous attirer quelques fâcheux éclats ;
Je vous en avertis, ne vous exposez pas.

AMBROISE.

Eh ! je n'ai pas du tout besoin qu'on m'avertisse :
La maison sauterait plutôt que j'en sortisse.
Un autre soin m'occupe, à ne vous rien céler ;
Et je vais cette fois nettement vous parler.
Dès longtemps je vous aime, et vous presse, madame,
De recevoir ma main, de devenir ma femme :
C'est trop longtemps aussi me jouer, m'amuser.
Il faut m'admettre enfin, ou bien me refuser.

MADAME ÉVRARD.

Mais vous pressez les gens d'une manière étrange,
Il le faut avouer.

AMBROISE.

Je ne prends plus le change.
Tenez, madame Évrard, je vais au fait d'abord.
Je ne suis point galant : mais vous me plaisez fort.

MADAME ÉVRARD.

Monsieur Ambroise !...

AMBROISE.

Eh oui, votre air, votre figure.
Que vous dirai-je enfin ? toute votre tournure
M'enchante, me ravit. Allez, j'ai de bons yeux :
Vous êtes fraîche, et moi je ne suis pas très-vieux ;
Par ma foi, nous serons le mieux du monde ensemble.
Et puis notre intérêt l'exige, ce me semble.
Ma fortune est assez ronde, vous le savez.
Je ne m'informe point de ce que vous avez :
Vous ne vous êtes pas sûrement oubliée....
Allons, madame Évrard...

MADAME ÉVRARD.

Je crains d'être liée...

AMBROISE.

Eh ! plutôt craignez tout, si nous nous divisons ;

Oui : je n'ai pas besoin d'en dire les raisons.
L'un de l'autre, entre nous, nous savons des nouvelles,
Et tous deux nous pourrions en raconter de belles ;
Au lieu qu'à l'avenir, si nous ne faisons qu'un,
Nous ne craindrons plus rien de l'ennemi commun...
A propos, j'oubliais de vous dire, madame,
Que j'ai trouvé, je crois, cette seconde femme...

MADAME ÉVRARD.

Vous revenez toujours sur ce chapitre-là.
Je ne suis point d'accord, avec vous, sur cela.

AMBROISE.

Vous n'avez pas besoin de quelqu'un qui vous aide ?

MADAME ÉVRARD.

Moi ! point du tout. AMBROISE.
Si fait, et puis qui vous succède ?...

MADAME ÉVRARD.

Qui ?... AMBROISE.
Voulons-nous servir jusques à nos vieux jours?
Notre service est doux ; mais nous servons toujours.

MADAME ÉVRARD.

Vous voyez mal, Ambroise : il vaudrait mieux peut-être
Attendre... enfin fermer les yeux de notre maître.

AMBROISE.

Mais cela peut durer encore très-longtemps.
Monsieur n'a, voyez-vous, que soixante-cinq ans ;
Il est temps, croyez-moi, de faire une retraite :
Et pour la faire sûre, honorable et discrète,
Il faut laisser ici des gens honnêtes, doux,
Par nous-mêmes choisis, qui dépendent de nous,
Qui soient à nous, de nous qui lui parlent sans cesse.

MADAME ÉVRARD.

S'ils allaient de monsieur captiver la tendresse...
Enfin nous verrons.

AMBROISE.

Bon ! vous remettez toujours.

MADAME ÉVRARD.

Eh ! moins d'impatience.

AMBROISE.

Et vous, moins de détours ;

Plus de délais : demain je veux une réponse.

MADAME ÉVRARD.

(A part, en s'en allant.)

Demain, soit. Sur mon sort si monsieur ne prononce,
Que faire ? Allons, il faut le presser au plus tôt.

(Elle sort.)

AMBROISE.

A demain donc.

SCÈNE VII — AMBROISE, seul.

Voilà la femme qu'il me faut.
D'abord, réunissant les deux sommes en une,
C'est un total ; et puis, à quoi bon la fortune
Quand on la mange seul ? Monsieur sert de leçon :
C'est une triste chose, au fait, qu'un vieux garçon !
On se marie, on a des enfants : on amasse :
Et, si l'on meurt, du moins on sait où le bien passe...
Mais que veut cette fille ?... A propos, c'est, je croi...
Déjà ?

SCÈNE VIII — AMBROISE, LAURE.

AMBROISE, d'un ton rude.

Qu'est-ce ?

LAURE, tremblante.

Monsieur... Ambroise ?...

AMBROISE.

Eh bien ! c'est moi.

LAURE.

Peut-être en ce moment, monsieur, je vous dérange...
C'est moi... dont vous a pu parler monsieur Lagrange...

AMBROISE.

C'est différent. J'entends, c'est vous qui souhaitez
Entrer ici ?

LAURE.

Du moins si vous le permettez.
Voulez-vous bien jeter les yeux sur cette lettre ?

AMBROISE, s'asseyant.

Vous tremblez ! LAURE.

Moi ! pardon...

AMBROISE.

Tâchez de vous remettre...
Voyons... « Sage, bien née et docile... » Il suffit.

Regardant Laure très-fixement.

Votre air s'accorde assez avec ce qu'on m'écrit.

LAURE.

Vous êtes trop honnête.

AMBROISE.

On vous appelle?

LAURE. Laure.

AMBROISE.

Et votre âge... vingt ans?

LAURE.

Pas tout à fait encore.

AMBROISE.

Bon. Avez-vous servi déjà?

LAURE.

Qui, moi?... jamais.
Je ne servirai point ailleurs, je vous promets.

AMBROISE.

Vous n'êtes pas, je crois, mariée?

LAURE. A mon âge,
Sans fortune, peut-on songer au mariage?

AMBROISE.

Plus je vous interroge, et plus je m'aperçois

Se levant.

Que vous me convenez... Allons, je vous reçois.

LAURE.

Monsieur, c'est trop d'honneur que vous daignez me faire.

AMBROISE.

Oh! non. Je vois cela, vous ferez mon affaire.
J'en préviendrai monsieur; car il est à propos
Qu'ensemble, ce matin, nous en disions deux mots.
Mais j'en réponds. Au reste, il est bon de vous dire
Où vous êtes, comment vous devez vous conduire.

LAURE.

J'écoute. AMBROISE.

Vous saurez que vous avez ici
Plus d'un maître à servir.

LAURE.

On me l'a dit aussi.

AMBROISE.

Moi, le premier.

LAURE.

Oh ! oui.

AMBROISE.

Puis, pour la gouvernante,
Madame Évrard, soyez docile et prévenante,
Monsieur la considère, et moi j'en fais grand cas :
Servez-la bien.

LAURE.

Monsieur, je n'y manquerai pas.

AMBROISE.

Enfin, il faut avoir pour monsieur Dubriage
Les égards et les soins que l'on doit à son âge :
C'est un homme de bien, respectable d'abord,
Riche d'ailleurs, qui peut faire un jour votre sort.

LAURE.

Par un motif plus pur déjà je le révère.

AMBROISE.

C'est tout simple : surtout souvenez-vous, ma chère,
Que c'est Ambroise seul qui vous a fait entrer.

LAURE.

Je n'oublierai jamais, j'ose vous l'assurer,
Que, si dans la maison j'occupe cette place,
C'est à vos soins, monsieur, que j'en dois rendre grâce.

AMBROISE.

Pas mal. Allons, je crois que je serai content.

SCÈNE IX — LAURE, AMBROISE, CHARLE.

CHARLE, de loin, à part.

L'aura-t-il agréée ?

AMBROISE.

Ah ! Charle, dans l'instant
J'arrête, je reçois cette jeune servante ;
Elle va soulager, servir la gouvernante,
Et dans l'occasion pourra vous seconder :
Avec elle tâchez de vous bien accorder.

CHARLE.

Oui, je l'espère.

AMBROISE, à Laure.

Bon. Allez payer votre hôte,
Et revenez ici dans deux heures sans faute.
Ne demandez que moi.

LAURE.

Non.

AMBROISE.

Pour quelques instants.
Je vais sortir. Allez, ne perdez point de temps ;
(A Charle.)
Ni vous non plus.

CHARLE.

Oh, croyez, je vous supplie,
Que toute ma journée est assez bien remplie.

(Ambroise sort.)

SCÈNE X — CHARLE, LAURE.

CHARLE.

Te voilà donc entrée. Ah! nous verrons un peu
S'ils feront déguerpir la nièce et le neveu.

LAURE.

Je suis tremblante encor.

CHARLE.

Rassure-toi, ma chère.
Mon oncle va te voir ; il suffit, et j'espère.
Il entendra bientôt le son de cette voix
Qui sut toucher mon cœur dès la première fois...
Ah ! je voudrais déjà qu'à loisir il t'eût vue.

LAURE.

Je désire à la fois et crains cette entrevue ;
Cette madame Évrard, ô dieu, que je la crains!

CHARLE.

Qu'elle est fausse et méchante !

LAURE.

En ce cas, je la plains.

CHARLE.

Chère épouse ! faut-il qu'à feindre de la sorte
Le destin nous réduise ?

LAURE.

Eh! Charle, que m'importe?

Je serai près de toi : toi seul fais tout mon bien;
Tu me tiens lieu de tout; le reste ne m'est rien.
Mon ami, sans compter ce pénible voyage,
J'ai bien eu du chagrin depuis mon mariage;
Mais tu me consolais; nous mêlions nos douleurs :
Et ces deux ans, passés ensemble dans les pleurs,
Sont encor les moments les plus doux de ma vie.

CHARLE.

Va, mon sort, quel qu'il soit, est trop digne d'envie...

LAURE.

Mais adieu; car je crains...

CHARLE.

A peine pouvons-nous
Peindre nos sentiments.

LAURE.

Ils n'en sont que plus doux
Adieu, Charle.

CHARLE.

Au revoir.

LAURE, en sortant.

Au revoir.

SCÈNE XI — CHARLE, seul.

Quelle femme !
De l'esprit, de la grâce, avec une belle âme !
Trop heureux! Mon pauvre oncle a ses peines aussi,
Et n'a personne, hélas! qui le console ainsi.
Je craignais son courroux : ah! bien loin de le craindre,
C'est lui qui de nous trois est bien le plus à plaindre...
Mais que veut George?

SCÈNE XII — CHARLE, GEORGE.

CHARLE.

Eh bien?

GEORGE.

Elle vient de partir.
Sans qu'on l'ait, grâce au ciel, vue entrer ni sortir...
Mais vous ne savez pas!

CHARLE.

Qu'as-tu donc à me dire?

GEORGE.

Quelque chose entre nous, qui vous fera peu rire.
J'ai là-bas cinq cousins, tous issus de germains,
Dont l'un même a déjà ses papiers dans les mains :
Ils viennent par monsieur se faire reconnaître.
« Il est sorti, » leur dis-je. « Il rentrera peut-être, »
Dit l'orateur. Enfin ils ont voulu rester.
Qu'en ferai-je, monsieur?

CHARLE.

Eh mais! fais-les monter.

GEORGE.

Songez donc que de près à mon parrain ils tiennent,
Et qu'ils pourraient fort bien...

CHARLE.

Il n'importe; qu'ils viennent.

GEORGE.

Allons. (Il sort.)

SCÈNE XIII — CHARLE, seul.

Ces chers cousins, je crois, se doutent peu
Qu'ils vont être reçus ici par un neveu.
Ils approchent, fort bien ; sachons encore feindre.
... Ils ne sont pas heureux ; c'est à moi de les plaindre.

SCÈNE XIV — CHARLE, LES CINQ COUSINS, vêtus assez modestement.

LE GRAND COUSIN, bas, aux autres, de loin.

Laissez-moi parler seul.
(Haut à Charle, avec maintes révérences, que les autres imitent.)
Nous avons bien l'honneur,
Monsieur...

CHARLE.

C'est moi qui suis votre humble serviteur.
Vous venez pour parler à monsieur Dubriage?

LE GRAND COUSIN.

Oui, monsieur; c'est l'objet de notre long voyage;
Car nous venons d'Arras pour le voir seulement.

CHARLE.

En vérité j'admire un tel empressement ;
Et je ne doute pas qu'à monsieur il ne plaise.

LE TROISIÈME COUSIN.

Le cousin de nous voir sera, je crois, bien aise.

CHARLE.

Le connaissez-vous?

LES QUATRE COUSINS.

Non.

LE GRAND COUSIN, d'un air important.

Ils ne l'ont jamais vu;
Mais mon air au cousin pourrait être connu.
Je l'allai voir alors qu'il faisait son commerce,
En... n'importe : il vendait des étoffes de Perse!...
Dame aussi, le cousin est riche à millions;
Et nous sommes encor gueux comme nous étions.

CHARLE.

Êtes-vous frères, tous?

LE GRAND COUSIN.

Il ne s'en faut de guères.
Voici mon frère à moi : les trois autres sont frères.
Mais nous sommes cousins, tous issus de germains,
Comme il est constaté par ces titres certains,
(Déployant ses papiers.)
Surtout par ce tableau... Mon frère est géographe.

LE DEUXIÈME COUSIN, avec force révérences.

Pour vous servir : voici mon nom et mon paraphe.
(Déroulant l'arbre généalogique, et le faisant voir à Charle.)
Roch-Nicodème-Armand (c'est notre aïeul commun,
(Ils ôtent tous leurs chapeaux.)
La souche, eut trois garçons; mon grand-père en est un.
Sa fille, Jeanne Armand, contracta mariage,
Comme vous pouvez voir, avec Paul Dubriage,
Le père du cousin.

CHARLE, suivant des yeux sur l'arbre généalogique.

Arrêtez donc un peu.
Je vois plus près, tout seul, Pierre Armand, un neveu:
Il exclut les cousins; la chose paraît claire.

LE DEUXIÈME COUSIN, embarrassé.

Oui; mais... frère, dis donc...

LE GRAND COUSIN.

Nous ne le craignons guère.

CHARLE.

Pourquoi?

LE GRAND COUSIN.

Par le cousin il est fort détesté,
Et vraisemblablement sera déshérité.

CHARLE.

Fort bien!

LE TROISIÈME COUSIN.

Nous n'avons pas l'honneur de le connaître.
Mais il nous gêne fort.

CHARLE.

Il aurait droit peut-être
De vous dire à son tour : « C'est vous qui me gênez.
« Et c'est ma place enfin, messieurs, que vous prenez.»

LE GRAND COUSIN.

Bah! bah!

LE TROISIÈME COUSIN.

Cette maison, comme elle est belle et grande!
(A Charle.)
Est-elle à lui, monsieur?

LE GRAND COUSIN.

Parbleu, belle demande!
Je gage qu'il en a bien plus d'une autre encor.

LE QUATRIÈME COUSIN.

Quels meubles!

LE TROISIÈME COUSIN.

Les dedans, vous verrez, sont pleins d'or.

LE CINQUIÈME COUSIN.

De bijoux.

LE DEUXIÈME COUSIN, d'un ton grave.

De contrats.

LE GRAND COUSIN.

Et quand on peut se dire :
« Nous aurons tout cela », ma foi, cela fait rire.

TOUS LES COUSINS, riant aux éclats.

Oh! oui, rien n'est plus drôle.

CHARLE.

En effet, à présent.
Je trouve que la chose a son côté plaisant.

LE GRAND COUSIN.

Morbleu!...

CHARLE.

Paix, car on vient.

LE GRAND COUSIN.

Quelle est donc cette dame?

CHARLE, bas, aux cousins.

C'est une gouvernante... Entre nous, cette femme
Sur l'esprit de monsieur a beaucoup d'ascendant :
Il faut la ménager.

LE GRAND COUSIN, bas, à Charle.

Allez, je suis prudent.
Et sais ce qu'il faut dire à notre gouvernante.

SCÈNE XV — CHARLE, LES CINQ COUSINS, MADAME ÉVRARD.

LE GRAND COUSIN.

Madame, nous avons...

MADAME ÉVRARD, d'un air très-inquiet.

Je suis votre servante :
Messieurs, peut-on savoir ce que vous désirez?

LE GRAND COUSIN.

Nous désirerions voir le cousin. Vous saurez...

LES QUATRE AUTRES COUSINS, tous ensemble.

Nous sommes les cousins de monsieur Dubriage.

LE GRAND COUSIN, bas, aux autres.

(Haut, à madame Évrard.)

Paix! Nous venons d'Arras, tout exprès...

MADAME ÉVRARD.

C'est dommage.
Monsieur vient de sortir.

LE GRAND COUSIN.

C'est ce qu'on nous a dit :
Mais quoi! nous l'attendrons fort bien, sans contredit.
Le cousin va rentrer avant peu, je l'espère.

MADAME ÉVRARD.

Non : il ne rentrera que très-tard, au contraire.

LE GRAND COUSIN.

Demain nous reviendrons.

MADAME ÉVRARD.

Ne venez pas demain :

Il part pour la campagne, et de très-grand matin.

LES TROISIÈME ET QUATRIÈME COUSINS.

Après-demain?

MADAME ÉVRARD.

Sans doute... enfin dans la semaine.
Mais, je vous en préviens, souvent il se promène.
D'ailleurs, monsieur saura que vous êtes venus;
C'est comme si par lui vous étiez reconnus.

TOUS LES COUSINS.

Oh! nous voulons le voir.

MADAME ÉVRARD.

Très-volontiers; lui-même
Sera ravi de voir de bons parents qu'il aime.
Au revoir donc, messieurs; car dans ce moment-ci...

LE GRAND COUSIN.

Madame...

LE TROISIÈME COUSIN, bas, au grand cousin.

Je croyais qu'on dînerait ici.

LE GRAND COUSIN, bas, au troisième cousin.

(Haut, à madame Évrard.)

Paix donc!... Nous reviendrons.

MADAME ÉVRARD.

Pardon, je vous supplie,
Si je vous laisse aller.

LE GRAND COUSIN.

Vous êtes trop polie.

CHARLE, les reconduisant avec politesse.

C'est à moi de fermer la porte à ces messieurs.

(Il sort avec eux.)

SCÈNE XVI — MADAME ÉVRARD, seule.

Qu'ils aillent présenter leur cousinage ailleurs...
Quel malheur, si monsieur eût vu cette recrue!
(Prêtant l'oreille.)
On ferme... Ah! Dieu merci, les voilà dans la rue...
Au surplus, ces parents m'épouvantent fort peu,
Et je crains beaucoup moins dix cousins qu'un neveu...
Mais quoi! je perds le temps en de vaines paroles.

Les enfants du portier doivent savoir leurs rôles :
Faisons-les répéter; oui, sachons avec art
Employer des enfants pour toucher un vieillard.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I — MADAME ÉVRARD, Les deux Enfants de George.

MADAME ÉVRARD.

Bon, mes petits enfants, je suis très-satisfaite.

JULIEN.

Aussi, depuis au moins deux heures je répète.

MADAME ÉVRARD.

Fort bien ! Çà, mes enfants, je m'en vais vous laisser.
Vous, dès qu'il paraîtra, vous irez l'embrasser...

TOUS DEUX.

Oui, oui.

MADAME ÉVRARD.

Comme papa, maman.

TOUS DEUX.

Ah! tout de même.

MADAME ÉVRARD.

Appelez-le du nom de papa ; car il l'aime.

JULIEN.

C'est bien vrai : moi, toujours je l'appelle *papa*.

LA SŒUR.

Moi, *bon ami*.

MADAME ÉVRARD.

Sans doute il vous demandera
Si vous avez appris, ce matin, quelque chose.
Alors vous lui direz votre scène.

LA SŒUR.

Je n'ose.

MADAME ÉVRARD.

Tu n'oses ?... pauvre enfant !

LE FRÈRE.

Oh! moi, je ne crains rien.
Je sais par cœur mon rôle, et je le dirai bien.

MADAME ÉVRARD.

Bon, Julien. Soyez donc tous les deux bien aimables :
Et, si jusqu'à demain vous êtes raisonnables,
Vous aurez... quelque chose.

LE FRÈRE.

Oui, moi, mais pas ma sœur;
Elle a peur, elle n'ose...

LA SŒUR.

Oh! non, je n'ai plus peur.

MADAME ÉVRARD.

J'entends monsieur venir; adieu donc, bon courage!
(A part, s'en allant.)
Après, je reviendrai pour achever l'ouvrage.

SCÈNE II — LES ENFANTS, M. DUBRIAGE,

qui s'avance en rêvant, sans les voir.

LA SŒUR.

Je ne pourrai jamais réciter tout cela.

LE FRÈRE.

(Bas.)
Je te soufflerai, moi. Chut, ma sœur, le voilà.

LA SŒUR, bas.

Il ne nous voit pas.

LE FRÈRE, bas.

Non ; il rêve.

LA SŒUR, bas.

Ah! que c'est drôle!

LE FRÈRE, bas.

Eh ! paix donc !

LA SŒUR, bas.

On dirait qu'il répète son rôle.
(Ils rient tous deux et se font des mines.)

M. DUBRIAGE.

Qu'est-ce?

LE FRÈRE, courant à lui.

C'est nous, papa.

M. DUBRIAGE, l'embrassant.

C'est toi, petit Julien?

LA SŒUR, allant aussi à M. Dubriage.

Oui, bon ami.

M. DUBRIAGE, l'embrassant aussi.

Bonjour.

(M. Dubriage s'assied.)

LA SŒUR.

Comment ça va-t-il?

M. DUBRIAGE.

Bien.

Et vous?

LE FRÈRE.

Tu vois.

M. DUBRIAGE.

Cela se lit sur vos visages.
Dites-moi, mes enfants, êtes-vous toujours sages?

LE FRÈRE.

Oh! toujours! Ce matin, maman nous le disait.

M. DUBRIAGE, se tournant tour à tour vers chacun d'eux.

Vraiment?

LA SŒUR.

Si tu savais comme elle nous baisait!

LE FRÈRE.

Et papa? Tout exprès il quitte son ouvrage.

LA SŒUR.

Il prétend que cela lui donne du courage.

M. DUBRIAGE.

Et vous les aimez bien?

LA SŒUR.

Oui, comme nous t'aimons.

LE FRÈRE.

Papa cause la nuit, croyant que nous dormons.
Hier encore, ma sœur était bien endormie,
Moi pas; je l'entendais qui disait: « Mon amie,
« Conviens que nous devons être tous deux contents,
« Et que nous avons là de bien jolis enfants?... »
Et maman répondait: « C'est vrai qu'ils sont aimables. »
« Dame, c'est qu'à leur mère ils sont tous deux sembla-
Disait papa. « Julien, soit, répondait maman; [bles. »
« Mais Suson te ressemble, à toi; là, conviens-en. »

M. DUBRIAGE.

Fort bien, mes bons amis ; comment va la mémoire ?
Savez-vous ce matin une fable, une histoire ?

LE FRÈRE.

Tiens, papa, ce matin encore nous répétions
Un petit dialogue, à nous deux.

M. DUBRIAGE.

Ah ! voyons.

LE FRÈRE.

Çà, commence, ma sœur.

(Les enfants récitent chacun leur couplet comme une leçon.)

LA SŒUR.

« Quel est le patriarche
« Qui prévit le déluge et construisit une arche ?

LE FRÈRE.

« Noé, fils de Lamech, qui, comme vous savez,
« S'est échappé lui-même et nous a tous sauvés.

LA SŒUR.

« On me l'avait bien dit. Quoi! tous tant que nous sommes!
« Comment ! un homme seul a sauvé tous les hommes !

LE FRÈRE.

« Oui, sans doute ; et voici comment cela s'est fait ;
« Noé n'eut que trois fils, Sem, Cham et puis Japhet
« Sem en eut cinq : chacun eut au moins une épouse,
« Dont il eut maint enfant : Jacob seul en eut douze.
« Ces enfants se sont vus pères d'enfants nombreux :
« C'est de là qu'est venu le peuple des Hébreux.

LA SŒUR.

« Ah! ah !

LE FRÈRE.

« Je n'ai parlé que de Sem : ses deux frères
« Du reste des humains ont été les grands-pères.
« Dieu dit : *Multipliez et croissez à l'envi.*
« Nul précepte jamais n'a mieux été suivi,
« Et l'on continuera sûrement de le suivre.»

M. DUBRIAGE.

Où donc avez-vous vu cela ?

LE FRÈRE.

Dans un beau livre,

Dont on a fait présent à maman.

M. DUBRIAGE.

C'est assez.

LA SŒUR.

J'ai quelque chose encore à dire.

M. DUBRIAGE.

Finissez.

(Il rêve; et pendant ce temps-là les enfants se font des mines, et s'excitent l'un l'autre à parler à M. Dubriage.)

LA SŒUR, allant tout doucement à lui.

Tiens, quelquefois à nous papa ne prend pas garde...

(Elle lui caresse la joue.)

Je fais comme cela... Puis alors il regarde,
Me voit, rit, et m'embrasse, enfin, comme cela.

(Elle témoigne vouloir l'embrasser.)

M. DUBRIAGE, lui tendant les bras.

Chère petite, viens.

LE FRÈRE.

Et moi, mon bon papa?

M. DUBRIAGE.

Viens aussi.

(Il les tient tous deux serrés dans ses bras.)

SCÈNE III — M. DUBRIAGE, LES ENFANTS, MADAME EVRARD.

MADAME ÉVRARD, de loin, sans être vue.

Mes enfants s'en tirent à miracle :

(Haut, toujours d'un peu loin.)

Il est temps de parler, à mon tour. Doux spectacle!
Il m'enchante ; d'honneur!

M. DUBRIAGE.

C'est vous, madame Évrard?

MADAME ÉVRARD.

Oui, monsieur; du tableau je prends aussi ma part.
On croirait voir un père au sein de sa famille.

LA SŒUR, à madame Évrard.

J'ai fort bien dit ma scène...

MADAME ÉVRARD, l'arrêtant.

A merveille, ma fille!

Vous égayez monsieur : c'est bien fait, mes enfants.
Allez jouer tous deux : en restant plus longtemps,
Vous importuneriez ce bon papa peut-être;
Allez.

LES ENFANTS, en sortant.

Adieu, papa.

SCÈNE IV — M. DUBRIAGE assis; MADAME ÉVRARD.

MADAME ÉVRARD, à part.

Si je puis m'y connaître,
(Haut.)
Il est ému. Vraiment ces enfants sont gentils.

M. DUBRIAGE

Oui, tout à fait : pour moi, j'aime fort leurs babils.

MADAME ÉVRARD.

Et leur caresses donc, naïves, enfantines !
Et puis ils ont tous deux les plus charmentes mines !...
Une grâce, un sourire; enfin je ne sais quoi...
Qui me plaît, m'attendrit.

M. DUBRIAGE.

Il me touche aussi, moi.
Qui ne les aimerait ? cela n'est pas possible.

MADAME ÉVRARD.

Je me dis quelquefois: « Monsieur est bon, sensible :
« S'il a tant d'amitié pour les enfants d'autrui,
« Qu'il aurait donc d'amour pour des enfants à lui ! »

M. DUBRIAGE, à demi-voix.

Hélas !

MADAME ÉVRARD.

Cette petite est le portrait du père.

M. DUBRIAGE.

Oui vraiment ! et Julien, il ressemble à sa mère !...

MADAME ÉVRARD.

A s'y tromper. Ces gens sont-ils assez heureux,
De voir ainsi courir et sauter autour d'eux
Leurs portraits, en un mot, comme d'autres eux-même.

M. DUBRIAGE.

J'y pensais : ce doit être une douceur extrême.

MADAME ÉVRARD.

Je ressemblais aussi beaucoup, je m'en souvien,
A mon père... digne homme! il était assez bien...
Ayant moins de richesse, hélas ! que de naissance...
On le félicitait sur notre ressemblance :
Aussi m'aimait-il plus que ses autres enfants...

Finement.

Et puis il m'avait eue à plus de soixante ans,
Je flattais son orgueil autant que sa tendresse:
Il m'appelait souvant l'enfant de sa vieillesse.

M. DUBRIAGE.

A plus de soixante ans !

MADAME ÉVRARD.

Oui ; c'est qu'il était frais !...
Et même il a vécu vingt ans encore après.
Allons, vous retombez dans votre rêverie.

M. DUBRIAGE.

Il est vrai.

MADAME ÉVRARD.

Je ne sais... excusez, je vous prie...
Mais vous semblez avoir quelque chose.

M. DUBRIAGE. Non, rien.

MADAME ÉVRARD.

Si fait : vous êtes triste, oh ! je le vois fort bien...
Au surplus, chacun a ses embarras, ses peines...
Moi qui vous parle, eh bien ! j'ai moi-même les miennes.

M. DUBRIAGE.

Qui, vous, madame Evrard ?

MADAME ÉVRARD.

Sans doute.

M. DUBRIAGE. A quel propos ?

MADAME ÉVRARD.

Ambroise me tourmente: il désire, en deux mots,
Qu'avant peu, que demain, je devienne sa femme.

M. DUBRIAGE.

(La faisant asseoir à côté de lui.)

Ambroise, dites-vous ?... Répétez donc, madame.

MADAME ÉVRARD.

Je dis qu'Ambroise m'aime et me veut épouser.

Depuis plus de deux ans, je sais le refuser.
J'élude chaque jours une nouvelle instance,
Croyant que mes délais lasseront sa constance :
Non ; loin de s'attiédir, son ardeur va croissant.
Mais aujourd'hui surtout, il devient plus pressant;
Il insiste ; et vraiment je ne sais plus que faire.
Je viens vous demander conseil en cette affaire.

M. DUBRIAGE.

Eh mais ! je ne sais trop quel conseil vous donner...
Car enfin ce parti n'est pas à dédaigner :
Ambroise est, après tout, un parfait honnête homme,
Homme d'honneur, de sens, excellent économe.

MADAME ÉVRARD.

Oui, vous avez raison ; et pour la probité,
Ambroise assurément sera toujours cité:
Mais il parle d'hymen; la chose est sérieuse :
Je crains, je l'avoûrai, de n'être pas heureuse.

M. DUBRIAGE.

Et pourquoi?

MADAME ÉVRARD.

Je ne sais... tenez, c'est, qu'entre nous,
On peut être honnête homme et fort mauvais époux.
Ambroise est quelquefois d'une rudesse extrême,
Vous le savez: souvent il vous parle à vous-même,
D'un ton!...

M. DUBRIAGE.

Un peu dur, oui; mais vous l'adoucirez:
Vous avez pour cela des moyens assurés.

MADAME ÉVRARD.

Quelle tâche ! j'en suis d'avance intimidée...
Puis... j'avais de l'hymen une tout autre idée :
Car j'étais faite, moi, pour un lien si doux;
Et... sans l'attachement, monsieur, que j'ai pour vous,
A coup sûr, je serais déjà remariée.
Dans mon premier hymen je fus contrariée;
Et, lorsque l'on m'unit au bon monsieur Evrard,
A mon penchant peut-être on eut trop peu d'égard.
A prendre un tel époux bien qu'on m'eût su contraindre,
Vous savez cependant s'il eut lieu de se plaindre,

Si je manquai pour lui de soins, d'attention !...

M. DUBRIAGE.

On vous eût crus unis par inclination.

MADAME ÉVRARD.

Eh bien ! en pareil cas, si je fus complaisante,
Jugez, monsieur, combien je serais douce, aimante,
Si j'avais un mari qui fût... là... de mon choix,
Dont l'humeur me convînt, en un mot !

M. DUBRIAGE

Je le crois.

MADAME ÉVRARD.

Et je ne parle pas d'un mari vain, volage...
Je n'aurais point voulu d'un jeune homme ; à cet âge,
On ne sait pas aimer.

M. DUBRIAGE.

Je l'ai toujours pensé :
Ce que vous dites là, madame, est très-sensé.

MADAME ÉVRARD.

Pour mieux dire, tenez, monsieur, je le confesse,
Pourvu qu'il eût passé la première jeunesse,
Peu m'importe quel âge aurait eu mon époux :
Je parle sans détour ; car enfin, entre nous,
En me remariant, moi, s'il faut vous le dire,
Un, deux enfants, voilà tout ce que je désire...
Il me semble déjà que j'ai là sous les yeux,
Que je vois mes enfants, le père au milieu d'eux,
Souriant à nous trois, allant de l'un à l'autre...
Oh ! quel ravissement serait alors le nôtre !
(Se reprenant.)
J'entends le mien, celui du mari que j'aurais,
Je parle en général, je n'ai point de regrets :
Auprès de vous mon sort est trop digne d'envie ;
Le ciel m'en est témoin, j'y veux passer ma vie :
Nul motif, nul pouvoir ne peut m'en arracher.

M. DUBRIAGE.

Qu'un tel attachement est fait pour me toucher !

MADAME ÉVRARD.

Vous devez voir pour vous jusqu'où va ma tendresse,
Comme, au moindre signal, je vole, je m'empresse ;

Comme je mets au rang des plaisirs les plus doux
Celui de vous servir, d'avoir bien soin de vous.
Ce n'est pas l'intérêt, le devoir qui me mène;
C'est l'amitié, le cœur, cela se voit sans peine.
Enfin, sur le motif qui me faisait agir
On s'est mépris... au point de me faire rougir.
Oui, monsieur, pour jamais, il faut que je le dise,
La médisance ici peut m'avoir compromise :
Je ne suis pas encor d'âge à la désarmer.
On me soupçonne enfin...

M. DUBRIAGE.

De quoi ?

MADAME ÉVRARD.

De vous aimer,
De vous plaire... je dis d'avoir touché votre âme.
Charle, en entrant, a cru que j'étais votre femme.
Mon amitié pour vous me fait tout supporter :
C'est un plaisir de plus, et j'aime à le goûter...
Mais je vous le demande, avec un cœur sensible,
Puis-je épouser ?

M. DUBRIAGE.

Non, non ! cela n'est pas possible,
Ambroise, je le sens, est indigne de vous ;
Le ciel ne l'a point fait pour être votre époux.

MADAME ÉVRARD.

Le croyez-vous ?

M. DUBRIAGE.

Oh, oui !

MADAME ÉVRARD.

Peut-être je me flatte,
Et peut-être ai-je l'âme un peu trop délicate :
Lorsqu'en moi je descends, je ne sais... je me crois
Digne d'un meilleur sort. L'état où je me vois
M'humilie... Ah ! j'ai tort... mais malgré moi je pleure.

M. DUBRIAGE, plus ému.

Chère madame Evrard !... chaque jour, à toute heure.
Oui, je découvre en vous, et je m'en sens frappé,
Mille dons enchanteurs qui m'avaient échappé.
Votre aimable entretien me touche, m'intéresse.

MADAME ÉVRARD.

Qu'est-ce qu'un entretien, de grâce?... Ah! que serait-ce
Si je pouvais, un jour, donner à mes transports
Un libre cours, monsieur! J'ose le dire : alors,
Combien de qualités vous pourriez reconnaître,
Que ma position empêche de paraître !

M. DUBRIAGE.

Ah ! je les entrevois, et je devine assez
Tout ce que j'ai perdu... Mais vous me ravissez...
Ai-je pu jusqu'ici négliger tant de charmes ?

MADAME ÉVRARD.

Si vous saviez combien j'ai dévoré de larmes !
Combien j'ai soupiré, combattu cette ardeur
Qui me tourmente ! Hélas ! la cainte, la pudeur...

M. DUBRIAGE, se levant, hors de lui.

Je n'y puis plus tenir : toute votre personne
Me charme... C'en est fait... (On sonne.)

MADAME ÉVRARD, laissant échapper un cri.

Ah! ciel !

M. DUBRIAGE.

Je crois qu'on sonne.

MADAME ÉVRARD.

Eh bien! donc, vous disiez !... Achevez en deux mots.

M. DUBRIAGE.

C'est Ambroise.

MADAME ÉVRARD, à part.

Bon Dieu, qu'il vient mal à propos

SCÈNE V — M. DUBRIAGE, MADAME ÉVRARD, AMBROISE, LAURE.

M. DUBRIAGE, à Ambroise.

Eh bien! qu'est-ce ?...

AMBROISE.

Monsieur, c'est une jeune fille,
Sage, laborieuse et d'honnête famille,
Qu'en ce moment je viens vous présenter...

MADAME ÉVRARD. Pourquoi ?

AMBROISE.

Mais... pour vous soulager, madame Évrard.

MADAME ÉVRARD.

Qui, moi?
Oh! je n'ai pas du tout besoin qu'on me soulage;
On ne craint point encor le travail à mon âge.

M. DUBRIAGE.

Oui, sans doute... je crois qu'on peut se dispenser
De prendre cette fille.

AMBROISE.

On ne peut s'en passer,
Et dans cette maison, quoi qu'en dise madame,
Il faut absolument une seconde femme,
Pour plus d'une raison. Sans être fort âgés,
Tous deux avons besoin d'être un peu ménagés.
Madame Evrard, qui parle, en était prévenue.

MADAME ÉVRARD.

Moi! jamais de ce point je ne suis convenue:
Je vous ai toujours dit: « Attendons, il faut voir. »
Savais-je, par hasard, qu'elle viendrait ce soir?

AMBROISE.

Comment l'aurais-je dit? je l'ignorais moi-même.
La Grange m'a servi d'une vitesse extrême...
Mais qu'elle soit venue un peu plus tôt, plus tard;
(A M. Dubriage.)
La voici. Vous aurez, j'espère, quelque égard,
Monsieur, pour un sujet qu'en ce logis j'arrête.
Quant à madame Évrard, je la crois trop honnête
(En regardant fixement madame Évrard.)
Pour me contrarier en cette occasion.
Si d'avance elle eût fait un peu réflexion...

MADAME ÉVRARD.

Allons, puisqu'à vos vœux il faut toujours souscrire,
Pour l'amour de la paix, j'aime mieux ne rien dire.
(A M. Dubriage.)
Ainsi, monsieur, voyez...

M. DUBRIAGE.

En effet, je ne vois
Nul inconvénient... Allons, je la reçois.
(A part.)
Je dois quelques égards à l'un ainsi qu'à l'autre.

(Haut.) [vôtre.
C'est mon affaire, au fond, beaucoup moins que la
Elle est pour vous aider plus que pour me servir.
Je crois qu'elle vous peut seconder à ravir.

AMBROISE, à Laure.

Remerciez monsieur.

LAURE.

Ah! de toute mon âme.

AMBROISE.

Remerciez aussi madame Evrard.

LAURE.

Madame...

MADAME ÉVRARD.

Je vous dispense, moi, de tout remercîment.

M. DUBRIAGE.

Cette fille paraît assez bien.

MADAME ÉVRARD.

Ah! vraiment.
Dès qu'Ambroise la donne!...

M. DUBRIAGE.

Allons, allons, ma chère...
Instruisez-la tout doux de ce qu'elle doit faire;
(A part, à lui-même.)
Et vivons en repos. Je suis tout hors de moi...
Cette madame Evrard!... en vérité, je croi...
(Il sort en regardant avec intérêt madame Évrard, qui feint de n'y pas prendre garde.)

SCÈNE VI — AMBROISE, MADAME EVRARD, LAURE.

AMBROISE.

Eh! mais, vit-on jamais refus aussi bizarre!
Je suis fort mécontent, et je vous le déclare.

MADAME ÉVRARD.

(A Ambroise.) (A Laure.)
Paix donc!... Un peu plus loin.

LAURE, à part, en s'éloignant.

Allons, résignons nous.

MADAME ÉVRARD, à Ambroise.

Eh ! j'ai bien plus le droit de me plaindre de vous. Quelle obstination !

SCÈNE VII — CHARLE, AMBROISE, MADAME ÉVRARD, LAURE.

CHARLE, de loin, à part.

Je veux savoir l'issue...

AMBROISE, à Charle.

Que voulez-vous?

CHARLE, embarrassé.

Je viens... je viens...

LAURE, bas, à Charle.

Je suis reçue.

CHARLE, bas.

Bon.

AMBROISE.

Vous venez... pourquoi?

CHARLE.

Pardonnez, s'il vous plaît ;
Je me retire.

MADAME ÉVRARD.

Au fond, ceci prouve son zèle.
(A Charle.)
Retournez vers monsieur, en serviteur fidèle.

CHARLE.

J'y vais.

MADAME ÉVRARD, de loin.

N'oubliez pas ce que je vous ai dit.

CHARLE.

Non, madame.
(Bas à Laure au fond du théâtre.)
Courage !
(Il sort.)

SCENE VIII — MADAME ÉVRARD, AMBROISE, LAURE toujours au fond.

MADAME ÉVRARD.

Il est tout interdit.

AMBROISE.

Refuser un sujet que j'offre!

MADAME ÉVRARD.

Belle excuse!
Proposer à monsieur des gens que je refuse!
Je vous avais prié d'attendre.

AMBROISE.

Quel discours!
En cela, comme en tout, vous remettez toujours.
Je ne veux plus attendre.

LAURE, de loin, à part.

O ciel! est-il possible!
Ma situation est-elle assez pénible!

MADAME ÉVRARD.

Par trop d'empressement vous allez tout gâter.

AMBROISE.

Vous allez réussir à m'impatienter.

MADAME ÉVRARD.

N'en parlons plus.

AMBROISE.

Je sors; j'ai mainte chose à faire.
Il faut que j'aille voir des marchands, le notaire,
Demander de l'argent... Que sais-je?... oh! quel ennui!
Quoi! s'occuper toujours des affaires d'autrui!

MADAME ÉVRARD.

Eh! vous vous occupez en même temps des vôtres.

AMBROISE.

Rien n'est plus naturel... Mais dites donc *des nôtres*.

MADAME ÉVRARD.

Des nôtres, soit.

AMBROISE.

A Laure. (A part.)
Je sors... Allons j'ai réussi,
J'ai si bien fait, qu'enfin cette fille est ici.

(Il sort.)

SCÈNE IX — MADAME ÉVRARD, LAURE.

MADAME ÉVRARD, à part.

Oh! qu'elle me déplaît! jeune et jolie encore!...

(Haut, d'un ton sec.)
Eh bien ! vous dites donc que vous vous nommez ?

LAURE.

Laure.

MADAME ÉVRARD.

Ah !... quel âge avez-vous ?

LAURE.

Pas encor vingt ans.

MADAME ÉVRARD.

Non ?
C'est dommage. Eh ! trop jeune... oui, beaucoup trop.

LAURE.

Pardon.
Ce n'est pas ma faute...

MADAME ÉVRARD.

Ah ! c'est la mienne.

LAURE.

Madame,
Je ne dis pas cela.

MADAME ÉVRARD.

Qu'êtes-vous ! fille, femme ?
Dites.

LAURE.

Qui, moi ? jamais je ne me marierai.

MADAME ÉVRARD.

Et vous ferez fort bien. Je dois savoir bon gré
A cet Ambroise ! Il vient, sans m'avoir prévenue,
Nous amener ici d'emblée une inconnue.

LAURE.

Je me ferai connaître.

MADAME ÉVRARD.

Il sera temps alors.
Vous pourriez bien avant être mise dehors.

LAURE.

J'ose espérer que non.

MADAME ÉVRARD.

Tenez, c'est que peut-être
Ambroise avec vous seule a pu faire le maître ;
Mais il vous a trompée, à coup sûr, en ceci,
S'il ne vous a pas dit que je commande ici.

LAURE.

Je sais trop qu'en ces lieux vous êtes la maîtresse.

MADAME ÉVRARD.

Pourquoi n'est-ce donc pas à moi qu'on vous adresse?

Mais je verrai bientôt si vous me convenez :
Car enfin c'est à moi que vous appartenez,
Et vous êtes vraiment entrée à mon service.

LAURE.

Soit.

MADAME ÉVRARD.

Jamais au premier ; tenez-vous à l'office.

LAURE.

J'entends.

MADAME ÉVRARD.

Ne faites rien sans ma permission.

LAURE.

Jamais.

MADAME ÉVRARD.

Si l'on vous donne une commission,
Instruisez-m'en toujours avant que de la faire.

LAURE.

Toujours.

MADAME ÉVRARD.

Que m'obéir soit votre unique affaire.
Allez m'attendre en bas.

LAURE.

Hélas !

MADAME ÉVRARD.

Que dites-vous ?

LAURE.

J'y vais.

MADAME ÉVRARD.

Vous raisonnez !... Sortez. (Laure sort.)

SCÈNE X — MADAME ÉVRARD, seule.

Elle a l'air doux
Et semble assez docile... Eh ! qui peut s'y connaître ?
La peste soit d'Ambroise ! Il fait ici le maître,
Et cependant il faut encor le ménager.
Patience ! avant peu, tout cela va changer.
Si j'épouse une fois monsieur, me voilà forte :
Une heure après l'hymen, ils sont tous à la porte.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE I — M. DUBRIAGE, seul, s'avance en rêvant.

Cet entretien toujours me revient à l'esprit :
Je ferai bien, je crois... oui, cet hymen me rit.
Cette madame Évrard est tout à fait aimable ;
Elle est très-fraîche encor; sa taille est agréable :
Elle a les yeux fort beaux ; et ses soins caressants,
Tendres, réchaufferaient l'hiver de mes vieux ans.
Elle est d'ailleurs honnête et douce comme un ange...
Mais mon neveu?... Ma foi, que mon neveu s'arrange.
Faudra-t-il consulter ses neveux? Après tout,
Je puis l'abandonner, quand il me pousse à bout.
(Rêvant de nouveau.)
C'est qu'il est marié; bientôt il sera père,
Et ses nombreux enfants seront dans la misère...
C'est sa faute : pourquoi s'être ainsi marié ?
D'ailleurs, par mon hymen sera-t-il dépouillé?
Je puis faire à ma femme un honnête avantage...
Mais, à l'âge que j'ai, songer au mariage !
Dieu sait comme chacun va rire à mes dépens!
Que résoudre? Je suis indécis, en suspens...
Voici Charle; à propos le hasard me l'amène.

SCÈNE II — M. DUBRIAGE, CHARLE.

M. DUBRIAGE.

Un mot, Charle.

CHARLE.

J'accours.

M. DUBRIAGE.

Tu me vois dans la peine.

CHARLE.

Vous, monsieur?

M. DUBBRIAGE.

Oui, je suis dans un grand embarras

Sur un point... qu'à coup sûr tu ne devines pas.

CHARLE.

Lequel ?

M. DUBRIAGE.

Moi qui jamais n'ai voulu prendre femme,
Croirais-tu qu'à présent, dans le fond de mon âme,
J'aurais quelque penchant à former ce lien ?

CHARLE.

Pourquoi pas? Je crois, moi, que vous ferez fort bien.

M. DUBRIAGE.

Vraiment?

CHARLE.

Oui. Quoi de plus naturel, je vous prie,
Que de vous attacher une femme chérie,
Qui partage vos goûts, vos plaisirs, vos secrets?
Si cet hymen était l'objet de vos regrets,
Monsieur, que votre cœur enfin se satisfasse.

M. DUBRIAGE.

Tu ne me blâmes point ?

CHARLE.

Et pourquoi donc, de grâce ?
Je ne désire, moi, que de vous voir heureux.

M. DUBRIAGE.

Bon Charle !... En vérité, je suis... presque amoureux;
Non d'une jeune enfant, mais d'une femme faite,
Aimable encor pourtant, à mille égards parfaite,
Une compagne enfin, avec qui de mes jours
Tranquillement, vois-tu, j'achèverai le cours;
Madame Évrard...

CHARLE.

Eh! quoi, madame Ev...!

M. DUBRIAGE.

Elle-même.
Eh! d'où vient donc, mon cher, cette surprise extrême?

CHARLE.

Ma surprise ?

M. DUBRIAGE.

Oui; j'ai vu ton soudain mouvement :
Tu m'as paru saisi d'un grand étonnement.

A ton avis, j'ai tort de l'épouser peut-être?

CHARLE.

Monsieur... asurément... vous en êtes le maître.

M. DUBRIAGE.

Non : tu viens de piquer ma curiosité :
Explique-toi.

CHARLE.

Qui, moi?

M. DUBRIAGE.

Toi-même.

CHARLE.

En vérité,
Monsieur, tant de bonté ne sert qu'à me confondre :
Dans la place où je suis, je ne puis vous répondre.

M. DUBRIAGE.

Tu blâmes cet hymen; oh! oui, je le vois bien :
Tu veux dire par là...

CHARLE.

Monsieur, je ne dis rien.

M. DUBRIAGE.

On en dit quelquefois beaucoup plus qu'on ne pense :
Ainsi de t'expliquer, Charle, je te dispense;
Car, moi-même, aussi bien je m'étais déjà dit
Ce que tu me voudrais faire entendre. Il suffit :
N'en parlons plus. Tu peux me rendre un bon office.

CHARLE.

Trop heureux, monsieur! Charle est à votre service;
Vous n'avez qu'à parler.

M. DUBRIAGE.

Je songe à ce neveu,
Ou plutôt à sa femme : et, je t'en fais l'aveu,
Son sort me touche : elle est peut-être sans ressource.
Je n'ai que cent louis, comptés dans cette bourse :
Je voudrais, s'il se peut, les lui faire passer.
Ils habitent Colmar. Comment les adresser?
Car, en tout ceci, moi, je ne veux point paraître.
Toi, Charle, par hasard, si tu pouvais connaître
A Colmar...

CHARLE.

J'y connais quelqu'un, précisément.

M. DUBRIAGE.

Cet ami pourra-t-il trouver la femme Armand?
Elle si peu connue!

CHARLE.

Il le pourra, je pense.

M. DUBRIAGE.

Tiens, prends. CHARLE.

Mais non : plutôt que de prendre d'avance
Il vaut mieux m'informer de tout ceci, je croi :
Alors... M. DUBRIAGE.

Soit. J'ai bien fait de m'adresser à toi.

CHARLE.

Oui. M. DUBRIAGE.

Du fils de ma sœur, après tout, c'est la femme.
Lui-même je l'ai plaint dans le fond de mon âme;
Je le traite encor mieux qu'il ne l'eût mérité.
Je l'aurais mille fois déjà déshérité,
Si j'eusse voulu croire à certaines personnes...
Que, sans te les nommer, peut-être tu soupçonnes.

CHARLE.

Oui, je crois...

M. DUBRIAGE.

Mais, malgré mes griefs contre Armand,
Je répugnai toujours à faire un testament :
Que l'on donne ses biens, soit; alors on s'en prive ;
Mais être généreux lorsque la mort arrive!
On ouvre un testament; ces premiers mots sont lus :
« Je veux... » On dit encor *je veux*, quand on n'est plus!
Ma fortune, dit-on, est le fruit de mes peines...
Mais ces peines... que sais-je? eussent été bien vaines,
Si mon oncle, en mourant, ne m'eût laissé ses biens.
A mon neveu de même il faut laisser les miens :
Qu'il les recueille donc; et puis, s'il en abuse,
Tant pis pour lui : mais moi je serais sans excuse,
Si j'allais l'en priver. Vivant, je l'ai puni;
C'en est assez : je meurs; mon courroux est fini.
N'est-ce pas?

CHARLE.

Moi, monsieur, sur une telle affaire

Je ne puis, je le sens, qu'écouter et me taire.

M. DUBRIAGE.

Ah çà, tu promets donc de faire comme il faut
Cette commission?

CHARLE.

Oui, monsieur, et plus tôt
Que vous ne pouvez croire : et même je vous quitte,
Afin de m'en aller occuper tout de suite.

M. DUBRIAGE.

Bon enfant! (Charle sort.)

SCÈNE III —M. DUBRIAGE, LAURE.

M. DUBRIAGE, seul.

Ce garçon soulage mes ennuis :
C'est un besoin pour moi dans l'état où je suis.

LAURE, de loin, à part, amenée par Charle qui se retire.

Je tremble à son aspect... Dieu! fais que je lui plaise.
(Haut, en s'avançant.)
Monsieur...

M. DUBRIAGE.

Ah! mon enfant, c'est vous? j'en suis bien aise...
Je ne suis pas fâché de causer avec vous.

LAURE.

Moi-même j'épiais un moment aussi doux.
Il est bien naturel que l'on cherche son maître,
Pour le voir, lui parler, se faire enfin connaître.

M. DUBRIAGE.

Vous ne pouvez, je crois, qu'y gagner.

LAURE. Ah! monsieur...

M. DUBRIAGE.

Non, c'est que vous avez le ton de la candeur,
L'air sage...

LAURE.

Ce n'est pas vertu chez une femme :
C'est devoir.

M. DUBRIAGE.

Il est vrai ; j'aime à vous voir dans l'âme
Ces principes d'honneur, cette élévation.

LAURE.

C'est l'heureux fruit, monsieur, de l'éducation :

Je le garde avec soin; c'est mon seul héritage.

M. DUBRIAGE.

Oui, c'est un vrai trésor qu'un pareil avantage :
Vous devez donc le jour à d'honnêtes parents?

LAURE.

Honnêtes, oui, monsieur; mais non pas dans le sens
Que lui donnait l'orgueil; dans le sens véritable.
Mes père et mère étaient un couple respectable,
Placé dans cette classe où l'homme dédaigné
Mange à peine un pain noir de ses sueurs baigné;
Où, privé trop souvent d'un bien mince salaire,
Un ouvrier utile est nommé *mercenaire*,
Quand on devrait bénir ses travaux bienfaisants :
Mes parents, en un mot, étaient des artisans.

M. DUBRIAGE.

Artisans! croyez-vous qu'un riche oisif les vaille?
Le plus homme de bien est celui qui travaille.
Poursuivez.

LAURE.

Chaque soir, aux heures de loisirs,
A me former le cœur ils mettaient leurs plaisirs.
Leurs préceptes étaient simples comme leur âme.
« Crains Dieu, sers ton prochain, et sois honnête femme. »
C'étaient là leurs seuls mots, qu'ils répétaient toujours.
Leur exemple parlait bien mieux que leurs discours.
Ils semblaient pressentir, hélas! leur fin prochaine.
Depuis qu'ils ne sont plus, j'ai bien eu de la peine;
Mais j'ai toujours trouvé dans l'occupation
Subsistance à la fois et consolation.

M. DUBRIAGE.

Je vois que vos parents vous ont bien élevée.
Quoi! de tous deux déjà vous êtes donc privée?

LAURE.

Un cruel accident tout à coup m'a ravi
Mon père, et de bien près ma mère l'a suivi.

M. DUBRIAGE.

Perdre ainsi ses parents, de tels parents encore!...
Car, sans les avoir vus, tous deux je les honore...
Ma fille, je vous plains.

LAURE.

Quel excès de bonté,
Monsieur ! Le ciel pourtant ne m'a pas tout ôté :
Il me reste un ami, mais un ami solide,
Qui m'a jusqu'à Paris daigné servir de guide.

M. DUBRIAGE.

Vous êtes de province !

LAURE.

Oui, de bien loin : aussi
J'ai mis dix jours entiers pour venir jusqu'ici.

UNE VOIX, du dehors, appelant.

Laure ! Laure !

LAURE.

Je crois qu'on m'appelle.

M. DUBRIAGE.

N'importe.
Pour vous expatrier, mon enfant, de la sorte,
Sans doute vous aviez un motif, un objet ?

LAURE.

Oh, oui, monsieur ! voici quel en est le sujet :
L'ami dont je parlais, le seul que j'aie au monde,
Et sur qui désormais tout mon bonheur se fonde,
A dans la capitale un très-proche parent :
Il m'en parlait sans cesse, et toujours en pleurant :
« Oui, me dit-il un jour, vous êtes vertueuse,
« Jeune, douce, surtout vous êtes malheureuse ;
« Il doit vous secourir, et je vous le promets. »
Je le crus : mon ami ne me trompa jamais.
Je partis avec lui, croyant suivre mon frère,
Regrettant peu des lieux où n'était plus ma mère.
Après dix jours de marche, enfin nous arrivons.

M. DUBRIAGE.

Eh bien?

LAURE.

Mais quel accueil, ô ciel, nous éprouvons !

M. DUBRIAGE.

Il vous aurait reçue avec indifférence ?

LAURE.

Ah ! monsieur, nous aurions encor quelque espérance,

S'il avait seulement voulu nous recevoir.

M. DUBRIAGE.

Quoi ! ce proche parent ?

LAURE.

N'a pas daigné nous voir.

M. DUBRIAGE.

Que dites-vous? cet homme a donc un cœur de roche !...

LAURE.

Ce n'est pas le moment de lui faire un reproche.
Non, il n'est point cruel; il est humain et bon ;
Et sans des étrangers maîtres de la maison...

M. DUBRIAGE.

Il est bon, dites-vous ? Eh ! c'est faiblesse pure !
Rien doit-il, rien peut-il étouffer la nature ?
Je veux voir ce parent; ensemble nous irons :
Cet homme est inflexible, ou nous l'attendrirons.

LAURE.

Ah ! monsieur, je commence à le croire possible :
Je me flatte, en effet, qu'il n'est point insensible;
Et, fût-il contre nous encore plus aigri,
Oui, nous l'attendrirons : je vous vois attendri !

M. DUBRIAGE, voyant venir madame Évrard.

Chut !

SCÈNE IV — M. DUBRIAGE, LAURE, MADAME EVRARD.

MADAME ÉVRARD, de loin, à part.

Encor là !

M. DUBRIAGE, un peu embarrassé, à madame Evrard.

C'est vous ! quel sujet vous amène,
Madame?

MADAME ÉVRARD.

Je le vois, ma présence vous gêne.

M. DUBRIAGE.

Comment ?

MADAME ÉVRARD.

Que sais-je enfin...? Mais c'est moi qui pourrais
Vous demander quels sont les importants secrets
Que vous confie encore ici mademoiselle.

Depuis une heure au moins, vous causez avec elle ;
Et ces mystères-là me surprennent un peu.

M. DUBRIAGE, d'un ton faible.

Pourquoi, madame Evrard? Eh! oui, j'en fais l'aveu,
J'aime à l'entretenir : ne suis-je pas le maître?..
Et puis, j'étais bien aise enfin de la connaître :
Je ne m'en repens pas.

MADAME ÉVRARD.

Oui, je vois que d'abord
Sa conversation vous intéresse fort.

M. DUBRIAGE.

J'en conviens! et vraiment vous en serez surprise.

MADAME ÉVRARD.

Fort bien; mais ce n'est pas pour causer qu'on l'a prise.

M. DUBRIAGE.

Soit. Elle me parlait de l'éducation...

MADAME ÉVRARD.

Allons ! c'est bien cela dont il est question!
(A Laure.)
Descendez à l'instant.

LAURE.

Que faut-il que je fasse?

MADAME ÉVRARD.

Marthe va vous le dire. Allez donc.

(Laure sort.)

SCÈNE V — M. DUBRIAGE, MADAME EVRARD.

M. DUBRIAGE.

Ah ! de grâce,
Parlez-lui doucement : elle est timide.

MADAME ÉVRARD.

Bon !

M. DUBRIAGE.

Elle paraît sensible.

MADAME ÉVRARD.

Eh ! qui vous dit que non?...
(Se radoucissant.)
D'ailleurs, à votre avis, suis-je donc si méchante?

M. DUBRIAGE.

Non..., mais c'est que vraiment elle est intéressante;
Elle a...

MADAME ÉVRARD.

De la douceur peut-être, j'en convien...
Mais rappelons, monsieur, cet aimable entretien,
Ces mots charmants qu'allait exprimer votre bouche...

M. DUBRIAGE.

Ce n'est pas seulement sa douceur qui me touche;
C'est qu'elle a de la grâce, un choix de termes purs,
Surtout de la sagesse et des principes sûrs.

MADAME ÉVRARD.

Oui, je le crois... Tantôt, ou je me suis trompée,
Ou d'un grand mouvement votre âme était frappée.

M. DUBRIAGE.

Cette fille a vraiment un mérite accompli.

MADAME ÉVRARD.

Vous ne parlez que d'elle, et semblez tout rempli...
Un moment vous a-t-il fait perdre la mémoire
Des discours de tantôt?...

M. DUBRIAGE.

Non : pourriez-vous le croire?...
Je vous suis attaché... Mais quoi! les mots touchants
De cette enfaut...

MADAME ÉVRARD.

Encor! c'est se moquer des gens.

M. DUBRIAGE.

Vous avez de l'humeur.

MADAME ÉVRARD.

Oui, je m'impatiente
De voir que vous parlez toujours d'une servante.

M. DUBRIAGE.

C'est qu'elle est au-dessus vraiment de son état;
Elle a je ne sais quoi de doux, de délicat...

MADAME ÉVRARD.

Oh, c'en est trop! S'il faut dire ce que j'en pense,
Cette fille me blesse et me déplaît d'avance.

M. DUBRIAGE.

Eh pourquoi?

MADAME ÉVRARD.

Je ne sais... mais elle me déplaît :
Je vous dis nettement la chose comme elle est.
Elle n'est bonne à rien, d'ailleurs, à rien qui vaille ;
Et je crois qu'il vaut mieux d'abord qu'elle s'en aille.

M. DUBRIAGE.

Qu'elle s'en aille ! Qui, Laure?

MADAME ÉVRARD.

Oui.

M. DUBRIAGE.

Vous plaisantez!

MADAME ÉVRARD.

Moi! point du tout.

M. DUBRIAGE.

Comment !...

MADAME ÉVRARD.

Ainsi vous hésitez,
Et vous me préférez la première venue,
Qu'à peine, en ce moment, vous connaissez de vue!

M. DUBRIAGE.

Non. Mais quoi! je ne puis chasser ainsi...

MADAME ÉVRARD. Fort bien!

C'est votre dernier mot?... Et moi, voici le mien :
Il faut que sur-le-champ l'une de nous deux sorte.

M. DUBRIAGE.

Eh quoi ! pouvez-vous bien me parler de la sorte?

MADAME ÉVRARD.

Vous-même entre nous deux pouvez-vous balancer?

M DUBRIAGE.

Mais je puis vous chérir, et ne point la chasser.

MADAME ÉVRARD.

Non, monsieur : chassez Laure, ou bien...

M. DUBRIAGE.

Quelle rudesse !

MADAME ÉVRARD.

Qu'elle sorte, ou je sors.

M. DUBRIAGE, en colère.

Vous êtes la maîtresse ;
Mais elle restera.

MADAME ÉVRARD.

Plaît-il ?

M. DUBRIAGE.

Oui, sur ce ton.
Puisque vous le prenez, je la garde.

MADAME ÉVRARD.

Pardon,
Monsieur! Mais...

M. DUBRIAGE.

Non. J'entends qu'ici Laure demeure.
Si cela vous déplaît, sortez... à la bonne heure :
Voilà mon dernier mot.

(Il sort très en colère.)

SCÈNE VI — MADAME ÉVRARD, seule.

L'ai-je bien entendu ?
Est-ce donc là monsieur?... Comment ! j'aurais perdu,
En ce fatal instant, le fruit de dix années...
Quand je touche au moment de les voir couronnées!
(Après un moment de repos.)
Il m'a dit tout cela dans un premier transport
Qui pourra se calmer... N'importe, j'ai grand tort.
Menacer, m'emporter, quelle imprudence extrême !
J'en avertis Ambroise, et j'y tombe moi-même.
S'il en est temps encore, revenons sur nos pas.

SCÈNE VII — MADAME ÉVRARD, CHARLE.

MADAME ÉVRARD.

Mon ami Charle !...

CHARLE.

Eh bien ?

MADAME ÉVRARD.

Ah! vous ne savez pas?...
Avec monsieur je viens d'avoir une querelle...

CHARLE.

Quoi? vous! A quel propos, madame ?

MADAME ÉVRARD.

A propos d'elle,
De Laure.

CHARLE.

Est-il possible ?

MADAME ÉVRARD.

Eh ! sans doute : j'ai dit
Qu'il fallait qu'à l'instant l'une de nous sortît.
Mais point du tout; monsieur, qui la protége et l'aime,
M'a dit... (le croiriez-vous?) « Eh bien, sortez vous [même; »
Et là-dessus, il est rentré fort en courroux.

CHARLE.

Vous m'étonnez ! Aussi comment le fâchez-vous?
Monsieur est bon maître, oui; mais enfin c'est un maître.

MADAME ÉVRARD.

J'en conviens, mon ami, j'ai quelque tort peut-être ;
Mais cette fille-là me choque et me déplaît.

CHARLE.

Quel est son crime, au fond? Que vous a-t-elle fait?
Monsieur accepte Laure ; il paraît content d'elle,
Et vous le tourmentez pour une bagatelle.

MADAME ÉVRARD.

Le mal est fait : voyons, comment le réparer?

CHARLE.

Aisément de ce pas vous saurez vous tirer.
Une fois de monsieur quand vous serez l'épouse,
De Laure assurément vous serez peu jalouse.

MADAME ÉVRARD.

A cet hymen tantôt j'ai cru le disposer :
Mais voici que tout change. Avant de l'épouser,
Il faut bien qu'avec lui je me réconcilie.

CHARLE.

Oui, j'entends.

MADAME ÉVRARD.

Aidez-moi, mon cher, je vous supplie.

CHARLE.

Vous n'avez pas besoin du tout de mon secours;
Et vous seule bientôt...

MADAME ÉVRARD.

Secondez-moi toujours...
Il revient déjà... Bon.

CHARLE.

Il rêve, ce me semble.

MADAME ÉVRARD. [semble.
Tant mieux. J'espère encor... Laissez-nous donc en-
(Seule.) (Charle sort.)
Voyons.
(Elle se tient à l'écart, et s'assied accoudée sur une table.)

SCÈNE VIII — M. DUBRIAGE, MADAME ÉVRARD.

M. DUBRIAGE, se croyant seul.
Personne ici!... Je suis bien malheureux!
Je suis bon à mes gens, et je fais tout pour eux;
Je suis leur père... Eh bien! voyez la récompense!
Madame Évrard aussi... Cependant, quand j'y pense,
Moi, j'ai pris feu peut-être un peu légèrement.
(Madame Évrard tire vite son mouchoir et s'en couvre le visage, comme pour essuyer ses larmes.)
Cette femme est sensible; et véritablement,
C'est la première fois qu'elle s'est emportée...
Je le confesse, oh! oui, je l'ai trop maltraitée.
MADAME ÉVRARD, éclatant en sanglots.
Oui, sans doute. M. DUBRIAGE.
Ah! c'est vous, bonne madame Évrard?
MADAME ÉVRARD, levée, sanglotant toujours.
Moi-même, dont, hélas! sans pitié, sans égard,
Vous avez déchiré l'âme sensible et tendre.
A ce traitement-là j'étais loin de m'attendre,
Après dix ans de soins, de tendresse...
M. DUBRIAGE. En effet :
Moi-même je ne sais comment cela s'est fait...
MADAME ÉVRARD.
Après ce coup, je puis supporter tout au monde,
Et dans une retraite ignorée et profonde...
M. DUBRIAGE.
Quoi! vous songez encore à ce qui s'est passé?
MADAME ÉVRARD.
Jamais le souvenir n'en peut être effacé.
M. DUBRIAGE.
Que dites-vous, madame? oublions, je vous prie,
Cette petite scène, et plus de brouillerie.

MADAME ÉVRARD.

Ah ! monsieur, je vois bien que vous ne m'aimez plus :
Je ferais désormais des efforts superflus...

M. DUBRIAGE.

Eh non ! madame Évrard, je suis toujours le même,
Toujours, plus que jamais, croyez que je vous aime.

MADAME ÉVRARD.

Si vous m'aimiez un peu, pourriez-vous me chasser ?

M. DUBRIAGE.

Avez-vous pu vous-même ainsi me menacer ?
Nous sommes vifs tous deux... Allons, point de rancune,
De part et d'autre ; moi, je n'en conserve aucune :
Vous non plus, n'est-ce pas ?

MADAME ÉVRARD.

Tenez, monsieur, je crains
Que Laure ne nous donne ici quelques chagrins.

M. DUBRIAGE.

Ah ! pouvez-vous le craindre ? Elle en est incapable :
Tout annonce qu'elle est et douce et raisonnable.
Vous en serez contente, allez, je vous promets.

MADAME ÉVRARD.

Vous tenez donc beaucoup à cette fille ?

M. DUBRIAGE.

Eh mais !...
Ambroise l'a donnée ; et c'est lui faire injure
Que de la renvoyer : ainsi, je vous conjure,
N'en parlons plus ; cessez d'insister sur ce point :
Surtout, madame Evrard, ne m'abandonnez point.

MADAME ÉVRARD.

J'en avais fait le vœu ; mais depuis cette affaire,
Je ne sais trop...

M. DUBRIAGE.

Comment, vous balancez, ma chère !
Je vous en prie.

MADAME ÉVRARD.

Allons : c'en est fait ; je me rends.

M. DUBRIAGE.

Charmante femme !

SCÈNE IX — M. DUBRIAGE, MADAME ÉVRARD, AMBROISE, LAURE.

AMBROISE.

Eh bien ! qu'est-ce donc que j'apprends?
Madame Évrard menace, et veut que Laure sorte.
Oh ! je déclare...

M. DUBRIAGE.

Allons, le voilà qui s'emporte,
Comme à son ordinaire !

MADAME ÉVRARD.

Oui, nous sommes d'accord;
Vous serez satisfait, et personne ne sort.

(Elle sort.)

SCÈNE X — M. DUBRIAGE, AMBROISE, LAURE.

AMBROISE.

Elle rit : par hasard serait-ce moi qu'on joue?

M. DUBRIAGE.

Eh non ! nous avons eu tous deux, je te l'avoue,
Même au sujet de Laure, un petit démêlé ;

(Il appuie sur ce mot.)

Mais il n'y paraît plus. En maître j'ai parlé :
Laure nous reste.

AMBROISE.

Ah ! bon.

M. DUBRIAGE.

Moi, j'aime cette fille :
Je la garde.

LAURE.

Monsieur !...

AMBROISE.

Elle est douce et gentille,
N'est-ce pas ?

M. DUBRIAGE.

Mais elle est bien mieux que tout cela:
On n'a pas plus d'esprit, de raison qu'elle en a.

AMBROISE.

Oh ! j'en étais bien sûr, quand je vous l'ai donnée ;
Sans quoi je n'aurais pas...

M. DUBRIAGE.

C'est qu'elle est très-bien née ;
J'entends bien élevée. Il ne tiendra qu'à vous,
Laure, d'être longtemps... mais toujours, avec nous.

LAURE.

Ah ! mon... monsieur, croyez que ma plus chère envie
Est de pouvoir ici passer toute ma vie.

AMBROISE.

Oh ! vous y resterez, en dépit qu'on en ait :
(Il se reprend.)
C'est moi qui vous... je dis, monsieur vous le promet.
(Il sort.)

SCÈNE XI — M. DUBRIAGE, LAURE.

M. DUBRIAGE.

Oui, je vous le promets. Ne craignez rien, ma chère :
Mais à madame Evrard tâchez pourtant de plaire...
Je songe à ce parent ; je voudrais voir aussi
Cet ami de province avec lequel ici
Vous êtes arrivée.

LAURE.

Ah ! qu'il aura de joie,
Si vous daignez, monsieur, permettre qu'il vous voie.

M. DUBRIAGE.

J'en augure très-bien, puisque vous l'estimez.
Est-il jeune ?

LAURE.

Oui, monsieur.

M. DUBRIAGE.

Ah ! jeune... Vous l'aimez ?

LAURE, simplement.

Oui, monsieur, en l'aimant j'obéis à ma mère.
« Aime-la, lui dit-elle en mourant ; sois son frère. »
Il le promit : depuis il a tenu sa foi ;
Père, ami, protecteur, guide, il est tout pour moi.

M. DUBRIAGE.

Ce jeune homme à mes yeux est vraiment respectable ;
Et son cruel parent ?...

LAURE.

Peut-être est excusable :
Car il ne connaît point mon ami ; mais enfin
Il se fera connaître ; et ce n'est pas en vain
Que nous serons venus du fond de notre Alsace...

M. DUBRIAGE.

D'Alsace ? dites-vous... Le quel endroit, de grâce ?

LAURE.

De Colmar.

M. DUBRIAGE.

De Colmar !

LAURE.

Oui, monsieur.

M. DUBRIAGE.

Dites-moi,
Vous avez à Colmar garnison, que je croi ?

LAURE.

Cui, monsieur...

M. DUBRIAGE.

Je connais quelqu'un dans cette ville,
Un soldat : mais comment démêler entre mille ?
Après tout, que sait-on...? Il se nommait Armand...

LAURE.

Je le... connais.

M. DUBRIAGE.

Ah, ah ! par quel hasard, comment ?...

LAURE.

Par un hasard, monsieur, qui jamais ne s'oublie.
Ce jeune homme à mon père avait sauvé la vie :
Jugez si le sauveur d'un père, d'un époux,
Devait avec transport être accueilli de nous !
L'estime se joignit à la reconnaissance.
Nous vîmes qu'il était d'une honnête naissance :
Plein de cœur et d'esprit, brave et zélé soldat,
Comme s'il eût par goût embrassé cet état ;
Et pourtant doux, honnête...

M. DUBRIAGE, à lui-même.

Oh ! oui... le bon apôtre !

(A Laure.)

C'est assez ; je vois bien que vous parlez d'un autre.

LAURE.

Cet Armand-là, monsieur, n'est pas le même ?...

M. DUBRIAGE.

Oh! non :
Le mien, qui ne ressemble au vôtre que de nom,
Est un mauvais sujet, sans raison, sans conduite ;
Il s'enfuit un beau jour, et s'engage par suite,
Puis se marie, épouse une fille de rien,
Dont le moindre défaut fut de naître sans bien,
Qui menait une vie avant son mariage !...

LAURE, très-vivement.

Monsieur, rien n'est plus faux; je réponds qu'elle est [sage.
Elle s'est, je l'avoue, éprise d'un soldat,
Mais estimable, honnête, ainsi que son état:
Elle le vit, l'aima du vivant de son père ;
Il lui fut accordé par sa mourante mère ;
Elle l'aime ; il l'adore, et jusques aujourd'hui,
Elle a toujours vécu sagement avec lui.
Ce qu'on a pu vous dire est un mensonge infâme ;
Oui, l'épouse d'Armand est une honnête femme.

M. DUBRIAGE.

Mais vous la défendez !...

LAURE.

C'est moi que je défend.

M. DUBRIAGE.

C'est vous !...

LAURE, toujours en colère.

Eh ! oui, je suis cette femme d'Armand.

M. DUBRIAGE.

Quoi ! vous seriez?...

LAURE, à part et revenant à elle.

O ciel ! je me trahis moi-même.

M. DUBRIAGE.

Vous ma nièce, bon Dieu !... Ma surprise est extrême.

LAURE, aux genoux de M. Dubriage.

Oui, monsieur, vous voyez cette triste moitié
D'un neveu malheureux trop digne de pitié.
Moi-même à vos genoux je suis toute tremblante.
Et votre seul aspect me glace d'épouvante.

M. DUBRIAGE.

Relevez-vous, madame, et calmez vos esprits.
Tantôt, de votre air doux, de vos grâces épris,
Je vous trouvais aimable, et vous l'êtes encore.
Repousser une nièce, ayant accueilli Laure,
Ce serait à la fois être injuste et cruel.
Votre époux à mes yeux n'est pas moins criminel.
Mais quoi! s'il m'a manqué, vous n'êtes point coupable,
Et votre sort déjà n'est que trop déplorable,
D'être la femme d'un...

LAURE.

Ah! soyez généreux:
C'est mon époux; il est absent et malheureux.

SCÈNE XII — M. DUBRIAGE, LAURE, CHARLE.

M. DUBRIAGE.

Ah! Charle, conçois-tu les transports de mon âme?
Voilà ma nièce.

CHARLE.

O ciel! se pourrait-il? madame
Serait?...

M. DUBRIAGE.

C'est au hasard que je dois cet aveu...
Ma nièce, te dis-je, oui, femme de ce neveu
Dont je parlais tantôt, qui m'a fait tant de peine!
Mais pour elle, après tout, je ne sens nulle haine;
Et d'abord sur ce point j'ai su la rassurer.

CHARLE, se ranimant.

Ah! monsieur, est-il vrai? je n'osais l'espérer...
Si vous saviez quelle est en ce moment ma joie!
Eh quoi! le ciel enfin permet donc que je voie
A vos côtés... quelqu'un qui vous touche de près...
Presque un enfant!... voilà ce que je désirais.

M. DUBRIAGE.

Charle, je suis sensible à ces marques de zèle.
(A Laure.)
C'est un digne garçon, un serviteur fidèle,
Qui m'aime tout à fait, qui me sert d'amitié.

CHARLE.

Dans vos chagrins, monsieur, si je fus de moitié,
J'ai droit de partager aussi votre allégresse :
Car vous avez sans doute, en voyant une nièce,
Dû sentir une vive et douce émotion.

M. DUBRIAGE.

Je ne m'en défends point : mais cette impression
Par d'amers souvenirs est bien empoisonnée.
Cette nièce, par qui m'a-t-elle été donnée ?
Par un ingrat, qui m'a mille fois outragé...
(A Laure.)
Je vous fais de la peine, et j'en suis affligé ;
Mais mon cœur ne se peut contenir davantage.

LAURE.

Hélas ! continuez, si cela vous soulage.

CHARLE.

Moi, je ne puis juger que par ce que je vois,
Et je vois que du moins il a fait un bon choix.

M. DUBRIAGE.

De sa part, en effet, un tel choix est étrange.

LAURE.

Épargnez mon époux, ou trêve à la louange.

CHARLE.

Oui, ce discernement, monsieur, lui fait honneur,
Prouve qu'il est honnête, et qu'il a dans le cœur
Le goût de la vertu : c'est un grand point, sans doute

M. DUBRIAGE.

C'est assez.

CHARLE.

Un seul mot encor.

M. DUBRIAGE.

Eh bien ! j'écoute.

CHARLE.

Il ne m'appartient pas de le justifier :

Mais, au moins, des rapports il faut se défier.
De ce pauvre neveu l'on vous peignait la femme
Sous d'affreuses couleurs, et vous voyez madame!

M. DUBRIAGE.

Oui, parlons de la nièce, et laissons le neveu.
(Se reprenant.)
Mais j'ai fait devant Charle un indiscret aveu
Du premier mouvement je n'ai pas été maître ;
Mon ami, gardez-vous de rien faire paraître...

CHARLE.

Ah ! monsieur... cependant il faudra tôt ou tard...

M. DUBRIAGE.

Il n'importe, mon cher ; avec madame Évrard
J'ai des ménagements à garder; et vous, Laure,
Rejoignez-la, sachez dissimuler encore.

LAURE.

Oui, mon oncle.

M. DUBRIAGE.

Fort bien !
(Avec tendresse, après une petite pause.)
D'un malheureux neveu,
Je vois, ma chère enfant, que vous me tiendrez lieu.

LAURE.

Cher oncle ! ce neveu que votre haine accable...
Pardonnez... à vos yeux il est donc bien coupable ?

M. DUBRIAGE.

S'il l'est, l'ingrat!... Tenez... de grâce... sur ce point
Expliquons-nous d'avance, et ne nous trompons point.
Une fois reconnue, et même avec tendresse,
Peut-être espérez-vous, par vos soins, votre adresse,
Pour votre époux bientôt obtenir le pardon ;
Vous vous trompez : je puis être juste, être bon
Pour vous, aimable, douce, en un mot, innocente,
Sans qu'à revoir Armand de mes jours je consente.
Vous m'entendez, ma nièce : ainsi donc, voulez-vous
Rester ici ? jamais un mot de votre époux,
Pas un.

LAURE.

J'obéirai, monsieur, quoi qu'il m'en coûte.

M. DUBRIAGE.

Il en coûte à mon cœur pour vous blesser, sans doute;
Mais il le faut : je veux vivre et mourir en paix.
Me le promettez-vous ?

LAURE.

Oui, je vous le promets,
Mon cher oncle.

M. DUBRIAGE.

Fort bien : mais descendez, vous dis-je.

LAURE.

J'y vais.

M. DUBRIAGE, à part.

C'est à regret, hélas ! que je l'afflige.
(Haut.)
Suis-moi, Charle.

(Il sort.)

SCÈNE XIII — LAURE, CHARLE.

CHARLE, bas, à Laure.

Courage ! espérons tout du ciel :
Te voilà reconnue, et c'est l'essentiel.

(Ils sortent, chacun de son côté.)

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I — CHARLE, GEORGE.

GEORGE.

Non, vous avez beau dire, et plus tôt que plus tard,
Il faut brouiller Ambroise avec madame Evrard :
Je vais donc le trouver, et lui faire connaître
Que sa future aspire à la main de son maître.

CHARLE.

C'est trahir un secret.

GEORGE.

Bon ! il est bien permis
De chercher à brouiller entre eux ses ennemis.
Ambroise, à ce seul mot, va s'emporter contre elle.
Il en doit résulter une bonne querelle ;
Et tant mieux ! j'aime à voir quereller les méchants;
C'est un repos du moins pour les honnêtes gens.
Laissez faire.

(Il sort.)

SCÈNE II — CHARLE, seul.

Quel zèle à me rendre service !
Quel ami ! Le méchant peut trouver son complice;
Mais il n'est ici-bas, et le ciel l'a permis,
Que les honnêtes gens qui puissent être amis.

SCÈNE III — MADAME ÉVRARD, CHARLE.

MADAME ÉVRARD.

Ah ! Charle, ah ! mon ami, savez-vous la nouvelle,
La découverte affreuse ?...

CHARLE.

Affreuse ? Eh ! quelle est-elle,
Madame ?

MADAME ÉVRARD.

Cette Laure est femme du neveu.

CHARLE.

Comment ?

MADAME ÉVRARD.

Eh oui ! l'on vient de m'en faire l'aveu
A l'instant.

CHARLE.

Bon ! Qui donc a pu ?

MADAME ÉVRARD.

Monsieur lui-même
Et ce n'a pas été sans une peine extrême.
Je l'ai vu tout à coup distrait, embarrassé ;
Car j'ai le coup d'œil sûr; et je l'ai tant pressé
(A cet âge on n'a pas la force de se taire),

Qu'enfin j'ai pénétré cet horrible mystère.

CHARLE.

C'est la nièce !

MADAME ÉVRARD.

Ah ! l'instinct ne saurait nous trahir !
Vous voyez si j'avais sujet de la haïr !
Quand je touche au moment d'être ici la maîtresse,
Quand je vais épouser, il faut qu'elle paraisse !
Car j'aurai fait en vain jouer mille ressorts :
Si Laure reste ici, mon ami, moi j'en sors.

CHARLE.

Eh mais !...

MADAME ÉVRARD.

Vous-même aussi ; nous sortons l'un et l'autre ;

CHARLE.

Vous croyez ?

MADAME ÉVRARD.

Oui, ma chute entraînera la vôtre ;
La protectrice à bas, adieu le protégé.

CHARLE.

Je voudrais bien pourtant n'avoir pas mon congé.

MADAME ÉVRARD.

Il n'en est qu'un moyen : arrangeons-nous de sorte,
Qu'au lieu de nous, mon cher, ce soit elle qui sorte

CHARLE.

Elle qui sorte ?

MADAME ÉVRARD.

Eh oui !

CHARLE.

Mais vous n'y pensez pas.

MADAME ÉVRARD.

C'est l'unique moyen de sortir d'embarras.
Il faudra soutenir qu'elle n'est pas la nièce,
Et même le prouver.

CHARLE.

Ah Dieu ! quelle hardiesse !...
Mais quels sont pour cela vos moyens ?

MADAME ÉVRARD.

Tout est prêt.

Armand va nous servir...

CHARLE.

Et comment, s'il vous plaît ?

MADAME ÉVRARD.

Armand va, de Colmar, écrire que sa femme
Est là-bas, près de lui.

CHARLE.

Qu'entends-je ? Ah ciel ! madame...
Contrefaire une lettre ?

MADAME ÉVRARD.

Oh que non pas : d'abord,
Ce faux serait, je pense, un trait un peu trop fort,
Ce serait une vaine et grossière imposture ;
Car monsieur du neveu connaît bien l'écriture :
Mais, comme vous savez, j'ai des lettres d'Armand,
Et j'en montre une.

CHARLE.

Bon !

MADAME ÉVRARD.

Oui : Julien à l'instant
Va l'apporter.

CHARLE.

Eh mais, la date ?...

MADAME ÉVRARD.

Je la change.
Ambroise, en paraissant venir de chez Lagrange,
Va, par un faux récit, porter les premiers coups.
J'affecterai d'abord l'air incrédule et doux ;
Mais j'appuie en effet, et je montre la lettre :
La nièce partira, j'ose bien le promettre.

CHARLE.

Soit. Mais à des papiers, car elle en peut avoir,
Que répliquerez-vous ? je voudrais le savoir.

MADAME ÉVRARD.

Il ne la verra point.

CHARLE.

En êtes-vous bien sûre ?

MADAME ÉVRARD.

Oui, si vous nous aidez. Sachez, je vous conjure,

La retenir là-bas, tandis qu'Ambroise et moi
Nous nous chargeons ici de monsieur.

CHARLE.

Bien, ma foi !
Madame, j'aurai soin de ne pas quitter Laure.

MADAME ÉVRARD.

Voici monsieur : je dois dissimuler encore;
Allez.

CHARLE, à part.

Je vais... parer à ce coup imprévu.

(Il sort.)

SCÈNE IV — MADAME ÉVRARD, M. DUBRIAGE.

MADAME ÉVRARD.

(A part.) (Haut.)
Ne désespérons pas... Vous semblez bien ému?

M. DUBRIAGE.

Mais mon émotion est assez naturelle.

MADAME ÉVRARD.

Très-naturelle, oh! oui!... Madame, où donc est-elle?

M. DUBRIAGE.

Dans ma chambre; elle écrit. Elle est bien, entre nous,
Très-bien.

MADAME ÉVRARD.

Pour en juger, je m'en rapporte à vous.

M. DUBRIAGE.

Comme vous aviez pris le change sur son compte!
Convenez-en.

MADAME ÉVRARD.

D'accord; oui, vraiment : j'en ai honte
Pour ceux qui m'ont trompée. On se prévient d'abord
Pour ou contre les gens, et souvent on a tort.

M. DUBRIAGE.

Si sur Armand lui-même, et pendant son absence,
Nous étions abusés?

MADAME ÉVRARD.

Ah! quelle différence!

Nous ne sommes que trop instruits de ses excès.
Eh! n'avons-nous pas vu ses lettres?

M. DUBRIAGE.

Je le sais...
Des torts d'Armand, au reste, elle n'est pas coupable,
La pauvre enfant!

MADAME ÉVRARD.

Oh, non! Vous êtes équitable,
Et ne confondez point le bon et le méchant.

M. DUBRIAGE.

Elle est bonne, en effet; elle a l'air si touchant!...

MADAME ÉVRARD.

Oui, qui prévient pour elle: il faut que j'en convienne;
Et d'ailleurs il suffit qu'elle vous appartienne,
Pour m'être chère à moi.

M. DUBRIAGE.

Voilà bien votre cœur!

MADAME ÉVRARD.

Hélas! je ne veux rien, rien que votre bonheur.

M. DUBRIAGE.

Chère madame Evrard!... Mais Ambroise s'avance
Fort agité...

MADAME ÉVRARD.

C'est là sa manière, je pense.

SCÈNE V — M. DUBRIAGE, MADAME ÉVRARD, AMBROISE

M. DUBRIAGE.

Qu'avez-vous, Ambroise?

AMBROISE.

Ah!... J'étouffe de courroux!
On m'a trompé... Que dis-je! On nous a trompés tous.
Cette Laure, qu'ici l'on me fait introduire...

MADAME ÉVRARD.

Eh! mon Dieu, nous savons ce que vous voulez dire.

AMBROISE.

Vous sauriez déjà?

MADAME ÉVRARD.

Tout; et ce n'est pas, je croi,

De quoi tant se fâcher, Ambroise.

AMBROISE.

Pas de quoi !
Comment, lorsque j'apprends?...

MADAME ÉVRARD.

Oui, que madame Laure
Est nièce de monsieur...

AMBROISE.

Vous vous trompez encore ;
Elle n'est point sa nièce.

M. DUBRIAGE.

Elle n'est pas?...

AMBROISE.

Eh! non.
Je sors de chez Lagrange; il m'a tout dit.

MADAME ÉVRARD.

Quoi donc?

AMBROISE.

Il m'a dit que d'Armand Laure n'est point la femme,
Mais une aventurière.

MADAME ÉVRARD.

Allons!

AMBROISE.

Paix donc, madame !

MADAME ÉVRARD.

Mais comment écouter des contes?

AMBROISE.

Un moment.
Elle est bien de Colmar; elle connaît Armand.
Sans peine elle aura su qu'à Paris ce jeune homme
Avait un oncle riche; elle entend qu'on le nomme :
Elle écoute, s'informe, et recueille avec soin
Tous les renseignements dont elle aura besoin :
Elle part; de Paris elle fait le voyage,
Et s'offre comme nièce à monsieur Dubriage.

M. DUBRIAGE.

O ciel! qu'entends-je? eh mais!...

MADAME ÉVRARD.

Il se pourrait, monsieur?...

M. DUBRIAGE.

Non, Ambroise se trompe, et l'air seul de candeur...

AMBROISE.

De candeur! c'est encor ce que m'a dit dit Lagrange :
Elle connaît son monde, et là-dessus s'arrange :
Elle sait que monsieur est un homme de bien,
Un sage; elle a dès lors composé son maintien,
Et vient jouer ici la vertu, l'innocence.

MADAME ÉVRARD.

Quoi! ce serait un jeu que cet air de décence?
Il est vrai que d'Armand elle parle fort peu.

M. DUBRIAGE.

J'ai défendu qu'on dît un seul mot du neveu.

AMBROISE.

Si c'était son époux, vous obéirait-elle?

MADAME ÉVRARD.

A semblable promesse on n'est pas très-fidèle.
Où donc est ce neveu?

AMBROISE.

Preuve encor que cela :
Si Laure était sa femme, il serait bientôt là.

MADAME ÉVRARD.

En effet, il devrait...

M. DUBRIAGE.

Il n'oserait, madame.

AMBROISE.

Il eût osé déjà si Laure était sa femme.

M. DUBRIAGE.

Mais quel fut son espoir? car pour moi je m'y perd..
Ce secret tôt ou tard se serait découvert.

AMBROISE.

Elle eût, en attendant, su vous tirer peut-être
Quelques louis, et puis un beau jour disparaître.

MADAME ÉVRARD.

Ce ne sont encor là que des présomptions.

M. DUBRIAGE.

C'est un point qu'il est bon que nous éclaircissions :
Il faudrait...

AMRROISE.

La chasser.

MADAME ÉVRARD.

Oh non! il faut attendre,
On ne condamne point les gens sans les entendre :
(A M. Dubriage.)
N'est-il pas vrai, monsieur?

M. DUBRIAGE.

Sans doute... Appelons-la:
Nous allons voir du moins ce qu'elle répondra :

MADAME ÉVRARD.

Fort bien! J'entends quelqu'un... Que viens-tu me remet-
Petit Julien? [tre,

JULIEN.

Madame, eh mais! c'est une lettre.

MADAME ÉVRARD.

(Julien sort.)
Donne donc... Ah! je vois le timbre de Colmar.

M. DUBRIAGE.

De Colmar, dites-vous?... Serait-ce par hasard
Une lettre d Armand? Enfin il s'en avise!...
Eh! que peut-il m'écrire?

MADAME ÉVRARD.

Encor quelque sottise !
A votre place, moi je ne la lirais pas.

M. DUBRIAGE.

Cette lettre pourra me tirer d'embarras.
Lisez.

MADAME ÉVRARD.

Lisez vous-même.

M. DUBRIAGE lit.

Ah! j'ai peine à comprendre...

MADAME ÉVRARD.

Quoi?

M. DUBRIAGE.

Cette lettre va vous-même vous surprendre.
Venez, vous allez voir : écoutez un moment.
(Lisant.)
« Mon cher oncle. » Ah! cher oncle! il est bien temps
[vraiment!

« Pour la vingtième fois j'ose encor vous écrire... »
(S'interrompant.)
Madame, que dit-il ? pour la vingtième fois!...
Vingt lettres !

MADAME ÉVRARD.

Je ne sais : je n'en ai vu que trois...
Mais quoi! voulez-vous bien continuer de lire,
Monsieur?

M. DUBRIAGE continuant de lire.

« En ce moment, Laure est à mes côtés;
« Elle veut que j'implore encore vos bontés.
« Aisément, je l'avoue, elle me persuade...
« Trop chère épouse, hélas! Elle est un peu malade.
« Mais quoi! c'est le chagrin d'être ainsi loin de vous.
« Quand pourrons-nous tous deux embrasser vos genoux
« Mon oncle! quels transports seraient alors les nôtres!..
(Fermant la lettre.)
Mais cette lettre-là n'est pas du ton des autres.

MADAME ÉVRARD.

Qu'importe! je ne vois qu'une chose en ceci :
Si Laure est à Colmar, elle n'est pas ici.

AMBROISE.

Parbleu! je disais bien que ce n'était pas elle.
Vous voyez si j'ai fait un rapport infidèle!

M. DUBRIAGE.

Je ne le vois que trop. Je demeure frappé.

MADAME ÉVRARD.

Rien ne paraît plus clair... Mais, ô ciel! quelle trame!

AMBROISE.

Affreuse! Allons, je vais renvoyer cette femme.

M. DUBRIAGE.

Non, non; je veux la voir, moi-même la chasser...

MADAME ÉVRARD.

Comment, vous?

M. DUBRIAGE.

Oui, je veux lui faire confesser...

MADAME ÉVRARD.

Vous ne la verrez pas, monsieur, c'est impossible;
Non, cela vous tuerait: vous êtes trop sensible ;

Eh! j'ai moi-même ici peine à me contenir.
J'étais d'abord pour elle, il faut en convenir;
Mais cet horrible trait me révolte et m'indigne...
Et vous la verriez! Non. Que cette fourbe insigne
Sans retour disparaisse. Ambroise, avant la nuit,
Faites-la déloger sans scandale et sans bruit.

AMBROISE.

A l'instant, je m'en charge, et de la bonne sorte.

M. DUBRIAGE.

Ne la maltraitez pas.

MADAME ÉVRARD.

Il suffit qu'elle sorte.

AMBROISE.

Oui, Laure va sortir... tout à l'heure...

SCÈNE VI — CHARLE, M. DUBRIAGE, MADAME ÉVRARD, AMBROISE.

CHARLE.

Arrêtez :
Ne renvoyons personne.

MADAME ÉVRARD.

Eh quoi donc?

CHARLE.

Écoutez...
(A M. Dubriage.)
De madame je sais le fond de ce mystère :
Il faut que je me mêle un peu de cette affaire.

MADAME ÉVRARD.

Que veut dire ceci? Charle est-il contre nous?

CHARLE.

Si Charle avait lui-même à se plaindre de vous?

MADAME ÉVRARD.

Ah! je vois ce que c'est : Laure est jeune et gentille :
Charle l'aime; et dès lors il soutient cette fille.

AMBROISE.

Oui, sans doute; en deux mots, voilà tout le secret.

M. DUBRIAGE.

Non; Charle est honnête homme.

CHARLE.

(A madame Évrard.)
Ah ! je le suis. Au fait.
Répondez...

MADAME ÉVRARD.

De quel droit ?...

CHARLE.

Voulez-vous bien permettre ?...
Vous dites donc qu'Armand vient d'écrire une lettre?

MADAME ÉVRARD.

Eh oui !

CHARLE.

J'en suis fâché pour vous, madame Evrard:
Mais cet Armand, qu'on fait écrire de Colmar,
Est ici, chez son oncle ; et c'est lui qui vous parle :
Je suis Armand.

MADAME ÉVRARD.

Ah ciel !

AMBROISE.

Se peut-il !...

M. DUBRIAGE.

Eh quoi ! Charle
Serait...

CHARLE.

Ils m'ont réduit à ce déguisement;
Mais sous le nom de Charle enfin je suis Armand.

AMBROISE.

Allons donc!

CHARLE.

Un seul mot va leur fermer la bouche:
J'ai servi, mon cher oncle, et voici ma cartouche.
Par là jugez du reste. Auprès de vous ainsi
Ils m'ont, pendant dix ans, calomnié, noirci.
Mais de mon père, hélas ! cet extrait mortuaire,
(Présentant successivement à M. Dubriage toutes les pièces qu'il annonce.)
Mon extrait de baptême, et celui de ma mère,
Qui, mourant, de mon sort sur vous se reposa,
(Montrant madame Évrard.)
Et dix lettres... que sais-je ?. . où cette femme osa

Me défendre d'écrire et surtout de paraître;
Tout parle en ma faveur, tout me fait reconnaître:
Tout vous dit que je suis Armand, votre neveu,
Le fils de votre sœur, votre sang.

M. DUBRIAGE.

Juste dieu!
Tu serais...

SCENE VII — GEORGE, CHARLE, M. DUBRIAGE, MADAME ÉVRARD, AMBROISE.

GEORGE.

Armand, oui: croyez mon témoignage;
La vérité n'est qu'une et n'a qu'un seul langage;
La vérité se peint dans mes simples discours...
(Voyant arriver Laure.)
Ah! madame, venez, venez à mon secours:
Armand est reconnu.

SCÈNE VIII — LAURE, GEORGE, AMBROISE, CHARLE, M. DUBRIAGE, MADAME EVRARD.

LAURE, se jetant aux pieds de son oncle.

Monsieur, faites-lui grâce;
Qu'il reste auprès de vous, ou bien que l'on me chasse!

M. DUBRIAGE.

Non, non; tous vos discours, et je le sens trop bien,
Partent du fond du cœur, et vont jusques au mien.
Ah! je vous crois, amis: j'ai besoin de vous croire,
Et je perce à la fois plus d'une trame noire.
(Se tournant vers madame Évrard et Ambroise.)
Vous sentez bien qu'ici vous ne pouvez rester.

MADAME ÉVRARD.

Je n'en ai pas envie... Eh! qui peut m'arrêter?
J'ai voulu, j'en conviens, devenir votre épouse:
De les servir tous deux me croyez-vous jalouse?
Allez, au fond du cœur vous me regretterez,
Et peut-être, avant peu, vous me rappellerez:
Il n'en sera plus temps. Adieu.
(Elle sort avec Ambroise.)

SCÈNE IX — M. DUBRIAGE, CHARLE, LAURE, GEORGE.

GEORGE.

Les bons l'emportent.
C'est nous qui demeurons, et les voilà qui sortent.

M. DUBRIAGE.

Eh ! voilà donc les gens que j'ai crus si longtemps !
Ce sont eux qui m'ont fait bannir, pendant dix ans,
Un neveu plein pour moi de respect, de tendresse.
(A Armand.)
Me pardonneras-tu cette longue détresse ?

CHARLE.

Ah ! ne rappelons point tous mes chagrins passés :
Par cet instant de joie ils sont tous effacés.

M. DUBRIAGE.

Est-il vrai ? LAURE.
Je le sens. Qu'aisément tout s'oublie,
Quand avec son cher oncle on se réconcilie !

M. DUBRIAGE.

De l'effort que j'ai fait je suis tout étonné.
(A Charle.)
Il faut que ta présence ici m'ait redonné
Un peu de l'énergie, oui, de ce caractère
Que j'avais autrefois : car, je ne puis le taire,
En m'isolant ainsi, je sens que j'ai perdu
Plus d'une jouissance et plus d'une vertu.
Trop juste châtiment ! Quiconque fut rebelle
Aux lois de la nature, en est puni par elle.

CHARLE.

Mais à propos, d'Arras cinq cousins sont venus.

M. DUBRIAGE.

Les Armands ? Eh ! pourquoi ne les ai-je pas vus ?

CHARLE.

Madame Evrard les a congédiés sur l'heure ;
Mais j'irai les chercher ; ils m'ont dit leur demeure.
Mon oncle, vous ferez un sort à chacun d'eux,
N'est-ce pas ? M. DUBRIAGE.
Sûrement, mon ami : trop heureux

D'assister des parents restés dans la misère !
Ah ! cela vaut bien mieux que ce que j'allais faire !
Me mariant si tard, comme tant d'autres font,
Pour réparer un tort, j'en avais un second.
Cela ne sied qu'à vous, jeunes gens que vous êtes.
C'est toi, mon cher Armand, qui vas payer ma dette.

CHARLE.

Oui, mon oncle.

M. DUBRIAGE.

Plus d'oncle ; oui, je vous le défends :
Dites *mon père ;* moi, je dis bien *mes enfants.*

CHARLE.

Oui, mon père.

LAURE.

Mon père !

M. DUBRIAGE.

Allons donc ! Cette image
De la réalité console et dédommage.

LAURE ET CHARLE.

Mon père !

GEORGE.

Cher parrain !

M. DUBRIAGE.

Douce et touchante erreur !
(Soupirant.)
Si quelque chose manque encore à mon bonheur,
C'est ma faute : du moins mes regrets salutaires
Seront une leçon pour les célibataires.

PARIS. — IMP. Vve P. LAROUSSE ET Cie, RUE NOTRE-DAME-DES-CHAMPS, 49

COLLIN D'HARLEVILLE

MALICE POUR MALICE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS EN

1803

NOUVELLE ÉDITION

PUBLIÉE

Fr. Ad. Rion
fondateur Collection 100 Bons Livres 1 c

PARIS

DÉPARTEMENTS, ÉTRANGER,

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

1878

MALICE POUR MALICE

PERSONNAGES.

M. SAINT-FIRMIN.
MADAME DOLBAN, sa sœur.
MLLE DOLBAN, } enfants de
M. FLORIMEL, } Mme Dolban.
EUSÉBIE, orpheline.
RAIMOND.
GÉLON, voisin.
LUBIN, valet de Raimond.
LÉVEILLÉ, laquais de madame Dolban.
AUTRES DOMESTIQUES, PERSONNAGES MUETS.

(La scène se passe dans la maison de campagne de madame Dolban

---

ACTE PREMIER

(La scène, dans cet acte et dans le suivant, se passe dans un salon.)

SCÈNE I

M. SAINT-FIRMIN, une lettre à la main

(On entend, en dehors, de grands éclats de rire.)

Que de bruit ! quels éclats ! pour moi l'ennui me gagne
Voilà comme ma sœur s'amuse à la campagne !
Quoi ! du matin au soir, railler, se divertir,
Rire aux dépens d'autrui ! Quel talent ! quel plaisir !
Mais ce matin, surtout, la joie est redoublée :
Nouveaux préparatifs dans la folle assemblée,
Parce que l'on attend, pour se moquer de lui,
Le fils de mon ami... Cependant, aujourd'hui,
Je me prête moi-même à ce faux badinage,
Et je prétends y faire aussi mon personnage :
J'ai mes raisons. Ceci peut produire un grand bien :

Puis, s'il en résultait un assez doux lien.
Entre ce même ami, qu'à jouer on s'apprête,
Simple en effet et bon, mais franc, sensible, honnête,
Et la jeune orpheline, ici, tout à la fois,
Raillée et maltraitée?... Aimable enfant!... Je crois
Que ces deux jeunes gens, d'avance, se conviennent.
Qu'ils s'aimeront... Mais, chut, les voilà tous qui viennent
Dissimulons.

SCÈNE II

M. SAINT-FIRMIN, MADAME DOLBAN, MADEMOISELLE DOLBAN, FLORIMEL, EUSEBIE.

M. SAINT-FIRMIN.

Ma sœur, ma nièce, mon neveu,
Trêve à tous vos ébats, à vos rires.

FLORIMEL.

Bon Dieu!
Qu'est-ce?

M. SAINT-FIRMIN.

Écoutez-moi tous.

MADAME DOLBAN.

Oh! voilà bien mon frère,
Avec l'air affairé, comme à son ordinaire.

M. SAINT-FIRMIN.

Vous allez tous l'avoir ainsi que moi.

MADEMOISELLE DOLBAN.

Quoi donc?

M. SAINT-FIRMIN.

Notre jeune homme arrive.

TOUS.

Ah! ah!

FLORIMEL.

Monsieur Raimond?

M. SAINT-FIRMIN.

Aujourd'hui, cette lettre...

MADAME DOLBAN.

Enfin, j'en suis ravie.

MADEMOISELLE DOLBAN.

Il va donc nous donner, à tous, la comédie.

FLORIMEL.

Il nous a fait languir, au moins, pendant huit jours !
C'est cruel.

M. SAINT-FIRMIN.

On lui garde, au fait, de si bons tours !
Il a tort de tarder !

EUSÉBIE.

Dites-moi, je vous prie;
Je ne suis pas au fait de la plaisanterie;
Ce jeune voyageur, on veut donc, je le voi?...

FLORIMEL.

Oui, s'en moquer.

EUSÉBIE.

Ah ! ah ! s'en moquer ! et pourquoi ?

MADEMOISELLE DOLBAN.

Mais... pour nous amuser.

EUSEBIE.

Quels motifs sont les vôtres?
Que vous a-t-il fait ?

FLORIMEL.

Rien.

M. SAINT-FIRMIN.

Non, pas plus que les autres.

MADAME DOLBAN.

Avec ses questions, elle sait me charmer.

M. SAINT-FIRMIN.

Votre exemple et vos soins ne peuvent la former.

MADEMOISELLE DOLBAN.

Puis, les beaux sentiments... ils sont d'un ridicule !

FLORIMEL.

Çà, mon oncle, il est donc bien simple, bien crédule,
Le cher Raimond ?

M. SAINT-FIRMIN.

S'il l'est ? en pouvez-vous douter
Après tous les bons tours que j'ai su vous conter?
C'est un être vraiment curieux à connaître,
Qui, trompé mille fois, est toujours prêt à l'être.

Mais vous en jugerez.

MADEMOISELLE DOLBAN.

Moi, je le sais par cœur.

FLORIMEL.

Je vais le balotter, ce cher petit monsieur...

M. SAINT-FIRMIN.

Aussi, mes bons amis, vous connaisant avides
De ces tours gais, malins, joyeusement perfides,
J'ai, sachant qu'à Paris Raimond devait aller,
Voulu de son passage, au moins, vous régaler,
Que vous dirai-je, enfin ? J'eus cette fantaisie.

MADAME DOLBAN.

C'est une attention dont je vous remercie.

FLORIMEL.

Et nous, donc?

MADEMOISELLE DOLBAN.

Oui, voici qui va nous réveiller.

FLORIMEL.

Nous n'avions, en effet, plus personne à railler.

EUSÉBIE.

Ce plaisir-là finit par s'user, c'est dommage.

M. SAINT-FIRMIN.

Vous aviez épuisé tout votre voisinage ;
Et la disette, enfin, allait nous obliger
A nous railler l'un l'autre : au moins, cet étranger
Va nous fournir, lui seul, des scènes assez drôles.

MADAME DOLBAN.

Mais, il peut arriver : répétons bien nos rôles.

FLORIMEL, mettant le doigt sur son front.

Nos rôles ? ils sont là.

MADEMOISELLE DOLBAN.

D'abord, moi, je serai
Soubrette, et je crois bien que je m'en tirerai.

FLORIMEL.

Eh ! parbleu, j'en suis sûr ; te voilà dans ta sphère :
Raillerie et babil.

MADEMOISELLE DOLBAN.

Oui ! poli comme un frère.

FLORIMEL.

Et la coquetterie ira toujours son train,
Je gage ?

MADEMOISELLE DOLBAN.

Et pourquoi pas ? En raillant son prochain,
Il est gai de lui faire encor tourner la tête;
Et soubrette, je veux tenter cette conquête.

M. SAINT-FIRMIN.

Courage.

MADAME DOLBAN.

Moi, j'ai pris un petit rôle, exprès,
Celui de gouvernante, et ferai peu de frais :
Car je suis, comme on sait, d'une délicatesse !
Un rien me rend malade.

FLORIMEL.

Eh ! mais, dans votre pièce,
Vous l'êtes, malade.

MADAME DOLBAN.

Oui ?

FLORIMEL.

Malade, même au lit.

M. SAINT-FIRMIN.

Qui joûra donc ce rôle ?

FLORIMEL.

Eh ! ne l'a-t-on pas dit?
Babet.

M. SAINT-FIRMIN.

Quoi ? cette grosse ?

FORIMEL.

On voile son visage.

EUSÉBIE.

Sa voix?

FLORIMEL.

De la parole elle a perdu l'usage.

MADAME DOLBAN.

Il a réponse à tout.

M. SAINT-FIRMIN.

A merveille : voilà
Gouvernante et soubrette; oui, mais en ce cas là,

Que fera donc ma nièce? Il faut...

MADAME DOLBAN, en montrant Eusébie.

Mademoiselle :
J'espère qu'à la fin, on peut compter sur elle.

MADEMOISELLE DOLBAN, à Eusébie.

Me ferez-vous l'honneur de me représenter?

EUSÉBIE.

En vérité, je crains...

MADAME DOLBAN.

Ah! c'est trop hésiter :
Les rôles sont donnés, et vous êtes ma fille.

EUSÉBIE.

J'obéis.

M. SAINT-FIRMIN, à Eusébie

Vous étiez déjà de la famille;
Trop aimable orpheline!

MADAME DOLBAN.

Allons, pint de fadeur

MADEMOISELLE DOLBAN.

Au fait.

FLORIMEL, à Eusébie.

Souvenez-vous, ô ma nouvelle sœur!
Que vous allez jouer un rôle d'amoureuse.

EUSÉBIE.

D'amoureuse?

FLORIMEL.

Sans doute.

M. SAINT-FIRMIN.

Oui, l'idée est heureuse.

MADAME DOLBAN.

Mon fils est si plaisant!

FLORIMEL.

Il faut que vous soyez
D'une tendresse!...

EUSÉBIE.

Ah! ah! vous me le conseillez.
Monsieur!...

FLORIMEL.

Je fais bien plus, vraiment, je vous en prie.

EUSÉBIE.

Eh! mais, tout en suivant cette plaisanterie,
Si j allais donc aimer tout de bon?

M. SAINT-FIRMIN, vivement.

Oui? tant mieux.

FLORIMEL, d'un air suffisant.

Ma réponse, à cela, je la lis dans vos yeux.

EUSÉBIE.

Bon alors ..

MADEMOISELLE DOLBAN.

Te voilà bien confiant, mon frère!

FLORIMEL.

Un peu. Je vais pourtant paraître le contraire.
Oui, mon rôle est celui d'un frère altier, jaloux,
Ombrageux, ou plutôt je les embrasse tous :
Car, tenez, il me vient déjà mille saillies;
Puis je vais, à mesure ,inventer des folies...

M. SAINT-FIRMIN.

Oh! je m'en fie à toi. Moi, je parlerai peu,
Comme disait ma sœur : j'observerai le jeu;
De tout le monde, ici, je jugerai l'adresse;
Mais c'est le dénoûment, surtout, qui m'intéresse.

FLORIMEL.

Oui, c'est l'ami Gélon qui va nous seconder!

MADEMOISELLE DOLBAN.

Certes!... Il ne vient point.

FLORIMEL.

Il ne saurait tarder.

M. SAINT-FIRMIN.

C'est là le grand railleur.

MADAME DOLBAN.

Ah! oui, par excellence

EUSÉBIE.

Il vous persifle même en gardant le silence.

FLORIMEL.

Ce Gélon, par malheur, raille indistinctement
Amis comme ennemis.

MADEMOISELLE DOLBAN.

Oui, mais si joliment!

Il est charmant.

M. SAINT-FIRMIN.

Sans doute : il te trouve charmante!

MADAME DOLBAN.

Moi, tenez, franchement, plutôt qu'il me tourmente,
J'aime encor mieux l'aider à tourmenter autrui.

M. SAINT-FIRMIN.

Voilà le mot.

MADEMOISELLE DOLBAN.

Eh! mais, oui, justement c'est lui.

SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTS, GÉLON.

MADAME DOLBAN, avec empressement.

Bonjour!

FLORIMEL.

Ce cher Gélon!

GÉLON.

Mesdames!

FLORIMEL.

Il arrive

GÉLON.

Raimond?

M. SAINT-FIRMIN.

Lui-même : ici l'on est sur le QUI VIVE!

MADEMOISELLE DOLBAN, à Gélon.

Vous seul ne ferez rien, et c'est fort mal.

GÉLON.

Pardon :
Vous m'annoncez quelqu'un si facile, si bon!
D'une ingénuité, d'une simplesse extrême,
Et qu'on pourrait nommer la crédulité même :
C'est conscience, à moi, de jouer un enfant.

FLORIMEL.

Fort bien!

GÉLON.

Irai-je ici, d'un air vain, triomphant.

Grossir contre Raimond le nombre des complices,
Fatiguer son sommeil à force de malices,
L'éveiller en sursaut au bruit des pistolets?
Que sais-je? En plein midi, lui fermer les volets,
Pour qu'il se croie atteint d'une goutte sereine?
Ou, voulant supposer qu'une attaque soudaine
L'a rendu sourd, ouvrir la bouche sans parler?
En sa présence encor, quoiqu'absent l'appeler,
Le battre même, afin qu'il se croie invisible?...
Tout cela qui, jadis, fut plaisant et risible,
Est usé, rebattu; puis c'est trop de moitié
Contre ce bon Raimond, qui vraiment fait pitié.
Tourmenter de la sorte un être aussi crédule,
Plus que le patient c'est être ridicule.

M. SAINT-FIRMIN.

Ainsi vous réservez vos intrigues, vos plans,
Pour des occasions dignes de vos talens.

MADEMOISELLE DOLBAN.

Mais; sans vous, cependant, point de bonne partie.

GÉLON.

Ah!

EUSÉBIE.

C'est trop de Monsieur blesser la modestie.

GÉLON, avec l'air de finesse.

Quoi qu'il en soit, sans moi, raillez cet innocent.
C'est tout ce que pourrait tenter un commençant...
Florimel, par exemple.

FLORIMEL.

Hein? Me crois-tu novice?

GÉLON.

Mais... à peu près: il faut à tout de l'exercice.
Vous promettez, mon cher; et quelque jour...

FLORIMEL.

Tenez,
Je n'aime point, Gélon, les airs que vous prenez.

M. SAINT-FIRMIN.

Rien n'est juste, pourtant, comme la représaille.

EUSÉBIE.

Nous voulons bien railler, mais non pas qu'on nous [raille.

MADAME DOLBAN.

Allons donc : entre nous, au moins point de débats.

M. SAINT-FIRMIN.

Non, en parlant plaisir, ne nous chagrinons pas.

SCÈNE IV

LES PRÉCÉDENTS, LÉVEILLÉ.

LÉVEILLÉ, accourant d'un air familier.

Bonne nouvelle!

FLORIMEL.

Qu'est-ce?

LÉVEILLÉ.

Enfin, voici nos hommes,
Maître et valet.

MADAME DOLBAN.

Fort bien.

M. SAINT-FIRMIN.

Avec nos gens, nous sommes
Presqu'en société.

MADAME DOLBAN.

Bon ! qu'importe cela?

(Leveillé sort.)

SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTS, excepté LÉVEILLÉ.

MADEMOISELLE DOLBAN.

Allons nous costumer : eh! vite.

MADAME DOLBAN.

Le voilà !
Et nous perdions le temps en disputes frivoles!
A nos rôles. Voici mes dernières paroles
De mère; désormais, je suis madame Armand.

(Elle sort gravement.)

MADEMOISELLE DOLBAN.

Et moi, Marton.

(Elle sort en courant.)

FLORIMEL.

Friponne!

GÉLON.

(A part.)

Adieu... pour un moment.

EUSÉBIE, bas à M. Saint-Firmin

O combien il m'en coûte!

M. SAINT-FIRMIN, bas à Eusébie.

Allons, ma chère amie,
Du courage : il faut bien s'amuser dans la vie.

(Elle sort.)

SCÈNE VI

M. SAINT-FIRMIN, FLORIMEL.

FLORIMEL.

Que disait-elle?

M. SAINT-FIRMIN.

Oh!... rien.

FLORIMEL.

Elle a peine, je croi,
A feindre; chère enfant! Elle est folle de moi,

M. SAINT-FIRMIN.

Ah! ah! je l'ignorais.

FLORIMEL.

Oui, c'est un doux mystère.

M. SAINT-FIRMIN.

Pourquoi me le dis-tu?

FLORIMEL.

Je ne veux rien vous taire.

SCÈNE VII

M. SAINT-FIRMIN, FLORIMEL, RAIMOND, LÉVEILLÉ; celui-ci a une valise sur l'épaule.

M. SAINT-FIRMIN.

Eh! c'est vous, cher Raimond!

RAIMOND.

Ah! monsieur Saint-Firmin.
Je vous vois : me voilà délassé du chemin.

FLORIMEL.

Et nous, dédommagés de notre longue attente.

RAIMOND, à Florimel.

Monsieur...

M. SAINT-FIRMIN.

Vous voulez-bien qu'ici je vous présente
Mon neveu Florimel.

RAIMOND.

Monsieur... j'ai bien l'honneur...

FLORIMEL.

L'honneur!.., Je vous embrasse, et c'est de tout mon [cœur.

M. SAINT-FIRMIN.

Parlez-moi donc un peu de la maman, du frère
Et des sœurs : tout le monde est bien portant, j'espère?

RAIMOND.

Ah! vous êtes trop bon. A merveille : ils m'ont tous
Chargés de compliments et d'amitiés pour vous.

FLORIMEL.

Que je les trouve heureux d'avoir un fils semblable!

RAIMOND.

Ah! Monsieur....

FLORIMEL.

Non, d'honneur, on n'est pas plus aimable!

RAIMOND.

Vous me jugez trop bien.

M. SAINT-FIRMIN.

Ah! voilà Florimel!
Enthousiaste...

RAIMOND.

Il montre un heureux naturel.

FLORIMEL.

Noussommes tous, ainsi, vraiment, de bonnes âmes.

M. SAINT-FIRMIN.

Tout à fait. Je vous vais annoncer à nos dames.
Mon cher Raimond, ici, soyez le bienvenu.

FLORIMEL.

Ah! oui, depuis longtemps vous étiez attendu,
Mon cher : votre arrivée est un signal de fête ;
Si vous saviez aussi comme chacun s'apprête
A vous traiter!

RAIMOND.

Messieurs... je suis confus, ravi...

M. SAINT-FIRMIN.

Bon! vous ne voyez rien. Sans adieu, mon ami.
(Bas à Florimel.)
Eh bien?

FLORIMEL. bas à M. Saint-Firmin.

Il est parfait.

M. SAINT-FIRMIN.

En tes mains je le laisse.

FLORIMEL.

Oui, je vous en réponds.

M. SAINT-FIRMIN, bas à Florimel.

Surtout de la sagesse.

FLORIMEL, de même.

Fort bien.

SCÈNE VIII

FLORIMEL, RAIMOND, LUBIN.

FLORIMEL.

Nous voilà seuls.

RAIMOND.

Monsieur !

FLORIMEL.

C'est qu'entre nous,
Je me trouve d'abord à mon aise avec vous :
Vous m'avec tout de suite, il faut que je le dise,
Intéressé par l'air de candeur, de franchise.

RAIMOND.

Tout le monde, en effet, me trouve cet air-là :
Il faut que cela soit.

LUBIN.

Oh ! oui, c'est bien vrai, ça.

Pour moi, je ne sers pas depuis long-tems mon maître,
Mais je le connais bien : l'enfant qui vient de naître
N'est pas plus innocent.

RAIMOND.

Lubin, en vérité.

FLORIMEL.

Moi, j'aime son babil, son ingénuité.

RAIMOND.

Oui, mais...

LUBIN.

Puisque Monsieur est charmé quand je parle :
Hier même à Moulins, à l'auberge Saint-Charle,
Mon maître a pris... quelqu'un pour un prince étranger,
L'appelait Monseigneur, l'écoutait sans manger ;
Et ce prince, c'était de ces gens à prologues,
Qui vendent à cheval des chansons et des drogues.
Voilà quel est mon maître.

FLORIMEL.

Est-il bien vrai, mon cher ?

RAIMOND.

Très-vrai. Que voulez-vous ? cet homme avait grand (air :
Il ne parlait jamais que de seigneurs, de princes ;
Il donnait à sa fille, en dot, quatre provinces :
Pouvais-je deviner qu'il entendait par là
Ne plus chanter ni vendre en ces provinces-là ?

FLORIMEL.

Eh ! c'est tout simple.

RAIMOND.

Moi, je commence par croire.
Sans être un grand sorcier, on peut faire une histoire:
Un sot peut, tous les jours, rire aux dépens d'autrui,
Rire même de tel... qui vaudra mieux que lui.
N'est-il pas vrai ?

FLORIMEL.

Voyez ! ne pas croire qu'on mente !

RAIMOND.

Mais je désire fort qu'ici l'on me présente...

FLORIMEL.

A ma mère? monsieur! hélas!

RAIMOND.

Vous soupirez :
Quel malheur?...

FLORIMEL.

Je le vois, Monsieur, vous ignorez...
Ma mère, en ce moment, ne saurait voir personne.

RAIMOND.

Ah! pardonnez... Je n'ose, ô dieu! mais je soupçonne
Qu'elle est malade.

FLORIMEL.

Oh! oui, bien dangereusement.

RAIMOND.

Mais, c'est donc tout à coup, Monsieur?

FLORIMEL.

Subitement.

RAIMOND.

Se peut-il?

FLORIMEL.

C'est l'effet d'un grand coup de tonnerre.

RAIMOND.

De tonnerre?

FLORIMEL.

A minuit, il tombe chez ma mère;
Avec fracas déchire et brûle ses rideaux,
Dérange les fauteuils, dépend lustres, tableaux.
L'un d'eux tombe sur elle...

RAIMOND.

Ah!

FLORIMEL.

C'est ce qui la sauve:
Ma mère est là-dessous, mieux que dans son alcôve.

RAIMOND.

J'entends : c'est bien heureux.

LUBIN.

Un drôle de bonheur!

FLORIMEL.

Jugez de son état et de notre douleur!

RAIMOND.

Je le sens.

FLORIMEL.

Vous trouvez ce fait un peu bizarre ?

LUBIN.

Il est certain....

RAIMOND.

Sans doute, un coup pareil est rare :
Mais qui peut du tonnerre expliquer les effets ?
Impossible est un mot que je ne dis jamais.

FLORIMEL.

Ce principe est d'un sage. Ici, l'on se lamente :
Ma pauvre sœur...

RAIMOND.

Hélas !... Elle est, dit-on, charmante.

FLORIMEL.

Monsieur, je la loûrais, si ce n'était ma sœur.
Elle est intéressante ; entre nous par malheur,
Elise s'est gâté l'esprit par sa lecture :
Elle en est aux romans pour toute nourriture.

RAIMOND.

Des romans ! eh ! lit-on autre chose à présent ?

LUBIN.

Chez nous, jusqu'au berger en lit chemin faisant.

FLORIMEL.

Ma pauvre sœur !... il est des moments où je tremble.
(Affectant de l'abandon.)
Mon ami ! nous allons quelques jours vivre ensemble,
Et votre air, vos discours... Je serais, entre nous.
Désespéré d'avoir une affaire avec vous.

RAIMOND.

Une affaire ?

FLORIMEL.

Oui, tenez, je ne puis vous le taire,
Monsieur, j'ai le malheur d'avoir un caractère
Fier, terrible.

RAIMOND.

On croirait le contraire, à vous voir.

FLORIMEL.

Non, je ne passe rien. J'ai rendez-vous, ce soir,
Avec un officier, mon ancien camarade,
Qui, nous rencontrant hier, dans une promenade,
A regardé ma sœur d'un air... qui m'a déplu.

RAIMOND.

Quoi ! pour cela, se battre ?

FLORIMEL.

Oui, j'y suis résolu.

RAIMOND.

Diable ! à ses yeux, alors, il faut bien prendre garde.
Vous permettez pourtant, monsieur, qu'on la regarde,
Et vous ferez fort bien. En me le défendant,
Vous rendriez par là mon désir plus ardent.
Je vous parle sans fard.

FLORIMEL.

Ce n'est pas que je craigne.
J'ai mis près de ma sœur une sévère duègue,
Un Argus, au-dessus de son état, d'ailleurs ;
C'est une dame... elle a... vous saurez ses malheurs.

RAIMOND.

Ah!

LUBIN.

Puisque vous parlez ici de gouvernante,
Monsieur, dans la maison, est-il une suivante ?

FLORIMEL.

Oui, Lubin ; car à tout je vois que vous pensez.

RAIMOND.

C'est un bavard.

LUBIN.

Est-elle un peu jolie ?

FLORIMEL.

Assez.

LUBIN.

Cela se trouve bien.

FLORIMEL, à Raimond.

Même, par parenthèse,
Elle est espiègle, alerte, et va, ne vous déplaise,
Vous lutiner un peu.

LUBIN.

Nous le lui rendrons bien.

FLORIMEL, à Lubin.

Je parle à votre maître, et vous, je vous préviens,
Lubin, qu'il faut avoir bien du respect pour elle.

LUBIN.

(D'un air fin.)

C'est différent. Je vois que cette demoiselle...
Les soubrettes, pourtant, sont notre lot, je crois.

RAIMOND.

Enfin, te tairas-tu ?

LUBIN.

Dame ? on défend ses droits.

FLORIMEL.

(A Raimond.) (Il appelle.)

Il est gai ; mais pardon. Léveillé !... Tout le monde.

SCÈNE IX

LES PRÉCÉDENTS, LÉVEILLÉ et trois autres domestiques.

FLORIMEL.

De ce brave garçon que chacun me réponde :
J'entends qu'il soit traité... comme son maître, ici.

LÉVEILLÉ, d'un air ricaneur.

Oui, monsieur, tout de même.

LUBIN.

Oh ! je n'ai nul souci.

(Aux autres domestiques.)

Messieurs, nous serons bien... s'il ne fait point d'orage.

LÉVEILLÉ.

Bon ! l'orage est passé ; mon enfant, du courage.

(Lubin sort avec les autres valets.)

SCÈNE X

FLORIMEL, RAIMOND.

RAIMOND.

Tout le monde est ici d'une franche gaîté !...

FLORIMEL.

Oui ?... vous nous l'inspirez, mon cher, en vérité,

RAIMOND.

Veus mo flattez, monsieur.

FLORIMEL.

Point du tout.

SCÈNE XI

LES PRÉCÉDENTS, MADEMOISELLE DOLBAN, en soubrette.

FLORIMEL, à mademoiselle Dolban.

Hé bien, qu'est-ce,
Marton ? que nous veut-on ?

MADEMOISELLE DOLBAN.

Rien. C'est moi qui m'empresse
De venir à Monsieur, si vous le permettez,
Offrir mes soins, mon zèle.

RAIMOND.

Ah ! c'est trop de bontés.

MADEMOISELLE DOLBAN, bas à Florimel.

Ne venez pas encor ; ma mère n'est pas prête.

FLORIMEL, bas à mademoiselle Dolban.

(Haut.)
Non, non. Eh ! mais, Marton, cette offre est fort honnête.

MADEMOISELLE DOLBAN.

Elle est bien naturelle.

FLORIMEL.

Allez tout préparer
Là-dedans, et voyez si nous pouvons entrer.

MADEMOISELLE DOLBAN.

Pas encor. Nous avons des toilettes à faire :
Pour ma jeune maîtresse... oh ! mais, c'est une affaire...

RAIMOND.

Inutile, sans doute, avec autant d'appas !

MADEMOISELLE DOLBAN.

Mais pas trop inutile, et j'avoûrai tout bas...

SCÈNE XII

LES PRÉCÉDENTS, M. SAINT-FIRMIN.

MADAME SAINT-FIRMIN.

Que fais-tu là, Marton?

MADEMOISELLE DOLBAN.

Eh! mais, monsieur...

M. SAINT-FIRMIN.

Tu causes,
Lorsqu'il faudrait là-bas arranger mille choses!

MADEMOISELLE DOLBAN.

Tout est prêt.

M. SAINT-FIRMIN.

Prêt ou non, vois si, dans ce moment,
Ma sœur n'a pas besoin de toi.

MADEMOISELLE DOLBAN.

Madame Armand?

M. SAINT-FIRMIN.

Mais non, ma sœur. Eh quoi! ma sœur se nomme-t-elle
(A mi-voix.) (Haut.)
Madame Arm... Etourdie! Allons, mademoiselle...

FLORIMEL.

Cher oncle!

M. SAINT-FIRMIN.

Sortez donc.

MADEMOISELLE DOLBAN.

Je vous trouve, monsieur,
L'air bien sévère.

M. SAINT-FIRMIN.

Et vous, le ton bien raisonneur
Pour une soubrette.

MADEMOISELLE DOLBAN, regardant Raimond avec attention.

Ah! dussé-je être indiscrète,
On oublîrait ici qu'on n'est qu'une soubrette.
(Elle sort.)

FLORIMEL.

(De loin.)
Je veux te dire un mot. Je vous laisse un moment,

Messieurs.

(Il sort.)

SCÈNE XIII

M. SAINT-FIRMIN, RAIMOND.

M. SAINT-FIRMIN.

Ah! çà, mon cher, causons donc librement.

RAIMOND.

Je le désire fort.

M. SAINT-FIRMIN.

Mais... qui vous fait sourire?

RAIMOND.

Ne devinez-vous pas ce que je veux vous dire?

M. SAINT-FIRMIN.

Eh! mais...

RAIMOND.

Vous devinez; oui, je vois à votre air,
Qu'ici vous attendez...

M. SAINT-FIRMIN.

Expliquez-vous, mon cher.

RAIMOND.

Tout, dans cette maison, semble extraordinaire.
Cette mère malade, et d'un coup de tonnerre;
Cette soubrette, un peu familière, entre nous;
Le frère si bizarre, et bavard, et jaloux;
Tout ce que l'on m'a dit de la sévère duègne;
Que vous dirai-je, enfin? ce désordre qui règne
Dans toute la maison, et ces joyeux ébats
De valets ricaneurs qui se parlent tout bas;
Tout cela, par degrés, augmente ma surprise,
Et je soupçonnerais, s'il faut que je le dise...

M. SAINT-FIRMIN.

Quoi donc?

RAIMOND.

Qu'on est d'accord pour se moquer de moi.

M. SAINT-FIRMIN.

Quel conte! vous croyez?

RAIMOND.

J'en ai peur.

M. SAINT-FIRMIN.

Mais, pourquoi,
De grâce? à quel propos?

RAIMOND.

Oh! pourquoi? je l'ignore,
Je puis tout comme un autre, et mieux qu'un autre en-
Offrir matière... [core,

M. SAINT-FIRMIN.

Allons!...

RAIMOND.

Il est, dit-on, d'ailleurs,
Certaines gens qui font métier d'être railleurs,
Qui forgent chaque jour quelque scène nouvelle,
Pour tourmenter autrui : ce jeu, je crois, s'appelle...
Attendez donc... eh! oui, mystification.

M. SAINT-FIRMIN.

Je n'entends pas trop bien semblable expression.

RAIMOND.

Je conviens avec vous que le mot est barbare;
Mais, bien moins que la chose, il est faux et bizarre.

M. SAINT-FIRMIN.

Quoi? vous croiriez?...

RAIMOND.

Très-fort. Certain air m'a frappé..
Parbleu! je voudrais bien ne m'être pas trompé.

M. SAINT-FIRMIN.

Pourquoi?

RAIMOND.

Je suis né doux, confiant, et peut-être
Un peu crédule, oui; mais, quand je crois reconnaître
Que l'on veut abuser de ce secret penchant,
Tout comme un autre, alors, je puis être méchant.

M. SAINT-FIRMIN.

Vraiment?

RAIMOND.

Oui, je suis homme à me faire un délice
De leur rendre, à mon tour, malice pour malice.

M. SAINT-FIRMIN.

Mais... c'est le droit des gens. Eh bien donc! observez,
Cherchez.

RAIMOND.

Ce que je cherche ici, vous le savez.

M. SAINT-FIRMIN.

Moi? quand je le saurais, dois-je vous en instruire?

RAIMOND.

Mais, peut-être : en ces lieux qui daigna m'introduire
Me doit protection.

M. SAINT-FIRMIN.

En avez-vous besoin,
Lorsque vos soupçons seuls vous ont mené si loin?

RAIMOND.

Eh! mais... je crois d'abord que cette bonne pièce,
Eh! oui, cette Marton...

M. SAINT-FIRMIN.

Eh bien?

RAIMOND.

Est votre nièce.

M. SAINT-FIRMIN.

Vous croyez?

RAIMOND.

J'en suis sûr. Si cette dame Armand,
Qu'elle a nommée, était... sa mère, seulement?

M. SAINT-FIRMIN.

Encor? quel homme!

RAIMOND.

Et vous? oui, dans ce stratagème
Vous trempiez donc aussi?

M. SAINT-FIRMIN.

J'en suis l'auteur, moi-même,

RAIMOND.

Comment?

M. SAINT-FIRMIN.

Oui, cher Raimod, vous sachant simple et franc,
Mais doué d'un cœur droit, d'un esprit pénétrant,
Tel qu'il me le fallait, j'ai cru, vous l'avoûrai-je?
Pouvoir, sans nul scrupule, ici vous tendre un piége,

Ou plutôt à nos gens, qui, n'ayant nul soupçon,
Recevraient de vous-même une bonne leçon.
Raimond, dans tous les cas, connaît mon caractère,
Et sent bien que je l'eusse averti du mystère.

RAIMOND.

J'entends : contre moi donc ils ont tous conspiré ?
Eh bien ! je les attends, et je me défendrai.

M. SAINT-FIRMIN.

Vous ferez bien ; surtout, moi, je vous recommande
Certain monsieur Gélon, le pire de la bande.
Il va se costumer... je ne sais pas comment :
Vous le reconnaîtrez au travestissement.
Il fait le brave ; au fond, moi je le crois très-lâche.

RAIMOND.

Lâche ou non, je m'en charge.

M. SAINT-FIRMIN.

Oui ! bon ! ce qui me fâche,
C'est qu'il ait de son fiel aigri ma pauvre sœur,
Tout naturellement portée à la douceur ;
Dont l'esprit, entre nous, n'est plus très-fort, qui même
Sur sa santé nous montre une faiblesse extrême.

RAIMOND.

Écoutez donc. En tête il me vient un dessein :
Pour la guérir je vais me faire médecin.

M. SAINT-FIEMIN.

Bien. Corrigez aussi ma nièce, autre railleuse,
Railleuse impitoyable, et de plus envieuse,
Et monsieur mon neveu, cet enfant gâté.

RAIMOND.

Bon.
Le frère aura son fait, et malheur à Marton !

M. SAINT-FIRMIN.

A propos de Marton : et votre domestique,
Le préviendrez-vous ?

RAIMOND.

Non ; quoi qu'avec l'air rustique,
Il se défendra bien ; allez, son gros bon sens
Saura déconcerter tous ces mauvais plaisants.

M. SAINT-FIRMIN.

A la bonne heure. Allons.

(Il veut emmener Raimond.)

RAIMOND, le retenant.

Un mot, je vous supplie;
La jeune personne...

M. SAINT-FIRMIN, souriant.

Ah !

RAIMOND.

Si douce, si jolie !

M. SAINT-FIRMIN.

Hé bien ?

RAIMOND.

Elle n'est pas de la famille ?

M. SAINT-FIRMIN.

Non;
Mais c'est une orpheline : Eusébie est son nom.

RAIMOND.

Dites-moi, joûra-t-elle un rôle dans la pièce?

M. SAINT-FIRMIN.

Par pure complaisance, oui, celui de ma nièce.
D'Élise... Un rôle, oh ! mais... tendre et sentimental!
Je vous préviens, de peur que vous n'en jugiez mal.
Mais rentrons, car je crains...

RAIMOND, d'une voix plus forte.

Ah! malins que vous êtes!
Et voilà donc chez vous l'accueil que vous me faites!
Oh ! bien, dans ce jeu-là je puis vous défier.
Et c'est moi qui prétends vous bien mystifier.

(Il rentre avec M. Saint-Firmin.)

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

MADEMOISELLE DOLBAN.

Le singulier début ! est-ce ainsi qu'on me traite ?
« Marton, pour sa maîtresse on quitte la soubrette, »
Me dit Raimond ; et puis vers Eusébie il court.
S'il continue ainsi, mon rôle sera court.
Ce jeune homme, après tout, a l'abord agréable ;
Plus que je ne croyais, il est bien fait, aimable.
S'il allait d'Eusébie ?... Elle aura le secret,
Avec son petit air langoureux et discret...
Mais elle aime mon frère... Eh ! bon ! elle est coquette
Comme une autre. A présent, son rôle m'inquiète :
Il vaut mieux que le mien. Je voudrais bien... Voici
Le valet ; eh bien ! moi, je suis soubrette aussi.
Faisons un peu jaser ce Lubin sur son maître.

SCÈNE II

MADEMOISELLE DOLBAN, LUBIN.

LUBIN.

Ah ! l'on vous trouve, enfin...

MADEMOISELLE DOLBAN.

Vous me cherchiez peut-être,
Monsieur Lubin ?

LUBIN.

Mais oui, vous n'avez pas daigné,
Belle Marton, paraître à l'heure du dîné.

MADEMOISELLE DOLBAN.

Pardon, c'est que jamais je ne dîne à l'office,

LUBIN

Bon ! où dînez-vous donc ?

MADEMOISELLE DOLBAN.

N'importe.

LUBIN.

Quel caprice !
Mais ça vous sied.

MADEMOISELLE DOLBAN.

Ah ! ah !

LUBIN.

Oui, c'est tout simple, il faut..
Quand on a pris son vol un peu plus haut...

MADEMOISELLE DOLBAN.

Plus haut ?

LUBIN.

Oui, ceo mnsieur... Mais quoi ? je l'ai dit à lui-même :
Il nous fait tort, à nous.

MADEMOISELLE DOLBAN.

Bon !

LUBIN.

Que moi, je vous aime.
C'est tout simple ; mais lui, vouloir nous supplanter !
C'est comme si mon maître allait vous en conter.

MADEMOISELLE DOLBAN.

Cela serait, vraiment, bien extraordinaire,
Monsieur Raimond m'aimer !

LUBIN.

Ecoutez donc, ma chère :
Il serait un peu dupe ; et, tenez, je suis franc :
Vous êtes bien jolie, oui ; mais à part le rang,
Votre maîtresse encor aurait la préférence.

MADEMOISELLE DOLBAN.

Ah !

LUBIN.

Je vois d'elle à vous un peu de différence.

MADEMOISELLE DOLBAN.

Monsieur est connaisseur.

LUBIN.

Eh ! cela saute aux yeux.

MADEMOISELLE DOLBAN.

Fort bien !

LUBIN.

Mais tout ici s'arrangera bien mieux ;
Maître et valet auront chacun leur amourette,
Lui pour la demoiselle, et moi pour la soubrette.

MADEMOISELLE DOLBAN.

Bien arrangé ! Raimond, dites-vous, aimera
Mademoiselle ?

LUBIN.

Eh ! oui, s'il ne l'aime déjà.

MADEMOISELLE DOLBAN.

Si vite ?

LUBIN.

En un clin-d'œil, monsieur se passionne;
Et puis, l'étonnement de voir une personne...
Tout autre...

MADEMOISELLE DOLBAN.

En quoi ?

LUBIN.

Sans doute ; il ne s'attendait pas
A la voir ce qu'elle est : on nous disait, là-bas,
Que cette demoiselle était capricieuse,
Babillarde, étourdie, et surtout très-railleuse.

MADEMOISELLE DOLBAN, cachant avec peine son dépit.

Quoi ! l'on vous avait dit ?...

LUBIN.

Vraiment; aussi, Dieu sait
Comme, avant de la voir, monsieur la haïssait !

MADEMOISELLE DOLBAN.

Me... la haïssait?

LUBIN.

Oui.

MADEMOISELLE DOLBAN.

Lubin juge, raisonne !

LUBIN.

C'est notre droit, à nous : par exemple, friponne !
Votre joli minois...

MADEMOISELLE DOLBAN.

Soyez moins familier.
Hé bien donc, votre maître ?...

LUBIN.

Ah! j'allais l'oublier,
Mon maître; car Marton sait si bien me distraire!

MADEMOISELLE DOLBAN.

Ne vous dérangez pas.

LUBIN.

Ça m'arrange au contraire.
Comme mon maître, ici, je suis tout près d'aimer.

MADEMOISELLE DOLBAN.

Soit; mais je ne suis pas si prompte à m'enflammer
Que ma maîtresse, moi.

LUBIN.

Bah! ton charmant visage
Dit...

MADEMOISELLE DOLBAN.

Déjà tutoyer!

LUBIN.

C'est assez mon usage :
Puis, cela va tout seul de Lubin à Marton.

MADEMOISELLE DOLBAN.

Finissez donc; car, moi, je n'aime pas ce ton.

LUBIN.

Quel œil sévère! Allons, la paix, et je te donne,
Moi, pour gage, un baiser.

(Il l'embrasse en effet.)

MADEMOISELLE DOLBAN.

Insolent!

LUBIN.

Ah! pardonne;
Mais ton minois, Marton, semblait demander ça.

MADEMOISELLE DOLBAN.

Comment! ici, quelqu'un.

SCÈNE III

MADEMOISELLE DOLBAN, LUBIN, MADAME DOLBAN, vêtue en duègne.

MADAME DOLBAN.

Eh! mais, qu'entends-je là?

MADEMOISELLE DOLBAN.

C'est cet impertinent, madame, qui m'embrasse.

MADAME DOLBAN.

Vous embrasse! cet homme?... il aurait eu l'audace!...

LUBIN.

Eh! oui, madame Armand, j'ai cette audace.

MADAME DOLBAN.

Oser
A ma... mademoiselle, ainsi prendre un baiser!

MADEMOISELLE DOLBAN.

Malheureux!

LUBIN.

(A madame Dolban.)

Ah! Marton! Pardon, je vous supplie;
Mais c'est qu'en vérité, Marton est si jolie!

MADAME DOLBAN.

(A sa fille.)

Belle excuse! Mais, vous, pourquoi rester aussi,
Seule avec un valet?

MADEMOISELLE DOLBAN.

Pouvais-je dônc ici
M'attendre...

MADAME DOLBAN.

Il faut s'attendre à tout, mademoiselle.

LUBIN.

Oh! oui, surtout à ça.

MADAME DOLBAN.

C'est qu'il parle encor d'elle,
D'un ton!... Tu sortiras, coquin, de la maison.
(Voyant Raimond.)
Mais ton maître, avant tout, va me faire raison
De l'insolence...

SCÈNE IV

LES PRÉCÉDENTS, FLORIMEL, RAIMOND.

FLORIMEL.

Bon!

RAIMOND.

Eh ! de quelle insolence?
Qu'a-t-il donc fait, madame ?

LUBIN.

Eh ! monsieur, j'ai...

RAIMOND, à Lubin.

Silence.

MADAME DOLBAN.

Ce qu'il a fait? il a... Je ne saurais parler.

FLORIMEL.

Ab ! Dieu !

RAIMOND.

Mais achevez : vous me faites trembler.

MADAME DOLBAN.

Hé bien ! Monsieur, il vient d'embrasser, ici même,
Mademoiselle.

RAIMOND,

Ciel !

FLORIMEL, riant sous cape.

Ah ! quelle audace extrême !
(A part.)
Le bon tour !

RAIMOND.

Se peut-il ?

FLORIMEL.

Quoi ! Marton, est-il vrai !

MADEMOISELLE DOLBAN, outrée.

Eh ! oui.

RAIMOND.

Qu'ai-je entendu ?

FLORIMEL.

(A part.)
C'est affreux. Il est gai.

RAIMOND, à madame Dolban, à demi-voix, de manière pourtant que mademoiselle Dolban puisse l'entendre.

Lubin est si timide ! oui, d'honneur ! quand j'y pense,
Il faut absolument que, par un peu d'avance,
Cette fille l'ait presque encouragé.

MADEMOISELLE DOLBAN.

Moi ! j'ai ?...
Plaît-il?

MADAME DOLBAN.

Qu'appelez-vous, monsieur, encouragé

FLORIMEL.

Il est sûr que Marton a la mine égrillarde.

MADEMOISELLE DOLBAN, à Florimel.

C'en est trop.

LUBIN.

C'est bien vrai : quand elle vous regarde...

MADAME DOLBAN.

Silence.

MADEMOISELLE DOLBAN, hors d'elle.

Voyez donc comme il parle de moi !

FLORIMEL, bas, à sa sœur.

Bien, courage, ma sœur.

MADEMOISELLE DOLBAN, à demi-voix.

Eh ! laisse-moi donc, toi.

MADAME DOLBAN, toute déconcertée.

La... voyez cependant où les choses en viennent !

RAIMOND, après avoir rêvé un moment, et du plus grand sérieux.

Mais... si les jeunes gens, après tout, se conviennent,
On les pourrait, un jour, marier...

MADAME DOLBAN, riant.

Marier ?

MADEMOISELLE DOLBAN, de même.

Nous marier ?

FLORIMEL, éclatant.

Ah ! bon !

RAIMOND.

Pourquoi se récrier ?

LUBIN.

Eh ! oui, pourquoi ?

RAIMOND.

Lubin est bon pour cette fille.
Il est brave homme ; il sort d'une honnête famille :
C'est le fils d'un fermier, pas très-riche, d'accord ;
Mais à cet égard-là, je réponds de son sort.

MADEMOISELLE DOLBAN.

A merveille, monsieur!

FLORIMEL.

Rien de plus raisonnable :
Ce mariage, à moi, me paraît très-sortable.
N'est-ce pas?

MADAME DOLBAN.

Superbe! oui...

RAIMOND.

Quoi! déjà vous sortez,
Marton?

MADEMOISELLE DOLBAN.

Oui, je bénis de si rares bontés,
Et vais y réfléchir.

FLORIMEL, bas à sa sœur.

C'est un début fort drôle,
Ne te dégoûte pas pour cela de ton rôle.

MADEMOISELLE DOLBAN.

Eh! laissez-moi donc, vous.

(Elle sort outrée.)

SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTS, excepté MADEMOISELLE DOLBAN.

FLORIMEL.

Pauvre fille! elle sort
Piquée, et jusqu'au vif.

MADAME DOLBAN.

Elle a vraiment grand tort!

RAIMOND, à Lubin.

Sors, toi; ne reparais jamais devant ces dames.

MADAME DOLBAN.

Jamais, certainement.

LUBIN, à part.

Les singulières femmes!
(A demi-voix.)
J'ai donné des baisers, en ma vie, au moins cent,

Qui n'ont pas fait moitié tant de bruit.

(Il sort.)

RAIMOND.

L'insolent!

SCÈNE VI

MADAME DOLBAN, FLORIMEL, RAIMOND.

RAIMOND, à madame Dolban.

Ah! pardon.

MADAME DOLBAN.

C'est assez...

FLORIMEL.

Oui, l'on n'y peut que faire.
Parlons plutôt, parlons de cette tendre mère.

MADAME DOLBAN.

Ah! oui.

RAIMOND.

C'est, en effet, un mal plus sérieux.

FLORIMEL, à Raimond.

Depuis votre visite, elle est mieux, beaucoup mieux.

MADAME DOLBAN.

Vraiment?

RAIMOND.

J'en suis ravi : la pauvre chère dame!
Elle me fait pitié.

MADAME DOLBAN.

Cela déchire l'âme.

FLORIMEL, à sa mère.

Mais, n'admirez-vous pas... là... que, précisément,
Monsieur soit médecin?

RAIMOND, avec modestie.

Ah!

MADAME DOLBAN.

Quel bonheur!

FLORIMEL.

Comment
Ne m'en disiez-vous rien?

RAIMOND.

Mais... la surprise extrême...
Le saisissement...

FLORIMEL

Soit. Et mon oncle lui-même
N'en avait point parlé : quelle discrétion!

RAIMOND.

Moi, je n'en ai jamais fait ma profession.
Je traite mes amis et la classe indigente,
Ou, comme en ce moment, dans une affaire urgente.
Je ne me pique point de guérir tous les maux :
Deux ou trois, c'est assez; mais, voyez l'à-propos!
Oui, je possède, à fond, l'article des orages;
J'ai même, la-dessus, fait deux petits ouvrages.

MADAME DOLBAN.

Vous êtes donc auteur ?

RAIMOND.

Autant que médecin.

MADAME DOLBAN.

Vous croyez la sauver ?

RAIMOND.

J'en réponds ; un seul grain,
D'émétique.

MADAME DOLBAN.

Ah ! ciel ! quoi ?...

RAIMOND.

C'est le remède unique

FLORIMEL.

(A Raimond, à demi-voix.)

C'est tout simple. A propos, voici l'instant critique :
Je vais à mon duel.

RAIMOND, de même.

Vous faut-il un témoin?

FLORIMEL, de même.

Non ; mais si, par malheur, de votre art j'ai besoin,
Puis-je compter sur vous?

RAIMOND.

Oui, certes; où me rendre?

FLORIMEL.

Où? mon valet de chambre, ici viendra vous prendre.
(Bas, à sa mère.) (Haut, à Raimond.)
Je le ferai courir. Je prends votre cheval;
Montez le mien, vous.

RAIMOND.

Soit.

FLORIMEL.

Oh! c'est un animal...
Unique, vous verrez.

(Il fait signe à sa mère.)

RAIMOND.

Je rends le mien docile :
Cependant à monter il est fort difficile :
Prenez-y garde.

FLORIMEL.

Bon! n'ayez pas peur; allez,
Je connais les chevaux.

RAIMOND.

Puisque vous le voulez...

FLORIMEL.

Adieu donc.

(Bas à Raimond, et du ton d'un homme pénétré.)

Si je meurs...

RAIMOND, bas à Florimel.

Ecartons ce présage.

FLORIMEL, de même, serrant la main de Raimond.

Cher ami!
(A madame Dolban à demi-voix, mais de manière que Raimond l'entende.)
Vous, madame, en gouvernante sage,
Veillez bien sur ma sœur.

MADAME DOLBAN, de même.

Oui.

FLORIMEL.

Vous la connaissez :
Vous savez bien, madame...

MADAME DOLBAN, de même.

Eh! mon Dieu! c'est assez.

(Florimel sort en riant sous cape; madame Dolban en fait autant, et Raimond aussi.)

SCÈNE VII

MADAME DOLBAN, RAIMOND.

RAIMOND, à part.

A vous, madame.

MADAME DOLBAN, à part.

Allons, jouons mon personnage.

RAIMOND.

Ce jeune homme est aimable.

MADAME DOLBAN.

Un peu vif.

RAIMOND.

A son âge,
C'est tout simple.

MADAME DOLBAN, à part.

Arrangeons notre petit roman.
(Haut.)
Ah! monsieur!...

RAIMOND, à part.

Essayons d'écarter la maman,
Car l'aimable orpheline ici pourrait se rendre.

MADAME DOLBAN.

Combien vous gémirez, quand vous allez apprendre
Les revers, les malheurs!...

RAIMOND, à part.

J'imagine un moyen.

MADAME DOLBAN.

Vous paraissez distrait.

RAIMOND.

Moi? point du tout. Hé bien?
De grâce poursuivez; ce récit m'intéresse.
(Il tâte le pouls de madame Dolban.)

MADAME DOLBAN.

Que faites-vous ?

RAIMOND.

Pardon, madame.

MADAME DOLBAN.

Eh! quoi, serait-ce ?...

RAIMOND.

Rien. Vous ne sentez pas à présent de douleur?

MADAME DOLBAN.

Non.

RAIMOND.

Vous avez changé, tout à coup, de couleur. .

MADAME DOLBAN.

Ah! bon Dieu! d'où vous vient une telle pensée?

RAIMOND.

Avez-vous quelquefois la tête embarrassée?

MADAME DOLBAN.

La tête embarrassée? ah! voilà du nouveau!

RAIMOND.

Mais rien n'est plus commun : les fibres du cerveau...

MADAME DOLBAN.

Eh! mais... à quel propos cet air d'inquiétude?

RAIMOND.

D'inquiétude? non. Avez-vous l'habitude,
Madame, de dormir après votre repas?

MADAME DOLBAN.

Oui.

RAIMOND.

Je l'aurais gagé.

MADAME DOLBAN.

Mais...

RAIMOND.

Ne sentiez-vous pas
Un engourdissement?

MADAME DOLBAN.

Quelquefois.

RAIMOND, se parlant à soi-même.

Asphyxie.

MADAME DOLBAN.

Plaît-il?

RAIMOND.

Qui, par degrés, mène à l'apoplexie.

MADAME DOLBAN.

L'apoplexie? ô ciel!

RAIMOND.

Hai... j'en ai vu...

MADAME DOLBAN.

Vraiment...
Je me sens toute... là... mais... je ne sais comment.

RAIMOND, lui tâtant le pouls.

Je le crois bien : le pouls, de seconde en seconde,
S'élève.

MADAME DOLBAN.

Vous croyez?

RAIMOND.

Une bile âcre abonde.

MADAME DOLBAN.

Oh! depuis quelques jours, je n'étais pas très-bien.

RAIMOND.

Pas très-bien? mais... s'il faut ne vous déguiser rien...

MADAME DOLBAN.

Eh! quoi, monsieur?

RAIMOND.

Tenez, la dame que j'ai vue
Tout à l'heure, là-haut, dans ce lit étendue...

MADAME DOLBAN.

Hé bien?

RAIMOND.

Est moins malade, oui, beaucoup moins que vous.

MADAME DOLBAN.

Moins malade que moi!

RAIMOND.

Convenez, entre nous,
Que j'arrive à propos.

MADAME DOLBAN.

Oui, je suis trop heureuse
Mais cette maladie est-elle dangereuse?

RAIMOND.

Non. Du repos ; de rien, ce soir, ne s'occuper ;
Boire de l'eau, surtout se coucher sans souper :
Quinze ou vingt jours ainsi de calme, de régime,
Il n'y paraîtra plus.

MADAME DOLBAN.

Cet espoir me ranime.

RAIMOND.

Un peu de confiance et de docilité.

MADAME DOLBAN.

J'en aurai, j'en aurai ; mais c'est qu'en vérité...

RAIMOND.

(A part.)
Ne pleurez point. On vient ; ô ciel ; c'est Eusébie.
(Vivement.)
Voulez-vous dans le vif couper la maladie ?

MADAME DOLBAN.

O Dieu ! si je le veux ?

RAIMOND, de même.

Allez faire soudain
Un tour de promenade.

MADAME DOLBAN.

Où donc ?

RAIMOND.

Dans le jardin.

MADAME DOLBAN.

Mais enfin...

RAIMOND.

Eh ! courez.

MADAME DOLBAN.

Ne pouvez-vous me suivre ?

RAIMOND.

Non ; il faut à l'instant, que je consulte un livre

MADAME DOLBAN.

Combien vais-je rester ?

RAIMOND.

Trois grands quarts d'heure, au moins.
Mais courez donc.

MADAME DOLBAN.

Et vous ?

RAIMOND.

Bientôt je vous rejoins.
Allez.

MADAME DOLBAN.

Mon cher docteur, sur vous je me repose.

RAIMOND, seul un moment et riant.

Vivat ! la médecine est une bonne chose.
(A l'approche d'Eusébie.)
Chut.

SCÈNE VIII

RAIMOND, EUSÉBIE.

EUSÉBIE.

J'avais cru trouver ici madame Armand.

RAIMOND.

Elle vient de sortir ; mais, de grâce, un moment ;
Ne peut-on vous parler sans votre gouvernante ?

EUSÉBIE.

(A part.)
Eh ! mais, Monsieur... Mon rôle est d'être prévenante.
(Haut.)
Ici, depuis longtemps, vous étiez attendu.

RAIMOND.

On est trop bon ; mais, moi, que de temps j'ai perdu !
(A part.)
Oh ! quel air de candeur !

EUSÉBIE, à part.

Il est bien.

RAIMOND, à part.

Quel dommage
Qu'on lui fasse jouer un autre personnage !
(Haut.)
Combien je désirais un entretien si doux,
Belle Elise !

EUSÉBIE.

Le bien qu'on nous a dit de vous

Me faisait souhaiter aussi de vous connaître ;
Ma franchise, monsieur, vous surprendra peut-être.

RAIMOND.

Moi, je serais surpris ? Ah ! la sincérité
Semble embellir encor une jeune beauté.
Elle vous sied si bien !

EUSÉBIE.

Epargnez, je vous prie...

RAIMOND.

Ne prenez point ceci pour une flatterie.
Sans peine on reconnaît l'accent qui part du cœur,
Mademoiselle : il est tel regard enchanteur
Qui ne saurait tromper ; par exemple, le vôtre.

EUSÉBIE.

Oh ! mon regard, monsieur, n'est pas plus sûr qu'un autre :
Croyez-moi.

RAIMOND.

Mon bonheur, pourtant, serait certain,
Si je pouvais, un jour, y lire mon destin.

EUSÉBIE.

Vous me jugez d'après votre candeur extrême :
Qui voudrait vous tromper, se tromperait soi-même.
(A part.)
En effet. Je le sens !

RAIMOND.

Hé ! bien, cette candeur
Réside, j'en suis sûr, au fond de votre cœur,
Charmante Elise.

EUSÉBIE.

Eh ! mais... Vous me flattez, sans doute :
(A part.)
L'aimable confiance ! O ! combien il m'en coûte !

RAIMOND, à part.

Elle souffre ! Vraiment, elle me fait pitié !

EUSÉBIE, à part.

Le tromper avec l'air, le ton de l'amitié !

RAIMOND.

Vous semblez hésiter à dire quelque chose.

EUSÉBIE.

Hésiter?... Mais, monsieur, vous-même, je suppose,
Me regardez d'un air !...

RAIMOND.

Tel que vous l'inspirez,
Je ne m'en défends pas.

EUSÉBIE.

Hélas !...

RAIMOND.

Vous soupirez?

EUSÉBIE.

(A part.)
Il est vrai. Je ne puis plus longtemps me contraindre;
(Haut.)
Oui... C'en est trop, monsieur, et je cesse de feindre.
Il faut...

RAIMOND.

Eh ! quoi, de grâce ?

EUSÉBIE.

Eh ! bien, je vais parler...
Dieu ! c'est Marton ; il faut encor dissimuler.

RAIMOND.

Eh ! qu'importe ?

SCÈNE IX

EUSÉBIE, RAIMOND,
MADEMOISELLE DOLBAN.

MADEMOISELLE DOLBAN.

Je trouble un charmant tête-à-tête :
Fort bien, Mademoiselle, et rien n'est plus honnête.

EUSÉBIE.

De quel droit venez-vous ? Ne puis-je, s'il vous plaît,
A l'ami de mon oncle exprimer l'intérêt...
Qu'il inspire ?

MADEMOISELLE DOLBAN.

Ah ! fort bien, monsieur vous intéresse.

RAIMOND.

Tant mieux pour moi. Bien loin de gronder sa maîtresse,
Marton ferait bien mieux...

MADEMOISELLE DOLBAN.

Oui, de se retirer,
Pour vous laisser ainsi !

RAIMOND.

J'allais t'en conjurer.
Sache écarter d'ici l'oncle, la gouvernante,
Et celle-ci, surtout, qui n'est pas indulgente.

MADEMOISELLE DOLBAN.

Ah ! que je les écarte ?

RAIMOND.

Oui.

MADEMOISELLE DOLBAN.

Je vais, de ce pas,
Les avertir, plutôt.

EUSÉBIE.

Mais vous n'y pensez pas.
Qui, dans cette maison, pourrait me faire un crime,
Oui, de dire à monsieur à quel point je l'estime ?

RAIMOND.

Qu'entends-je ? O doux aveu !

MADEMOISELLE DOLBAN.

Je crois bien qu'il est doux :
Vous l'estimez déjà ?

EUSÉBIE.

Pourquoi pas ? Laissez-nous,
Marton.

MADEMOISELLE DOLBAN.

Je conçois bien qu'ici je vous dérange.

RAIMOND.

Mais, Marton est, d'honneur ! une soubrette étrange.
Ne suis-je donc pas homme à te récompenser ?
Tu me connais bien mal ; et, tiens, pour commencer,
Prends ceci.

MADEMOISELLE DOLBAN.

De l'argent !

RAIMOND.

Ah ! je vois ta colère :
C'est trop peu qu'un louis ? En voilà deux, ma chère.

MADEMOISELLE DOLBAN.

Eh ! gardez tout votre or.

RAIMOND.

Ah ! ma belle, pardon :
Vous êtes un phénix.

EUSÉBIE.

En effet.

RAIMOND.

Eh bien ! donc,
Va, par amitié seule, en soubrette fidèle,
Te tenir à la porte, et faire sentinelle.

(Il la prend par la main et la place lui-même à ce poste.)

(Avec affectation.) (Bas à Eusébie.)

Là, bien. Charmante Elise ! enfin... Permettez-vous
Que, pour la tourmenter, je tombe à vos genoux ?

EUSÉBIE, bas.

Vous êtes donc malin ?

RAIMOND, bas.

Oui, quelquefois.

MADEMOISELLE DOLBAN, de loin, assez gaiement.

Courage !
Vous me faites jouer un joli personnage!

RAIMOND.

Ne bouge pas, Marton.

(Et toujours aux pieds d'Eusébie, il lui prend la main.)

(Bas, à Eusébie.)

Pardon...

MADEMOISELLE DOLBAN.

Oh ! c'est trop fort :
Je vous en avertis ; la sentinelle sort,
Et reviendra bientôt, mais avec bonne escorte.

(Elle sort.)

SCÈNE X

EUSÉBIE, RAIMOND.

EUSÉBIE.

Elle sort furieuse ; et Dieu sait !...

RAIMON.

Bon ! qu'importe
Le courroux de Marton ?

EUSÉBIE.

Cette Marton n'est pas
Une... Mais, je l'entends qui revient sur ses pas,

SCÈNE XI

LES PRÉCÉDENTS, MADEMOISELLE DOLBAN, FLORIMEL, le bras en écharpe.

MADEMOISELLE DOLBAN.

(A part.)

Venez, Monsieur, venez. Je vous préviens, mon frère,
Qu'ils s'aiment tout de bon.

FLORIMEL.

Qu'entends-je ? un téméraire
Ose parler d'amour à ma sœur ! ah ! morbleu !

RAIMOND.

Monsieur !... en vérité...

EUSÉBIE, bas à Florimel.

Tout ceci n'est qu'un jeu,
Vous savez bien...

FLORIMEL, bas à Eusébie.

Eh ! oui, je sais très-bien, ma chère ;
Aussi, fais-je semblant d'être fort en colère.

MADEMOISELLE DOLBAN, à Florimel.

Eh ! ne l'écoutez pas : il était à ses pieds,
Ici même.

FLORIMEL, à Raimond et à Eusébie.

Tous deux, ainsi, vous me trompiez !

RAIMOND.

Moi? qu'avais-je promis?

FLORIMEL.

Un amoureux mystère!

(A Raimond.)

Et lorsque vous savez quel est mon caractère!

EUSÉBIE.

Oh! oui, très-violent.

FLORIMEL.

Quand l'honneur est blessé...

RAIMOND.

L'honneur? eh! mais, de grâce, en quoi l'ai-je offensé?

FLORIMEL.

C'est me manquer enfin.

RAIMOND.

En ce cas, je suis homme
A vous faire raison...

FLORIMEL.

Demain, je vous en somme.

EUSÉBIE.

Ciel! ils vont s'égorger, pour un mot!

(A mademoiselle Dolban.)

Et voilà
Le fruit de vos rapports, fille injuste!

FLORIMEL, bas à Eusébie.

Bravo!
Vous jouez comme un ange.

MADEMOISELE DOLBAN, bas à Florimel.

Applaudissez; courage.
Elle joue, en effet, très-bien.

FLORIMEL, bas.

Eh! oui.

MADEMOISELLE DOLBAN.

J'enrage.

EUSÉBIE, affectant un grand sérieux.

Mon frère, c'est pousser l'emportement trop loin.
Monsieur n'a point de tort, aucun, j'en suis témoin;
Et c'est vous seul, ici, qui lui faites injure.

FLORIMEL.

Je suis trop vif, mon cher, pardon, je vous conjure.

RAIMOND.

Soit.

MADEMOISELLE DOLBAN.

Vous ne voyez pas ?

FLORIMEL.

Laisse-nous en repos,
Marton, j'en ai besoin, moi ; je souffre !...

RAIMOND, à demi voix.

A propos,
Et votre duel ?

FLORIMEL, de même.

Mais j'ai tué mon adversaire.

EUSÉBIE.

Ciel !

MADEMOISELLE DOLBAN.

Vous êtes blessé ?

FLORIMEL.

La blessure est légère.

RAIMOND.

Quoi ! sérieusement, blessé, monsieur ?

FLORIMEL.

Très-peu.
Oui, la balle a glissé.

RAIMOND.

Voyons, de grâce.
(Il lui touche le bras.)

FLORIMEL.

Ah ! Dieu !
Vous m'avez fait un mal !...

RAIMOND.

Eh ! mais cette blessure
N'est point un coup de feu, mon cher, je vous assure.

FLORIMEL.

Comment donc ?

RAIMOND.

On ne peut tromper les gens de l'art,
C'est un poignet foulé.

EUSÉBIE.

Bon !

RAIMOND.

Oui, si, par hasard,
Cette blessure-là ?...

FLORIMEL.

Quoi !

RAIMOND.

N'était qu'une chute ?

MADEMOISELLE DOLBAN, riant.

Ah ! ah !

FLORIMEL.

Je vous proteste...

RAIMOND.

Allons, point de dispute :
Si votre gros cheval fait souvent des faux pas,
Mon normand, quelquefois, jette son homme à bas

SCÈNE XII

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DOLBAN.

MADAME DOLBAN.

Voyez ! s'est-on jamais dispersé de la sorte ?
Personne ne vient voir, moi, comment je me porte.

FLORIMEL.

Quoi, Madame ?

RAIMOND.

En effet, madame n'est pas bien.

EUSÉBIE.

Qu'est-ce donc ?

MADAME DOLBAN, montrant Raimond.

Demandez ?

RAIMOND.

Cela ne sera rien ;
Un peu de fièvre.

MADEMOISELLE DOLBAN,

Quoi !

RAIMOND, tâtant le pouls de madame Dolban.

Déjà la peau meilleure.

MADEMOISELLE DOLBAN.

Mais...

RAIMOND, à madame Dolban.

Vous avez pris l'air?

MADAME DOLBAN.

Hélas! oui, trois quarts d'heure,

RAIMOND.

Bien.

MADAME DOLBAN.

Je vous attendais.

RAIMOND.

Je n'ai point oublié;
Mais, monsieur me retient.

SCÈNE XIII

LES PRÉCÉDENTS, LÉVEILLÉ.

FLORIMEL.

Hé bien! quoi, Léveillé?

LÉVEILLÉ.

Un grande visite, allez, je vous assure.

MADAME DOLBAN.

Comment?

LÉVEILLÉ.

Un voyageur! oh! c'est une aventure!...
On parle de voleurs, d'hommes tués...

MADEMOISELLE DOLBAN.

Ah! ciel!

FLORIMEL, à Raimond.

Oui, ces bois sont remplis de voleurs.

RAIMOND, à Florimel.

C'est cruel.

MADEMOISELLE DOLBAN, bas à Florimel.

C'est Gélon.

FLORIMEL, bas à sa sœur.

Oui, je gage : il n'a voulu rien dire.

LÉVEILLÉ.

Je cours.

(Il sort.)

SCÈNE XIV

LES PRÉCÉDENTS, excepté, LÉVEILLÉ.

FLORIMEL, bas à madame Dolban.

Un nouveau tour.

MADAME DOLBAN.

Chez moi, je me retire.

MADEMOISELLE DOLBAN.

Pourquoi?

MADAME DOLBAN.

Suis-je en état, bon Dieu! de recevoir,
Quand j'ai la fièvre?

FLORIMEL.

Quoi! vous ne voulez pas voir?
(Bas.)
Cela sera plaisant.

MADAME DOLBAN, a demi-voix.

Oui! la plaisanterie,
Toujours! On est malade, et vous voulez qu'on rie?
(A Raimond)
Cela me tue. Au moins ne m'abandonnez pas,
Cher docteur.

RAIMOND.

Non, Madame; allez, et de ce pas,
Vous promener encor : toujours des promenades.
(Madame Dolban sort tristement.)

RAIMOND, a part.

Comme ils s'amusent bien! les voilà tous malades.

FLORIMEL.

On vient.

SCÈNE XV

LES PRÉCÉDENTS, M. SAINT-FIRMIN, GÉLON, habillé en voyageur étranger : son costume est celui d'un militaire allemand ; mais cet uniforme est couvert d'une ample redingote.

M. SAINT-FIRMIN.

Mes enfants, mes amis, j'amène un voyageur
Qu'il faut bien recevoir.

FLORIMEL, bas.

Il est parfait, ma sœur.

MADEMOISELLE DOLBAN.

Parfait.

GÉLON, à M. Saint-Firmin, avec l'accent allemand.

Ah! vous avez sauvé mes jours.

FLORIMEL.

Qu'entends-je?

M. SAINT-FIRMIN.

C'est un événement, en effet, fort étrange,
J'allais me promener dans la forêt; j'entend
Des coups de pistolets.

MADEMOISELLE DOLBAN.

Ah!

M. SAINT-FIRMIN.

Je cours à l'instant,
Et je vois des voleurs, dont une troupe entoure
Monsieur, qui se défend avec une bravoure!...

GÉLON.

J'en avais tué six, déjà, de ce seul bras :
Ah! s'ils n'avaient été que dix, les scélérats!...

EUSÉBIE.

N'êtes-vous point blessé?

GÉLON.

J'étais, je vous assure,
Blessé dans quatre endroits; j'ai guéri ma blessure
Moi-même, en un clin d'œil.

MADEMOISELLE DOLBAN.

Ah! ah! comment cela?

GÉLON, montrant un petit flacon.

Deux gouttes seulement du baume que voilà.

MADEMOISELLE DOLBAN.

Je donnerais beaucoup pour en avoir deux gouttes.

GÉLON.

Un baiser, belle enfant; je vous les donne toutes.

RAIMOND, à Florimel.

Voilà, pour votre chute, une merveilleuse eau.

M. SAINT-FIRMIN.

Monsieur est voyageur?...

GÉLON.

Presque dès mon berceau.
Mon père, en voyageant, a fait son mariage,
Et ma mère accoucha de moi dans un voyage;
Ainsi, de père en fils, toujours nous voyageons
Et toujours en campagne.

FLORIMEL.

A ce mot, nous jugeons
Que monsieur est issu de parents militaires.

GÉLON, avec affectation.

Militaires? oh! non, certainement; mes pères
Étaient de bons marchands.

M. SAINT-FIRMIN.

Ah! ah! c'est différent.

GÉLON.

Le commerce, monsieur; mais le commerce en grand

RAIMOND.

C'est votre air martial qui nous avait fait croire...

GÉLON.

Martial! ah! monsieur, à moi, pas tant de gloire,
Mais, vous savez, toujours voyageant et marchant,
On s'aguerrit.

M. SAINT-FIRMIN.

Sans doute.

RAIMOND.

Ah! monsieur le marchand,
Le beau sabre!...

GÉLON.

Assez beau.

RAIMOND.

Je ne saurais m'en taire,
Il est superbe.

GÉLON.

Eh! mais...

FLORIMEL.

C'est un vrai cimeterre.

GÉLON.

Je l'ai pris d'un Cosaque.

MADEMOISELLE DOLBAN,

Ah! ah! pris? et comment?

GÉLON, affectant de se reprendre.

Pris... par échange; eh! oui, pour un gros diamant
Que me céda... Memmoud, un pacha de trois queues.

M. SAINT-FIRMIN.

Monsieur est las peut-être?

GÉLON.

Oh! non; cinq cents lieues,
Tout au plus, que je fis, et toujours à cheval.

FLORIMEL.

O Dieu!

GÉLON.

Je monte à cru; le mien n'a pas d'égal.

MADEMOISELLE DOLBAN.

Monsieur n'est point encor marié?

GÉLON.

Non, madame :
Je n'eus jamais le temps d'épouser une femme;
Toujours en course...

M. SAINT-FIRMIN.

Ici longtemps je vous retiens
Comme mon prisonnier,

GÉLON.

Oui, je vous appartiens :
L'esclavage en ces lieux, pour moi n'a rien de rude.

MADEMOISELLE DOLBAN, bas à Gélon.

A merveille.

GÉLON, bas aussi.

Bon! bon! ceci n'est qu'un prélude,

Et je lui garde un tour...

M. SAINT-FIRMIN, a Gélon.

Venez-vous?

GÉLON.

Dans l'instant.

(A demi-voix à Florimel et à mademoiselle Dolban, en regardant, avec attention, Raimond.)

Bon Dieu! que ce jeune homme a l'air intéressant!

(Il sort avec M. Saint-Firmin, Mademoiselle Dolban et Eusébie.)

SCÈNE XVI

FLORIMEL, RAIMOND.

FLORIMEL, à Raimond qui sortait.

Un mot : que dites-vous de notre nouvel hôte?

RAIMOND.

Eh! mais...

FLORIMEL.

Il a vraiment la mine fière et haute.

RAIMOND.

Haute? non, je lui trouve un maintien fort commun.

FLORIMEL.

Mais ne voyez-vous pas qu'il a l'air de quelqu'un?

RAIMOND.

Oui, l'air d'un voyageur, qui hâble, Dieu sait comme!

FLORIMEL.

Êtes-vous bien certain, mon ami, que cet homme
Soit un vrai voyageur?

RAIMOND.

Certain? non, je le croi.

FLORIMEL.

Et moi, j'en doute fort et je soupçonne...

RAIMOND.

Quoi?

FLORIMEL.

Que c'est un voleur.

RAIMOND.

Bon!

FLORIMEL.

Cet accent, ce mystère,
Cet air moitié marchand et moitié militaire...

RAIMOND.

Un voleur?

FLORIMEL.

C'en est un, et tout est expliqué.

RAIMOND.

Comment? par des voleurs lui-même est attaqué.

FLORIMEL.

Fausse attaque! il s'est fait, par d'autres camarades,
Tout exprès assaillir, près de nos promenades.
Mon oncle accourt, tout fuit, mais comme de raison,
Le chef se laisse enfin conduire à la maison,
Pour en ouvrir, la nuit, les portes à sa troupe

RAIMOND.

Cela se peut; au fait, le voyageur se coupe :
Il m'a déplu d'abord, il faut en convenir.

FLORIMEL.

Sur nos gardes, mon cher, sachons bien nous tenir.

RAIMOND.

Oui, c'est ce que je fais.

FLORIMEL.

Heureusement, nos armes
Sont toujours en état, chez nous, en cas d'alarmes;
Les fusils sont chargés, et les sabres sont prêts.

RAIMOND.

Bien! Moi, j'ai mon épée et quatre pistolets.
Il faut que les méchants, dupes de leur manége,
Se trouvent, à la fin, pris dans leur propre piége.

(Il sort avec Florimel.)

ACTE TROISIÈME

(La scène se passe dans le jardin.)

SCÈNE I

FLORIMEL, MADEMOISELLE DOLBAN

(Il est nuit.)

FLORIMEL.

Oui, ma sœur, aux voleurs il croit pieusement.

MADEMOISELLE DOLBAN.

C'est toi plutôt qui crois cela tout bonnement;
Mais, moi, je t'avertis qu'il fait semblant de croire,
Et ne croit rien du tout

FLORIMEL.

Fort bien! plaisante histoire!

MADEMOISELLE DOLBAN.

Il a l'air ingénu ; mais je l'observe, moi,
Et je te réponds bien qu'il est plus fin que toi.

FLORIMEL.

Élise est amusante, il faut que j'en convienne.

MADEMOISELLE DOLBAN.

Il paraît votre dupe, et vous êtes la sienne.

FLORIMEL.

Nous dupes de Raimond? Eh! va, je te promets
Qu'il sera plus facile à tromper que jamais.

MADEMOISELLE DOLBAN.

Allons, tu ne veux pas...

FLORIMEL.

Entre nous, il te traite
Assez légèrement, c'est-à-dire en soubrette :
Voilà ce qui te fâche.

MADEMOISELLE DOLBAN.

Il m'intéresse peu :
Cette Eusébie aussi cache fort bien son jeu.

FLORIMEL.

Voilà ce qui te tient ; encor la jalousie.

MADEMOISELLE DOLBAN, affectant de sourire.

La jalousie ? ah ! ah ! la bonne fantaisie !

FLORIMEL.

Oui, parce que Raimond lui fait des yeux très-doux ;
Mais elle s'en amuse.

MADEMOISELLE DOLBAN.

Ou plutôt de vous tous.
La scène de tantôt...

FLORIMEL.

N'était qu'un badinage.

MADEMOISELLE DOLBAN.

Et son air langoureux ?

FLORIMEL.

Bon ! c'est son personnage.
Mais ce n'est pas cela dont il est question :
C'est ici que je vais le mettre en faction.

MADEMOISELLE DOLBAN.

Fort bien.

FLORIMEL.

Il est déjà fatigué de sa route;
Il va se reposer fort joliment.

MADEMOISELLE DOLBAN.

Sans doute;
Mais tu verras.

FLORIMEL.

Ma mère, où donc est-elle?

MADEMOISELLE DOLBAN.

Au lit.
Elle se croit malade.

FLORIMEL.

Oui?

MADEMOISELLE DOLBAN.

Raimond le lui dit.
Il la met au régime.

FLORIMEL.

Ah ! ah !

MADEMOISELLE DOLBAN.

Preuve nouvelle :
Eh ! oui, comme de toi, Raimond se moque d'elle.

FORIMEL.

La preuve est admirable ! Eh ! mais, il est certain
Que ce jeune Raimond est fort bon médecin.
Mon oncle en est très-sûr ; et puis, ma pauvre mère,
Tu le sais, est un peu malade imaginaire.

MADEMOISELLE DOLBAN.

Tu ne veux pas m'en croire ! Eh bien, soit : avant peu.
Dès ce soir tu verras.

FLORIMEL.

Oui, nous verrons beau jeu,
On vient : c'est lui.

MADEMOISELLE DOLBAN.

Je sors.

FLORIMEL.

Adieu, belle incrédule !

MADEMOISELLE DOLBAN,
(A part en sortant,)

Adieu, railleur. Cher frère ! il est bien ridicule.

FLORIMEL, seul.

Qu'elle est simple, ma sœur ! Raimond, malin, plaisant !
Ah ! le pauvre garçon, il est bien innocent !

SCÈNE II

FLORIMEL, M. SAINT-FIRMIN, RAIMOND ;
il a un sabre et quatre pistolets à sa ceinture,

M. SAINT-FIRMIN.

Est-ce toi, Florimel ?

FLORIMEL.

Oui, mon oncle, moi-même :
Et notre cher Raimond ?

RAIMOND,

Le voici.

FLORIMEL.

Bon. Je l'aime

Armé de pied en cap.

RAIMOND.

Mais, c'est le cas, je crois.

M. SAINT-FIRMIN.

Assurément.

FLORIMEL.

Sur vous on peut compter, je vois.

RAIMOND.

Oui, certes.

FLORIMEL.

Et notre homme, est-il un capitaine
De voleurs, hein ?

RAIMOND.

D'accord, la chose est trop certaine.

M. SAINT-FIRMIN.

Lui-même il se trahit.

FLORIMEL, à Raimond.

Ça, Raimond, dites-moi,
Vos ordres sont donnés à Lubin ?

RAIMOND.

Oui, ma foi,
Des ordres très-précis ; puis, son cher camarade.
Léveillé. quelque part l'a mis en embuscade;
Et malheur au premier qui se présentera!
Lubin est fort, alerte, et d'abord il batlra...

FLORIMEL.

Il m'a paru poltron, soit dit sans vous déplaire.

RAIMOND.

Oui, mais comme Sancho, brutal dans sa colère.

FLORIMEL.

Ah ça ! partageons-nous : vous, dans l'intérieur,
Vous veillerez, mon oncle?

M. SAINT-FIRMIN.

Oui, tout près de ma sœur.
A propos, elle est mieux; nous sortons de chez elle.

RAIMOND.

L'émétique a passé ?

FLORIMEL.

Mille grâces du zèle...

M. SAINT-FIRMIN.

La bonne gouvernante est déjà mieux aussi.

RAIMOND.

Je réponds d'elle.

FLORIMEL.

Bon. Mais vous êtes ici.
Docteur universel.

RAIMOND.

Oui, la besogne abonde.

M. SAINT-FIRMIN.

J'espère que Raimond guérira tout le monde.
Mais, où seras-tu, toi ?

FLORIMEL.

Là-bas, près du chemin,
Seul; et j'y resterai, s'il faut, jusqu'à demain.

M. SAINT-FIRMIN.

Bon.

RAIMOND.

Et quel poste, à moi, m'assignez-vous, de grâce ?

FLORIMEL.

Mais, restez ici même! oui, mon cher, cette place.
Est fort essentielle à garder ; car voici
La chambre de notre homme, et ma sœur loge ici.

RAIMOND.

Hé bien! soit. Votre sœur, monsieur! à sa défense.
Trop heureux de veiller ! c'est là ma récompense.

FLORIMEL.

Il est charmant, d'honneur ! Du reste, entendons-nous·
Au plus léger signal, nous volerons à vous.

RAIMOND.

Ne vous dérangez pas : Raimond, je vous assure,
Est homme à terminer tout seul une aventure.

M. SAINT-FIRMIN.

C'est un brave.

FLORIMEL.

Oui, je vois. Ainsi nous vous laissons.

RAIMOND.

Je vous en prie; allez, messieurs, point de façons.

FLORIMEL.

Sans adieu.

M. SAINT-FIRMIN.

Veillez bien.

RAIMOND.

Comptez-y.

FLORIMEL.

Prenez garde :
Ne vous endormez pas.

RAIMOND, les yeux tournés vers la fenêtre d'Eusébie.

Dort-on quand on regarde ?

FLORIMEL.

(Bas, à M. Saint-Firmin.)

Au revoir. Avouez que c'est un bon enfant.

M. SAINT-FIRMIN, bas.

Oui, je crois qu'on l'a fait exprès pour nous vraiment.

(Il sort avec Florimel.)

SCÈNE III

RAIMOND.

Me voilà seul enfin : l'aventure est plaisante;
Ma situation devient intéressante.
Ce Florimel, qu'on dit si malin : mais il est
Bien bon enfant : voyez à quel poste il me met!
Près de celle que j'aime... O charmante Eusébie!
Qu'il m'est doux... Mais, hélas! serait-elle endormie?
Ne la réveillons pas... O Dieu! je l'entrevois.

SCÈNE IV

RAIMOND, EUSÉBIE.

EUSÉBIE, à sa fenêtre,

Pauvre Raimond! j'ai cru que j'entendais sa voix.

RAIMOND, à part.

Écoutons.

EUSÉBIE.

C'est ici qu'ils l'ont placé, sans doute;
Hélas ! ce bon jeune homme! il est las de sa route :
On le fatigue encor; voyez!

RAIMOND, à part.

Quelle bonté!

EUSÉBIE.

Si j'étais sûre, moi, qu'il fût de ce côté,
Je saurais l'avertir que c'est un stratagème.

RAIMOND, à part.

Charmante!

EUSÉBIE.

Mais, peut-être, on m'observe moi-même.
Essayons : je pourrais, sans affectation,
Parler, comme en chantant.

RAIMOND.

Aimable attention!
Chut.

EUSÉBIE, chante sur un air bien simple.

Cet étranger, simple et crédule,
Je voudrais l'avertir tout bas,
Et lui sauver un ridicule
Que son cœur ne mérite pas.

Jeune homme ici tout est tranquille,
Et point de voleurs entre nous :
Quittez donc ce poste inutile,
Bon voyageur, reposez-vous.

RAIMOND.

Qu'à ce trait de bonté j'aime à vous reconnaître!

EUSÉBIE.

Vous êtes là, dehors!

RAIMOND.

Oui, sous votre fenêtre,
Je suis loin de me plaindre; et trop heureux ici...
Mais vous-même, si tard, vous veillez donc aussi!

EUSÉBIE.

Je n'aurais pu dormir : je souffrais; je l'avoue...

RAIMOND.

Eh! de quoi?

EUSÉBIE.

Mais des tours, monsieur, que l'on vous joue.
Ne le voyez-vous pas?

RAIMOND.

Eh! oui, j'entrevois bien
Que l'on s'égaie ici; mais bon! cela n'est rien;
Et quand vous me plaignez, je ris de leur malice.

EUSÉBIE.

Je vous plains, et je fus un instant leur complice.

RAIMOND.

Vous, leur complice? vous? non je ne le crois pas.

EUSÉBIE.

Rien n'est plus vrai, pourtant. Je le dirai tous bas :
Je ne suis point Elise.

RAIMOND.

Hé bien?

EUSÉBIE.

Et point la fille
De madame Dolban.

RAIMOND.

Qu'importe la famille?
Ah! je m'estimerais le plus heureux mortel,
Si je pouvais me croire aimé de vous...

EUSÉBIE.

Ah! ciel!
Puis-je?

RAIMOND.

Dites un mot, ô charmante Eusébie.
Et Raimond vous consacre et son cœur et sa vie.

EUSÉBIE.

Non, monsieur, non...

RAIMOND.

J'appelle encor de ce refus.
Votre cœur est-il libre? Hé bien ?

EUSÉBIE, en soupirant.

Il ne l'est plus
Depuis bien peu d'instants...

(On entend du bruit.)

O Dieu!

(Elle ferme sa fenêtre.)

RAIMOND, seul un moment.

Douce réponse!
C'est un consentement, je crois, qu'elle m'annonce.
Mais qui vient me troubler? Si c'est Gélon... parbleu!
Je veux...

SCÈNE V

RAIMOND, GÉLON.

RAIMOND, d'une voix forte.

Qui vive?

GÉLON.

Ami.

RAIMOND, d'assez mauvaise humeur.

Qui donc, l'ami!

GÉLON.

Pon Tieu!
C'est moi, le foyâcheur.

RAIMOND, à part.

Que le diable t'emporte!

GÉLON.

C'est fous, monsier Raimond?

RAIMOND.

Oui. Courir de la sorte
La nuit!

GÉLON.

Il me suffit t'une heure te sommeil.

RAIMOND.

D'une heure?

GÉLON.

Oui. Che fous fois tans un cas tout pareil,
Je fous cherchais.

RAIMOND.

Qui? moi? Allons, vous voulez rire?

GÉLON.

Rire! non, cher monsier. Point du tout; je désire
Fous confier tout bas un secret important.

RAIMOND.

Un secret? à moi? bon!

GÉLON.

A fous : foici l'instant.
Mon cher Raimond, il faut qu'enfin che fous âprenne...

RAIMOND.

Quoi donc?

GÉLON.

Chai peur qu'ici quelqu'un ne nous surprenne.

RAIMOND.

Eh! tout le monde dort.

GÉLON.

Cher monsier! mon état
N'est pas t'être marchand, mais pien plutôt soldat.

RAIMOND.

Soit.

GÉLON.

Fous serez surpris, en âprenant quel homme
Est ici tevant fous, et comment che me nomme.

RAIMOND.

Parlez donc.

GÉLON.

Ce pacha qui naquit dans Widdin,
Qui prit en un seul jour Andrinople et Semlin;
Qui, nouveau Mithridate, honorant ses retraites,
En victoires souvent a changé ses défaites,
A manqué renverser tout l'empire ottoman,
Et, jusqu'en son harem, fait trembler le sultan...

RAIMOND.

Après ces hauts exploits, quel grand nom dois-je attendre?

GÉLON.

Un nom plus grand qu'eux tous, et qui va vous surprendre
PASSWAN-OGLOU!

RAIMOND

Grand Dieu!

GÉLON.

Vous êtes, che conçoi,
Étonné de me voir en France : écoutez-moi.

RAIMOND.

J'écoute.

GÉLON.

Mon histoire est tes plus singulières.
Les armes, vous savez, ami, sont journalières :
Un jour mon aile gauche, à l'aspect d'un pacha,
Courut sous ses drapaux, et contre moi marcha;
Et c'était, foyez-vous, mes troupes les meilleures.
Che me pâttis encor pendant trente-six heures;
Enfin, che fuis, toujours tisputant le terrain,
De fleuve en fleuve, ainsi ch'arrive chusqu'au Rhin;
Ch'y saute tout armé : je fiens dans l'espérance
Te trouver un asile et tes secours en France.

RAIMOND.

O ciel! est-il possible? en croirai-je mes yeux?

GÉLON.

Mais ch'ai mis à profit tes moments précieux :
C'hai choisi tans la France une centaine t'hommes,
Oh! mais, te prafes chens, comme fous et moi sommes :
Ils sont prêts à partir, et moi, che pars temain.
Che feux tenter encor, là-bas, un coup te main;
Car che ne manque pas te soldats qui m'attendent,
Che manque... foyez-vous, te chefs qui les commantent.
Tix mille hommes, afec tes officiers français,
Moi, che les mene au tiable, et réponds tu succès.
Mais, pour mon liétenant, ch'afais besoin t'un homme :
Che l'ai troufé, Raimond, et c'est fous que che nomme.

RAIMOND.

Moi, monsieur?

GÉLON.

Fous, mon cher. Ch'ai te bons yeux; allez,
Che m'y connais; che sens tout ce que fous fallez :
Ah! tiable! la faleur et la prutence unies.

RAIMOND.

Mais...

GÉLON.

Che puis même offrir à fous teux compagnies,
Pour teux te fos amis : tisposez, maintenant.

Fous foilà tout armé : marchons, mon liétenant?
(A part et sans accent.)
Il est tout étourdi de ce conte bizarre.

RAIMOND, à part.

La botte est vigoureuse, il faut que je la pare.

GÉLON.

Fous pâlencez, Raimond ?

RAIMOND.

Oh ! non. C'est lui ; c'est lui !

GÉLON.

C'est moi, sans toute.

RAIMOND.

Enfin ! je rencontre aujourd'hui
PASSWAN-OGLOU !

GÉLON.

Quel feu dans vos regards pétille !

RAIMOND.

Cet ennemi mortel de toute ma famille !

GÉLON.

Moi l'ennemi?...

RAIMOND.

Toi-même, oui, vainqueur inhumain !
Cinq frères que j'avais ont péri de ta main ;
Un autre, échappé seul à cette boucherie,
M'est venu raconter ce trait de barbarie.
De douleur, en mes bras, mes yeux l'ont vu mourir;
Et moi, dans ce moment, je jurai de périr,
Ou de venger sur toi mes six frères.

GÉLON.

Qu'entends-che ?
Tieu ! tu me fais frémir par ce recit étranche.
Ch'aurais eu le malheur, Raimond, te t'arracher?...

RAIMOND.

Oui, cruel ! je partais, et je t'allais chercher,
Et fût-ce au bout du monde... Enfin, je te rencontre ;
Et, par le ciel vengeur !... vengeur, car il te montre,
Je ne te laisse pas échapper.

GÉLON.

Cheune ami !...

RAIMOND.

Ton ami, monstre affreux ! toi, qui m'as tout ravi,
Bourreau de tous les miens !...

GÉLON.

Fous fous trompez, sans toute.
Écoutez-moi, te grâce; il faut...

RAIMOND.

Toi-même; écoute.
L'occasion ici s'offre, et je la saisis :
J'ai quatre pistolets; ils sont chargés : choisis.

GÉLON.

Mais...

RAIMOND.

Viens à trente pas : la nuit est belle et claire,
Viens, donne-moi la mort, ou reçois ton salaire.
Hé bien ?

GÉLON.

Moi, te sang-froid chamais che n'àttaquai.

RAIMOND.

Défends-toi.

GÉLON.

L'on s'explique.

RAIMOND.

Eh ! tout est expliqué :
N'es-tu pas, en deux mots, PASSWAN-OGLOU ?

GÉLON.

Non, certes :
C'est un déguisement.

RAIMOND.

Ah ! tu te déconcertes.

GÉLON.

Eh ! non, j'ai pris ma part d'un jeu fort innocent....

RAIMOND.

Oui, tu veux, je le vois, déguiser ton accent,
Afin de te soustraire à ma juste querelle.

GÉLON.

Je reviens, au contraire, à ma voix naturelle.
C'est un tour, je vous dis, qu'on voulait vous jouer,
Cher Raimond; et moi-même, il le faut avouer...

RAIMOND.

Barbare ! c'est en vain.....

GÉLON.

Je ne suis point barbare ;
Je suis un bon enfant, et je vous le déclare,
Habitant d'un castel voisin, dans le vallon,
Ami de la famille : on m'appelle Gélon...

RAIMOND.

Quoi ! tu ne serais point PASSWAN-OGLOU ?

GÉLON.

Je meure,
Si je ne suis Gélon !

RAIMOND.

Eh bien ! à la bonne heure :
Tu n'es point ce cruel, je le crois donc ; mais vous,
Monsieur, c'est une affaire à vider entre nous.

GÉLON.

Quoi ?

RAIMOND.

Vous vous permettez de me jouer, de rire
A mes dépens ; ici, vous venez de le dire.
Cette plaisanterie est fort peu de saison,
Et sur l'heure, monsieur, j'en demande raison.

GÉLON.

Plait-il ? quoi ! vous voulez, pour un enfantillage ?...

RAIMOND.

Enfantillage ou non, laissons ce verbiage,
Et suivez-moi.

GÉLON, affectant de sourire.

Vraiment, monsieur Raimond...

RAIMOND, avec aplomb.

Monsieur !
Quand on fait, comme vous, métier d'être railleur,
Et pour PASSWAN-OGLOU, surtout, quand on se donne,
Il faudrait savoir mieux payer de sa personne.
(Lui offrant des pistolets.)
Mais n'importe, venez, de grâce, et finissons

GÉLON.

Mais encore une fois...

RAIMOND.

Ah! c'est trop de façons :
Prenez, ou je vous coupe à l'instant le visage.

GÉLON, élevant la voix.

C'est un assassinat!

RAIMOND.

Ce n'est pas mon usage.

GÉLON, criant.

Amis, à moi...

RAIMOND.

Comment? vous appelez?

GÉLON.

Parbleu!
(Criant encore.)
Mesdames! mes amis!

SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENTS, MADEMOISELLE DOLBAN, EUSEBIE, M. SAINT-FIRMIN, FLORIMEL.

M. SAINT-FIRMIN.

Eh! qu'entends-je?

MADEMOISELLE DOLBAN.

Ah! bon Dieu!
Quel bruit!

FLORIMEL.

Qu'avez-vous donc?

GÉLON.

C'est monsieur qui querelle,
Qui s'emporte! et pourquoi? pour une bagatelle.

M. SAINT-FIRMIN.

Bon! se peut-il?

RAIMOND, à Gélon.

Monsieur, venez à trente pas...
(A tous les autres.)
Et vous, rentrez, de grâce.

GÉLON, aux mêmes.

Ah! ne nous quittez pas.
Dites, s'il n'est pas vrai, que GÉLON je me nomme?

FLORIMEL.

Eh! oui.

GÉLON.

Votre voisin, un bon homme!

RAIMOND.

Un bon homme!
Un fort mauvais plaisant.

MADEMOISELLE DOLBAN.

Ah! mauvais!...

EUSÉBIE, à Raimond.

Eh! monsieur,
Est-ce de quoi tuer les gens?

RAIMOND.

Le grand malheur!

GÉLON, à part.

Décampons, il est temps; évitons sa furie :
Cet homme n'entend rien à la plaisanterie.

(Il sort.)

SCÈNE VII

LES PRÉCÉDENTS, LUBIN et LÉVEILLÉ.

LÉVEILLÉ, de dehors.

Aïe! aïe!

LUBIN, de même.

Ah! drôle!...

M. SAINT-FIRMIN.

Eh! mais, quels cris entends-je là?

LÉVEILLÉ, entre en fuyant.

Au secours!

LUBIN, le oursuivant.

Au voleur!

M. SAINT-FIRMIN.

Qu'est-ce donc que cela?

FLORIMEL.

Eh! c'est toi, Léveillé? Qu'as-tu?

LÉVEILLÉ.

Belle demande!
Je suis roué de coups.

LUBIN, à Léveillé.

Vous étiez de la bande?

FLORIMEL, riant sous cape, ainsi que sa sœur.

De la bande? Il est gai.

LÉVEILLÉ.

Fort gai!

M. SAINT-FIRMIN.

Qui t'a battu?

LÉVEILLÉ.

Mais... ce manant.

RAIMOND.

Encor quelque malentendu.

FLORIMEL.

C'est singulier, cela.

LÉVEILLÉ.

J'en suis pour une côte.

RAIMOND, à Lubin, en affectant de la colère.

Quoi! c'est toi, malheureux?...

LUBIN.

Voyez! est-ce ma faute?
Et pouvais-je mieux faire? On me dit d'avancer
Sur le premier... je vois un homme se glisser;
J'accours; il fuit; mais moi, je l'attrape et l'assomme...
Oh! cela, comme il faut... Il se trouve que l'homme
Est monsieur Léveillé.

LÉVEILLÉ.

Mais, oui.

LUBIN.

C'est un malheur!
Mais aussi pourquoi diable a-t-il l'air d'un voleur?

FLORIMEL, riant sous cape.

L'air d'un voleur! Tandis qu'il venait, au contraire,
L'aider à repousser les voleurs, en bon frère;
N'est-ce pas?

LÉVEILLÉ.

(A Florimel et à Mlle Dolban.)

Je venais, je venais.... Oui, riez !
Et c'est toujours ainsi ; quand vous vous égayez
Au dépends de quelqu'un, c'est toujours moi qui paie.

RAIMOND.

Qu'entends-je ? à mes dépens, est-ce que l'on s'égaie?

LÉVEILLÉ.

C'est bien facile à voir.

FLORIMEL.

Malheureux ! sors d'ici.

M. SAINT-FIRMIN.

Oui, sors, bavard.

LÉVEILLÉ.

Je sors.

RAIMOND, à Lubin.

Et toi, sors donc aussi
Maladroit !

LUBIN.

Oui, voilà comme on vous récompense !

(Il sort avec Léveillé.)

SCÈNE VIII

LES PRÉCÉDENTS, excepté LÉVEILLÉ et LUBIN.

RAIMOND.

Vous allez m'expliquer cette énigme, je pense.

FLORIMEL.

Eh ! ne voyez-vous pas qu'il ne sait ce qu'il dit ?

MADEMOISELLE DOLBAN.

Les coups qu'il a reçus ont troublé son esprit.

M. SAINT-FIRMIN.

C'est probable.

SCÈNE IX

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DOLBAN, en déshabillé de nuit et en attirail de malade.

MADAME DOLBAN.

Comment? c'est ici que vous êtes?
Au milieu de la nuit! Quel tapage vous faites!

FLORIMEL.

Mais il le fallait bien : vous savez ce voleur....

MADAME DOLBAN.

Ce voleur!... gardez-vous d'y croire, cher docteur :
Monsieur est mon ami, mon ange tutélaire ;
Je trouve fort mauvais, moi, que pour son salaire,
On se moque de lui.

M. SAINT-FIRMIN, à demi-voix.

Ma sœur, de grâce...

RAIMOND.

Eh quoi!
Je ne me trompais pas, on se moque de moi.

MADEMOISELLE DOLBAN.

Oui ; fort bien ! affectez une ignorance extrême,
Lorsque vous savez tout dès longtemps.

RAIMOND.

C'est vous-même,
Qui tous, l'un après l'autre, ici me l'apprenez.
Monsieur Florimel seul hésite encore.. . Tenez,
Il va parler enfin.

FLORIMEL, à Raimond.

Eh ! oui, c'est trop me taire,
Puisqu'à présent pour vous ce n'est plus un mystère.
Il est trop vrai, mon cher, ceci n'était qu'un jeu.
A vos dépens, peut-être, on s'amusait un peu.
Nous pardonnerez-vous cette plaisanterie ?

RAIMOND.

De tout mon cœur ; d'abord, j'aime assez que l'on rie :
Dans la pièce, d'ailleurs, j'ai pris mon rôle aussi.

MADAME DOLBAN.

Vous ! Lequel donc ?

RAIMOND.

J'ai fait le médecin ici ;
(A madame Dolban.)
Mais je cesse de l'être ; et vous, d'être malade :
(A Florimel.)
Croyez-moi, reprenons nos chevaux, camarade :
(A mademoiselle Dolban.)
Le mien porte malheur ; belle Elise, pardon
Des tours que j'ai joués à la fausse Marton ;
Lubin fut dans l'erreur : à la paralytique
J'ai fait boire de l'eau, voilà son émétique ;
Et pour l'ami Gélon, le grand PASSWAN-OGLOU,
Il a plié bagage, et fui je ne sais où.

MADAME DOLBAN.

Oh ! comme il me trompait, le traître !

RAIMOND.

Ah ! mille excuses....

FLORIMEL.

Comment, Monsieur, tout seul, a démêlé nos ruses ?

M. SAINT-FIRMIN.

Tout seul ; mais nous voilà bien quittes entre nous.

RAIMOND.

Non ; pourrai-je jamais m'acquitter envers vous,
Quand je vous dois, ici, le bonheur de ma vie ?

MADAME DOLBAN.

Comment ?

RAIMOND.

Posté si près de l'aimable Eusébie...
Ici même.

FLORIMEL.

Eh bien ! quoi ?

MADEMOISELLE DOLBAN, à Florimel.

Ce que je t'ai prédit :
Ils s'aiment.

FLORIMEL.

Oui, j'en juge à ton air de dépit.

MADAME DOLBAN, à Eusébie.

Mademoiselle, eh ! mais...

M. SAINT-FIRMIN, à sa sœur.

Je sais tout le mystère ;
J'avais presque d'avance arrangé cette affaire,
Ma sœur ; mais à demain remettons-en le soin.
De cette leçon-là vous aviez tous besoin.
Vous n'épargnez personne : amis, voisins et proches,
Chacun avait son tour... Mais trêve aux vains reproches.
C'est Gélon qui, surtout, les avait mérités :
C'est ce mauvais sujet qui nous avait gâtés.
Laissons là, croyez-moi, ce pitoyable style,
Tous ces rires si faux, cet esprit si facile !
Oui, soyons désormais l'un pour l'autre indulgens ;
Vivons entre nous tous comme de bonnes gens ;
Et que notre gaîté, toujours naïve et franche,
Ne blesse plus, pas même, en prenant sa revanche.

PARIS. — IMP. Vve P. LAROUSSE ET Cie, RUE NOTRE-DAME-DES-CHAMPS, 49

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 105348475